

I 1-11
II 24/21
III 24-35

STEFAN ZEROMSKI

CENDRES

ROMAN TRADUIT DU POLONAIS PAR H. DE WITTE
ADAPTATION FRANÇAISE



PAYOT, PARIS

CENDRES



STEFAN ZEROMSKI

CENDRES

ROMAN TRADUIT DU POLONAIS PAR H. DE WITTE

ADAPTATION FRANÇAISE



PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1930

Stefan Zeromski, qui mourut en 1925, est considéré comme le successeur de Sienkiewicz. *Cendres* est son chef-d'œuvre. Ce roman historique montre ce qu'a été la Pologne durant les guerres napoléoniennes. Il se déroule autour de deux personnages centraux, les jeunes patriotes Rafal Olbromski et Kristofor Cedro ; leurs aventures d'amour et de guerre ont pour cadre les vallées et les forêts sauvages de la Pologne de 1800, que l'auteur décrit en admirable peintre de la nature. *Cendres* a paru en 1904. Il est resté longtemps inconnu des lecteurs étrangers, son adaptation présentant de grandes difficultés. Une édition abrégée en langue anglaise a enfin été publiée en 1928 et a été si bien accueillie par le public et par la presse que nous avons décidé de publier également une adaptation française, en supprimant de nombreux passages pour la clarté du récit et la commodité de la lecture. Le public français pourra ainsi se faire une idée de l'œuvre de Stefan Zeromski duquel Joseph Conrad a dit : « C'est le plus grand maître de notre littérature. »

Les Editeurs.

Premier tirage, juin 1930

CENDRES

PREMIÈRE PARTIE

Dans les montagnes.

Les chiens s'enfoncèrent sous bois.

L'écho de leurs aboiements s'éteignit peu à peu et s'engloutit finalement dans le silence des solitudes sylvestres. Il semblait parfois que le cri expirant se faisait encore entendre on ne savait d'où, tantôt du côté des forêts de Samsonowo, tantôt des montagnes de Klenowa, Bukowa et Strawczana, tantôt de nouveau du côté de la montagne Jeleniowska. Lorsque le vent tombait, un silence profond et infini se faisait, tel le bleu du ciel entre les nuages.

Tout autour se dressaient des sapins aux cimes étalées, semblables à des tours gothiques demeurées inachevées. Leurs troncs bleuâtres se détachaient dans l'obscurité du bois. De vieilles mousses pendaient de leurs branches gigantesques. Ces sapins énormes, jaillissant entre les rochers, enracinés dans la lave immense des montagnes, jusqu'aux couches les plus profondes, s'accrochant avec les griffes de leurs ramifications à tous les accidents du terrain et absorbant chaque goutte d'humidité, agitaient leurs cimes royales, depuis des siècles déjà, parmi les brumes de la Lysica. Çà et là s'élevait un tronc solitaire dont les branches mortes saillaient comme des échelons taillés à la hache. Seule sa cime vert tendre, aux cônes dressés, pareille à un nid de cigognes, se balançait dans l'espace. Les branches des sapins noirs, couvertes d'une lourde couche de neige, pendaient arquées jusqu'à terre.

Par moments, sous l'effet de son propre poids, sensible à chaque souffle du vent, le manteau de neige tombait et dispa-

raissait, sans laisser de traces sur les couches couvrant la terre — comme des gouttes de pluie dans les profondeurs d'un lac. Une poussière presque imperceptible s'envolait des cimes, si légère qu'elle restait longtemps dans l'air, faisant scintiller ses cristaux avant de tomber à terre.

Vers midi un léger dégel commença à réchauffer la neige. Dans un ciel d'azur voguaient des nuages bleus, transparents au soleil. Sur les plus hautes cimes des sapins la glace fondante se changeait en énormes gouttes qui étincelaient dans la masse vert sombre de la mousse durcie, semblables à de froides étincelles. Plus bas, sous l'ombre épaisse des branches, régnait encore le froid matinal. Quelques jeunes arbres, rouges-bruns à la base et jaunâtres à la cime, courbés sous le lourd fardeau de la neige, penchaient leurs hautes têtes vers la terre, impuissants à arracher d'elle leurs troncs gelés. On voyait ailleurs des racines extirpées par les bourrasques sauvages des monts de la Ste-Croix et formant sous les amas de neige des gouffres effrayants.

Le jeune garçon, s'appuyant contre le tronc d'un grand hêtre, restait immobile et tendait l'oreille.

Il voyait devant et au-dessus de lui de fortes branches tordues et recouvertes de glace, de la couleur des écailles d'un poisson. Les branches fines, comme faites d'acier, restaient immobiles et le grand tronc, avec ses courbures et ses nœuds, pareil à un muscle tendu d'homme, paraissait incarner l'esprit de l'hiver.

L'énorme hêtre restait solitaire, dur et froid, semblant ne pas appartenir à la famille des arbres régnant sur la Lysica.

Des souvenirs impalpables, vagues, conservés miraculeusement dans la mémoire se déroulaient devant Rafal. Il était loin de cet endroit, loin de l'affût sur le sommet de la Lysica. Il était dans le jardin de son enfance. La glace de tout ce qui était réel fondait. Un jardin oublié derrière la vieille maison. Des pommiers branchus avec leurs troncs rétrécis par des greffes anciennes, pareils à de grandes bouteilles. Des bottes, des bouquets de fleurs roses. Des groseilliers touffus longeant tous les chemins. Au-dessus des hautes herbes, couvertes, encore de gouttes de rosée, s'élèvent des cerisiers virginaux blancs comme la neige. Il semble que ce sont de petits nuages

printaniers, des nuages moutonnés du matin qui se sont transportés des confins du ciel et se sont arrêtés, embarrassés, entre les hauts peupliers et les vieilles palissades. Les abeilles bourdonnent ; les guêpes, les mouches remplissent de leur murmure le jardin entier et le cœur, pour des raisons inconnues, se recueille doucement. Oh, qu'il fait bon, qu'on est joyeux dans ce jardin ombragé de la maison paternelle !

Un petit garçon bavard, robuste, heureux, court par les sentiers de ce jardin, en chantant gaîment. Il gambade près de son père qui porte un fusil chargé ; le garçon tâche seulement de ne pas mouiller ses pieds dans la rosée. Son attention est attirée ici par un scarabée rampant sur une feuille humide, là par un limaçon qu'on aperçoit sur une rose blanche ; un rayon de soleil tombe sur le calice ponceau d'une tulipe récemment épanouie... Un silence profond règne... Le cri d'un merle retentit dans les buissons, doux et gai, comme le printemps même, comme une âme d'enfant.

Subitement une détonation se fait entendre, pareille à un coup de tonnerre, et gronde dans les arbres. Le cœur se raidit et s'arrête... Le corps joyeux tremble tout entier... De la cime d'un orme, au bout du jardin, tombe un merle doré qui bat des ailes et asperge de son sang l'herbe humide. Il voit encore son bec ouvert et ses yeux épouvantés et horribles ! Il l'entend émettre un sifflement étouffé lorsqu'il tend vers lui la main. Et cette frayeur subite ! Subite, pénétrante, joie, plaisir et souffrance enfantine inexprimables.

L'oiseau se débat et se roule tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre. Il se dresse sur ses pattes...

Ces yeux devenus troubles font encore un effort. Ils regardent. Quelque chose s'est éteint, s'est évanoui...

Quand tout cela s'est-il passé et où ? Ont-ils vraiment existé ou les a-t-il vus seulement en songe, ces yeux d'oiseau effroyables, enfoncés dans sa mémoire comme des clous, plongés dans les plaies qui existent même au début de la vie. Mais le silence se fait et en même temps défilent d'autres visions, semblables aux petits nuages là haut.

Une forêt sombre, horrible, éclairée par la lune. Elle est couverte de neige épaisse, cette forêt noire. Les cors sonnent et leur écho se répète sous bois comme un appel hardi au com-

bat. La lune règne dans l'espace froid. Les yeux ne peuvent pas se détacher de ce bouclier, et des murmures étranges, des demi-mots, et finalement des paroles vagues montent vers elle. Cet astre sans compassion appelle, attire vers les hauteurs de la douce harmonie, vers les mélodies charmantes comme celles de ces arbres... Son père aimait à prendre, pour aller à la forêt, ce chemin peu connu. Dans ces parages gîtaient des bandes de loups. C'est pourquoi, quand on entrait dans le fourré sombre des arbres serrés, on versait de la poudre sur les bassinets des deux fusils et on tirait de la ceinture les pistolets doubles. Il entend encore le murmure des prières maternelles... Un frisson vous pénètre jusqu'à la moelle des os et, comme avec des doigts durs, vous dresse les cheveux sur la tête. Les cors sonnent toujours plus fort et toujours plus fort leur répond la forêt ; finalement ils sonnent comme des cloches. Quatre chevaux filent par un chemin où n'ont pas passé les traîneaux. De leurs sabots volent des mottes de neige, semblables à de la farine blutée. De temps en temps quelque chose craque sous le traîneau. On entend partout des voix inconcevables... Toute la forêt mugit de l'écho des cors. Puis la barrière des arbres s'éclaircit pour un moment : dans une étroite clairière on voit une colline surmontée de ruines croulantes. La lune éclaire la neige et la glace qui couvre les corniches des murs saccagés et les bords des fenêtres brisées.

Ce sont les ruines d'une cathédrale arienne.

Quelle pitié étrange et inattendue on ressent !

Où est-il ce jour, où a-t-il disparu, à jamais ?

Et ce printemps... Après les fêtes de Pâques il retourne à la maison avec son père et sa mère, venant de chez des parents. On passe par le même chemin. La voiture est traînée nonchalamment parmi les racines et les sombres mares de la route. Tout autour une forêt épaisse, mouillée, fumante d'humidité. Partout dans l'obscurité, sous les arbres, brille l'eau stagnante. Des perches gluantes et noires et des branches pourries sont couchées dans les ornières de la route. Et voilà que de nouveau on se trouve devant les ruines. On arrête les chevaux et les parents permettent aux enfants de gravir la colline. Le frère aîné et les sœurs courent à qui arrivera le premier...

Soudain une voix lointaine et irritée frémit dans le bois.

Après la première, une seconde se fit entendre, plaintive et pure, semblable à une voix pleine de ténor. Rafal revint à lui et approcha d'un mouvement d'automate le fusil de son visage. Un instant après, il se ressaisit et fixa ses regards sur la forêt. Les rêves s'évanouirent. Le soleil chauffait, les souffles d'un vent tiède se faisaient sentir et de tous les arbres volaient vers la terre de grandes mottes de neige molle.

— Les chiens poursuivent..., murmura-t-il.

En effet, on entendait déjà deux voix, celles de Niemen et de Wisla, mais quelque part si loin, dans le chaud taillis, sur le versant méridional de la chaîne des montagnes, que seule une oreille jeune pouvait en distinguer le son. L'écho s'approchait lentement, comme fatigué, mais sans s'arrêter. Avant qu'il eût atteint l'un des bords de la forêt, on entendit le grondement animé de la poursuite, musique menaçante, pleine d'un charme sauvage, de violence et de force. Le jeune homme vérifia avec soin le bassinet de son fusil et examina avec attention les grains secs et brillants de la poudre. Il se mit à guetter et se transforma tout entier en un instrument de mort. Un désir ardent, celui de ravir la vie, se refléta dans ses yeux et les changea en deux armes mortelles. On entendait les battements de son cœur qui semblait être aussi aux aguets.

Les chiens s'approchaient de plus en plus et déjà on pouvait distinguer leurs voix. Puis on entendit du sommet de la montagne le son assourdi, monotone et rythmé d'une course : doukh, doukh, doukh, doukh...

Le cœur du chasseur s'arrêta. Une petite branche tremblait à proximité. Un instant après la neige tombait des arbres, plus dense et plus abondante... Entre les taillis des jeunes sapins apparut un troupeau de chevreuils, ayant à leur tête un vieux mâle, couleur de noisette foncée, allongeant le cou. Rafal le visa, serra la crosse du fusil contre sa joue et mit le doigt sur la détente.

Au même instant le chevreuil s'arrêta. Il leva le pied gauche de devant, tourna sa belle tête et se mit à écouter avec attention. Une vapeur épaisse montait du troupeau.

— Là... pensa Rafal en visant sous l'omoplate du chevreuil.

Subitement une énorme masse de neige mouillée tomba sur ses mains, sur sa face, sur le canon et le bassinet du fusil.

Il appuya sur la détente. Le silex crépita, mais l'étincelle n'alluma pas la poudre humide. Quand le jeune garçon put regarder autour de lui il vit seulement les pattes des chevreuils tendues comme des ressorts d'acier et leurs croupes blanches. Ils sautèrent par dessus les jeunes sapins et disparurent. Seules les cimes vertes et flexibles tremblaient encore, se balançant, et la neige tombait, secouée des branches heurtées.

Ayant compris qu'il se trouvait de nouveau seul au même endroit où un instant avant s'était passé quelque chose de mystérieux, Rafal jeta avec rage son fusil dans le taillis et se jeta lui-même à terre.

Un coup de feu, puis un autre le firent revenir à lui. Ils grondèrent longtemps dans la forêt comme des roulements de tonnerre. Finalement dans la vallée, à mi-hauteur de la montagne, retentirent des cris :

— Na... hohoho ! Na... hoho ! Na... hoho !

Les chiens s'étaient enfuis. Aussitôt après une autre voix, plus près de Rafal, répondit une seule fois de la même manière.

Le jeune chasseur resta couché à terre encore un certain temps, éclatant de fureur. Il se dressa pourtant sur ses jambes, épousseta la neige de ses habits et retrouva dans les buissons son fusil. Il essuya ses yeux et, suivant l'exemple des chevreuils, descendit dans la vallée en sautant par dessus les jeunes sapins.

Il vit tout à coup près d'un chevreuil tué un énorme paysan, vêtu d'une courte casaque brune, qui examinait son petit fusil.

— Vous l'avez tué, Kasper ! murmura Rafal hors d'haleine après la course.

— Oui !... Il m'est tombé sous la main... Je ne comprends seulement pas comment c'est arrivé. Je pensais que ce serait le jeune maître qui tuerait ce chevreuil.

— Mais puisqu'ils ne me sont pas apparus, proféra Rafal, rouge comme une betterave.

— Voyez-vous ça, bonnes gens... Et nous qui avions donné une attention spéciale à cet endroit. Ils ne sont pas sortis et tout est dit ! Et tout de même on en a déjà vu plusieurs fois sortir de dessous ce hêtre. Peut-être, pensait-on, resteraient-ils même plus longtemps et se mettraient-ils à chercher de la

bruyère ou à happer avec les lèvres, tant qu'ils pourraient, les jeunes pointes des sapins ! Ils ont pris de côté, espèce de chiens.. disait le vieux finaud, en regardant le jeune homme, avec un rire apparent dans ses yeux déteints.

Au même instant se fit entendre dans la vallée une voix impatiente :

— Na... hoho !

— C'est notre maître qui nous appelle ! dit Kasper avec inquiétude, allons.

— Et que ferez-vous du chevreuil ?

— Il faudra jucher sur les épaules cette énorme bête !

Le chevreuil tué, atteint au cœur, était étendu mort. Autour de lui la neige avait fondu et des gouttes d'eau tombaient des branches des sapins. Sa belle tête gisait impuissante, regardant Rafal avec des yeux éteints. Le jeune homme, en proie à un accès subit de rage,saisit son coutelas et voulut porter encore un coup à la bête expirée, mais déjà le chasseur l'avait saisie. Il traîna le chevreuil jusqu'aux arbres déracinés les plus proches, le souleva et, ayant pris deux pieds de la bête dans chaque main, la jeta sur ses épaules avec une force étonnante. Ils descendirent dans la vallée. Leurs pieds s'enfonçaient sans cesse dans les fentes des roches et dans les cailloux couverts de mousse du versant de la montagne. Des troncs pourris, mous comme de la pâte, traînaient couverts de moisissure vert-prune. Les cris des chiens dans les taillis de la vallée leur indiquaient le chemin.

Rafal qui marchait en tête, à grands pas, aperçut enfin son oncle.

Le maigre gentilhomme, de taille moyenne, était accroupi sur une chevrette et occupé à l'éventrer. De ses mains ensanglantées il arrachait les intestins encore fumants et les jetait aux chiens. Lorsque Rafal et le chasseur s'approchèrent, Nardzewski regarda avec humeur l'homme, jeta un coup d'œil sur le chevreuil et remarqua d'une voix légèrement enrouée :

— Eh bien, espèce de chien, tu as préféré garder le chevreuil pour toi-même.

— Mais, c'est parce que...

— Vraiment, tu ne savais pas que j'attendais ici, à l'affût ?

Tu ne pouvais sans doute pas penser à des choses pareilles ! Et c'est moi qui dois tirer des chevrettes après toi, mufle.

— Mais ils allaient un peu de travers...

— Ils allaient de travers en partant du hêtre !... Tu mens !

— Et le vent qui soufflait sur la rivière. Le vent venait justement de Klenowa... C'est pourquoi j'ai pensé...

— Je t'apprendrai à penser de manière à te faire voir trente-six chandelles ! Dépose le chevreuil ! Et toi, mon petit Rafal, il paraît que tu n'apportes rien de la Lysica ! dit-il en s'adressant aimablement à son neveu.

— Je n'ai rien vu. Je les ai seulement entendus courir derrière les arbres, la terre en gémissait.

— Tss... Ils n'ont pas passé près du grand hêtre...Entendez-vous !... Eventre... dit-il, s'adressant au chasseur.

Pendant que celui-ci ouvrait un méchant couteau pendu à sa ceinture par une courroie, Nardzewski lui demanda avec colère :

— D'où as-tu tiré ?

— Du sapin marqué où j'étais à l'affût. Le chevreuil s'est planté devant le canon de mon fusil comme si un berger l'y avait amené. Il y avait encore un sapin coupé et équarri qu'il devait sauter.

— Où donc a-t-on pris ce sapin équarri ?

— Ce sapin ? Il a été coupé, très honoré monsieur, par le paysan de Porombki qui a eu cette histoire avec l'Allemand.

— Je ne connais rien ni de l'Allemand, ni de l'histoire.

— Mais on en parle dans tous les villages

— Raconte-moi ça, si tout le monde en parle.

— C'est bon. Ça été comme ça, si on commence par la fin. De Porombki était venu sur le sommet de la Lysica un paysan qui s'appelait Jamrozek, avec un attelage de deux magnifiques chevaux et un simple chariot — il n'y avait que les roues sans la caisse — pour chercher un sapin sec ; ça devait être un bon sapin, résineux, séché par les vents. Il fabrique des petites boîtes pour le sel, il a donc besoin de bois sec. C'est bien. Il abattit un sapin, grand comme la tour de la Ste-Croix, et coupa toutes les branches comme il convient. La poutre était telle qu'on pouvait en faire un arbre de moulin. Mon Jamrozek écarta les parties du chariot dans le sens de la longueur de sorte

que l'arrière-train tenait à peine, régla la cheville ; il regarde, et voilà que dans les buissons apparaît un garde forestier en habit vert, sur la tête un shako avec un pompon, un fusil à la main. Il jeta un regard sur Jamrozek, examina la poutre, la mesura avec une mesure jaune et se mit à écrire sur un bout de papier. C'est seulement après avoir fini qu'il se mit à parler au paysan, soi-disant, dans notre langue, mais d'une manière singulière. Le paysan ôte son chapeau, se gratte... Il pense : « C'est mauvais ». L'Allemand continue à baragouiner en polonais et finalement crie :

— En avant, à Slupie !

Bon. Le paysan remit son chapeau, tira sur les guides et descendit la montagne par le chemin qui mène à Porombki en suivant le cours du ruisseau.

L'Allemand marchait près du chariot, respirant bruyamment et fumant une pipe. Lorsqu'ils sortirent de la forêt, là où se trouvent ces clairières essouchées, Jamrozek ôta son chapeau, salua et dit :

— Que monsieur le garde me pardonne...

L'Allemand répéta :

— En avant, à Slupie !

Et ils partirent de nouveau par la lisière ou simplement par les champs. Lorsqu'ils eurent fait un bout de chemin, le paysan ôta son chapeau et dit :

— Que monsieur le garde monte au moins sur le chariot, car autrement nous n'arriverons pas à Slupie avant le matin.

L'Allemand réfléchit, vida sa pipe et se hissa sur le chariot. Les roues de derrière étaient tout près du devant. Le coquin saisit le bois des deux mains et s'y cramponna.

Jamrozek monte aussi sur le devant, met les pieds sur le palonnier et fouette les chevaux de manière à ce qu'ils s'en ressentent. Et pourquoi aller à Slupie par le chemin ? Ils filèrent par les champs cultivés, par les sillons, par les mottes de terre. Les roues de derrière se mirent à danser à droite et à gauche, à courir de sillon à sillon, d'un fossé dans un autre. L'Allemand se tient avec les mains, piaule. Le paysan n'y fait pas attention : il va, où on lui a dit d'aller... Il n'a pas besoin de se retourner. Il n'en fouette que plus fort...Et les chevaux marchaient ventre à terre et les roues de derrière s'enfonçaient tantôt dans la

terre molle, tantôt dans les pierres... L'Allemand finit par se calmer.

— Comment s'est-il calmé ? demanda Rafal.

— Je ne le sais pas, parce que Jamrozek ne se retournait pas. Il pensait : « ça ne me regarde pas ». Monsieur le garde a dit de marcher, eh bien, je marche. Et tout est dit. C'est seulement lorsqu'ils arrivèrent à Porombki, au village, qu'il se retourna : pas d'Allemand. Il fut effrayé. Mais il se dit : il faisait nuit, que pouvais-je faire ?

— Et qui a retrouvé l'Allemand ? demanda Nardzewski d'une voix plus bienveillante, en laissant échapper des bouffées de fumée de sa courte pipe.

— Quelqu'un doit l'avoir retrouvé puisqu'il continue à rôder dans les bois.

— C'est bien pour vous, canailles ! grogna le gentilhomme, autrement vous auriez abattu toute la forêt !

— Non, monsieur, qui peut abattre une pareille forêt ? Nous n'existions pas, la forêt existait ; nous n'existerons plus et la forêt de la Lysica existera tout de même. Depuis que le monde existe les gens mangent du sel. Il faut le conserver dans des boîtes. Toujours les gens ont fait des boîtes, abattu des sapins et la forêt existe toujours. Eh bien, je vous le demande, quel droit un pareil coquin a-t-il sur cette forêt ! C'est une forêt royale. Il y a une starostie, et c'est tout. Ici nous avons chassé des troupeaux de sangliers, nous avons forcé des cerfs, des forêts de Cisow jusqu'à Siekierno... Combien de fois j'ai vu ici, sur la Lysica, des ours, quand j'étais encore enfant ! C'est une belle bête que l'ours. Ou le cerf... Mon Dieu ! Comme il porte ses bois quand il parcourt la forêt, c'est vraiment beau à voir ! Et maintenant cette espèce de chien ne permettra pas de couper une paire de sapins ! Est-ce lui qui les a plantés ici ? Non, ni lui ni la « chambre ». Tout appartient maintenant à la « chambre ».

— C'est vrai, maintenant tout appartient à la chambre... soupira Nardzewski.

— Eh bien, as-tu fini ?

Le chasseur se leva et lava ses mains dans la neige.

— Monsieur, ils ne nous laisseront pas chasser ici avec des chiens !...

— Ça ne te regarde pas.

— D'ailleurs on dit que Gorno, Krajno, Porombki, Brzezinki, Maslow ont été donnés par le roi allemand au jeune monsieur d'Olchowa.

— Eh bien, qu'est-ce que ça fait ?

— Il a le droit de couper des arbres dans le bois, quoique les gardes de la couronne en aient la surveillance. Et lui, il ne nous pardonnera pas un petit chevreuil, le seigneur d'Olchowa.

— Nous allons voir, et maintenant fais-nous un peu de feu. Mes mains sont gelées.

En un clin d'œil le chasseur nettoya un petit espace, refoula la neige, apporta des branches jaunes et sèches de genièvre et de sapin, alluma du feu et le tisonna habilement, vite et avec art. Les épines commencèrent à crépiter et un petit feu bleuâtre courut par les branches courbées. Rafal aidait Kasper, apportait des branches sèches et les jetait dans les flammes. Le vieux seigneur restait assis immobile sur un pan de roche et regardait tristement le feu. Le soir de janvier tombait rapidement. Le vent avait changé et soufflait du Nord. Les mottes de neige ne tombaient plus des arbres et les gouttes d'eau étaient changées par la gelée subite en glaçons.

Le chasseur choisit un jeune sapin et commença à l'abattre à ras de terre avec une petite hache qu'il portait à la ceinture. Il coupa vite les branches et la cime et confectionna une perche longue de plusieurs pieds. Puis il lia avec des courroies les pieds de devant et de derrière des deux bêtes et passa la perche au milieu. Quand il eut fini il s'approcha du feu et se mit à se réchauffer les mains. C'est alors que le vieux Nardzewski tira de sa poche une blague à tabac et remplit de « tabac de Galicie » sa pipe de terre cuite. Durant cette opération il donna au chasseur, sans regarder, une grande pincée de tabac. Le paysan ôta son bonnet et remercia. Puis il broya le tabac dans la paume de la main gauche, l'humecta de sa salive, le pressa avec les doigts et bourra sa pipe avec la masse ainsi préparée. Ensuite il fourra la pipe dans les cendres chaudes, pleines de charbons rouges. Quand le tabac humide fut suffisamment échauffé, il tira la pipe des cendres et posa un charbon sur son fourneau.

Rafal intrigué lui demanda pourquoi il faisait tout cela.

— Pourquoi ? C'est parce que seulement de cette manière on peut bien fumer. Vraiment, quel tabac ! Si vous, jeune monsieur, vouliez essayer... Ce n'est à comparer ni aux feuilles de « debra », ni aux « knaster » non coupés ni à notre ordinaire.

— Eh bien, faites voir.

— Sois prudent, mon petit Rafal, cria Nardzewski.

Le jeune homme dont la curiosité était excitée essuya avec soin la pipe et aspira la fumée, mais laissa tomber immédiatement le brûle-gueule et chancela comme s'il avait reçu un coup de bâton sur la tête. Il ne put reprendre haleine durant un certain temps et, quoiqu'il finît par se remettre, il continuait à se sentir du feu dans la poitrine et dans la gorge.

— Telle est la manière de fumer des paysans, jeune seigneur, hé, hé...

— Maintenant assez fumé. Partons.

Ils éteignirent le feu. Le chasseur saisit un bout de la perche et Nardzewski l'autre ; ils se courbèrent tous les deux et la soulevèrent simultanément, comme à un commandement. Le paysan marchait le premier. Le bout de la perche était posé sur son épaule. Nardzewski, plus petit de taille, emboîtait le pas quoiqu'en se balançant à droite et à gauche. Lorsque Rafal, désireux de se rendre utile, le pria de lui céder la place, le gentilhomme répondit :

— Laisse-moi tranquille ! Tu ferais mieux de t'occuper de ton fusil...

Ils descendirent ainsi longtemps la montagne dans la direction du cloître. Ils tournèrent à gauche avant d'atteindre la source de Saint-François. Nardzewski ordonna d'une voix enrouée d'arrêter et passa à son neveu le bout de la perche tant convoité. Rafal le posa avec respect sur son épaule, mais au même instant plia et se courba sous le fardeau. Il lui sembla que ses os craquaient. Malgré cela il marcha résolument jusqu'au chemin des églantines, les dents serrées, respirant difficilement et la face congestionnée. Là le vieux chasseur le remplaça de nouveau.

Il faisait déjà nuit quand à la lisière du bois ils s'arrêtèrent devant une chaumière enfumée, entourée de toutes parts par les neiges des montagnes. Une paire de chevaux attelés à un

simple traîneau attendaient devant une porte basse. On jeta les chevreuils sur le traîneau, avec l'aide d'un jeune paysan, et les trois chasseurs prirent place tant bien que mal près des bêtes. Les jeunes chevaux partirent comme un trait, gravissant la montagne.

On tourna de la grand'route dans un chemin latéral, véritable casse-cou, qui longeait le bord d'un torrent.

Une eau rapide coulait entre ses bords gelés et se heurtait contre les glaçons.

Les chevaux s'ébrouaient et leurs pieds tendus battaient avec force, de leurs sabots, le chemin dur, s'efforçant de s'y maintenir.

— Eh bien, mon petit Rafal, chez vous, au pays de Sandomierz, il n'y a pas de pareils chemins atroces, ni de pareils sentiers verticaux. N'est-ce pas ? Un chemin uni comme une table...

— En revanche pas un brin de forêt.

— Vous n'avez pas besoin de forêt. Vous avez en revanche du froment, haut comme notre bois. Et cela ne vous suffit pas ?

— J'aurais préféré habiter ici ! Il y fait bon vivre.

— Tu voudrais habiter ici ? Que dis-tu ? Il n'est pas facile d'y tenir. C'est seulement un homme comme moi qui peut supporter cette vie.

— Moi je l'aurais supportée !

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Eh bien, prends garde que je ne te prenne au mot et ne te retienne dans ce trou.

— Je n'ai peur de rien.

— Est-ce bien vrai ?... Mais, sais-tu, ça me ferait plaisir que la petite maman fût contente. Qu'en penses-tu ? Vos carnavals, bals, mascarades viennent à propos. Nous avons un chevreuil, une chevrette, une dizaine de lapins dans le garde-manger, nous avons un marcassin. Ça suffira pour votre soirée ?.. Réponds vite. Sinon, demain de grand matin nous allons au bois.

— C'est trop, mon oncle.

— Non, ce n'est pas trop. Une fois que tu es allé si loin, il faut que tu reviennes avec quelque chose. Il faut que notre pays sauvage puisse se vanter de ses produits.

Puis il ajouta :

— Cette bonne Annette... De tous nos frères et sœurs nous étions, ta mère et moi, toujours les plus liés par des sentiments fraternels. Il est difficile de s'imaginer une meilleure sœur. Ah, Dieu miséricordieux...

— Si tu venais, mon oncle, chez nous pour le carnaval, ma mère et... mon père...

— Ne promets rien pour ton père ! Avec ton père ce sont d'autres sentiments. *Amicus Plato*...

— Tout de même, si tu venais, mon oncle, pour le carnaval...

— Tu es fou, *discipule* ? Moi pour le carnaval ! Moi quitter Wyrwy ! Je n'ai pas quitté la maison depuis trente ans, et maintenant je partirais pour ce carnaval et encore au delà de Klimentow, au bout du monde ! Que dis-tu ?

Et il ajouta subitement d'un ton bref :

— Je ne partirai pas. Non, je ne partirai pas. J'en ai assez.

L'obscurité régnait déjà... Dans la plaine, sur les terres de Nardzewski, apparurent des arbres sombres, des allées, des bâtiments, des lumières. Bientôt le traîneau entra rapidement dans la cour et s'arrêta devant le perron de la maison. Des fenêtres jaillissait dans la nuit une lumière vive. Lorsqu'on arrêta les chevaux, plusieurs domestiques descendirent du perron et accoururent de derrière la maison. Les uns aidèrent le maître à descendre, les autres s'appliquèrent à décharger le gibier du traîneau. On entendait une rumeur dans la grange : on portait au grenier des sacs avec la mouture de la journée, on donnait de la paille au bétail et du fourrage aux chevaux. Les chiens de la cour, encore enchaînés, hurlaient à tue-tête ; les chiens de chasse, les lévriers, les bassets glapissaient. Un chien couvert de givre se jeta sur Rafal pour lui lécher la face avec tendresse.

— Pourquoi cette lumière dans les pièces ? demanda Nardzewski.

— Quelqu'un est arrivé...

— Qui est-ce ?

— Un Allemand, paraît-il. Il est difficile de le comprendre. Il est arrivé de Kielce avec un autre homme. Sa voiture a mené cet homme à Bozencin, et lui-même est resté et attend.

Nardzewski reniflait d'une manière peu élégante. Finale-

ment ne pouvant pas se contenir, il bouscula le premier serviteur tombé sous sa main et dit :

— Que le diable emporte ton Allemand !

Entourés d'une meute glapissante, les chasseurs montèrent le perron et entrèrent dans les pièces. En réponse à leur salut se leva de table un homme encore jeune, rasé, bien fait, vêtu d'une courte redingote noire à pattes de poches, chaussé de bas grossiers et de souliers plats. Il salua avec grâce, regardant Nardzewski attentivement. Puis il parla, prononçant les paroles difficilement et avec un étrange accent.

— Ai-je l'honneur de parler au propriétaire, à son excellence monsieur Nardzewski ?

— Je suis Nardzewski, à votre service... A qui ai-je l'honneur, s'il vous plaît... dans cette modeste... maison ?

— Je m'appelle Hibl. Du « Kreisamt » de Kielce.

— C'est bien... Enchanté !... Je prie monsieur de se considérer comme chez lui. Je suis immédiatement à vos ordres.

Le commissaire Hibl s'assit sur une chaise branlante et à la lumière vacillante de deux chandelles de suif examina attentivement de ses yeux froids Rafal qui, laissé par son oncle en tête-à-tête avec l'hôte, ne savait que faire. Il n'avait même pas ôté de son épaule son fusil à un coup. Enfin Kasper l'en débarrassa. Rafal s'assit dans un coin sombre de la grande salle et sentit immédiatement qu'il avait grande envie de dormir. La faim lui tiraillait les entrailles, mais le sommeil prenait le dessus. Les yeux du jeune homme distinguaient encore l'Allemand et les flammes des chandelles dégouttantes, mais dans un grand et singulier éloignement.

Toute une meute de chiens se traînait par la pièce. Les uns avaient même sauté sur le canapé près de la table et regardaient l'hôte dans les yeux, les autres s'étaient couchés près du grand poêle. Niemen et Wisla, les héros de la journée, s'installaient sans crainte, pour dormir, dans le coin du canapé qui servait de lit de repos à Rafal. Entre temps Nardzewski, ayant quitté sa veste doublée de fourrure de renard, apparut de la pièce voisine chaussé plus légèrement et vêtu d'une veste en peau d'élan à boutons d'argent. Son visage était rouge et ses yeux enflammés par le vent. Il s'assit à table en face de l'étran-

ger et se mit de nouveau à lui parler, après avoir ordonné brièvement :

— Le souper !

Kasper disparut par la grande porte qui conduisait à l'antichambre et à la cuisine, située de l'autre côté de la vaste maison.

— Assieds-toi, Rafal, dit Nardzewski.

Et ajouta en s'adressant à Hibl :

— Mon neveu, Olbromski, du pays de Sandomierz. Il gaspille sa *juventutem* en étudiant la poétique dans les écoles de Sandomierz.

L'hôte s'inclina en silence sans lever les yeux.

Nardzewski le fixait d'un regard immobile dans lequel il n'y avait aucune trace d'amitié.

— J'aimerais savoir, dit-il doucement, poliment et presqu'avec humilité, si nous avons l'honneur d'appartenir à la même nationalité que vous, monsieur le commissaire, ou si malheureusement...

L'hôte leva la tête.Un sourire vague se dessina sur ses lèvres. Il parla avec prudence en pesant ses paroles :

— Je suis né dans la capitale, à Vienne. C'est là qu'est né mon père, quand nous arrivâmes du pays tchèque...

— Du pays tchèque ? pensez-vous...

— C'est ainsi. Nous sommes des Slaves.

— Je comprends.

— Quand j'étais âgé de dix ans, mes parents vinrent en Galicie orientale et s'installèrent dans le district de Yaroslaw. C'est là que j'ai été élevé. Mon père était intendant des biens du prince Olelkowicz.

— Je comprends ça aussi...

— Quant à moi...je suis presque un Galicien. Je ne me rappelle pas Vienne. Je parle polonais.

— Vraiment ?

— Je suis très attaché aux propriétaires de la Galicie orientale et à ce pays. J'ai été envoyé ici de Lwow au moment où, après des événements malheureux et des troubles, ce pays a commencé à jouir d'une heureuse prospérité sous le règne de sa Majesté l'Empereur et Roi François II.

— Vous l'avez très bien dit, monsieur.

— C'est un pays très beau !

— C'est vrai, il est assez bien, mais pas assez gai et, comme vous l'avez remarqué, d'une mauvaise conduite... dit le gentilhomme en faisant un signe affirmatif de la tête.

— La terre pourrait être mieux tenue, opina le fonctionnaire timidement. Il n'y a pas de routes ici, surtout dans le district de Kielce. Oh, quels chemins ! Je m'imaginais que de pareils sentiers existaient seulement dans les grandes montagnes des Carpathes.

— Ce sont, très honoré monsieur, des chemins polonais. Mais on peut tout de même s'en servir, si on s'en donne la peine. Que dis-je ? on parvient là où au premier abord une sorcière montée sur une pelle semble pouvoir seule parvenir...

La suite de la conversation fut interrompue par le souper. La porte s'ouvrit et une ménagère corpulente apporta des saladiers avec du boudin dans une sauce épaisse. Deux servantes apportaient des plats avec des pommes de terre copieusement couvertes de morceaux de viande salée. En un clin d'œil la table fut couverte d'une nappe sur laquelle furent placées des assiettes de faïence ébréchées. Le couvert aux manches en corne de cerf était disparate.

L'hôte prit un petit morceau de boudin et le reste fut partagé immédiatement par les chasseurs, qui souffraient de la faim après ces marches durant des journées entières et après leur jeûne.

Les pommes de terre fumantes disparurent. Le second plat — un lièvre rôti à la broche, disparut aussi. Près de la porte se tenait Kasper qui avalait sa salive en faisant remuer sa pomme d'Adam. Il était occupé à tirer les cartouches des fusils et à nettoyer leurs canons à l'eau chaude.

Rafal, ayant entendu l'attrayante musique du lavage de l'intérieur des fusils, avec de l'étoupe entortillée autour d'une baguette, ne toucha pas au vin que son oncle lui avait versé dans un petit verre. Accroupi près du chasseur, il regardait de ses yeux endormis l'eau noircie couler des bassinets dans la cuvette. La conversation et la présence de l'Allemand l'ennuyaient, et il n'y avait pas encore moyen d'aller dormir, car on lui faisait toujours le lit dans cette même pièce, sur le canapé.

— Votre honneur élève, comme je vois, de beaux chiens.

Ce sont de très beaux chiens, disait l'étranger, en caressant, avec un dégoût apparent, la tête de Niemen qui appuyait familièrement les pattes sur ses genoux.

— Ce ne sont pas de mauvais chiens. Ils sont déjà un peu vieux, mais n'abandonnent jamais la chasse. Ils ont un flair et une intelligence remarquables. Surtout la chienne. Approche-toi de monsieur, ma petite Wisla.

Il attira la chienne et la caressa avec sollicitude.

— Elle paraît au premier aspect un peu mélancolique, mais c'est un chien au flair excellent et de premier ordre à la course. Niemen a aussi du goût pour la chasse et de l'obstination, mais il vient seulement après elle. Voyez, monsieur, quelle ample narine ! Qu'elle est humide ! Si le chien attrape le vent avec un pareil nez, il a déjà quelque chose à faire passer au cerveau. Et en revanche quelle croupe a celui-là ! Bien fournie de chair et longue, voyez, monsieur. Et celle-ci a une patte. Qu'en dites-vous ? La patte est de forme oblongue, voyez-vous, monsieur ? Pas une seule fois elle ne s'est endommagé le pied...

— Allons donc ! interrompit Kasper, où donc une pareille chienne peut-elle se faire mal. Elle court sur la neige ou sur la terre molle comme un renard.

— Quoi qu'il en soit, un chien vertueux ; parfois il poursuit en se taisant, le traître, et elle, on l'entend toujours : elle court par les forêts d'un pas égal, comme une diligence sur la route. Sa voix est comme celle d'une jeune veuve. Là où elle court comme le vent et même plus vite, celui-ci court plus paresseusement, pas si vite et toujours derrière elle, oui, derrière elle !

— Ce sont d'excellents chiens... Et ces chiens là-bas ont-ils aussi quelques mérites, demanda Hibl avec une nuance d'ironie, en indiquant les grands chiens barbus près du poêle.

— Ceux-là ? ce sont aussi des chiens respectables. Ils sont uniques pour la chasse au sanglier. L'année passée nous prîmes avec eux, la veille de Noël, un sanglier vivant.

— Mais nous bavardons ici, et monsieur le commissaire n'est peut-être pas du tout chasseur ?

— Je ne suis pas chasseur du tout. Où pourrais-je trouver le temps pour de pareils amusements ? Je suis toujours à mon service et cette fois aussi je suis envoyé en mission chez vous monsieur, je viens parler au propriétaire foncier.

— Chez moi en mission ?
— Oui, c'est ainsi.
— Et pour quelle affaire, s'il vous plaît ?
— Pour bien des affaires.
— Vraiment. C'est très intéressant...
— Pouvons-nous commencer immédiatement ?
— Il se fait tard... D'ailleurs je vous en prie...
— Je suis arrivé pendant qu'il faisait encore jour et j'ai attendu avec patience. Demain je dois aller plus loin...
— Je vous écoute donc avec intérêt.
— *Primo*, l'enregistrement des âmes...
— L'enregistrement des âmes. Celles des paysans ?
— C'est exact.
— Chose connue !
— Le baron von Lipowski, premier commissaire du district de Kielce, ne pouvant venir personnellement, m'a chargé...
— Et en quoi vous touchent, messieurs, mes paysans, nom de Dieu!

Le fonctionnaire sourit légèrement, mais visiblement, sans lever les yeux. Il ne répondit pas à cette question, mais en posa une autre :

— Est-ce que monsieur a versé au percepteur de Chenciny, Czaplicki, conformément au décret, le montant de l'impôt de janvier, de la dîme et du vingtième ?
— Le montant de l'impôt ? Quel est cet impôt ?
— Après l'entrée des armées de Sa Majesté Impériale et Royale dans ce pays, dit le fonctionnaire d'un ton officiel, — le maître de l'artillerie de Foulon a adressé aux habitants un appel demandant le versement immédiat de l'impôt. En janvier de l'année passée 1796, cette circulaire a été publiée de la chaire par les ecclésiastiques et chaque curé la communiquait aux habitants contre reçu. Monsieur a-t-il reçu ce *publicandum* ?
— Il se peut. Mais je ne fais généralement aucune attention aux papiers. Je n'utilise le papier que pour préparer la poudre et le plomb et encore je préfère au papier la charpie d'étoupe.
— C'est pour cela que contre toute attente monsieur est du petit nombre de ceux qui ont retardé leur versement.

Nardzewski restait assis sur son siège, les mains dans les

poches de son pantalon. Son visage, fouetté par les vents, était maintenant rouge foncé, ses lèvres étaient gonflées. Il resta longtemps sans rien dire.

— C'est probable... contre toute attente, murmura-t-il entre ses dents.

— C'est *ad primum*. Et maintenant passons au *homagium*. Monsieur le baron von Lipowski, premier commissaire du district de Kielce, m'a chargé d'exprimer à monsieur son mécontentement au sujet de son abstention dans cette affaire importante.

— Au diable ! Le fardeau des péchés pèse, comme je le vois sur ma conscience...

— Oui, c'est ça. Monsieur non seulement ne s'est pas rendu en personne à Cracovie...

— Moi, à Cracovie ! Et pourquoi, monsieur, exigez-vous cela de moi ?

— Ce n'était pas exigé.

— Pas exigé ! Alors comment ?

— On attendait cela des habitants.

— Tantôt c'est exigé, tantôt attendu !... Je n'ai pas quitté, monsieur, Wyrwy durant trente ans et je ne le quitterai pas. Je ne le quitterai pas, même si des bâtons tombaient du ciel ! Je reste ici et c'est tout. Je ne sais rien du tout... Et le premier commissaire von Lipowski... J'en ai assez de Cracovie, et du monde entier !

— Tout cela est possible...

— J'ai été à Cracovie pour la dernière fois *anno Domini* 1768. Calculez, monsieur, combien ça fait de temps.

— C'est juste, prononça Hibl, en parcourant ses papiers.

— Ce sont des temps écoulés depuis longtemps. A cette époque vous n'aviez même pas encore visité la Galicie orientale.

— Monsieur a sans doute fréquenté là bas les écoles ?... dit le fonctionnaire en continuant à mettre en ordre les liasses de ses papiers.

— Aller là bas à l'école ! Pensez-vous ! J'ai été à l'école de Sandomierz, au collège des pères Jésuites, célèbre en son temps, quoiqu'il ne reste de lui ni fumée, ni cendre. D'ailleurs je n'étais pas fait pour les sciences. A parler franchement je

me suis faufilé non sans difficulté à travers l'*infima*, la grammaire et la syntaxe, et j'ai renoncé entièrement à la poétique et à la rhétorique. Cracovie..., dit-il pensif, je n'y mettrai jamais les pieds. Vous pouvez, monsieur, en informer le premier baron de je ne sais quoi de Kielce.

— Du district de Kielce, expliqua le fonctionnaire nettement et froidement.

— Pour moi ces dénominations n'ont ni bonne, ni mauvaise odeur.

Hibl nota imperceptiblement quelque chose sur son calepin.

— Je dirai à monsieur pourquoi je n'aime pas Cracovie. Vous comprendrez vous même.

— Je vous en prie, je vous en prie.

— Ayant perdu mes parents dans ma jeunesse, j'ai été retiré de l'école par le tuteur de tout mon héritage, l'échanson Olchowski, Dieu ait son âme ! car je ne faisais que vagabonder et courir la prétentaine. J'ai passé ma jeunesse dans sa maison à Sieprawice. Ma sœur, la mère de ce jeune homme, a été élevée par la femme de l'échanson. Monsieur Olchowski, un homme, ayant remarqué mon penchant pour le sabre, me bénit au nom de mes parents et en signe et en gage d'obéissance *antiquo more* me fit étendre sur un tapis et me compta de sa propre main de sénateur cinquante coups de bâton. En même temps il mit cent pièces de monnaie dans ma ceinture, me donna deux chevaux de poste, deux chevaux de selle, de vrais diables, une chaîne sur la poitrine et me mena lui-même au régiment des cuirassiers qui était alors campé près de Miechow. C'est alors que je vis pour la première fois Cracovie ! Je n'ai pas envie de goûter encore une fois à tout cela...

L'hôte rit doucement en ouvrant malicieusement les paupières. Il murmura avec un étonnement feint :

— Pourquoi ? Monsieur a promis de m'expliquer...

Le gentilhomme avait entendu cette question et remarqué ce sourire, mais il continua sans se décourager :

— Pourquoi ? Eh bien, pour cela... J'ai subi dans cette Cracovie le siège avec nos frères des palatinats de Sandomierz et de Cracovie ainsi que du pays du San. J'ai vu l'assaut de la ville qui a duré six semaines. J'étais présent lorsque l'ennemi, par suite d'une trahison, pénétra dans la ville et nous fûmes

forcés de nous rendre honteusement. Nous déposâmes nos armes, comme des moutons et attendîmes durant quelques jours enfermés dans le château de Cracovie une décision sur notre sort. Nos trois unions confédérées, mon Dieu, Dieu de miséricorde ! furent séparées l'une de l'autre et chacune fut enfermée, sur l'ordre du comte, dans une salle à part. Et aussitôt entrés dans ces salles, la garde parut de ses cachettes, et occupa les postes aux portes et aux fenêtres. Un matin arriva le major de la place ; il nous ordonna d'être prêts pour le voyage. Deux cent soixante-dix nobles et officiers sortirent en ordre de marche par la porte Grodzka. Et au delà de cette porte nous attendait une escorte de carabiniers. Pendant ce voyage on nous menait par des marécages et de mauvais chemins. Ce n'est que plus tard qu'on nous donna des voitures de service et c'est ainsi que nous nous déplaçâmes lentement aux yeux de tout le monde par Skalbinierz, Staszow, Iwaniska... Après Staszow il y a une grande route qui traverse la forêt. Mais c'était déjà près de mon pays. On voyait de loin la Sainte Croix. Il arriva que nous dûmes passer la nuit dans le bourg de Bogoryi. Les sentinelles veillaient sur nous tout autour de l'auberge où, dans les écuries, nous étions couchés l'un à côté de l'autre. Je me levai tard dans la nuit, m'approchai d'un carabinier jusqu'à le toucher au moment où il ne s'y attendait pas et lui arrachai le fusil des mains en un clin d'œil.

— Il dormait ? murmura doucement le fonctionnaire.

— Pourquoi aurait-il dormi ?... Il veillait !

— Alors comment ?

Le gentilhomme sourit douloureusement et fit claquer les doigts.

— Je ne me souviens plus comment ça c'est fait... Le fait est qu'il me laissa échapper. Je me précipitai par la porte, m'élançai entre les bâtiments, gagnai les champs et me mis à courir de toutes mes forces ! Les soldats donnèrent l'alarme et se mirent à m'envoyer dans l'obscurité des balles qui sifflaient à mes oreilles. La main divine me protégea... J'arrivai par les forêts à mes Wyrwy, nu-pieds, déguenillé, presque nu même, affamé. Et, m'étant installé ici, je me dis : « Je te jure, Seigneur Jésus, que je ne partirai pas d'ici ». C'est pour cela que je reste là, comme un loup de la forêt. Vous voyez monsieur, que j'ai assez mangé à

Cracovie de pain avec de l'ivraie... Remarquez, monsieur, que cette affaire a eu lieu en l'an du Seigneur 1768. Puis-je aller maintenant à Cracovie ? Qu'ai-je à voir là-bas ?

— De grands changements, des changements importants. Le jour du 17 août de l'année passée restera toujours présent à la mémoire de ceux qui l'ont vécu. Les propriétaires notables de la Galicie occidentale s'annoncèrent chez le commissaire de la Cour, monsieur le baron Margelik, exprimant le désir d'assister à l'entrée solennelle de son excellence le vice-roi, prince d'Auersperg.

— Vous dites, monsieur, les notables ? Voyez-vous cela !

— C'est ainsi. Tout le monde ne put pas être reçu, surtout le jour de l'entrée, le 9 août. C'en était une fête ! Tout d'abord venaient vers la ville, par le pont, du faubourg de Josephstadt...

— D'où cela, s'il vous plaît ?

— Du faubourg appelé autrefois Podgorze.

— Appelé autrefois !... et actuellement Josephstadt...

— Les Tchèques, un corps de cavalerie ; les cochers des propriétaires autrichiens, les écuyers, les trompettes, ensuite la noblesse polonaise montant de beaux chevaux...

— Les écuyers, les trompettes et la noblesse polonaise montant de beaux chevaux...

— Les dames polonaises en voiture, la cour de son excellence le vice-roi et enfin lui-même et de nouveau un corps de cavalerie.

— Un beau spectacle, pardieu !

— Et le jour de la prestation du serment ! Du palais de Spiski jusqu'à l'église de la Vierge Marie étaient alignées l'infanterie et la cavalerie. Etaient présents les bourgeois, avec leurs corporations, le clergé, les ordres religieux, les députés des régions et toute la noblesse en habits d'apparat, ensuite le personnel du *Gubernium* du pays, toutes les administrations, l'académie. Chacun était bien à sa place. Le silence régnait, un grand silence. C'est alors que commença à sonner au Wawel la vieille, l'antique cloche, Zygmunt.

Nardzewski écoutait attentivement. D'étonnement ou d'admiration sa tête se balançait de droite à gauche et de sa gorge s'échappait à tout instant un son retenu avec difficulté.

— Le soir, continua le commissaire, toute la ville était illuminée et à Sukiennice le prince d'Auersperg a donné un grand bal où l'on s'est amusé jusqu'au matin. L'affluence des gens venus des deux Galicies était si grande que Sukiennice ne pouvait contenir tous les invités. Six mille gentilhommes environ s'y sont grandement réjouis. A table furent portés avec beaucoup d'enthousiasme des toasts accompagnés de salves de canons.

Nardzewski se mit à rire. Puis il grogna sans tourner la tête :

— Attache-moi une carte.

Le chasseur abandonna immédiatement les fusils démontés et attacha un as de trèfle au balancier de l'horloge qui pendait au mur vis-à-vis de Nardzewski. Cela fait, il courut vite et avec anxiété, comme si la maison avait pris feu, dans la pièce voisine. Il en rapporta deux magnifiques pistolets damasquinés aux crosses richement ornées d'argent qu'il déposa sur la table devant son maître.

— Continuez, monsieur, s'il vous plaît... Ça me fait plaisir d'écouter ce que vous racontez, pardieu ça me fait plaisir ! Hé, hé... Eh bien, vous dites, comme témoin digne de confiance, que six mille membres de la haute noblesse s'amusèrent joyeusement jusqu'au matin, que ces ... Et des toasts et des cris de joie... Et l'antique cloche royale Zygmunt...

Le fonctionnaire se tut et pâlit. Ses yeux brillèrent avec méchanceté et se cachèrent de nouveau sous ses paupières. Sa main droite pénétra lentement dans le corps de son habit de soie et en retira un poignard vénitien étroit, si promptement que même les yeux pénétrants de Rafal remarquèrent à peine ce mouvement. Nardzewski continuait :

— Parlez donc, monsieur, s'il vous plaît. Que mon cœur aussi se remplisse de la joie de ces jours ! Vivant ici dans ces forêts, parmi les loups et les renards, quand je me réjouis je tire à cette cible. J'espère que la fumée de la poudre n'incommode pas monsieur... Ha, ha... Vivat !

Ce disant, il saisit l'un des pistolets et regarda l'Allemand dans les yeux. Un sourire glissa sur sa face et un rire étouffé agita ses lèvres, pareil à un hoquet ou à un sanglot.

Hibl restait la face tranquille, mais un peu raidie. Son œil

droit était fermé à demi et sa mâchoire inférieure un peu portée en avant. Il parla lentement d'une voix sûre et tranquille :

— Tout cet acte mémorable du serment de fidélité aux monarques de la maison de Habsbourg s'est accompli dans le plus grand ordre.

Nardzewski leva le pistolet et tira. La fumée remplit la pièce. De la chaux tomba durant plusieurs secondes des murs et du plafond. Rafal s'approcha de l'horloge et vérifia si l'image noire de l'as de trèfle était bien percée. Quand la fumée se dissipa et commença à se répandre dans les pièces voisines, le jeune homme remarqua dans le champ d'oscillation du balancier une quantité de balles plantées dans les poutres de mélèze. D'aucunes étaient plantées l'une sur l'autre et aplaties.

Le commissaire ne s'intéressait nullement au résultat du coup de feu. Il restait à sa place en agitant de temps en temps la main pour chasser la fumée. Voyant que Kasper s'empressait de charger à nouveau le pistolet déchargé, il dit froidement, distinctement et hardîment :

— La fumée de la poudre ne m'incommode pas, mais peut-être l'honorable propriétaire s'abstiendra-t-il de tirer. Nous avons encore des affaires importantes... Par ordre de mon gouvernement je vous déclare, en votre qualité de seigneur terrien, que le nombre des jours de travail que les employés de la chambre contrôleront dorénavant sera de treize par an pour les deux sexes, et pour les habitants d'une cabane, de vingt-six. Les paysans qui possèdent des terres, en tant qu'ils payent des impôts définis, auront à travailler au profit du seigneur trois jours par semaine, pas plus. Aucun travailleur n'est obligé de travailler dans les champs ou dans la grange plus de huit heures en hiver ni plus de douze heures en été. Les jours fériés qui tombent les jours de corvée sont comptés au profit du paysan laborieux.

— Et quoi encore ? grommela Nardzewski.

— *Presshafte Leute*, expliqua le fonctionnaire, c'est-à-dire les malades, les vieillards âgés de plus de soixante ans sont exempts de la corvée.

Nardzewski saisit de nouveau le pistolet et tira. Sans attendre que la fumée se dissipât il arracha l'arme des mains du chasseur.

Ce dernier écoutait avec un tel intérêt ce que disait le fonctionnaire, qu'il remarqua à peine le mouvement du maître.

— Charge ! cria Nardzewski, ou je te casse la tête ici, sur place !

— Aucun sujet...

— Quoi encore ? Quoi encore ?

— Afin qu'aucun paysan auquel monsieur aurait fait tort n'ose d'aucune manière se faire justice de sa propre autorité, il est ordonné qu'il doit porter plainte au *Kreisamt* à Kielce, directement au commissaire mandaté, continuait le fonctionnaire d'une voix enrouée, presqu'entièrement caché par la fumée de la poudre.

— Qu'il essaye !

— Il est décrété encore...

— Que voulez-vous dire, monsieur ? dit doucement, d'une voix sèche, le gentilhomme en se levant. Je suis ici le maître, c'est moi qui gouverne ! Mes aïeux vivaient ici... C'est ma terre et ce sont mes gens. Wyrwy est mon pays. Il est à moi et à personne d'autre ! Et, pardieu, personne ici...

Le commissaire riait.

— Du temps de Kazimierz, après les guerres, est arrivé ici mon bisaïeul Joseph et il a acheté ces terres désertes, couvertes de bois, pour une somme minime qu'il a gagnée par ses blessures à la guerre, aux frontières. Il dessouchait ses champs, arrachait les troncs et les mauvaises herbes de sa propre main durcie, depuis des années, par la cuirasse et le gant de fer. Il aplanissait lui-même les terres vierges, les dégageait des pierres. Allez, monsieur, regardez ces pierres posées autour de mes champs ! Durant des années cet homme... Sur ces champs vivent mes paysans. Il n'avait pas de mercenaires et s'il en avait eus avec quoi les aurait-il payés ? Avec lui sont venus de leur propre gré des gens sans maître, misérables, mourant de faim, et ils se sont engagés à un paiement et un travail constants en échange de lots de terre, de maisons et de cheptel appartenant au maître. Il eut peut-être mieux valu pour eux de se traîner sous la pluie, sans toit au-dessus de leur tête ? Serait-il mieux pour eux de vivre en qualité de domestiques dans les grandes maisons, que dans leurs demeures à eux, sur une terre sainte et commune pour laquelle d'ailleurs ils n'ont rien payé ?

Ils vivaient ici comme une seule famille. Ma grand'mère et ma femme, — que le Seigneur protège son âme — étaient leurs médecins. Demandez, monsieur, à qui vous voudrez, en ce qui me concerne moi-même, quoique je sois un homme dur...

Hibl approuvait de la tête.

— Si un paysan qui n'a pas de terre a la jouissance de trois cents sillons de terre seigneuriale, dit-il avec un sourire ironique, qu'il paye pour chaque sillon trois groszy de cuivre, comme c'est l'usage. Cela fera pour tout son champ soixante zloty. Estimons une journée de travail au moins à quinze groszy de cuivre, cela fera pour toutes les journées soixante-huit zloty par an. Ai-je bien dit ?

— Parlez, monsieur.

— Eh bien, où est le reste ? Qui reçoit dix-huit zloty ? Et ce n'est pas tout encore ! Ils sont obligés de monter la garde pendant la nuit, de faire des corvées. Et la redevance ? Pourquoi la payent-ils ? C'est aussi peut-être pour la terre des bisaïeux ? Mais ils l'ont payée avec excédent, avec leur travail sur la terre seigneuriale. Ils livrent différentes sortes de blé, des poules, des œufs, la moitié du miel des abeilles ; ils sont obligés d'apporter à la maison du maître une certaine quantité de chanvre, de baies, de noix, de cèpes. Même s'il n'y a pas eu de noix dans les forêts, ils sont obligés d'en livrer parce qu'ils en ont livré du temps de Jean-Kazimierz.

Nardzewski écoutait tout cela avec stupeur. Ses mains étaient couchées, impuissantes, sur les pistolets.

Il dit tranquillement :

— Comment savez-vous cela, monsieur ? Comment le savez-vous ? Vous vous moquez de moi, sachant que vous êtes sous le toit d'un gentilhomme polonais... Mais je vous conjure par Dieu de ne pas continuer.

— Je ne crains pas les armes chargées, dit le commissaire fièrement en se levant de son siège.

Puis se tournant vers le chasseur, il lui dit :

— Faites savoir au maire du village et aux assesseurs que tout le village se rassemble demain dans la cour de la maison. Il sera donné lecture des ordres du gouvernement. *Ad tertium*... quant au grenier public...

Nardzewski dévisagea le chasseur avec des yeux terribles et dit doucement :

— Que Jawor annonce tambour battant par le village que demain se rassemblent tous ceux qui sont en vie. Par mon ordre, entends-tu ! Tomek Zalesiak subira une punition pour avoir cherché à pénétrer dans mon garde-meuble. Il lui sera administré cent cinquante coups de verges de bouleau, comme ça se faisait du temps de Jean-Kazimierz, Michal Korybut et autres.

— Je déclare solennellement à monsieur que cela n'aura pas lieu, dit le commissaire. Il est défendu de toute façon de battre les gens. Et maintenant je voudrais me retirer pour me reposer.

Le gentilhomme prit sa tête dans ses mains et une sorte d'aboiement sortit de sa gorge étranglée. Il se leva et se mit à arpenter la pièce, les mains dans les poches de son pantalon. Son visage était effrayant, de la couleur de la fumée qui l'entourait. De temps en temps sa poitrine était secouée par un gémissement et ses lèvres prononçaient des paroles incohérentes. Rafal, assis dans un coin du canapé, ronflait très bruyamment. Son sommeil était si profond que même le nouveau coup de feu de son oncle ne le réveilla que pour un instant...

Il faisait déjà jour quand Nardzewski se mit en devoir de réveiller son neveu. Le jeune homme leva lentement la tête. Il lui semblait qu'il venait de s'endormir et n'avait sommeillé qu'un instant. Il remarqua avec étonnement qu'il était déshabillé et couché sous un drap.

— Eh bien, mon cher, les chevaux sont attelés : il est temps de se mettre en route, dit Nardzewski. Le chemin est long et la journée est courte...

Le garçon sauta à bas du lit et se mit à s'habiller. On entendait un bourdonnement de voix dans la cour, l'aboiement des chiens et la voix du fonctionnaire, qui du perron haranguait la foule. Le vieux gentilhomme arpentait la pièce, tiraillant ses cheveux et sa moustache. Son visage était gris, ses yeux hagards. Il pressait son neveu en lui expliquant d'une voix enrouée que la journée était courte. Il le força à prendre vite un bouillon au vin, le couvrit d'une fourrure d'ours, le reconduisit dans la cour et l'installa dans un large traîneau rempli de gibier. Quatre bons chevaux attelés, velus et fumants au froid,

s'impatientaient au milieu de la foule de paysans en casaques brunes, de femmes en robes de laine et d'enfants. Quand le cocher fut prêt, Rafal embrassa son oncle et s'installa sur son siège de paille.

Il se sentait triste de partir, indiciblement triste... Une curiosité insatiable le brûlait comme dans la forêt lorsqu'on entendait la voix des chiens.

Qu'est-ce qui va arriver ? Qu'est-ce qui se passera ici ?

Il apercevait les visages enflammés des paysans, leurs yeux brillants, qui ne voyaient que le fonctionnaire. Hibl dans une courte pelisse, appuyé à un pilier du balcon, expliquait quelque chose avec autorité.

Nardzewski fit signe au cocher et le traîneau se mit en route, faisant crier la neige gelée.

— Qu'on amène Zalesiak ! cria alors le gentilhomme, interrompant de cette manière la harangue du fonctionnaire.

Rafal dressa l'oreille.

— Staroste, battez le tambour !... criait Nardzewski.

Les chevaux de Rafal, cinglés d'un coup du long fouet, s'élancèrent sur la route couverte de neige étincelante.

Carnaval.

Le cortège de carnaval allait du pays d'Opatow dans la direction de Koprzywnica, à travers le plateau, unique au monde, de Sandomierz.

Une file de quelques dizaines de traîneaux réveillait toute la contrée par le bruit gai des sonnettes, la sonnerie bruyante de cors, le claquement des longs fouets, le vacarme des appels des tambours, des chalumeaux, par la mélodie des chants et de la musique. Plus d'une dizaine de heiduques galopaient sur des chevaux de ferme, torches en main, en suivant le petit traîneau d'un arlequin, au masque noir, couvert d'une peau d'ours, qui avançait à la tête du convoi. L'éclat des feux d'or dans la fumée, déchirant par endroits la nuit et visible à plusieurs milles sur le plateau, faisait apparaître aux regards des tas de neige, des ravins, des précipices et indiquait le chemin frayé tant bien que mal.

La nuit était sereine, il y avait clair de lune et il gelait.

La neige, durcie par les grands froids, se dressait en monceaux. Çà et là elle comblait les ravins, très nombreux dans la contrée, ailleurs elle recouvrait les haies et même les petits villages nichés près des précipices. Les maisons aux bords des ravins apparaissaient comme des îlots nébuleux et des feux tremblants. Les chevaux s'enfonçaient jusqu'au ventre dans les monceaux de neige, dispersaient les gros tas que le traîneau de l'arlequin venait de couper. Le carnaval ne connaissait pas d'obstacles. Toutes sortes de traîneaux filaient, formant un immense cortège. Les uns étaient de bois sculpté, dorés ou argentés, datant des temps du roi de Saxe et du roi Stanislas, en forme de cygnes aux longs cous, de griffons et d'aigles, attelés de quatre chevaux ornés de plumes et de panaches, d'autres tout à fait simples, à peine peints par un charpentier de la maison à la craie rouge ou en vert, et attelés de chevaux ordinaires de différents pelages et de différentes tailles. Tous ces attelages, luxueux et simples, s'enfonçaient dans les tas de neige avec bravoure et énergie, comme des bateaux dans les vagues d'un lac.

La joie bouillonnait dans les cœurs.

Un orchestre composé de juifs de Klimentowo jouait par cœur des « mazurs », des « oberki », des « krakowiaki » et des « drabanty ». Par moments la musique entraînante s'assourdissait, comme étouffée par le ravissement qui vous coupe la respiration, et parvenait aux oreilles et aux cœurs de quelque profondeur, comme de dessous la neige. Alors on entendait d'un côté ces chants de tendres soprani de femmes :

« Le jeune chêne se plaint, il ne verdoie plus... J'ai donné ma parole au jeune homme et ne la reprendrai pas ».

D'un autre côté se faisaient entendre de fortes voix de basse :

« Je ne sais pas moi-même, quelle en est la cause : un brun me plaît et je soupire après un blond ».

Et immédiatement ripostait le chœur des femmes :

« Un petit frac grenat, des bottes cirées — les jeunes gens d'aujourd'hui sont des trompeurs ».

Et de nouveau couvrant tout, retentissaient les sons hauts et vifs des violons, des basses et des flûtes.

Rafal, comme la plupart des jeunes gens, galopait à cheval.

Il avait reçu pour la première fois de sa vie la permission de son père de monter sa favorite « Baska », jeune jument de son propre haras. Baska ne comptait que trois printemps. Issue d'un arabe pur sang et d'une jument polonaise, elle était sauvage et pourtant très raisonnable. Elle avait la tête petite et jolie. Un poil gris couvrait sa peau, fin comme de la soie. La jument avançait en gambadant et en faisant des sauts fougueux. Elle s'amusait comme un être humain : tantôt dressant les oreilles et gonflant les narines, elle écoutait, en s'ébrouant, la musique, tantôt elle la suivait en sautant agilement et en portant son cavalier comme dans un berceau. Rafal était heureux au plus haut point. Un verre de vieux vin de Hongrie pris dans une des propriétés où on venait de passer, à Gorki, Ossolinie ou à Naslawice, donnait à ses sentiments les ailes d'un oiseau. Le cheval le portait à travers les monceaux de neige dont le souffle froid lui rafraîchissait si agréablement le visage... Et dans le traîneau, filant devant lui, ces deux dames... L'une, l'aînée, mariée ou veuve ; l'autre, une toute jeune fille. Au clair de la lune il distinguait leurs visages et leurs bonnets : chez l'une bonnet ancien, en zibeline, avec une aigrette attachée par des diamants ; chez l'autre bonnet rond, riche, en hermine.

L'aînée est en mante de couleur mordorée doublée de fourrure moelleuse... Il a dansé avec elle le krakowiak et lui a adressé quelques paroles. Le charme merveilleux de la jeune femme persistait devant son regard ; il voyait ses yeux magnifiques qui paraissaient ne pas l'apercevoir du tout et le sourire charmant provoqué par ses fautes pendant la danse. Même maintenant que Rafal Olbromski, plein de vie et dégrisé, la regardait emmitouflée dans une fourrure, il la voyait en dedans de lui tout autre. Il se souvenait comme elle dansait avec lui en robe grecque de couleur pourpre, à longue traîne, garnie d'or massif et moulant admirablement sa taille et sa gorge. Il se souvenait de ses bras charmants, dans des manches bouffantes de satin uni, qui se tendaient vers lui pendant la danse et de ses cheveux coiffés à la grecque. Il mit son cheval au galop et lorsqu'il eut rejoint le traîneau, les diamants du bonnet, tournés vers lui, brillaient au clair de lune. On ne voyait pas les yeux et Rafal était persuadé qu'ils ne le regardaient pas. Mais

combien merveilleusement et délicieusement miroitaient les pierres précieuses.

Il lui semblait malgré tout que son sourire dissimulé, invisible et dédaigneux, et pourtant plein de charme, se frayait un chemin vers lui à travers la nuit. Il s'inclinait, sous prétexte d'arranger la bride ou l'étrivière, mais ne parvenait pas à les voir.

Il était habillé lui-même d'un costume soi-disant campagnard, cracovien, d'une casaque grenat à col cramoisi, chamarrée de galons d'argent sur les coutures, d'un bonnet cramoisi à cornes, crânement campé et orné d'une plume de paon. Une ceinture à anneaux entourait sa taille et des éperons d'acier aux talons de ses bottes résonnaient de temps en temps contre les étriers.

L'autre voyageuse se retournait aussi vers lui à tout moment. Cette tête de jeune fille était plus proche. Elle ne dissimulait pas du tout ses regards. Il voyait ses yeux et sa bouche ouverte, petite et rouge, il sentait même le parfum se répandant au-dessus du traîneau dans l'air pur, le parfum de *la reine de Hongrie*, familièrement appelé « larendogra ». Et il y avait des moments où il regardait sans savoir pourquoi, comme enchaîné, comme en songe, ces yeux qui lui souriaient cordialement et joyeusement.

« Car il n'y a pas de pays, il n'y a pas d'endroit où les jeunes gens n'aiment pas les femmes d'autrui », ces paroles polissonnes volaient comme lancées par une fronde de quelque part, des derniers traîneaux. Elles atteignirent Rafal pareilles à des javelots de feu, et, comme une vérité évidente, l'émurent jusqu'au fond de l'âme. Il se pencha sur le cou du cheval et fit un effort pour ne pas l'étreindre et ne pas appuyer sa bouche brûlante contre sa crinière dressée.

Une voix masculine, vibrante de force et de gaieté, chantait dans la nuit :

« Je ne me marierai pas, je ne me hâterai pas »...

— Quoi encore ! criait un autre.

« Je ferai la cour et j'amuserai les demoiselles », continuait le premier avec une si vibrante sincérité dans chaque intonation que de tous les traîneaux partirent des éclats de rire joyeux et francs. C'était comme un accord de la même chanson, comme

un cri d'harmonie tendre, comme la confirmation d'une vérité indéniable, mais si longtemps niée par les hypocrites.

De très loin, des premiers traîneaux, volait une chanson :

« Je deviendrai un petit oiseau
Et je me cacherai dans les arbres touffus.
— Tout de même je ne serai pas à toi !
Les bûcherons ont de telles haches
Qu'ils coupent les forêts et les bois
— Tout de même tu dois être à moi ! »...

Cette chanson emportait l'âme de Rafal, comme le vent, dans une autre direction. Il lui semblait sentir le manche d'une hache dans ses mains et son bras se tendait pour abattre d'un seul coup ces « forêts et ces bois », des bois immenses, la grande et profonde forêt de Sainte-Croix. Une tristesse et des regrets l'envahirent.

— C'est ainsi que vous nous amusez, monsieur le jeune homme, dit subitement la plus âgée des dames.

— Mais c'est parce que je... certainement, tout à l'heure... balbutiait Rafal confus, ne trouvant pas de mots pour répondre.

— Vous ne chantez pas de jolies chansons, ni ne nous distrayez par des entretiens aimables. Vous êtes sourd monsieur, comme ce sac de cuir où nous tenons nos pieds. Vous nous accompagnez comme lui...

— Je ne sais pas chanter. Et c'est pour cela...

— C'est le carnaval et non pas un enterrement. Vous suivez, monsieur, notre traîneau sur votre cheval comme une bière.

Rafal brûlait de honte, mais il sentait qu'il n'y avait ni colère, ni offense dans le ton de la belle dame. C'est pourquoi, se décidant subitement, il sauta à bas du cheval et grimpa sur l'arrière du traîneau. Un instant après il pensa que pour cette action il allait subir une punition sévère, mais cela lui était indifférent.

— Vous n'avez pas mérité, monsieur, que nous vous prenions dans notre traîneau ! N'est-ce pas Hélène ?

La jeune compagne riait doucement et s'agitait sur son siège.

— Je me corrigerai pour sûr ! murmura-t-il.

— Eh bien corrigez-vous, monsieur, car autrement ça ira mal...

Le vacarme sur les traîneaux de tête allait toujours croissant. On entendait les deux orchestres de plus près et plus distinctement. Les torches serpentaient quelque part en bas.

— Quel est ce tumulte ? Qu'y a-t-il ? demandait la belle dame.

Rafal leva la tête et vit que tout le convoi descendait dans la vallée de la rivière Koprzywianka. Les traîneaux dévalaient au galop des bords abrupts, évitant les ravins comblés, parmi les cris des femmes et les appels des hommes.

La jument de Rafal suivait le traîneau de mauvaise grâce. Il était obligé de la tirer par la bride et ne pouvait plus se remettre en selle. D'aucune manière ! Il était comme attaché à l'arrière du traîneau. Il était entouré du parfum merveilleux et de l'éclat de ces deux apparitions qu'il avait devant les yeux. Il distinguait maintenant les sourires des deux compagnes tournés vers lui.

— Où est la maison de vos parents ? demanda la dame.

— De l'autre côté de la rivière.

— L'aperçoit-on déjà ?

— A peine. Ses feux brillent au loin.

— Où ça ?

Rafal se pencha et l'indiqua de la main. La fourrure de zibeline effleura son visage.

— Ah c'est donc là qu'est Tarniny ? prononça vivement Hélène, s'adressant on ne savait à qui, à sa compagne ou à Rafal.

Il sentait qu'elle devait fortement rougir en disant cela, qu'elle était tout en feu, car le feu le brûlait aussi. Une voix douce, mélodieuse résonnait dans ses oreilles, dans sa tête et dans tout son être. Cette charmante, magnifique bouche avait nommé son village paternel...

— Oui, c'est Tarniny, répondit-il avec une indifférence feinte.

— Nous devons nous y arrêter, dit la plus âgée des dames, et nous allons mettre tout sens dessus dessous, monsieur le grognon. N'est-ce pas, Hélène ?

— Je vous y aiderai moi-même, car notre maison est vieille, basse et laide. Mon père devrait bâtir une nouvelle maison.

Ayant proféré cette sottise assez hardiment, il se retourna

involontairement pour s'assurer que son père n'avait pas entendu ses paroles.

Le cocher se dressa dans le traîneau et arrêta son attelage de quatre chevaux. Ces chevaux, bien nourris, couverts de peaux de léopards, aux harnais ornés de nombreuses sonnettes, avec des panaches de plumes ponceau sur leurs têtes, étaient là au clair de la lune, au bord du précipice, comme une vision de songe. Puis, lorsque le cocher tira sur les guides, ils se ruèrent en bas, allant d'abord au trot, puis au galop. Le cheval de selle de Rafal ne voulait pas les suivre et le jeune homme, tâchant de ne pas lâcher la bride, fut obligé de sauter à terre. Il tomba dans la neige et retint avec peine la bride. Puis il trouva l'étrier du bout du pied et suivit le traîneau.

Dans la plaine, au bord de la rivière, s'était formé un encombrement de voitures et de chevaux. Il n'y avait pas de pont dans ces parages. On traversait la rivière depuis la création du monde à gué. Le premier traîneau, traversant la rivière sur la glace, la brisa et parvint à grand peine à sortir de l'eau.

Une foule de paysans, convoqués par des envoyés, était impatiente de se mettre au travail. On essaya de faire passer les chevaux et les traîneaux en un autre endroit, mais de nouveau la glace ne tint pas. On délibéra pour décider ce qu'il fallait entreprendre. Les uns soutenaient qu'il fallait faire un détour jusqu'à Koprzywnica, les autres étaient d'avis qu'il fallait pousser en amont, où dans le temps, existait, disaient-ils, un pont léger.

— Garçons ! cria quelqu'un subitement du groupe de la noblesse : avons-nous besoin d'un pont ? Celui qui se chargera de transporter les traîneaux de l'autre côté de la rivière avec les dames recevra sur place un zloty !

— L'eau est froide, honoré monsieur ! dit un paysan, le plus proche.

— Et moi j'irai ! cria un second, en retirant de ses épaules sa fourrure de mouton.

Un instant après, plus d'une dizaine de paysans déchaussés et à demi vêtus prenaient sur les épaules le premier traîneau. Les cochers de leur côté montaient sur les chevaux dételés et passaient la rivière à un autre gué. On entendait les cris des dames restées dans les traîneaux, les rires et les applaudis-

sements des personnes assemblées sur le bord de la rivière. Le transport dura longtemps. Cependant il se forma bientôt du côté opposé un groupe important. L'eau troublée rejaillissait lorsque les paysans, portant les traîneaux, marchaient au milieu de la rivière.

— Il fait froid ! criaient les porteurs.

— Allons donc ! un zloty par tête... encourageait l'instigateur.

— Envoyez-nous ici l'orchestre, criaient les jeunes gens : pourquoi nous ennuyer à attendre...

— Des torches ! insistaient les dames.

— Vous autres, les gars, cria une jeune voix, prenez donc des pelles et damez-nous la neige, qu'elle devienne unie et dure !

— Juifs, le mazur !

— Juifs bouclés, le nôtre !

— Carnaval ! cria l'arlequin, soulevé par la jeunesse au-dessus des têtes.

Les juifs se mirent à jouer. Bientôt la neige fut aplanie et damée, comme un excellent plancher. En attendant l'arrivée des autres, on se mit à danser, notamment un mazur tel que le monde n'en avait jamais vu.

Les femmes âgées et les vieillards formaient un rond, applaudissaient, tandis que la jeunesse s'amusait de tout son cœur. Bientôt les fourrures, les cabans, les pelisses commencèrent à gêner et on les jeta dans les traîneaux. Les heiduques levèrent haut les torches et une lumière rude, forte et vacillante éclaira les lieux. Les anneaux des ceintures brillèrent, ainsi que les ornements multicolores, les corsets brodés, les blanches manches des chemises.

Rafal dansait avec mademoiselle Hélène. L'air héroïque et pompeux, il exécutait les pas de la danse avec maîtrise. Son sang bouillonnait.

— Le petit Olbromski... disait-on tout autour, avec approbation et en applaudissant.

— Un bon sang...

— On voit que c'est un orgueilleux...

— C'est comme son père, le vieil échanson. C'était aussi un danseur en son temps et un compagnon de tout premier ordre, quoiqu'il soit aujourd'hui un avare entre les avares.

— Regardez-moi cette danse ! quels gracieux mouvements !
— Ça c'est une danse !
— C'est diabolique et beau !
— *Hey, dzis-dzis, hey, dzis-dzis.*

Mademoiselle Hélène avait ôté sa fourrure. Elle était vêtue d'une robe bleue à la taille courte et d'un tablier rayé, sans autre parure. Elle n'avait pas même tressé une fleur dans ses cheveux, qui lui descendaient sur le front. Lorsque la danse fleurit ses joues, il sembla que ses yeux devenaient les feux vacillants des torches et s'étaient appropriés la force de leur flamme. Rafal ne pouvait pas détacher d'elle ses regards et oubliait le monde entier. La danse n'était plus pour lui un amusement, mais l'expression de la joie et du bonheur. Ses yeux, attachés aux yeux de la belle jeune fille, étaient pleins de ravissement et commencèrent à exprimer ce qui n'était pas à la surface de son cœur, ce qui y était caché comme un bloc de métal sans prix, comme un poids lourd. Pendant qu'il exécutait les pas de danse avec le plus grand entrain, il entendit la voix de son père.

Le vieil échanson disait :

— Celui qui met aujourd'hui le pied sur ma terre, celui, dis-je, qui y met le pied, je ne le laisserai plus franchir les limites de ma propriété : c'est chez moi depuis longtemps un *jus terrestre*.

— Mais nous dansons sur votre terre, monsieur notre voisin, de manière qu'on l'entend dans toute la paroisse... cria quelqu'un.

— Ce n'est pas notre affaire de s'amuser *sub divo*, cher monsieur !

— Et pourquoi ça, monsieur mon frère ?...

— Parce que c'est une honte pour un gentilhomme, cher monsieur. Quoique ma chaumière ne soit pas faite, dis-je, pour la danse, pourtant, chères dames et chers voisins, Dieu le sait...

Rafal interrompit la danse et se mêla à la foule. Il n'avait aucune envie de tomber sous les yeux de son père. Mais le vieux l'avait déjà remarqué et lui jeta un coup d'œil sévère.

— Daignez, continuait-il, chères dames, daignez, messieurs mes voisins et frères... faites-moi l'honneur...

C'était un vieillard voûté par les années, à la moustache blanche et aux épais sourcils au-dessus d'yeux encore très beaux.

Le petit traîneau de l'arlequin entra dans le rond des danseurs et son masque noir apparut à la clarté des torches.

— A Tarniny, tous ceux qui sont en vie ! criait-il à haute voix, en fouettant de sa batte à gauche et à droite les hommes les plus proches. A Tarniny !... pourquoi restez-vous ici, paresseux ?

Tout le monde courut aux traîneaux. Il se fit une bousculade et un grand tapage. On cherchait et endossait les pelisses et les manteaux.

Le rire régnait. Dans les conversations jaillit une gaîté sans bornes. Çà et là des plaisanteries osées passèrent comme des éclairs, des baise-mains appuyés un instant de trop furent pris à la dérobée, des sourires s'échangèrent, dont la beauté et les délices étaient engloutis par la profondeur de la nuit et cachés par elle avec bienveillance.

Lorsque Rafal trouva son cheval et se prépara à se mettre en selle, il remarqua son père près de lui. L'échanson tâtait légèrement de sa main l'échine du cheval et il grogna quelque chose. Rafal savait qu'il ne résulterait rien de bon de ces investigations, mais il se borna à mettre de travers son bonnet de Cracovie. Si quelque chose doit arriver, que ça arrive demain... La jument se tenait d'elle-même près du traîneau où étaient assises les dames de sa connaissance. On resta un instant sur place, et puis l'énorme convoi d'attelages se mit en route. On vit de nouveau une chaîne colorée se rompant aux environs de Tarniny. Des feux, des cris, des chants remplirent de nouveau la vallée.

Au loin, sur une colline, entre les arbres, au milieu du plateau de Sandomierz, qui descend vers la vallée de la Vistule, brillaient des feux aux fenêtres de la vieille maison seigneuriale. Lorsque enfin le traîneau d'Hélène s'ébranla lui aussi, Rafal entendit la voix de son père qui s'était hissé sur un petit traîneau :

— File immédiatement, ventre à terre, à la maison et reçois tout le monde sur le perron.

Le cavalier poussa avec regret la jument, se pencha avec rage sur la selle et galopa, devançant le convoi. Il fut sur le per-

ron en un clin d'œil. Les premiers traîneaux s'y étaient déjà arrêtés et sa mère vêtue à la polonaise avec ses sœurs en robes de fête, disait la bienvenue aux hôtes et les priait d'honorer sa maison. Rafal restait debout près de sa mère, saluait, débarrassait des fourrures, des pelisses, introduisait les dames, apportait des sièges. Bientôt arriva aussi le père. On ne pouvait reconnaître le vieil Olbromski qui n'allait jamais nulle part et ne recevait presque personne chez lui. Il avait changé de tenue aujourd'hui. Il était vêtu d'un beau « kontusz », jeté sur les épaules, qui se souvenait Dieu sait de quels temps, et encore d'une riche veste de dessous. Il s'inclinait pour saluer, passait la main sur sa moustache, comme au bon vieux temps, souriait, débitait des compliments. Lorsqu'une des plus notables matrones du pays monta sur le perron, le vieil échanson lui offrit le bras et, en faisant des manières, caressant sa moustache et rejetant les manches en arrière, la conduisit solennellement à travers la foule qui s'était assemblée non seulement au salon, dans les alcôves, dans les pièces étroites et basses de la maison, mais aussi dans l'entrée, sur le perron, dans les chambres des vieilles tantes, des sœurs restées vieilles filles et des femmes reçues par charité.

Rafal prit soin de recevoir ses dames d'une manière digne. Il offrit le bras à madame l'écuyère et l'introduisit dans la maison. Il ne savait pas lui-même d'où lui venait cet aplomb, cette assurance dans les mouvements, dans les saluts qu'il faisait et dans les paroles qu'il prononçait. Madame l'écuyère tenait par la main sa compagne, mademoiselle Hélène, et riait gaiement. Ils s'arrêtèrent sur le seuil du salon où il y avait déjà tant de monde qu'on n'y pouvait bouger, tandis que l'échanson s'excusait devant ses hôtes et les suppliait de s'amuser comme ils pouvaient.

— N'épargnez seulement pas les copeaux, cher voisin ! cria quelqu'un de la foule. Nous descendrons dans la cour et alors on s'amusera comme au bord de l'eau !

Le vieux se tourna du côté de cette voix et dit avec un beau salut, en riant malicieusement :

— La maison est étroite, ma foi, elle est étroite, cher monsieur ! Je le vois moi-même et le regrette, mais maintes fois déjà on a dansé sous ce bas plafond au bon vieux temps. Ce

serait une honte pour moi aujourd'hui si c'était dans la cour que mes illustres hôtes...

— Mais puisqu'on est tellement à l'étroit, notre cher voisin ! puisqu'on est à l'étroit...

— On ne peut pas dire qu'on soit à l'étroit ! cria un autre. Une maison de gentilhomme peut être étroite, mais il n'y a jamais manqué de place pour la danse, pour des amis, depuis que le monde existe. On se tassera d'une manière ou d'une autre...

— Messieurs ! cria l'échanson en élevant la voix, en rejetant en arrière les manches de son vieux « kontusz », messieurs, je ferai abattre ces murs ancestraux !...

— Allons donc ! Faites-nous de la place, de la lumière !

La musique placée sous les fenêtres jouait le « krakowiak » et plusieurs couples se mirent à danser. Ceux qui restaient debout n'avaient plus de place et passaient d'une pièce à l'autre.

Les ouvriers de la métairie, affublés *ad hoc* de livrées, servaient sur des plateaux du vin et des gâteaux de la maison. Le bruit des conversations remplissait la demeure entière jusqu'à la dernière chambrette, donnant quelque part sur les jardins. On était gai, mais on sentait qu'il ne pouvait pas être question de danser dans cette maison. C'est pourquoi on murmurait qu'il fallait rester, par politesse, encore quelque temps, et fuir ensuite ailleurs pour trouver une salle plus spacieuse.

Le moment décisif s'approchait déjà et on attendait seulement que l'arlequin donnât le signal du départ. Celui-ci se fraya un passage à travers la foule, masqué et frappant de sa batte tout autour de lui les meubles, les murs et les épaules. Il s'arrêta au milieu de la plus grande pièce, arrêta les danseurs et cria encore une fois, tournant sur ses talons :

— Hey, carnaval, carnaval !

C'est alors que le vieux Olbromski offrit de nouveau le bras à la vieille matrone. La musique s'arrêta et se mit subitement à jouer une polonaise solennelle. Tout le monde attendit avec étonnement ce qui allait se passer. L'échanson avançait avec une remarquable précision et avec des façons extraordinaires. Il traversa une pièce, puis une autre, quelques chambrettes, l'antichambre et s'arrêta finalement devant une porte hermétiquement close. Il rejeta là ses manches en arrière, se lissa la

moustache et frappa subitement dans ses mains. En un clin d'œil la porte s'ouvrit toute grande. Aux yeux du cortège se présenta alors une vaste salle, vide, haute et très bien éclairée. L'arlequin courut en avant, la traversa en sautillant et criant :

— Carnaval ! Carnaval !

Les couples pénétrèrent dans la grande salle. La musique placée près de la porte opposée attaqua un « krakowiak » et toute la foule se mit à danser avec des cris de joie. On ne s'aperçut que plus tard que c'était une ancienne cuisine avec une boulangerie, bâtie à l'arrière de la maison. Le vieil échanson, prévoyant l'invasion carnavalesque, avait fait nettoyer la suie et préparer un nouveau plancher ciré pour la danse. Les murs furent recouverts de branches de sapin, la grande cheminée et le four couverts de jeunes sapins qui formaient une sorte de berceau de verdure. Des chandelles de cire placées dans des chandeliers de bois, attachés au mur, répandaient une lumière abondante.

— Voilà une jolie surprise ! criait-on de toute part.

— C'est à notre manière !

— Nous aimons ça !

— Portons en triomphe le maître de la maison ! C'est une vraie surprise !

— C'est bien cela !

C'est seulement alors que la fête battit son plein. Toute la jeunesse se rassembla dans la salle et se mit à s'amuser. On y voyait des fracs à la mode et des « kontusz » coupés à l'ancienne manière, des têtes à boucles et des têtes aux cheveux coupés. La plupart des dames portaient déjà des robes décolletées et des boucles sur le front, mais il ne manquait pas non plus de dames vêtues de costumes à la mode ancienne, de lévites et d'amples robes, aux courtes manchettes et aux longues « engageantes » de dentelles. Tout cela formait une foule multicolore, parsemée de beaucoup de costumes de paysans cracoviens, de corsets et de manches blanches et bouffantes.

La jeunesse plus timide se cachait d'abord dans les coins, mais la gaieté générale entraîna finalement même les moins hardis. Cette troupe joyeuse faisait penser à quelque troupeau sain, énergique et beau qui court d'un bout de la

plaine à l'autre. Le nouveau plancher résonnait, comme la peau d'un tambour, la lumière des chandelles lisses vacillait, les festons de verdure ondulaient en cadence et toute la salle semblait craquer dans ses coins. Le bruit de la joie bourdonnait dans la salle, comme une eau écumante. La jeunesse, la santé et une vie ardente changaient cette danse en une vraie expression d'allégresse. On s'amusait de tout cœur, on s'amusait par nécessité d'âme, on dansait à n'en plus pouvoir, dans la vraie acception du mot. On n'entendait que les rires et le bruit des pas.

On ouvrit les portes, car on étouffait même dans cette grande salle. Quelqu'un essaya d'ouvrir les fenêtres et lorsqu'on découvrit qu'elles étaient à châssis fixes, on les arracha avec les châssis. Par les deux baies noires entrèrent des nuées blanches et on aperçut à travers de nombreuses têtes de serviteurs, de jeunes filles et de jeunes gens du village qui contemplaient bouche bée et immobiles les amusements des maîtres.

Les hôtes plus âgés se dispersèrent par les pièces de la maison, après avoir suffisamment admiré les ébats de la jeunesse, piétiné sur place et soupiré après les années écoulées.

Toutes les alcôves et toutes les annexes, aux plafonds bas et aux poutres blanchies à la chaux, étaient pleines de bourdonnements et de rires. Chacune de ces retraites contenait au moins une petite table et une compagnie de convives. Les tables se joignaient par des rallonges, formant une salle à manger étrangement tortueuse qui occupait la maison entière. On mangeait dans de la faïence, dans de l'étain, de la porcelaine de Hollande, dans toute la vaisselle qui se trouvait à la maison. Une série d'eaux-de-vie de Dantzig avait déjà paru ; on avait servi des mets et le vin de Hongrie se mit à couler à flots. La noblesse buvait. La plupart étaient déjà arrivés assez échauffés et à présent délectaient leurs cœurs. Le maître et la maîtresse de la maison, leurs deux filles et leur fils servaient les hôtes. Rafal, circulant entre les hôtes avec un broc de vin, entendait sans le vouloir des entretiens à mi-voix.

— Le vieil avare a fait venir en traîneau de Cracovie une barrique de vin de Hongrie : avez-vous entendu cela ?

— Quel miracle !

— Ils mangent des selles de chevreuil ! L'as-tu vu, voisin... Je te jure que c'est du chevreuil !

— Des selles, mais de mouton !

— Que dites-vous, monsieur ! Je sens l'odeur du chevreuil déjà lorsqu'on le rôtit à la broche, à plus forte raison sur le plat.

Ailleurs on disait encore plus bas :

— Les danses à la cuisine et la réception dans les chambrettes.

— Selon la coutume des Piasty...

— Des porchers en livrées à galons.

Rafal brûlait de honte en surprenant inopinément de pareils propos. Le rire moqueur d'une belle dame l'offensa surtout.

Il courut à la salle de danse à la première occasion qui se présenta. Là il suivit des yeux la jeune fille en bleu. Le chagrin serrait son cœur lorsqu'il remarquait qu'elle était gaie et s'amusait en dansant avec un autre. Quand elle l'aperçut, ses yeux rirent encore davantage, brillants et vifs. Alors leurs regards ne se séparèrent plus, même pour un instant. Même quand on dansait les drabants et les anglaises que la jeunesse la plus élégante et la plus mondaine du pays de Zawichost tâchait d'introduire, même alors mademoiselle Hélène tournait la tête dans la direction de son cavalier. Lorsque pendant les intervalles entre les danses elle se promenait avec ses compagnes, Rafal s'approchait d'elle pour un instant. Il n'était pas en état de détacher ses yeux d'elle, lorsque sa bouche souriait avec une candeur enfantine, tandis que ses paroles étaient sérieuses et que son visage s'efforçait de rester grave.

Pendant qu'ils se promenaient ainsi parmi les gens, sans échanger de paroles, ils s'enhardissaient avec chaque regard et se disaient des yeux des choses inexprimables. Rafal était constamment arraché à ces délices par les ordres de son père et par les appels de sa mère et de ses sœurs. Il distribuait alors des tâches et des ordres aux domestiques, invitait les personnages les plus importants à manger et à boire et même offrait des pipes et allumait de sa propre main les mèches. Il saluait, prononçait nombre de paroles aimables, se rendant compte à peine de ce qu'il disait. Cet état indécis de sa pensée était très aggravé par des toasts continuels bus avec les jeunes voisins.

Pour la première fois de sa vie Rafal buvait librement, et encore du vieux vin de Hongrie. Il parlait toujours plus haut, avec plus d'audace, plus couramment et d'un style plus fleuri. Il courait parmi la foule et cherchait des yeux mademoiselle Hélène d'une manière de plus en plus ostensible.

La nuit se passa de la sorte. Vers le matin, après une pause plus prolongée, la musique recommença à jouer. Le jeune maître de la maison vida encore plusieurs verres de vin avec un des voisins, appartenant comme lui à la génération montante, et ressentit subitement une telle affection pour ce jeune homme, qu'il s'éloigna avec lui dans une chambre voisine et se mit à lui confier, les larmes aux yeux, son secret le plus intime.

Pendant ces confidences il remarqua qu'une silhouette pareille à un petit nuage bleu était passée par la pièce voisine. Il courut après elle, aussi vite que possible, désireux de lui être utile, si elle avait besoin de quelque chose. Il traversa le groupe de la noblesse, qui devisait à haute voix et avec des gestes élégants et entra rapidement dans une pièce affectée au vestiaire des dames. Elle était déserte. Les cierges brûlaient faiblement devant un ancien miroir noirci. Seule dans un coin mademoiselle Hélène était agenouillée et égalisait comme elle le pouvait le plissé de sa robe déchiré pendant la danse. Rafal l'aperçut subitement. Il remarqua, comme pour la première fois de sa vie, la fraîcheur de son visage incomparable, l'éclat vermeil de ses joues et le blanc délicat et mat de son front. Il vit ses cheveux clairs et légers... L'ayant aperçu, elle se redressa et le fixa de ses yeux enivrants, d'un bleu de lobélie.

Il murmura quelque chose d'indistinct, s'approcha d'elle qui restait là embarrassée. Elle fit un mouvement comme pour quitter la pièce. Alors inconsciemment, il prit ses mains, se pencha et toucha de ses lèvres les cheveux blonds. Ce baiser brûlant et passionné dura un seul instant. Hélène eut un petit cri étouffé, elle éloigna d'elle le jeune homme et sortit. Rafal resta comme elle l'avait laissé, les épaules contre le mur. Dans sa tête, dans sa poitrine, et jusque dans son cœur se fondaient les sons lointains, plaintifs, passionnés d'un mazur et un sanglot des violons particulièrement haut et voluptueux.

Il éclata de rire et quitta la pièce d'un pas ferme. Il lui semblait qu'il ne pouvait plus supporter son bonheur, qu'il allait en mourir. Il allait mettre en pièces toute cette maison ; il allait provoquer et tuer tout le monde. Il allait se battre à mort avec quiconque oserait... En ayant ainsi décidé il tomba dans les bras d'un gentilhomme ventru, qui sans préambule et sans raison apparente se mit à le serrer contre lui et à lui piquer le visage de sa barbe. Rafal but avec lui à la fraternité éternelle et s'en alla plus loin, pleurant de bonheur à chaudes larmes.

Dans la pièce voisine il aperçut son propre père uni dans un embrassement étrange au chanoine qui avait pris par hasard part à ce carnaval. Le gros chanoine tenait le vieil échanson par les épaules et l'échanson tenait le chanoine par les côtes et tous les deux sautaient sur place sous le plafond, rarement en même temps, mais s'efforçant d'observer la cadence du mazur, dans un espace étroit entre les tables et l'armoire, en chantant avec des voix tout à fait changées :

— Hey, dzis-dzis ! Hey, dzis-dzis !

Personne ne faisait attention à eux. Une quinzaine de buveurs étaient attablés, déjà passablement gris. Ils avaient déboutonné leur « kontusz » et restaient en veste de taffetas et de camelot. D'aucuns criaient quelque chose d'une voix enrouée. Un gros homme soulevait constamment sa chibouque grosse comme une massue, en menaçant on ne savait qui. Un gentilhomme maigre et fané se tenait vis-à-vis de lui et criait :

— Et voilà ce que je dis ! C'est bien ce que je dis ! Attends mon petit... Et subitement je le giflai, une fois, deux fois et *arte*. C'est alors qu'il se radoucit... Il tomba à mes pieds. Très honoré monsieur, dit-il, tout comme au confessionnal...

Un invité dormait appuyé sur sa main, penché de tout son corps sur la table. Les fenêtres étaient ouvertes et la lumière claire de la lune pâlissait déjà à la faible lueur du soleil lointain qui se levait.

De la salle où l'on dansait arrivait le chant du « krakowiak » si vif, si heureux et joyeux que les jambes se mettaient en mouvement d'elles-mêmes.

A Cracovie, dans la salle,
Dansaient des Allemands...
Le Polonais remua sa moustache
— Ils s'enfuirent tous.

Tout autour on applaudissait et on trépignait. D'un coin se fit entendre une voix ivre et enrouée :

— Au moins si c'était vrai que les Allemands se fussent enfuis en masse et même de Cracovie.

Mais immédiatement tout le monde se récria, réprimandant le bavard et couvrant sa voix :

— Tu ferais mieux de rester tranquille à siroter des liqueurs, du moment qu'elles sont devant toi. Voyez ce philosophe...

Rafal alla à la salle de danse, s'appuya des épaules contre le mur et suivit d'un regard enflammé chaque mouvement de mademoiselle Hélène. Il aperçut qu'un groupe d'hommes devant lui se dispersait et une des jeunes filles le choisit pour danser le « mazur ». Il lui offrit la main et traversa la salle en faisant des pas quelque peu fantaisistes. Un instant après il sentit la main d'Hélène. Il se ressaisit. Le sang afflua à son cœur. D'une voix tout à fait étrangère, pareille à un esprit, ange ou démon, il prononça quelques paroles si doucement qu'à peine si on pouvait les entendre :

— Je viendrai à Derslawice !... La nuit. A cheval. Attends-moi près de la fenêtre donnant sur le jardin. Celle du coin. Donnant sur le jardin !... Je frapperai trois fois à la vitre, à l'endroit où dans le contrevent un cœur est découpé. Attends moi près de la fenêtre... Tu entends ?

Mademoiselle Hélène le regarda, regarda ses yeux fous, fatigués à l'excès, ses veines gonflées, sa face rouge, ses cheveux ébouriffés et partit d'un éclat de rire si sincère que tout le monde se retourna et, ne sachant pas de quoi il s'agissait, rit également.

On entendait tout autour un rire général ; Rafal se rua tête baissée, paraissant vouloir charger la foule, comme un bélier. Seulement il ne savait pas où cette foule avait disparu soudain. Ses jambes pliaient sous lui, comme si elles n'avaient pas d'os ; il entendit alors le murmure affectueux de sa mère :

— Mon petit Rafal, suis-moi, je t'en supplie. Ton père pourrait te voir.

Le mot « père » le releva de sa défaillance.

— Je viendrai à cheval...Tu entends? Je frapperai trois fois dans le cœur, murmurait-il à l'oreille de sa mère avec la même voix démoniaque.

— Tu viendras, tu viendras, viens seulement plus vite, car ton père...

Rafal avança, mais dans une fausse direction et avec des mouvements si singuliers que sa mère fut obligée de le soutenir et de le traîner hors de la maison. Lorsque l'air glacé de l'aube hivernale le saisit, il perdit toute force dans les jambes et tomba à terre comme un manteau vide. Plusieurs jeunes paysans le portèrent au « belvédère » et l'y couchèrent. Ce « belvédère » était le nid ancestral, l'ancienne maison seigneuriale, bâtie en bois de mélèze. Elle restait tout au fond du jardin, enfoncée de vieillesse dans la terre ; ses murs avaient fléchi, le toit effleurait presque le sol et des arbustes sauvages, dérobant à la vue les fenêtres, atteignaient jusqu'à mi-hauteur du grand toit. Elle contenait des chambres pour les hôtes, des garde-mangers et des resserres de ménage. Dans une des chambres, la plus spacieuse, étaient plusieurs lits faits par terre et sur les lits ronflaient en chœur des voisins. Rafal ne savait ni où il se trouvait ni ce qui lui arrivait. Sa tête éclatait de douleur et ses yeux papillotaient. Il apercevait les dormeurs, mais ne pouvait reconnaître personne. Tremblant à l'idée qu'il se trouvait en un lieu de damnation éternelle, il voyait des têtes ballantes, des jambes étendues, des bouches entr'ouvertes et enfin la lumière d'une chandelle qui coulait sur une table dans un coin de la chambre. Il fixa le regard sur cet endroit et après une longue investigation aperçut avec soulagement et joie un homme vivant. Il le reconnut même. C'était Witus Jawrysz, fils d'un pauvre petit gentilhomme du pays de Wisniowa, un flandrin de haute taille, d'une grande force et d'un caractère très sauvage. Ce Witus, le toupet pendant sur le front, était assis sur la paille et dévorait plutôt qu'il ne mangeait pêle-mêle des mazurki, des pâtés tendres, des brioches, qu'il tirait de dessous l'oreiller. Bientôt il en tira un bon mazurek, le cassa en deux, et absorba chaque morceau en quelques coups de son énorme mâchoire. Rafal considéra longtemps et avec stupeur cette occupation.

Il vit que Witus Jawrysz, après avoir absorbé tout ce qu'il avait sous la main, s'éloignait sur la pointe des pieds vers le garde-manger voisin, dont la porte restait grande ouverte ; il en rapporta de nouvelles provisions de mazurki et de brioches ; il plaça le tout sous l'oreiller, s'accroupit et se mit à l'œuvre avec une énergie redoublée.

Rafal vit tout cela et comprit où il se trouvait, mais il ne pouvait pourtant pas se ressaisir. Il se souvenait de quelque chose de magnifique et ne pouvait pas décider ce qu'il devait entreprendre. Dans cette perplexité il se jeta sur le dos, et avant que sa tête effleurât l'oreiller, se mit à ronfler formidablement. La chandelle avait brûlé jusqu'au bout et s'éteignit. Un rayon étroit de lumière tombait à travers une ouverture en forme de cœur faite dans le volet fermé. De loin, de la cour, arrivaient les sons de la musique qui jouait avec énergie. Les violons pleuraient, les basses répondaient infatigables et la clarinette chantait plaintivement.

Rafal se réveilla. Il s'assit sur sa couche et se souvint immédiatement de mademoiselle Hélène. Tout vibra en lui comme cette magnifique musique qui arrivait de loin...

Il se mit à s'habiller rapidement, rassemblant toutes ses forces ! Il découvrit dans l'obscurité ses bottes et les chaussa rapidement, trouva à tâtons une des plus indispensables parties de son vêtement et se mit à la tirer sur ses jambes. Il était tout étonné que cette simple opération prît tant de temps. Il était furieux, très pressé et c'est pour cela qu'il tirait de toute sa force, sans faire attention à des craquements sinistres. Il besogna ainsi longtemps sans pouvoir en venir à bout... et chercha longtemps tout ce dont il avait besoin pour pouvoir paraître convenablement devant mademoiselle Hélène. Il était sûr qu'il avait déjà tout trouvé lorsque de nouveau une faiblesse s'empara de lui et il se rendormit comme une pierre.

On le trouva le lendemain, vers midi, dormant par terre à quelques pas de sa couche, le pied gauche fourré dans la manche d'un frac à la mode, qu'il avait à vrai dire arraché et déchiré, mais qu'il était parvenu à enfiler sur la jambe presque jusqu'au genou.

Tel fut le sort merveilleux d'un des plus beaux fracs de

la Galicie occidentale, couleur grenat, appartenant au seigneur Targowski du pays de Zawichost.

Poétique.

Rafal, assis sur une chaise, les jambes repliées sous lui et les doigts enfoncés dans ses cheveux, psalmodiait comme un « mélamède » juif.

— *Tetrameter dactylicus catalecticus in bissyllabam, seu versus Alemanius.*

— puis d'une voix changée :

— *Ibimus, o socii comitesque...*

Et de nouveau haussant le ton :

— *Trimeter dactylicus catalecticus in syllabam, seu versus Archilochius minor.*

Et puis :

— *Iteritura simul...*

Il s'interrompit pour un instant et regarda avec malice son collègue et cousin Christophe Cedro, sourit et déclama quatre fois de suite à voix haute :

— *Dimeter trochaicus catalecticus in syllabam, seu versus Euripidaeus.*

Le cousin Krzys scandait en chantant comme un prêtre :

— *Truditur dies die...*

— *Dimeter trochaicus acatalecticus cum anacrusi, vel versus Alcaicus enneasyllabus...*

Cedro traînait :

— *Fastigit umbrosamque ripam...*

Rafal appuyait son menton sur ses poings et fixait de ses yeux immobiles la vitre de la fenêtre. Il voyait loin, loin. L'énorme nappe d'eau de la Vistule débordée se perdait dans le brouillard et la pluie. Des saules noyés dans la brume grisaillaient vaguement...

La pluie couvrait tantôt entièrement l'horizon de ses flots troubles, tantôt elle se calmait et cessait. A ces moments apparaissaient les eaux plombées de la rivière qui roulait rapidement et aussi les glaces flottantes grises.

Lorsque l'horizon se fut éclairci pour un certain temps,

Rafal se mit à réciter plus haut les vers d'Horace, s'approcha doucement de la fenêtre et observa longuement et avec une attention minutieuse le lointain. Soudain, il murmura doucement à son camarade d'une voix joyeuse et altérée par le plaisir :

— Ce pauvre pêcheur, Bobrzyk, s'approche du rivage ! *Nunc decet aut viridi nitidum caput*... Dieu, comme il rame bien ! Est-ce que tu le vois ? Le vois-tu ? C'est un maître dans son art !

— A vrai dire, je ne vois rien du tout, chuchota Krzys avec désespoir en regardant de ses yeux myopes par les vitres barbouillées de pluie.

— Les rames plient chez lui comme des plumes. Ah, mon Dieu... Celui-là vogue ! Krzys sois prêt...

On entendit une conversation plus animée dans la salle voisine et les amis se mirent de nouveau à répéter leurs pensums.

Krzys devint triste. La lèvre inférieure de sa charmante bouche se gonfla et le chagrin envahit ses yeux pâles et doux.

C'était un cousin éloigné de Rafal et le fils unique d'un gentilhomme très riche de la région de Wisloka. Rafal et lui étaient tous les deux en pension chez le professeur Zawadzki, dans une maisonnette située au milieu de jardins, non loin des ruines de l'église de Saint-Pierre.Cedro était svelte, maigre et pas très fort. Il apprenait très bien, mais pas toujours avec la même persévérance. Il adorait Rafal pour sa force, son courage et faisait très souvent pour lui différents devoirs.

Suivant une coutume non écrite, tous les soirs les deux pensionnaires allaient faire une promenade au jardin, qui descendait vers la Vistule, sur la pente de la montagne. Là au crépuscule ils se poursuivaient et se jetaient des boules de neige tant qu'ils pouvaient et les jetaient aux juifs et même, il faut l'avouer, aux catholiques qui passaient. Les élèves du *sztyft* ou école militaire, qui était installée dans le bâtiment abandonné par les jésuites, inspiraient une haine particulière aux élèves du *gymnase* autrichien. Aussitôt que derrière le mur du jardin se montrait un garçon du *sztyft*, il recevait une quantité innombrable de boules, trempées dans de l'eau et habilement gelées.

S'étant trouvés ce jour-là dans le jardin du professeur ils

coururent tous les deux vite par le ravin jusqu'au fond de la vallée de la Vistule. Le court crépuscule hivernal se répandait déjà, descendant des nuages, pareil lui-même à un nuage.

Rafal observa l'endroit et les environs. Il n'y avait nulle part âme qui vive. Il fit signe à Krzys. Ils escaladèrent l'enceinte du jardin et se trouvèrent à quelques dizaines de pas du bord de la rivière. Des flots gris-foncé, montait le froid et le gémissement pénétrant des glaçons qu'ils charriaient. Les jeunes gens avançaient en se baissant dans la direction de Zlota et de Samborzec qu'on apercevait de loin. Ils traversèrent en un clin d'œil le chemin des Jagellons et, pataugeant dans la boue, s'arrêtèrent au bord de l'eau. La nuit approchait déjà et couvrait la terre de ses voiles immenses.

En aval il y avait une barrière de glaçons.

Quelqu'un en avait parlé à dîner comme d'une chose effroyable. Ils étaient allés s'assurer de leurs propres yeux si elle était réellement comme on l'avait dit.

Rafal trouva une barque qui avait été poussée vers le rivage. Il regarda encore une fois autour de lui.

Sandomierz se dressait hautain. Des lumières brillaient déjà dans le faubourg de Rybitwy et sur la montagne.

Il détacha la barque, trouva les rames dans les roseaux et sauta le premier.

Krzys le suivit et s'assit à l'arrière.

C'était une barque à fond plat et peu profonde, à moitié remplie d'eau. Ils n'avaient pas encore saisi les rames, que le courant l'emporta sur le fleuve. Ils écartèrent les jambes, plongèrent les rames dans l'eau et se mirent, de tout le souffle de leurs poumons et de toutes les forces de leurs épaules, à soulever de la profondeur des tourbillons d'eau. L'avant de la barque tourna résolument et avec difficulté, comme une charrue dans un sillon, du côté de Trzesnia.

— Une, deux ! commandait le chef de l'entreprise, d'une voix étrangère, rude, venant du fond de la poitrine.

Les glaçons allaient vite, lourdement, pareils à des murs démolis d'églises.

Ils voguèrent longtemps ainsi...

Leurs rames brassaient les glaçons, les écartaient, les frap-

paient avec bruit ; enfin l'arrière de la barque heurta quelque chose d'immobile.

— Est-ce le rivage ? demanda Christophe.

Rafal tâta de sa rame et découvrit que c'était un bloc de glace énorme, poussé vers le rivage. Ils avaient devant eux un fragment du champ de glace principal et tout autour des glaçons brisés.

Leurs bras étaient fatigués, ils étaient trempés jusqu'aux os. Ils gelaient. Les yeux grands ouverts tâchaient de pénétrer cette nuit sans bornes, mais n'y pouvaient rien voir.

— Reste dans la barque, ordonna Rafal, et moi je descendrai sur cette glace et irai voir si le rivage est loin. Il doit y avoir justement ici une barrière de glaçons. Nous aurons ainsi atteint notre but.

Krzys obtempéra avec docilité. Il sentit la barque osciller lorsque Rafal la quitta et entendit le bruit glissant de son premier pas et une voix assurée :

— Viens, la glace est ferme. Nous traînerons la barque sur le rivage. Je ne suis pas en état de ramer.

Krzys se dressa dans la barque.

On entendait tout autour un bruissement strident, le rejaillissement et la rumeur des vagues brisées. La pluie tombait sans interruption.

— Traînons la barque sur le rivage et laissons-la ici, dit Olbromski, et allons nous-mêmes à pied. C'est la rive gauche...

— La barque n'est pas à nous ! cria Christophe avec fermeté. Nous devons la ramener à sa place.

— Eh bien, ramène-la ! J'accepte le projet avec le plus grand plaisir.

— Nous pourrions la traîner, en suivant le rivage.

— Tu n'as qu'à le faire. Moi, je ne traînerai rien du tout.

— Que faut-il donc faire ?

— Eh bien, nous la laisserons ici. Je le dirai demain à Bobrzyk et je lui donnerai un pourboire.

— Je le paierai ! Tu as raison. Je lui donnerai même tant qu'il sera content de l'affaire.

— Certainement c'est toi qui paieras. Je l'entendais ainsi.

— Alors c'est bon, nous la traînerons seulement sur le rivage...

— Tout à l'heure. Je dois d'abord voir où est ce rivage.

Il s'éloigna, pataugeant dans l'eau qui formait de petites mares sur le bloc de glace, amolli et creusé par les pluies continuelles. Lorsqu'il revint avec la nouvelle que la rive était à quelques dizaines de pas, ils saisirent la chaîne fixée à l'avant de l'embarcation et se mirent à la tirer de toutes leurs forces sur la glace. C'était chose difficile, mais finalement ils y réussirent. La barque glissa assez vite sur le champ de glace.

Tout à coup Rafal s'aperçut que ses pieds s'enfonçaient dans l'eau. La frayeur lui fit dresser les cheveux sur la tête, car il comprit que tout l'énorme glaçon cédait et coulait sous eux.

— Krzys, filons ! cria-t-il à son camarade et il voulut le saisir, mais ses mains étreignirent l'obscurité vide.

Une grosse vague s'abattit sur sa poitrine et le repoussa. Cedro cria soudain, puis battit plusieurs fois l'eau. Rafal nagea à l'aveuglette vers lui et le saisit par les cheveux et les épaules. Il l'attira puis le poussa devant lui comme un morceau de bois.

Il plongea, sentit que des blocs et de petits morceaux de glace l'assiégeaient de toutes parts, en bas, sur les côtés, en haut, qu'ils entouraient sa gorge de leurs bords tranchants et pénétraient dans sa bouche. Nageant dans cette masse épaisse, il cogna la glace de l'épaule. Se cramponnant à son bord de la main gauche, il traîna Krzys jusqu'au bloc de glace et le hissa dessus. Puis il y grimpa lui-même et, couché sur le ventre, se traîna lentement sur la surface du bloc, qui se balançait et plongeait dans l'eau. Cedro revint à lui avec une plainte et se mit à se traîner aussi... Ils voyaient qu'ils allaient périr, sans salut possible, car ils s'immergeaient de nouveau avec la glace brisée, lorsque Rafal saisit des mains les tiges des roseaux et les branches des saules croissant sur le rivage. C'est alors seulement qu'il pensa au salut. Il traîna Krzys du gouffre sur la rive. Il se reposa. La sueur dégouttait de son front. Ses gros vêtements d'hiver étaient tout mouillés, l'eau clapotait dans ses bottes.

— Cedro as-tu froid ? murmura-t-il.

— J'ai froid.

— Il nous faut courir, car autrement nous sommes perdus. Courons !

Ils se jetèrent dans les buissons et s'enfoncèrent dans le terrain marécageux et mou du rivage. Les roseaux les frappaient au visage, des ronces blessaient leurs jambes, des branches pointues, couvertes d'épines, leur déchiraient les mains, mais après un long tourment, ils s'aperçurent que le terrain bas devenait de plus en plus ferme. Finalement ils parvinrent à en sortir avec peine et se trouvèrent dans des champs situés sur une pente.

Rafal entendit comme les dents de Krzys claquaient. Il le toucha de la main et sentit qu'il tremblait. Il parvenait à peine lui-même à surmonter un tremblement effrayant. L'eau coulait de chacun de leurs cheveux.

Un désespoir mortel s'empara alors de Rafal. Il ne savait pas dans quelle direction il fallait marcher : il avait perdu toute notion de la direction. Il dressa les oreilles, mais n'entendit rien, que le bruit furieux et terrible, le bruit mortel de l'eau.

— Tu ne t'orientes pas, où est Sandomierz ? dit-il à son camarade.

— Non.

— Peux-tu marcher seul ?

— Non.

— Krzys !

— Va, je resterai ici.

— Krzys !

— J'ai froid, j'ai froid... pleurnicha celui-ci comme un enfant, et il s'assit à terre.

De ses bras engourdis Rafal le saisit à mi-corps et se mit à le traîner. Mais il avança ainsi à peine de quelques pas, trébucha et tomba dans le champ détrempé. Il resta quelque temps sans forces, la face dans la boue pleine de glace fondue, raisonnant d'une manière froide et détachée : il ne pouvait pas se tirer d'affaire. Un tremblement le saisissait malgré lui, le brisait et le secouait. Dans sa tête s'alluma un feu de sang.

D'un mouvement inconscient, sans pensée et sans volition, par un acte de véritable désespoir, il se mit à arracher son surtout mouillé et gelé, qui le pénétrait d'un froid horrible — de toute la force de son souffle, de toute la force de ses doigts. Il arracha la chemise, le pantalon et se mit à lutter avec ses bottes trempées. Le cuir s'était collé aux jambes. Il semblait que

les tiges des bottes fussent la peau du corps. Elles s'étiraient comme du caoutchouc. Après un moment qui lui sembla terriblement long, il resta nu. Alors il fit la même chose avec Cedro. Il déchira ses vêtements en lambeaux et les arracha tous. Cedro était couché sans forces dans le champ mou, il trembla de tout son corps lorsqu'on lui ôta ses bottes. Quand Krzys fut entièrement nu, Rafal se mit à le battre avec ses poings, à le tirailler par les épaules, à lui frapper les pieds de toutes ses forces et le força à lutter avec lui. Ils se portaient des coups avec leurs poings, lorsque Rafal cria qu'ils devaient courir de toutes leurs forces, car autrement ils allaient périr tous les deux. Il trouva dans l'obscurité la main de Cedro et se mit à le tirer après lui. L'autre se traîna d'abord, tombant à chaque pas, avançant difficilement, puis toujours plus rapidement et finalement il se mit à courir. Ils couraient comme des fous, à travers des champs inconnus, escaladaient des haies, traversaient des ravins, des broussailles, des buissons, des vallées. Ils avaient de plus en plus chaud et leurs forces augmentaient à chaque pas. Ils franchissaient les fossés d'un saut de cerf, sans voir où leurs pieds se posaient. En courant ainsi, à qui mieux mieux, ils arrivèrent sur un terrain plus dur et en pente et virent qu'ils se trouvaient sur le plateau de Sandomierz. Rafal rit doucement.

Maintenant il ne craignait plus le gouffre. Il lui plaisait de se précipiter ainsi, tant qu'il avait du souffle, de plonger dans les ténèbres mortelles de la nuit, de se réchauffer comme un étalon pendant la course.

Courant sans relâche dans une direction inconnue, ils entendirent un son lointain, lointain. C'était l'horloge de la tour du collège. Ils se jetèrent de ce côté et bientôt leurs narines aspirèrent les fumées de Sandomierz.

Ils s'en approchaient du côté d'Opatow. Lorsqu'ils parvinrent aux jardins de la ville, ils se faufilèrent le long des murs jusqu'à leur propre jardin, montèrent en courant la colline et se trouvèrent devant la porte de leur domicile. C'est alors seulement que le danger de leur situation leur apparut...

Rafal réfléchit un instant et essaya de pousser légèrement la porte qui conduisait dans le vestibule. A son grand étonnement elle céda. Ils entrèrent doucement, comme des spectres,

et se glissèrent le long des murs, le long des madriers bien connus. Du vestibule on entrait dans la chambre du surveillant. Il fallait la traverser pour parvenir à leur chambrette d'élèves.

Ils ouvrirent la porte, sentirent l'air chaud d'un logement d'hiver et, comme des fantômes, traversèrent cette pièce. On entendait seulement le battement de leurs cœurs... Bientôt. Krzys roula à terre avec une chaise, sur laquelle il était tombé dans l'obscurité. En un clin d'œil la maison s'anima. Dans la pièce voisine, quelqu'un alluma une chandelle et, avant qu'ils pussent atteindre la porte, leur barra le passage. C'était leur surveillant, leur mentor et maître. Il restait devant eux, à demi-vêtu, levant haut une chandelle de suif. Apercevant deux individus nus, tels que Dieu les avait créés, couverts de boue noire, il ouvrit la bouche et les examina longuement. Ses paupières battaient et son bonnet de nuit tremblait comme dans un accès de fièvre. Les coupables restaient devant lui, se taisant cyniquement et regardaient insolemment ses maigres mollets. Finalement il dit d'une voix basse :

— Olbromski !... c'est toi, petit oiseau ! C'est là ton nouvel exploit...

— Monsieur le professeur, s'écria Cedro, tendant vers lui sa main droite barbouillée, je jure que c'est ma faute.

— De quoi es-tu fautif, mon cher ?

— Moi seul ! Je suis fautif ! C'est moi qui ai entraîné Rafal, c'est moi qui ai inventé...

— Silence ! Tu vas te poser en héros, me disculper... Moi ! dit Rafal avec un dédain qui certainement ne s'adressait pas à son camarade d'infortune.

— Olbromski ! proféra le maître, tremblant de froid et de rage, tu m'en répondras demain. Grand Dieu ! ils ont rôdé nus la nuit, par la ville, en hiver. Tout cela sera éclairci !

— Oh ! ça se dévoilera certainement ! Tout peut être douteux en ce monde, mais il est certain que cette affaire sera éclaircie.

Les yeux du surveillant brillèrent d'une manière menaçante :

— Va dormir ! Suis-moi ! cria-t-il à Krzys d'une voix de commandement, comme un général en chef, et il se dirigea vers sa couche d'un pas majestueux.

Avec quel plaisir les deux jeunes gens sentirent les draps sur eux !

Rafal enfonça sa tête dans l'oreiller et se mit à réfléchir à sa situation...

Se pelotonnant, au point de toucher le nez de ses genoux, tremblant de fièvre, il sommeillait et se réveillait à chaque coup de l'horloge. Chaque coup, rude voix de fer, partant d'une chose inanimée, traversait les domaines vides et obscurs de sa pensée et tombait sur sa poitrine comme une pierre. Enfin une lumière pâle découvrit dans l'obscurité la surface des murs. Bientôt commença dans la maison le va-et-vient habituel. La famille du professeur, sa femme babillarde, ses sœurs et même ses filles s'occupèrent de Krzys, tombé malade. On envoya chercher le médecin. Rafal était entouré des regards froids qui semblaient marquer son front du signe du déshonneur. Lui-même se sentait coupable. Il prit comme d'habitude un bol de lait chaud avec un tel empressement qu'il faillit se brûler les lèvres et, aussitôt qu'eut retenti la cloche de l'école, se rendit au lycée, un paquet de livres sous le bras. Il monta l'escalier qu'il avait vu en songe et s'installa le premier dans la salle vide. Les meubles qui encore hier étaient l'expression de la gaîté, prenaient à présent un aspect menaçant. Une chaire élevée avec un baldaquin de bois évoquait plus que jamais l'image du confessionnal ; les bancs noirs restaient là dans le morne silence de dalles sépulcrales. Un premier camarade, puis un deuxième et un troisième entrèrent en classe, bientôt la grande salle fut pleine de cris, de bruits, de rires. Rafal restait absorbé dans ses méditations, les yeux fixés sur la porte. Il vit, comme en songe, que ses camarades se préparaient à faire une niche au maître de latin, en collant entre les ornements sculptés du baldaquin de la chaire une boule de neige bien pressée. Un faible sourire passa sur ses lèvres à la pensée que la neige, lorsque l'air se réchaufferait, commencerait à fondre et à tomber en grosses gouttes sur le crâne chauve du fâcheux...

Un frisson intérieur le secouait sans trêve et ses pensées se changèrent en une fumée pâle. La gaîté des camarades, leurs questions pleines d'espièglerie, leurs facéties et leurs cris enfermaient pour lui une double somme de tourment et le plongeaient encore davantage dans le désespoir. Par moments une décision subite et audacieuse de fuite s'emparait de lui.

Encore une seconde, et elle serait mise à exécution. Fuir ! Fuir... à la maison. Mais voilà qu'un son quelconque, un bruit, un mot bouleversaient son humeur de fond en comble. Cependant s'étaient rassemblés les maîtres Szcepanski, Zawadzki, Orlowski, l'abbé Kozubski ; le pro-recteur Kubaszewski arriva. Ils tenaient conseil dans le bureau de ce dernier. Personne n'y fit attention, excepté Rafal qui, les dents serrées, comptait à présent les secondes.

Il aperçut soudain monsieur Philippe et respira profondément.

Monsieur Philippe était l'appariteur de l'école et le supérieur immédiat du chauffeur Michalek et du portier Kapistran.

A ce moment un des professeurs entra en classe et appela Rafal dans la salle du pro-recteur. Lorsqu'il y pénétra, aux yeux du condamné se présenta un aréopage de maîtres qui discutaient avec vivacité. Le pro-recteur s'approcha de Rafal et le regardant sévèrement dans les yeux, lui demanda en allemand :

— Où as-tu été cette nuit avec Cedro ?

Rafal se taisait.

— Veux-tu bien répondre ? Nous savons tout. Où as-tu été cette nuit ?

— Sur le fleuve.

Tous les visages s'allongèrent et les yeux s'écarquillèrent.

— Sur quel fleuve ?

— Sur la Vistule.

— Qu'as-tu fait là-bas ?

— J'ai pêché des écrevisses.

— Tu es fou ! En hiver ! Pendant le dégel...Tu oses te moquer de nous tous, vaurien ! Dis ce que tu as fait !

— Je suis allé en bateau.

— A qui ce bateau ?

Rafal se tut de nouveau et enfonça sa tête dans les épaules, comme s'il avait tiré en dedans et fermé à clé tout ce qu'il avait à dire.

— Qui de vous a été l'instigateur ? Entends-tu ?

— J'entends.

— Eh bien ?

— C'est moi.

— Tu l'as tué. Ce garçon va mourir. Réponds : pourquoi

es-tu sorti de la maison la nuit et pourquoi as-tu entraîné avec toi ton camarade.

Une idée subite et la rage provoquée par la vanité surgirent dans la poitrine de Rafal. Quelque chose s'ébranla en lui et s'écroula.

— Je suis sorti de la maison et j'ai fait ce que bon m'a semblé, dit-il d'une voix forte, le ton insolent et en montrant toutes ses dents.

— Comme bon t'a semblé !... Ah !... éclata le pro-recteur. Comme bon t'a semblé !... Attends, mon petit, tu me parleras bientôt sur un autre ton.

— Je ne vous dirai rien, même si vous me coupez en morceaux !

— Tu parleras !... balbutia le chef.

— Pas un seul mot !

Le pro-recteur, dans son agitation, parvint à peine à trouver de sa main le loquet. Il ouvrit la porte et jeta un appel dans le couloir.

— Philippe !

Au moment où il se penchait, Rafal se glissa, comme une couleuvre, derrière son dos et s'éloigna à grands pas vers le bout opposé du long couloir.

Là il s'arrêta dans la profonde embrasure d'une fenêtre. Philippe le suivait sans hâte et, à quelques pas en arrière, traînant les talons de ses bottes de cuir roussi, se dandinait sur ses hanches énormes le chauffeur de poêles Michalek. De toutes les salles les yeux brillants des élèves observaient la scène, mais les maîtres, se dispersant dans les classes, fermèrent les portes et seuls le pro-recteur et les appariteurs restèrent dans le couloir. Lorsque Philippe fut à peine à quelques pas, Rafal tira de sa poche un long couteau pliant à manche d'os, don précieux de l'oncle Nardzewski. Il l'ouvrit d'un geste furtif, et crispé, attendit patiemment.

— Il vaudrait peut-être mieux à l'amiable... dit doucement Philippe, en souriant avec bonté. Je t'administrerai une trentaine légère et *fertig*. Parole d'honneur : un *dreissig* léger, et c'est tout.

— Approche, mon petit ange, Philippe. Approche...

L'appariteur aperçut évidemment le couteau, caché dans la

manche, car une pâleur verte, cadavérique, couvrit son visage. Une rage effroyable brilla dans ses yeux.

— Il a un couteau... murmura-t-il au pro-recteur.

Alors il ordonna à son aide d'aborder le coupable par le côté.

Rafal grogna à travers les dents, d'une voix rauque :

— Arrière, fils de goujats, je vous étriperai.

A ce moment Michalek se jeta sur lui, en reniflant, les mains tendues. Le pro-recteur, qui observait dans un certain éloignement, aperçut l'éclat de la lame et du sang, mais vit aussitôt que le couteau était arraché des mains de Rafal. Michalek jeta d'une main le couteau loin de lui et de l'autre, qui saignait, maintint les deux mains de l'écolier. Monsieur Philippe noua les poings serrés ensemble, comme dans un étau, à l'aide de son mouchoir. Mais en un clin d'œil, d'un mouvement violent Rafal s'arracha des bras du chauffeur, sauta de côté et en un bond vraiment léonin, parvint à le frapper à bras déployé de son poing serré entre les yeux si bien que l'énorme paysan tomba à la renverse. Rafal sauta par-dessus lui, comme par-dessus un tronc d'arbre, heurta, en courant, le pro-recteur dans le ventre et s'enfuit par le couloir. Mais avant qu'il eût atteint la porte, l'adroit Philippe aux jambes souples le rattrapa et le saisit par le pan de son vêtement.

Le pro-recteur outragé aperçut alors seulement leurs corps pelotonnés par terre. Puis il vit la petite tête de Philippe dans les mains et dans les griffes de Rafal. Des narines des deux lutteurs coulait le sang, de leur bouche filtrait l'écume ; les vestons, les gilets, les chemises pendaient en loques. Puis l'appariteur se dégagea et, les yeux fous, des meurtrissures bleues au cou, couvert de sang, baissant la tête, se rua à l'aveugle dans la lutte. Michalek les mains ensanglantées et Jan Kapistran accoururent. Ils s'étaient déjà emparés de Rafal, lorsque celui-ci se trouva d'un bond derrière la porte du couloir. Toutes les vitres sautèrent brisées comme par un coup de foudre. La poursuite, Philippe en tête, se jeta sur cette porte, ne faisant aucune attention aux cris du pro-recteur, qui d'une voix douloureuse ordonnait de mettre bas les armes.

En un clin d'œil on arracha la porte des gonds. Philippe pénétra en courant dans l'entrée, mais l'agile jeune homme,

furieux comme un sanglier blessé, le fit tomber d'un coup à la tempe. Philippe, renvoyé par le mur, trébucha plusieurs fois et roula, la face contre terre. Lorsqu'il se releva, chancelant sur les jambes, les yeux pochés, la face ensanglantée, il se mit, comme un fou, à tâtonner autour de lui, à bredouiller et à chercher Rafal.

Mais celui-ci n'était plus ni dans l'entrée, ni dans l'escalier, ni dans la cour. Quelque temps après il n'était même plus dans la ville.

En pénitence.

Rafal, chassé ignominieusement des écoles de Sandomierz par un arrêt rendu par contumace, menait une triste vie à Tarniny. Le vieil échanson ne voulait pas le voir. Les quinze premiers jours il ne lui permettait pas de lui baiser la main, semblait ignorer sa présence et ne lui adressait pas la parole. Le coupable dînait et soupait seul dans une chambrette, où il dormait sur une paillasse jetée dans un coin. Par ordre du vieux maître, l'aide du staroste, Piotr, le réveillait avant l'aube et l'emmenait avec lui. Ils allaient dans l'obscurité faire luire la lanterne devant les yeux des valets de ferme endormis et des filles, tirant dehors toute la domesticité de sa tanière, de dessous les peaux de mouton ; allaient ouvrir les écuries, les étables, les granges. Sous la surveillance de Rafal on donnait de la paille au bétail, on mesurait le fourrage aux chevaux, on distribuait aux paysans venus pour la corvée la quantité fixée de gerbes à battre, etc.

A l'aube il rencontrait sa sœur cadette Sophie, allant chaussée de bottes grossières, en petite pelisse et jupe courte, surveiller les vaches qu'on trayait et il échangeait avec elle quelques paroles amicales.

C'était défendu pendant les autres heures de la journée. Personne, sans exception, pas même sa mère, n'avait le droit d'adresser la parole à « l'opprobre », « l'ulcère », « l'infamie de la famille ». L'« infâme » buvait debout dans sa chambrette un petit pot de lait avec une croûte de pain bis et devait retourner au travail. Il restait jusqu'au déjeuner dans les granges, dans les hangars, les pieds dans les vannures épaisses et la paille

battue. C'est ainsi qu'il surveillait les paysans qui battaient le blé. Il passait de la même manière l'après-midi, en écoutant en silence et en sommeillant le battement des fléaux sur les aires jusqu'au crépuscule, jusqu'au moment désiré du vannage du blé battu, jusqu'au ramassage de la criblure et du rebut, jusqu'au mesurage et au transport du grain dans le grenier. Lorsqu'était terminé l'affouragement du soir des chevaux, du gros bétail, des chèvres, quand tout était fermé et les clés rapportées au bureau du vieux maître, — il lui était ordonné d'aller immédiatement se coucher après avoir soupé.

D'ailleurs toute la maison faisait de même. Depuis bien des années tout marchait de cette manière mécanique et patriarcale « comme dans une montre ». Une semaine après Rafal mourait déjà d'ennui. Le bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, les mains fourrées dans les manches d'une veste doublée de renard, il écoutait le bavardage des paysans, leurs contes et historiettes et faisait semblant de surveiller ce qui se passait alentour, pour qu'aucun des ouvriers ne restât oisif...

Ses pensées étaient dans un autre monde. C'est seulement la voix criarde de son père, tonnant quelque part dans la grange, qui le faisait revenir aux aires.

Il rassemblait ses pensées distraites et composait des réponses raisonnables et brèves en prévision de questions que l'échanson ne lui posait jamais. Mais, toujours, le regard menaçant du vieillard, dardé de dessous ses sourcils froncés, le fixait à l'arrivée et au départ. Si quelque chose n'allait pas, c'est alors qu'on lui lançait des regards moqueurs, vindicatifs et farouches et en partant, un ou deux « honoré monsieur » prononcés de telle manière que sa peau en souffrait comme des coups du martinet ancestral. C'est ainsi que s'écoulaient les jours, l'un après l'autre.

Vers la fin de janvier, un dimanche matin, Sophie, la préférée du père, entra dans la chambre de Rafal et lui dit brièvement :

— Monsieur notre père ordonne que tu viennes avec nous à l'église.

Rafal trembla de bonheur. Lorsque le traîneau attelé de quatre chevaux s'arrêta devant la petite église en bois de Sulislawice, Sophie lui murmura de nouveau à l'oreille :

— Ne passe pas avec nous devant l'autel. Tu n'as qu'à rester dans la nef. C'est ainsi que monsieur notre père l'a ordonné.

Le sang bouillonna dans les veines du jeune homme. C'était vraiment une honte difficile à supporter que de rester dans l'église, parmi les paysans, épaule contre épaule avec des hommes atteints de la plique, tandis que toute la noblesse avait sa place au « presbyterium ». Il fallait pourtant se soumettre.

Il demeura parmi les peaux de moutons jaunes, derrière la grille qui séparait la nef du maître-autel, mordant les lèvres et de honte, ne levant pas les yeux. Il sentait la foule se partager chaque fois pour laisser passer de nouveaux arrivés, il entendait le bruit des pas de ceux qui allaient à l'autel, mais ne levait pas les yeux. Il feignait de prier avec ferveur, sans pouvoir distinguer une seule lettre du livre qu'il tenait dans sa main ; il ne leva les yeux, furtivement, qu'avant l'élévation.

Parmi les matrones et les notables de la paroisse était assise, tournée de côté, mademoiselle Hélène. Ses regards étaient dirigés du côté de Rafal sans le voir... Des yeux bleus pareils à des forêts lointaines, un jour ensoleillé d'hiver. Les magnifiques boucles de ses cheveux clairs s'échappaient de dessous la toque de fourrure qui couvrait sa tête. L'expression de son visage — qui paraissait plus pâle et comme plus âgé que celui que Rafal avait vu pour la dernière fois, — était profonde, belle, ineffable... Ses yeux paraissaient voilés comme par une tristesse. Mais derrière celle-ci se laissaient deviner les sentiments d'une joie enfantine, un rire léger, des questions timides et gaies posées doucement.

Rafal se recueillit et se mit à écouter les sons de l'orgue, sa musique grondante éveillant un écho dans la profondeur de son cœur. Lorsqu'il leva de nouveaux les yeux, il rencontra un regard bref, subtil comme la fumée des magnifiques encensoirs s'envolant sous la voûte.

Ils n'échangèrent pas de paroles. Immédiatement après la grand'messe Rafal s'en fut à la maison.

Cette semaine fut pour lui comme l'aurore d'un temps nouveau. A partir de ce moment une nouvelle vie commença. Il se réveillait et s'endormait agité. Un changement moral et physique s'opérait en lui. Il n'avait pas d'appétit. Un vrai malaise s'emparait de tout son être, comme une fièvre dévorante de

l'âme. L'amour s'emparait de lui comme une maladie contagieuse. Il aimait de tout son corps et de toute son âme et chaque atome du corps et chaque mouvement de l'âme étaient pleins de cris.

UNE NUIT D'HIVER.

Un des premiers jours de mars Rafal, déjà admis dans les voies de la grâce aux yeux de son père, entra le soir dans la chambre à coucher que venait de quitter l'aide du staroste, après avoir subi la portion quotidienne normale de réprimandes, de gros mots et de cris. Le nouveau devoir de Rafal consistait à lire des passages de vieux journaux que l'échanson empruntait aux voisins. La lecture durait habituellement très peu de temps, une demi-heure tout au plus. L'échanson était déjà au lit. L'aide du staroste, Piotr, avait déjà déposé toutes les clés sur une petite table. Une chandelle brûlait depuis assez longtemps dans un chandelier en fer-blanc et il n'en restait plus beaucoup. Lorsque Rafal entra doucement et s'arrêta près de la porte, le vieillard lui cria :

— Pourquoi te caches-tu ? Tu rumines peut-être de nouveau quelque coquinerie... Prends le journal et lis-moi distinctement à partir de l'endroit où tu t'es arrêté hier. Sur quoi as-tu fini ?

— Sur le décret de louanges au prince Zdziechowicz de Prekoszowa ...

— Je sais. C'est bien ! Pour les flatteurs c'est toujours bien, on en parle dans les journaux ! Va plus loin ! Distinctement, monsieur, et de manière qu'on comprenne le sens.

Rafal prit les feuilles déchirées, sales et éparpillées de la Gazette de Cracovie de l'an 1796 et se mit à lire à haute voix et sur un ton pathétique :

— « Lettre du général Buonaparte, adressée du quartier général au Directoire. Vérone, le 29 Brumaire »...

— Comment ?

— C'est écrit : Brumaire.

— Qu'est-ce que Brumaire ?

— Je ne sais pas.

— Ce serait vraiment étonnant si tu savais quelque chose, grand dadais ! Ça valait la peine de dépenser de l'argent pour

toi dans les écoles. Tu y a appris *expedite* à donner des coups de couteau aux surveillants, comme un boucher aux veaux, mais pour savoir la signification d'un mot étranger — ce n'est pas ton affaire. Lis plus loin !

— « Je suis tellement las, citoyens directeurs... »

— Quels sont ces citoyens-directeurs ?

— Mais... je ne sais pas.

— Si j'avais envie de me lever, je te flanquerais une telle gifle, pour ce « je ne sais pas », que tu deviendrais immédiatement plus sage !

—... « que je ne suis pas en état de vous faire connaître tous les mouvements militaires ayant précédé la bataille d'Arcole qui a décidé du sort de l'Italie. Ayant appris que le feld-maréchal Alvinzy... »

— Plus distinctement ! s'il vous plaît !

— « Le feld-maréchal Alvinzy s'approchait de Vérone »...

— Tu ne sais pas sans doute non plus ce que c'est que Vérone ?

— Je le sais. Vérone est une ville d'Italie.

— L'érudit...

— «... pour joindre les divisions de son armée qui étaient au Tyrol ; je marchai avec les divisions des généraux Augereau...

— Comment ?

— «... Augereau et Masséna le long de la rivière Adige... »

— Tu mens !

— « Adige... Entre temps l'ennemi apprit nos mouvements et envoya un régiment de Croates et plusieurs régiments hongrois au village d'Arcole, qui, grâce à sa situation au milieu de marécages, présentait de nombreux avantages. Ce village retint toute la journée du 15 l'avant-garde de l'armée. Les généraux, conscients de l'importance du moment, se jetaient en vain à la tête des colonnes pour forcer le petit pont d'Arcole. Presque tous étaient blessés. Les généraux Verdier, Bon, Verne, Lannes furent obligés de quitter la bataille »...

— Voyez-vous ça... grogna l'échanson.

— «... Le général Augereau »...

— Il recommence !

— « ... saisit le drapeau et le porta jusqu'au bout du pont, y resta plusieurs minutes, mais sans aucun succès ».

— Tiens ! On voit que l'Autrichien travaillait rudement. Les Français ont pris peur, comprends-tu, badaud.

— Je comprends, dit Rafal.

En disant ces mots et en regardant son père dans les yeux, il avança la main pour prendre la clé de l'écurie, la saisit sans être aperçu, et la mit dans sa poche.

— Lis plus loin. Qu'est-il donc arrivé ensuite ?

—« ... Cependant il était indispensable de franchir ce pont ou de faire un détour de plusieurs milles, ce qui aurait pu gâter notre situation. J'allai donc moi-même... »

— Qui y est allé ? Qui y est allé, cher monsieur ?

— Celui dont il a été question au commencement... comment s'appelait-il donc... Buonaparte... « Je demandai aux soldats s'ils étaient encore les vainqueurs de Lodi ? Ma présence... produisit un tel mouvement... dans l'armée » lisait Rafal qui baissait toujours la voix, remarquant que son père le regardait d'un seul œil et encore vaguement.

Il n'avait pas encore lu la colonne jusqu'au bout, que l'échanson se mit à ronfler sourdement. Puis il renifla une fois, puis une seconde. Alors le jeune homme éteignit la chandelle, sortit sur la pointe des pieds et ferma doucement la porte de la chambre de son père. Il traversa plusieurs pièces, déjà sombres, trouva dans l'obscurité la porte de sa chambre, la ferma et se laissa tomber sur sa couche. Il resta étendu sans mouvement. Quelque chose s'était figé en lui et commençait peu à peu à fondre dans sa poitrine, à se dégager comme un souffle. Il restait en lui seulement un raisonnement froid et la certitude que la clé était dans sa poche. Cette clé était un morceau plat de fer forgé d'une longueur d'un quart de coudée au moins, courbé en forme de *S*. Ses deux bouts avaient des entailles carrées faites pour saisir un écrou.

Le silence régnait déjà dans la maison. Un silence hivernal, infini. Les derniers bruits légers avaient cessé... Le feu était éteint à la cuisine. On entendait le murmure somnolent de la neige fine tombant des volets de bois ; on entendait chaque flocon de neige glisser sur la vitre... Quelque part, dans une pièce éloignée, la stridulation timide d'un grillon nocturne se faisait entendre...

Un vent aigu pleurait aux angles de la maison et rôdait avec

un bruit plaintif autour des murs. Il se calmait pour un instant, puis frappait de nouveau les murs à grands coups de poings, rugissant et sifflant, s'efforçant d'arracher le volet et piétinait comme un cheval sur le toit de chaume.

Rafal, étendu sur sa paillasse, attendait, regardant dans l'obscurité. Il lui paraissait parfois qu'il était resté couché ainsi toute la nuit, que le jour commençait déjà à poindre ; parfois il s'assurait qu'une heure ne s'était pas encore écoulée depuis le moment où il avait quitté la chambre de l'échanson. A plusieurs reprises il se dressa et écouta. Son cœur battait comme un prisonnier jeune et fort qui s'efforce de démolir avec ses poings les murs de sa cellule. Sa tête brûlait et le sang battait dans ses tempes. Il étouffait de la chaleur que répandait le poêle dans le coin de la chambre.

Vers minuit il s'assit sur sa couche et songea. Enfin le moment mystérieux arriva et le dressa sur ses jambes, comme s'il venait d'entendre un ordre. Il endossa par dessus ses vêtements de drap ordinaire, qu'il n'avait pas quittés, un pantalon de daim, mit sur son surtout une courte pelisse de mouton à la dure peau jaune, serra fortement sa taille avec une courroie large et grossière, chaussa de hautes bottes dépassant les genoux, préalablement bien enduites de suif, et se coiffa d'un bonnet de fourrure. Lorsqu'il eut fini, il versa sur lui un flacon de parfum qu'il avait secrètement pris chez ses sœurs. Le parfum lui donna des forces, de l'enthousiasme. Saisissant la clé de l'écurie, il poussa la fenêtre de sa chambre. Le volet, qui était à dessein faiblement ajusté, céda et le vent se mit à secouer la fenêtre. Le jeune homme sauta dans la neige. Il ferma vite les deux châssis de la fenêtre pour les empêcher de faire du bruit dans la nuit et de réveiller les dormeurs, étaya le volet avec une perche préparée d'avance et fut alors sûr de son affaire.

La bourrasque soufflait autour de son visage, elle roulait comme une sorcière ivre, elle le couvrait des pieds à la tête de la neige qui tombait du toit. Il huma cette neige plus chatouilleuse que le tabac. La joie le portait à travers les tas de neige. Il se baigna et pataugea dans ces tas jusqu'au sortir du jardin. Lorsqu'il pénétra dans la cour, il fut entouré d'énormes dogues et de mâtins poilus, mouillés, détachés de leur chaîne. Ils sautèrent sur sa poitrine, lui faisant des caresses, lui léchant les

mains. Il chassa toute la meute et arrivé jusqu'à l'écurie se mit à observer, seulement alors, le temps qu'il faisait. Il rit de joie en voyant que la neige tombait toujours plus fort et s'imagina comment elle couvrirait, anéantirait toutes les traces. Bonne, brave, chère bourrasque...

La porte de l'écurie était fermée par une barre de fer qui l'étayait en biais à l'intérieur. Le bout de cette barre était ajusté au moyen d'un écrou. Rafał saisit l'écrou avec la clé, le dévissa promptement, poussa la porte et entra dans l'écurie. Puis, immobile dans le souffle chaud des chevaux, il écouta si aucun des valets de ferme ne s'était éveillé. Mais ils ronflaient tous, les uns sous les mangeoires près de la porte, les autres sur le sol. Baska s'ébroua plusieurs fois, lorsqu'il s'approcha d'elle, et le toucha de ses narines humides.

— Baska, Baska... la salua-t-il.

Lui jetant vite sur la tête le bridon et sur le dos la couverture et la selle, il la fit sortir de l'écurie. La jument reniflait l'air froid et frappait la terre de ses sabots. Dehors il la sangla fortement, boucla minutieusement les sangles, égalisa les étriers et ferma à demi la porte. Il ne pouvait pas la fermer complètement sans l'aide de quelqu'un qui aurait soulevé la barre et fait entrer la vis dans l'écrou ; c'est pourquoi il commit un acte abominable et la laissa ainsi. Il réfléchit un instant... Et alors tomba sur lui comme la foudre une frayeur haineuse, horrible, comme poilue et puante... Elle lui insinua d'emporter la clé. Il fourra dans la poche de son pantalon le grand morceau de fer, saisit les rênes et sauta en selle. Baska traversa la cour par bonds. Les chiens l'accompagnèrent au delà de la porte cochère, mais se retirèrent bientôt. Rafał se trouva dans les champs. Il suivait l'allée des peupliers, heureux jusqu'à la folie. Les branches sèches des vieux arbres bruissaient dans l'obscurité. C'était une chanson heureuse, un cri partant d'une poitrine gonflée et lancé à gorge déployée. La neige tombait de toutes parts : elle s'arrachait de la terre et le fouettait de côté...

Baska le portait à travers le vent, qui lui cinglait le visage, à travers la neige moelleuse. Ils filaient tous les deux avec une véritable volupté. Rafał se penchait sur la crinière de la jument et murmurait :

— Emporte-moi...

Ses yeux habitués à l'obscurité aperçurent la masse noire d'un bâtiment. Il sauta à terre et conduisit la jument jusque dans le chemin en contre-bas. Baska marchait de bonne grâce, én reniflant doucement et humant l'air avec prudence. Ils s'arrêtèrent près d'une bâtisse de pierre. C'était une forge située loin de la métairie, dans une vallée.

La nuit était tout à fait déserte. Devant la porte était édifié une sorte de portique soutenu par deux piliers en briques ébréchés par le bas, sous lequel on abritait pendant la pluie les chevaux pour les ferrer. Il y avait même, dans un coin, une petite mangeoire et un petit râtelier. Rafal mit Baska près de la mangeoire, la frotta fortement avec une poignée de foin, en jeta une brassée entière dans la mangeoire et attacha solidement les rênes.

Baska se mit à mâcher le foin avec avidité...

Il fallait déjà la quitter... Il se secoua, attendit un temps, réfléchit encore, écouta... Enfin il se mit en route. Il traversa à grands pas le large remblai de la grande route qui descendait entre des rangées de tilleuls et marcha le long d'une haie qui entourait un vaste jardin. Il finit par trouver un endroit convenable et pénétra dans l'enclos. Il était dans un chemin qui conduisait à la maison. Les arbres bas étaient couverts de neige tombée récemment. Il était obligé de se courber pour ne pas la faire choir. Les flocons tournoyaient entre les branches dans mille directions. Rafal avançait au petit bonheur. Il désespérait de trouver la maison. Tantôt il lui paraissait que cette maison était plus loin, tantôt qu'il l'avait déjà dépassée. Cependant sa main tendue toucha subitement un mur. Un frémissement nerveux pénétra tout son corps. Il fit quelques pas de côté pensant avec désespoir que c'était la fin et qu'il fallait s'en retourner.

Que pouvait-il arriver encore ? Rien, sinon un malheur. Mais lorsqu'il se rendit enfin compte qu'il touchait de la main un des angles de la maison où Hélène était sûrement, que peut-être elle reposait derrière ce mur, plongée dans ses songes, que c'était lui, en personne, non pas en songe, ni en imagination, qui marchait le long des arbres qu'elle verrait le lendemain de ses yeux, alors la folie bouillonna en lui. Il humait l'at-

mosphère merveilleuse qui, comme un parfum excitant, paraissait entourer cette demeure. Il sentait l'impuissance de la raison, l'infortune de la servitude... Il ne désirait plus rien que de respirer encore un instant l'air de ce jardin. Il restait dans l'épaisseur des arbrisseaux de lilas qui couvraient les fenêtres closes hermétiquement par des volets. Tout près était un bosquet naturel, formé par des massifs de coudriers, d'aubépines et de houblon. A l'ombre des lilas qui s'étaient transformés en vrais arbres, était un banc de gazon disparu cette nuit sous la neige. Tout autour tombait le duvet de la neige avec un bruit mat, mais il ne tombait presque pas à cette place, où sur les branches s'était formé comme un toit de flocons. Il soupira du fond de son cœur, s'arrêta et cacha son visage dans ses mains. Son cœur se déchirait à la pensée qu'il fallait déjà partir. Il secoua la tête et avança encore de deux pas...Et alors, ayant tourné le coin de la maison, il aperçut une lumière dans le mur formant angle droit avec celui près duquel il se tenait. Un rayon blanc s'échappait de l'ouverture du volet et dispersait l'obscurité de son cône exigu. Des brins de neige tournoyaient dans la clarté et scintillaient comme des milliards de brillants.

En bas, le long de ce mur se trouvait un parapet de gazon semblable à un long banc. Rafal y monta et, pataugeant dans le duvet de neige, s'approcha de l'ouverture pratiquée dans le bois du volet. Il regarda au travers et demeura pétrifié. Hélène était assise à deux pas de lui. A côté de la fenêtre, près d'un petit secrétaire, elle lisait un livre, commodément allongée dans un fauteuil. Une chandelle de cire répandait sa lumière vacillante sur ses cheveux épandus sur les épaules, son front magnifique, son beau visage, son cou et sa gorge découverts. Elle avait sur les épaules une petite fourrure dont elle s'était sans doute recouverte se préparant à se coucher. Ses paupières étaient baissées et les cils jetaient une longue ombre sur ses joues blanches et pensives.

Les yeux de Rafal s'attachaient à sa bouche entr'ouverte, à son front où s'était fixée la mélancolie qui se dégageait des pages du livre. Il lui semblait qu'il allait mourir sous cette fenêtre, qu'en lui quelque chose de jeune et de fort agonisait, rendait le dernier soupir.

Ses yeux insatiables se voilèrent soudain et, comme la balle d'un assassin, une décision pénétra son cerveau. Il passa le doigt à travers l'ouverture du volet et frappa doucement à la vitre. Hélène se rejeta en arrière, les mains tendues, et resta un instant épouvantée, fixant, immobile, la fenêtre. Alors il frappa encore trois fois. Il était calme. Il se sentait un froid dans la poitrine. Le bonheur, pareil à un oiseau au plumage doré, frappé dans les airs, s'était abattu et gisait mort dans son âme. Il regardait le fond de la chambre avec des yeux tristes...

La lumière s'éteignit. Il s'éloigna lentement de la fenêtre, ferma les yeux et aspira du fond de son âme les premières délices du souvenir de cette paix sereine, de la lumière qui l'avait ébloui, du bonheur survenu inopinément comme un songe et d'une volupté ineffable et pure...

Subitement dans le silence se fit entendre le murmure discret d'une porte qu'on ouvrait. Rafal immobile dans la bourrasque l'entendit, le ressentit dans sa poitrine comme la pointe d'un fer enfoncé par une main forte. Il était sûr qu'il était perdu ; qu'elle avait réveillé les serviteurs... Mais un cœur de lion battit en lui. Il se redressa et avança d'un pas ferme, décidé à terrasser d'un coup quiconque voudrait troubler ses rêves. Il les éblouirait d'un rire de seigneur ! Rien, personne ne pouvait l'intimider après tout ce qu'il avait déjà vu. Quel mal pouvait lui arriver ? Il s'approcha des marches de pierre du perron et de ses mains tendues toucha l'un des piliers sur lequel reposait la saillie du toit. Il sentait que quelqu'un se tenait près de la porte. Il fixa des yeux cet endroit et attendit en silence. Alors il entendit un chuchotement, une voix étouffée par le bruit du vent. Hélène descendit les marches couvertes de neige, légère comme une ombre, et s'approcha de lui pareille à une âme invisible, à l'amour lui-même. Elle tomba dans ses bras. Ils s'étreignirent. Leurs têtes se penchèrent l'une vers l'autre, se trouvèrent. Ils marchèrent sans parler.

La grâce de l'amour gonflait et élevait leurs cœurs. Autour d'eux tourbillonnait la bourrasque toujours plus violente.

La neige les couvrait des pieds à la tête. Ils s'arrêtèrent près du banc de gazon, sous les lilas branchus. Leurs têtes se renversèrent, s'approchèrent et leurs bouches s'unirent dans un baiser sans fin.

Tout à coup elle détacha ses lèvres, écouta un moment et puis murmura doucement, d'une voix mourante :

— Comment se fait-il que vous soyez ici ?

— Je suis venu.

— A cheval ?

— Oui.

— Comme vous me l'aviez promis pendant la danse ?

— Oui.

— Et où est-il, le cheval ?

— Il est dans la forge, près de la mangeoire.

— Seul ?

— Seul. Allons le voir...

— Non, j'ai peur d'y aller. J'ai horriblement peur.

Rafal pencha la tête. Ses lèvres retrouvèrent le visage, la bouche, les yeux. Il dégrafa la pelisse de mouton et appuya sa bouche contre la gorge découverte. Elle le repoussa de ses mains douces et lorsque les lèvres effleurèrent ses joues, elle murmura :

— Votre moustache est mouillée...

— Peut-être faut-il venir la fois prochaine sans elle ?

— Sans quoi ?

— Mais sans la moustache...

— Non, il ne faut pas.

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas ?

— Il ne faut pas... et tout est dit !

Leur rire les empêchait de parler. Rafal séchait sa moustache comme il pouvait. Elle l'aidait, écartant le châle de soie qui couvrait sa tête. Il plongea sa bouche dans ses cheveux, relevés en un seul nœud, et se noya dans les boucles odorantes. Et lorsque de nouveau il se pencha vers ses épaules, il ne rencontra plus de résistance.

C'est alors qu'il ressentit pour un instant un bonheur presque étranger à lui-même, une volupté inaccessible, pure, céleste, immense comme le ciel. Cet instant unique et mystérieux de délices fut troublé subitement par un bruit... C'était le pipeau du veilleur de nuit.

Hélène tressaillit et se serra encore une fois, pour un instant, contre lui... Elle disparut dans l'obscurité. Le bruit de ses pas fut assourdi par le sifflement de la tempête. Rafal entendit

ensuite comme elle parlait sur le perron avec le veilleur de nuit et appelait les chiens. Mais tous n'allèrent pas vers elle. Plusieurs se lancèrent en aboyant derrière Rafal qui s'enfuyait à toutes jambes. C'est à grand'peine qu'il parvint à joindre son cheval, à détacher la bride et à mettre le pied à l'étrier, avant qu'ils l'entourassent. Baska partit comme une flèche. Faisant des bonds de renne, elle atteignit les champs et échappa aux chiens. Elle le porta longtemps, galopant à travers le vent et la neige à travers un espace inconnu. Il ne tirait pas sur la bride, ne pouvant pas diriger ses mouvements.

Tout autour sévissait la bourrasque déchaînée. Tout le champ à travers lequel il galopait s'agitait comme un lac en démence...

A un certain moment Rafal essuya la neige de son visage. Il secoua la tête et s'étant retourné sur la selle regarda en arrière. Il remarqua alors quatre lueurs qui vacillaient quelque part dans l'obscurité. Comme il s'efforçait de voir et apercevait presque les corps des loups qui le poursuivaient, le vent lui arracha son bonnet. Rafal baissa la tête et se sentit bientôt des frissons brûlants dans les cheveux, dans le cou, dans le dos. Il fila comme enveloppé d'une flamme. Il talonnait maintenant la jument, la fouettait du bout des rênes. Le désespoir serrait son crâne comme dans les longs et froids replis d'un serpent. De sa poitrine partait tantôt un cri qui mourait sur ses lèvres, tantôt un rire étrange et stupide. La jument sautait par dessus les buissons, les haies...

Soudain il entendit un craquement. Il culbuta par dessus la tête de la jument, tombée à terre, et roula dans un profond tas de neige. Il resta quelque temps étendu sur le dos, enfoncé jusqu'au cou dans la neige molle, impuissant et presque content de ce qui lui était arrivé. A ce moment un monstre velu et fumant tomba sur lui, lourd comme un cheval, avec un ronflement horrible. Rafal sentit dans sa chair ses griffes et ses crocs. Une gueule effroyable et longue mordait la fourrure de mouton sur sa poitrine et, ayant déchiré avec les dents la veste de laine grossière, le tiraillait à droite et à gauche. Désespéré, Rafal saisit le loup par les longs poils hérissés près des oreilles dressées. Il serra la gueule dure, qui vomissait du feu. A genoux dans la neige il engagea avec la bête une lutte à mort. Tantôt il était sous elle, serré par ses

pattes d'acier, dans sa gueule, tantôt il était couché sur elle. Mais bientôt il lança un cri horrible : ses mains se trouvèrent dans la gueule béante. Le regard luisant et affreux du loup le pénétra d'un froid de mort. Il arracha ses deux mains et porta à la bête un coup aux yeux avec le poing. Son bras droit pénétra dans la gueule ouverte et s'enfonça jusqu'à la gorge. Rafal ouvrit avec la rapidité d'un éclair son poing et enfonça tous ses doigts dans la gorge en feu, près de la racine de la langue, plus fortement qu'un vautour ses griffes, la déchirant à l'intérieur. Le loup ouvrit la gueule, se courba, comme un arc bandé. Il enfonça ses quatre pattes dans la poitrine de Rafal. Ses griffes déchiraient en lambeaux la fourrure de mouton et déchiquetaient le corps vivant de la gorge jusqu'à l'estomac. Ce fut seulement la ceinture de cuir grossier qui protégea les entrailles. La tête du loup se débattait dans les mains folles de Rafal dans un effort mortel. Subitement le condamné à mort eut une idée qui brilla dans sa tête d'une flamme claire : la clé. D'un mouvement de sa main gauche, mouvement lent de voleur, avec une lueur d'espoir dans l'âme, il parvint, malgré les mouvements enragés du loup, à atteindre la poche de son pantalon et en retira en un clin d'œil le morceau de fer. Il le prit par le milieu. De haut, de toutes ses forces, d'un coup formidable, il l'enfonça dans l'œil gauche du loup et le vit s'éteindre. Alors d'un coup redoublé il enfonça le fer dans le second œil, si bien, que la barre courbée y pénétra jusqu'à sa main. Lorsque les horribles feux se furent éteints, il se mit à frapper le crâne entre les oreilles. Les bouts aigus de la clé pénétraient entre les os du museau et dans le crâne. Ils l'écrasaient maintenant si bien que la clé entrait à moitié dans la tête du loup. Il sentit qu'il avait brisé les os et qu'il fouillait déjà la cervelle. Alors il se mit à frapper l'estomac par en dessous. Le sang vomi l'inonda d'un flot chaud comme sortant d'une cuve. Cependant le loup était encore sur lui, courbé en deux ; les griffes le déchiraient toujours, mais plus faiblement, toujours plus faiblement. La tête remuait de plus en plus lentement. Finalement, continuant à porter des coups, Rafal, à bout de forces, tomba sur le corps du loup. Il n'avait pas encore retiré de la gueule sa main droite pliée par une contraction d'agonisant. Il était las. Il portait des coups, à la tête toujours plus

inerte, d'un mouvement déjà impuissant. Il entendait quelque part, à côté, le hennissement de mort de Baska. Il entendait tout au fond de son cœur, dans la moelle de ses os, ses derniers gémissements, ressemblant à des appels au secours. Il entendait comme l'autre loup la déchirait vive, déchirait sa fière encolure, sa gorge, comme elle buvait son sang de feu et dévorait de sa gueule claquante son noble poitrail. Il n'avait pas le courage de se lever. Il sanglotait, couché dans les mares chaudes de son propre sang et du sang ruisselant du loup. Des restes de sa conscience et de ses forces il continuait à frapper. Les pattes commencèrent à faire des mouvements spasmodiques, impuissants et finirent par retomber. Il approcha son visage du museau écrasé et cria :

— Tu me connais maintenant, tu me connais !... C'est pour venger Baska !

Il retira sa main de la gueule du fauve, se coucha sur le cadavre chaud et s'y reposa comme sur un lit.

Après un certain temps, sous l'impression d'une idée errante il serra dans sa main le fer et se leva de terre. Il sentait la mort planer sur lui et le froid l'envahir...

Il se traînait par les champs, tombait, la face dans des tas de neige, se relevait et marchait encore. A chaque pas les plaies de sa poitrine s'ouvraient et le sang coagulé coulait de nouveau. Il commençait à faire jour. Les champs s'étendaient toujours plus loin. Une demi-obscurité bleuâtre planait sur la couche de neige. Rafal faisait ses adieux à cette lumière avec les derniers frémissements de son cœur. Sans cesse il tombait en frissonnant à terre. Les pensées abandonnaient son crâne. Il voyait autour de lui des milliers de fantômes qui, comme lui, se levaient des champs et fuyaient par les neiges légères. Parfois il rassemblait toutes ses forces pour crier, mais seul un gémissement sortait de sa gorge. Il finit par perdre les derniers vestiges de sa volonté. Il ne savait plus du tout s'il marchait ou s'il restait sur place. Des croix jaunes aux branches égales commencèrent à surgir autour de lui. Le jour blanc, saint, se levant du bout du monde, approchait... Une sphère de cristal était suspendue sur les champs et avançait à sa rencontre, pareille à un voile. Ses yeux pleins de larmes se reposèrent une dernière fois sur la barre de lumière. Le dégoût infini, l'aversion, le mépris

apportèrent l'image du loup puant. Quelque chose de noir coupait là-bas les neiges, avançait lentement... Pour rien au monde il ne voulait encore lutter. Non, non !

Cependant l'apparition noire s'approchait continuellement et Rafal aperçut une paire de chevaux si petits que leurs têtes et leurs corps maigres étaient à peine visibles entre les tas de neige. Derrière les chevaux glissait un traîneau de paysan ; sur la traverse de devant était assis un homme courbé, en bonnet cornu et en fourrure de mouton jaune. Le vent soulevait les crinières enchevêtrées et les queues des maigres chevaux, les couvrant de neige.

Rafal, restant sur place, appela le paysan, mais celui-ci n'entendait rien, car son bonnet était tiré sur ses oreilles et sa tête enveloppée de chiffons. Perdant les dernières forces, les mains tendues, Rafal avança vers lui et se traîna derrière le traîneau avec des appels de plus en plus sourds. Les chevaux marchaient au pas, se frayant un chemin vers les haies où Baska était tombée et avait péri. Sentant de loin les loups, les chevaux secouèrent la tête et s'arrêtèrent pleins d'angoisse. Le paysan se dressa sur le traîneau et examina l'horizon. C'est alors que Rafal se traîna jusqu'à lui et tomba à ses côtés. Ayant aperçu ce fantôme demi-nu, éclaboussé de sang des pieds à la tête, le paysan jeta avec un cri les cordes des guides, le fouet et s'enfuit dans les champs. C'est seulement après avoir couru plusieurs dizaines de pas qu'il se ressaisit et se mit à observer avec prudence.

Lorsqu'après de longues hésitations il revint à ses chevaux effrayés, il trouva Rafal couché en travers du traîneau, inanimé.

Printemps.

Le pays de Sandomierz se baignait dans une matinée de mai. La fenêtre dans la chambre d'angle de Rafal était ouverte et le parfum printanier, le gazouillement des oiseaux, l'aboiement lointain des chiens au village parvenaient jusqu'à lui. Il les entendait et les voyait à peine. Par moments des pleurs nerveux, insurmontables, l'étouffaient. Un mal physique déchi-

rait sa poitrine et une lourde oppression l'écrasait comme une pierre.

Après une longue maladie, qui l'avait tenu au seuil de la mort durant mars, avril et une partie de mai, Rafal avait maigri et bruni. Mais lorsqu'il commença à se rétablir, naquit un autre mal : le tourment de l'âme. Justement deux jours auparavant il avait appris de ses sœurs que par sa faute on avait envoyé Hélène à Cracovie, ou à Varsovie, ou à Paris, ou à Berlin, qu'il était né un soupçon quelconque, qu'on s'était douté de quelque chose. Il était évident qu'il l'avait perdue pour toujours. Il le savait trop bien par des pressentiments secrets, par une sensation obscure ressentie durant le demi-sommeil et l'assoupissement, plus sûre que tout calcul. Il devint laid comme un cadavre. Son nez semblait pointu et proéminent. Les yeux enfoncés brûlaient dans leurs orbites, comme s'ils allaient se consumer entièrement. Il ne dormait pas la nuit et, s'il s'endormait pendant le jour, il avait des visions étranges.

C'était une autre vie, plus vraie, plus réelle que l'état de veille. C'est là que naissaient des faits positifs, des inquiétudes, des espoirs, des décisions. La réalité n'était qu'un champ stérile, sec et misérable de langueur. C'est également ainsi qu'il la voyait, elle. Il sentait sa présence. Il entendait sa voix dans les fumées bleues, son rire joyeux, ses pas vifs s'approchant et se réveillait à l'effrayante réalité. Ce jour-là, en cette claire matinée, dès la pointe du jour, dès cinq heures, il arpentait sa chambre, d'un mur à l'autre. En rencontrant des objets inanimés, ses yeux souffraient comme d'un coup de couteau et ses pensées se changeaient en jalousie. L'envie du sort des mottes de terre, des pierres, des champs, des fossés lointains le gagnait. Etre couché, se reposer sans souffrance, ne pas sentir... Mais le calme semblait l'avoir quitté pour toujours. En dépit de sa volonté, de tous ses efforts, l'envie se changeait en une irascibilité irrationnelle, une passion sauvage de déchirer ses propres plaies, un désir constant de se rendre présent son malheur.

Tout concourait à cela avec un empressement moqueur. Son père l'avait chassé de la maison, lui ayant permis d'y rester seulement jusqu'à la convalescence. Le vieil échanson était tombé dans une rage sauvage et folle lorsque s'étaient répandus

dans les propriétés les commérages et les conjectures qui expliquaient les causes de l'escapade nocturne de Rafal et de la catastrophe survenue à la jument. Toute la maison tremblait d'inquiétude. On se rappelait le jour du jugement mémorable, lorsque l'aîné, alors jeune officier frais émoulu du corps des cadets, dans une dispute avec son père au sujet de nouvelles apportées de la capitale, avait porté la main à la poignée de l'épée, et le père l'avait menacé du fouet et avait fait appeler les gens... La mère et les sœurs marchaient maintenant sur la pointe des pieds et tâchaient d'arranger, d'aplanir tout pour donner au cadet la possibilité de demeurer à la maison. Les blessures occasionnées par les morsures du loup s'étaient cicatrisées et finalement passa la grave maladie qui en avait été la suite, après qu'on l'eut trouvé à demi-mort dans une chaumière de paysan d'un village éloigné. Mais c'est justement alors que commença l'enfer. Le vieillard tremblait. Ses lèvres contractées proféraient des paroles horribles. Ses mains jetaient aux passants tout ce qui lui tombait sous la main. Tous et particulièrement la mère reçurent un ordre bref : aussitôt que le « dégénéré » serait en état de se tenir debout, il n'aurait qu'à quitter la maison et à ne plus se montrer jusqu'à nouvel ordre. Il était déjà sur pieds et devait donc quitter la maison ce même jour après le déjeuner. Sa mère l'envoyait secrètement chez son frère aîné qui habitait loin, dans une contrée couverte de forêts, quelque part du côté de Malogoszcz. La pauvre mère savait que son autre fils était gravement malade et s'efforçait, en envoyant le cadet, de sauver les deux, d'avoir enfin des nouvelles quelconques... Elle n'osait même pas songer à s'y rendre elle-même. Au contraire elle devait feindre qu'elle n'avait pas pardonné dans son cœur. Elle parvint seulement à obtenir un simple attelage et une méchante voiture pour le transport de Rafal, par l'intermédiaire et l'aide du staroste, délateur et favori du maître. L'échanson se doutait où allait l'exilé de la maison. Peut-être, ne se l'avouant pas à lui-même, désirait-il aussi avoir des nouvelles de son aîné, autrefois bien-aimé, qu'il n'avait pas vu depuis des années et qui, au bout du monde, probablement agonisait. Seuls des bruits sourds, indifférents, de sources vagues, arrivaient à ses oreilles et déchiraient de leurs dents empoisonnées la plaie constante de son cœur. Le vieil avare

errait tous les jours dès le grand matin par les lisières des forêts, par les vallées, par les prairies, par les champs, et lorsqu'il rentrait à la maison, se répandait la terreur; il jetait toujours en criant une question qui faisait trembler tout le monde, s'adressant on ne savait à qui :

— Ce voleur nocturne, ce débauché est-il encore ici ?

Ce même jour Rafal entendit aussi sa voix, mais n'y fit pas attention. Sa souffrance intérieure était cent fois, mille fois plus profonde, que tout ce qu'il pouvait supporter de son père.

Il avait pitié de sa mère. Mais c'était une pitié lointaine et comme accidentelle. Il écoutait ses prières, ses adjurations, ses supplications douces et chuchotées, ses paroles recueillies dans une mer de larmes, nées dans une nuit sans sommeil. Il promettait quelque chose, jurait dans un chuchotement profond et solennel. Il faisait différentes choses, il prenait, liait, emballait des colis apportés secrètement pour Piotr, son frère, qu'il ne connaissait pas, prenait note de certains médicaments, apprenait par cœur des vœux, des bénédictions, des paroles magiques qui contenaient du commencement jusqu'à la fin tout l'amour maternel. En même temps il retenait ses propres larmes de sang, étouffait les sanglots qui déchiraient sa poitrine, ou contractait de toute la force de sa volonté sa bouche en un simulacre bizarre d'un sourire gai et quasi juvénile. C'était précisément à ces heures de conversations avec sa mère et ses sœurs, lorsqu'il était obligé de s'occuper de son voyage, qu'il souffrait le plus.

Alors qu'il était absorbé dans ses rêves mélancoliques, on lui fit savoir que les chevaux l'attendaient près de la grange et qu'il était temps de partir. Il essuya ses yeux et quitta la chambre sans se retourner. Sa mère qui pleurait silencieusement dans l'entrée lui fit signe que son père ne voulait pas le voir avant son départ.

Le jeune exilé comprit mal ce qu'on lui disait, ayant devant les yeux seulement son rêve éternel. Il prit congé de sa mère et de ses sœurs avec un semblant de tendresse et marcha à grands pas vers la grange. L'aide du staroste l'attendait là. Deux vieilles haridelles : une antique jument rouanne et un hongre bai et aveugle, portant paresseusement leurs os sur lesquels pendait la peau, traînèrent par les champs la britchka vétuste.

Tout autour sur les hauts plateaux s'étendaient à perte de vue des champs de blé...

La britchka roulait sur l'un des mauvais chemins étroits de Sandomierz, traînant après elle des tourbillons de poussière grise. Elle s'enfonçait dans les ravins frais, gravissait le sommet des plateaux. Rafal se retourna et contempla la maison visible de loin et les environs. Il observa ce pays paternel et une tristesse serra son âme. Rafal sentit qu'il ne pouvait rien faire pour se soulager et cependant, ayant remarqué les allées de Derslawice qui bleuissaient au loin, à l'horizon, il soupira joyeusement. Son chemin n'y conduisait pas et le cocher devait tourner à gauche, lorsque le jeune homme dit :

— Vincent... allons-nous... à Derslawice ?

— Mais pas du tout ! dans la direction de Bazow, vers les forêts de Golejow.

— Ecoute, allons là-bas... à Derslawice.

— Et pourquoi faire, si loin. Si notre maître l'apprenait...

— Il ne le saura pas !

— Mais s'il l'apprend !... Je recevrai le fouet.

— Vincent, tu recevras de moi un viatique et encore un verre d'eau-de-vie. Personne ne le saura. Allons là-bas !

— Au nom du Dieu Saint, pourquoi voulez-vous aller à Derslawice ? Ce chemin est comme une flèche... L'aide du staroste m'a dit ce que je dois faire et comment...

— Je te donne ma parole !

— Eh bien, c'est comme si j'étais déjà couché près du balcon...

Il tourna avec résignation et partit du côté de Derslawice.

C'était le même chemin. Au carrefour se dressait une statue. Le parfum pénétrant des jeunes champs emplissait l'air, des fleurs âcres des bords du chemin, jaunes et bleuâtres, jonchaient la terre à ses pieds comme une couronne. Rafal les regarda les yeux pleins de larmes. Toute sa vie passée et future, tout ce qui fut et serait et pourrait être lui paraissait indigne d'un seul instant de l'heure d'alors. A l'idée que ce même chemin vu un million de fois en imagination, si souvent parcouru dans les songes, ne conduisait plus au but, qu'il était l'un des nombreux chemins de la misère humaine, il sentait qu'il n'avait pas d'amour dans le cœur, mais uniquement un désir de mort.

Les allées de Derslawice bruissaient au-dessus de sa tête. D'énormes tilleuls séculaires, des peupliers des bords de la Vistule aux troncs à moitié desséchés, à peine couverts près de la cime de jeunes feuilles, murmuraient doucement. Par tout le jardin se répandait le gazouillement des oiseaux, bâtissant des nids. Les voix des merles, des pies, des ortolans sortaient partout des taillis. Le chemin qui descendait les conduisit devant la forge. Rafal ordonna d'arrêter ici et chargea le cocher d'examiner l'état des fers des chevaux. Vincent étonné descendit de son siège et se mit à soulever avec irritation les pieds des haridelles squelettiques. Il découvrit que les fers usés tenaient, en effet, à peine aux sabots. Rafal insistait pour qu'on les fixât avec de nouveaux clous. Lorsque le forgeron se mit à l'œuvre, il sauta de la britchka, s'approcha lentement de la palissade du jardin et s'arrêta près du passage étroit formé de deux petites perches. Il aperçut la maison, le verger et les hauts tilleuls qui le dominaient... Dans un bosquet naturel, sous le baldaquin d'un vieux lilas, verdoyait le gazon couvrant un banc de terre. Des taillis de jasmin et de roses sauvages l'entouraient et formaient des murs vivants.

En voyant cet endroit, Rafal se retint pour ne pas éclater en sanglots.

Sur les plates-bandes devant les fenêtres brillaient des fleurs aux couleurs vives. La fenêtre du songe réalisé était ouverte et un vent parfumé agitait légèrement ses rideaux. Les murs blancs de la maison se taisaient solennellement et mystérieusement, cachés par les cimes épanouies des cerisiers et des pommiers. Les troncs des merisiers se dressaient en longues rangées, bifurquant presque à ras de terre, emmêlés et les branches pendantes. Leur vieille écorce craquait comme un vêtement pourri, se déchirant par endroits. Un petit sentier encore bruni par l'humidité menait sous les branches blanches, à l'écart, vers les bocages des grands arbres dans l'ombre.

Les longues et délicates feuilles des cerisiers et celles plus grossières des pruniers brillaient comme enduites de miel. L'odeur pénétrante des fleurs, le chant d'innombrables oiseaux, de rouges-gorges, de merles noirs, de loriots, au-dessus de ce toit sombre et large, — la vue de tout cela lui serrait et tourmentait le cœur. Lié par des liens magiques il ne pouvait

bouger de place. Il aspirait encore le parfum de ce jardin et le dévorait des yeux en un dernier adieu à jamais... Il regardait les chemins visibles du bonheur et l'ombre pleine de délices qui voilait son saint mystère... Seul le bonheur lui-même manquait. Il avait l'illusion de marcher auprès d'Hélène dans la direction du bosquet divin.

Le duvet des fleurs tombait des cerisiers et des pommiers pareil à de la neige rosée. Des blessures faites aux arbres par l'ébranchement découlait l'arome de la sève... Les dents serrées, les yeux pleins de feu, il suppliait que le miracle se renouvelât, qu'on lui fît voir, ne fût-ce que pour un moment, l'être chéri, que la vision s'incarnât... En vain...

Il fallait retourner à la britchka. Le forgeron en avait déjà fini avec les fers et Vincent faisait comprendre par des grognements qu'il était temps de se mettre en route. Rafal baissa les paupières et remit à l'artisan la quantité due de « zwanziger ». Cependant il jeta un regard oblique sur la forge, sur la mangeoire ébréchée près de l'entrée... Il ne tourna pas la tête lorsque la britchka se mit en mouvement, tandis que cliquetaient les rayons desséchés des roues, et il ne se retourna pas lorsqu'elle longea le vaste jardin. Ce lieu était en lui, il l'avait enfermé soigneusement dans son âme.

Un chemin latéral dans lequel ils tournèrent de la grand'route les mena vers les forêts. Ils avancèrent lentement à travers les champs, bordés d'un bois, puis jusqu'à Staszow par un chemin meilleur. Après un repos de plusieurs heures, indispensable aux chevaux, on continua sur le bord de très vastes prairies au milieu desquelles s'étendaient les eaux des étangs, brillant au lointain comme des miroirs. Nulle part, à perte de vue, on ne voyait ni un village, ni même une chaumière. Des îlots de forêts se dressaient çà et là sur ces prés marécageux, couverts déjà de fleurs. Sur le rivage des bandes noires d'aulnes, d'ormes élevés, des îlots d'arbres feuillus ou, comme disait le cocher de Rafal, vivants.

La route tantôt sablonneuse, tantôt marécageuse, suivait la lisière du bois. Les chevaux se traînaient pas à pas, trébuchant d'une manière de plus en plus inquiétante et finalement ils s'arrêtèrent tout à fait. Ni le fouet, ni le manche du fouet, ni les piqûres, ni les caresses, ni les secousses par la bride ne

produisirent d'effet. Deux cadavres vivants penchèrent leurs vieilles têtes et, les yeux fixés sur le sol, se plongèrent dans une entière quiétude, indifférente à tout, sans en excepter la souffrance et la mort. Rafal était frappé par l'aspect de ces chevaux. Il descendit de la britchka, examina les têtes penchées et décida qu'il fallait passer la nuit à cet endroit ...

Lorsque le jour commença à poindre, il réveilla Vincent et continua son chemin.

Ils sortirent des forêts au coucher du soleil. Devant eux se découvrit une sorte de morne plaine défrichée. Il s'y trouvait des monticules sablonneux, couverts de pins rabougris, des étendues de genévriers et des champs cultivés. Au loin, brillaient au soleil couchant un immense étang et une rivière qui se déroulait en longue bande de lumière dans les plaines couvertes d'aulnes.

La britchka se trouvait sur une pente et toute la large vallée pouvait être embrassée d'un coup d'œil... Au loin, au delà de l'étang, se dressait toute blanche une maison parmi les îlots d'arbres.

— C'est Wygnanka, monsieur, dit Vincent se retournant sur le siège. C'est là qu'habite le jeune monsieur.

— C'est Wygnanka, répéta Rafal.

Ce ne fut qu'alors qu'il se souvint qu'il allait bientôt voir son frère. Il ne le connaissait presque pas, puisque ce frère, brouillé avec son père, ne venait jamais à Tarniny. On savait de lui seulement que blessé grièvement, il avait frôlé la mort et qu'ensuite il s'était installé à Wygnanka. C'est la mère qui avait eu ces nouvelles, Dieu sait d'où, comme de la terre muette. Le père le savait aussi, mais jamais un seul mot concernant Piotr n'était prononcé à haute voix à Tarniny. Il vint à Rafal l'idée que son frère pourrait aussi le recevoir mal... Que faire alors ? Il ne répondait pas à cette question, mais la gardait dans son cœur. Il restera alors... Cracovie, Varsovie, Berlin...

Le soleil s'était couché derrière les forêts lointaines et son dernier rayon avait disparu. Les chevaux fatigués se traînaient si difficilement que le cocher exprimait à tout moment la crainte qu'ils ne s'arrêtassent de nouveau. Comme un fait exprès, le chemin était affreux. Un bourbier impraticable s'éten-

dait entre deux longues rangées de pierres enlevées des champs. Ces pierres étaient recouvertes de touffes de prunellier qui déjà défleurissaient. Sur le terrain sablonneux on voyait de maigres épis de blé et d'avoine.

Lorsque la nuit tomba, des lumières apparurent à trois des fenêtres de la maison. Rafal ressentait un étouffement étrange dans la poitrine.

Ayant dépassé la masse noire du moulin, la britchka tourna et s'arrêta devant une porte cochère fermée.

Tout autour il n'y avait âme qui vive. Vincent commença à appeler, mais personne ne vint et il fut obligé d'ouvrir la porte lui-même. La cour s'étendait sur le versant de la colline jusqu'à la maison. Quand ils furent arrivés, presque sans bruit, sous l'ombre des énormes arbres devant le perron, Rafal sauta irrésolument à bas de la britchka et entra dans le vestibule. Pendant qu'il frappait dans l'obscurité, cherchant l'entrée, la porte s'ouvrit et un homme de haute taille demanda d'une voix qui bégayait :

— Qui est là ?

Rafal ne savait que répondre, ne voyant pas son frère devant lui. Enfin il demanda :

— Monsieur le capitaine Olbromski est-il à la maison ?

— A... à... à la maison. Et qui êtes-vous ?

— Son frère.

L'homme se retira et Rafal entra dans la pièce. Lorsqu'il passa le seuil, il aperçut son frère qui sortait de la pièce voisine. Le capitaine Olbromski était haut de taille, maigre et un peu voûté. Sa belle figure était entièrement rasée. Des cheveux longs, rejetés en arrière, tombaient sur le col même de sa redingote blanche. Lorsqu'il reconnut Rafal un sourire d'une joie profonde, presque d'enchantement, presque de bonheur, apparut sur son visage. Et quelque chose trembla dans le cœur de Rafal à la vue de cet être dont il se souvenait à peine, depuis son enfance. Le capitaine le serra contre sa poitrine et l'embrassa longuement, sans mot dire, sur la bouche. Lorsqu'il l'eut contemplé encore longtemps en silence, se protégeant les yeux de la main contre la lumière de la chandelle :

— Tu es venu seul ? demanda-t-il enfin d'une voix étouffée.

— Seul.

— Et maman et notre père sont-ils en vie.

— Oui, mon frère.

— Ils se portent bien ?

— Ils se portent bien.

— Et les petites sœurs, Sophie, Anoussia ?

— Elles se portent bien.

— Ah, elles se portent bien...

— Maman ne viendra pas ici après toi ?

— Non.

— Elle ne viendra pas... Mais tu resteras longtemps, n'est-ce pas ? Ne contredis pas ? N'est-ce pas, tu resteras ?

— Je resterai.

Le capitaine posa ses mains sur les mains de Rafal et les serra fortement. Puis il se tourna vers le serviteur immobile près de la porte et lui dit :

— Michcik, occupe-toi des chevaux et pense au souper.

— A... à vos ordres... balbutia l'autre, claquant des dents comme désireux de mordre quelque chose pendant dans l'air.

Lorsqu'ils furent seuls, le capitaine Piotr le suivit quelque temps des yeux, puis se tournant vers Rafal, lui demanda :

— Est-ce que notre père ne m'a pas fait dire... C'est-à-dire...

— Rien du tout ! dit Rafal promptement et il devint rouge comme si on l'avait surpris en flagrant délit de vol. Il sentait en lui une agitation qu'il n'avait jamais éprouvée. Pour la première fois de sa vie il se trouvait en présence de quelque chose qui était comme lui-même et en même temps était étranger, digne, sublime.

Piotr répéta comme un écho :

— Rien du tout !

Dans ce cri perçait tant de souffrance, que Rafal ne put pas la supporter. Il sentait qu'il devait réparer ce qu'il avait dit.

— Lorsque je partais, je ne l'ai même pas vu, il était précisément... aux champs.

— Il était aux champs... sourit l'aîné.

— Oui, il était sorti...

— Et il n'a pas pris congé de toi ?

— Mais non, car même... je dois dire...

— Parle-moi franchement... sourit Piotr. Tu t'es rendu sans doute coupable envers lui ?

Rafal grinça d'un rire cynique et désagréable, en montrant toutes ses dents :

— En effet...

— Parle donc franchement !

— Notre père m'a ordonné de quitter la maison ! Il m'a même donné un hongre aveugle et la jument Margola pour me traîner comme un cadavre au cimetière.

— Oh ! et pourquoi donc cela ?

— Parce que j'avais crevé un cheval de selle.

— Crevé un cheval... Et c'est seulement pour cela ?

— Puisque je le dis à mon frère...

— Ce cheval était-il d'un si grand prix ?

— « Baska », une pouliche de Popielatka.

— Je ne l'ai pas connue... Il y a longtemps que je n'ai pas été à la maison. Mais ne te désole pas, mon petit Rafal. Moi-même je suis parti, ou plutôt je suis sorti, sans prendre congé, presque chassé par les chiens. Ce sont là des choses anciennes... Je pensais que notre père m'envoyait, par ton intermédiaire...

Le capitaine se leva et se mit à arpenter la pièce. Rafal le suivait des yeux et fixait avec une extrême curiosité son visage, chacun de ses mouvements. Il ne pouvait pas se faire à l'idée que ce frère mystérieux, qui, ayant quitté la maison paternelle, était allé quelque part dans le vaste monde et était devenu le symbole de choses couvertes par un silence d'orage, de choses grandes et effrayantes, habitait une si vieille et si pauvre demeure. « C'est bien lui ? Piotr ? » pensait-il, l'observant à la dérobée. Mais en même temps semblait disparaître la barrière qui les séparait. Une curiosité insatiable et quelque chose d'autre encore, quelque chose de nouveau, de proche, de cher lui faisaient oublier tout au monde. Ses yeux brillaient comme deux feux vifs.

Piotr s'arrêta devant lui et parla :

— Vois-tu, petit frère... Tu es encore très jeune et tu ne dois pas, peut-être, savoir tout ce que j'ai appris. Mais... qui sait ce qui sera demain... Je voudrais te dire pourquoi je n'ai pas été chez vous depuis si longtemps, afin que tu ne te trompes pas sur mes sentiments à l'égard de mes parents.

— Allons donc !

— Voici ce qui s'est passé... Mon père me mit à l'école des

cadets. Je n'avais pas été depuis longtemps à la maison, car pour l'été un camarade de l'école me prenait habituellement chez lui. J'arrivai à Tarniny lorsque j'étais déjà caporal. J'avais la tête pleine d'idées... Je ne sais pas si tu me comprends...

L'ancien collégien se composait une mine de circonstance, quoiqu'en somme il ne fût pas bien sûr de lui-même.

— Déjà à l'école avait commencé un mouvement d'idées... Nous lisions beaucoup... « Observations sur la vie de Jan Zamoïski », « La vie de Chodkiewicz », étaient de clairs flambeaux dans la nuit sombre. Je te donnerai ces livres... Nous regardions d'un œil irrité l'oppression des paysans, la marche des affaires publiques. Chacun avait confiance en son épée et avait prêté serment sur elle. Nous croyions que toute la République reposait sur nos épaules et que c'est nous qui la soulèverions. Lorsque je revins à la maison et me mis à parler avec mon père, le désespoir s'empara de moi. Notre père s'était rangé du côté de ceux que je détestais à la mort. Il m'intima l'ordre d'agir et même de penser comme lui-même et les autres. Il insistait pour que je me renie moi-même. Pendant une conversation il m'injuria, au cours d'une autre il me menaça.

— Je sais, je sais... dit Rafal.

— Tu as entendu dire cela à la maison ? demanda Piotr se penchant vers lui.

— J'ai entendu...

— Maman te l'a dit ?

— Maman, Anoussia...

Piotr respirait vite et difficilement... Ses joues brûlaient. Il marchait rapidement par la pièce et jetait de temps en temps des paroles basses comme un souffle.

— Il piétina mon honneur d'officier. Ce n'est rien ! Mais toute mon âme... Dans un accès effrayant de colère, d'irritation sauvage... lorsqu'il appela les valets de ferme... je lui criai que j'étais officier, que je ne me laisserais pas faire... je dégainai... Mon Dieu !...

Il s'assit presqu'inanimé et resta ainsi, reprenant haleine avec difficulté. Il dit encore :

— Je partis la nuit. Il y a de ça tant d'années ! Lorsque nous allions du pays de Braclaw près de Grochowo, le jour et la

nuit, vers Potancow... je voyais de loin notre pays... Et après... pas un seul mot...

— Notre père ne savait rien de toi, ni nous non plus...

— Et que pouviez-vous savoir ? Rien de particulier. Sur la place de Szczekocin... les Prussiens m'ont percé de leurs baïonnettes. Je perdais tout mon sang... j'étais couché parmi les cadavres. Ce soldat que tu as vu retourna dans la nuit me chercher et me trouva à demi-mort. Il me transporta dans ses bras... Je fus soigné dans une maison du pays de Cracovie et lorsqu'enfin je me levai, au fond... ça ne valait pas la peine...

Il claqua des doigts et dit précipitamment :

— Oh, je ne puis pas parler !

Après un instant il recommença pourtant :

— J'arrivai avec ce soldat ici d'où il est originaire. Je louai cette propriété et je reste ici. Il y a peu de terre, nous défrichons les sols incultes... La tristesse me ronge... Et de la maison... pas un mot !

Rafal, mû par un sentiment étrange, se mit à parler de la maison, à raconter tout ce qui avait passé par sa mémoire et y était resté. Piotr se tenait de nouveau devant lui et, les yeux enflammés, l'encourageait à parler.

Piotr s'informait, comme un petit garçon, des arbres devant la maison et du jardin, particulièrement d'un vieil orme au bas de l'enclos, des chevaux et des chiens, des meubles de la maison, des champs, des chemins, des valets et des paysans. Ses yeux et sa bouche riaient maintenant comme les yeux de Rafal. Ils devinrent tout à fait ressemblants l'un à l'autre, ils étaient comme un seul être en deux personnes. Parfois, au beau milieu de quelque récit, ils s'interrompaient par des exclamations et volaient comme sur des ailes à un autre sujet.

Piotr posait des questions au sujet des vieilles tantes, des pensionnaires infirmes et s'informait de chacun et de chacune d'un seul mouvement imitateur quelconque, d'un clignement d'œil caractéristique ou d'une intonation particulière. Parfois, au milieu d'un rire animé, leurs visages se figeaient lorsque passait quelque souvenir douloureux.

Michcik couvrit la table d'une petite nappe et mit les assiettes. Ils soupèrent, plus que modestement, rapidement, sans y prêter attention. Michick prépara le lit de Rafal sur un

canapé recouvert de cuir vert et resta près de la porte, grognant de temps en temps.

— Va dormir, mon vieux... lui dit Piotr, sans interrompre la conversation.

Le soldat balbutia de nouveau son : « à vos ordres ! » et s'éloigna.

Les chandelles se consumèrent dans les chandeliers de fer blanc. Piotr en trouva de nouvelles et les alluma. Il questionnait Rafal avant tout sur son père. Il posait mille questions sur sa santé, il voulait savoir par le menu ce qu'il était devenu.

Rafal s'embrouillait dans les réponses, perdait de vue les limites qu'il n'avait jamais jusqu'alors dépassées. Il était franc pour la première fois de sa vie. Il n'aurait pu dire lui-même, quand l'idée lui vint de raconter à Piotr toute la vérité sur son aventure de nuit, sur sa lutte avec le loup, avouer son amour pour Hélène. Mais là, un sentiment imprévu, pareil à un commandement d'elle, l'obligea au silence.

Piotr écoutait tout, les yeux larges ouverts. Il priait de répéter dix fois de suite certains détails. La conversation passait d'un sujet à un autre tout différent. Ils ne remarquèrent pas que la lumière des chandelles avait pâli et que les murs étaient devenus plus visibles. Par une fenêtre ouverte entrait un froid vif. Les branches et les tiges, les brindilles aux feuilles à peine épanouies, mouillées de la rosée matinale, restaient sans mouvement dans le jardin, envahies d'un sommeil irrésistible. Cependant de temps en temps une tige, jeune et flexible, tremblait, comme pénétrée de froid, et soudain des gouttes de pluie tombaient, faisant un bruit particulièrement troublant, tel un bruit entendu en songe... De temps en temps un vent léger, frais et humide, venu de dessus les eaux, se suspendait aux branches du jasmin espagnol et se cachait entre les feuilles mouillées pour s'endormir un instant, pour reprendre haleine dans leur sein par un sommeil réconfortant. Du lointain brumeux arriva le cri doux, indécis d'une poule d'eau.

Le jour commençait à poindre. Par les fenêtres se répandit une douce lueur bleuâtre et au loin se dessinèrent en lignes sombres les petites collines et les bandes de forêts dans les plaines. Très haut, sur un ciel limpide, pareil à un lis, brillait d'un ultime éclat la tutélaire étoile du matin. Déjà l'aube,

couleur de rouille, venant des confins de l'horizon, embrasait la terre.

Piotr dit :

— Tu n'as même pas vu, mon petit Rafal, comment je suis installé. Viens voir. Il fait déjà jour.

Ils s'arrêtèrent tous deux à une fenêtre ouverte.

En bas, immédiatement derrière la haie du jardin, on voyait, à travers les branches, l'étang assoupi. Sur la surface de ses eaux bleu-clair fumaient, pareilles à de l'acier bleui par le feu, des brumes de couleurs merveilleuses. Parentes de la terre et du ciel, elles quittaient l'eau pour le firmament, se séparant du sol avec regret, comme une âme quittant son corps. Mais à peine l'avaient-elles quitté, qu'elles s'arrêtaient soudain comme absorbées dans une prière. Il paraissait alors à ceux qui les regardaient que ce moment devait durer infiniment, qu'il était l'éternité, que tel était en effet l'infini. Mais la lumière s'épandait. Les brumes repliaient leurs voiles merveilleux, étendaient leurs ailes transparentes et, défaillantes et se tordant de regret, disparaissaient dans l'azur. Là où le jour n'avait pas encore pénétré, dans les profondeurs des aulnes, leurs sœurs bleuâtres continuaient un songe commencé bien avant dans la nuit. Parmi elles les arbres étaient tout autres : ils avaient des feuilles bleu-clair et leurs troncs paraissaient s'élancer d'un nuage de neige. Les couches de sable sur les bords plats de l'étang étaient roses comme les joues d'un enfant qu'on réveille.

Piotr entoura la taille de Rafal de son bras gauche. Et Rafal s'appuya aussi timidement contre l'épaule de son frère. Ils se turent. Ils assistaient sans bouger à ce lever du soleil et regardaient les eaux magnifiques et les couleurs irisées qui commençaient à rougir. Il régnait un tel silence qu'ils entendaient couler la vie en eux.

Solitude.

Le printemps s'écoula.

Rafal était toujours à Wygnanka. Son frère Piotr lui avait donné une entière liberté. Wygnanka était cachée au milieu

des bois, loin des grandes routes, dans un désert complet. Il y avait peu de champs arables et c'était seulement le capitaine qui, ayant affermé la campagne, s'était mis à cultiver et à ensemencer les friches. Ici même, derrière l'étang, sur le monticule, s'étendait un long pâturage inculte. Cette terre, couverte de genièvre, de bruyère, de bouleau et de serpolet odorant, avait été évidemment labourée jadis, car on y voyait distinctement des sillons et des plates-bandes. Lorsque Rafal y vint pour la première fois, il y trouva un juif au pied tortu qui, avec une pioche ayant avec lui une certaine ressemblance, arrachait le genièvre du sol. Rafal entama une conversation avec le vieillard et apprit de lui beaucoup de détails. Le juif s'appelait Uryasz (« mais seulement sur le papier »), en « réalité » on l'appelait Urys. Il était cordonnier de son métier, mais accomplissait aussi d'autres travaux. De même que la pioche ressemblait à Urys, ce dernier de toute sa silhouette ressemblait à un arbre, à un saule, à un tronc aux racines tordues. Ses mains noueuses étaient couvertes de grandes taches de rousseur, pareilles à de la résine refroidie. Sa barbe et ses paillès étaient tellement décolorés par le soleil et par les intempéries qu'ils rappelaient la mousse des arbres. Ses vêtements en guenilles ressemblaient tout à fait à de l'écorce.

— A présent que monsieur le capitaine avait commencé à défricher les terres abandonnées, il était embauché pour ce travail. Autrefois, il y a deux ans, monsieur le capitaine venait parfois lui-même sur le champ en friche et arrachait le genièvre de ses propres mains. Mais monsieur le capitaine manquait déjà alors de force et le genièvre a la racine longue, comme la misère humaine. Non. Il manquait de force... Peut-être en avait-il eu autrefois, il en avait eu sans doute, mais à présent il n'en avait plus du tout. Est-ce qu'on peut avoir de la force après une pareille maladie ? Maintenant il ne vient jamais au champ... Lorsque monsieur le capitaine arrivait d'un pas lent, il avait l'habitude de s'asseoir sur une pierre et de regarder comment Urys travaillait. Il ne venait pas pour surveiller le travail... Ce n'est pas un homme capable de surveiller un autre homme. Je vous demande pardon, mon jeune monsieur, pourquoi un pareil chrétien n'est-il pas né pour devenir rabbin juif ? On trouve beaucoup de rabbins sages parmi les israélites, mais

le rabbin le plus sage entre les rabbins, le « magiet » lui-même, n'est pas aussi sage que monsieur le capitaine. Il sait tout de par sa propre raison. On peut vendre chacune de ses paroles argent comptant, comme la meilleure marchandise. Il a parlé plusieurs fois, mais pas au sujet de cette friche, ni du gain, ni du manger ou du boire, ni de la vie ici-bas, mais de la vie dans l'autre monde... Urys ne se rappelle pas et ne peut pas répéter ce qu'il a dit au sujet de ces choses, d'Adonaï lui-même, mais au moment où il passe sa lévite et commence à dire les prières il sait fermement que le capitaine a dit la vérité pure. Il n'a pas parlé comme parle d'habitude, sans offense, un goy à un juif, il n'a même pas parlé comme un juif à un autre juif. Il est venu une fois, s'est tu longtemps et a finalement questionné Urys sur la vie dans l'autre monde, l'éternité... Ce qui arrive, lorsqu'un homme meurt ? Urys croit-il en Jahvé ? Qu'il le lui dise... Urys avait été très effrayé, Urys tremblait, mais il lui dit la vérité. Et puis, il dit une si grande parole au plus pauvre des juifs de Wygnanka, qu'Urys se rendit compte alors de sa sagesse. Le seigle du semis d'automne qu'on voit là bas a été semé par monsieur le capitaine lui-même, mais l'autre de cette année a été semé par Michcik. A-t-on jamais vu qu'un pareil gentilhomme semât ou défrichât ? Il s'est ceint d'un tablier et a semé lui-même. Ça fait plaisir à Urys d'avoir défriché cette novale et que monsieur le capitaine l'ait ensemencée.

Une belle avoine poussait sur cette nouvelle terre, comme une herbe sauvage.

Rafal ne fut pas aussi aimable avec Urys que son frère Piotr. Il le quitta en riant et alla observer son dur travail du fond d'un bouquet de bouleaux qui était resté au milieu des champs labourés.

Il passait ses journées et ses soirées en des rêveries paresseuses dans ces taillis, dans les prés étendus, dans les roseaux vierges et inaccessibles du bord de l'étang. Il passait parfois la moitié de la journée couché sur le dos dans la forêt de chênes, regardant le ciel et les nuages qui voguaient dans l'azur. Il lui arrivait de demeurer de longues heures dans un îlot, accroupi au milieu des roseaux et des lis de marais. Ce n'est que la faim vulgaire qui l'arrachait du rêve et le chassait à la maison. Souvent captivé par ses pensées, si vagues qu'elles étaient proches

du néant, il n'entendait pas les appels sauvages de Michcik, qui l'invitait à leur repas de soldat. Parfois il rentrait à une heure tout à fait inopportune, pensant venir à temps.

Ce qui était gravé dans son cœur était pour lui la seule réalité...

La personne d'Hélène avait disparu de son imagination, même son souvenir s'était évanoui. Dans son âme était un vide vague situé au delà de la limite de l'imagination.

Le capitaine Piotr passait les journées également dans la solitude. Dès le matin Michcik apportait un grand fauteuil sous les tilleuls de la cour d'où on pouvait voir tous les environs et le plaçait sur un petit tapis. Le capitaine y passait toute la journée, regardant l'espace avec des yeux somnolents. Son visage pâle, entouré de cheveux abondants, reposait immobile sur la paume de sa main. Cependant plus souvent sa tête impuissante était rejetée sur le dossier du fauteuil et les yeux étaient fixés sur le ciel. Dans les branches des tilleuls séculaires bourdonnaient des essaims d'abeilles. La fleur subtile et dorée du tilleul répandait un parfum enivrant. Des plates-bandes du parterre, où se dressaient en rangées de délicates balsamines, des œillets, des pensées, se dégageait l'odeur du réséda.

Au loin, derrière l'étang, on voyait des prairies, couvertes encore d'herbe qu'on commençait seulement à faucher. Du moulin, immobile à cette époque de l'année, arrivait le bruit de l'eau chantante qui, dégouttant des vannes de l'écluse, contait des choses éternelles, dans la solitude profonde. Le ménage de la maison était fait par Michcik. Sous sa direction, les gens accomplissaient la corvée ; il surveillait les valets et les filles de ferme, prenait soin des chevaux et du bétail, des granges et du grenier, du garde-manger et de la cuisine. C'était lui-même qui préparait le dîner.

Le village, composé de onze chaumières, apparaissait sur le monticule rouge et pierreux avec la misère de ses toits pourris et de ses murs vermoulus.

Un jour, vers la fin juin, immédiatement après le dîner, Rafal était assis à l'ombre des tilleuls près de son frère, se préparant à se mettre bientôt en route pour une nouvelle course. Son fusil était près de lui son sac sous la main. Il attendait seulement que la chaleur de midi diminuât. A ce moment les

chiens qui sommeillaient levèrent la tête et se mirent à aboyer. Derrière les bâtisses, sur la route, on entendit un bruit et bientôt, dans un nuage de poussière, une voiture s'arrêta devant la porte. Puis une paire de chevaux courtauds, bais, en harnais tintants armoriés attelés à un riche cabriolet, entra dans la cour. Un jeune homme svelte sauta de la voiture. Il jeta sur les bras du domestique un sarrau de toile et s'approcha de ceux qui étaient assis avec un salut élégant.

— Le prince Gintult, murmura le capitaine à son frère.

Rafal regardait l'inconnu avec un ravissement muet. Il oublia de lui rendre son salut. Il ne pouvait pas détacher les yeux de son costume de drap foncé et de ses chaussures reluisantes. Le prince Gintult s'approcha avec un sourire du capitaine et lui serra cordialement la main. Piotr se leva, mais le nouveau venu le fit rasseoir immédiatement à sa place et s'assit lui-même sur le bord d'une chaise qu'on lui avait apportée. Lorsqu'il ôta son chapeau, Rafal eut l'occasion d'admirer sa charmante chevelure claire qui tombait en boucles et d'aspirer les parfums dont le beau jeune homme s'était aspergé.

— Capitaine, je reviens pour m'informer de ta santé, quoique j'aie des raisons suffisantes de me fâcher pour l'antipathie que tu nourris et, ce qui est encore pis, que tu montres à mon endroit. Pourquoi ne m'as-tu pas rendu ma visite en décembre, dit le prince.

— Je ne pouvais vraiment pas venir en décembre. Mes forces diminuent continuellement, s'excusait le capitaine.

— Vraiment, tu te sens si mal ?

— Je me sens mal. Un manque de forces.

— C'est fâcheux ! Quels sont les symptômes de ta maladie ? Car à en juger d'après l'extérieur...

— Le symptôme le plus évident c'est l'afflux du sang vers la poitrine et la gorge, d'où des hémorragies fréquentes. L'aide-chirurgien de Wloszczowa m'a saigné plusieurs fois, mais ça ne m'a pas fait de bien. Après chaque saignée je sens une perte de forces encore plus grande.

— Pourquoi n'invites-tu pas mon médecin de Kielce, comme je t'en ai prié ?

— Est-ce que le médecin peut me rendre mes forces ? Quand

une poire est mûre elle tombe. Et qu'y a-t-il de nouveau chez monsieur le prince ?

— Rien de nouveau. Je m'ennuie... Je chasse, parfois j'enrage, mais avant tout je m'ennuie... Je pense souvent à toi, mon vieux camarade.

— Je te remercie.

— Tout est passé ! Comme un songe nocturne, tout est passé dans le domaine de la mort. Rien n'existe. Te souviens-tu de notre vie au corps des cadets, de nos leçons d'escrime chez Martin Deschamps ? Et Chollet, et la langue française obligatoire ? Et le vieux maître de danse Davigni ?

— Davigni... répéta le capitaine comme un écho.

Un sourire triste comme une larme glissa de ses yeux et s'arrêta sur ses lèvres.

— Notre belle jeunesse !... Ecoute ! Ne voudrais-tu pas louer chez moi une autre campagne ? Je t'affermerai celle que tu voudras, aux conditions habituelles et favorables, mais dans un endroit plus gai. Plus près de Grudno et du monde ! Je voudrais être plus souvent avec toi, Piotrus. C'est si désert ici, dans ces bois et ces sables, c'est triste et on ne se sent pas à son aise.

— C'est possible, mais, avec la permission de monsieur le prince, je préfère ne pas bouger d'ici. Et comme je verse *accuratissime* mes redevances au trésor de Grudno — ajouta-t-il avec un sourire — tu n'as pas de raison pour m'expulser. D'ailleurs je défriche assidûment les champs de genévrier, nettoie l'étang et y mets du poisson, assèche les prés. Les fossés...

— Tout à fait comme l'autre... Cincinnatus.

— Cincinnatus, prononça Piotr sèchement et froidement, ne se serait pas établi...

— Je ne voudrais pas me mêler de ta vie... seulement... Nous étions assis sur le même banc. Nous sommes restés dans le même rang à l'école et sur le champ de bataille. Tu m'as vu près de toi dans les combats. D'ailleurs, tu sais bien toi-même comme je t'ai aimé, dit-il.

— Prince...

— Je sais ce que je dis. Personne n'était plus que toi prêt aux hasards de la vie. Et aussi... Lorsque je te vois si négligé, il me semble que je commets un crime. Pourquoi es-tu ainsi ? Si différent ? Triste ? Que voudrais-tu ? Nous restions les

yeux dans les yeux, poitrine contre poitrine contre les baïonnettes sur la digue, dans la clôture de Chebdz... Tu as fait ton devoir aussi bien que Zolkiewski...

— Vous feriez mieux de vous taire, monsieur ! dit Piotr grossièrement et d'un ton vulgaire. Zolkiewski n'a pas abandonné vivant le champ d'honneur. Vous paraissez l'ignorer, monsieur ? Il paya de sa tête. Je l'aurais fait mettre sur une lance pour intimider éternellement les générations. Il n'a pas abjuré son Dieu sous le glaive.

— Mais aussi il avait des raisons pour tendre le cou sous le couteau. Mais toi, cher ami, souviens-toi seulement de ce que tu as vu durant ta vie. Etait-ce là la cause commune, l'affaire de Zolkiewski ? Ces troupeaux de bêtes humaines, ces sauvages sabre au flanc pour fendre la tête à tous ceux qui étaient plus sages. Lorsque je me rappelle ces bandes payées, ces gueules, ces têtes rasées, qui avaient le pouvoir de tout faire, Dieu ait pitié de nous !

Un sourire confus parut sur le visage de Piotr. Le prince continuait :

— Je me rappelle jusqu'à ce moment les petites diètes. Les petites diètes ! répéta-t-il d'une voix des plus sarcastiques. Mon père... était candidat. J'avais fini alors l'école et je considérais ces affaires avec respect, comme des choses saintes. J'accompagnais mon père. Je me souviens, lorsque nous passâmes près du pacage du faubourg où se trouvait le campement de ces messieurs, les frères et pairs du palatin... Je n'oublierai jamais ces tentes faites de perches recouvertes de grosses pièces de toile sale. Ces bâtisses en branches. Ces mâts et ces gazons, ces brasiers où on grillait les quartiers à la broche Des tonneaux de bière et d'hydromel, des barriques d'eau-de-vie, ha, ha ! étaient couchés çà et là et autour d'eux se pressait, une vraie horde de tartares, le prétendu parti du candidat qu'on nous opposait. Des haridelles maigres traînaient çà et là, s'imaginant d'ailleurs qu'elles étaient dans le camp de Kipczak. Messieurs les frères, en capotes, en cabans, en manteaux, en bottes enduites de goudron ou sans bottes du tout, nous ayant aperçus, se mirent à hurler à tue-tête et à tirer leurs sabres du fourreau. Ce même jour ils se mirent à piller les boutiques, à briser les vitres, à arracher les volets...

— Pourquoi faites-vous revivre tout cela, prince ?

— Pour que, par le diable, tu ne pleures pas l'abolition des droits de ces brutes de ton paradis. Ces droits devaient être abolis.

— Ce paradis était le vôtre, celui des magnats. Tu le dis toi-même.

— Mon père payait, excitait, enivrait sa bande, mais dans quel but ? Pour lutter à la diète pour la succession au trône. Il le faisait vraiment contre son propre intérêt. Car, plus qu'un autre, il pouvait se sentir bien dans cette voie ouverte qui l'aurait mené, s'il l'avait voulu, au trône.

— J'y ai depuis longtemps réfléchi et j'ai pris mon parti.

— Je conteste justement ta manière dé voir.

— Rien ne peut changer ce que j'ai enfermé en moi-même.

— Lorsque je suis rentré, continua le prince, j'ai trouvé tout en meilleur état que je ne l'espérais. C'est vrai que Varsovie est vide. Vide et délaissée comme un vieux cimetière. Les cours des palais se sont couvertes d'herbe, les fenêtres sont brisées ou bouchées. Et mon propre nid de même. Par contre les biens matériels n'ont jamais été à la même hauteur qu'à présent. Le blé ou la terre ont-ils jamais été aux prix d'aujourd'hui ? Je ne voulais pas en croire mes oreilles lorsque le commissaire me présenta le loyer des domaines. Le prix de Grudno a doublé et ma fortune a triplé, particulièrement en Prusse du nord.

— En Prusse du nord... Si c'est ainsi, peut-être me sera-t-il plus facile de jouer le rôle de Cincinnatus pour ton compte, prince... fit précipitamment Olbromski.

Ses yeux brillaient comme des feux et sa face brûlait, devenue couleur de brique.

— D'accord... De quoi s'agit-il ?

— Le soldat qui m'emporta du champ dans ses bras est ton sujet, originaire de ton village. Il sert actuellement chez moi en qualité de chasseur, de cuisinier et de sous-staroste. Je voudrais m'acquitter envers lui, mais je ne puis le faire comme je le désirerais. C'est pour cela...

Le prince Gintult le regardait dans les yeux avec un sourire méchant et dissimulé.

— Affranchir « le citoyen »... je ne sais pas son nom... l'élever, l'anoblir...

— Hélas, non seulement lui. Je voudrais te prier de sauver tout le village. C'est une commune malheureuse et très pauvre. La corvée dans ces conditions... J'ai justement élaboré un plan écrit, une évaluation...

— Peux-tu douter ? Je ferai très volontiers examiner le prix et la qualité de leur terre, abolir la corvée, puisque tu le désires, établir une redevance. Mais il y a une chose : la propriété ne m'appartient pas personnellement, j'ai des frères et des sœurs mineurs, c'est pourquoi le conseil de tutelle devra approuver ma décision... Ça demandera du temps. Mais je tiendrai bon.

Olbromski se souleva du fauteuil comme s'il voulait se pencher vers les pieds du prince. Rafal qui restait au loin, immobile près de la haie, observant cette scène, ressentit à la vue du geste de soumission de son frère une colère et un accès de fierté, comme jamais il n'en avait senti. Une colonne de feu monta en lui. Il ne pouvait pas comprendre d'où venait cette soumission servile chez cet officier froid et hautain, ne comprenait pas la joie qui illuminait d'une manière éclatante le visage de son frère.

Sa sympathie était dans cette affaire du côté du prince.

Piotr à demi debout, les mains appuyées sur les bras du fauteuil, appela :

— Michcik, Michcik !

Il y avait dans sa voix quelque chose d'étrange. Ses yeux étaient grands ouverts et pleins de larmes. La bouche ouverte riait de toutes ses dents. Puis il se tourna vers le prince et de sa belle main amaigrie serra son genou avec un murmure :

— Je te remercie... je te remercie sur cette terre... encore un jour.

Michcik s'approcha se tenant raide et les mains à la couture du pantalon.

— Aux pieds du seigneur !... Le prince... t'a donné...

A peine le soldat eut-il pris le temps de se baisser et d'entourer des bras les genoux du prince, qu'un nouveau sentiment brilla dans les yeux de Piotr. Le prince Gintult repoussa de toute sa force le paysan. Son regard était plein de colère et de raillerie :

— Je ne puis pas souffrir ces scènes sentimentales... Je ne suis pas né pour les bucoliques, particulièrement après tout

cela... J'ai une aversion insurmontable pour toutes ces nobles faiblesses, pour cette bonne impuissance que tu m'as enseignée sans succès. En vérité c'est une chose abominable... Crois-moi...

— Je ne comprends pas... Je ne sais pas du tout...

— Je dis, continua le prince avec précipitation, que ma race saine, grande et forte et, je l'admets, aussi la tienne, secoue, comme après un émétique, toutes ces fades vertus. J'ai étouffé toujours, je te le dis aujourd'hui franchement, dans cette atmosphère molle et à présent elle me dégoûte. Je mets la puissance de l'âme, la volonté, la force, la fierté, la dignité royale d'un primat, comme Poninski, au-dessus de vos sentiments fades...

— Qu'elles sont inconsidérées ces paroles !...

— Lorsque j'ai regardé tes yeux heureux jusqu'à la mort, illuminés comme autrefois, car maintenant ils se sont déjà éteints, emportés vers les hauteurs, j'ai senti en moi ces dignes dédains des espaces de l'esprit que tu as souillés, empoisonnés par tes basses émotions. Un pareil bonheur devrait appartenir à quelque chose d'autre. De pareilles émotions devraient précéder les faits d'un Warnenczyk, d'un Chodkiewcz, d'un Sobieski... Que vaudrait un homme, s'il marchait toujours dans tes chaînes du devoir à l'égard des petits, dans les entraves de la pitié envers les faibles, de la sympathie à l'égard de ceux qui sentent mauvais ? Quelle action peut-on accomplir ainsi ? Dis-moi... Tu te réjouis d'avoir fait affranchir un paysan, comme si tu avais déplacé des montagnes.

— En effet ma joie n'a pas de bornes.

— Tu te réjouis non pas de ce que tu l'as relevé, car il restera ce qu'il a été, mais de ce que tu es descendu de la hauteur dans la vallée, dans sa misérable vallée. Toi-même qui es la lumière, tu as borné tes aspirations au petit monde de Michcik, ou d'un marmiton. Tu lui fais du mal à lui-même, si tu l'élèves, si tu le traînes après toi. Sa volonté, sa force, sa puissance d'âme, tu les condamnes au sort d'un chariot traîné par un cheval.

— Des mots, des mots.

— Ce ne sont pas des mots. Lorsque je regarde à présent le monde, mon monde, je suis fier à l'idée que je lui appartiens par mon sang, ma chair, mes os, par chacune de mes fibres. Quels hommes ! Chacun à sa manière. Chacun personnel,

chacun se suffisant à lui-même, unique au monde, chacun vraiment un seigneur. A-t-on jamais vu quelque part sur terre un monde pareil ! Samuel Zborowski, Laski, les Radziwill !... Et Czarnecki ? et Sobieski ?... Qui leur a ordonné de faire ce qu'ils ont fait ? Tout cela venait d'un cœur magnanime..., Chaque chemin menant à la république est couvert de leurs cadavres ; de Varsovie jusqu'à Vienne, le bord de la route en est jonché. Vous autres, tous sages, vous avez outragé la mémoire de ces hommes. Et ce qui est encore pis, vous avez émancipé la populace afin qu'elle ose lever la main sur les seigneurs.

Le visage d'Olbromski se crispa et sa main droite se mit à chercher impatiemment, à tâtonner près de lui.

— Tu es malade... donc je me tais... dit le prince.

— Tu m'as blessé...

Piotr ne dit que cela, mais ne détourna pas son regard du prince. Ses yeux prirent une expression étrange, que Rafal avait déjà aperçue avec anxiété. Ils ressemblaient à des cendres refroidies dans lesquelles ne peut se maintenir aucune étincelle. Enflammées, elles s'éteindraient promptement, après un frémissement, dans la poussière sèche. Le prince proféra, le regardant dans les yeux:

— Je te l'aurais prouvé, si ta santé était meilleure que tes *palladiums*...

— Ne me parlez plus, monsieur... dit le malade en toussant doucement.

Le prince Gintult se leva paresseusement de son siège et proféra entre ses dents :

— Je vous aurais demandé raison d'un pareil commandement, si seulement vous pouviez vous tenir debout.

— Demandé raison ! cria Piotr d'une voix tonnante. Je suis encore en état de vous donner satisfaction ! Sur-le-champ... Michcik !

— Vous comprenez que dans votre état je pourrais vous tuer d'un seul coup.

— J'ai le droit de choisir. Apporte les pistolets... Les témoins sont là.

— Quels témoins ? Je ne les vois pas...

— Mon frère.

— Ah, votre frère. C'est sans doute votre témoin. Moi, vous me laissez aimablement le « citoyen » Michcik.

Olbromski se taisait, gardant un air étrange. Il dit encore doucement :

— C'est un soldat...

Puis sa tête retomba en arrière, sa face devint pâle, pareille à un masque de plâtre. Le sang apparut sur ses lèvres et des gouttes de sueur sur son front. Son corps se mit à trembler. Ses yeux secs parcouraient lentement le lointain.

Michcik, qui restait appuyé de l'épaule contre le tronc d'un tilleul, s'approcha de son maître et se mit à lui parler en bégayant si fort que ni le prince, ni Rafal ne comprirent rien à ses paroles. Puis le capitaine lui fit, sans doute, signe d'un mouvement des paupières, car Michcik passa les bras sous lui et le porta, comme un nourrisson, à la maison. La belle tête de Piotr était tombée sur son épaule. Rafal accompagna Michcik sans se rendre compte de ce qu'il faisait. Le prince resta sur place. Il ne suivit même pas des yeux ceux qui s'en allaient.

Lorsque le soldat eut pénétré dans la première pièce, il poussa subitement un cri, puis cria une seconde fois d'une voix aiguë et sauvage. Rafal se jeta vers lui.

Michcik déposa Piotr lentement et avec précaution sur un canapé placé sous la fenêtre. Rafal regarda avec épouvante son visage. Il vit que la lèvre inférieure était mordue par les dents, un sourire étrange était figé sur sa bouche et ses yeux... Les pupilles transparentes regardaient avec douceur et curiosité en un attendrissement touchant.

Alors ils s'éloignèrent tous les deux avec respect et, se tenant à distance, prièrent dans le silence. Puis le paysan se mit à sangloter et à gémir. Il se frappait de son poing dur de soldat la poitrine. Des syllabes, des bribes de prières s'échappaient de ses lèvres noircies, pareilles à une menace effrayante et enragée, pareilles à un appel au jugement et à un serment solennel. A ce moment ils entendirent derrière eux le bruit du loquet.

Le prince Gintult entra dans la pièce. Il s'approcha doucement de la dépouille mortelle du capitaine et se pencha. Puis il siffla, comme s'il s'était fait une brûlure, claqua des doigts et dit à Michcik d'étendre le mort sur le canapé.

Bientôt on vêtit le capitaine de ses habits de tous les jours

car il n'avait pas d'uniforme, on posa seulement son épée à la dragonne d'argent, qui pendait au-dessus du lit, à côté de lui et un petit portrait du chef sur sa poitrine. On lui ferma les yeux avec deux pièces de cuivre usées.

Le prince Gintult restait assis sur une chaise et regardait le défunt.

Il faisait déjà nuit lorsque de l'église de Grudno, située à quelques verstes, on fit venir, évidemment par ordre du prince Gintult, des cierges et une femme-pleureuse. Alors on alluma les cierges, placés dans de hauts chandeliers noirs, et on les rangea sur deux rangs près de la dernière couche de l'habitant de cette maison.

Le chariot repartit. On entendait le bruit de ses roues s'éloignant dans la profondeur des ténèbres... Michcik fit le lit pour Rafal dans un petit grenier, tout à fait vide à cette époque avant la récolte. Il y étendit une botte de foin récemment apportée du pré et la recouvrit de draps. Mais Rafal ne pensait pas à se reposer. Ils restèrent assis tous les deux, lui et le soldat, à la porte du grenier, l'un sur le seuil et l'autre sur un morceau de bois qui servait de marche, et regardèrent dans la nuit sans se parler. Tout se taisait et même les chiens n'aboyaient pas dans les villages voisins.

Les arbres de Grudno.

Toute la journée suivante fut consacrée aux préparatifs des funérailles. Michcik alla au bourg de Wloszczowa chercher un cercueil et Rafal se rendit chez le curé de Grudno. D'ailleurs tout y était déjà réglé par le prince. Rafal apprit seulement que le corps devait être transporté ce même jour à l'église. Il rentra alors à Wygnanka et s'occupa d'expédier une lettre à ses parents par un envoyé spécial. Le soir tombait déjà lorsqu'on eut trouvé un cheval, et que l'envoyé après avoir mangé se fut informé du chemin à prendre. La pluie qui avait commencé vers midi tombait à torrents. Michcik, trempé jusqu'aux os, rentra avec le cercueil et y déposa pour le repos éternel son maître et camarade.

A peine tout cela était-il accompli que pénétrèrent dans la

cour une demi-douzaine de voitures, plusieurs britchkas et charrettes. C'était le prince Gintult qui venait avec toute sa famille et sa suite pour assister à la translation du corps du capitaine à l'église. Rafal fut tellement intimidé par toutes ces personnes inconnues qu'il se décida avec peine à quitter son grenier. Sous ses yeux descendaient des carrosses, des « bâtardes » et des charrettes, des femmes jeunes et vieilles, belles et laides, d'élégants messieurs... Tous entraient avec l'expression d'un recueillement profond par la porte basse de la maison. Etaient aussi présents le curé, l'organiste et le service de l'église.

La nuit tombait déjà et les heiduques, les gardes, les cochers et les domestiques allumèrent des flambeaux résinés. On porta dehors le cercueil à la lumière de feux mornes et aux chants liturgiques. Au milieu de la cour était un simple chariot attelé de quatre chevaux et couvert de paille et d'un grand tapis. On y plaça et attacha avec des cordes le cercueil. Le curé, soulevant les pans de sa soutane, ouvrit la marche. Des gens portant des torches le suivaient.Près du cercueil marchaient le prince Gintult et derrière lui les dames. Leurs vêtements étaient éclaboussés et leurs pieds s'enfonçaient dans la boue de la route défoncée. Malgré cela personne ne monta en voiture. C'est seulement derrière cette troupe élégante que marchaient au loin Rafal intimidé et près de lui Michcik. Lorsque le convoi funèbre traversa le village, des chaumières sortirent des paysans en chemises sales, en vieux pantalons dépenaillés, des femmes en jupes courtes et crasseuses, des enfants atteints de la plique et demi-nus. Tout ce monde restait bouche bée en voyant ce magnifique convoi et c'est seulement lorsque les lumières furent déjà loin, que le village se mit en marche et avança, se tenant éloigné du cortège des seigneurs. A la sortie du village le chemin descendait entre deux montagnes boisées jusqu'à la rivière et longeait son bord. A ce moment c'était une route marécageuse, coupée de ravins et çà et là encombrée de pierres. Malgré cela tous marchèrent à pied. Crottés jusqu'aux genoux, ils atteignirent Grudno déjà dans la nuit. La pluie était moins forte, mais continuait pourtant à tomber. Lorsque le convoi s'approcha des allées de Grudno, Rafal marchait près du groupe même des seigneurs. Il avait pris courage. Sa tête était

pleine d'un orgueil absurde pour la raison que c'était justement lui, auquel personne ne faisait attention, qui était le frère de celui auquel on rendait de tels honneurs. Il tâchait de se faire remarquer d'une manière ou d'une autre, d'attirer l'attention... Il s'adressait à demi-voix à Michcik, le questionnait sur différents détails, lui donnait des commissions. Le soldat levait alors la tête et le regardait de ses yeux pâles et stupéfaits en marmottant quelque chose. Sur les visages des dames et des messieurs se peignait une vraie rage, lorsqu'il fallait patauger dans ces bourbiers qui ne séchaient jamais. Une dame, surtout, déjà âgée, crottée, à la coiffure défrisée, toute mouillée, jetait autour d'elle des regards meurtriers. Le prince Gintult marchait devant, la tête haute. Il traversait les plus profonds bourbiers sans les remarquer, absorbé par ses pensées. Enfin le chemin devint meilleur. Il montait vers l'église située au sommet d'un monticule. Des deux côtés de la large route se dressaient des tilleuls séculaires, des peupliers de la Vistule, des charmes, des érables, des chênes, des hêtres. Ils paraissaient doublement grands maintenant, leur ramure éclairée par les lumières vacillantes des torches d'où s'échappaient des tourbillons de fumée grise. Leurs branches atteignaient le ciel noir et leurs feuilles bruissaient dans les nuages. Il y avait une puissance infinie dans ces ramifications, ces triples et quadruples fourches, ces tissus de branches tendues vers le ciel, dans ces épaules, ces poitrines, ces bras et ces mains qui semblaient étayer quelque chose...

Mais surtout il y avait de la puissance dans leur bruissement.

L'un de ces vieux arbres, un énorme bouleau pleureur, se penchait de tout son tronc sur le chemin et sa cime, riche d'un feuillage très doux, touchait la terre, pareille à la tête échevelée d'un vieux paysan. Et il bruissait, il bruissait. Quelle voix insondable était dans son murmure !

Le cœur de Rafal frissonna et s'éleva vers ces arbres. Il regarda les branches hautaines, les troncs verts, comme du gazon, couverts de vieilles mousses, les branches qui se balançaient sous le ciel.

C'est alors qu'il comprit subitement que son bon frère Piotr n'était plus en vie...

A ce moment quelqu'un posa légèrement la main sur son

épaule. Rafal se ressaisit et aperçut près de lui le prince Gintult. Le jeune homme le considérait avec attention.

— Je ne me trompe certainement pas, dit-il, vous êtes, monsieur, le frère de feu le capitaine Olbromski.

— Oui, monsieur.

— Voulez-vous me dire si vos parents sont encore en vie ?

— Oui, monsieur.

— Les avez-vous informés ?

— Oui, monsieur.

— Je regrette de n'y avoir pas pensé avant. Il eût peut-être mieux valu attendre...

— Attendre nos parents pour les funérailles ?

— Oui, les attendre pour les funérailles...

— Oh, nos parents ne seraient probablement pas venus, dit Rafal.

— Et pourquoi ?

— Car ils sont depuis longtemps... D'ailleurs...

— D'ailleurs quoi ?

— D'ailleurs... ils habitent loin.

— Oui. Et vous, monsieur, où avez-vous l'intention d'aller après les obsèques ? A la maison ?

— Dieu m'en garde !

— Non et... ?

— Je vous demande pardon, prince... feu mon frère et moi, tous les deux...

— Qu'y a-t-il ?

Rafal bégaya et comprit seulement alors qu'il allait dire une bêtise.

— Je vous prie, monsieur, de venir chez moi après les obsèques, dit le prince aimablement, regardant quelque part au loin. — Veuillez considérer Grudno comme votre propre maison... Tout à fait comme si vous étiez chez votre frère. Vous y resterez tant que vous voudrez, vous partirez quand vous voudrez...

Il s'éloigna, mais revint sur ses pas et ajouta avec un sourire :

— Vous pouvez écrire à vos parents, si vous le voulez, que j'avais des comptes d'argent à régler avec votre frère. Je suis redevable envers lui. Vous êtes ici, monsieur, son héritier ? N'est-ce pas ?

— Oui, c'est possible... proféra Rafal.

— Eh bien, nous allons régler les comptes... Restez donc à Grudno.

Le prince appela d'un signe de tête un petit homme âgé, lui montra Rafal et lui donna des ordres. A ce même moment, entre les arbres, sur la cime du monticule, se fit entendre le son de la cloche des morts.

Courtisan.

Le château de Grudno était situé au fond d'un vieux parc. Un prince Gintult avait bâti cette demeure vers la fin du XVIIe siècle dans le style français. Avec les années la croissance des grands arbres détruisit la symétrie du jardin et çà et là des taillis de jeunes coudriers s'avancèrent jusque sur la grande allée, ratissée autrefois avec tant de soin. Le château, bâti sur les fondements d'un ancien château fort, était entouré de fossés remplis d'eau moisie. Ses murs avaient une épaisseur de plusieurs pieds, surtout à la base où étaient restées des salles aux larges voûtes, comme celles d'une prison ; et des fenêtres grillées. De solides contreforts obliques s'enfonçaient comme des pieds monstrueux dans les eaux grises d'un vieux fossé profond, à revêtement de pierre. Seul l'étage, aux colonnes corinthiennes, à l'architrave ornée de stucs, était le produit des temps modernes. Lorsque Rafal aperçut pour la première fois ce fier château, ses murs étaient fortement salis, les statues ébréchées, les colonnes noircies et dépouillées, comme les bornes du chemin. Dans la profondeur du parc se nichaient çà et là, entre les arbres, de petites maisons en maçonnerie et en bois, jolies et élégantes. Le majordome avait désigné l'une de ces bâtisses pour servir de demeure au jeune solitaire. C'était une maisonnette à une seule pièce avec une entrée gothique et une fenêtre de chapelle. Au-dessus de la porte, dans une niche se dressait un buste de Vénus, avec des yeux aux orbites vides et un nez abîmé. Ici même, dans le taillis passait une large route boueuse. Au-dessus de la bizarre maisonnette s'élevaient des peupliers noirs, des tilleuls et près de la fenêtre un grand et magnifique bouleau laissait pendre ses branches

jusqu'à terre. De cette fenêtre on apercevait une longue allée qui semblait s'enfoncer et disparaître sous terre. Rafal ne pouvait en détacher les yeux. Il n'avait rien vu de pareil de sa vie. Cette rangée d'arbres l'impressionnait par sa magnificence plus que le château lui-même, ou que le luxe de la cour princière. Lorsque le jeune solitaire y vint pour la première fois, posant lentement ses pieds timides, une frayeur s'empara de lui, un désir vraiment maladif de connaître les mystères de cet endroit, d'apprendre ce qui s'était passé là.

Des rêveries profondes se dégageaient de l'ombre de ces arbres et prenaient presque la forme de figures charmantes, de jeunes filles aux chevelures magnifiques.

Les arbres au-dessus de ce taillis et dans la profondeur du parc, se dressant au loin en une troupe fière, privilégiée, paraissaient ne pas croître, ne pas s'élever, ne pas monter de cette terre, mais voler vers le ciel sur des ailes. Les troncs glissants, rayés, des charmes couleur de serpent s'élevaient, se tortillant en nœuds, pareils à des fusées rapides et s'épandaient sous les nuages en une pluie de feuilles, en petites flammes de branches. Leurs cimes étaient vraiment dans les nuages. Et les tilleuls ! Les tilleuls dont chacun était âgé de quelques centaines d'années, aux troncs enfermés dans de grosses cottes de mailles, recouverts du côté du nord d'une couche grise de mousse. Un chêne se dressait, appelé « le cygne » à cause de la forme de son tronc courbé comme le cou de l'oiseau. L'énorme sphère de ses rameaux sombres, de ses branches et de ses feuilles dominait les touffes des bouleaux, des peupliers noirs, des ormes et des tilleuls. Les yeux se reposaient avec respect et humilité sur son tronc, ses nœuds, ses fantastiques blessures et cicatrices.

Vers cette allée descendait d'en haut une lumière verte, comme vers la grotte du glacier Rhodanien.

Rafal passa la première nuit agité des sentiments les plus étranges. Sa situation parmi les hôtes de cette maison le remplissait d'inquiétude et d'incertitude et en même temps ce monde bruyant et si nouveau l'attirait avec une force insurmontable. C'est seulement vers le matin qu'il s'endormit d'un sommeil profond. Au réveil il trouva près de son lit un petit plateau avec un service à café et des petits pains. Le café s'était

refroidi, mais Rafal l'avala avidement. La crainte le retenait, c'est pour cela qu'il se persuadait à lui-même qu'il avait sommeil, qu'il était fatigué, quoiqu'il eût envie de rencontrer ce monde nouveau, de le voir et de le connaître. Tandis qu'il hésitait ainsi et ne pouvait se décider, la porte vitrée s'ouvrit et un groom en livrée chamarrée passa la tête. Voyant que Rafal ne dormait pas, il entra et dit :

— Monsieur le majordome vous salue et vous prie à dîner...

— A dîner ? s'écria le dormeur avec étonnement.

Le garçon sourit avec malice et ajouta :

— On va servir tout à l'heure.

Rafal sauta à bas du lit et se mit à s'habiller à la hâte. Bientôt il fut prêt, et, les tiraillant avec impatience mille fois de suite, arrangea, ajusta et nettoya ses vêtements délabrés.

Il voyait au loin, devant le château, des tables dressées à l'ombre de chênes si forts qu'à peine quatre hommes auraient pu embrasser leurs troncs et si branchus qu'ils couvraient de leur ombre le quart de la cour. Une quinzaine de domestiques en livrée, de cosaques en blouses ponceau, galonnées, aux plaques armoriées, s'y empressaient ; des valets et des marmitons couraient. Bientôt retentit une cloche et de différents côtés, principalement du château, se dirigèrent vers les tables plusieurs dizaines de personnes. Le garçon, terrorisé à la maison et à l'école, tremblait à la pensée qu'il devait rejoindre cette énorme foule, mais bientôt il se redressa et prit l'attitude d'un « égal au palatin ». Puis il ouvrit la porte avec fracas et se dirigea bravement vers les tables. Personne ne fit attention à lui. Un bourdonnement régnait, comme dans une ruche. On entendait des rires, des exclamations et une conversation joyeuse, principalement en langue française. En entendant ces sons, qu'il pouvait à peine comprendre, Rafal souffrit en lui-même. Puis il se rapprocha si près qu'on commença à faire attention à lui. D'aucuns lui jetèrent un regard sans même penser à interrompre leur conversation. Pas un seul visage connu ! Rafal s'approchait d'un groupe ou d'un autre, faisant des demi-tours élégants avec un sourire niais et vague, paradant dans son costume usé. Pas un seul visage connu !

On occupa les places avec bruit parmi des rires gais, des re-

gards expressifs et une conversation animée. Rafal eut la vision rapide comme l'éclair du dernier moment qui s'approchait : il allait rester seul derrière les chaises ! Que faire alors ? Le sang lui monta à la tête. Rester parmi la valetaille. Ne valait il pas mieux retourner à sa chambre ?

Sa tête éclatait de désespoir, il ne voyait plus de place libre !

Soudain quelqu'un se leva et le montra à un domestique. Rafal respira. Bientôt il était assis sur une chaise et fixait du regard son assiette. Il entendait seulement un bruit dans sa tête et le battement de son cœur.

Il porta la cuiller à la bouche assez lentement. Il avait l'air si accablé, que si même une personne de connaissance avait été assise en face, elle ne l'aurait pas reconnu. Lorsqu'il se familiarisa un peu avec sa situation, il se mit à promener ses yeux sur la foule. Tout d'abord il fut frappé par la présence de femmes aux traits qui semblaient étrangers, aux visages sombres, aux yeux noirs et brûlants, de femmes très belles et qui l'attiraient vers elles. Ces dames étaient habillées à la française et parlaient français, c'est pourquoi Rafal pensa qu'elles devaient être de ces « émigrées » contre lesquelles pestait tellement dans ses maisons la petite noblesse crasseuse. Près de l'une de ces Françaises, la plus jolie, se tournant vers elle, était assis le prince Gintult. Il avait les yeux fixés sur le visage de sa voisine et un sourire sur les lèvres qui parut à Rafal particulièrement sympathique. Non loin étaient assises les sœurs du prince qui lui ressemblaient beaucoup, surtout la troisième, la dernière au bout de la table. C'était encore une fillette, d'environ seize ans, pas encore une demoiselle. Tout au moins tâchait-on d'en faire une fillette.

Elle avait les cheveux blonds, blonds comme un grain de froment mûr de Sandomierz. Ses traits charmants et délicats, simples, mais épanouis, étaient agités d'un rire continuel. Ses yeux de saphir, purs et immenses comme le firmament, s'ouvraient avec étonnement et ne quittaient pas le visage de son frère aîné avec lequel elle causait continuellement à voix basse ; soudain on entendait un éclat de rire si irrésistible que toute la table, sans savoir pourquoi, faisait chorus. Une maigre Anglaise, assise non loin, tournait alors sa longue tête et pour un instant le rire de la jeune fille se calmait. Tous les deux, le

frère et la sœur, prenaient des mines solennelles pour se regarder un instant après avec des yeux pleins de gaîté.

Rafal ne voyait pas qui était assis près de lui. Il n'avait pas encore terminé son potage qu'une voix rude lui cria à l'oreille :

— Eh bien, par Dieu le Père, pourquoi suivez-vous, monsieur, cette cuiller des yeux, comme si vous craigniez que la main la porte à l'oreille ?

Le jeune homme leva les yeux et aperçut près de lui un long visage avec de longs cheveux et des moustaches à la turque.

— Vous êtes, monsieur, comme je l'ai entendu dire, le frère de ce philosophe de Wygnanka, Olbromski, que Dieu éclaire son âme.

— Oui, je le suis.

— Votre frère, monsieur, s'est joliment occupé de culture dans ce village, il n'y a rien à dire !

— Comment cela ?

— J'en sais quelque chose, car j'habite depuis des années près de lui, à Poliniec. Le franc-maçon a débauché les paysans à un tel point qu'ils allaient aux champs comme par amabilité et lui finit par n'avoir pas quoi se mettre sous la dent.

Rafal bouillait tout entier d'une rage inexprimable, qui ne pouvait pas se dégager au dehors. Il se taisait, les yeux fixés sur une assiette vide.

— Pourquoi vous taisez-vous, monsieur ? Je dis la vérité quoiqu'elle soit amère.

— Je ne sais pas si c'est la vérité.

— Vous ne savez pas. Naturellement vous n'avez pas encore de moustache entière, d'où pourriez-vous donc connaître la vérité entière. D'ailleurs il ne s'agit pas de cela... Ecoutez donc, monsieur, où avez-vous l'intention de transporter les colifichets du défunt, quoiqu'il y en ait si peu qu'une chèvre juive pourrait les traîner facilement. Emporterez-vous cela au pays de Sandomierz ? J'ai vu des colliers de cheval, une selle, des pièces de harnais quelconques. Tout cela est en mauvais état, mais je l'achèterai, si ce n'est pas cher. On m'a dit ici que, pour ainsi dire, vous en disposiez.

— Nous les emporterons à la maison.

— Alors emportez-les immédiatement, car j'occuperai la maison un de ces jours.

— Etes-vous le propriétaire ?

— Certainement. Vous ne le savez donc pas? Je suis Chluka de Poliniec.Ecrivez, monsieur, aux vôtres,que Nicodème Chluka de Poliniec prend du prince cette Wygnanka à bail. C'est une misérable ferme, mais ce n'est pas loin... Et informez-vous aussi au sujet des colliers, je les achèterai si ce n'est pas cher, j'aurais acheté aussi le petit moulin et les haridelles...

— J'écrirai, mais actuellement c'est Michcik qui s'occupe de tout cela.

— Eh, un joli intendant. Un favori... Je lui en veux depuis longtemps à ce vagabond. Cette canaille n'ôte pas son chapeau devant moi. Votre frère a gâché la ferme et dépravé entièrement le paysan...

— Le défunt à gâché la ferme ! Et qui donc a débarrassé la terre du genévrier.

— Voyez-vous quelle raison monsieur avance ! Je vous dirai même : vous avez eu la chance de prendre la vérité par les oreilles. C'est uniquement cela que le défunt a fait, que le bon Dieu l'éclaire. Il a gâté entièrement le paysan, mais quant au travail c'est une autre affaire.Quant à la terre, on ne peut rien dire : il a défriché beaucoup de terre. Là où autrefois de mémoire d'homme folâtraient seulement des bruants, se dresse maintenant comme un mur d'avoine.

— Et n'est-ce pas mon frère qui a nettoyé l'étang ? Qui a mis en marche le moulin, construit une écluse, creusé des fossés ?

— Même tout cela, disons-le, est vrai.

Pendant que cette conversation se tenait on entendit de nouveau l'enivrant gazouillement de la petite princesse. Le gentilhomme Chluka interrompit la phrase qu'il allait émettre et tourna sa moustache vers le bout « sérénissime » de la table. Il respira longuement, réprima en lui des soupirs et finalement dit à Rafal :

— Elle rit, celle-ci, hein ?

— Qu'elle est belle ! s'exclama le jeune homme.

— C'est vrai qu'elle est belle.

— Quelle chevelure !

— Ceci est aussi vrai, à franchement parler. Elle brille, la coquine, aux yeux de l'homme, comme la lune pendant la nuit.

— Et quels yeux !

— Vous sauriez qu'en faire, n'est-ce pas, Jésus, Marie !

— Qu'est-ce qui vous prend, monsieur ! C'est une honte vraiment.

— Vous dites ! Je vous connais, grands gaillards ! Vos yeux lancent du feu comme un diable huppé.

— Qui est-ce ? murmura doucement Rafal.

— Pardieu, vous mangez, monsieur, une soupe princière avec une cuiller princière et vous ne savez pas qui c'est ! C'est la sœur de Gintult, la plus jeune. Elle s'appelle Elsbeth.

— La sœur du prince, Elsbeth... répéta Rafal avec un enivrement intérieur étrange et avec une attention profonde comme s'il gravait pour toujours dans sa mémoire une belle mélodie entendue par hasard dans l'affliction.

Jusqu'à la fin du dîner Rafal resta comme sur des épingles. Une foule de pensées et beaucoup de décisions passaient. Nicodème Chluka lui donnait Dieu sait quelles informations et se lamentait à haute voix lorsque Rafal n'en saisissait qu'une partie.Bientôt on se leva de table,le majordome fit signe à Rafal et lui dit que le prince désirait lui parler. Il appela un laquais et le chargea de conduire le jeune homme au cabinet de travail, lorsque le prince s'y rendrait. Il s'écoula toutefois pas mal de temps avant que ce moment arrivât. Le prince, entouré d'un groupe de jolies femmes, était allé se promener au parc et avait disparu parmi les arbres. Rafal attendit son retour au fond de sa chambre sans quitter des yeux l'entrée du château. Enfin, et c'était déjà vers le soir, un laquais en frac vint à la maisonnette annoncer, presque grossièrement, que le prince se trouvait chez lui. Rafal le suivit à travers une enfilade de salles dont les unes étaient ornées de couleur pourpre, aux moulures dorées et aux magnifiques plafonds de stuc, les autres de couleur sombre, tendues de damas.

Il passait comme en rêve, auprès de grands tableaux d'où le regardaient des femmes nues, où apparaissaient des paysages arrachés des songes, luttaient des chimères étranges, festoyaient des dieux... Ebahi par le luxe des bibelots et des meu-

bles qui paraissaient faits pour un sanctuaire, des lustres, des grands vases en porcelaine, des fenêtres à glaces, par la beauté des parquets, ornés de marqueteries en bois d'ébène, de citron et de buis jaune, il tâchait de garder sur son visage l'expression d'une parfaite indifférence, comme si toutes ces choses qu'il voyait pour la première fois ne lui étaient pas étrangères.

Mais lorsque parfois il apercevait dans les immenses glaces sa figure en habit usé de drap vert dragon... alors un dégoût inexprimable pour sa propre personne, une haine désespérante envers ses mains pendantes comme des fléaux, l'inondait tout entier comme d'eau bouillante.

Dans un petit salon, relativement modeste, le serviteur dit à Rafal d'attendre. Lorsque les forts mollets du laquais eurent cessé de se refléter sur le parquet et que le bruit de ses souliers se fut éloigné, Rafal s'assit dans un profond fauteuil et se replia sur lui-même. D'un regard pénétrant jusqu'au fond de son âme il revit ce qu'il avait vécu jusqu'à présent, ce qu'il avait été, ce qui lui était arrivé, quelle importance il avait dans le monde. Un rire se soulevait de sa poitrine, un rire plein de sagesse et sans pitié. Il ne parvint pas jusqu'à ses lèvres, mais pareil à une vague soulevée par le vent, gronda quelque temps et se tut. Son regard plongea dans la profondeur de cette enfilade de salles, qui sommeillaient doucement dans leur magnificence. Tout autour régnait le silence comme dans un sanctuaire.

Et subitement, quelque part, derrière une porte, retentit un rire, ce rire unique au monde... Rafal couvrit son visage des mains et écouta en extase. De nombreuses voix gaies s'approchaient et enfin retentirent dans le petit salon voisin. La porte entr'ouverte donnait à Rafal la possibilité de se rendre compte de ce qui s'y passait.

Pareilles au gazouillement printanier des oiseaux retentissaient les voix joyeuses, vibrantes de vie, de santé et de gaîté des sœurs cadettes du prince, de leurs camarades et de leurs amies. L'une d'elles criait :

— Certainement des jeux de société. Certainement... Les jeux d'esprit c'est ennuyeux. Tout à fait comme une leçon de grammaire.

— Eh bien, décidons-nous !

— Commençons !

— *Monsieur le Curé !*

— *La Toilette.*

— Attendez, attendez ! Tant de propositions... Mettons aux voix comme à une petite diète.

— Je désire absolument l'*Avocat*. Absolument.

Rafal, saisi de curiosité, oubliait où il se trouvait. Il lui semblait qu'il prenait part à ce jeu. Assis immobile dans son fauteuil il voyait par la porte entre les deux battants mal fermés, le milieu du salon où de charmantes jeunes filles, vêtues de gaze et de mousseline légères, avaient rapproché de petites chaises et formé un cercle.

Leurs pieds posés sur le tapis s'impatientaient, leurs yeux lançaient des étincelles. La voix sonore du jeune prince Camille se faisait entendre :

— *Madame demande son miroir !*

— *Madame demande toute sa toilette !*

Les petites chaises se dispersèrent de tous les côtés et *tout le monde* changea de place avec vacarme, bruit et rires. Des applaudissements et des rires tombaient comme une grêle sur une des participantes restée dans le cercle.

Rafal ne remarqua pas comment la porte mal fermée s'ouvrit précipitamment. La petite princesse Elsbeth apparut et s'arrêta sur le seuil. Elle avait remarqué Rafal depuis assez longtemps, mais continuait à rire. Elle riait, comme il lui parut, à Rafal, pour lui faire comprendre qu'elle le remarquait à peine. Il se leva d'un mouvement maladroit, salua avec l'élégance de Sandomierz et murmura même quelque chose que lui-même n'aurait pu répéter une seconde fois. Un instant la petite princesse parut attendre quelqu'un... Personne ne venait. Très belle, incroyablement ravissante, elle ne riait plus. Ses traits changèrent à s'y méconnaître. Son visage prit une expression froide et grave, mais non apprise ou passagère. Rafal se sentit écrasé, annihilé dans son âme. Il sentit cet orgueil instinctif, hautain, ce regard indifférent et, ce qui était pis, ce sourire poli, bienveillant, lorsqu'elle se retourna lentement et rentra dans la pièce voisine après avoir fermé la porte derrière elle.

Il restait près de son fauteuil comme sur des plaques de fer, chauffées à blanc. Il s'en serait allé, échappé de là sans chapeau

comme autrefois de l'école, mais il ne pouvait pas bouger à la pensée qu'il pourrait encore rencontrer cette jeune fille, que de cette même manière il pourrait interrompre son rire par sa présence, lui gâter un moment de joie. Il regarda ses bottes, les manches de son surtout et ressentit de nouveau un accès de colère sourdre en lui. Il resta ainsi longtemps, étouffant dans sa poitrine le mépris de lui-même, lorsque la porte latérale s'ouvrit. Le prince Gintult parut. Il avait sur les lèvres le même sourire que sa sœur. D'un mouvement aimable, mais prévoyant un moment d'ennui, il appela Rafal dans la pièce d'où il était avant peu sorti et lui indiqua un siège. Lui-même marcha un instant de long en large.

— Avez-vous écrit à vos parents au sujet de la mort de votre frère ? finit-il par demander.

— J'ai écrit.

— Et pourtant personne n'est venu ?

— Personne.

— Et que pensez-vous, monsieur, n'arriveront-ils pas plus tard ?

— Je ne le crois pas. J'ai l'intention d'expédier à la maison les effets de mon frère...

— Oui, oui ! Ce sera mieux. On pourrait vendre sur place ce qui est possible. Je chargerai mon intendant de le vendre... Peut-être l'en ai-je déjà chargé ?... Je vais me le rappeler. N'y allez pas vous-même. Restez plutôt ici, chez moi. Vous prendrez un peu l'habitude du monde, plus tard on verra. N'est-ce pas ?

Rafal s'inclina humblement.

— Seulement il faut, continua le prince impatiemment et d'une voix rapide, vous habiller d'une manière convenable. Impossible de rester ainsi. Comme je vous l'ai déjà dit, votre frère a, c'est-à-dire avait de l'argent chez moi. Il m'avait prêté une somme. Prenez donc ces quelques monnaies économisées et faites-vous faire un vêtement conforme à la mode et à nos usages. Le majordome...

En disant cela le prince rougit légèrement, tira d'un tiroir ouvert du bureau une bourse avec de l'or et la remit à Rafal. Un silence embarrassant régna un moment. Enfin le prince, comme hésitant, dit de nouveau :

— Votre frère était mon ami et confident depuis les anciennes années de service militaire. C'est pour cela que nos relations semblaient avoir parfois un caractère âpre pour ceux qui ne connaissaient pas nos rapports intimes. Peut-être vous a-t-il paru aussi désagréable, monsieur, que j'aie parlé à votre frère d'une manière assez aigre, assez tranchante ce jour-là...

Rafal balbutia quelque chose timidement, moitié acquiesçant, moitié protestant.

— Il ne faut le dire, d'une manière générale, à personne, dit doucement le prince, car les gens auraient immédiatement à la pensée que nous nous sommes, pour ainsi dire, brouillés le défunt et moi. Vous savez vous-même, monsieur, que nous nous sommes quittés en bonne intelligence, en discutant un peu...

Rafal acquiesça de nouveau vaguement.

— Surtout il ne faut rien dire aux parents, il faut éviter de les tourmenter à ce sujet. Ils pourraient s'imaginer... de douleur...

— Oh, je n'en ferai rien, prince...

— Oui, oui, dit le prince, souriant d'une manière bizarre. Lorsque vous aurez passé ici quelque temps et que vous connaîtrez un peu le monde, vous reconnaîtrez vous-même que j'ai donné de bons conseils au défunt.

Il se tut et se mit de nouveau à marcher lentement d'un mouvement élégant sur le tapis. Puis il s'arrêta près de la fenêtre ouverte, à regarder le jardin délaissé.

— Je l'ai aimé... dit-il doucement. Il n'est plus au monde. *Horror, horror !*... Une phrase inachevée, un dernier effort d'exprimer la vérité, et il n'est plus. Il n'existe plus ! Il ne protestera plus, il ne regardera plus de ces yeux qui... Une poignée de cendres et... c'est tout. Oh, mon Dieu !

Il leva sur Rafal des yeux brillants et un visage traversé de rides apparut soudain, vieilli de bien des années. Il regardait Rafal avec attention comme s'il venait de comprendre que quelqu'un restait devant lui et l'écoutait. Il sourit enfin de ce sourire figé sur son visage comme un masque, d'un sourire officiel. Il attendait.

Le jeune homme comprit qu'il pouvait se retirer. Il salua d'un mouvement assuré, bien plus aisé qu'auparavant, et, ser-

rant dans la main une poignée de ducats dans leur bourse de soie, il s'éloïgna plein d'émotion à travers les salles magnifiques.

L'EXÉCUTION.

La vie à Grudno s'écoulait comme un roman captivant, de plus en plus agréable. Les occupations quotidiennes consistaient surtout à chasser les canards en barque, les bécasses, bécasseaux et bécassines avec des chiens d'arrêt, en excursions à cheval de toute la maisonnée, en courses à travers les plaines. Parfois on descendait en une foule énorme à la maison d'un fermier quelconque, on mangeait toutes les provisions accumulées et s'étant suffisamment moqué des rustauds, on partait ventre à terre plus loin. Malgré tout cela les Français et les Françaises qui demeuraient chez le prince s'ennuyaient. Les soirs on jouait aux cartes, quelquefois très tard dans la nuit.

Les sœurs du prince Gintult étudiaient encore et restaient, soi-disant, sous la stricte surveillance des institutrices françaises, prenant d'ailleurs part à tous les amusements.

Rafal, vêtu d'un petit frac à la mode, d'un pantalon collant, couleur de sable, d'un haut chapeau et de bottes luisantes aux fortes tiges, prenait part à tout en qualité d'hôte, ou en quelque sorte de pensionnaire. On l'admettait un peu dans la société, mais parfois on l'envoyait çà et là où on l'utilisait, le cas échéant, comme remplaçant. Il était bon à tout. Il vivait, se reposait, s'enivrait de liberté. Jamais l'ombre de la question : qu'est-ce qui sera après ? ne lui passait par la tête. Sans réfléchir il savait seulement qu'il ne reviendrait jamais de Grudno à la maison. Jamais ! Il était ici chez lui, sur son chemin. Il allait de l'avant et c'était tout. Chaque jour, chaque événement le familiarisaient avec le nouveau pays, l'y unissaient. Et une fois qu'il possédait quelque chose, aucune force ne pouvait l'arracher de ses griffes. Il apprenait les manières de la bonne société, la langue française, les usages, les règles du savoir-vivre, les amusements, la méthode des extravagances, les formes des caprices modernes, de la culture, de la dépravation. Il aimait sa chambre, ses vêtements, le cheval qu'il montait et le prince. Il aimait moins les jeunes frères de ce dernier qui le regardaient avec assez de dédain, se gardant toutefois de montrer leur aver-

sion. L'un d'eux était du même âge que Rafal et se montrait justement le plus inabordable.

Vers la fin d'août, après la moisson, vint la mode des cavalcades presque quotidiennes ; vers le soir on sellait tous les chevaux et tout le monde montait les beaux coursiers. Rafal avait un agile cheval anglais. Il lui était facile de se tenir à proximité de la princesse Elsbeth.

Il n'en était pas amoureux, oh, non ! On aurait plutôt pu dire qu'il la haïssait. Ce rire gai et heureux le privait de sommeil et lui enlevait l'âme entière, le remplissait d'une passion froide. Il aurait saisi et retenu pour toujours un détail quelconque de laideur en elle, quelque chose qui aurait pu lui laisser une impression nette de dégoût. Mais il ne trouvait rien.

Elle était extraordinaire. Le pire, le plus insupportable était qu'il ne pouvait pas la comprendre par la pensée ni saisir son essence par l'imagination. Elle défiait constamment sa compréhension, toujours différente dans sa magie. Lorsqu'il avait déjà étudié une de ses qualités et pouvait s'en moquer intérieurement, à discrétion, elle apparaissait subitement sous un aspect tout autre, qui n'avait jamais existé au monde, avec un sourire céleste, mi-triste, mi-compatissant, dans une douce rêverie, traversée vaguement d'un crépuscule pareil à l'ombre d'un nuage blanc passant sur l'eau d'azur d'un lac. Avec quel délice il l'aurait déchirée pour cela, avec quelle haine il aurait étouffé de ses baisers ces soucis célestes et ces joies vraiment angéliques ! Il rêvait d'elle constamment. Il marchait toujours avec elle par une varenne, où personne n'avait posé le pied, où il n'y avait qu'elle et lui...

A table il ne regardait jamais ouvertement de son côté, mais à tout moment il l'observait en secret. Aux promenades il tâchait d'être près d'elle, mais il ne parvenait jamais à lui adresser la parole. Elle répondait de loin à son salut profond et humble. Mais quoiqu'elle semblât ne faire aucune attention à sa personne, lorsqu'il s'inclinait, elle remarquait ce mouvement et lui rendait de loin le salut, d'un mouvement de la tête, avec une amabilité froide et hautaine. Jamais elle ne se tournait de son côté ; mais il savait parfaitement que toute sa personne sentait sa présence, que des ombres singulières passaient sur ce visage.

En proie à une ambition folle, plein de désir et de passions exubérantes juqu'à la folie, il s'enivrait de plus en plus. Cette fièvre se développa en lui à un tel point que la petite princesse, la maîtresse très puissante de la maison, la sœur du prince, restait continuellement devant ses yeux. Il était tellement brûlé par le feu intérieur qu'il prenait ses rêves et ses rages pour la réalité. Que de fois il attendit dans la solitude des allées, pendant les nuits de lune, croyant qu'elle devait connaître ses tourments, qu'elle ressentait la même ardeur et qu'elle allait venir à cette place guidée par un ange sombre ! Et lorsque la nuit froide d'août s'était écoulée, affolé par des sanglots intérieurs, il rentrait dans sa chambre, il mordait son oreiller, il étouffait et pleurait de chagrin à chaudes larmes. Parfois seulement l'idée lui venait que tous ces phénomènes de l'âme n'étaient qu'illusoires, que peut-être la petite princesse ignorait simplement son existence. Alors il serrait les poings en silence. Le hasard voulut qu'il se convainquît de la vérité.

La petite princesse Elsbeth montait à cheval comme une amazone. Son corps aux mouvements souples et libres devenait, lorsqu'elle était en selle, pareil à celui d'un jeune garçon aux gestes décidés, rapides comme la foudre. L'étalon anglais *Unreclaimed* qu'elle montait, un alezan, aux jambes d'acier et aux muscles de fer, marchait en tête à chaque course. Vers l'automne, lorsque s'ouvrirent les vastes chaumes, on entreprit très souvent de ces excursions.

Un certain jour une grande expédition fut organisée dans les environs de Wygnanka où était mort le frère de Rafal. Le prince et ses sœurs prirent part à ce divertissement. Rafal s'approchait à contre-cœur des lieux qui lui rappelaient des événements oubliés avec insouciance. Comme toujours il marchait non loin de la petite princesse. Sur l'un des monticules bordant une vaste plaine la compagnie fit halte. Après d'assez longues pluies la journée était belle, pleine du parfum du genévrier, de la bruyère et du serpolet. L'azur du ciel se couvrait constamment de nuages vraiment printaniers, tendres et charmants comme les cheveux d'un enfant de deux ans. Lorsque toute la société, occupée de conversation, se fut rassemblée, plusieurs personnes décidèrent de poursuivre vers les champs. La princesse voulait lâcher son cheval et demandait

qu'on l'accompagnât tantôt à l'un, tantôt à l'autre des cavaliers. Mais ses frères et ses cousins étaient fatigués. Finalement deux d'entre eux mirent leurs chevaux au galop. Rafal que personne n'avait invité galopa à leur suite, comme s'il était emporté par le cheval. Le cheval anglais de la princesse, s'échauffant, s'éloignait toujours davantage, s'emportait toujours avec plus de rage et enfin prit un élan fougueux. Les hommes restèrent en arrière. Ils arrivèrent sur un large chemin plein d'ornières qui conduisait à une forêt de bouleaux. Rafal se mit à fouailler son cheval bai et galopa à bride abattue. Il remarqua que la princesse s'efforçait d'arrêter *Unreclaimed*, qu'elle luttait avec lui sans succès. Il redoubla alors les coups et commença à se rapprocher d'elle, déjà dans la forêt, sur la grande route. Mais le coursier de l'amazone, quoique déchiré par le mors, galopait encore par bonds qui faisaient jaillir la boue des deux côtés du chemin. Rafal voyait seulement la croupe luisante du cheval, le chapeau de velours et les cheveux dorés. Le sang bouillonnait en lui. Puis il entendit la voix de la princesse qui semblait appeler au secours. Il l'entendit une fois, deux fois. Alors il cingla le cheval d'un coup de cravache, de toute sa force, et la rejoignit en quelques bonds. Il se rangea à ses côtés. Elle le regarda avec étonnement, les yeux grands ouverts. Et lui aussi plongea pour la première fois en elle son regard ardent.

— La sangle ! cria-t-elle de toute sa poitrine en respirant la bouche ouverte.

D'un seul mouvement il saisit la bride, tira dessus et arrêta le cheval. Les étalons se touchèrent et le cavalier sentit le contact brûlant de la princesse. Alors poussé par une surexcitation diabolique, il se pencha et saisit des deux mains la charmante fille. Il eut durant un instant les cheveux d'Elsbeth sur sa bouche et sa gorge sur sa poitrine...

Mais soudain arriva quelque chose d'inattendu. La princesse se dégagea, comme un éclair. Il sentit seulement qu'elle se soulevait sur la selle.

— Imbécile ! cria-t-elle les dents serrées et elle lui asséna un coup de cravache au visage, si fort que les oreilles lui tintèrent. Il tomba de cheval.

Son premier mouvement fut, après s'être frotté les yeux, de sauter en selle. La princesse Elsbeth avait disparu. Il en-

tendait seulement derrière les bouleaux le piétinement des sabots et le clapotis gluant des éclaboussures. Une douleur furieuse lui tiraillait le visage du front jusqu'au menton. Le désespoir croulait sur lui comme une muraille de pierre. Que faire maintenant ? La rattraper et la tuer ou s'enfuir ? Il fut quelque temps comme un cadavre, comme si on venait de le fusiller. Lorsqu'avançant pas à pas, il sortit de la forêt, il vit toute la compagnie sur la lisière. Il n'y avait pas moyen de s'enfuir. Il ne lui restait qu'à faire preuve d'un courage cynique et dur. Il s'avança donc lentement au devant du groupe qui s'approchait.

La princesse était à côté du prince Gintult. Rafal ne lui jeta qu'un seul regard.

— D'où rapportez-vous pareille meurtrissure, demanda en riant le prince, lorsqu'ils furent à quelques pas.

— La faute en est à votre sœur, dit Rafal.

— Comment est-ce la faute de ma sœur ?

— Rattrapant *Unreclaimed*, voulant le retenir... nous passâmes près d'un arbre. La princesse courba une branche de bouleau et me l'envoya aimablement au visage.

— C'est ainsi que vous êtes récompensé de votre galanterie ! C'est comme ça que la fortune récompense les services rendus aux femmes !

La princesse écoutait en silence, les yeux baissés, les réponses de Rafal. Lorsqu'il eut fini, elle partit d'un éclat de rire dédaigneux et ayant fait tourner son cheval, s'éloigna.

Le prince poussa sa monture du talon et se rapprocha du menteur. C'est alors que le sang commença à s'arrêter peu à peu dans les veines de Rafal. Pâle et froid il semblait attendre la mort. La vision de son père lui passa par la tête. Cependant le prince le frôla de son cheval et dit à demi-voix :

— Vous êtes entièrement couvert de boue, monsieur. Avouez: vous êtes tombé de cheval ? N'est-ce pas ?

— Allons donc !

— A d'autres ! Allez, je vous prie, chez Chluka, je crois que vous le connaissez ?

— Je le connais.

— Nettoyez-vous, débarbouillez-vous, car on pourrait... se moquer de vous. Nous rentrons à Grudno... Je dirai à

tout le monde que vous êtes resté à Wygnanka pour affaires.

— J'obéis, prince.

— Saluez de loin la compagnie, comme si de rien n'était, et partez. Rentrez le soir au crépuscule. Appliquez de l'eau sur votre visage cette nuit... Adieu...

« Elle n'a rien dit » pensa Rafal avec une joie inexprimable. Une corde sembla vibrer en lui, un son court et étrange se fit entendre et tomba dans le néant.

« Elle n'a rien dit, pas un seul mot » rêvait-il en s'éloignant.

Il se dirigea du côté opposé, vers Wygnanka. Lorsqu'il se retourna, près du village, la cavalcade de Grudno avait disparu. Il traversa le petit hameau au grand trot.

Les vieilles chaumières, en bois moisi, couvertes de bardeaux, se suivaient le long de la route comme des mendiants déguenillés. La plus mauvaise d'entre elles, penchée et tombant en poussière, était l'habitation du vieux juif Urys. Le juif aux jambes tortues était lui-même devant la porte et regardait du côté de la maison seigneuriale avec une telle attention qu'il ne remarqua même pas Rafal qui galopait. Certaines chaumières étaient ouvertes et vides. Seulement au bout du village on voyait un attroupement. Des ornières de la route s'élevaient des tourbillons de poussière et des silhouettes s'affairaient. On entendait des cris, le bourdonnement des paysans...

Puis près du cavalier passa en courant une vieille femme qui s'enfuyait effrayée, en pleurant et en prononçant à haute voix les paroles d'une prière, de ses lèvres tremblantes, noircies et flétries. Plus loin des enfants malpropres se dispersèrent comme une volée de moineaux effarouchés. Lorsque Rafal s'approcha du bout du village, il aperçut, dans des tourbillons de poussière, des hussards autrichiens. D'aucuns restaient à cheval, tenant les brides des chevaux de leurs camarades. D'autres s'empressaient au milieu de la populace. Les paysans avaient formé un cercle agité, bourdonnant d'un bruit étouffé. Rafal ne pouvait pas passer à travers la foule, car tous les passages étaient comblés par les gens et les chevaux. Il était pressé d'arriver à son but, mais il fut obligé de s'arrêter et d'observer. Il étendit le bras, restant en selle, et tira par l'épaule le premier paysan tombé sous la main.

— Père, qu'y a-t-il ?

Un homme si vieux qu'il ressemblait à un vrai champignon leva sur lui les yeux de dessous un chapeau de paille déchiré et déjà pourri.

— Hein ? marmotta-t-il. Je n'entends pas...

— Qu'arrive-t-il ?

— Parle, car je n'entends pas...

— Pourquoi cette foule ?

Le vieillard tremblant poussa un voisin dans les côtes et lui montra Rafal. L'homme regarda de ses yeux égarés comme s'il venait d'être réveillé du sommeil. Puis il revint à lui et dit :

— C'est, voyez-vous, monsieur, les soldats qui battent un paysan.

— Pourquoi le bat-on ?

— Eh bien... c'est une *exécution*, voilà tout.

— Mais pourquoi le battent-ils ?

— On le bat, monsieur, parce qu'il ne veut pas aller en corvée et ameute le village. Il soutient que nous sommes en quelque sorte libres. Quelqu'un le lui a dit à lui-même...

Rafal poussa le cheval, écarta la foule et alla plus loin. Il aperçut les sombres et silencieux visages des soldats. Leurs regards de pierre formaient un cercle, pareils à des baïonnettes en faisceau. Rafal se dressa sur les étriers et par dessus les têtes de ceux qui entouraient la place,entre les hauts bonnets, vit la face de Michcik. Le paysan restait les vêtements en lambeaux, demi-nu, la chemise déchirée et la poitrine découverte. Sa tête était ébouriffée et couverte de la poussière de la route. Les cheveux pendaient en mèches mouillées et ensanglantées de son crâne blessé ; de son nez, de sa bouche coulait le sang. Ses lèvres étaient noires, ses yeux gonflés et fermés, ses joues bleues des coups reçus.

Un silence d'attente régnait.

— Allons, Michcik, je te demande pour la dernière fois... dit un homme en casquette de fonctionnaire.

Le paysan se taisait.

— Michcik, souviens-toi des blessures de notre Seigneur Jésus-Christ, car encore un instant et il sera trop tard. Tu deviendras soldat, comme amen dans la prière. Tu ne verras plus jamais cette Wygnanka. C'est moi qui te le dis, qui suis le mandataire. Monsieur Chluka est à présent ton maître légitime.

Qu'as-tu fait, homme ? Tu as levé la main sur ton maître ? Tu dois faire la corvée comme l'a ordonné Dieu tout puissant, payer les redevances, comme le prescrit la sainte loi, et personne ne te touchera du doigt. Encore un instant de résistance et monsieur Chluka se fâchera et te mettra pour toujours dans les guêtres, comme amen dans la prière. Je te le dis, le mandataire te le dit.

Un nouveau silence suivit. Les yeux de fer des soldats se penchèrent sur Michcik. Chacun d'eux tenait en main une branche de noisetier dépouillée de feuilles. Le murmure confus des paysans cessa. A un signe le premier soldat du rang saisit Michcik par les mains. Mais le condamné le repoussa d'un mouvement d'épaule et, comme s'il adressait la parole à lui seul, il se mit à bégayer avec un cri horrible :

— Sous Na... sous Na... j'ai servi... canailles... Allemands ! Respectez-moi, espèce de chiens ! Moi soldat ! J'ai pris part à des batailles, à des batailles, canailles ! A huit ! sous Kozubow...

Sur un signe donné on le saisit par les épaules, on le poussa dans les jambes par derrière et on le jeta à terre. Les baguettes se levèrent et se mirent à siffler et à retomber en cadence. Michcik s'arrachait de la terre avec un cri toujours plus horrible. On n'entendit plus les paroles qui partaient de sa bouche ensanglantée, rien que des syllabes détachées. Rafal les comprenait bien. Il entendait comme Michcik appelait en vain son frère et cette phrase répétée constamment par lambeaux :

— Respectez-moi, espèce de chiens, moi homme libre !

Les veines de Rafal se rétrécirent et son sang se changea en un feu dévorant. Ses yeux étaient aveuglés et ne voulaient plus regarder. Le mépris de toute chose au monde, de ce paysan, de lui-même, l'entoura des pieds à la tête, comme une puanteur insupportable. Le souvenir du coup de cravache le perça subitement avec force et un désespoir inexprimable pénétra dans son cœur. Ce qu'il avait devant les yeux, ce qui pénétrait dans ses oreilles augmentait seulement les silencieux espaces sans fond de sa misère.

Il se dégagea de la foule et retourna à Grudno par le même chemin. Il entendit, lorsqu'il passa par le village, que quelqu'un lui courait après, gémissait et le priait de venir au secours

de Michcik, il aperçut même le visage gris du juif Uryasz, mais comprit à peine ce que marmottait en sanglotant cette créature misérable. Dans l'œil, dans le coin de la bouche, à la joue et au front augmentait la douleur du coup de cravache. Sa tête était pleine de fumée...

Le soleil se couchait derrière les forêts. Le cheval avançait pas à pas. Rafal ne le poussait pas en avant. Il avait soif de l'obscurité nocturne, comme un homme brûlé par la fièvre a soif d'eau. Parmi les champs déserts il se tenait sur son cheval les mains ballantes, fixant du regard le bouclier de feu. Il sentait que ce jour-là le soleil l'avait frappé de toute sa flamme. Son cœur se jetait tantôt ici, tantôt là. Son frère Piotr... Michcik... Les champs ont été défrichés par eux... Il remuait la main, lourde comme une pierre. Il sentait qu'il ne pouvait pas être soulagé... Des plaines couvertes de genévrier, des chaumes qui sentaient le serpolet et des âpres champs d'ivraie, venait vers lui ce bourdonnement douloureux et effrayant des paysans, résonnait dans ses oreilles le bruissement insaisissable de la populace furieuse, un gémissement insupportable. La douleur physique à la joue le grillait fortement comme avec un fer rouge. Rafal leva la cravache, fouetta le cheval, tirailla la bride ; il fouettait le cou luisant et courbé, fouettait la croupe et le ventre... Le cheval gémissait sourdement, se cabrait, se pelotonnait et bondissait ; les coups toujours plus furieux, plus fous, tombaient sur lui comme la foudre et le mors le retenait...

CHIESA AUREA.

En l'automne de 1797 le prince Gintult s'acquitta, tant bien que mal, de ses devoirs de chef de famille et quitta le pays. Il mit ses sœurs sous la tutelle de tantes éloignées, autrement dit d'une légion d'institutrices ; il conduisit ses deux frères aux écoles de Cracovie ; donna pleins pouvoirs à son intendant pour les opérations de la ferme et confia l'administration de ses biens au notaire de Cracovie, Dorszt. En même temps il débarrassa sa maison des nombreux pensionnaires et, entre autres, de Rafal. Il adjoignit ce dernier à ses frères en qualité, en quelque sorte, de camarade. Avec la protection du seigneur on parvint,

avec beaucoup de difficulté il est vrai, à prouver qu'Olbromski avait subi l'examen de rigueur pour entrer en cinquième; c'est pourquoi il fut admis à la poétique du lycée Sainte-Anne. Le prince eut beaucoup de peine à obtenir à Vienne des passeports pour l'Italie et notamment pour la république de Venise, pour la cour du pape, pour les états du Piémont, du grand-duc de Toscane, du prince de Parme et des Bourbons de Naples. En apparence, la guerre était déjà interrompue à Loeben, mais elle couvait encore sous la cendre. Toutefois ses relations étendues rendirent possible l'obtention du précieux document, couvert de nombreuses signatures, vignettes et cachets. Le prince se mit en route. Il traversa rapidement les montagnes de la Styrie, de la Carinthie, ces ramifications éloignées des Alpes tyroliennes. Il suivait l'ancienne grand'route des montagnes qui franchit les rivières Sawa, Drawa et Mur. Finalement il arriva dans le désert de Kras, entre des hauteurs calcaires et des éboulis où l'eau fuit dans la profondeur de la terre, formant dans son sein des grottes, des souterrains, des lacs et des rivières. Ce monde de pierres, désert et écroulé, était encore plein des armées de la république qui, sous le commandement de Masséna, Guieux, Chabot, Serrurier et Bernadotte, se retiraient lentement vers Palma-Nuova, abandonnant le pays de Goritz et la Carinthie.

A Trieste il trouva par bonheur un « trabacolo », bâtiment à deux mâts aux voiles peintes, qui partait le même jour pour Venise, et s'embarqua.

Lorsqu'il passa à la hauteur du fort Saint-André, près de la digue du Lido et de l'entrée du port de Malamocco, le vaisseau subit une visite très minutieuse. On fouilla les voyageurs comme des espions et leurs passeports furent examinés de toutes les manières. Particulièrement le prince, comme venant d'Autriche, fut observé avec beaucoup de méfiance par les douaniers français. Lorsque toutes ces formalités eurent pris fin, il descendit droit sur le petit marché. Il avait déjà été là dans sa première jeunesse, avec ses parents, lorsqu'il portait encore l'uniforme bleu de ciel de cadet. Aujourd'hui il était tout seul. Son père et sa mère reposaient sous terre. Ces lieux parurent maintenant à ses yeux comme une vision des moments d'autrefois, une vision des morts eux-mêmes. Le jeune bonheur des

heures passées se cachait dans ces murs. Sans remarquer les passants, le prince alla par la « piazzetta » vers l'église Saint-Marc, les yeux pleins de larmes,

— *Pax tibi, Marce*... murmurait-il, s'adressant au sanctuaire avec une adoration profonde.

— Un soldat français a arraché des mâts tes drapeaux écarlates qui pendaient glorieusement depuis les temps de Henri Dandolo, a brisé ton lion ailé, rêvait-il...

Emu jusqu'au fond de l'âme, il sortit de l'église. L'idée de la victoire des Français l'accabla, comme d'un poids insupportable. Il voyait en son rêve une lagune déserte, l'inondation des îles infectes où régnait la marée haute. Des hommes, fuyant la sauvagerie d'Attila, ont fondé cette habitation humaine. Durant treize siècles les descendants de ces nouveaux venus enfoncent dans le limon des millions de pieux de chêne, construisent là trente mille maisons, quarante marchés ; apportent des contrées éloignées du granit taillé, du marbre rouge, blanc et doré, enchâssent de pierres quarante canaux, construisent quatre cents ponts de marbre. Dans la ville s'éleva une quantité innombrable de sanctuaires et de palais, fleurit la bibliothèque de Sansovino, les Procuraties, le Campanile, le Palais des Doges et cette célèbre basilique. Des navigateurs infatigables, de vaillants soldats, des marchands industrieux apportèrent en don à Saint-Marc tout ce qu'il y avait de plus précieux. D'Egypte, de Grèce, de Byzance, des colonnes de porphyre, de serpentine et d'albâtre, des vases, des bas-reliefs égyptiens, des objets en bois sculpté persans, des poteaux avec des inscriptions mystiques des sanctuaires de Saba et d'Acre. Ils donnèrent naissance dans leur sein à une série innombrable d'artistes, tels que le grand Titien ; ils furent les propagateurs des sciences et des arts... Et un certain jour arrive du continent, en gondole, un aide de camp du général français, avec deux autres ; il monte seul, la tête couverte, l'escalier des « géants », l'escalier « d'or » et entre dans l'assemblée du Grand Conseil, dans la salle d'où les lointains peuples de la mer écoutaient ses arrêts, donne lecture à haute voix, en présence du doge et de Venise entière, d'une lettre déclarant la guerre et, à proprement parler, décrète la suppression de la patrie créée par tant de générations.

Quelques semaines plus tard le livre d'or est brûlé au pied de l'arbre de la liberté, le doge se cache dans sa maison, le patriarche Giovanelli assiste à la cérémonie de la suppression des lois de Venise et adresse des prières à Dieu...

Lorsque le prince descendit sur la place, il fut entouré d'une foule de guides importuns. Ils lui indiquaient à qui mieux mieux une tour ornée d'une horloge. Il jeta un regard et aperçut ce dont ils voulaient lui faire faire connaissance avec tant d'obstination. Sur la page du livre que depuis des siècles tenait le lion d'or de Venise, sur un fond d'azur, étaient effacés les mots : *Pax tibi, Marce, Evangelista meus!* et en étaient gravés d'autres : *Droits de l'homme et du citoyen*. D'autres, soulignant cent fois la plaisanterie des gondoliers, qu'enfin, après tant d'années, le lion avait tourné la page de son livre, indiquaient la bâtisse commencée par ordre du « grand général » la *Fabrica nuova* qui devait achever le pourtour de la place Saint-Marc et former un ensemble avec les Procuraties. Là on enfonçait des pieux dans le canal, on élevait des échafaudages. Le prince chassa la foule et partit du bord de la Piazzetta en gondole pour son petit hôtel où il avait envoyé d'avance ses effets.

Ce même jour il commença à faire des visites afin de s'informer de la situation. Les liens d'un cousinage éloigné l'unissaient à une famille patricienne de Venise. Il en tira profit et renoua des relations, datant du temps de son premier séjour avec ses parents. Il fut reçu avec beaucoup de bienveillance, plus chaleureusement qu'il ne s'y attendait. Dans la ville flottante traînaient encore beaucoup d'émigrés français qui cherchaient non seulement un asile contre la populace de leur patrie, mais attisaient aussi les passions de l'aristocratie vénitienne contre la France, son gouvernement, ses généraux et ses armées invincibles. Au moment où le prince Gintult se trouvait en cette ville, l'émigration française se préparait à rentrer... Des scènes parisiennes se répétaient sur la place Saint-Marc et sur le pont du Rialto. Le peuple privé de droits durant cinq siècles, depuis les temps du Doge Pietro Gardenigo, privait de ses droits la noblesse et siégeait en la personne de soixante représentants dans la salle *dei Pregadi* et la salle de cèdre, dans la salle du Conseil des Dix et même dans la salle où avaient siégé les *Inquisitori di Stato*.

Louis Manini s'était caché dans la solitude de sa maison après les émeutes du premier et du seize Mai. L'ex-procurateur François Pesaro, déclaré ennemi de la patrie, fut chassé du pays. Le peuple, gouvernant sous la protection des baïonnettes françaises, ordonna en premier lieu l'ouverture des prisons, y compris celles des plombs et celles sous l'eau et l'abolition de l'inquisition d'Etat. On tremblait sur les places, dans les tavernes, dans les cafés et les gondoles au récit du sort d'un certain prisonnier qui avait dû rester dans les caveaux pendant quarante-trois ans. Aussi voyait-on sur l'édifice *Prigioni* l'inscription : « Les prisons barbares du triumvirat aristocratique ont été détruites par la municipalité provisoire de Venise l'an un de la liberté italienne, le 25 mai 1797 ». Tous ces détails tombèrent comme la grêle sur le nouveau venu à une réunion d'amis au palais Morosini.

Cependant un des invités s'assit près de lui et se mit à lui parler. Il demanda :

— C'est certainement un de vos compatriotes, un aide de camp de Buonaparte, qui nous a apporté le premier l'annonce de notre ruine, la déclaration de guerre, ou soi-disant, de la paix ? Il monta tout seul par les escaliers des géants et d'or à la salle de cèdre, où siégeait toute l'aristocratie héréditaire de Venise.

— Mon compatriote ? Qui est-ce donc ?

— Un officier du nom de Sulkowski.

— Est-ce possible ?

— C'est ainsi.

Le prince fut frappé par cette nouvelle. Joseph Sulkowski était son ami et compagnon d'armes. Ils avaient grandi, étudié, rêvé, causé ensemble. Le prince se souvenait de lui du temps de son séjour à Rydzyna... Il quitta l'assemblée plein d'un sentiment désagréable d'ironie qui se tournait constamment contre lui-même, aigu et blessant.

Rentrant de cette promenade, le prince fut prévenu par les gondoliers qu'on ne pouvait pas descendre sur la place. Les barques s'agitaient à l'entrée du Grand Canal, comme une volée de canards dispersés et se poussaient près du quai de pierre. S'étant frayé un passage à travers la masse des barques noires, le prince aperçut en effet sur la Piazzetta une rangée de soldats,

les baïonnettes dirigées vers la mer ainsi que des canons dressés, et les canonniers avec des mèches allumées. Il ordonna d'accoster et débarqua. Mais lorsqu'il voulut mettre le pied sur la place, un soldat, le dernier du rang, dirigea contre lui sa baïonnette. Le prince regarda son uniforme, ses yeux et dit au hasard en polonais :

— Que soit loué Jésus-Christ...

— Pour l'éternité... dit l'autre avec une vraie joie et il se changea tout entier en un sourire amical.

— Laissez-moi pénétrer sur la place, messieurs mes frères.

— Nous ne pouvons pas... répondirent-ils à voix basse. Nous ne laissons personne passer sur la place.

— Et pourquoi ça ? Hier c'était permis et aujourd'hui non ?

— La garnison entière est sous les armes.

— Et à quelle arme appartenez-vous ?

— Nous sommes les chasseurs de la première légion du général Kniazewicz. Deux compagnies de l'autre bataillon sont sous le commandement de Forestier.

— Qui est votre chef ?

— Le major Chlopicki.

— Et qui sont les officiers subalternes ?

— Il y a l'aide de camp Sielski, Bolesta. Il y a le capitaine Downarowicz, Kozakiewicz, Koncza, Koszucki.

— Et le reste de la légion où est-il ?

— Il est au pays de Brescia et de Mantoue et à Bologne même qui est faite capitale de la nouvelle république.

— Quelle est donc cette république ?

— La Transpadane. Elle s'appelle la république Transpadane.

— Il est agréable de rencontrer les siens... Vous me laisserez peut-être pénétrer sur la place, messieurs.

— C'est défendu.

— Eh... faites place... Allez donc, mais en vous inclinant et à l'abri de l'ombre, le long du palais.

— Pourvu que Bolesta ne s'en aperçoive pas.

Le prince passa et parvint sur le marché. C'est seulement après avoir dépassé le palais des doges qu'il comprit la cause de l'attroupement. Devant l'entrée même de la basilique étaient dressés les forts poteaux des échafaudages sur lesquels couraient

les soldats.De grosses cordes passées sur des poulies étaient constamment en mouvement. Au premier moment on ne pouvait pas comprendre ce qui se passait. La place était pleine d'une foule qui avait rompu le cordon de troupe et avait fait irruption par la Fabrica Nuova en construction et les impasses des Procuraties. Maintenant toute une horde s'élançait vers la basilique. Les soldats repoussaient les agresseurs avec les crosses de fusils et défendaient les accès, mais ne parvenaient pas à en avoir raison. Bousculé de toutes parts, se trouvant tantôt au milieu de la foule, tantôt au milieu des soldats, le prince se rendit enfin compte de ce qui se passait. Sur des cordes ou plutôt des câbles arrosés continuellement d'eau, descendait le cheval grec, le second du rang. Les cordes vibraient comme des ressorts, roulant lentement sur les poulies, et l'énorme cheval pesant environ deux mille quintaux descendait docilement, présentant son flanc à la foule... Le prince prêta l'oreille. Il entendit que les soldats tout autour écoutaient des ordres polonais, qu'ils s'entretenaient en polonais. Il remarqua des hommes en uniformes de la même couleur qui tiraient sur les cordes par compagnies. Le grand seigneur se réveilla en lui. Il avança jusqu'au centre de la place, sous les échafaudages, d'un pas ferme, écartant devant lui de sa canne les soldats qui, voyant son visage pâle et ses yeux, baissaient impuissants les armes. Là d'une voix tonnante il cria :

— Qui est ici votre chef ?

Plusieurs officiers, en entendant la langue polonaise, avancèrent et le regardèrent avec embarras. Finalement sortit de la foule, sans se dépêcher, un officier supérieur qui demanda :

— Qu'y a-t-il ? Ne laissez pas passer !

— C'est vous, monsieur, qui commandez ici, cria le prince s'adressant à lui.

— C'est moi. De quoi s'agit-il ?

— Votre nom, monsieur ?

— Mon nom ?... Qu'est-ce donc ? Quel est cet individu ?

— Votre nom, monsieur ! Vous osez employer le soldat polonais à de telles besognes !...

— Qui êtes-vous monsieur ? On m'a donné l'ordre d'employer les hommes, donc je les emploie.

— Vous avez l'ordre de déshonorer le nom polonais pour tou-

jours ! vociféra le prince comme s'adressant à un intendant, s'étranglant de rage et marchant sur lui la canne levée.

— Qu'est-ce donc ? Qui est-ce ? Comment ose-t-il ! Attention !

— Condottieri !

— Prenez-le !

— Brigands !

— Amenez-le moi ici !

— Goujats... sbires !

Les fusils brillèrent aux yeux du prince. Cent mains le saisirent par les épaules. Jeté à terre, la poitrine écrasée par des genoux, il criait la gorge serrée, de ses dernières forces :

— Je proteste !

Le sort du soldat.

Le prince Gintult quitta Venise déjà le jour suivant. On l'avait informé que le chef des légions devait se trouver à Vérone ou à Montebello. On parlait surtout de Montebello parce que là se trouvait le général en chef entouré comme un prince couronné des ministres d'Autriche, de Rome, de Naples, de la Sardaigne, de Gênes, de la malheureuse Venise, de Parme, des cantons suisses et de nombreuses principautés allemandes. Le prince Gintult avait pris la résolution d'élever une protestation contre les actes de brigandage des bataillons de Venise au profit de la France. Il restait debout dans la voiture plein de colère et pressait son cocher ; il commença cependant à se calmer en approchant de Padoue. Il se tranquillisait peu à peu, voyageant dès le grand matin par l'ancienne grand'route, le long du canal de la Brenta, sous un ciel chaud et triste, couvert de nuages mous, parmi les champs plantés à perte de vue de vignes aux feuilles fanées gris-argent, comme couvertes de givre blanc et parmi les bocages d'oliviers. Les feuilles déjà sombres des mûriers, des amandiers, des figuiers, des marronniers, des pêchers et des grenadiers sauvages formaient des tapis multiformes sur la terre fertile. Les vergers cultivés, après avoir donné à l'homme leurs fruits, étaient plongés en un moment béni de repos. Seules les grappes de vigne,

brunes ou claires, pendaient çà et là à des tiges débiles. Le prince saluait et disait adieu de ses yeux somnolents aux monticules parfumés qui entourent Padoue, aux rochers calcaires de Vicence. Lorsqu'il eut dépassé cette région, il entra dans le pays du mûrier. Ce même jour il arriva à Vérone par un large chemin planté de tilleuls. Avant de faire des démarches pour s'informer du domicile du général, il voulut jeter un coup d'œil sur la ville qu'il ne connaissait pas.

Il marcha par des rues inconnues, portant sur les épaules le fardeau de ses illusions, lourd comme une montagne. Il faisait déjà tout à fait nuit ; il y avait toujours moins de passants et ceux qui rôdaient encore portaient des lanternes allumées. La lune monta au firmament.

Le prince errait seul sans rencontrer âme qui vive. La ville était comme morte. Même de la campagne lointaine n'arrivait aucun bruit. Alentour tout était plongé dans un engourdissement comme un cimetière énorme, rempli de tombes.

Le voyageur s'assit sur un mur bas et se plongea dans ses rêves.

A ce moment, venant d'un sombre passage du côté de l'Adige, se fit entendre un bruit cadencé de pas. De l'ombre de la petite rue surgit une colonne de soldats qui marcha droit sur le prince. Des étincelles brillèrent sur les baïonnettes. Gintult s'écarta du chemin et voulut s'éloigner dans la direction de la place dell'Erbe, lorsque le chef du détachement le héla. Le prince ne le comprit pas et alla plus loin. Alors plusieurs soldats l'entourèrent de tous côtés et le traînèrent devant l'officier. Celui-ci lui demanda à plusieurs reprises, d'un ton sévère, en mauvais italien, pourquoi il n'avait pas de lanterne, son nom, d'où il venait et où il allait. Comme l'interpellé ne répondait pas, on le poussa au milieu de la colonne et on le força à marcher avec elle. A peine s'étaient-ils éloignés de quelques dizaines de pas de la place que le prince entendit un soldat s'adresser à un autre dans le plus pur dialecte de Mazovie :

— Minuit est proche et nous devons nous traîner par ces trous et pourchasser des vagabonds...

— On tombe de sommeil, et voilà qu'il faut encore marcher !

— Tu auras bien le temps de dormir lorsque nous serons dans notre tanière, au delà du fleuve...

— Silence dans les rangs !

— Mais...

— De quel pays êtes-vous les gars ? demanda le prince machinalement à haute voix.

L'effet de ces paroles fut si inattendu que la colonne s'arrêta instantanément. Même le chef sévère quitta sa place et vint jusqu'au centre du détachement. L'officier, âgé d'une vingtaine d'années, dévisagea Gintult à la clarté d'une lanterne :

— Vous êtes Polonais ?

— Oui, je suis Polonais.

— Votre nom ?

— Pourquoi voulez-vous le savoir ?

— Je te le demande ! Ton nom ?

— Je ne dirai pas mon nom.

— Que fais-tu seul ici, dans les rues de Vérone ?

— J'allais à un rendez-vous avec Juliette Capulet, dans une des rues de Vérone. Et vous, messieurs, que faites-vous ici dans le rôle de vagabonds nocturnes ? Et vous, monsieur, à leur tête, coiffé d'un si grand chapeau et avec ce collet ?Je vous le demande.

— Pas de plaisanteries, sinon je vous mets au pain et à l'eau.

— Sachez, monsieur, que je suis votre aîné par mon grade dans l'armée, mes années de service et ainsi de suite.

— Des preuves ?

— Je vous demande ce que vous faites là.

— Nous exécutons l'ordre du commandant de la place.

— Lequel ?

— A présent c'est le général Kilmaine, répondit le jeune officier d'une voix un peu moins assurée.

— Peut-être, monsieur, accepterez-vous ma parole de soldat. Je ne suis ici qu'en passant, je n'ai nulle intention de fomenter des émeutes à Vérone. Je me nomme Gintult. De la race des princes...

— Ne parlez pas de race de princes à celui qui a juré de haïr les tyrans ! répliqua l'officier avec sévérité.

— Diable ! Je vous suis avec docilité.

On se remit en marche. Le prince, bon gré, mal gré, dut faire

le tour de toute la ville. Il était fort fatigué, mais ne regrettait pas ce qui lui était arrivé. Il marchait au milieu de la colonne d'un pas assuré et libre. Le murmure des soldats en marche, le bruit entraînant des pas mesurés, le cliquetis des armes...

Amené à la caserne de la citadelle, il se trouva dans une salle qui avait tout l'aspect d'un chenil. Mais il fut bientôt délivré de cette prison, où ronflaient dans les coins des groupes d'êtres humains, et introduit dans la salle des officiers, évidemment par égard pour un compatriote. C'était une sorte de casino, ainsi qu'une popote pour les officiers de service. Il y avait des tables de jeux, des fumoirs, des billards. La salle était pleine de jeunes officiers. Le prisonnier était si exténué qu'il s'assit sur un banc, sans faire attention à personne et étendit ses jambes. De dessous ses paupières il examinait ces uniformes laids, mal faits, aux épaulettes portant la devise : « *Gli uomini liberi sono fratelli* »... Appuyant sa tête sur ses mains il se laissa aller à ses pensées, n'entendant qu'à demi le vacarme qui régnait tout autour. Ces anecdotes, cette liberté de langage, ces plaisanteries sur tout, cette foi solide de l'officier en lui-même, tout ceci le fit se ressouvenir des temps anciens. Cet orgueil excessif du soldat ! Quelque chose vibra en dedans de lui. Il éclata de rire. Ses yeux parcouraient les visages, les uniformes. Quels gaillards ! Quels lurons présomptueux ! Chacun d'eux avait probablement juré de haïr les tyrans...

— Mille tonnerres ! pensa le prince, je dois aussi m'inventer quelque tyran et me mettre à le haïr de toutes mes forces, pour avoir le droit de marcher avec ces gaillards.

Se penchant vers un des jeunes officiers les plus proches de lui, il l'interrogea :

— Monsieur, pourriez-vous me dire à quelle arme vous appartenez ?

Le jeune homme le toisa, mais répondit avec courtoisie :

— J'ai du plaisir à saluer un compatriote... Peut-être aspirez-vous à devenir militaire ?

— C'est exact.

— Ah, alors ! Notre corps est de formation récente : les chasseurs auxiliaires : *Battaglione cacciatori legione polacca ausiliaria della Lombardia*, récita-t-il comme une leçon.

Au moment où il disait cela, tous ses camarades se retour-

nèrent brusquement du côté de la porte d'entrée. L'officier qui causait avec le prince fit de même. Gintult dirigea son regard de ce côté.

Il vit au seuil de la pièce un officier supérieur qui semblait âgé de plus de quarante ans. Il était si haut de taille que son énorme face glabre dominait toute la foule. Un manteau, couvert en entier de poussière, pendait de ses épaules, le chapeau était enfoncé sur les yeux. Le prince reconnut ce militaire du premier coup d'œil. Il le suivit sans réflexion. Dombroswki traversa la salle, ayant fait brièvement et de loin le salut militaire en réponse au salut des subordonnés. Il monta à l'étage par l'escalier de pierre. Plusieurs camarades, qui évidemment venaient d'arriver avec lui, le suivaient. Sans se laisser devancer par eux, le prince suivait le chef, fermement décidé à régler d'un coup son affaire. A l'entrée du corridor supérieur Dombrowski se retourna et aperçut près de lui le nouveau venu. Il le regarda d'un œil dur.

— Mon général, je voudrais vous demander un moment d'entretien...

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le prince Gintult.

— Gintult... Je vous ai vu quelque part...

— Près de Powonzki.

— *Est ist... ja...* Monsieur arrive de Paris ? Peut-être de l'hôtel Diesbach ?

— Pas du tout ! J'arrive tout droit du pays et en dernier lieu de Venise. C'est justement dans l'intérêt de nos compatriotes de là-bas que je désire absolument un entretien...

— Est-ce quelque chose d'important ?

— Certainement.

Le général ouvrit la porte et le fit entrer dans une pièce au plafond bas. Il s'y trouvait sur un plancher de briques un lit et plusieurs chaises. Dombrowski chercha des yeux une cuvette, et, s'étant excusé devant l'hôte, se mit à ôter de ses larges épaules sa veste qui rappelait l'uniforme de la cavalerie du peuple qu'il avait porté dans la brigade de Byszewski et pendant la campagne de la Grande Pologne.

Il dit hâtivement :

— Je suis pressé. Encore aujourd'hui j'ai beaucoup à faire, parlez donc vite, monsieur le prince.

Gintult, sans perdre de temps, se mit à raconter ce qu'il avait vu à Venise, à exposer tout l'incident. D'abord les expressions s'embrouillaient dans sa gorge et ne sortaient pas de sa bouche, mais bientôt l'irritation de la veille commença à l'échauffer. Aussi, formulant froidement des reproches, jeta-t-il à son interlocuteur des arguments irréfutables. Le général avait retroussé très haut les manches de sa chemise et s'arrosait abondamment d'eau la tête. Le prince agacé s'interrompit, mais le général cria :

— J'écoute, monsieur le prince, j'écoute avec attention.

— Peut-être un peu plus tard...

— Je ne connais pas de « plus tard » ! Demain je me mets en marche avec les miens.

— Dans quelle direction, s'il est permis de le demander ?

— Comment ? Face au vent du nord.

Ses dents brillèrent.

— Mais les préliminaires ont commencé...

— Mais la paix n'est pas encore faite. Ils traînent en longueur. Le cliquetis des armes nous dira s'ils veulent signer ou non.

Essuyant sa large face avec une serviette, il demanda :

— Donc ils ont enlevé les chevaux d'Alexandre le Grand ?

— Je dis ce que j'ai vu de mes propres yeux.

— Ah, les coquins ! ajouta-t-il avec une indignation feinte.

— Mon général ça ne peut pas être ! Jamais, depuis que le monde existe, notre peuple ne s'est déshonoré par de pareils actes. Je suis venu ici dans l'espoir que mon général ordonnerait à ces gens de cesser ce service honteux. Est-ce le rôle des Polonais de piétiner les républiques étrangères ? Est-ce pour cela qu'est venue dans ces pays notre nation ?

Dombrowski endossait avec indifférence sa veste. Il s'approcha du prince et dit d'une voix ferme :

— En quelle qualité me dites-vous cela, monsieur ?

— Je dis cela en ma qualité de gentilhomme polonais.

— Je suis aussi citoyen polonais ! Et voici ma réponse : notre soldat doit se distinguer par une vertu prête à la mort, par sa conduite, par une discipline de fer et par une énergie

à toute épreuve. C'est seulement alors qu'auront confiance en lui ceux auxquels j'ai répondu de lui sur mon honneur. Monsieur me conseille d'étouffer le zèle des soldats et de commencer par une révolte ?

— Il n'y a rien à commencer si la voie prise est honteuse !

— Faut-il donc mettre ce costume de civil et entreprendre un voyage ? J'aurais déjà pu mettre fin à cette conversation puisque vous, prince, m'offensez, mais je me souviens de vous au temps de la guerre et c'est pour cela que je vous dirai la vérité. Vous dites que nous marchons sur la voie du déshonneur. Eh bien ? Vous indiquez la conquête de Venise. Et qu'est-ce que Venise ? C'est un allié secret de l'Autriche, c'est un ennemi finaud et rusé ! Nous assurant par la bouche de Giustiniani, de Pesaro et d'autres, de sa neutralité, elle a organisé derrière notre dos des troubles à Vérone, armé tout le peuple de son pays et assassiné l'officier Laurier dans son port, pendant que les armées républicaines rongeaient la Pontebbe pierreuse, se battaient à Sterzing, inondaient Klagenfurt de sang. Qu'est-ce que Venise ? Vous plaignez, monsieur le prince, cette noblesse qui s'inscrivait dans le livre d'or non pas avec du sang, mais pour le prix de dix mille sequins pillés au commerce ou sur les biens d'autrui à Chypre, en Istrie, à Goricie... pour avoir le droit, se targuant d'une noblesse achetée, de cracher du haut des loges au théâtre sur la populace. Vous connaissez, n'est-ce pas, leurs excellentes lois, leur code pénal, leurs prisons, leurs principes moraux. La France a-t-elle fait quelque chose de mal en implantant dans ces pays ses grandes lois ? Le peuple de Venise a salué avec des chants les soldats français. Et vos chevaux de bronze, monsieur le prince... Vous voulez rire ! Ces chevaux annonciateurs de la victoire, à qui doivent-ils appartenir maintenant si ce n'est au grand chef ? Venise peut-elle avoir des droits sur eux ? Comment les a-t-elle pris ? Par la force. C'est un butin de guerre et, comme butin, ils vont plus loin. D'ailleurs moi... Je vous le dis : les chevaux de Lisippe appartiennent de plein droit au grand chef Buonaparte. Nos soldats n'ont rien fait de mal en obéissant aux ordres de leurs supérieurs.

— Je vois que ma partie est perdue. Il ne me reste qu'à prendre congé de monsieur le général.

Dombrowski lui tendit la main. Un sourire aimable et cordial illumina son visage.

— Je ne voudrais pas me séparer de monsieur le prince de cette façon. Restez un moment. Je vous dirai encore un mot. Vous seul déplorez toutes les choses que vos yeux ont vues ? C'est vous seul que la douleur réveille la nuit ? Allons donc, frère ! Moi aussi j'ai observé tout cela à travers des larmes de sang, lorsque je suis arrivé avec les Gardes du corps de l'électeur. Et après, après ! Et mon âme n'est pas faite pour les plaintes, ni mes yeux pour les larmes. Il faut enfermer tout cela en soi à clé, avec de doubles cadenas. Il s'agit maintenant de ceci : ces légions, cette masse paysanne et de petite noblesse, qui est-ce ? Des gens de sac et de corde et des déserteurs. La colère bouillonne en vous à l'idée qu'ils font, au service de Buonaparte, ce que leur ordonne l'ordre du jour... Pensez à ces mêmes hommes agissant de même dans les rangs autrichiens. N'est-ce pas mieux ainsi ?...

— Employés de force, forcés et non pas de bon gré...

— Il n'y a pas de bon gré qui tienne. Dieu a donné, Dieu a repris. Abandonnez cette idée, une fois pour toutes. Maintenant nous sommes devant une besogne mortelle. Tu commenceras tout du commencement et tu soulèveras tout, un fardeau dix fois lourd ! Combien de sang, de tourments, de travail fécondera des champs étrangers, qui peut le deviner ? Mais le reste survivra. Les veines éclateront et le sang jaillira des ongles, mais tout cela en vain. Il faut avancer éternellement. Il faut s'acquitter de tout par la peine et se créer une grande âme dans les tourments. Quant à moi on me trouvera partout et toujours, tant qu'il y aura de la force dans ces os et du sang dans ces veines. Rien ne me détournera de mon chemin.

Des centaines d'accusateurs me diffament, assurant que je suis Allemand, parce que j'ai appris, étant *fahnjunker*, sous Maurice Bellegarde et le sage Blucher, l'obéissance aveugle, l'organisation d'une bataille et comment conduire une armée au combat. Bah ! Et que ma femme est une Allemande ! Condottiere ! Que je cherche du pain et des aventures. Il n'y a pas d'infamie dont on ne m'ait accusé. Je sais qu'on m'a arraché le dernier lambeau de ma bonne renommée. On ne m'a pas même épargné la dernière ignominie — le reproche de trahison.

Tout ce que je fais, je le fais pour de l'argent prussien. Eh bien, je laisse dire ! Que Chadzkiewicz médise tant qu'il voudra ! Compagnons d'infortune...

« ...la compagnia malvagia e scempia
Con la quale tu cadrai in questa valle
Che tutta ingrata, tutta matta ed empia
Si fara contra te... »

écrivait Dante banni ici, dans cette même Vérone.

— Il faut les mépriser.

— Et puis, monsieur le prince,ce n'est pas un grand plaisir que de stationner sous les portes des potentats français, de se traîner sur les escaliers étrangers, de se procurer la solde du soldat, des bottes, des vêtements quelconques, le droit à la lutte et le droit à la mort. Ce n'est pas une grande joie que de reconnaître son chemin parmi les insinuations des directeurs français et cisalpins, les sentiers secrets et les passages étroits. Il faut avancer par ses propres moyens, à bout d'haleine et sans relâche, jour et nuit, au milieu de milliers de vexations. Ne pas pouvoir assez dormir, ne pas avoir assez à manger, mais se ranimer et se consoler d'un espoir. Je pouvais aussi solliciter les faveurs du roi de Prusse, entrer au service d'un tel ou d'un tel. J'ai vendu mon dernier nid, Pierzcowiec. Maintenant seul le pain de soldat m'est resté ainsi qu'à mon père. Condottieri ! Partez, monsieur le prince, pour votre voyage, car vous auriez peut-être envie de goûter de notre pain et de notre sel. Et le poète cent fois sage a dit que c'est un pain amer : « mieux vaudrait ne pas naître ».

Il regarda avec un sourire moqueur le prince dans les yeux et lui serra la main, prenant congé.

Utrum Bucephalus habuit rationem sufficientem.

Ce ne fut que grâce aux efforts et aux sollicitations de ses professeurs que Rafal *de* Olbromski vainquit enfin les difficultés d'Horace et de quelques autres poètes romains et termina la *poétique* « cum laude ». Cela lui donnait le droit d'entrer à l'Académie. En effet, à l'étonnement de ses collègues et de tout le monde, il s'inscrivit au cours de philosophie. Cette ardeur

extraordinaire pour les sciences latino-germaniques avait une raison. Le prince Gintult n'avait défrayé l'entretien de son protégé que pour une année. Il était parti en voyage pour l'étranger et personne ne savait, pour le moment, où il errait. Rafal se trouvait dans la rue. Il n'avait ni l'envie, ni la possibilité de rentrer à la maison et n'osait pas aller à Grudno. Les jeunes princes, placés dans la pension privée d'une émigrée française pour y apprendre le bon ton et l'art de la conversation, ne frayaient pas avec le pauvre diable. Du reste ils le voyaient rarement car ils fréquentaient les classes seulement pour la forme et pour contenter les autorités qui exigeaient l'achèvement des études pour des raisons politiques. Lorsqu'ils se dispersèrent pour les vacances, Rafal, n'ayant pas reçu d'invitation, resta en ville. Il n'avait à la vérité aucune envie de la quitter. Il s'y amusait royalement. L'avocat Dorszt, qui veillait sur les intérêts de Grudno et chez qui il logeait, ne s'intéressait guère à son éducation et encore moins à sa conduite. De sa chambrette près de la cuisine Olbromski pouvait s'esquiver à chaque instant de la journée ainsi que de la nuit. Il vivait en liesse surtout au temps du carnaval. La ville de Cracovie était pleine de réjouissances, la musique y retentissait du matin au soir. La noblesse riche de toute la Nouvelle Galicie s'y était réunie. Les « redoutes » et les bals se suivaient sans interruption. En habit à la française comme en portaient officiellement les étudiants de rhétorique et de poétique pour se distinguer des plus jeunes élèves de latin vêtus à la mode polonaise, il fréquentait les bals, introduit par ses plus riches collègues, et s'amusait à outrance. Il savait déjà diriger une contredanse anglaise, un quadrille français, des « steyer » de Strasbourg et de Styrie. Mais il se sentait surtout attiré et ravi par la vie mouvementée des cafés à la mode allemande. Le billard, les cartes, les débauches secrètes avaient été à l'ordre du jour pendant tout l'hiver.

En vain le prorecteur du lycée Himonowski (qu'on avait surnommé Nempe) courait après les polissons jour et nuit. Ils trompaient sa vigilance avec une habileté inouïe et étaient la cause des épouvantes, des désespoirs et de la calvitie prématurée du malheureux pédagogue.

Le café Gerersdorf, enfumé et puant, avec son immense fumoir, ses tables graisseuses et son billard déchiré, possédait un

charme mystérieux qui captivait Rafal. La bande des jeunes gens y pénétrait tous les jours par l'escalier de service sale, accaparait le billard et y passait des heures délectables jusqu'au moment où le guetteur faisait signe que « Himcio » ou quelque autre pédagogue approchait. On s'adonnait aux cartes avec non moins de passion. Le brelan florissait chez des condisciples domiciliés chez leurs parents ou dans les pensions tenues par des professeurs. Le jeu commençait innocemment par des mises de quelques « tchèques » et s'achevait parfois par des pertes terrifiantes de plusieurs dizaines de « rhenans ». Les gains leur permettaient de fréquenter le théâtre allemand et le ballet, délice suprême, que les Allemands avaient tout dernièrement créé pour favoriser la propagation de la civilisation. Quelques-uns des jeunes gens avaient la réputation de fréquenter les coulisses, ce qui choquait fort la bonne société.

Le manque d'argent ne permettait pas à Rafal d'appartenir à cette coterie. L'hiver s'étant écoulé, le terme du second examen annuel approchait et il fallait se mettre à l'étude. Mais son imagination tournée vers les plaisirs ainsi qu'une paresse invétérée faisaient tomber le livre de ses mains. Le soleil ayant séché la terre, Rafal s'échappait parfois de la ville dans les bois environnants, vers les montagnes de Sainte-Bronislawa, du côté de Krzeszowic et de Bielany. Son inquiétude endormie se ranima. Des sentiments étranges, apportés par le vent printanier, s'éveillaient dans son cœur. Il marchait par les champs sans rien voir ni entendre, les yeux errants sur le sol grisâtre, et soudain un gémissement plaintif résonnait au fond de son être, un remords si poignant, une vision si terrifiante qu'un désespoir profond s'emparait de lui. Il se cachait la figure dans les mains pour ne pas se voir lui-même dans ses pensées.

Hélène, Hélène... sifflaient les jeunes herbes balancées par le vent du printemps. Mais avant que la journée fût écoulée, les décombres retombaient sur son âme et de la chaux sèche la recouvrait. Des semaines entières d'oubli sourd, de débauche futile du cœur, de néant complet suivaient. A cette époque Rafal se lia intimement avec son condisciple Jarzymski. C'était un jeune garçon riche, orphelin, élevé par les soins de son oncle et tuteur, un capitaine de cavalerie retraité. Ce tuteur avait une grande propriété dans les environs de Siewerz et s'efforçait de

contrôler sévèrement les dépenses de son pupille, qui jetait l'argent à pleines mains par les fenêtres.

Le jeune Jarzymski n'attendait que l'heure de sa majorité pour se délivrer du joug sévère de son oncle. Mais dans l'attente de ce moment il fallait se procurer de l'argent n'importe où, pour assouvir sa soif du ballet et du billard. On jouait chez lui la nuit aux jeux les plus hasardeux, on s'adonnait à la débauche. De là on se rendait aux redoutes. Jarzymski avait toujours chez lui plusieurs bouteilles d'excellent vin de Hongrie de chez Kraus et était pour les étudiants du gymnase un modèle d'élégance et d'homme fort par excellence. Olbromski était son bras droit, son allié et son confident. Ils avaient leur caisse en commun. Ils la partageaient d'une façon tout à fait arcadienne, tout aussi candidement que leur commun engoûment pour quelque nouvelle étoile du ballet ou leur déception aux cartes. C'était à cause de son amitié pour Jarzymski que Rafal s'était inscrit au cours de philosophie. Le capitaine-tuteur exigeait que Jarzymski s'appliquât à l'étude, se préparât pour quelque emploi vacant dans les districts, subît l'examen de « komornik », situation qui rapportait d'excellents revenus. Dans ce but il usa de prières et de menaces pour forcer Jarzymski à entrer à l'Académie et à suivre le cours de droit naturel qu'exposait *utriusque juris doctor* Nemetz, et le cours de droit civil fait par l'avocat Litwinski. Jarzymski, désireux de vivre en bonnes relations avec son tuteur, dut s'y résigner. Il engagea Rafal à subir avec lui l'examen académique. Ils travaillèrent tout l'été, passèrent cet examen vers l'automne et reçurent un diplôme donnant droit à l'internat de l'Académie pour suivre le cours de philosophie. Ce déménagement du lycée de Sainte-Anne au Collège n'était pas du goût de Rafal. Il en avait par dessus la tête de latin, d'allemand, des livres et des cahiers. Il ne s'était jamais demandé à quoi servaient toutes ces études, pourquoi il fallait traduire une phrase latine inintelligible en un allemand tout aussi inintelligible au lieu de la rendre en polonais. Il ne s'était jamais donné beaucoup de peine pour comprendre les vers latins ou la science des syllogismes et vivait dans un cercle de collégiens dédaigneux et indifférents au verbiage des professeurs. Certains de ses collègues lisaient en secret des livres polonais (« Les débuts d'Annousia », « Aventures et malheurs

du Marquis », etc.) depuis longtemps oubliés. D'autres composaient des vers à leurs bien-aimées, vers estropiés, contournés, dans une langue mal développée. Rafal ne tenta jamais de toucher à la lyre. Il est vrai qu'il pensait en polonais, mais il n'entendit jamais parler sa langue maternelle pendant tout son séjour à l'école, il n'aurait pas pu écrire convenablement une lettre en polonais et à peine pouvait-il lire en cette langue méprisée. Il écrivait en allemand avec beaucoup plus de facilité, et parlait assez bien, ce qui ne l'empêchait pas de mépriser cette langue, de même que le latin ennuyeux, qui lui était plus étranger encore.

Par une journée d'hiver, l'assistance au cours du Collège était bien plus nombreuse que d'habitude. Même au cours de M. Lody « professeur de Logique et de Métaphysique », on voyait de grands flandrins, qui d'habitude brillaient par leur absence, occuper les derniers bancs. M. Lody les interpellait gracieusement, leur posant souvent des questions, s'efforçant d'initier les Galiciens orientaux et occidentaux au bel art de manier d'élégants syllogismes. La facilité de ses explications latines (tous les cours de la philosophie cracovienne s'enseignaient en latin), sa bonté innée unie à une science approfondie, ne produisaient aucun effet, car la plupart de ses auditeurs jouaient le plus tranquillement du monde aux cartes assis par terre sous les bancs. C'était la chaleur des salles du Collège qui avait attiré ce jour-là un si grand nombre de philosophes. Quelques-uns sommeillaient, d'autres observaient les joueurs, d'autres encore lisaient des choses bien plus gaies que la métaphysique et la logique. Rafal était de ceux qui jouaient aux cartes. Fut-ce le visage animé de Rafal, et crut-il voir là l'effet produit par son éloquence, ou, plongé dans les profondeurs de ses recherches, le fit-il sans préméditation, mais se tournant vers Rafal le professeur lui posa soudain la question :

— *Utrum Bucephalus, equus Alexandri Magni, habuit rationem sufficientem* ?

Olbromski, qui déjà depuis Sandormierz connaissait le latin bien mieux que beaucoup d'élèves plus âgés que lui — pris à l'improviste, cartes en mains, désireux de se débarrasser au plus vite de l'importun, se mit à déduire un syllogisme absurde qui l'amena à affirmer que le cheval d'Alexandre était doué de

raison. Toutes les prémisses subtiles de son discours ne furent pas de sa propre création.Ce fut Jarzymski qui traîtreusement les lui souffla. Rafal fut pris d'un fou rire au résultat de son argumentation, et dans sa confusion, leva la main qui tenait les cartes.Le professeur apercevant ce signe de dépravation, s'éloigna de ce recoin de Sodomites en écartant les doigts, secouant la poussière de ses souliers et la poudre de sa perruque à la française.

Il ne put de longtemps se calmer. Sa poitrine s'agitait sous son jabot et ses lèvres laissaient échapper des expressions de courroux et de menace en langue latine. Toutefois la scène perdit son caractère tragique à la sortie du professeur, qui fut remplacé par un petit homme, chargé d'années, le chanoine André Trzcinski, professeur de physique. Il arriva transi de froid, dans sa soutane râpée, son toupet gris ébouriffé. Pour se réchauffer il se fit apporter par le domestique une tasse de café et un pain. Il avait à expliquer à ses auditeurs la démonstration *de porositate corporum*. Le café et le pain lui parurent des objets fort idoines à rendre l'argumentation compréhensible aux philosophes. Enchanté par un concours de circonstances aussi favorables et ne voulant pas perdre de temps, l'auteur célèbre des « Essais sur l'hygrométrie de l'Université de Cracovie » buvait le café chaud et, y plongeant le pain, dissertait sur ce que le pain s'imbibait de café sucré.

Cependant Jarzysmki qui ce jour-là n'avait pas eu de chance aux cartes, fit signe à un de ses collègues, qui aussitôt posa une question au professeur de physique. Le chanoine s'approcha des bancs et se lança dans une discussion impétueuse. Derrière son dos Jarzymski se faufila vers la table, but le café et dévora le pain. Au moment où il avalait le dernier morceau, le vieillard se souvint de sa tasse :

— *Ubi est mea caffa* ? demanda-t-il, se tournant vers ses auditeurs.

Jarzymski s'essuya les lèvres, s'inclina gracieusement et répondit :

— *Caffa et bucella per attractionem corporum venit ad meum stomachum.*

N'ayant plus de matériaux pour la démonstration, le vieux

resta penaud, se plaignant du froid. Finalement sans attendre la fin de l'heure il s'en fut prendre son café chez lui.

La cachette.

S'étant brouillé au printemps avec ses camarades, principalement avec Jarzymski, Rafal sentit la terre lui manquer sous les pieds. Evincé de son appartement, ayant perdu jusqu'au dernier sou aux cartes, tant de contretemps l'assaillirent simultanément, le collège lui parut tellement odieux qu'il résolut de partir. Mais où aller ? Après un long conflit intérieur il décida de prendre, sans mot dire à personne, le chemin de la maison.

Il y arriva aux premiers jours d'avril, avant les fêtes de Pâques. Les neiges avaient déjà fondu, quoiqu'on les vît encore par endroit en taches sales dans les ravins. Les portes des chaumières étaient entr'ouvertes comme pour la réception du printemps, qui avançait à pas lents. Il aperçut de loin sur une colline son nid paternel. Comme cette maison basse, grise, aux murs blanchis, lui parut chère et ardemment désirée! Lorsque les haridelles de louage s'arrêtèrent devant le perron Rafal descendit lentement et dit au cocher d'attendre. Mais le vieil échanson vint lui-même à sa rencontre, ordonna au cocher de rentrer et le gratifia même d'un pourboire. Rafal fut reçu affectueusement. Tout le monde l'entoura et l'examina comme s'il était un colporteur hongrois. Sa mère touchait ses cheveux de la main et les lissait doucement, ses sœurs s'étonnaient et admiraient son habit râpé et ses bas usés ; le vieux maître de la maison, quoique taciturne et sombre, permit à son fils de causer tout son soûl et à cœur ouvert, rit même parfois, l'interrogea affectueusement et approuva souvent.

Lorsqu'on se souvint de Piotr, tout le monde pleura. Le cœur de Rafal fut touché et ses yeux se voilèrent de larmes. Il y eut un instant où il voulut se jeter aux genoux de ses parents et, à l'exemple du fils prodigue, leur avouer tous les péchés les plus secrets commis par lui à Grudno et à Cracovie. Le moment passa promptement et la confession ne fut pas faite.

Après les fêtes de Pâques, pendant lesquelles Rafal fut un

objet d'intérêt pour tous les voisins, arriva l'époque des semailles, des travaux aux champs. Le vieil échanson ordonna de serrer l'habit et les bas de l'ex-philosophe dans une armoire et de lui donner des vêtements campagnards : un caftan de treillis, ainsi qu'un pantalon bouffant du même tissu, confectionné par le juif du village,des bottes grossières, œuvre du domestique Wasik, et un chapeau de paille déjà porté par plusieurs membres de la famille et tressé par le berger Joachim. Les bottes étaient monstrueuses, avec des semelles pareilles à des pelles, aux talons ferrés et aux tiges de cuir brut badigeonnées d'un enduit noir malodorant. Lorsque Rafal enfonça ses pieds devenus délicats dans ces sortes de bateaux, il frissonna de dégoût et une flamme de honte le parcourut tout entier. La petite princesse Elsbeth surgit dans son imagination.

— Il faudrait qu'elle me vît dans ce costume ! songea-t-il en frissonnant railleusement de son tourment. Elle aurait alors vraiment le droit de se moquer de moi...

Revêtu de ses habits campagnards, Rafal alla aux champs partout où on l'envoyait. Il cherchait à étouffer tout désir, à noircir à dessein ses souvenirs les plus doux. Il passait des journées entières au milieu des champs gris, qui commençaient à devenir légèrement poussiéreux. Il suivait la charrue, surveillait l'ensemencement, allait, assis sur les charrettes pleines de sacs, vers la métairie ou montait une haridelle, tout cela avec peu d'intérêt. Son teint devint aussitôt basané,ses mains s'épaissirent, sa coiffure à la Titus se transforma en toupet à la Bartek. Il se dit que tout ce qui lui était arrivé jusqu'à ce moment avait été néfaste. Il résolut d'écouter en tout ses parents et de ne plus jamais rien leur cacher. Il penserait comme eux, il ferait comme ils le souhaitaient. Il décida d'oublier à tout jamais son amour pour Hélène qui avec sa tutrice habitait Berlin, où elle était allée pour affaire d'héritage. Maintenant elle était aux eaux de Bardyow en Hongrie.

Pour chasser complètement de son souvenir l'image de la jeune fille, il s'infligeait des exercices sévères. Il allait sur sa haridelle au loin dans les champs, d'où l'on voyait Derslawice. Il restait là immobile à contempler à l'horizon bleuâtre les massifs des arbres, qui avaient l'aspect de nuages. Ces massifs avaient toujours la même configuration, on les distinguait

toujours comme des rêves illusoires, qui s'étant figés, ne pouvaient plus se dissiper.

Rafal ne se permettait pas de penser aux arbres de Derslawice, au jardin, ne voulait pas s'apitoyer sur lui-même et assouvir sa soif de voir les fleurs qui fleurissaient là-bas sur les plates-bandes près des fenêtres. Il se prescrivait l'indifférence, se raillait lui-même, se moquait de sa stupidité et raisonnait avec tant de bon sens, qu'on eût cru que la famille au complet l'écoutait. Puis il tournait bride et rentrait à la maison calme et sûr de lui-même.

Un jour il trouva sa sœur près de la source. Sophie avait grandi, s'était développée pendant son absence et était devenue une belle jeune fille. Ils causaient rarement seul à seul. Elle descendait lentement par un petit sentier creusé dans l'argile. Elle ne le voyait pas, et fredonnant doucement, s'éloignait à droite de la source. Rafal n'apercevait que sa tête aux cheveux dorés qui apparaissait parmi les prunelliers inondés de fleurs blanches. Il lui parut étrange que sa sœur marchât avec tant d'assurance dans ce massif enchevêtré qu'il n'avait jamais traversé lui-même. Il s'y dissimula et remarqua avec étonnement un sentier profond creusé parmi les ronces, qui montait doucement jusqu'à une tonnelle, cachée dans les massifs. Un banc de gazon occupait presque la moitié de cette cachette. Au-dessus s'étendait un taillis serré, impénétrable, de ronces couvertes de fleurs. Le houblon sauvage jetait çà et là ses fils puissants et seul un petit bouleau blanc à écorce fendue soupirait, lorsque le vent peignait ses longs cheveux vert-argenté.

Sophie rougit et resta confuse en apercevant son frère. Elle, la ménagère affairée, occupée du matin au soir de vaches, de veaux, de poules, d'oies, du garde-manger, du buffet, restait là assise, prise en flagrant délit « d'exaltation » si préjudiciable et si généralement condamnée... C'était elle-même qui avait creusé ce sentier, apporté ces pierres et les avait recouvertes de gazon. Pourquoi ? Pour quelle raison ? Pour y venir au printemps et y rester seule avec elle-même. Comme elle le regrettait à cet instant où son frère la regardait de ses yeux moqueurs et virils ! Elle ne pouvait rien trouver pour se justifier, rien du tout. Pas une seule excuse raisonnable ! Ce n'était ni pour le bien des vaches, ni pour les oies, ou les veaux, ni pour

la valetaille. Pour personne... Elle baissa les yeux et une triste expression de honte se peignit sur son visage. Elle resta longtemps ainsi, effilant l'herbe de la main. Finalement elle dit :

— Rafal, ne dis pas à mon père que tu m'as trouvée ici...

— Ne pas le dire ?

— Ne dis rien.

— Et tu me diras à moi, pourquoi tu restes assise ici ?

— Ne le lui dis pas ! Tu verras qu'il en sera mécontent. Je t'en serai bien reconnaissante

— Dis-moi, pourquoi viens-tu ici ?

— J'y viens tout bonnement, pour venir, voilà tout. Lorsque je me suis trop fatiguée à la cuisine, au travail... alors... Alors j'y viens et je m'y repose.

— Ne peux-tu pas te reposer au jardin ? Est-ce mieux ici parmi les prunelliers ?

— Oui, à qui donc cela fait-il du mal ? Ici, personne ne me voit, et là quelque servante m'apercevrait et m'appellerait ou à l'étable, ou à la cuisine...

Rafal se tut. Il regarda quelques instants autour de lui, puis s'assit près de sa sœur sur le banc.

Une curiosité vive et passionnée brilla dans les yeux de Sophie. Elle se mit à causer avec son frère, cherchant à tourner imperceptiblement la conversation sur Cracovie et Grudno. Il lui répéta de menus détails qu'il avait déjà maintes fois racontés à toute la famille. Cela ne parut pas lui suffire. Elle les savait déjà par cœur.

— Raconte-moi, dit-elle les yeux baissés, les sourcils froncés, comment est-il, ce prince ?

— Comment il est ? Mais je l'ai déjà dit : grand de taille, élancé...

— Je le sais fort bien, comme si je l'avais vu cent fois, raconte-moi autre chose.

— Mais je t'ai tout raconté bien des fois.

— Explique-moi comment il se fait qu'il soit parti si inopinément... Et que personne ne sache où il est en ce moment ?

— Personne.

— Mais c'est merveilleusement beau !...

— Tu dis beau ?

— Il est disparu et personne ne sait où il est. Chez nous,

dit-elle avec dédain, si quelqu'un s'en va ce n'est que jusqu'à Klimentow, ou tout au plus à Sandomierz pour rentrer le soir ou le lendemain matin. Tous les juifs de l'endroit s'en souviennent pendant deux jours. Un jour que papa est allé à Opatow nous nous y sommes préparés une semaine durant, nous faisions paître les chevaux, rôtir les poulets... Et le prince est parti et a disparu. Il se peut qu'il revienne, il se peut que non Il fait ce qui plaît à sa volonté sérénissime ! Quel plaisir on doit ressentir de disparaître ainsi de la vue des hommes.

— Qu'est-ce qui t'a porté à la tête ?

— Il n'y a là rien d'étonnant. Il me semble que toi aussi tu aurais bien voulu t'échapper dans le monde.

— Non, en vérité, non !

— Si...

— Tu n'es qu'une pie écervelée, rien de plus. Tu crois que le monde est de la taille de Klimentow ou de Koprzywnica. Tu te glisseras derrière une colline, tu te cacheras, et on ne te verra plus ! Si tu pouvais voir ce qui s'y fait !

— Inutile de me faire peur, je ne le verrai pas.

— Tu ne peux pas le savoir.

— Ah, qu'y comprends-tu... Il me semble qu'il doit être... parfait, clair, serein... Quel mot merveilleux ! sérénissime ! prince sérénissime...

Rafal ne répondit rien. Mais au moment où sa sœur parlait moitié pour lui, moitié pour elle-même, il sentit une langueur se répandre comme une goutte de poison par tout son être, rongeant et détruisant tout ce qui se trouvait sur son chemin.

— Dis-moi, continua Sophie : du moment qu'il était un si grand ami de notre frère Piotr, que Dieu ait son âme, n'aurait-il pas dû venir ici causer politique avec papa ?

— De quoi ?

— Que sais-je de quoi ? mais il aurait dû le faire.

— Sais-tu, tu as trop longtemps frayé avec les vaches...

— Cela va sans dire... fit-elle gravement, appuyant sa tête inclinée sur sa main, les yeux baissés vers le sol.

— Comment un pareil seigneur, lui expliqua Rafal pour adoucir ce qu'il venait de dire, aurait-il pu venir voir quelqu'un d'aussi petite noblesse que nous ? Nous sommes les maîtres

de quelques centaines d'arpents, et lui est un magnat. Et à quel propos serait-il venu ?

— Mais à propos de ce que j'aurais voulu le voir. J'aurais vu s'il est comme...

— Il y a longtemps de ça, continua-t-il, aux temps de l'indépendance de la Pologne, les carrosses à six chevaux et les plus riches équipages entraient dans notre cour, car il s'agissait de votes aux élections ou d'autres choses. Mais à présent ! Pour que tu saches ce qu'ils sont...

— Jamais je ne les verrai, dit-elle avec un sourire triste et amer, alors qu'est-ce que cela me fait, que toi tu le saches ?

— Toute une cour, la famille, la sœur...

— Il a une sœur ?

— Oui... murmura-t-il.

Sophie lui jeta un regard et releva la tête.

— Pourquoi ne nous en as-tu jamais parlé ?

— Est-ce donc une nouvelle si importante pour toi ?

— Si c'est une nouvelle importante ?... Ha, ha !... oui, c'est pour moi... fort important.

Rafal se tut et se rembrunit. C'était insolite et stupide de rester là avec sa sœur dans ce taillis de prunelliers. Il se leva et partit. Il descendit doucement par le sentier longeant la source et s'arrêta plongé dans la rêverie. Il ne se retourna pas, quoiqu'il entendît Sophie marcher derrière lui, en fredonnant. Il croyait qu'elle le dépasserait et continuerait son chemin et qu'il pourrait alors revenir à la tonnelle. Cependant elle s'était mise à grimper la pente escarpée au-dessus de la source, en foulant de ses pieds adroits et forts le velours des mousses et des feuilles fanées. Joyeusement et avec un enthousiasme singulier, elle murmurait à demi-voix :

— Prince, mon prince !

— Que radotes-tu là ? la rabroua-t-il avec impatience, qu'as-tu à parler toujours de ce prince ?

Sophie cueillit une belle fleur de chélidoine, croissant tout en haut. De loin, avec une profonde gravité et les yeux à demi-clos, elle dit en montrant la fleur :

— C'est le prince...

Rafal se sentit confus et rougit.

— Regarde, dit Sophie, n'est-ce pas la plus belle des fleurs.

Plus merveilleuse que le muguet, plus fastueuse que l'orchidée. C'est pourquoi je l'appelle prince. Fleur sérénissime. Ma fleur, ma fleur bien-aimée... Qu'est-ce que cela me fait qu'elle n'ait pas de parfum ?

Mantoue.

Une fenêtre fermée hermétiquement par un volet de bois replié... Un rayon de soleil de juillet pénètre déjà à l'intérieur et, rampant sur les briques usées du plancher, disperse l'obscurité profonde. Pas le moindre bruit, pas même un bruissement... Quel délice ! Le silence est si complet que le triste fredonnement des moustiques mantouans errant par la chambre résonne comme un écho.

Le prince Gintult, à peine réveillé, ressentait ce silence comme un grand bonheur. Le tonnerre ne gronde pas, les vitres ne sonnent pas douloureusement, la chaux ne tombe pas des murs et du plafond. Plongé dans une agréable somnolence, il lui semblait que c'était le premier moment de son arrivée dans cette ville, que c'était encore le mois d'avril. Il se figurait qu'il marchait lentement de la Porta de Beluardo, par la digue qui conduit aux fortifications de la tête de pont de San-Giorgio pour visiter le cimetière, le lieu des exploits de Sulkowski. C'est uniquement pour cela qu'il est venu. Il verra cet endroit, il jettera comme une branche de laurier sur la tête de celui qui n'est plus et s'éloignera de là en toute hâte...

Le prince ouvrit les yeux et pensa avec dégoût au travail qui l'attendait. Il était très las, plein d'une tristesse profonde. La vue continuelle de regards s'éteignant pour toujours... Il était rentré avec d'autres desseins d'Egypte, de la Terre-Sainte, de la Grèce. Il se dépêchait de retourner au pays. Pour vivre, vivre ! S'atteler à un travail dur et prolongé, lutter contre des choses éternelles ! Mais le caprice du sort l'avait mêlé aux affaires les plus passagères !

Il n'avait pas pu attendre à Ancone le vaisseau qui, à cause de la guerre qui venait d'éclater, s'était retiré dans un port quelconque. Pour ne pas perdre inutilement son temps, le prince était parti en diligence, sûr que son passeport lui faciliterait le passage même des cordons des armées belligérantes.

C'était en avril 1799, du temps de la campagne napolitaine, après la bataille de Vérone ou de Magnano. Le baron Kray avait déjà enfoncé l'aile gauche de l'armée de Scherer et l'attaquait avec toutes ses forces. Les armées républicaines se retiraient vers le nord. Un bataillon polonais (le premier), sous le commandement de Dembowski, couvrait la retraite de l'aile droite vers Vigaccio et l'aide de camp général Kosinski couvrait l'aile gauche sur le chemin de Nogara. L'aile droite se dirigea sur Mantoue. Toute l'armée française pouvait être à ce moment coupée de la Lombardie par Brescia. Il ne restait plus qu'à placer une garnison à Mantoue et à retirer le corps principal derrière l'Oglio. C'est ce que fit, en effet, le général Scherer. Il détacha une partie de l'armée pour tenir garnison à Mantoue et lui-même s'avança en hâte en Lombardie. Le prince Gintult devait justement quitter la patrie de Virgile où il s'était arrêté en route pour la nuit, lorsque l'armée éreintée arriva pour l'occuper. Il aperçut inopinément des compatriotes dans les derniers rangs. C'était le bataillon d'artillerie polonaise sous le commandement du général Wincenty Axamitowski, joint à un autre bataillon sous le commandement du général Wielhorski.

Le prince Gintult ayant observé avec attention l'état des choses, arriva à la conviction qu'un passeport visé à la hâte ne lui servirait de rien, que contre son vouloir il fallait endosser l'uniforme vert d'artilleur et se mettre dans les rangs. C'est ainsi qu'il fit. Il commença par le grade de canonnier pour ne pas donner lieu à des querelles d'ancienneté, pour ne pas apporter de discorde au sein des officiers rassemblés revenant du champ de bataille et pour ne pas profiter des prérogatives de son rang. Bientôt pourtant on remarqua ses connaissances militaires. Il fut attaché au général Borton, chef de l'artillerie ; ensuite il fut subordonné à Jakubowski, un vieil instituteur de Vérone, qui fortifiait le faubourg San-Giorgio, sous le commandement du général Meyer, avec le capitaine Miller, le lieutenant Hornowski et Maurice Hauke. Cinq cents soldats polonais y travaillaient chaque nuit sous le feu de l'ennemi. On pensait généralement que l'attaque se produirait seulement du côté de ce faubourg ; c'est pourquoi, lorsque l'ennemi rassemblait ses forces au nord et à l'ouest, au delà du Mincio, on y voulait voir un stratagème ; avec d'autant plus

d'énergie on construisait des remparts, on abattait des arbres et on s'armait d'après les plans du terrible « Amilcar » Kosinski.

La santé du prince Gintult commença à faiblir. Des frissons subits, glacés pendant les plus grandes chaleurs, des maux de tête épuisant l'esprit et la conscience, et surtout une grande aversion pour la nourriture et la boisson, le monde, le soleil et l'air. Une main engourdie soulève aux yeux les verres de la jumelle militaire et les yeux voient autre chose que ce qu'ils regardent. Des bandes lointaines de terre bêchée, les feux des remparts déjà recouverts de gazon, les lointains taillis de platanes et de mûriers, les roseaux, les saules et les eucalyptus sur la berge, et subitement... qu'est-ce donc ? Comme vivante s'élève devant les yeux las une dune sablonneuse, quelque part en Pologne, claire, jaune, friable, couverte çà et là de genévrier desséché...

Maintenant assis, après le réveil, sur sa couche, couvert d'un manteau et plongé en lui-même, il pensait qu'il fallait se lever et reprendre le service. La maladie l'avait déprimé comme un séjour en prison. Ses mains et ses pieds pendaient plus lourds que des blocs de bois de chêne.

Subitement retentit le tonnerre d'un coup de canon. Les fenêtres tremblèrent sur les gonds de tous leurs châssis. Les vitres sonnèrent plaintivement. Un bourdonnement à peine perceptible pénétra les murs pareil à un frisson de fièvre. Dans les cheminées volèrent des flocons de suie dérangée.

— Tu es là, murmura-t-il. En même temps il écarta les pans de son manteau et se leva. Obéissant à une vieille habitude il s'assit, après s'être débarbouillé, près de la trousse de toilette, dernier objet élégant qui lui restait, se rasa et se peigna soigneusement. Puis, déjà au grondement de quelques dizaines de canons, il brossa minutieusement son uniforme. Lorsqu'il descendit dans la rue une canonnade inouïe grondait. Il connaissait si bien le son des canons, suivant leur éloignement, qu'il distinguait même la batterie de Redel et les obusiers d'Axamitowski, les aboiements des canons de Monet de la citadelle et ceux de Jakubowski de San-Giorgio. Voilà que grondaient les projectiles du bastion Saint-Alexis, du bastion Luthérien, des retranchements Charles... Il suivait la rue Garet, comptant les projectiles machinalement, sans y penser. Il

arriva ainsi à la porte Pradelli à travers la fumée, sous une voûte de boulets enflammés, frappé par les pierres, saignant des entailles faites par les éclats, son manteau brûlé en plusieurs endroits.

De derrière, de la ville, volaient maintenant des cendres, des vapeurs brûlantes et la chaleur des incendies. L'air manquait à la respiration. Les canonniers pouvaient à peine tenir dans la fumée. Sur le chemin couvert de la redoute de la tête de pont de Pradelli, était couché près d'un mur le lieutenant Kobylanski, la main emportée. Le prince dut se mettre à la besogne à côté de Czechowski, autrefois major au pays, et actuellement promu capitaine. Les projectiles de toute une batterie autrichienne tombaient avec un véritable acharnement sur cette porte On entendait le gémissement sourd des vieux murs et le bruit continuel des morceaux de briques tombant dans le fossé moisi. Les deux obusiers qui défendaient les ruines de la tour travaillaient ce jour-là consciencieusement. Le capitaine lui-même pointait, passant de l'un à l'autre. Lorsque Gintult se plaça près de lui, il regarda par dessus l'épaule, indiqua de la main l'obusier et se jeta à terre près du mur. Le prince saisit de la main les deux leviers de pointage de l'affût, mit au point, régla la flèche de laiton et, distinguant à peine les lointains champs de feu des retranchements autrichiens, articula, la bouche sèche :

— Feu !

Un canonnier noir de fumée approcha un gros charbon brûlant de la mèche. La crosse demi-circulaire de l'affût sauta en arrière et claqua. Un coup fort et sonore retentit. Le prince était près de l'autre pièce. Il se pencha, chercha de l'œil le guidon et dit de nouveau d'une voix blanche :

— Feu !

Le général Borton arriva avec son état-major. A ce moment la canonnade faiblissait déjà. La ville était en flammes. Les habitants cachés dans les caves et les trous ne sauvaient pas leurs biens. Vers le soir du même jour, après la cessation de la lutte des deux côtés, le prince Gintult alla, avant le coucher du soleil, à Miglioretto où était le centre de la bataille. Il était chargé par le général Borton d'informer de vive voix le chef de la bat-

terie polonaise que le lendemain tout le faubourg San-Giorgio devait être rendu à l'ennemi sans coup férir. La garnison quitterait la place la nuit sans bruit. On devait concentrer toutes les forces pour la défense de Miglioretto. Il trouva de grands changements lorsqu'il arriva à la redoute avancée à la tête de tous les retranchements, bastions, redans, courtines et lunettes. Tous les soubassements de Miglioretto étaient à demi détruits, les palissades étaient brûlées.

Lorsque le prince arriva, Axamitowski dormait d'un sommeil de pierre après des journées et des nuits de combats continuels. Les officiers et les canonniers étaient si éreintés qu'ils dormaient debout ou à demi couchés, accrochés aux affûts, caissons et canons. La nuit tombait. A la dernière lueur du jour on voyait de près la large plaine des marais se perdant dans la direction du Mincio. Le lac Payolo changé en marécages, au milieu desquels coulait une petite rivière putride, était couvert de touffes épaisses et bruissantes de roseaux jaune-clair, de jonc, d'acore et d'osier. Le gazouillement des étourneaux se répandait dans tout l'espace. On apercevait sur toute sa longueur la digue qui menait par les marais au village de Cerese.

Le prince était si las qu'il observait et entendait à peine, il comprenait à peine où il se trouvait. Il répétait mentalement l'ordre qui lui était donné et attendait, tâchant de toutes ses forces de rester debout. Il monta par un escalier de bois sur la banquette du retranchement. Les mornes pièces d'airain, usées, paraissaient sommeiller à ce moment, comme les hommes. L'envoyé comprit qu'il était seul, parmi tous les autres, à veiller. Le gazouillement acharné des étourneaux s'était changé en une mélodie sauvage... Des essaims de moustiques tournoyaient et assaillaient le visage. Des pensées horribles attaquaient l'âme. Pendant qu'il errait ainsi, dépassant de la tête la hauteur d'appui du rempart, plongé dans les profondeurs les plus obscures de la tristesse, on lui fit savoir que le commandant s'était réveillé et l'attendait.

Le prince lui fit son rapport et demanda en même temps la permission d'aller se reposer. Axamitovski, ayant entendu la calamiteuse nouvelle, prit la tête dans ses mains et resta quelque temps assis sans bouger. C'est seulement plus tard qu'il se

souvint de l'autre demande et conduisit le prince dans un baraquement où il avait dormi peu avant.

Gintult s'étendit sur une couche défoncée et s'endormit bientôt. Il fit des rêves effrayants... Cette inquiétude inconsciente, plus horrible que tout ce qu'il y a dans le monde réel, fut interrompue par un bruit formidable, par des gémissements et un cliquetis d'armes. Le prince, arraché à un sommeil profond, se réveilla, mais ne sachant rien de lui-même dans le demi-délire de la malaria, resta assis sur sa couche et regarda devant lui. Sur le front et sur les épaulements du retranchement et particulièrement dans les angles du bastion il aperçut une foule d'artilleurs qui luttaient comme pendant les exercices de gymnastique. Des soldats de haute taille escaladaient le sommet du parapet et, malgré les blessures que leur causaient les baïonnettes, se ruaient vers les canons.

Gintult ne pouvait pas comprendre qui étaient ces gens. Il voyait à la lueur du feu leurs shakos noirs à bordure blanche, leurs uniformes blancs avec leurs fourniments sombres, les larges ceintures rouges, les pantalons foncés et les guêtres noires.

— Frappe, tue ! criait près de lui un sous-officier courant la baïonnette en avant.

— Le régiment de François Giulay... pensa le prince, ayant enfin compris ce qui se passait.

Cependant tous les canons étaient pris. L'infanterie autrichienne conduite à l'assaut par le colonel Ridt von Latterman faisait irruption de toutes parts dans les tranchées.

Mais en même temps une compagnie de grenadiers polonais arriva par l'étroite gorge de retranchement, d'un pas de fer et sans bruit.

Le prince s'arracha de sa place, trouva son épée et courut dans les rangs. Les larges baïonnettes s'enfoncèrent dans les poitrines des Autrichiens. Un combat à la crosse de fusil s'engagea.

C'est seulement vers le matin que l'assaut fut repoussé sur toute la ligne. Les grenadiers traînaient après eux une foule de prisonniers pris dans les taillis. Le prince, qui s'était trempé dans les marécages, errait parmi les hommes, la tête lourde comme une enclume. Le froid le pénétrait des pieds à la tête,

Ses jambes pliaient. Distinguant à peine le chemin et les objets environnants, il se traîna jusqu'à sa chambre en ville et tomba sur son lit tout à fait sans connaissance.

Il dormait maintenant comme une souche, plongé dans la sueur, frissonnant, dans une complète inconscience. Lorsque parfois il revenait à lui, il trouvait près de son chevet une simple cruche de terre remplie de vin étendu d'eau. La face ignoble de l'usurier qui lui prêtait de l'argent se penchait sur lui. C'était un juif à la face mantouane couleur de cendre. Le prince voyait en demi-songe que l'usurier visitait les poches de son manteau, qu'il furetait dans la trousse de toilette où il n'y avait rien de précieux. Ça l'amusait : pourvu que le silence régnât... Deux ou trois fois il mangea une tranche de pain, but de l'eau et s'endormit de nouveau ! Le cinquième jour le juif entra dans la chambre épouvanté, en courant et en criant : bousculant le malade il clama avec effroi que les Français avaient rendu la place et sortaient, que Miglioretto était déjà occupé par les Autrichiens et qu'il y avait jusqu'à cinq cents hommes à la porte Cerese. Le prince ne voulut pas d'abord bouger et ne voulut rien croire, mais finalement il se leva de son lit. Il se vêtit comme il put et sortit. Le juif le suivit. Il disait vrai. L'infanterie avec le seul drapeau du général Foissac-Latour allait lentement du côté du pont Molini, vers la citadelle, l'artillerie avec les canons la suivait. Les fourgons du général en chef et d'autres et même les voitures des officiers et les équipages de leurs femmes roulaient parmi les décombres.

S'étant frayé un passage à travers la foule, le prince finit par apercevoir les siens. Ils marchaient en bon ordre, les armes au clair. L'artillerie d'abord, puis la cavalerie, les compagnies d'infanterie à l'arrière. Il apprit que la garnison s'était rendue et sortait avec les honneurs de la citadelle et que la légion avait reçu l'ordre de fermer la marche.

Il se mit dans les rangs, tira son épée et marcha à côté d'un canon. Les régiments légers français avaient occupé les ponts en voûte, ils les traversèrent, mais n'avancèrent pas plus loin. Les étroits défilés entre les lacs, sur les remparts de la forteresse, couverts de misérables maisons, étaient tellement encombrés de soldats qu'on n'aurait pu y placer un pied. L'artillerie d'Axamitowski et ses canons pénétrèrent par le pont-levis dans

l'obscure gueule des fortes murailles, difformes, grises, comme un cadavre. Les compagnies d'infanterie restaient encore dans les rues étroites. Le prince était dans les rangs parmi les soldats. Ses yeux erraient embarrassés sur les vieilles toiles d'araignée que la poudre avait recouvertes, sur les traces des inondations et sur ces sombres fenêtres-meurtrières ouvrant sur les lacs, sentant la moisissure.

Pendant que l'armée fatiguée attendait ainsi en silence le moment de quitter cette place maudite, une colonne autrichienne blanche se montra au loin dans la rue. Les officiers la suivaient d'un pas alerte. S'étant approchés, ils se formèrent en ordre de bataille d'une manière singulière. Ils pénétrèrent d'abord comme un coin, entre l'artillerie et l'infanterie polonaise, puis s'arrêtèrent, l'arme au pied. Les Polonais ne s'y opposèrent pas. Ils sortaient avec les honneurs de la guerre, en vertu d'une capitulation conclue publiquement et lue dans les rangs. Son deuxième paragraphe déclarait que les armées cisalpines, suisses, polonaises et piémontaises seraient considérées, sous tous les rapports, comme armées de la république françaises.

Subitement, sur un commandement, les Autrichiens saisirent leurs armes et les tournèrent contre les grenadiers, les voltigeurs et l'artillerie. En même temps de tous les recoins des cours, de derrière les murs se rua subitement une masse énorme d'infanterie. Ils arrachaient, en traîtres, les armes des mains des attaqués, leur enfonçaient les shakos sur les yeux ou les arrachaient et, ayant réduit les hommes à l'impuissance, les traînaient sur le pavé. Ils leur liaient les mains, après les avoir jetés à terre. Les officiers, stupéfiés, perdirent au premier moment la parole. Mais eux non plus ne furent pas épargnés.

Ils virent comme, dans les étroites ruelles, on arrachait aux soldats et sous-officiers attaqués les épaulettes pour les en frapper au visage, comme on les tirait par les cheveux, leur donnait des coups de pied, les traînait dans la boue de la rue, leur liait les mains et les jambes. Ils aperçurent enfin qu'on arrachait les uniformes de ceux qui les avaient mérités par leur courage dans les batailles et qu'on leur attachait les mains aux canons des carabines pour les faire passer par les verges.

— Aux armes ! entendit-on crier.

Il était déjà trop tard. La colonne était déchirée en plusieurs tronçons et chacun d'eux était cerné. Les armes étaient arrachées. Plusieurs centaines de soldats des compagnies les plus proches du pont se glissèrent courbés vers la citadelle et évitèrent le sort de leurs camarades. La masse de l'infanterie autrichienne attaqua à la baïonnette le groupe des vingt officiers d'artillerie. Ils furent entourés, dix contre un. Ayant compris ce qui se passait, ils tirèrent leurs épées, se serrèrent l'un contre l'autre par les épaules et formèrent un cercle. Ils se mirent à frapper en silence. Leurs épées claquaient contre les carabines et les baïonnettes, tournoyaient comme des moulinets de feu. Ils frappaient et pointaient. Quelqu'un se mit à commander. Ils repoussèrent les rustres à force d'énergie, se frayèrent un passage. Cependant tantôt l'un, tantôt l'autre, touché par les baïonnettes, tombait à terre. Les survivants étaient enragés par l'injure, par ce déshonneur inouï dans l'histoire du monde. On se battait furieusement.

Gintult ne voyait pas la lumière du jour. Il avait pénétré dans la foule des soldats et luttait à la mort. C'est alors que la foule se sépara devant eux sur un commandement. Le cortège du général se montra au loin dans la rue et plus loin encore, entouré d'un brillant état-major, le général baron Kray de Krayowa apparut, montant un magnifique cheval. Le major Krolikiewicz, sans chapeau, l'épée ensanglantée à la main, pâle comme un cadavre, marcha à sa rencontre et de loin indiquant ce qui se faisait, demanda un ordre pour mettre fin à ce crime. Le maréchal avec l'expression d'une moquerie méprisante regarda autour de lui avec des yeux mi-clos et dit :

— Tout ce qui se fait, se fait conformément à un paragraphe secret, additionnel à la capitulation du 28 juillet. Il n'y a ici aucune illégalité. Ceux qui ont déserté le drapeau de sa majesté impériale et royale seront livrés aux régiments et bataillons auxquels ils appartiennent.

Il poussa son cheval de l'éperon et voulut partir. Mais le major Krolikiewicz saisit, menaçant, la bride et la retint malgré les sabres tendus vers lui. Il ne pouvait plus parler. De ses yeux sanglants il fixait le chef.

— Je garantis la vie à tout le monde... proféra le maréchal.

En même temps, du côté opposé, entouré d'une foule d'offi-

ciers, avançait à cheval Foissac-Latour, pâle et abattu. Les officiers polonais lui crièrent à la face des injures.

Le prince Gintult brisa son épée et la lui jeta furieusement à la poitrine.

On criait dans les rangs :

— Traître !

— Bourreau !

— Tu as accompli la plus grande trahison au monde : astucieusement, honteusement tu as livré les déserteurs.

— Regarde à présent dans les yeux ceux qui sont sortis du combat où mouraient sans peur leurs frères.

— Nous t'avons donné la vie pour notre cause et notre honneur. Nous te disions comme des chevaliers : si tu veux nous livrer aux ennemis, pour sauver les Français et toi-même, fais-le ouvertement. Nous savions ce qu'il nous restait à faire. Tu t'es parjuré.

Honte à toi, traître !

Foissac-Latour leva les yeux. Puis, regardant en silence la foule avilie des prisonniers, il les salua longuement d'une main blanche et tremblante.

DEUXIÈME PARTIE

A Varsovie la Prussienne.

Les quatre années suivantes se passèrent pour Rafal de la même manière que les premiers mois vécus après sa rentrée sous le toit paternel. Labour, semailles, fenaison, moisson, ensuite le blé à battre et à vendre. Sous la surveillance de son père, qui le traitait en intendant, l'ex-philosophe fut métamorphosé en l'outil sourd et muet d'une volonté supérieure et absolue. Il ne touchait que rarement, et seulement en signe de grande faveur, quelques menus deniers pour ses besoins personnels, et tout le nécessaire lui était octroyé en nature après délibération et mûre réflexion. Le seul moyen pour lui de se procurer des ressources pour s'habiller un peu plus à la mode, pour avoir quelque argent à dépenser aux fêtes de l'endroit était de vendre secrètement du blé des granges paternelles, de grever sans en avoir le moindre droit les paysans de redevances, de diminuer les rations de fourrage servies aux chevaux de la propriété et autres procédés de ce genre. Peu à peu le cœur du fils de l'échanson s'emplissait de rage contre les tâches qu'il devait accomplir, les vêtements qu'il devait porter, contre tout ce qui l'entourait. Personne ne le comprenait et lui ne faisait cas de personne en dehors de lui-même. Pendant toutes ces années Rafal ne put s'absenter de la maison que pour se rendre dans les environs les plus proches. Il n'alla que deux ou trois fois jusqu'à Sandomierz. En hiver, à l'époque du carnaval, il rendait quelques visites aux voisins, ce qui aurait été son plus grand plaisir n'étaient les tourments qu'il ressentait à y rencontrer des gens vêtus à la dernière mode.

Au printemps de 1802, Rafal apprit d'un de ces voisins, qui fréquentait les différents coins de la Galicie et de la Prusse méridionale, que le prince Gintult était rentré au pays et demeu-

rait tantôt dans sa propriété de Grudno, tantôt à Varsovie. Poussé par le désespoir, il conçut une résolution soudaine et écrivit une longue lettre au prince, sous couleur de le remercier de ses bienfaits ; mais en réalité ce n'était qu'une plainte contre sa destinée. Lentement, pendant plusieurs semaines, il composa cette lettre en secret, veillant tard dans la nuit. Lorsqu'il l'eut enfin achevée, relue mille fois et recopiée, il en ressentit un soulagement singulier. Il ne s'attendait pas au succès de son entreprise et croyait même que rien de bon ne pourrait en résulter, mais la seule pensée que sa lettre serait lue par le prince le mettait en joie. Il porta lui-même cette précieuse composition à la poste de Sandomierz. Pendant quelques semaines il y pensa, puis, ne recevant pas de réponse, il se mit à regretter de l'avoir écrite et retomba finalement dans son apathie première.

Cependant une réponse était arrivée, mais au nom du vieil Olbromski. Le prince écrivait à l'échanson, sans mentionner la lettre de Rafal, lui demandant courtoisement si cela ne contrecarrait en rien les projets de la famille de lui envoyer Rafal en qualité de secrétaire, attaché à sa personne. Il l'assurait de la manière la plus flatteuse qu'il ferait son possible pour dédommager Rafal de son travail et laissait entendre vaguement qu'il s'occuperait de son avenir. En cas de réponse affirmative, il priait qu'on lui envoyât Rafal cet automne même à Varsovie. Le vieil échanson garda la lettre dans sa poche pendant plusieurs jours, réfléchissant profondément à cette proposition. Elle flattait ses ambitions, son désir de ne pas déroger, mais d'un autre côté, en perdant Rafal, il se privait de main-d'œuvre. La promesse d'une carrière fit pencher la balance. Un jour, après dîner, l'échanson retint tout le monde et lut la lettre, en se donnant un peu l'air de quelqu'un auquel le prince écrivait *familiariter*. Rafal sentit ses jambes se dérober sous lui. Son père faisait semblant de demander l'avis de sa femme, de Rafal et de ses filles, mais en réalité il ne faisait que retarder le moment de la déclaration d'une décision prise longtemps d'avance. Enfin, en soupirant et en gesticulant, le vieux donna son consentement au départ de son fils. Dès ce jour on s'occupa des préparatifs, de linge, de lessive, de raccommodage et de passeports pour la Prusse méridionale.

En novembre Rafal quitta la maison paternelle. Il la quitta

avec joie, ne regrettant rien, ni personne. Son sang bouillonnait, tout son être semblait prendre un nouvel essor.

Il atteignit la frontière prussienne avec ses propres chevaux ; de là jusqu'à Varsovie il continua sa route en diligence de poste. Arrivé à Varsovie, il se rendit droit au palais du prince Gintult. C'était une ancienne demeure de magnat, entourée de jardins, située loin des rues principales et des bruits de la cité. Le palais mal entretenu, les murs au plâtre écaillé, les grilles rouillées, la cour verdoyante d'herbe avaient un aspect inhospitalier lorsque Rafal se présenta au seuil. Tous les rideaux des fenêtres en toile noircie étaient tirés, toutes les portes fermées. Après une assez longue attente, le vieux portier aperçut le nouveau-venu et lui demanda ce qu'il désirait.

Lorsque Rafal, désagréablement impressionné, lui dit qui il était et pourquoi il venait, l'homme le conduisit dans une des ailes du palais. Ils passèrent par de longs couloirs, à travers trois salles et arrivèrent enfin devant le prince. Rafal put à peine le reconnaître. Son visage avait bruni et était couvert de rides. Les yeux étaient éteints. C'est à peine si son aimable sourire habituel illumina son visage, telle une lumière artificielle, faisant fuir pour un moment les ténèbres envahissantes.

— J'ai toujours désiré, dit le prince après les premiers saluts, t'avoir près de moi. J'ai eu beaucoup de plaisir à recevoir ta lettre. J'ai besoin de toi.

Rafal le salua de nouveau, bien aise de s'entendre tutoyer par le prince.

— Tu dois savoir cependant, continua Gintult, que tu auras à t'atteler à une besogne dure et de longue haleine. Je m'occupe à présent à écrire des livres. Tu devras passer avec moi tous les jours quelques heures à travailler. Le reste de la journée t'appartiendra. Qu'en dis-tu ?

— Je suis à vos ordres.

— C'est bon. Connais-tu l'allemand ?

— Oui. Je le connaissais suffisamment bien, mais pendant quatre ans que j'ai passés à la maison, je n'en ai jamais proféré un mot.

— Ça ne fait rien. Il s'agit de savoir l'écrire, au cas où j'en aurais besoin. Le pourras-tu ?

— Je le pourrai.

— Mais, dit le prince en souriant, tu t'occupais de philosophie ?

— Oui, monsieur.

— Connais-tu le latin ?

— Oui, monsieur.

— C'est très bien ! Je suis un vrai ignorant en ce qui concerne le latin, et à présent je dois lire bien des choses dans cette langue. Ce sera toi qui me les traduiras.

— A vos ordres.

— Encore une chose. Tu dois te taire sur tout ce que nous allons écrire, lire, dire et faire, te taire rigoureusement. Tu m'en donneras solennellement ta parole. Peux-tu me donner cette parole solennelle ?

— Je vous donne ma parole d'honneur.

— Je t'en parle déjà maintenant, car je veux que dès le premier moment tu t'habitues à ne savoir, n'entendre et ne dire rien sur mon compte.

— J'obéirai, prince.

— A présent va dormir et reprendre des forces. Il y a ici d'appartements autant que tu voudras. Choisis celui qui te plaira et installe-toi. Tu dois te contenter de mon unique serviteur. Lorsque tu te seras reposé de ton voyage, viens me voir.

Rafal, ahuri par tout ce qui venait de se passer, ne pouvait rassembler ses idées. Ce qui lui plaisait le plus c'était la possibilité de faire un bon somme après tant de journées passées en route, cahoté de charrette en diligence. Le vieux domestique lui prépara un lit dans un des salons et se retira. Le lendemain matin, éveillé de bonne heure et n'entendant aucun bruit, Rafal s'habilla promptement et se mit à examiner ce qui l'environnait. De grands arbres, qui laissaient choir à terre leurs feuilles jaunies, obstruaient la vue des fenêtres de leurs branchage touffu, doré par l'automne. Un grand mur entourait de toutes parts le parc solitaire et en fermait l'accès du côté de la Vistule. Un faible rayon de soleil perçait de temps en temps l'obscurité des longues allées de tilleuls et d'ormes. Le silence était si profond dans toute la maison, qu'on entendait le bruissement des feuilles tombant sur l'herbe sèche. Rafal se détourna de cette vue. Il sortit de sa chambre sur la pointe des pieds. Les salles voisines étaient désertes. Il y régnait une demi-

obscurité, car les fenêtres fermées ne laissaient guère passer la lumière. Les meubles étaient recouverts de housses de toile, ainsi que les lustres, les girandoles, les candélabres.Une froide et désagréable odeur de renfermé, vieille de plusieurs années, régnait dans toute la demeure. Passant ainsi de pièce en pièce, Rafal arriva à une porte de fer forgé entr'ouverte et pénétra dans une salle immense, haute comme une tour. C'était la bibliothèque. A travers les vantaux vitrés des armoires encastrées à même les murs, on voyait une quantité innombrable de volumes, disposés sur plusieurs rangs. Une galerie coupait la salle à mi-hauteur. Çà et là il y avait des statues, des globes, d'énormes cartons et des rouleaux. Rafal marchait lentement, examinant ces murs et ces curieux objets, quand soudain d'un des coins retentit la voix du prince.

— Te voilà, monsieur le secrétaire ! Tu arrives à propos. J'ai le temps et l'envie de causer. Alors tu t'occupais à semer le froment, le blé et même l'orge ?

— Oui, monsieur.

— Et cela t'a ennuyé ?

— Cela m'a ennuyé.

— Et tu as voulu voir le monde ?

— Oui, monsieur.

— Tu as parfaitement raison. Il faut absolument aspirer à autre chose, se transporter en imagination de lieu en lieu, de carrière en carrière, changer de désirs, sinon la terre nous envelopperait et nous engloutirait. Vois-tu, pendant que tu semais et moissonnais, j'ai acquis la manie de lire des livres. Il y a longtemps que cette corde ne résonnait plus en moi. La vie humaine telle qu'elle me suffisait et je croyais que les livres n'étaient que la pâture des rats, des vers et des vieillards chauves. Et voici que soudain la lecture m'a pris et m'a retenu... Votre Honneur n'a pas un grand penchant pour les livres ? Eh quoi ? sois sincère !...

Rafal rougit comme un voleur pris sur le fait à son premier vol.

— N'en sois pas confus, mon ami. Il n'y a là rien de honteux. Moi, ce sont les circonstances qui m'ont poussé sur ce chemin ennuyeux et poussiéreux. Je traînais ces derniers temps par

le monde et je suis tombé sur l'Egypte, tu en as entendu parler... c'est en Afrique...

— Mais oui ! répliqua Rafal, piqué au vif.

— C'est là que j'ai dirigé mes pas, après la guerre qui vient d'y avoir lieu. J'ai voulu retrouver la tombe d'un ami tué là-bas aux pieds d'un sphinx. Cependant ces pyramides, ces obélisques, ces sphinx, ces déserts, ces lieux oubliés et tout ce qui s'y passait m'ont tellement impressionné, que je me suis mis à étudier dans les livres tout ce qui a trait à ce pays. Des amis, parmi lesquels un que j'aimais beaucoup, y ont été assassinés.

— Assassinés ! s'écria Rafal en proie à une profonde et ardente curiosité.

— Oui, l'un était un Polonais, nommé Sulkowski, officier supérieur dans l'armée française ; il fut taillé en morceaux par des Arabes dans un engagement, où il a combattu avec vingt soldats contre plusieurs régiments. L'autre, un Français, un certain Venture.

— Il fut aussi tué ?

— Oui, en obéissant à l'ordre de son chef, ce Napoléon, dont tu as dû entendre parler.

Rafal rougit de nouveau de honte ; il en avait entendu parler, mais les opinions avaient été des plus contradictoires.

Le prince se tut pendant quelque temps et resta assis sans mouvement, la tête appuyée sur sa main. Ses lèvres étaient serrées et ses yeux tristes. Il dit enfin :

— Ton frère est mort trop jeune, après s'être disputé avec moi... L'autre, le général, a péri à l'époque où je m'étais rapproché de lui et avais à peine appris à connaître son âme. Je n'ai pas trouvé son corps ; ni même ses vêtements. Son sang a abreuvé le sable du Sahara, et voilà tout. Pas une fleur ne croîtra à la place où s'est éteint celui qui était un roi dans le genre humain... Oui, frère. Si tu veux, nous écrirons maintenant différentes choses sur ces pays lointains, surtout sur le désert, l'Egypte, la Terre Sainte, l'Asie Mineure, la Syrie. Cela te semblera peut-être étrange, puis tu l'oublieras et n'y penseras plus. Maintenant prends là ce cahier et écris lisiblement sur la première page ceci :

« De la première lettre de Saint Hiéronimus à Héliodore :

— O désert ! où fleurit la fleur du Christ !

— O solitude, où naissent les rochers, d'où, d'après les Révélations, on découvre la ville du Grand Roi !

— O désert ! qui se réjouit avec le Seigneur ! »

— Ceci sera l'épigraphe de la lettre. Maintenant nous allons commencer...

Au moment où il prononçait ces paroles, la porte de fer vibra et le vieux domestique entra en murmurant un nom. Le prince lui répondit par un signe de la tête. Le valet se retourna, ouvrit la porte et fit entrer dans la salle un homme de haute taille et de forte carrure. Le nouvel arrivé avait une tête énorme aux traits saillants et expressifs. Il avait des yeux à fleur de tête, au regard vigilant en même temps qu'enfantin. Ses cheveux encadraient son front calme et dur semblable à un éclat de roc, tombaient en boucles naturelles comme celles d'un Maure sur la nuque ; ils étaient serrés dans un petit sac de taffetas noir, formant une espèce de bourse attachée à l'extrémité par un ruban à gros nœud.

Le nouveau venu était vêtu d'un uniforme prussien à revers rouges. Il marchait droit, frappant du talon le plancher de marbre incrusté. Lorsqu'il aperçut Rafal, il parut étonné, presque interloqué. Pendant un instant il le regarda fixement, d'un air inquiet et désagréablement surpris. Rafal ressentit pour cet homme dès le premier moment un penchant et une affection inexplicables. Le prince se leva, salua le nouveau venu et montrant des yeux Rafal, dit d'un ton rassurant :

— Mon nouveau secrétaire Olbromski...

Ensuite, se tournant vers Rafal :

— Tu peux à présent aller en ville, t'amuser et faire tout ce qui te plaît. Demande de l'argent à Lukasz et dis-lui quand tu voudras déjeuner.

Rafal sortit en toute hâte. Une fois dehors il oublia tout. Il avait la sensation d'être comme rouillé. Il ne savait pas marcher sur le pavé de pierre de la ville, il se sentait maladroit, raide, voûté, rustre dans chacun de ses gestes. Quand de beaux équipages avec des messieurs et des dames élégantes le dépassaient, il se redressait tant qu'il pouvait. La ville l'impressionna. Son immensité et, comme il lui semblait, sa majesté inouïe,

l'oppressaient. Il passait par de nombreuses rues, devant de petits manoirs entourés de parcs dont les arbres séculaires étendaient leurs larges branches par dessus les ornières boueuses des rues, devant des églises, des maisons neuves.

Flânant ainsi sans but, il examinait un édifice après l'autre, lorsque soudain il s'entendit appeler par son nom et son prénom. Rafal leva la tête et aperçut, arrêtée au milieu de la chaussée, une calèche viennoise tirée par cinq chevaux admirablement assortis, et dedans, étendu avec grâce, son collègue en philosophie, Jarzymski.

— Rafus ! cria-t-il, si tu nourris encore contre moi quelque rancune d'écolier, je ne descendrai pas, mais si tu m'as pardonné, je vais tomber dans tes bras...

— Viens, viens! cria Rafal avec une joie sincère.

Jarzymski sauta à bas de sa voiture et se mit à serrer son ami dans ses bras. Mais aussitôt il s'écria :

— D'après la coupe de tes vêtements qui semble être celle d'Opatow ou de Sandomierz, je conclus que tu arrives droit de ta province.

— En effet, et toi ?

— J'habite ici.

— Toi ? à Varsovie ? et depuis longtemps ?

— Depuis trois ans, c'est-à-dire du moment où je me suis arraché des griffes de mon oncle et me suis délivré de sa tutelle. Nous en causerons plus tard. Avant tout, prends place, nous allons chez un tailleur.

— Comment ? à l'instant...

— Pas un mot ! On peut faire fureur habillé comme tu l'es, mais pas ici. Allons chez le tailleur et le bottier.

— Non, décidément ! A l'instant c'est impossible...

— C'est comme tu veux, mais... l'habit fait le moine. Quand nous étions avec toi à Cracovie, nous ne nous laissions pas faire... Et tu changeras bientôt d'avis. A la maison ! jeta-t-il au cocher.

Rafal ne put résister et s'assit près de lui. Les chevaux conduits par un habile cocher caracolaient et dansaient, permettant d'admirer l'élégance de l'équipage. Jarzymski s'y prélassait négligemment, causant avec Rafal, qui s'était placé gauchement à ses côtés. C'est alors qu'il remarqua toute la

recherche de la mise de son condisciple. Jarzymski, malgré le froid d'automne, portait un long habit vert à col noir et doublure jaune, aux boutons dorés, un pantalon vert-perroquet, un gilet couleur paille, un chapeau de peluche et des bottes luisantes à revers jaunes. Ce n'était plus un blancbec étourdi, se glissant furtivement loin des regards de ses tuteurs, mais un jeune homme élégant, froid et sûr de lui. Il avait engraissé et avait l'air plus mâle, tandis qu'auparavant il avait été délicat comme une femmelette. Son front blanc comme l'albâtre contrastait avec son visage brun où le sang affluait aux joues. Sa figure, son regard, son sourire, ses gestes, tout indiquait la force, l'équilibre, la tranquillité.

— Dis-moi, fit-il sans se presser, où habites-tu ? Dans quelle auberge ? Quoi ? Avoue-le... je ne le dirai à personne.

— Pourquoi ? j'habite chez le prince Gintult.

— Gintult ! s'écria Jarzymski avec un étonnement si profond qu'il se redressa même sur le siège. Là, dans ce palais vide qui ressemble à une caserne ?

— Oui.

— Excuse-moi, mais d'où vient cette amitié ?

— Je connais Gintult déjà depuis longtemps.

— En effet, je me souviens maintenant que tu as été une espèce de pupille du prince. Car, sais-tu, personne n'a de chance avec lui... C'est un seuil difficile à franchir !

— Mais je suis son secrétaire.

— Secr... Ah, diable !

— Qu'as-tu ?

— Non, ce n'est rien. Que sera-ce...

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Ce n'est rien ! Gintult écrit-il si mal, que tu doives l'aider à noter ses secrets ? Outre des papiers officiels, personne maintenant n'écrit rien, alors de quoi s'agit-il ?

Rafal se souvint de la promesse qu'il avait donnée au prince :

— Je ne sais pas ; comme je te l'ai déjà dit, je ne suis ici que depuis hier soir.

— Il court sur lui toutes sortes de rumeurs. C'est un original et un fâcheux. Il n'appartient à aucune société, à aucun parti. Il reste seul dans sa maison, et s'il lui arrive de se montrer, il se conduit avec tant d'effronterie et de hauteur qu'il indigne

tout le monde. La jeunesse aiguise contre lui ses griffes.

— Miséricorde ! pourquoi donc ?

— Comment pourquoi ? C'est un fou, un grinchu, un fâcheux. Il se promène comme un paon et ne daigne pas connaître les personnes les plus notables.

Il ajouta après un moment de silence :

— On dit qu'il a été en France ainsi qu'en Italie. Il est allé en Egypte, il a couru les Arabies et les Asies et c'est de là, dit-on, qu'il a rapporté ces sottises franc-maçonniques, dont il est si féru. C'est du moins ce que racontent les personnes bien informées. Je ne connais pas ce vagabond, ce qui vaut mieux peut-être, autrement je lui aurais dit son fait sans trop tarder.

— Raconte-moi, que fais-tu ici ? comment passes-tu ton temps ?

— Moi, mon cher... J'habite ici, à Varsovie.

— Et qui s'occupe de ta propriété de Niéporecice ?

Jarzymski sourit avec mélancolie et souffla sur ses doigts.

— Comment ?

— Il n'y en a plus, petit frère. Disparu Niéporecice.

— Miséricorde !

— Voilà...

— Que dis-tu ? Une si belle propriété !

— Je dis vrai.

— Mais comment peux-tu alors te permettre un pareil équipage ?

— Tu le vois bien.

— Comment fais-tu ?

— J'ai une voiture et je tiens maison. Je vis dans le monde, enfant de Sandomierz. Sais-tu ?... c'est dommage que tu sois un secrétaire. Cela sonne si mal, c'est vraiment abominable. Mais tout s'arrangera, j'en suis sûr.

La voiture entra dans une vaste cour et s'arrêta devant la porte vitrée d'une maison basse. Un domestique en livrée s'élança pour les aider à descendre. Un instant après Rafal se trouva dans un appartement spacieux, meublé d'une manière assez bizarre. Il n'avait pas l'aspect d'une maison de famille, mais plutôt d'un appartement de célibataire. Quelques-unes des pièces étaient sales, comme celles d'une auberge. Dans

celles dont les fenêtres donnaient sur la cour déserte, on entendait le bruit de conversations ou de disputes.

Jarzymski prit Rafal sous le bras et le guida. Ils passèrent par de vastes fumoirs où l'on voyait çà et là des cafetières, des tasses et des bouteilles. De la fumée de tabac roulait en larges ondes dans les coins.

Dans le dernier et le plus vaste salon étaient disposées des tables de jeu et une quinzaine de jeunes gens jouaient aux cartes. Il était évident qu'ils s'en occupaient déjà depuis longtemps. Des piles de ducats jonchaient les tables. On voyait, d'après les figures de quelques-uns des joueurs, qu'ils avaient passé une nuit sans sommeil. D'autres s'étaient dévêtus jusqu'à la chemise. Il y avait là toutes sortes de jeunes gens, mais la plupart étaient beaux, élégants et jeunes. Personne ne fit attention à Jarzymski et à Rafal. Tantôt l'un, tantôt l'autre des jeunes gens serrait la main au nouveau venu et murmurait quelques mots inintelligibles. Il y avait des figures froides, à l'air impassible, d'autres abattues, mais tous les regards brûlaient de ce feu satanique, qui, selon une légende paysanne, allume l'or des monnaies ensevelies dans la terre. Un silence régnait, interrompu de temps en temps par l'exclamation de l'un ou de l'autre des joueurs :

— Banco !

Rafal était intimidé et en même temps fortement ému. Il avait la gorge serrée. Il y avait longtemps qu'il n'avait joué, et il n'avait vu de sa vie de pareils monceaux d'or. La fumée d'un excellent tabac le pénétrait et emplissait sa tête de brouillard. Jarzymski le fit asseoir dans un fauteuil près de ceux qui tenaient la banque et disparut dans une pièce voisine. D'abord Rafal se sentit troublé, mais petit à petit il se rassura, d'autant plus que personne ne faisait attention à lui. En revanche, il examinait attentivement toutes ces figures, l'une après l'autre. Jarzymski revint après quelques instants, s'assit près de Rafal, appuyant son épaule à la sienne, comme il avait l'habitude de le faire sur les bancs de l'école pendant les longues leçons. Aujourd'hui ce souvenir palpable de l'intimité écolière fut agréable à Rafal. Après un moment Jarzymski, se penchant vers lui, chuchota à son oreille tout à fait comme naguère, à la leçon du vieux Nempe :

— Aurais-tu envie de jouer, mon vieux ?

— Non, non ! répondit son ami aussi à voix basse, je ne viens que d'arriver... Et puis... je ne puis pas jouer un jeu si hasardeux.

— Si le vieil échanson l'apprenait, Jésus, Seigneur de Miséricorde !

— Ce n'est pas ça, mais...

— Mais quoi ?

— C'est un jeu de magnats !

— Mon enfant... sourit Jarzymski, nous ne jouerions point avec ces messieurs. Moi-même je ne me serais pas assis avec eux. Tu as parfaitement raison. Ce sont des sommes énormes. Les partenaires doivent avoir des bourses pleines. Si tu en as envie, nous jouerons comme naguère au whist, comme au Kleparz, t'en souviens-tu ?

— Au whist !... Mais il y a tant d'années que je n'ai joué...

— Tu ne peux pas nier que le jeu t'est resté dans la tête ?

— Je le connais, c'est vrai.

— Tu vois...

Jarzymski sortit, fit aérer la pièce voisine et y fit disposer des tables. En même temps il chuchota avec quelques jeunes gens, qui, ainsi que Rafal, étaient là en spectateurs, et leur fit faire connaissance. C'étaient des Lithuaniens, fils de propriétaires, qui passaient leur temps à Varsovie. On se mit à quatre à une petite table. Quand on apporta les cartes, Rafal, rougissant jusqu'aux oreilles, demanda : A combien le point ? Jarzymski répondit négligemment :

— Comme d'habitude : un ducat, et trois ducats par partie.

Rafal n'avait sur lui qu'une quinzaine de ducats que lui avait remis le vieux valet par ordre du prince, à titre d'avance sur ses appointements de secrétaire. Il n'eut pas le courage de quitter la table et une sueur froide lui couvrit le front lorsqu'il pensa au prix exorbitant de la partie. Jarzymski se pencha et lui murmura à l'oreille :

— Ne t'inquiète pas. Je payerai pour toi.

Puis il ajouta :

— Joue hardiment.

Mais Rafal, même sans cet encouragement, avait déjà retrouvé son calme et son assurance. Dès les premiers instants une

vresse longtemps oubliée lui monta à la tête. Ce whist lui semblait une musique, lui rappelant la jeunesse passée, pleine du bonheur qui l'avait accompagnée. Machinalement jetant, recevant et mêlant les cartes, il parcourait en imagination son passé.

Des sentiments ensevelis se dressaient de leur tombeau et le sol tremblait alentour. Par un caprice étrange du sort il était en veine folle. Il n'avait pas conscience de ce qu'il faisait, ne s'arrêtait pas une seconde pour imaginer des combinaisons, mais exécutait tout promptement et brillamment, comme sous la dictée de Satan. Les Lithuaniens jouaient d'un air indifférent, mais leurs figures devenaient de plus en plus figées, leurs yeux plus fixes. Jarzymski riait de temps en temps, bavardant de Sandomierz, de la noblesse de Koprzywnicy. Quelquefois ses yeux s'enfonçaient comme des flèches dans le visage et les mains de Rafal pour épier et saisir au vol le secret d'un jeu si merveilleux. Puis ce regard de vautour s'éclipsait pour faire place à un sourire bonasse. Le joueur fortuné ne remarquait tout cela qu'à travers un voile. Il était si enivré par sa chance qu'il aurait été prêt à jouer ce qu'il avait de plus précieux, si sûr était-il de continuer à gagner. Le jour tombait. On apporta des lumières et ce n'est qu'alors que Rafal remarqua qu'il avait passé toute la journée à la table de jeu. La partie fut interrompue. Sur dix robres il en avait gagné sept, plus les mises, ce qui lui faisait cent ducats. Lorsqu'il eut mis dans sa poche, d'un air dégagé, le rouleau d'or, Jarzymski le prit à l'écart et demanda avec un sourire amical :

— Eh bien, Rafal ? vit-on ici plus gaîment que sous la tutelle des vieux ?

— En effet !

— Maintenant tu dois décidément devenir membre de la société. Je t'y aiderai. Seulement il ne faut pas que tu parles trop haut de ton secrétariat chez Gintult.

— Pourquoi pas ?

— Sois tranquille. J'arrangerai ça. Avant tout tu dois t'habiller plus convenablement. Aujourd'hui nous irons au cercle et au théâtre. Tu aurais pu venir avec nous, si tu n'étais pas vêtu comme tu l'es. Sais-tu, tu vas mettre mes habits, comme naguère. Nous sommes de la même taille.

Rafal se leva et ils s'en furent tous deux à la garde-robe. Il en sortit vêtu d'un frac et de bas noirs, une cravate des plus à la mode au cou. Les joueurs se dispersaient et bientôt Rafal resta seul avec Jarzymski. Ils se promenèrent par les pièces enfumées en causant pendant qu'on attelait la voiture. Bientôt un petit coupé élégant les mena chez le coiffeur et de là, rafraîchis et coiffés à la dernière mode, au cercle. Rafal sentant dans sa poche le poids des pièces d'or, était plein d'assurance comme s'il avait l'habitude d'aller au club tous les jours depuis des années. Cette aisance, pareille à celle de Jarzymski, se reflétait sur sa figure. Il paraissait avoir appris d'un coup tout ce qu'il fallait savoir. Hardiment, avec élégance et hauteur, il passa à travers les rangs de laquais qui s'inclinaient et ouvraient les portes et se trouva dans des salles richement illuminées. Le vieux palais transformé par un habile valet enrichi en un cercle appelé Cercle anglais, portait encore l'empreinte du temps de Stanislas. C'étaient les mêmes murs, tapisseries, corniches, dessus de portes, vieux portraits et meubles, mais çà et là s'était insinué quelque étranger criard et de mauvais goût, quelque buffet en bois de sapin, à peine recouvert d'une couche d'ocre sulfureuse, quelque table boiteuse, quelque caisse à liqueurs. Les meubles étaient ternis, délabrés, crasseux. Dans toutes ces salles, même dans celles qui n'étaient pas pleines de monde, le brouhaha était à son comble. Les membres du club, partagés en groupes, étaient assis à de grandes et de petites tables et festoyaient bruyamment. Par endroit ce bouhaha se changeait en querelles et en tumulte. Mais le plus grand vacarme se faisait entendre derrière la porte vers laquelle se dirigeait Jarzymski. Arrivés à cette porte, ils se heurtèrent à un homme de haute taille, qui s'était porté à leur rencontre. Il était vêtu d'un habit brodé, avait les cheveux poudrés, le nez rouge. Il salua jusqu'à terre, ne détachant pas son œil vigilant de Rafal, qu'il dévisageait d'un air blessant.

— La « Plaque » donne un banquet, dit-il d'un ton suppliant, appuyant sa main sur son cœur.

— C'est mon ami. Je l'introduirai. Entends-tu Kaczor ?

— J'entends, oui, j'entends. Mais je ne puis pas. Il y a ici tant de salons. Je vous donnerai le cabinet de la comtesse Rosalie, c'est une perle.

— Allons, Kaczor, ouvre la porte, si tu ne veux pas que je te défigure, fit Jarzymski d'un ton sec.

— J'ai peur ! Je l'avoue avec contrition. De par la miséricorde de Dieu, je crains que le capitaine ne me tire une balle empoisonnée.

— Tu le mériterais pour avoir abîmé un si beau palais. Mais obéis, quand on te l'ordonne. C'est moi qui l'introduirai.

Le propriétaire du cercle leva les yeux au plafond noirci, comme appelant Dieu à témoin de son innocence, et se retira. Jarzymski ouvrit la porte avec fracas et entra le premier en tenant Rafal par le bras.

La petite salle ovale, sur le seuil de laquelle ils se trouvaient, était pleine de monde. Le milieu de la pièce était occupé par une table large et longue. Une multitude de bouteilles, des corbeilles de fruits, des carafes, des pyramides de bonbons, d'énormes bouquets de fleurs d'automne s'élevaient au milieu de la table, autour de laquelle étaient assis et se tenaient debout les compagnons de plaisir du prince Pépi. Tous avaient les cheveux coupés à la Titus ou à la Caracalla. La plupart étaient en habit de soirée. Ces hommes bien élevés, héritiers de grandes fortunes, rejetons de noms historiques, chantaient et criaient comme des possédés. A peine la porte s'était-elle ouverte, qu'un homme moustachu de forte carrure, de taille énorme, salua les nouveaux venus d'une voix qui sonna comme une trompe :

— Qui ose...

Apercevant Jarzymski il lui lança d'une voix tonnante :

— Qui amènes-tu, staroste de Przemysl ?

— Un ami, monsieur le portier ! répliqua Jarzymski d'une voix aussi éclatante, en présentant Rafal à tout le monde.

— Mon condisciple et ami le plus intime, Olbromski, propriétaire de Sandomierz.

— De Sandomierz.

— Soyez le bienvenu... dit une voix au milieu du vacarme.

Rafal laissa son regard enflammé parcourir toute la foule comme s'il cherchait quelqu'un, puis s'inclina légèrement devant tous. Les cris se calmèrent pour un instant. Quelqu'un toussa, des jeunes gens poussèrent leurs fauteuils et deux places se trouvèrent libres à la table.

— Nous parlions, cria à Jarzymski à travers la table celui qu'on appelait le capitaine, de Stas Woysiatycz, qui a voulu pénétrer dans la meilleure société, n'étant tout bonnement que de Kobryn...

— Et qui tomba dans une réunion maçonnique, l'interrompit un jeune blondin, dont la langue commençait déjà à devenir pâteuse ; ces francs-maçons voulurent lui faire visiter des débits de bière... Ils lui dirent... hé !... hé !... de toucher des têtes de choux en prononçant avec onction des paroles stupides, de plonger les bras jusqu'au coude dans des pots de lait caillé et de dessiner du bout du doigt des croix sur des jambons... Je n'en peux mais, j'en mourrai de rire...

— Tu dois le connaître, Jarzymski, ce Woysiatycz, car tu connais tout le monde, sans exception.

— Et toi, capitaine, qui avec de pareilles moustaches n'a pas eu honte de servir sous les ordres de Zajaczek, tu ne connais que les riches.

— Tu as raison. Je n'ai pas l'habitude de me lier avec tout le monde... J'ai la mémoire courte lorsqu'il s'agit de la canaille.

— Surtout quand il faut payer une dette.

— Les joueurs, les aristocrates, criait le capitaine de plus en plus haut, au milieu du vacarme général, attirés dans ton *atelier*...

— J'ai appris que l'*atelier* de Jarzymski n'est pas situé dans sa maison particulière, mais ailleurs, laissa filtrer doucement à travers ses dents un jeune homme svelte, dont les vêtements, bruissants de soie, ainsi que tous les mouvements étaient d'une suprême élégance.

— Bah, c'est connu ! fit le capitaine, tout le monde sait qu'il en a deux, mais je parle de sa maison de jeu.

Jarzymski rougit légèrement et secoua négligemment un brin de poussière du revers de son habit.

— Ecoute, Szpilka, tu bavardes trop.. dit-il à l'élégant à la figure moqueuse.

— Trop ! Tu plaisantes !... Je suis discret comme l'abbé Baudouin. Si je dis que la baronne...

— Homme heureux ! rugit le capitaine, cent fois heureux ! La baronne tremble devant le vieux châtelain, et lui...

A cet instant Jarzymski d'un geste brusque saisit l'énorme

bouquet placé au centre de la table. Un de ses voisins arrêta sa main au vol et la pressa contre la nappe. Tout le monde riait. Le capitaine essuya sa figure couverte de sueur et articula lentement :

— Demain matin tu te trouveras près du hangar et tu me répondras de ce bouquet que tu as lancé.

— Je te couperai les oreilles, vieux poltron !

— Tu feras bien. Je serai heureux de ne plus entendre parler de toi, de tes chevaux et de ta baronne. A présent suffit ! Appelez Kaczor...

— Kaczor ! cria-t-on.

La tête poudrée du propriétaire apparut à la porte.

— Apporte du vin, laquais enrichi ! Tu as engraissé, tu es devenu gros comme un lexique de Forcellini, tu dors dans le lit du hetman et tu oublies tes maîtres ! criait-on.

On apporta promptement de nouveaux paniers. Le champagne, les vins de Bourgogne, le vieux vin de Hongrie coulèrent à flot.

Quelqu'un se mit à chanter :

Je ne trouve rien de charmant
Comme les Belles.
Je ne pourrais un seul moment
Vivre sans elles.
Mais sans trop m'engager
Je les courtise...

Un autre acheva d'une voix ivre de soprano :

Toujours aimer, souvent changer,
C'est ma devise...

— Jarzymski, cela ne te regarde pas, railla un jouvenceau borgne, toi, tu es fidèle.

— J'ai entendu dire à des matrones dignes de foi, contait le capitaine, se tournant vers son ami Szpic, mais de manière à ce que tout le monde l'entendît, que c'est un fait... elle le nourrit à la cuiller. Elle lui donne trois fois par jour du Tokay condensé. Et seulement pour...

— Mais elle gagne à cela, car il lui sert de soubrette et de coiffeuse, chuchota Szpic.

— Vous vous trompez ! criait le borgne, ce n'est pas de là qu'il tire ses plus grands profits. Ce n'est qu'une bagatelle !

Une vie aussi somptueuse exige de grosses sommes. Je ne veux pas l'ébruiter, mais j'ai mes sources d'information. C'est un homme adonné au travail, plein de mérite, un homme du devoir. Il a une brasserie secrète, je ne sais seulement pas au juste où elle se trouve : est-ce à la place Klopocka ou dans les environs de la Warecka. Il fabrique de la bière de nobles, tout comme lui-même est noble, ainsi que tous ses ancêtres. A l'aube, pendant que nous dormons tous, il la livre aux juifs, habillé en garçon de ferme. Voilà comment cet homme travaille !

— Tais-toi, tais-toi... criait-on.

— Pourquoi vous moquez-vous de lui ?

— Parce que je le veux et le peux... dit Szpic, en faisant des grimaces.

— Vous êtes devenus de tels gueux, se mit à rugir le capitaine, que vous voulez détruire le dernier vestige de notre liberté, vous nous arrachez de la gorge notre libre parole ! Jamais ! J'y laisserai plutôt ma vie, mais je dirai ce qu'il me plaît !

— Laissez-le parler... dit Jarzymski.

— Je parlerai, et ce sera de toi. Je sais, au moins j'ai entendu dire, que dans le jardin de Borchow à la Miodowa, tu as installé...

— Tu veux non seulement me transpercer demain matin près du hangar de ta terrible épée, qui a acquis sa gloire dans deux cents retraites des champs de bataille, railla Jarzymski, mais encore me déshonorer avant ma mort pour ne pas avoir à payer tes dettes.

— Tu te trompes. Il est vrai que je danserai de joie sur ta tombe, mais je t'élèverai un monument avec une épitaphe convenable en latin. J'énumérerai en vers ïambiques tous tes mérites.

— Ne le fais pas, tu n'es pas capable de ne pas mentir, même dans un vers tout court.

— J'ai remarqué, criait le jouvenceau borgne plus fort que les autres, en sortant de son coin, que Benedict tend à l'*absolutum dominium*.

— Personne ne l'a remarqué, répliqua celui qu'on appelait Benedict, excepté toi, car tu as de la pratique. Je ne comprends pas seulement pourquoi tu t'affliges à présent de ce qui encore dernièrement te faisait te réjouir tout haut.

— Quels nouveaux commérages ?

— Je rappelle à ton souvenir, yeux pâles, que tu n'es que bourgeois, que tu n'appartiens qu'au tiers état et non pas à nous qui avons à supporter tant de peines avec nos fracs et nos coiffures.

— Il faut que tu prouves ta calomnie, sinon nous te ferons payer toute la collation.

— Mais c'est évident. J'avais déjà quitté mon berceau pour un plus large horizon ; j'avais même fait mon premier pas sur le chemin peu facile de la galanterie, lorsque ce jouvenceau aux yeux pâles s'inscrivit à l'Hôtel de Ville de Varsovie dans les rangs des bourgeois de la corporation des vertueux tailleurs ou peut-être même parmi les cordonniers éloquents.

— Tu mens ! cria le borgne.

— Allons à l'Hôtel de Ville pour vérifier.

— Disons à Koebler de produire le document !

— Alors que décide-t-on ? criait l'orateur, si nous y trouvons sa signature avec le paraphe patriotique correspondant, que fait-on alors ? Où est la justice ?

— Nous le précipiterons dans l'abîme où sont réunis les mégissiers et les cordonniers.

— On lui fera plonger son bras jusqu'au coude dans un tonneau de concombres salés, en prononçant par trois fois : *Makbe nok* ! radotait le blondin assis près de Rafal.

Il le regardait avec des yeux devenus tout à fait vagues et s'accrochait des mains à ses épaules. Jarzymski, aucunement embarrassé des railleries du capitaine et des autres, veillait sur Rafal avec sollicitude, lui versait du bourgogne d'une énorme bouteille, lui passait des assiettes et des plats. Rafal buvait volontiers pour ne pas rester assis dans une inactivité maladroite que (comme il lui semblait) tout le monde remarquait. Le vin lui communiqua de l'audace et de la gaieté. De plus en plus insouciant, il fixait du regard les figures des assistants, écoutait leurs conversations et, plus souvent encore, leurs querelles bruyantes et leurs anecdotes grivoises. Les émigrés français avaient l'avantage sous ce rapport, quoique les indigènes les suivissent de près. En face de lui un homme d'une quarantaine d'années, à la figure rouge et aux yeux sévères, était assis les coudes sur la table. Il avait déboutonné sa chemise, défait sa

cravate et reniflait bruyamment. Ses yeux étaient rivés sur Rafal.

Il l'apostropha :

— A quels Olbromski appartient Votre Seigneurie, si j'ose le demander ?

— On vous a dit qu'il était de Sandomierz, grommela Jarzymski, interrompant sa conversation.

— Est-ce toi que j'interroge, philosophe. De Sandomierz ? Si tu es de Sandomierz, et un Olbromski, tu dois être parent ou frère de Piotr.

— Je suis son frère.

— Vraiment ? Où est-il à présent, ce misanthrope ?

— Il y a quelques années qu'il est mort.

— Mort !... répéta l'homme d'un ton calme, comme s'il avait appris que le frère de Rafal avait choisi une autre ferme à cultiver. C'est dommage, il était un officier, à dire vrai, avec de l'instruction, quoique pédant et aimant à prêcher. Il habitait non loin de moi. Nous nous fréquentions. Il avait la *febris* d'indignation lorsque la jeunesse des environs se mettait des boutons à la mode à l'habit, des chemises rayées, des boucles de Paris aux souliers et des bourses pour les cheveux de chez Carpentier. Quand nous en causions nous avions des disputes et des querelles. Il venait chez moi, à Olesnicy, lorsque nous étions stationnés à Polancy.

— A Olesnicy ? demanda vivement Olbromski.

Un des plus beaux souvenirs de sa vie, la nuit aux rossignols, aux étoiles merveilleuses, passa en éclair dans son esprit.

— A Olesnicy, dans mon nid. Ta Seigneurie connaît peut-être ces lieux ?

— Oui. J'étais allé dans le temps chez mon frère près de Malagoszcz.

— Tu as choisi une bonne route... de Staszow à Brody, n'est-ce pas ?

— C'est ça. Il y a là de grands étangs, des marais, des lacs lointains.

— En effet les étangs y sont bien beaux. La saison de chasse va bientôt s'y ouvrir, frère... Les chiens jappent ! Bientôt on va voir au premier gel blanchir les feuilles sèches...

Il se souleva, étendit les bras et, regardant Rafal de ses yeux lourds, dit :

— Du moment que tu te souviens avec plaisir de Brody et que tu connais Olesnicy, tu es de mon pays, tu es le frère de mon ancien camarade, c'est comme si tu étais mon camarade et mon frère. Je bois à toi, frère... quel est ton prénom ?

— Rafal.

— A toi, Rafal. Avant tout, à l'autre, à Piotr. Qu'il repose dans la paix éternelle !

— Qu'il repose dans la paix éternelle... répondit Rafal avec émotion, vidant la grande coupe jusqu'à la dernière goutte.

— *Iterium,* frère.

— *Iterium atque iterum !*

— Ce n'était pas un vaurien, un chien, un homme de rien, comme moi et toi. Car toi aussi, tu es un vaurien, un chien, un homme de rien, du moment que tu es assis là parmi ces voyous et que tu t'enivres au lieu de lancer la meute. Tu crois que les chiens n'oublient pas la chasse, que tu peux garder un bon chien des années entières enfermé. Des contes !

Rafal secouait la tête en signe d'assentiment et regardait son vis-à-vis les yeux pleins de larmes.

— C'était un homme politique, plein de sagesse. Ha, ha ! Lorsqu'il lui arrivait de nous parler *de publicis*, nous étions prêts à pleurer. Jamais, j'en rends grâce à Dieu, nous ne nous sommes séparés lui et moi en colère ou après une querelle, mais l'œil froid voit plus clairement. Si nous en étions arrivés là, je l'aurais haché menu comme un chou, car à te dire vrai, il ne savait pas manier l'épée...

Rafal pensa que c'était là, sans doute, la raison pour laquelle le défunt avait choisi le pistolet après sa dispute avec Gintult. Il avait eu peur de vider sa querelle à l'épée. Il est mort de crainte... Un désappointement fâcheux, une désagréable explication de l'énigme se glissa dans son cœur. Il vida encore une coupe pour chasser le cauchemar du souvenir. Son nouvel ami lui en imposa soudain. Un désir l'empoigna de se jeter à son cou, de lui exprimer d'une manière ou d'une autre ses sentiments. Il se leva brusquement et prononça à haute voix, levant solennellement son verre :

— Je lève mon verre en l'honneur de la meute d'Olesnicy !

— Qu'a-t-il ? cria-t-on.

— Avez-vous entendu ?

— Qui est-ce ?

— Le piqueur de Kalinowski...

— Je porte ce toast, cria le jeune homme borgne, imitant parfaitement la voix légèrement tremblante de Rafal, non seulement à la meute d'Olesnicy, mais au poulailler de Pacanow.

Les voix se perdirent dans le tumulte général. Rafal, les poings serrés, voulut se frayer un chemin jusqu'au railleur borgne, mais ne put pénétrer à travers la foule compacte. Deux antagonistes s'étaient élancés l'un vers l'autre, en criant.

— Ton bien en Lithuanie ! Menteur, poltron ! On sait bien que tu l'as gagné quand tu étais rue Bracka.

— Ha, ha... ha ! rugissait la foule. Où ils en sont venus ! Nul ne pourra laver cette tache.

Il ne régnait plus aucune conversation générale dans la salle, ni aucun entretien particulier. Les yeux injectés voyaient à peine. Les uns s'embrassaient avec une tendresse sans bornes, d'autres se regardaient réciproquement en dessous.

Par les petites fenêtres ouvertes soufflait un froid pénétrant d'automne.

Le capitaine couvrit le bruit général de sa voix :

— Pensez-vous rester ici jusqu'au matin ? Au théâtre !

— En effet, cria-t-on, au théâtre ! C'est commencé ! Vite ! Allons ! Assez !

Le corpulent propriétaire apparut à la porte en inclinant bien bas sa tête poudrée... Lorsqu'il eut donné un chiffre, on se mit à jeter sur la table des ducats à la ronde. Le propriétaire les rassembla avec un sourire attendri, voûtant son dos et clignant des yeux, comme s'il s'attendait à chaque instant à recevoir sur la nuque le coup de hache du bourreau. Des laquais apparurent, portant des chapeaux, des cannes, des pardessus, des manteaux. Toute la bande quitta les salons du cercle et se trouva dans la rue. Il tombait une petite pluie fine et froide. Une profonde obscurité régnait alentour. On ne voyait nulle part ni fiacre, ni guide avec une lanterne. Toute la compagnie se mit en marche avec un grand vacarme au milieu de la chaussée, dans la boue. Jarzymski saisit Rafal par le bras, le tirant en avant.

— Allons au théâtre...

— Au théâtre... Est-ce celui de Boguslawski ?
— Que dis-tu là ?
— Tous ceux qui l'ont vu, le louent...
— Chez vous, à la campagne ?
— Mais oui...
— Sache que c'est un trou, dont on ne parle même pas. C'est bon pour des cochers, des laquais, le commun des gens de la ville ! Ne te laisse jamais aller à dire que tu aurais voulu le voir, cela te compromettrait définitivement. Et moi aussi, pour le coup. Nous allons au théâtre de société, au palais Radziwill.
— C'est bon ! Je n'en sais rien.
— Il faut que tu le saches, du moment que tu es avec des gens qui appartiennent à la société. Il est vrai que les bandes de Soltyk et de Sapieha y vont exprès pour nous narguer avec leur polonophilie, mais le plus grand contingent du public, c'est de la canaille. As-tu compris ?
— Certes !

Ils suivaient le milieu de la rue, passant de ruelle en ruelle, trébuchant dans les ornières et les flaques d'eau. Déjà gris au cercle, Rafal perdit à l'air frais presque complètement l'usage de ses jambes et de ses bras. N'était Jarzymski, il serait tombé dans la première mare. Pendant quelque temps il ne put comprendre où il se trouvait. Ce n'est qu'en montant les marches de la salle du théâtre, qu'il revint un peu à lui. La bande se pressait à la porte fermée, s'efforçant d'entrer, quoique la première pièce, une comédie de Dorat « La feinte par l'amour » ne fût pas encore terminée. Lorsque Rafal et le groupe pénétrèrent dans la salle, il vit qu'elle était pleine de spectateurs. Installée à l'orchestre, près des loges occupées par des dames, la compagnie se calma et devint moins bruyante. Leur arrivée attira l'attention générale. En voyant l'expression de leurs figures, des chuchotements s'élevèrent dans toutes les loges. Le capitaine le remarqua et grommela de sa basse profonde :
— On nous dévisage trop. Nous avons l'air ridicule.
— Sortons dès que la pièce sera terminée.
— Sortons !
— On étouffe...
— Anizetka, chuchotait le capitaine, je propose d'aller *in*

corpore à la boutique de Boguslawski. Il y a là aussi spectacle ce soir. On pourra s'amuser.

— Une belle idée !

— Sortons !

— Allons toujours !

Dès que le rideau fut baissé, ils sortirent en masse, furtivement, sur la pointe des pieds. La plupart avaient des voitures, des cabriolets, des laquais avec des lanternes, qui les attendaient près du théâtre. On s'en fut à la place Krasinski avec force chansons et vacarme.

Jarzymski était avec Rafal et un autre membre de l'expédition qu'on nommait Bursztynek. Celui-ci était fort tapageur et pouffait constamment de rire.

— Que jouent-ils là ? Jarzymek, tu es sûr de le savoir ?

— Probablement quelque « Cid » ou « Hamlet ». Que sais-je ? Peut-être quelque opéra allemand plein de sensibilité, quelque « Flûte Enchantée ».

— De beaux décors dus au pinceau de Smuglewicz, et le hurlement de ces loqueteux dans la langue de nos aïeux... Qu'y ferons-nous ?

— Nous verrons. Il y a un buffet.

— Un buffet ? Mais je n'ai pas soif de leur bière de laquais... Peut-être y vend-on de la bière de la noblesse ?

— Je vais te jeter hors de la voiture ?

— A cause de...

— Tiens-toi tranquille et patiente !

— Il y a longtemps que je te soupçonne de brûler du feu patriotique *d'antichambre* et c'est pourquoi tu m'y emmènes au moment où je me sens tout à fait affaibli.

— Je te répète que je puis te jeter dehors immédiatement, s'il ne s'agit que de cela.

— Pardon ! Tu n'en as pas le droit du moment qu'il y a en perspective un buffet.

Bientôt tout le monde se trouva dans l'entrée obscure, à peine éclairée par des chandelles de suif. A force de cris et de tapage, ils firent appeler l'acteur qui vendait les billets et qui avait déjà fermé la caisse. S'interpellant à haute voix, ils pénétrèrent dans la salle. Elle était comble également, mais

le public était tout différent. On jouait la tragédie de Racine « Britannicus ».

Un dialogue lugubre se faisait entendre de la scène, faiblement éclairée par des chandelles.

— C'est fort touchant, messieurs, n'est-ce pas ? dit le capitaine à haute voix, en se tournant vers ses collègues dès son entrée dans la salle et avant même d'avoir jeté un coup d'œil sur la scène.

— Je suis bouleversé jusqu'au fond de mon estomac...

— Grand Dieu ! j'aperçois mon laquais. Des sentiments nobles emplissent son âme lorsqu'il entend ces belles sottises... Ce qui ne l'empêche pas de me voler mon tabac, malgré la beauté des émotions qu'il éprouve.

— Où donc est le buffet, promis dans le programme du spectacle ? criait le compagnon qui était venu dans la voiture de Jarzymski.

— Le buffet est dans la maison voisine ! dit à haute voix un homme assis dans une loge d'orchestre.

— Bien des remerciements à l'ami inconnu de notre malheur pour ce renseignement dramatique, répliqua le capitaine d'un ton impertinent, dans la direction de la loge.

Traversant la foule, qui écoutait en silence cet échange de paroles, il se dirigea du côté du buffet. La plupart de ses compagnons le suivirent ; quelques-uns restèrent au milieu des places d'orchestre. Rafal se trouva bientôt au buffet, buvant de plus belle. Il entendait vaguement qu'on criait, il voyait devant lui tantôt la salle de spectacle, tantôt les plats et les bouteilles disposés sur une table ou un buffet. Il jetait sur cette table des ducats tirés de sa poche, il était serré dans des bras, des barbes lui piquaient la figure, des moustaches la lui chatouillaient, des yeux étincelants brillaient devant lui et des voix amicales énonçaient des opinions auxquelles il répondait sans réserve. Passant par la salle déjà déserte, éclairée par la chandelle solitaire d'une lanterne, il sortit la tête en feu en compagnie des autres convives. Il faisait nuit noire. Rafal se traînait par la boue, criant tout aussi bruyamment que les autres. Quelque temps après il vit devant lui, au milieu de l'obscurité profonde, les deux lanternes d'une voiture, venant vers eux. Le cocher leur cria de son siège de lui faire place... A ce même instant Rafal aperçut,

à la clarté de la lanterne de droite, des genouillères jaunes et des bottes couvertes de boue escalader la roue. Un grognement sourd du capitaine retentit au-dessus des têtes des piétons et le cocher tomba avec un cri de frayeur de son siège dans une flaque d'eau. Les jambes aux genouillères se trouvèrent à la place de celles du cocher. Les chevaux cinglés par un coup de fouet impitoyable s'élancèrent en avant affolés et la voiture disparut dans la ruelle. On entendit seulement un instant les cris de frayeur des femmes qui étaient à l'intérieur.

Quelqu'un cria :

— Il ne vous fera rien, mesdames. Le capitaine vous fera arriver à votre destination deux fois plus vite que cette brute.

Les rues étaient désertes et noires comme une caverne. L'exécution sommaire du cocher fut pour le groupe, qui jusqu'à ce moment marchait tranquillement, le signal de commencer ses exploits. Une vraie furie parut s'emparer de la bande. Rafal entendit les coups des cannes tombant sur le front et le dos du cocher et éclata de rire en écoutant ses cris. Lorsque le cocher s'arracha des mains des jeunes gens, les cannes se mirent à frapper les murs des maisons, les portes des magasins, les grilles en fer des jardins. A chaque instant quelque vitre d'une demeure plongée dans l'obscurité volait en éclats, laissant échapper un cri de femme effrayée. Les enseignes en fer-blanc, arrachées des murs, sifflaient dans l'air, les portes solidement fermées tintaient sous les coups de poings et les coups de talons.

La moitié de la rue avait été déjà arrangée de cette façon, quand soudain au bout d'une ruelle avoisinante se firent entendre les pas d'hommes marchant d'un pas cadencé. Le rayon d'une lanterne sourde brilla soudain dans l'obscurité comme un éclair.

— Les *Siebenknopf !* cria l'ami de Rafal, le propriétaire des meutes d'Olesnicy.

— Ah, les coquins !

— A bas les vauriens !

— *Hab acht !* cria dans l'obscurité une voix calme.

La foule des ivrognes s'assembla en un groupe serré. Quand un nouveau rayon de la lanterne perça l'obscurité profonde, Rafal aperçut des mains puissantes qui serraient comme un étendard la barre d'une enseigne arrachée. Un instant après

l'enseigne fendit l'air. Le bruit de la barre et un court rugissement retentirent. Puis un autre, un troisième. Les soldats de la patrouille tirèrent leurs sabres et se mirent à frapper à l'aveuglette. Anizetka, Bursztynek, Szpic, Szpilka et toute la foule des camarades se jetèrent sur eux avec leurs cannes, avec des pierres ramassées à terre. La barre de fer de l'athlète d'Olesnicy fit pencher la victoire en faveur des aventuriers. La patrouille se dispersa en se serrant aux murs des maisons. Des sifflets, des gémissements, des jurons, des cris, appelant à l'aide en allemand, retentirent de tous côtés.

— Rassemblez-vous ! cria-t-on.

— Rassemblez-vous, messieurs ! commanda le chef désigné par le hasard.

— Prenez-vous par les mains et en arrière !

— On nous entoure, en arrière, crièrent-ils tous.

Rafal n'avait que sa canne. Malgré cela il marchait en avant, les bras étendus, ne saisissant de ses mains que l'obscurité. La colère s'empara de lui, éveillant une ardente envie de combattre. Ses mains tâtonnantes tombèrent sur un petit arbre attaché à un long et fort soutien. En un clin d'œil la perche se mit à fendre l'air en larges cercles. L'extrémité de son arme atteignit un corps humain.

Ce ne fut qu'alors qu'Olbromski se mit à se battre à la manière de Sandomierz. Le soldat avec lequel il luttait le frappa de son sabre une ou deux fois, faisant couler son sang. Sa colère se transforma en rage. S'étant orienté, par des feintes, sur l'endroit précis où se trouvait son adversaire, Rafal leva son arme au-dessus de sa tête et asséna un coup formidable au front du soldat. Le Prussien roula à terre. Son vainqueur se mit alors à le marteler de coups de poing jusqu'à ce qu'il eût perdu connaissance. Alors il le traîna par la boue, grommelant entre ses dents.

Obéissant à l'ordre de son meneur, la poignée de combattants se retira au pas accéléré. La patrouille se mit à avancer, éclairant son chemin avec des lanternes, ramassant les blessés, faisant revenir à eux les évanouis.

Pendant ce temps la « Plaque » s'éloignait de plus en plus rapidement, en colonne compacte. Lorsqu'on atteignit la place et les rues qui y débouchaient, on se dispersa à toute vitesse

et dans toutes les directions pour dérouter la poursuite. Rafal, quelque peu dégrisé, fut en état de retrouver Jarzymski. Se prenant par la main, ils marchèrent rapidement par de petites rues, des ruelles, des passages. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent atteint un lieu sûr. Finalement ils le trouvèrent sous les somptueux ombrages, connus de Jarzymski, du jardin de l'assyrienne Mylitta.

Gnose.

Le lendemain Rafal s'éveilla fort tard dans une pièce obscure. C'était la chambre à coucher de Jarzymski, qui ronflait à côté sur un canapé. Etonné et silencieux, Rafal, tâchant de deviner l'heure, remarqua que les volets n'étaient pas fermés. Il en conclut que c'était le soir du jour suivant. On entendait dans les pièces attenantes la rumeur des conversations des joueurs. Olbromski était étendu sur son lit, les yeux fermés, plein d'un si grand dégoût pour lui-même qu'il aurait accueilli avec la plus profonde reconnaissance le bourreau qui l'aurait invité à monter à l'échafaud, pourvu qu'il eût les yeux bandés. Il n'était pas en état de se rappeler les sensations de la veille, et surtout de la nuit... Il tournait la tête de tous côtés, cherchant à voir quelque chose de plus lumineux, mais dans chaque coin noir se détachait, avec un rire effroyable et abject, la nudité cynique de la journée de la veille. D'innombrables piqûres de regrets impuissants mordaient son cœur, comme les moucherons nocturnes des contrées marécageuses. On ne pouvait ni les chasser, ni les voir. Mais leurs aiguillons restaient enfoncés dans la chair et on entendait leur bourdonnement sourd, stupide et dégoûtant.

Soudain Rafal décida qu'il devait quitter ces lieux. Il trouva ses vêtements dans l'obscurité, s'habilla et, jetant son manteau sur ses épaules, sortit. Il palpa dans sa poche encore quelques ducats et, en glissant un dans la main d'un laquais qui s'était levé à son approche dans le vestibule, lui ordonna de le mener au palais du prince Gintult. Il était sûr qu'on ne l'y recevrait plus, mais il s'y sentait pourtant attiré.

— Si, pensait-il, il ne veut pas me voir, alors c'est autre chose... Alors je chercherai quelque hôtel ou une auberge...

Il désirait à tout prix passer cette nuit dans la solitude, ne pas entendre près de lui le ronflement de Jarzymski. Il ne songeait pas du tout à ce qu'il ferait plus tard. Il ne s'agissait que du moment présent, que d'arracher de son corps cette tunique de Nessus. Lorsqu'il se trouva enfin devant les portes du palais et qu'il eut sonné, cela lui parut tellement stupide, qu'il dit au cocher de l'attendre. Cependant le vieux Lukasz ouvrit la porte avec le même sourire poli et aimable et le conduisit à sa chambre avec les mêmes gestes courtois. La pièce où Rafal avait passé sa première nuit était chauffée. Le domestique alluma deux chandelles et s'éloigna doucement. Rafal ressentit pour lui une grande et tendre reconnaissance. Il se trouvait enfin seul dans un endroit empreint d'un calme serein. Il se déshabilla en un clin d'œil, s'enfouit dans son lit et allait souffler la lumière, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau doucement et Lukasz parut, apportant sur un plateau un grand verre plein de breuvage. Il le plaça sur une petite table près du lit avec une mine douce et charmante et sortit en saluant. Rafal goûta le breuvage et trouva qu'il était au-dessus de tout éloge. Il le but d'un trait.

A peine eut-il éteint la lumière qu'il se trouva à nouveau à la merci d'une invincible horreur. Ce n'étaient pas des souvenirs comme ceux qui l'avaient poursuivi auparavant et le tenaient encore, ni non plus des tiraillements de sa conscience, c'était le sentiment insupportable, nauséabond de la présence du mal.

Le lendemain il se leva pâle, l'âme brisée, étranger à lui-même et ne se comprenant pas.

Il se dirigea avec indifférence vers la salle où il avait trouvé le prince à son arrivée. En approchant de la porte de fer, il entendit une conversation, qui retentissait distinctement sous la haute voûte. Le prince causait avec son compagnon, le major de l'armée prussienne. Tous les deux étaient penchés sur de grands volumes reliés de cuir blanc. Lorsque Rafal entra, ils se turent pour un instant, interrompant leur occupation. Le militaire fixa sur lui, comme la première fois, ses yeux attentifs et candides, des yeux pensifs de grand enfant. Il répondit au salut de Rafal par une inclination aimable de sa grande tête et par un large sourire, si plein de bonté, de sympathie timide,

qui voudrait se manifester, mais craint d'être importune, que Rafal en fut tout ému, encore plus que naguère.

— J'ai déjà eu l'honneur, dit le prince, en indiquant Olbromski des yeux, de vous présenter mon secrétaire.

— Oui... J'ai beaucoup de plaisir à connaître monsieur.

— Nous pourrons à présent faire de plus rapides progrès avec Saint Augustin, murmura le prince à demi-voix comme en s'excusant.

— C'est fort heureux, surtout pour moi. Monsieur arrive droit de la campagne ? demanda le major.

— Oui, il n'a jamais été ici. Il ne connaît personne à Varsovie. N'est-ce pas ?

— Oui, monsieur... murmura Rafal.

— Durant plusieurs années il s'est occupé lui-même de culture, il labourait, il semait... N'est-ce pas ? C'est ce que tu m'as écrit dans ta lettre.

— Oui, je l'ai écrit...

La figure du major s'illumina, un sourire plein de bonté, de profondeur, parut éclairer tout son être.

— Labourer à l'aube dans son champ, dit-il d'une voix réprimée, qui semblait quémander une attention bienveillante, me paraît être le plus grand bonheur accessible à l'homme.C'est ce que je crois, c'est ce que je sens du fond du cœur. Je n'ai jamais eu la chance d'atteindre à cette félicité. Je suis soldat... Avoir la possibilité de faire naître de la terre inculte quelque chose de si mystérieux, de si miraculeux dans sa structure, sa vie et sa mort, qu'un épi de froment, n'est-ce pas être un peu magicien ?

Cette conclusion ne parut pas convaincre Rafal. Une expression vague se peignit sur sa figure. Sans se décourager le major continua d'une voix douce, usant de termes allemands et avec un accent allemand :

— Nulle part la puissance, la sagesse ineffable, l'amour intense, sans commencement ni fin, identique en toute éternité, le grand souffle du Créateur du monde ne se manifeste plus clairement que dans le grain mûrissant, dans la naissance des herbes dans les prés réchauffés par le soleil du printemps, et dans leur mort, lorsque octobre commence à les dorer. Avez-vous été témoin de ces moments, quand du fond de votre être

vous contemplez comme la terre dévoilée tressaille sous les rayons du soleil, quand l'eau qui la couvre frémit et vibre et que le duvet de l'herbe menue se cache et s'agite au vent comme une petite fumée fugitive ?

— Je l'ai vu... fit Rafal tout tremblant.

Un moment pareil à celui dont parlait le major lui était apparu clairement, comme en réalité. Il lui paraissait que les yeux à fleur de tête, au regard vague du major, voyaient ces minutes nettement, manifestement, tout aussi bien que lui. Une frayeur déplaisante l'effleura.

— Cette même inquiétude existait déjà dans l'âme des anciennes peuplades, couvertes du voile du passé et éveillait en eux le culte de l'herbe naissant d'un petit grain, apporté par le vent, de l'arbre sur lequel poussent de belles feuilles et de jeunes branches, des fleurs qui façonnent leurs calices dans les ténèbres de la nuit, avant l'aube fraîche...

Il s'arrêta pour un instant, plongé dans ses pensées, oubliant qu'on l'écoutait, et avec un sourire presque joyeux, les yeux couverts de rêve, il continua :

— Un dieu oublié depuis longtemps... Mithra ! Le dieu de la volonté duquel dépend la couleur des jeunes feuilles, des épis des blés, les calices des fleurs sur toute cette terre merveilleuse... Le jardinier de Dieu ! Celui qui veille à ce que le fruit du poirier mûrisse, à ce que la pomme odorante naisse des veines d'un tronc, qu'elle rougeoie sous les feuilles qui se fanent, comme se fane une mère pleine de beauté, d'amour inassouvi pour son fils au cœur dur... Il veille à ce que les prunes prennent une teinte merveilleuse et unie, que le raisin pende de sa faible tige et se penche comme s'il allait s'endormir.

Le prince et le major, l'un en face de l'autre, se souriaient de bonheur en pensant à des choses inconnues de Rafal.

Le prince fut le premier à détourner la tête et la penchant sur son livre, dit à demi-voix :

— Puisque mon secrétaire est là, revenons à Saint Augustin.

— Ah, oui... Du moment qu'il y a un secrétaire... Chaque fois qu'on se heurte au monde plein de beauté des Grecs, on devient païen...

Le prince examina pendant quelques instants avec impatience les pages d'un grand volume et dit enfin, se tournant vers Rafal :

— Nous voulions te prier de nous traduire ce passage du latin en polonais.

En même temps il lui tendait un énorme volume.

Rafal saisit précipitamment le volume, heureux d'avoir enfin un rôle à remplir dans leur association.

— Je pense qu'ici nos conversations ne te seront qu'un empêchement. Tu seras mieux dans la pièce à côté.

Rafal prit le livre, lourd comme une brassée de bois de hêtre, et s'éloigna dans la pièce voisine. C'était une salle à manger. Il y avait au milieu une énorme table et de grands fauteuils recouverts de cuir. Les fenêtres étaient ouvertes et donnaient sur une longue allée de vieux ormes. Rafal ferma la porte et s'assit dans un fauteuil. Dès qu'il se sentit seul, il tomba du coup dans une lourde paresse d'esprit, se laissa enliser dans une absence totale de volonté. Sa tête retomba sur les pages ouvertes du livre comme une lourde et malheureuse pierre. Pas une pensée, pas le moindre sentiment ! La seule chose qui aurait pu de nouveau l'animer, le relever, ç'aurait été du bourgogne. Lentement, comme un nuage étouffant, une soif vive l'envahit. Sans pensée précise, sans volonté consciente, il sentait que bientôt, dès qu'il aurait terminé la traduction, il irait de nouveau chez Jarzymski... Il s'en moque des fantômes hideux de l'esprit du mal, qui viennent le visiter dans la nuit.

Il se mit au travail à contre-cœur. Mais cela lui réussit plus facilement qu'il ne l'aurait cru. Habitué à l'école aux problèmes sophistiques, il se laissa absorber avec un véritable sentiment de satisfaction par les exquises controverses de Saint Augustin avec les adversaires de l'Eglise.

L'après-midi s'était écoulée et le soir d'automne tombait lorsqu'il acheva la tâche qui lui était assignée. Il referma le livre avec un sentiment étrange. Il lui semblait que les pensées qu'il avait traduites s'étaient animées et le regardaient de leurs yeux immobiles. La nuit passée avec ses fantômes et ses soupirs s'envolait des pages du grand livre. Des feuilles couleur de cuivre clair, ou de rouille, tombaient doucement des hêtres, des saules et des tilleuls, couvrant d'un tapis toute l'allée. Les rayons épars du soleil, pénétrant par des endroits dénudés, se répandaient jusqu'au sol.

La loge de l'apprenti.

Par une froide soirée de mars, Rafal passait en traîneau avec le prince par la rue Mazowiecka, se dirigeant vers une mystérieuse maison rouge. Sous la pelisse d'ours qui l'enveloppait, il était secoué par un désagréable frisson, alternant avec des accès de fièvre. Il lui semblait que les chevaux couraient trop vite, il aurait voulu revenir en arrière, demander à faire encore un tour par la ville... Encore, encore un peu... Cependant le cocher s'arrêta au coin de la rue et le jeune homme se rendit à l'inévitable. Il sauta à bas du traîneau, se débarrassa de sa pelisse et suivit hardiment le prince dans le sombre passage qui se découvrit derrière le panneau.

Son guide frappa à la première porte qui fut ouverte par un vieux domestique voûté ; il prit leurs manteaux et indiqua de la main un couloir fort sombre, qui n'était éclairé que par une lanterne placée au fond. D'un geste machinal Rafal boutonna son habit noir et serra son chapeau contre lui.

Ils frappèrent à la porte qui s'ouvrit. Le prince conduisit son secrétaire dans une petite salle et l'y laissa seul. Lorsqu'il revint au bout de quelques instants, il avait un habit boutonné jusqu'au menton, des bas noirs, des souliers plats à boucles d'acier. Sous son habit se voyait un tablier de soie blanche, s'arrêtant au-dessus des genoux, et une large écharpe blanche s'étalait de son épaule gauche à son côté droit. Ses mains étaient gantées.

Ils traversèrent en silence deux pièces vides, plongées dans une obscurité profonde. Subitement la porte s'ouvrit avec la rapidité de l'éclair et Rafal se trouva seul dans une haute salle voûtée, obscure et tapissée de drap noir. Sur une table noire de forme étrange était posée une tête de mort, dans laquelle était fixée une chandelle, dont la clarté n'avait rien de mystérieux. Le nouveau venu laissa errer ses yeux alentour et aperçut, non sans trouble, des crânes dans les coins, des tibias, des ossements humains.Mais au lieu de l'émotion qu'il venait de ressentir un moment auparavant, il n'éprouva qu'un mouvement de colère. Il enrageait de ce qu'on l'eût laissé là exprès seul avec des os et des crânes pour lui faire peur comme à un sot.

Il se souvint de maintes aventures nocturnes et ricana en regardant les crânes droit dans les yeux. Au lieu de la prière et du recueillement que le prince lui avait tant de fois recommandés pour cet instant, il n'y avait en lui que de l'irritation, qui bannissait toute idée de piété. Il entendait derrière la porte la rumeur de discours solennels, prononcés d'une voix retentissante, ou des exclamations en chœur, comme celles de soldats à l'exercice. Ensuite, après un instant de silence, s'éleva de l'obscurité un chant, qui entonné d'abord par une seule voix, se déroulait en un large chœur :

O selig war dieses Pilgerleben,
An meines Freundes Arm durchlebt
Fest steht er wie ein Fels in Meere
Von Ungemach sein Haupt erhebt..

Le chant résonnait encore lorsqu'un rayon de lumière jaillit du mur comme s'il le fendait en deux. Une porte inaperçue de lui avait été poussée sans bruit et trois hommes vêtus comme le prince se détachèrent sur ce fond clair. Celui du milieu tenait sur l'épaule une épée nue. S'approchant de Rafal, il se mit à lui parler en polonais d'une voix douce et pleine de bonté. De son long discours Rafal retint les expressions souvent répétées : confiance, générosité, charité envers les pauvres, obéissance, bonté, patience, courage et silence. A la question s'il persistait dans son intention de satisfaire à toutes ces exigences, il répondit affirmativement. Alors les trois hommes disparurent, l'abandonnant de nouveau à la solitude. A peine avait-il eu le temps de se remettre et de ressentir le soulagement de se retrouver seul, que la porte se rouvrit comme avant et ces mêmes hommes apparurent de nouveau devant lui. Celui du milieu se mit à parler des sept devoirs précités, de leur signification, de leur portée, qui se manifesterait avec le temps. Lorsque vers la fin de son discours il eut demandé à Rafal s'il voulait devenir membre de la société qui pratiquait ces vertus, et que celui-ci eut répondu de nouveau affirmativement, l'orateur fit un signe et ses compagnons, s'approchant de Rafal, se mirent à le dévêtir. Ils lui enlevèrent son habit, son gilet, lui découvrirent le sein gauche, lui otèrent un soulier et un bas, mettant à nu sa jambe gauche jusqu'au genou. Ils lui bandèrent les yeux avec un large et grossier mouchoir. Alors il entendit la voix de l'orateur :

— Je prends votre chapeau, monsieur, votre épée, votre montre et tous les objets métalliques que vous avez sur vous. »

Il entendit un léger frôlement de la porte et ensuite une voix retentissante, qui fut suivie d'un bruit d'applaudissements et de cris répétés en chœur :

— Houzé, houzé, houzé !

Un moment après Rafal sentit qu'il était placé entre deux hommes et que quelqu'un se tenant devant lui touchait son sein de la pointe de son épée. La voix, tout à l'heure si douce de l'orateur, résonnait maintenant d'un accent sauvage et haineux, lui posant brutalement la question :

— Que cherches-tu ici ?

— Je veux être reçu dans la société des maçons libres, répondit Rafal.

— Ton désir sera satisfait, fit la même voix, peut-être t'en repentiras-tu amèrement plus tard. Fais attention à ce que tu dis.

Les deux inconnus à ses côtés le firent avancer. Celui qui marchait devant lui frappa un coup. Une nouvelle voix demanda à Rafal : qui il était ? de quel pays ? quel âge il avait ? s'il persistait dans son désir de devenir membre de la société ? Lorsqu'il eut répondu à toutes ces questions, la porte s'ouvrit avec fracas et son questionneur le poussa vers les deux surveillants qui se tenaient à ses côtés, en s'écriant :

— Va-t-en, malheureux ! Je t'abandonne à ton sort !

Rafal sentit qu'on l'avait amené dans une grande salle chaude, pleine de gens et de lumière. Ayant compris qu'il devait rester immobile, serré de près par ses guides, le visage tourné dans la direction indiquée, il entendit la voix connue et douce de l'ami du prince, du major de l'armée prussienne. Elle disait :

— Créature arrogante ! qu'est-ce qui t'amène ici ? Est-ce simplement la curiosité ? Ne veux-tu peut-être que pénétrer notre secret ? Tremble, tremble, malheureux ! Tu es au bord d'un abîme menaçant, près d'une fin funeste. Réponds ! Est-ce la curiosité qui t'amène ici ?

— Non.

— Ta parole ne suffit pas. Frère surveillant ! Appuie ton épée sur le cœur de l'arrogant ! Fais-lui parcourir le chemin du

Ponant jusqu'au Levant à la recherche de la lumière et si tu remarques en lui la moindre hésitation, transperce son cœur de traître !

A cet instant Rafal sentit de nouveau la forte pression de l'épée acérée contre son cœur. Quelqu'un le saisit par la main droite et lui fit décrire un demi-cercle dans la salle. A quelques pas de là on lui fit faire un salut profond, puis on lui dit de s'incliner bien bas comme s'il avait à passer sous une voûte, ensuite de lever les pieds comme pour éviter un obstacle. Lorsqu'on l'amena enfin, comme il lui sembla, à l'endroit d'où il était parti, il entendit le bruit sourd d'un coup de maillet, et aussitôt s'éleva un vacarme, des cris, un cliquetis d'armes. Un second coup de maillet, et tout redevint silencieux.

Quelqu'un demanda en allemand comment le nouveau venu s'était comporté, et une autre voix répondit qu'il avait eu l'air hardi.

On entendit le major parlant en polonais :

— Faites-le passer sous la voûte d'acier !

Le jeune homme entendit le cliquetis de nombreuses épées qui s'entrechoquaient, et passa en se baissant le long d'un demi-cercle. Vers la fin il fit un nouveau salut.

Le major éleva la voix pour la troisième fois :

— Menez-le dans les lieux terribles, dont nous-mêmes ne nous approchons qu'en tremblant. Faites-lui connaître le feu flamboyant. Oui, mes Frères ! Faites-lui sentir l'action de tous les éléments, et s'il tremble, jetez-le dans le gouffre qui s'ouvre à ses côtés !

Rafal sentit l'odeur de la résine sèche flambant tout près de lui tandis que des deux côtés des soufflets lui envoyaient du vent à la figure. Ensuite on le renversa sur une brouette qui fut roulée sur une pente inégale. Enfin on le laissa tranquille pour un moment.

Il entendit la voix du major :

— Faites-lui ployer le genou gauche, poser une main sur l'Evangile, donnez-lui un compas dans l'autre. Qu'il en appuie la pointe sur son cœur...

Ce fut alors pour la première fois que Rafal fut saisi de panique. Il écoutait les suaves paroles du Maître, qui lui expliquait l'importance du serment à prêter... Il hésita. Encore une

minute, encore un instant et il se lèverait d'un bond, il arracherait le bandeau qui lui obstruait la vue. Une sueur froide le couvrit tout entier...

A ce moment retentit un coup de maillet et sa volonté s'évanouit. Il sentit au même instant que les pointes froides de quelques dizaines d'épées se posaient sur le sommet de sa tête. Cet attouchement sembla le clouer à terre, l'y fixer comme avec un écrou. Le sentiment de révolte éprouvé tout à l'heure tomba sans laisser le moindre vestige. La voix douce du prince Gintult, qui lisait les paroles du serment, résonna au-dessus de lui. Rafal ressentit une joie profonde pareille à celle qu'il avait eue en sauvant Krzys Cedro. Il répéta les paroles étranges avec un profond recueillement, troublé et entraîné à la fois, dans un émoi qui lui coupait la respiration comme à Sandomierz lorsqu'il était allé pour la première fois à confesse.

— Je jure, répétait-il, devant l'Etre Suprême, Créateur de l'univers, sur mon salut et mon honneur sans tache, que je garderai les secrets de la Maçonnerie avec le plus grand zèle. Je jure, tant que je suis en vie, de ne pas faire la moindre chose qui servirait à pénétrer ces secrets, de ne point les écrire, ni graver, ni les rendre publics de quelque manière que ce soit. Je jure et je promets de garder religieusement et en cas de nécessité de défendre de mon mieux avec mon sang et ma vie les statuts de la Société. En cas de désobéissance, je consens à ce que mon cou soit tranché, mon cœur et mes entrailles arrachés et jetés dans le gouffre de la mer, que mon corps soit brûlé et mes cendres dispersées au souffle du vent vers tous les coins du monde. Que le Suprême Créateur de l'univers m'accorde son aide ! En confirmation de mon serment, je baise les paroles de mon Sauveur...

A peine le nouveau maçon eut-il prononcé ces mots, que le Vénérable proclama :

— Frère consécrateur, approche la coupe pour recueillir le sang !

Rafal comprit que c'était le prince qui se tenait près de lui et que c'était lui qui portait le titre de consécrateur. Il sentit appuyer contre sa poitrine au-dessous du cœur le froid d'un vase de cuivre. Il entendit au même instant la voix du major qu'il nommait déjà dans ses pensées le Vénérable Maître de la Chaire.

Le Maître appuya l'une des pointes du compas contre le sein gauche du nouveau disciple et prononça en allemand :

— Au nom du Créateur Suprême de l'univers...

Ici il pressa fortement le compas contre le sein de Rafal et ajouta :

— Im Namen der gesetzmâssigen, verbesserten und vollkommenen St Johannis-Loge, genannt « Zum Goldenen Leuchter »...

Pressant le compas pour la troisième fois, il proclama :

— En vertu du pouvoir qui m'est confié avec l'approbation de tous les Frères, je te reçois apprenti Maçon. Lève-toi. Emmenez-le vers l'Occident.

Le néophyte sentit de nouveau à ses côtés la présence des deux hommes.

— Frère surveillant ! dit le Maître, demande-lui s'il aspire au premier degré de lumière.

— J'y aspire... dit Rafal.

Il comprit, d'après l'odeur, qu'on éteignait les lumières et la résine brûlante, entendit le bruit des pas de toute l'assistance se dirigeant vers lui et toutes les épées s'appuyèrent contre son cœur. De nouveau le « Meister vom Stuhl » laissa entendre sa voix après un coup de maillet :

— Frères surveillants, donnez-lui le premier degré de clarté !

On souleva légèrement le bandeau des yeux de Rafal.

Il aperçut une flamme d'esprit de vin qui brûlait sur l'estrade où était assis le Maître. La figure du major éclairée par la flamme vacillante semblait flotter dans un brouillard. Un nouveau coup de maillet et le bandeau fut soulevé davantage. Avant de frapper pour la troisième fois, le Maître prononça des paroles terrifiantes, mais d'une voix si peu terrible, que Rafal se sentit pris de gaîté et d'idées saugrenues.

— Tremble, frère, si tu penses devenir un traître ! Tremble !

Mais il ne tremblait pas du tout.

— Toutes les armes dirigées vers toi transperceraient ton cœur si, félon, tu violais ton serment !

On se mit à illuminer la loge ; un silence solennel planait sur l'assistaince. Rafal se trouva de nouveau entre deux surveillants, tandis que ceux qui un moment auparavant dirigeaient leurs épées vers son cœur, s'étaient placés sur deux rangs ;

certains s'étaient assis sur des bancs transversaux, d'autres avaient occupé des places séparées à de petites tables. Les deux rangées tenaient leurs épées à la main.

Le Vénérable interrogea :

— Que désires-tu, mon frère ?

— La lumière ! répliqua Rafal.

— Surveillants ! donnez à l'admis la grande clarté.

Après le troisième coup on enleva complètement le bandeau des yeux de Rafal.

— Mon frère, dit le Maître de sa voix douce et allègre, tu es reçu apprenti. Si tu t'en montres digne, non seulement les épées nues que tu vois devant toi, mais toutes les épées des Frères sur terre, se hâteront à ta défense.

Le frère Rafal promena un coup d'œil curieux sur tout ce qu'il pouvait voir autour de lui.

Il se trouvait dans une salle toute tapissée de drap bleu de ciel. Au fond il y avait un trône avec des ornements d'or. Devant le trône, un autel et plus haut une table avec un candélabre à trois branches. Des deux côtés des colonnes de bronze. Sur l'une d'elles on voyait la lettre B, sur l'autre F. Près des colonnes étaient placées deux grandes torchères flamboyantes, au fond, près de l'autel, une troisième. Devant lui était étendu un tapis couvert de signes étranges.

— Zur Ordnung ! prononça le Maître.

Tous remirent leurs épées au fourreau. Ensuite on recouvrit les épaules du néophyte et on lui ordonna de marcher en avant en plaçant ses pieds à angle droit. Lorsqu'il eut fait de cette façon sept pas, le Maître déclara :

— Placez-le dans le cercle de la sagesse, sur l'équerre de la pureté et sur l'étoile flamboyante.

Rafal fit, non sans difficulté, trois pas, posant consécutivement les pieds aux endroits indiqués. Le Maître lui adressa alors un long et cordial discours, tout en lui remettant les objets présentés par le maître des cérémonies sur un coussin de velours : un tablier brodé de soie, des gants blancs d'homme et des gants de femme également blancs (signe de respect pour le sexe faible). Il lui enseigna aussi le signe de l'apprenti, c'est-à-dire à mettre sur sa gorge sa main disposée en équerre, ce qui était aussi le signe du salut fraternel.

Lorsque toutes ces cérémonies se furent terminées par le baiser du Maître, Rafal fut confié aux surveillants qui lui donnèrent des explications longues et embrouillées concernant les signes qui couvraient le tapis. Il n'y comprit pas grand'chose. Sa tête en feu était pleine de bourdonnement, le sang lui battait les tempes. Les figures inconnues des Frères lui laissaient une impression vague. Il savait que maintenant il était lié à eux à jamais et pourtant ils lui étaient étrangers et comme hostiles.

Le Vénérable frappa du maillet et demanda :

— Frère Premier Surveillant, quelle heure est-il ?

— Minuit.

— Puisqu'il est minuit, faites savoir dans vos rangs que je vais fermer cette loge juste et parfaite de premier degré en frappant trois grands coups, et faites ouvrir la loge de banquet.

Trois coups du Maître, répétés par les surveillants, terminèrent la séance. L'assemblée passa par des couloirs dans une autre salle, où les tables étaient déjà mises. C'était une longue pièce aux murs nus. Le Vénérable Maître se plaça au milieu, ayant à sa droite le prince. Rafal fut placé non loin de ces dignitaires. Les tables étaient disposées en fer à cheval et le nouveau maçon pouvait voir de sa place tous ses nouveaux confrères. Il croyait que les cérémonies étaient terminées, mais il se trompait. Le Maître, se tournant vers les surveillants, annonça solennellement :

— La loge de banquet de premier degré est ouverte, et chaque frère peut manger suivant le plan du repas, à mesure qu'il sera servi.

Après un nouveau coup du maillet du Maître, les frères, qui jusqu'à cet instant avaient gardé le silence, se mirent à causer. Les frères servaient eux-mêmes les plats. Derrière les couverts, au second rang, se trouvaient des bouteilles avec du vin et des coupes rondes de forme étrange avec des symboles ciselés et des fonds de l'épaisseur d'un pouce. Après le troisième service le Maître, sur un coup de maillet, annonça :

— Frères, chargez vos fusils de poudre forte.

Les frères serviteurs remplirent les coupes de vin blanc.

— Tous les fusils sont-ils chargés de poudre forte ?

— Tous, répliqua le frère Surveillant.

— Tirons le premier coup à la santé de notre roi et maître

Frédéric-Guillaume ! La main droite au fusil, le fusil à la figure, à la bouche, feu !

Tous vidèrent les coupes. Ce que voyant, le Maître commanda :

— Tirons au sein gauche, au droit, au milieu de la poitrine en un double triangle.

Tous les frères exécutèrent l'ordre avec ensemble, comme un seul homme. En replaçant les coupes, ils en frappèrent la table à grand bruit. Ensuite on but de la même manière à la santé du Grand Maître, *Landes Gross-Meister*, le Frère Frédéric von Castillon, professeur de philosophie près l'Académie Royale de Berlin, puis à celle du Grand Orient, du Vénérable Maître, des fondateurs de la loge Torche d'Or et de la nouvelle loge qui avait été fondée un mois plus tôt à l'orient de Varsovie sous le nom de Friedrich Wilhelm zur Saule et finalement à la loge des sœurs maçonnes qui allait être créée.

Le vin qu'il avait bu fit une impression étrange sur Rafal. Il n'était pas ivre, pas même un peu gris. Son esprit s'était éveillé à une vie nouvelle. Il voyait clairement, comprenait mieux que jamais ce qui lui arrivait et était heureux de tout cela. Une force puissante, mâle montait dans ses veines, ses épaules se carraient pour l'action, son esprit était tranchant comme une hache. Il regardait droit dans les yeux ses nouveaux frères l'un après l'autre, les figures allemandes et polonaises, qu'il voyait pour la première fois, et dans chaque regard il apercevait la même force indomptable qu'il sentait monter en lui.

Alors le Maître se leva en disant :

— Nous tirerons pour la dernière fois à la santé de tous les maçons d'un pôle à l'autre de la terre, mais avant formons, mes frères, en signe de ligue secrète la chaîne qui lie un feu à un autre.

Alors résonna le chant des frères, qui chantaient en polonais :

L'unité est la pierre angulaire
Et le temple fastueux
Où le Créateur Immortel
Attend nos louanges éternelles.
C'est là que les Maçons de l'Esprit
Méprisant les jugements du monde
Elèvent des autels à la Vertu,
Reconnaissant leurs Frères dans les hommes vertueux.

Tous se levèrent et se saisirent les mains. Le Maître tendit sa main aux surveillants, ceux-ci tendirent les leurs aux frères-serviteurs, tous les disciples firent de même entre eux jusqu'à Rafal, le dernier des disciples. Le coude du bras droit de chacun s'enchaînait au coude du voisin et la paume de la main reposait sur son épaule. Tous les yeux se tournèrent vers le Maître, s'y plongèrent et y restèrent longtemps fixés. Que les yeux du Maître de la Chaire étaient devenus étranges ! Qu'ils étaient sublimes, puissants, qu'ils étaient intenses et comme ils embrassaient tout l'univers ! Un frisson pareil à un coup subit fit trembler Rafal de tout son corps, le parcourut de la tête jusqu'aux pieds et parut s'enfoncer dans la terre.

La loge de la profane.

Le prince Gintult avait entrepris avec l'aide du « frère » Rafal une œuvre de grande envergure. Il voulait écrire l'histoire de l'ordre des Templiers, mais cette histoire ne formait que le canevas de l'œuvre ; en réalité c'était l'exposition de tout un système philosophique.

Rafal se trouva en fin de compte plongé malgré lui dans l'étude aride des sources, à commencer par les cultes ténébreux des religions d'Asie et d'Afrique, leurs sectes et origines, et finalement des documents concernant l'histoire de Jacques Bernard Molay, archevêque de Bordeaux, de Bernard de Got, qui fut plus tard Clément V, de Philippe le Bel et de sa femme, la reine Jehanne. La personnalité dont il eut à s'occuper le plus fut celle du roi Philippe. Il avait aussi constamment sous les yeux les œuvres de Saint Bernard, principalement l'*Exhortatio ad Milites Templi*. Il avait souvent à écrire dans différents endroits du texte ces paroles que le prince lui dictait avec une ferveur particulière : « Ils vivaient sans posséder rien en propre, pas même de volonté personnelle. Vêtus simplement, couverts de poussière, brûlés par les rayons du soleil, ils paraissaient être eux-mêmes aussi immortels que la foi qui les animait. Rien ne pouvait ébranler leur courage, aucun obstacle ne refroidissait leur zèle. Les grands dangers auxquels ils s'exposaient volontairement devenaient eux-mêmes un facteur de leur triomphe. Chacun de leurs pas fut quelque chose d'acquis pour la postérité. »

Ces études n'avaient toutefois pas de grande influence sur le caractère de Rafal. Fatigué et ennuyé par son travail, il se glissait le soir secrètement chez Jarzymka, jouait et menait une vie de débauche. Le prince, vivant en solitaire, ne savait rien du genre de vie de son frère-secrétaire. Le grand et lourd *Meister vom Stuhl* en savait encore moins. D'ailleurs Rafal se cachait à merveille. Il avait sa propre clef et personne, excepté le vieux valet, n'était au courant de ses escapades nocturnes. Il était assidu aux séances de la loge et ne mérita jamais de remontrance pour un retard. Il payait consciencieusement les cotisations (avec de l'argent gagné aux cartes) et il gagna petit à petit la réputation d'un bon « frère » chez les gens de la meilleure société. Introduit par le prince dans la loge pour que le plus profond secret fût gardé sur ses rendez-vous et ses travaux avec le Grand Maître, il devint non seulement membre de la meilleure société, mais un franc-maçon des plus irréprochables. Personne ne faisait maintenant attention à son secrétariat : on trouvait que c'était un rôle convenable étant donnée sa charge dans la loge.

Les loges polono-allemandes de Varsovie : « Zum goldenen Leuchter » et « Friedrich Wilhelm zur Saule », désiraient se réunir avec pompe pour une fête solennelle, afin de pouvoir en faire rapport au Grand Orient à sa réunion de Berlin. On résolut alors de rappeler à la vie les loges dispersées des sœurs-maçonnes et de les réunir en une seule loge. Quelques sœurs des anciennes loges de l'union polonaise habitaient Varsovie. Les anciennes candidates, de nouvelles postulantes, par ennui ou pour suivre la mode, ainsi que tous les Polonais qui travaillaient d'accord avec les Allemands s'y intéressèrent vivement.

Au début de juin fut fondée une loge de femmes, qui fut aussitôt affiliée à la loge masculine de Varsovie dénommée *Zum goldenen Leuchter*. La date de la première réunion plénière fut bientôt fixée, excitant un grand intérêt dans le monde maçonnique. On se soufflait à l'oreille que le Grand Maître voulait faire recevoir dans la loge sa jeune femme, qu'il avait épousée voilà un an ; on énumérait avec curiosité les noms des sœurs qui devaient venir. Rafal s'en fut avec enthousiasme à cette fête exceptionnelle. La loge était parée pour cette soirée autrement que d'habitude, quoique les couleurs fussent les

mêmes. Le Maître était assis sur l'estrade. Le Frère Terrible se tenait derrière lui, l'épée et la chaîne à la main. Au milieu de la tension générale le Grand Maître éleva la voix et invita le maître des cérémonies et le grand expert à passer dans la salle voisine et à prier les sœurs des anciennes loges polonaises, qui y étaient assemblées, d'entrer dans le sanctuaire. Dès qu'elles apparurent, à un signal donné, les Frères se mirent à chanter :

Soyez les bienvenues, sœurs de la liberté,
Soyez les bienvenues dans le sanctuaire de la gloire,
Que la main de la sainte harmonie
A établi pour le bien du monde !
Elevez vos sacrifices avec vos frères
Sur les autels fondés sur la vertu
Et placez-y ces dons
Qui ornent les libres maçons !

A la fin de la cérémonie défilèrent dans la salle une quinzaine de sœurs des dernières années du règne de Stanislas, flétries et complètement privées de beauté. Les sœurs déposèrent d'abord des rameaux d'olivier sur les marches de l'autel et se retirèrent ensuite derrière les colonnes. Le Grand Maître ouvrit la séance et prononça en français une harangue, suivie de préceptes. Lorsqu'il eut prononcé le dernier mot et frappé cinq coups du marteau, qui ce jour-là était orné d'un ruban azur, il demanda d'une voix douce, un peu timide, si personne n'avait de proposition à faire. Le maître des cérémonies répondit qu'il y avait une profane qui désirait être reçue dans la compagnie des sœurs maçonnes. A la question, si quelqu'un ne trouvait pas à redire à cette proposition, l'assistance se leva et tendit le bras droit vers l'image. Le Vénérable envoya un des frères pour préparer la candidate. Rafal ressentait de la déception et du dégoût.

Les dames qu'il voyait devant lui n'excitaient pas son admiration et la candidate, comme on pouvait le supposer, n'allait qu'augmenter le nombre de ces ruines peintes et frisées, ajouter une nouvelle grimace coquette à ces sourires étudiés, mais inefficaces. Il songeait aussi avec déplaisir aux longues cérémonies qui l'attendaient encore cette nuit dans la loge, étouffante comme un bain romain. Un des frères disparut derrière la porte de

la salle des méditations et se fit longuement attendre. Pendant ce temps le Maître posait des questions à la maîtresse de la loge sur les rites, et elle répondait avec science et non sans une certaine grâce surannée.

— Que faut-il pour rendre une loge juste et parfaite ?

— Trois la composent, cinq la rendent juste, sept la rendent parfaite.

— Qui sont-ils ?

— Le Vénérable, les deux Surveillants, deux Compagnons et deux Apprentis.

— Dans quelle loge avez-vous été reçue ?

— Dans la loge Saint-Jean.

— Pourquoi nos loges sont-elles dédiées à Saint Jean ?

— Parce que les Frères Maçons qui s'étaient unis pour la conquête de la Terre Sainte avaient choisi Saint Jean pour patron...

A ce moment on entendit frapper à la porte et après les questions et les réponses d'usage, la profane apparut sur le seuil. Ses yeux étaient couverts d'un bandeau très large, qui cachait presque toute sa figure, du front jusqu'à la bouche. La frange dorée du bandeau tombait sur des épaules d'une blancheur de neige, sur un sein découvert. On ne voyait que la splendeur d'une profusion de cheveux d'or et une bouche légèrement entr'ouverte. La clarté insuffisante de quelques lampes à alcool illuminait sa silhouette d'une lueur vacillante. Rafal remarqua la bouche à peine entr'ouverte, comme dans un trouble enfantin ; il la vit et resta pétrifié dans une attente intense jusqu'à la douleur. Pas une pensée ne traversait son esprit. Son cœur battait avec force et sa bouche murmurait :

— Oh ! ces cheveux, ces cheveux dorés... Oh ! ces lèvres, ces douces lèvres...

A la vue de la profane les frères et les sœurs applaudirent par trois fois en frappant de la main sur leur hanche droite. Deux frères diacres firent faire à la nouvelle arrivée par deux fois le tour de la loge, la soutenant sous les bras, puis la placèrent en face du Vénérable Grand Maître, où elle attendit la tête baissée.

Il demanda :

— Femme, qui es-tu ?

— Mon nom est Hélène de With.

En entendant ces mots, Rafal manqua pousser un cri. Il retint sa voix dans sa gorge, seulement les doigts de sa main droite s'enfoncèrent comme des serres dans la paume de sa main gauche. Le désespoir et l'amour le transperçaient comme la rafale passant à travers les branches d'un arbre.

Le Vénérable disait quelque chose à la profane et s'embrouillait comme un écolier récitant sa leçon. Enfin, après un interrogatoire et des réponses sans fin, après des cérémonies qui semblèrent à Rafal durer dix années, il entendit en tremblant les paroles suivantes :

— Nous te donnons le premier rayon de lumière, qui dirigera tes pas. Qu'on donne à Madame de With le premier rayon de lumière.

Une brume de larmes enlevait la vue à Rafal. Il aperçut quelqu'un s'approcher de Madame de With et défaire son bandeau. Il éleva machinalement son épée, comme tout le monde, pour former au-dessus de la candidate une voûte d'acier. L'éclat des lames lui cacha le visage que découvrit le bandeau enlevé, mais bientôt il put le voir. La respiration coupée, immobile, d'un seul regard, il vit cette figure, ces yeux de reine, les arcs des sourcils et les joues plus charmantes que les fleurs parfumées du printemps. Il entendit de nouveau sa voix lorsqu'elle prêta serment devant le Créateur de l'univers, sur tout ce qui peut être sacré pour une femme d'honneur, qu'elle garderait le secret sous peine de châtiment par l'Ange Exterminateur.

La voix merveilleuse résonnait comme un chant, venant du ciel :

— Que la flamme, qui règne dans les sphères élevées, préserve mon âme, et en la purifiant, illumine les vertus sur mon chemin...

Le frère Terrible secoua la chaîne et en entoura le cou de la nouvelle apprentie. Rafal ne voyait pas ce qui se passait, ne comprenait pas pourquoi on attachait à la nouvelle sœur un tablier en lui donnant de nouveaux gants. Il ne comprenait pas un mot au discours du Maître ; tout en regardant, il ne vit pas comment le Maître avec un sourire plein de bonheur, donna à la nouvelle sœur, sa femme, l'accolade de la paix, en disant :

— Laisse-moi te donner le baiser de la paix, et toi tu le passeras à tes frères et sœurs ainsi que la parole, le signe et l'attouchement.

Rafal se sentait tout seul dans un monde inconnu. La sœur nouvellement initiée s'avançait doucement, comme un esprit céleste, comme une musique sublime, tirée des cordes les plus merveilleuses d'un violoncelle, donnant aux sœurs et aux frères le baiser de paix. De sa main étendue elle touchait les doigts de chacun et avec respect et humilité prononçait à demi-voix le « mot » mystérieux *Feix*, c'est-à-dire « Ecole ». Ses yeux étaient baissés et son sein droit découvert se soulevait doucement.

Ayant fait le tour de la grande salle et approchant de la colonne où se trouvait Rafal, tout au bout, elle leva les yeux avec une expression de légère et vague répugnance, mais continua son chemin, obéissant à l'ordre du Maître. Elle s'approcha de Rafal, étendit la main et toucha ses doigts ; elle regarda avec un léger trouble, voulant savoir pourquoi cette main tremblait si fort ; en voyant Rafal elle resta pétrifiée. Ses yeux devinrent fixes, sa tête se rejeta en arrière. Ses genoux se dérobèrent sous elle. Il semblait qu'elle allait tomber à la renverse. Doucement elle redressa sa tête.

— Feix, murmura-t-elle, tremblante, mais avec un sourire qui l'enveloppait toute comme un clair de lune.

Sa bouche s'approcha des lèvres de Rafal et les toucha avec un doux et timide frémissement de volupté.

LA-BAS...

Au commencement de juillet Madame de With quitta Varsovie pour faire une cure à Bardyjow. Elle alla jusqu'à la frontière autrichienne, Pilica, avec des chevaux de louage et de là en diligence. Son séjour à Cracovie fut de plus courte durée que d'habitude. Il parut étrange qu'elle eût résolu soudain d'aller visiter le pays de sa mère, Derslawice, sa propriété aux environs de Sandomierz. Elle ordonna à sa femme de charge et à ses servantes de l'attendre à Cracovie, et partit seule à l'aube pendant que les domestiques dormaient encore. Cette résolution

fut prise à l'improviste, sans prévenir personne, contrairement à ce qu'elle faisait habituellement.

La vieille Balbissia, la femme de charge, qui l'avait soignée et élevée, n'en revenait pas d'étonnement.

Cependant Madame de With allait à fond de train, mais non pas du côté de Sandomierz, payant largement les postillons à chaque station et galopant dans des nuages de poussière par des routes montagneuses et escarpées. Lorsqu'à la tombée de la nuit elle s'arrêta à la dernière station, devant une misérable auberge juive, elle était couverte de poussière de la tête aux pieds.

Ses yeux flamboyants cherchaient quelqu'un et trouvèrent. Rafal Olbromski se tenait à la portière de la voiture ; saisissant ses mains, il les serra avec force. Elle laissa échapper un rire court comme un sanglot et pressa tout aussi fortement sa main contre son cœur.

— Partons plus loin, murmura-t-elle.

— Non. Restons ici, implorait-il, penché sur elle.

— Partons plus loin ! fit-elle résolument, fermant ses yeux pour ne pas voir son regard plein de folie. Y a-t-il des chevaux ?

— Il y en a, mais restons ici...

— Partons !...

Rafal s'éloigna pour donner des ordres. Hélène sauta à bas de la voiture, entra dans l'auberge et s'assit dans un coin de la pièce. Une chandelle de suif brûlait au-dessus du comptoir. Rafal revint bientôt et se plaça devant elle, la protégeant de la lueur de la chandelle et des regards des juifs. Cela lui permettait aussi de la contempler, sans détacher son regard. Dans la demi-obscurité ils ne voyaient que leurs yeux. Leurs regards plongeaient l'un dans l'autre, s'oubliant jusqu'à en perdre conscience. C'était un moment de volupté pure, libre, franche.

Ce n'était que maintenant qu'ils sentaient tous les deux l'immensité de leur amour, plus fort que la mort. Si on leur avait enlevé cet instant, si on les avait menacés de séparation au prix de leur vie, ils auraient refusé la vie avec un sourire moqueur. Les paroles, fardeau inutile, restaient au fond de leurs âmes. Ils échangeaient de doux sourires, qui illuminaient leurs yeux

et leurs lèvres, comme la brume se dissipe à l'aube sur la terre en fleurs.

Soudain on entendit dans la cour pavée le gai piétinement des sabots des chevaux et le fracas des roues, pareil à un tonnerre. Rafal fit un signe de la tête indiquant qu'il était temps. Mais sa compagne ne se leva pas. Il s'écarta de la lumière et la regarda. Elle était assise immobile, les yeux tournés vers lui, un sourire fasciné sur les lèvres. Les bords de son chapeau, attaché sous son menton, lui formaient une auréole. Quelques mèches de cheveux se voyaient seulement le long de ses joues. Une mante grise de voyage, en toile simple, la recouvrait du cou jusqu'aux pieds. Ses mains restaient sans volonté, entrelacées sur ses genoux. Elle était si ravissante, si mystérieuse, qu'il restait là comme pétrifié, incapable de faire un mouvement. Etait-ce vraiment là l'Hélène de Derslawice ? Enveloppé comme dans un nuage du bonheur de sa présence, il se répétait des centaines de fois qu'elle était vraiment là, où il l'avait attendue tant d'heures dans des spasmes d'anxiété, dans des paroxysmes de doute. Doucement, tout doucement un doux rayon de clarté pénétrait son âme, la pensée chaude et embaumée que ce n'était que le premier instant, la première heure, la première journée, qu'il y aurait encore une série d'heures bénies, de jours heureux, de joies sans fin.

Cette même pensée se peignait dans les yeux d'Hélène, sur sa bouche, sur son front. Il la vit tout épanouie comme la rose de Jéricho. Son cœur ne battait pas dans sa poitrine, il ne faisait que tressaillir, ses mains se joignirent d'elles-mêmes et une bénédiction s'échappa de ses lèvres. Les mains d'Hélène étaient aussi entrelacées et ses paupières couvraient son regard. Rafal restait là, contemplant son bonheur réalisé et priait sans paroles, sans remuer ses lèvres figées...

Jetant à l'aubergiste une pièce d'or, ils prirent place dans une voiture couverte de Cracovie. Les chevaux, grands et vigoureux, s'élancèrent d'un trot rapide, qui s'accéléra encore lorsqu'ils eurent dépassé la ville. Les amoureux étaient assis étroitement serrés, sentant courir dans leurs veines les mêmes torrents de feu. De temps en temps seulement ils échangeaient quelques mots de tendresse, de ravissement. Les chevaux volaient sur

la route unie et sèche. Des nuages de poussière s'élevaient de dessous leurs sabots, entouraient la voiture et les voyageurs. La nuit était claire, la lune brillait au firmament. Pas un nuage ne se voyait au ciel. Un vent léger soufflait des montagnes, apportant de temps en temps des vallées des bouffées d'humidité, des brumes légères naissant dans ces lieux et qui ne voulaient pas se disperser.La route se déroulait le long des vallées, entre des crêtes qui montaient de plus en plus haut. Des bois touffus, d'épaisses et noires forêts s'étalaient de montagne en montagne, s'élevant et s'abaissant tour à tour. La route tantôt tombait à pic dans une vallée vers une rivière scintillant sur les pierres, tantôt grimpait sur des hauteurs, montait des pentes raides. Çà et là un rocher escarpé saillait au faîte d'une montagne et brillait d'une lueur grisâtre au clair de lune. Quelquefois la route passait par des allées de mélèzes, par des taillis d'érables et de petits bois de pins. Puis la voiture passait bruyamment à travers les villages endormis des Carpathes, parmi des bandes de chiens, qui sautaient jusqu'à la hauteur des marchepieds. Les chiens, qui s'efforçaient avec fureur de chasser les voyageurs loin de ces chaumières, paraissaient prodigieusement énormes et nombreux. Les chevaux s'arrêtèrent un instant dans un village près d'une auberge pour souffler. A côté de l'auberge il y avait une chaumière sous l'ombre de grands mélèzes. La lueur de la lune pénétrait à travers les branches mouvantes, douces, délicates, qui paraissaient jaunâtres à cette clarté ; elles se balançaient doucement, s'entrelaçant et s'écartant tour à tour. Un des murs de la chaumière était inondé de la lueur de la lune, tandis que la maison entière restait perdue dans les ténèbres. La clarté de la lune avait établi sur cet humble mur sa résidence royale. Elle y rêvait son rêve éternel. On voyait chaque poutre noircie par le temps, chaque coup de hache, chaque nœud arrondi, le dessin du cœur et des cercles de l'arbre.

— C'est notre route, notre route blanche et heureuse... murmura Hélène. C'est là que nous irons. Là est la route qui mène au bonheur...

— Vois ce mur blanc... dit Rafal à voix basse, comme s'il lui confiait un secret et ne voulait pas interrompre le sommeil ensorcelé du mur.

— Non, non ! Là...

— Ce mur blanc, merveilleux...

Leurs voix étaient autres, différentes, tout à fait changées. Ils s'écoutaient avec un étonnement joyeux, et chaque mot, chaque son tombait dans leur trésor secret comme un diamant sans prix. Le cocher sauta sur son siège et ils continuèrent leur chemin. La route courait maintenant rapidement vers la vallée, vers la rivière scintillante, qui roulait en bouillonnant avec fracas sur les pierres. Son lit jonché à larges intervalles de roches se voyait de loin. Au bord de la rivière se penchaient des saules aux feuilles étroites et longues, qui, au clair de la lune, paraissaient d'un rose blanchâtre.

La lune était très haute. Il était minuit passé. Les sommets des montagnes couvertes de forêts se détachaient sur le bleu du ciel en une ligne hérissée et inégale. Il faisait maintenant tout aussi froid qu'aux derniers jours d'automne dans la plaine. A droite et à gauche de la route blanche, les ombres étaient si noires et si profondes qu'elles paraissaient des précipices sans fond. Elles descendaient jusqu'aux plis profonds du sol, comme dans des cavernes souterraines. Là, la route semblait s'engouffrer dans une gueule entr'ouverte. On ne voulait pas en croire ses yeux que ce ruban clair, argenté, passerait par là, oserait les mener là. Ils manquèrent jeter un cri quand la route tourna soudain dans la forêt noire et froide, dans les ténèbres épaisses, dans ces terrains de chasse exhalant un souffle glacé. D'énormes pins dressaient soudain leurs faîtes de colosses, comme des tours gothiques parées d'ornements nombreux.

La route longea l'abîme et tourna dans la direction d'une ville. La forêt s'enfuit sous leurs yeux, comme si une aile noire avait pris rapidement son vol de côté, dans la vallée. Hélène poussa un cri. Au loin, dans l'espace, se montra une nouvelle lueur. Il semblait que le royaume de la lune se dévoilait...

Hélène se serra davantage contre son bien-aimé et approcha sa bouche de la sienne. Il entendit son murmure :

— Vois-tu ! C'est là qu'est notre bonheur. Vois-tu ? C'est le bonheur...

Un doux rire trembla dans sa gorge. Puis elle murmura de nouveau :

— Je t'ai attendu si longtemps, pendant toute ma jeunesse,

o ! mon bonheur, o ! mon trésor ! Là, sur ta poitrine, était le loup, là où ton cœur bat si fort ! Mais tu l'as tué. O ! mon maître ! L'affreuse gueule du loup et ses crocs blancs étaient là près de ta gorge. Ses griffes torses s'enfonçaient dans tes côtes et ses yeux te regardaient dans les yeux ! Que tu es brave, que tu es fort et terrible ! Que tu es invincible ! Tu es plus puissant que le froid, que la glace, que la bourrasque ! Tu es plus fort que le loup ! Tu ne crains personne sur terre ! Tu as ton poignard, ton fusil chargé de balles, mais surtout tu as un cœur de fer. Tu plaisantes et tu te moques des hommes, des serments et des promesses. Tu ne crains personne, personne au monde. Ni hommes, ni bêtes féroces ! Qui peut nous barrer la route ? Dis-le moi... Personne ! Nous sommes seuls au monde ! Tu es terrible ! Tu es beau ! Je tremble à la seule pensée... Je suis ton esclave... O mon bien-aimé... Là-bas...

Par monts et par vaux.

Leur chaumière était située dans un endroit solitaire à la lisière d'une grande et épaisse forêt. Son toit noir disparaissait à l'ombre d'érables séculaires. Les murs de la chaumière étaient bâtis d'énormes troncs de pin, comme ceux d'un manoir. Son toit pointu, cintré au milieu, débordant les murs, formait sous la gouttière un auvent où l'on pouvait s'abriter de la pluie. Les murs de la maison étaient noircis depuis longtemps : ils étaient couleur de bronze comme la veste de fête d'un montagnard. Une porte puissante, ornée d'anneaux, menait à la pièce où leur bonheur se cachait des hommes. Chère porte ! Qu'il leur était doux le grincement du verrou glissant lorsqu'à l'aube le vieux berger apportait sur leur seuil du lait, qui fumait encore, des gâteaux d'avoine, du fromage de brebis, du miel et des fraises ! Qu'elle leur était chère cette porte épaisse, façonnée d'une manière étrange, arrondie du haut, forte par la force du bois, ornée de chevilles de frêne, solennelle comme un orgue, lorsque tard, par une nuit pluvieuse, ils arrivaient venant de loin et la frappaient à coups redoublés, en disant : ouvre-toi, porte chérie, laisse-nous entrer dans la maison du bonheur, dans la chambre d'amour... Entr'ouvre toi, loquet de hêtre,

frère compatissant, qui nous as déjà laissés franchir le haut seuil de la sombre maison du bonheur, le haut seuil de la chambre d'amour.

Devant la chaumière s'étendait un pré, allant jusqu'au torrent, qui écumait parmi les rochers. Ce pré était entouré d'un mur de petites pierres pareil à un serpent multicolore. Lorsque le soleil matinal pénétrait à travers les petits carreaux irisés, comme à travers un vitrail et se faufilait le long des murs sombres et noueux, des tableaux lumineux apparaissaient, attachant les yeux et l'âme.

Le pré était changeant comme leurs âmes. Chaque jour il était le même, chaque jour il était autre, toujours plus beau. Il y avait en lui quelque chose du vent, des nuages flottant au-dessus de lui, de l'eau écumante. Ce pré s'étendait sur le versant du midi. Une source forestière murmurait parmi les racines et la mousse humide. L'herbe trempée d'eau y était de couleur plus vive, d'un vert clair, qui rehaussait les forces joyeuses dans les veines et les os. Par delà un petit bois s'élevaient de frêles, de tendres fougères des marais à la chevelure verte, des fenouils aux duvets blancs, des joncs souples. Sur des monticules secs, hors de l'atteinte de l'eau, ondulaient en larges nappes les trèfles et les vagues impétueuses de pâturin, toujours en mouvement. Dans la vallée croissaient des touffes de myosotis. Là un doux parfum, plein de lait et de miel, s'élevait du pré vers le ciel d'un bleu serein. Le doux parfum sucré des trèfles gluants et l'âpre parfum des sarriettes se répandaient alentour. Du fond de la clairière les chrysanthèmes des prés et les clochettes mouvantes des lys, leur sein entr'ouvert pour un instant par les rayons du soleil, regardaient les fenêtres de la chaumière, avec les fleurs élancées des acanthes, couleur du crépuscule et les petites pensées jaunes et modestes. Elles saluaient Hélène, lorsqu'elle venait de s'éveiller, de leur doux parfum et lui confiaient que ce n'était pour personne d'autre, que ce n'était que pour elle qu'elles fleurissaient éternellement ; que des séries infinies de printemps, si nombreux que la pensée de l'homme ne pouvait les embrasser, s'étaient déjà écoulées avant qu'elle fût venue ici avec son bien-aimé. Elles lui apportaient le salut de l'éternité, évanouie depuis longtemps, et lui faisaient signe de leurs têtes

violettes, jaunes et rouges. Elle comprenait leur langage secret, elle adorait d'un soupir bref et troublé le mystère de l'existence éternelle, comme si c'était un enfant conçu dans son sein.

Que pouvait-elle répondre aux fleurs pour qu'elles ne lui lançassent pas au cœur le cri terrifiant de l'éternité ? Comment pouvait-elle les conjurer ? Que leur dire en sa défense ? Elle ne pouvait rien... Elle leur disait qu'elle était une pécheresse, se soumettant à leur condamnation. De sa tête blonde elle saluait les fleurs, se confessait à la terre féconde, à l'eau, qui est l'image de tout ce qui s'écoule, au sifflement lointain du vent. Elle n'avait pas pu ne pas venir ici avec son bien-aimé. C'était la seule réponse qu'elle pouvait leur faire.

Quelquefois, s'arrachant des bras du sommeil après minuit, quand le croissant tourné du côté du ponant jette à contre-cœur sa lueur rouge vers la prison terrestre, elle s'approchait de la fenêtre pour voir ce que faisait le pré. Mais les fleurs n'étaient plus visibles. Elles étaient recouvertes d'un voile tissé de rosée et de lueur fugitive, une trame plus fine que la plus fine toile d'araignée. Poussée par un désir invincible, elle s'approchait alors du seuil, pieds nus, vêtue comme elle l'était, marchant légèrement d'abord sur les pierres du seuil et ensuite par le pré, sans piétiner les fleurs, se penchant sur chacune d'elles et aspirant de chacune, pendant leur sommeil, le souffle des siècles.

Quelquefois, quand il faisait beau, ils allaient avant l'aube dans les montagnes. Hélène revêtait un manteau de montagnard et les belles robes de soie, légères et élégantes, qu'elle avait préparées pour les eaux de Bardyjow. Rafal mettait un habit de chasse. Il avait toujours sur lui un poignard damasquiné apporté d'Asie, qui lui avait été donné un jour par le prince, ainsi qu'un pistolet chargé. Par les sentiers les moins connus, suivant des pistes qui étaient pour la plupart des lits desséchés de torrents, à travers des terrains de chasse boisés, des abîmes, sautant par dessus des racines et des pierres, ils se frayaient un passage jusqu'aux limites de leurs regards. Parvenus jusqu'aux hauteurs les plus élevées, d'où l'on n'apercevait rien de vivant, où que l'on tournât les yeux, ils s'embrassaient et s'endormaient d'un sommeil profond, ou, étroitement enlacés comme deux cèdres croissant ensemble, ils laissaient errer leurs yeux par

les espaces illimités du ciel et de la terre. La fatigue chassait de leurs corps la passion humaine.

A ces instants ils atteignaient à la volupté suprême, à la naissance du bonheur éternel, aux confins de l'autre monde, à la passion céleste. Entourés des nuages épais des montagnes, dans l'éclat des purs rayons du soleil ils devenaient frère et sœur, s'aimaient dans l'éternité. A ces instants, une soif exquise s'éveillait dans leurs cœurs. Un jour elle murmura :

— Mourons maintenant...

Cela ne le surprit point. Ils contemplèrent longuement le bord du précipice où ils étaient étendus. Une pente noire glissante tombait à pic dans un abîme, un gouffre béant. Un torrent grondait au fond, creusant et fouillant, comme un ver blanc dévorant un fruit.

Rafal dit :

— La mort... Déjà nous ne sommes plus... Nous cesserons de vivre, de nous voir...

Elle sourit gaîment et tendrement, comme une mère qui explique à un enfant son erreur naïve :

— C'est alors que commencerait l'éternité. Tout comme à cet instant, pour toujours, sans changement. Le sommeil des âmes quand nous dormons dans les bras l'un de l'autre.

— Et si cela n'était pas ?

— Cela est ! Il ne peut y avoir de plus grand bonheur. C'est là le terme. On le voit là-bas, comme si c'était la frontière autrichienne. Nous entrerons dans le pays du bonheur...

— Alors ôte tes vêtements. Nous déchirerons ta robe en bandes et nous nous attacherons ensemble pour ne pas être lancés de différents côtés de l'abîme en tombant.

Docile, elle se leva, comme dans un songe et avec son sourire calme se mit à déchirer son corsage. Mais lorsque de dessous la soie noire apparurent ses épaules plus blanches qu'un blanc nuage, il y colla ses lèvres. Des larmes leur montèrent aux yeux... De nouveau ils furent engloutis par le songe vivant, plein de séduction beaucoup plus réelle que le dur granit où ils étaient étendus, beaucoup plus vrai que le murmure de l'eau, qui tombait dans la vallée, dans la coupe éternelle de pierre...

La fenêtre des rochers.

Ils étaient couchés ce jour-là à l'entrée de la caverne, haut, bien haut au-dessus d'une énorme forêt. La « fenêtre» des rochers donnait sur l'un des versants du gouffre. Ce n'était que de là qu'on pouvait voir la vallée dans toute son étendue. La haute paroi du rocher calcaire, dressant dans le brouillard son sommet fendu, s'écartait d'un côté et une ouverture étroite menait à un asile rocailleux, comme à la cour redoutable d'un château détruit. En haut, sur les côtés, pareils au cimier d'un chevalier en armure, s'agitaient des bouquets de pins séculaires et pendait une mousse rouge. De ce cirque rocheux descendait une grotte vers la vallée, formant un long couloir à voûte ogivale. Dans l'ombre de ce couloir il y avait de la glace recouverte de terre et de ses murs dégouttait une froide humidité. Les murs sauvages de cette forteresse inabordable et la noire forêt se dressaient au-dessus d'une vallée luxuriante et ensoleillée, entourée d'un clair pâturage. Des cimes escarpées se dressaient au-dessus de la déchirure, se penchant en avant comme pour mesurer la profondeur du gouffre à leurs pieds. Une mousse bizarre et merveilleuse cachait leurs crevasses, où de petits pins et des sorbiers s'étaient accrochés de leurs racines avides.

Sur l'herbe abondante à larges feuilles, sur des amas d'airelles des bois, qui entouraient librement les pierres éparses, ils se reposaient comme sur un lit de plumes, se réchauffant au soleil à l'entrée de la grotte et dans les crevasses des rochers.

Ils y restèrent pour la nuit. Allumant un feu à l'entrée de la grotte et se couvrant tous deux ensemble d'un manteau, comme d'habitude, ils s'endormirent. A la pointe du jour, Rafal fut réveillé d'un sommeil profond par une sensation d'effroi. Il voulut se dresser sur son séant et sentit soudain qu'il était ligoté. Il voulut porter la main à la poche où il avait son stylet, mais il ne put la remuer et sentit que le stylet n'était plus à sa place. Il était couché la face contre terre, les bras et les pieds liés avec une corde attachée à un tronc de pin. Encore à moitié endormi, comprenant à peine ce qui lui était arrivé, il entendit

un cri de désespoir d'Hélène. D'un effort surhumain, il s'arqua comme un serpent et réussit à tourner la tête. Il aperçut alors à la flamme vacillante du feu une bande de sept à huit brigands. Dans une consternation qui lui serrait la gorge à l'étouffer, les yeux fixes, il ne voulait pas croire à la réalité de ce qu'il voyait devant lui. Il contemplait comme dans un songe les hauts bonnets de ces hommes, auxquels l'un d'eux avait accroché une queue de renard, un autre une aile arrachée à un aigle tué, un troisième la gueule et les crocs d'un ours, un quatrième les griffes d'un loup... Il voyait, sans en croire ses yeux, leurs armes : des poignards recourbés, des fusils ornés d'argent et de bronze ; à la ceinture des hachettes étroites, des massues dans leurs mains. Il contemplait leurs chemises noires, tachées de graisse, leurs pantalons rouges, richement brodés, les larges ceintures, les manteaux...

Il bondit brusquement avec une telle force que les cordes s'enfoncèrent dans sa chair jusqu'aux os, et que les os eux-mêmes craquèrent. Il avait aperçu Hélène au moment où l'un des brigands s'efforçait de l'arracher à un autre. Un rugissement lui fendit la gorge et la poitrine, comme un couteau ; sa tête, se débattant aveuglement, heurta le tronc du pin et ses yeux sortirent de leurs orbites. Le cri d'Hélène l'appelait au secours. Il vit comme l'un des brigands la jetait à terre, comme elle se défendait furieusement, horriblement, avec ses dents, comme le brigand arrachait sa robe, déchirait sa chemise et ensuite il vit la plus horrible chose qu'il eût pu voir sur terre. Il se mit à pousser des cris de rage, des rugissements, des hurlements de fou. Son corps se tordait dans les cordes, ses doigts s'incrustaient dans le gravier. Quelqu'un s'appuya sur ses épaules, abattit son front d'une main puissante contre terre. Il ne put plus rien entendre, rien voir. Puis il put apercevoir Hélène s'arrachant des mains d'un second brigand qui avait voulu la jeter à terre, au milieu des rires de la bande, pour la posséder comme le premier. Il soupira avec soulagement quand, à demi nue, ensanglantée, elle sauta d'un bond sur le bord saillant le plus élevé du rocher et de là dans l'abîme.

La puissance de Satan.

Il faisait jour quand il revint à lui. Il resta étendu longtemps sans mouvement, sans désir de remuer ses bras, ses jambes, ses paupières. Soudain il se souvint de ce qui était arrivé... Lorsqu'il eut tout parcouru de sa pensée, il ouvrit les yeux.

Il se vit dans une caverne rocheuse, noire et silencieuse. Un rocher énorme était penché au-dessus de sa couche chaude et commode. Sous la tête il avait un amas de mousse et il était recouvert d'un large manteau de brigand. Le soleil rayonnait et les terrasses vertes, descendant doucement vers la vallée, souriaient doucement. Levant la tête et rejetant le manteau, il vit qu'il était vêtu d'un costume étrange, d'un étroit pantalon rouge collant et d'un gilet brodé. Près de sa couche était un couteau pointu recourbé comme un yatagan turc, à manche en bois d'if et à monture de bronze. On avait glissé sous sa main la poignée d'une massue en bois de frêne au bout épais et bosselé, capable d'abattre un cheval d'un seul coup. Il y avait aussi deux grandes galettes, du fromage de brebis et un peu de vin dans une grossière et sale bouteille. Rafal sentit que sa tête et son corps avaient été pansés et bandés avec des toiles propres.

Il essaya de se lever, mais à peine eut-il fait un mouvement qu'il comprit pour la première fois qu'Hélène n'était plus. La douleur l'écrasa comme si le rocher penché s'était effondré sur lui. Il restait étendu sous son poids sans protester, anéanti, broyé. Cela dura fort longtemps, aussi longtemps que ses sens purent le supporter. Après que des heures infinies se furent écoulées, sa souffrance se modifia et se raffina. Elle ne voulut plus demeurer une misérable roche, qui l'écrasait de son poids aveugle et stupide. Elle devint pareille à un homme abject et rusé.

Rafal resta d'abord étendu, cherchant à se maîtriser de toute la force de son corps, mais la souffrance était la plus forte.

Alors le malheureux s'arracha de sa couche, quitta son asile. Il se trouvait dans un endroit inconnu, dans une vallée tranquille entourée de forêts. Il contempla ces lieux avec des yeux épouvantés, sentant la persécution de son bourreau,

qui ne lâchait pas prise. Soudain le désespoir l'envahit. Il tomba à terre, se mit à s'arracher les cheveux, à déchirer ses bandages, à se traîner sur les pierres... Il jeta des cris vers le ciel dans l'espoir d'étouffer le petit murmure, le susurrement doux de la souffrance : « Elle n'est plus »... Son crâne vint heurter les pierres et son sang fougueux se mit à couler de nouveau sur les fleurs claires du pâturage, qui s'imprégnait avec délice au soleil de la rosée matinale. L'atroce douleur qu'il ressentit à la tête le soulagea en assourdissant sa détresse et le dégrisa. Ses souvenirs ainsi que les rêves s'apaisèrent... Il se leva, rattacha les bandelettes sur sa tête, saisit la massue et passa le couteau à sa ceinture. Il but avidement le vin, mangea une galette et marcha droit devant lui, dans le dessein de trouver l'endroit où était tombée Hélène. Il s'étonnait de ne pas l'avoir fait plus tôt. Il marchait à grands pas, écrasant les arbrisseaux, piétinant les fleurs des montagnes. Il était midi quand il sortit de cette vallée.

Soudain il aperçut des hommes... Il saisit son stylet, mais il était trop tard. Une dizaine de mains le saisirent par les épaules et lui arrachèrent le poignard de la ceinture.On lui attacha les mains derrière le dos, joignant les paumes à l'aide d'un anneau de fer qu'on plaça sur ses pouces. Lorsqu'on lui mit les fers aux pieds,il jeta un regard méprisant sur ces gens...C'étaient des soldats. Il reconnut à quelle arme ils appartenaient. Etant encore écolier, il avait vu cette infanterie d'Augsbourg. Ils lui ordonnèrent de les suivre. Il refusa. On dirigea contre lui des baïonnettes. Il s'obstina. Alors on le cingla de coups de fouet. Dans la vallée, au delà du bois, il aperçut campé un détachement de cuirassiers de Lorraine. Les soldats l'examinèrent avec curiosité et lui parlèrent en allemand. Il les comprenait parfaitement, mais il se tut, indifférent à tout ce qui n'avait pas de rapport avec l'état de son âme. Ils étaient enchantés d'avoir attrapé un bandit...

Six des cavaliers l'attachèrent à leurs selles, puis montèrent sur leurs chevaux, tirèrent leurs sabres au clair et se mirent en route avec lui. Il marchait par des routes creuses, profondes, au pied des montagnes hongroises, le long d'étangs, de beaux champs tranquilles, à l'ombre de platanes. Il traversa une rivière à l'eau pure et verte, sur un pont de bois. Çà et là il

apercevait de ses yeux hagards des taureaux aux cornes démesurées. A plusieurs reprises les soldats s'arrêtèrent quelques instants dans des villages de montagnards pour boire de l'eau. Quelquefois ils prononçaient les noms de certains villages : Krasnohorka, Krywe, Lekotka... C'étaient les seuls sons qu'il entendait. On le traînait toujours plus loin... De plus en plus souvent ils passaient par de longs villages, aux nombreuses maisons serrées l'une contre l'autre, aux murs blanchis à la chaux, aux toits couverts de chaume ou de bardeaux noircis.

De loin on apercevait de petites églises aux murs épais, aux toits de bardeaux et aux coupoles recouvertes de tôle rouillée. A proximité, au pied des montagnes, se voyaient des métairies avec des bâtisses en briques. Plus haut des forêts de pins, de hêtres, de chênes. Le long de la route coulait, compagne fidèle, une rivière pleine de roseaux. Il vit là un vieux à longs cheveux assis dans une nacelle, attendant des passagers pour l'autre rive. Le malheureux se souvint du mot *Charon*... Mais que voulait dire ce mot ? D'où lui était-il venu à l'esprit ? La poussière du chemin lui rongeait les yeux et les lèvres. La route du malheur est dure et longue. Elle prend des centaines de directions, elle se déroule en mille anneaux. Elle est toute hérissée de pierres aiguës, de javelots, de lances, elle est hostile et vengeresse pour les pieds sans défense.

Dans une large vallée, à droite, apparut soudain un château sur un rocher escarpé. Une montée rapide et rocailleuse amena le convoi jusqu'à sa porte en fer. Dans la vallée murmurait la verte Orawa, au loin se voyaient les grandes montagnes polonaises. Le prisonnier vit devant lui une forte porte de fer forgé, couverte de rouille séculaire, des gonds tortus et des crocs de fer. Un passage étroit sous une muraille d'épaisseur formidable, voûtée, une cour fermée... Ensuite deux figures monstrueuses de lions en pierre grise, un escalier en mauvais état, des passages obscurs, des couloirs, des caveaux pareils à des cheminées, finalement un souterrain froid, des excavations plâtrées et des fosses dans l'intérieur d'un donjon... Le grincement du verrou rouillé, une lueur faible devant ses yeux, au-dessus une voûte arrondie, creusée dans le roc, d'où suintait une humidité luisante... Enfin la tranquillité et un gîte...

La plaine.

Un des premiers jours de septembre 1804, Rafal Olbromski quitta les vallées et les forêts et se dirigea vers les plaines. Il avait passé plus d'un an en prison dans le château au bord de l'Orawa comme un criminel vulgaire, quoiqu'il n'eût pas commis les méfaits dont il était soupçonné. Durant les premiers mois il garda un silence méprisant et ne voulut même pas dire son nom. Selon la nouvelle procédure autrichienne de 1803 on châtia son refus d'avouer quoi que ce fût d'un dur emprisonnement.

Il ne pouvait faire autrement. Il aurait fallu découvrir toute l'étendue de son malheur, dévoiler le mystère de la mort d'Hélène de With, retracer l'histoire d'amour et de mort. Il aurait dû déterrer du plus profond de son souvenir le secret entier, diffamer la morte, qui avait péri par sa faute, tout cela pour sauver sa vie, cette vie, qui lui était devenue odieuse... Il se dit qu'il valait mieux laisser tout où cela en était. Il résolut de rester sur la paille dans sa prison, jusqu'à une fin quelconque ! Et, méprisant la mort, il l'attendait avec indifférence. La mort ne vint pas. Elle envoya en éclaireur la maladie, sa servante. La fièvre typhoïde des prisons le saisit de ses griffes et le lacéra sans trêve. Durant cette maladie son cas s'éclaircit d'une manière inattendue et naturelle. Un détachement d'infanterie, d'un autre régiment de pandours, les Panalistes-Croates du comte de Nadasti, aux vestes et culottes rouges, aux bonnets d'astrakhan, qui recherchait les bandits, découvrit au cours de ses perquisitions dans la chaumière du berger, où Rafal avait vécu ses heures de bonheur, son passeport et quelques-uns de ses effets. Le berger prudent avait caché l'argent, ne se souciant pas des papiers. Le juge élu hongrois, qui s'occupait dans le comitat le plus proche de l'affaire des bandits, ayant reçu ces documents après un laps de temps considérable, devina immédiatement qu'ils appartenaient au prisonnier mystérieux. La confirmation de son identité ne fut qu'une question de temps. Lorsque, au courant d'un interrogatoire, le juge prononça son nom, Rafal se mit à trembler et fixa sur le magistrat ses yeux

aveuglés par la maladie. Mais quand on lui demanda où était la femme avec laquelle, selon le témoignage du berger, il avait habité la maisonnette, il mentit avec la simplicité et la candeur d'un enfant et avec une ingéniosité étonnante ; il déclara que c'était une fille de mœurs légères qu'il avait rencontrée dans les rues de Cracovie. Dégoûté d'elle il l'avait chassée. Voilà tout. Elle partit pour la ville en pleurant. Il ne savait pas où était son domicile habituel. Elle faisait probablement son métier dans les taudis de la ville. Il expliqua facilement et nettement la raison de son habillement de bandit, en faussant adroitement l'aventure véritable. Finalement on lui rendit la liberté. En sa qualité de gentilhomme il ne reçut même pas l'habituelle volée de coups de bâton dont la justice autrichienne gratifiait ses prisonniers à leur élargissement. Il ne reçut que son passeport prussien et quelques lambeaux de ses vêtements de bandit qui ne suffisaient pas à le couvrir. Le gardien de la prison lui donna par pitié ce dont il n'avait pas besoin lui-même : des bottes hongroises éculées et trop grandes, une casquette sans cocarde et finalement une veste courte et usée de cocher. Vêtu de la sorte, Rafal prit un bâton et se mit en route. Lorsqu'il eut dépassé la porte de fer du château, il ne jeta pas un regard en arrière. Il courut comme un renard, dont la blessure a commencé à se cicatriser, tant qu'il eut de souffle, par les vallées de la Waga, droit devant lui. Il n'avait que la peau et les os. Sa figure était jaune, avec des taches bleues, bouffie, gonflée, ses cheveux étaient rares, sa barbe inculte. Il était si faible que ses genoux fléchissaient sous lui ; à chaque pas il manquait tomber et ses mains étaient si brûlantes qu'il lui semblait y étreindre des flammes. Il n'avait qu'un seul désir, fort et immuable : fuir !

Il fuyait sans relâche. Parfois il se reposait sur la charrette d'un Slovaque qui allait chercher du bois dans les montagnes et alors il avançait plus rapidement. Quelquefois c'était sur l'armon d'une britchka juive qu'il s'asseyait furtivement et il se laissait porter ainsi quelques centaines de pas. Après des souffrances indicibles il atteignit enfin la Czacza.

Les montagnes s'abaissaient petit à petit, les vallées s'étendaient en largeur, enveloppées de brume...

Rafal les salua avec une joie silencieuse. Sa haine pour les montagnes égalait maintenant leur hauteur. Les plaines an-

nonçaient des choses meilleures, un changement, un espoir...

Des chemins de traverse le firent déboucher sur une voie fréquentée, une large route pavée. Il marchait d'un pas alerte, sans ménager ses pieds, par un petit sentier latéral, le sentier dur des pauvres gens. Il était crotté jusqu'aux genoux, fouetté par le vent, gelé jusqu'à la moelle des os, et affamé comme un chien sans maître. Le long de la route roulaient l'un après l'autre : tantôt une voiture à quatre chevaux, tantôt une britchka de Cracovie, tantôt un léger cabriolet. Il y passait des chariots, des juifs à « paillès » sur des haridelles de louage. Vers le soir il aperçut au bord de la route, dans un large champ, une auberge de pierre, devant laquelle presque tous les passants s'arrêtaient un moment. Rafal, sans songer qu'il n'avait pas un sou vaillant dans sa poche, traversa la cour bourbeuse et pénétra dans le bâtiment principal. C'était une pièce énorme, humide, froide et morne. Le long des murs il y avait de larges bancs et des tables massives aux pieds croisés. Dans un coin se trouvait le buffet avec dessus de l'eau-de-vie, de la bière et toute une collection de saucissons durcis. Dans la demi-obscurité se faufilait parmi les tonnelets un petit bout d'homme aux yeux de faux témoin, furetant de tous côtés. Cet individu gardait un silence obstiné et était grincheux comme si ses hôtes appartenaient à une bande des Carpathes.

Rafal fit négligemment un signe de la tête à l'aubergiste et s'assit commodément dans un coin sombre de la pièce. L'odeur des saucissons lui bouleversait les entrailles, le faisant presque défaillir de faim et l'arome de l'eau-de-vie remplissait sa tête de confusion et de bruit. Quelques rustauds étaient assis devant la table. Un cocher jouait avec des cartes graisseuses avec un laquais en livrée, se querellant et se disputant avec lui. De l'argent était épars sur la table et près de chacun d'eux il y avait une chope de bière. Une épaisse entrecôte fumait sur un plat et de l'eau-de-vie luisait dans une bouteille verte.

Olbromski était sous l'empire d'un de ces accès de faim, qui suivent la fièvre typhoïde. Il se laissait aller à des conjectures sur ce qu'il allait entreprendre sur-le-champ : ravir la viande au cocher ou arracher des saucissons qui pendaient dans la demi-obscurité du buffet et les avaler en un clin d'œil. Il restait encore immobile, comme un épervier sur sa perche et roulait

des yeux, cherchant ce qu'il allait déchirer. Soudain, ne sachant pas ce qu'il faisait, il se leva, s'étira, bâillant avec affectation, et demanda de loin insolemment à l'aubergiste :

— Ecoute... toi... as-tu quelque chose à manger ?

L'aubergiste s'arrêta dans ses manipulations des verres et, tout en curant ses dents avec une indifférence parfaite, répliqua à cette question par une autre :

— Et que désirerait... monsieur ?

— Quelque viande. De la viande ! Bouillie, grillée...

L'aubergiste garda un instant le silence, comme s'il passait en revue des séries de plats, finalement il s'approcha du vagabond et articula :

— Non. Je n'ai pas de viande, ni bouillie, ni rôtie.

— Et ce que mangent ceux-là ? D'où cela vient-il ?

— Ce que mangent ceux-là ? Ce qu'on leur a préparé.

— Alors tu me donneras sur-le-champ ce que tu as de cuit... en voilà assez ! cria-t-il d'un ton de commandement. As-tu entendu ?

— J'ai entendu, mais...

— Alors vite ! Je suis pressé.

L'aubergiste essuyait assidûment un verre.

— Tu crois peut-être que je n'ai pas de quoi payer ta vilaine viande ? ajouta Rafal avec dédain, comme si ses poches étaient pleines de ducats.

— Je ne crois rien, grogna l'aubergiste. Si l'on me paye, qu'on me paye. Que faut-il servir ?

— Donne ce que tu as, mais plus vite !

Il parlait avec l'assurance la plus parfaite, ne songeant pas à ce qui arriverait plus tard. Pourvu qu'on lui donne à manger. Manger de la viande, d'où monte un fumet, du pain qui craque sous les dents...

Les joueurs de cartes, sans interrompre leur jeu, tournèrent leurs regards vers le vagabond irrité. Avec des sourires de condescendance et des murmures ironiques ils échangèrent quelques paroles sur son compte.

L'aubergiste sortit par une petite porte vers ses terrains de chasse secrets et à sa place apparut une jeune fille pâle avec un tablier sale et de vieux sabots. Rafal s'approcha brusquement des joueurs et fit un signe de la tête en guise de salut, comme le

fait un gentilhomme, un propriétaire, à ses heures de bonne humeur, en répondant au salut d'un ouvrier paysan. Ceux-ci répondirent avec hésitation à ce signe d'attention et continuant à jouer, toussotèrent, ne sachant que dire. Rafal jeta un regard sur les cartes avec une hauteur que malgré ses efforts il ne pouvait cacher :

— Quel trou que cette auberge !

— En effet... répliqua le cocher.

— Monsieur est-il de ces parages ?

— Non, je ne suis pas d'ici.

— Etes-vous de loin ?

— De loin...

— D'où êtes-vous donc ?

— Et monsieur d'où vient-il ?

— Je viens de Hongrie et je vais à Cracovie.

— De Hongrie ? répétèrent les joueurs avec un certain respect.

— Bah ! de Pest... de Czacza, ajouta-t-il plus bas.

— Un bon bout de chemin ! Je ne puis même pas me représenter où cela peut être.

— Si vous le saviez ! On tombe de fatigue et ce gredin d'aubergiste ne vous donne pas à manger.

— Il va sans doute bientôt apporter le plat.

— Comment l'accommode-t-il ? demanda-t-il en louchant sur la côte de porc qui était devant lui.

Sans demander la permission il cassa le pain, coupa un bon morceau de viande avec un os et se mit à le manger avec avidité. Il trouva que ce n'était pas mal. En outre il se versa un verre de vodka et l'avala négligemment à la santé des joueurs abasourdis.

— J'ai une faim de loup, et ce grinchu qui tarde à venir... grognait-il, entamant la meilleure et la plus épaisse partie de la côte de porc.

Le pain disparaissait dans sa bouche en grosses tranches.

— Monsieur est-il au service de quelqu'un ? demanda-t-il au cocher, tout en se versant encore un verre de sa bouteille.

— J'attends ici mon maître.

— Qui est-il ?

— Je l'attends avec des chevaux de rechange, répondit le

cocher, contemplant avec un ébahissement stupide les faits et gestes de Rafal.

— Le maître de ces messieurs, d'où arrive-t-il ?

— De Vienne.

— Mais comment s'appelle-t-il, que diable ?

Le cocher hésita un instant, puis faisant semblant de ne pas avoir entendu la question, se tourna vers son camarade :

— C'est ton tour maintenant...

Olbromski n'insista pas.

L'aubergiste apporta enfin de son laboratoire une poêle de fer sur un trépied dans laquelle un saucisson « du diable » grésillait entouré de graisse noire, et un morceau de pain bis. Ce mets avait un goût merveilleux et un arome suave ! Rafal l'avala jusqu'à la dernière bouchée et prit la graisse jusqu'à la dernière goutte avec son pain, mais sa faim n'en fut pas assouvie. Il avait retrouvé ses sens au point de pouvoir réfléchir à ce qu'il allait entreprendre tantôt. Il se mit à mesurer l'aubergiste du regard, supputant ses chances dans une lutte corps à corps au cas où il aurait à s'enfuir de l'auberge sans faire ses adieux. Il avait l'intention de rejoindre de nouveau les cochers pour les exploiter, d'une manière ou d'une autre. Dans ce but il se rapprochait d'eux petit à petit, lorsque soudain retentit dans la cour le bruit d'une voiture qui arrivait. Le cocher et son compagnon jetèrent un regard par la fenêtre et coururent à toutes jambes vers la porte.

Rafal eut l'espoir de pouvoir profiter du vacarme pour se glisser dehors, mais le vigilant propriétaire des saucissons s'était posté près de la porte et courbait déjà son dos devant les nouveaux arrivants, encore invisibles. Il ne lui restait qu'à se terrer dans le coin le plus sombre et à attendre que la fortune lui sourît. La porte fut ouverte à deux battants et un homme svelte, vêtu élégamment à la dernière mode, entra dans la pièce. Son chapeau, son manteau, ses hautes bottes, quoiqu'un peu salis et chiffonnés par le voyage, produisaient dans cette auberge une impression de luxe. Le jeune homme laissa errer ses yeux à demi clos par la pièce et se mit à interroger l'un des domestiques sur la santé de ses parents et mille autres détails. On voyait qu'il revenait d'un lointain voyage et après une longue absence.

Olbromski l'examinait avec une appréhension douloureuse.

Du premier coup d'œil il avait reconnu cet homme, mais il se berçait de l'espoir que ses yeux le trompaient. C'était Christophe Cedro, son camarade de l'école de Sandomierz, son ami et confident... Une honte sourde, un feu brûlant envahirent l'ancien prisonnier. Il se sentit pris dans les rêts de l'infortune. C'était l'expérience la plus amère qu'il lui restât encore à éprouver : rencontrer un ancien camarade à un pareil moment, vêtu comme il l'était, dans un pareil état ! Il ne pouvait même pas s'enfuir à présent, sa honte en deviendrait par trop manifeste et publique. Il cacha sa figure dans ses mains.

Pendant ce temps Cedro avait ôté son manteau et se promenait par la pièce tout en posant des questions à ses domestiques. Marchant de long en large, il remarqua Rafal dans son coin, et se tournant vers l'aubergiste, lui demanda s'il ne pouvait pas avoir la pièce à lui tout seul. Il était prêt à payer pourvu qu'on le laissât prendre son repas sans témoins. L'aubergiste s'élança vers Rafal, lui enjoignant de quitter la pièce avant même que de payer. Le passant tourna la tête et murmura à travers ses dents qu'il ne sortirait pas.

— Je te payerai quand je voudrai, je sortirai quand je voudrai, et à présent aie l'obligeance de te retirer, si tu veux garder intacts tes deux yeux et toutes tes dents.

L'aubergiste se pencha vers lui et ses joues se mirent à trembler comme celles d'un chien.

— Ecoute, mon homme, chuchota-t-il avec douceur, va-t-en en paix. J'appellerai les gars et te ferai casser les os à coups de bâton. Qu'y gagneras-tu ?

Dans cette extrémité Rafal prit une décision soudaine. Il asséna à l'aubergiste un coup au menton qui le fit rouler presque sous le buffet. Ensuite il se leva et s'approcha de Cedro. Se plaçant devant la fenêtre il dit :

— Me reconnais-tu, camarade Krzys ?

Cedro recula, en poussant une exclamation et saisissant un monocle à monture de corne, se mit à l'examiner, la bouche légèrement entr'ouverte.

— Krzys !... Sandomierz, la Vistule, l'aventure nocturne de Zawichost...

— Rafal... dit l'autre doucement, s'approchant de lui et ouvrant de grands yeux myopes.

— Lui-même, frère...

— Que fais-tu ici ? murmura Cedro avec consternation, passant en revue son costume de la tête aux pieds et des pieds à la tête, en évitant de le regarder en face.

— L'histoire serait longue et les témoins sont trop nombreux. Veux-tu me venir en aide dans mon infortune ?

— Mais... Si je veux !... Rafus... Olbromski... C'est lui !

— Je te dirai tout en son temps, seulement ne me demande rien.

— Dis-moi une seule chose, comment te trouves-tu ici ?

— Je vais à Cracovie.

— Tu vas à pied ?

— Oui.

— Grand Dieu ! pourquoi vas-tu à pied ?

— Parce que je suis dans une misère extrême.

— Rafal !

— Je meurs de faim.

— Miséricorde ! Jacek, le coffret ! Walus... criait Cedro, penchant vers Rafal son beau visage, comme s'il avait l'intention de l'embrasser.

Mais il s'arrêta soudain avec dégoût en sentant la puanteur du linge pourri du prisonnier.

Les domestiques avaient apporté le coffret avec les provisions de voyage, ils avaient mis la nappe et quelques instants plus tard Rafal, devant les témoins étonnés de sa misère, buvait avec avidité du bourgogne, dévorait des poulets, des rôtis et des friandises. Cedro le servait lui-même avec un sourire nerveux. Soudain il se tourna vers les domestiques et dit à l'aubergiste :

— N'avez-vous pas ici une chambre à part ?

— Non, monsieur, nous n'en avons pas d'autre.

— Alors...

Il cria d'une voix retentissante :

— Mille tonnerres ! J'avais prié tout le monde de sortir. Je veux rester seul avec mon ami.Apportez-moi ma valise et ensuite laissez-nous seuls !

Bientôt Rafal vit le linge de son condisciple étalé sur la table.

Cedro dit :

— Je ne sais vraiment que faire. Il ne faudrait pas que mon

cocher et mon domestique vissent que tu as mis mes habits. Garde tes vêtements, mais change immédiatement de linge !

Il se détourna et se mit à garder la porte pendant que Rafal s'habillait. Ayant roulé ses lambeaux pourris et dégoûtants en boule il les cacha sous les pans de sa redingote.

— Donne-les moi ! murmura Cedro. Le domestique les jettera.

— Non !

— Donne-les moi, je le ferai moi-même.

— Non, ce n'est que moi-même qui puis les jeter... murmura Rafal avec un sourire de raillerie sanglante. C'est mon passé, ce n'est que moi qui peux le jeter.

Il se leva et descendit dans la cour. En en faisant le tour, il trouva un tas de fumier et y lança son paquet puant. Ceci fait, il s'appuya au mur et pendant quelques courts instants parcourut en pensées bien des choses. Il sentait tout le temps sur sa poitrine le fardeau de son malheur, comme une dalle de granit. Il voulait le secouer et croire à un avenir de tranquillité, mais il ne pouvait y parvenir. Il soupira profondément et revint vers son camarade. Celui-ci se préparait déjà à continuer sa route.

— Tu m'as dit que tu allais du côté de Cracovie, dit-il. Moi, je vais dans la direction de Tarnow, chez moi. Je laisse Cracovie de côté. Mais, si tu y tiens, allons à Cracovie.

— Dieu m'en garde ! s'écria Olbromski. Je voudrais ne jamais revoir Cracovie.

— Dis-moi... Plus tard... c'est-à-dire, as-tu l'intention de rentrer chez toi, à Tarniny ?

Rafal réfléchit profondément. Puis il dit lentement :

— A dire vrai, je n'en avais pas la moindre intention aujourd'hui, hier, avant... Je ne pensais qu'à ne pas mourir de faim sous quelque haie.

— Par pitié !

— Maintenant je crois qu'il me faudra revenir à la maison.

— Ecoute !...

— Quoique rentrer à la maison dans ce costume... Err !

— Certes, certes, s'écria Christophe avec précipitation.

— Mais que puis-je faire. J'ai passé par une maladie bien douloureuse...

— C'est ce que j'ai pensé. Ecoute, viens avec moi !...

— Comment ? à Olszyny ?

— Pas à Olszyny, mais tout bonnement chez moi. J'ai ma propre métairie.

— La tienne ?

— Comment donc ! Stoklosy !

— Quelle folie... J'ai honte de rentrer chez moi, comment pourrais-je aller chez toi ! Que dira ton père en me voyant ?

— Avant tout nous irons à Tarnow. Là, tu te transformeras en un homme élégant. Il ne s'agit que de faire en sorte que la valetaille n'en sache rien. Quant à mon père, crois-moi, il te recevra comme son propre fils. Et puis nous sommes cousins. Et puis... Rafal je t'en prie...

Il dit cela de sa voix d'autrefois, d'une voix d'enfant, de la voix de Sandomierz.

— Je l'aurais voulu de tout mon cœur, mais juge toi-même...

— Nous déciderons de tout cela. D'abord je t'ai déjà dit que j'avais ma propre métairie. J'y habite et j'y travaille, ce qui me plaît énormément après Vienne.

— Vienne... Habites-tu Vienne constamment ?

— Constamment... Presque.

— Qu'y fais-tu ?

— Ce que j'y fais ? articula-t-il avec un sourire amer. Quant à agir, je ne fais rien, mais... je sollicite...

— Une femme ?

— Pas encore une femme heureusement. Quoique ceci aussi m'arrivera sans doute bientôt.

— Comment cela ?

— Pour le moment... je sollicite une charge de chambellan...

— Bagatelle !

— Mais à propos... On nous avait raconté que tu t'amusais à Varsovie, que tu fréquentais la meilleure société. Quelqu'un me disait même que tu appartenais au cercle de la Plaque.

— Oui, oui,... j'ai été à Varsovie... Mais il y a longtemps de ça.

— As-tu l'intention d'y retourner un jour ?

— A Varsovie ? Jamais ! s'écria-t-il et un nuage de tristesse passa sur son front au souvenir du prince Gintult, des francs maçons et de leur chef.

Ce fut pour la première fois qu'il lui vint à l'idée qu'un re-

tour à Varsovie et, en général, en Prusse méridionale pût le menacer d'un châtiment et, ce qui était plus grave encore, d'une enquête sur la disparition de Madame de With. A la seule idée de prison, le sang se glaça dans ses veines. Oh oui ! Disparaître au fond de la propriété éloignée de son ami, se terrer dans la solitude, se coucher dans un fossé parmi les champs comme un lièvre blessé à mort. Ne rien savoir, rien, rien... Il leva les yeux sur Christophe et dit :

— Si tu le veux, j'irai chez toi avec plaisir, avec un vrai plaisir.

— Voilà. Je suis content. Jacek, attelle !

Bientôt un cabriolet commode traîné par des alezans attelés à la volée les emporta par la grand'route vers les forêts bleues endormies au loin.

Olbromski avait maintenant ce qu'il avait tant désiré : il ne se souciait plus de rien. Il était recouvert du manteau de son ami, qui le préservait de la pluie, son plus grand ennemi ces temps derniers. Il ne sentait ni la faim, ni aucun désir... La marche égale et cadencée de la voiture anéantissait la fatigue de ses membres las.

Le temps était à l'orage et parfois de légères gouttes frôlaient son visage. Un vent vif soufflait de plus en plus violemment. Selon les étranges lois des sentiments ce n'était que maintenant que Rafal commençait à comprendre toute son infortune. Il contemplait les sentiers qui couraient le long de la route boueuse et se voyait lui-même. Il sentait ses pieds malades, couverts de haillons, marchant sur le sol dur...

Les chevaux fougueux s'ébrouaient, galopant rapidement par la route. Les dos du cocher et du valet se balançaient d'un mouvement rythmé et somnolent de droite à gauche en suivant les oscillations de la voiture. Ce balancement cadencé submergeait l'âme de Rafal de flots de pensées tout aussi ondoyantes que les mouvements du cabriolet, de pensées qui venaient du fond de son âme et qui oscillaient au gré de ce rythme. Elles allaient en longs défilés comme de la musique interrompue, déchirée, mise en pièces, changeant à chaque minute, à chaque seconde.

Voici qu'ils passaient par des champs en leur deuil automnal, déjà coupés par de nouveaux sillons. Une argile jaune-

rougeâtre se voyait de dessous la grisaille stérile du sable, elle-même encore plus stérile. Retourne-les, paysan laborieux, ce pur sable et cette pure argile, retourne-les jusqu'au dernier reste de ta charrue de bois ! Arrose-les de ta sueur et de tes larmes, jettes-y ta maigre semence, arrachée aux bouches des enfants en haillons sales.

Dans un champ en friche paissaient deux vaches et près d'elles une vachère était assise à terre, recouverte d'un sac qui l'abritait du froid et de la pluie ; elle ressemblait de loin à un tas de sable gris, ou à une pierre des champs. Elle cache sous elle ses pieds nus, ses genoux découverts, ses mains s'enfouissent dans son sein, elle le couvre de sa robe déguenillée. Elle se réchauffe tant qu'elle peut tantôt avec le sac, tantôt avec ses pleurs, tantôt avec une chanson enfantine :

Oj da moja, da-da-da !
Oj, da-da-da da moja...

On voyait que cette terre inculte était si maigre que pas un bras n'avait envie de la labourer. A peine y verdoyait-il quelques brins d'herbe. Dans les fossés se dressaient les hautes et humbles tiges des asphodèles, la fleur de la misère. Elles sont maintenant toutes couvertes de corolles dorées. Mets-les à ta casquette puante, paysan laborieux, lorsque tu vas à l'auberge du carrefour ! Que ton cœur se réjouisse et que tes yeux sourient à la fleur de la misère...

Un sorbier au bord de la route. Les branches inférieures ont été brisées par le laboureur rentrant du cabaret à la croisée des chemins. Elles pendent du tronc et bruissent de leurs feuilles sèches. A la ramure plus élevée rougeoient les baies amères se détachant parmi les feuilles jaunes et rouges comme un rire insupportable et répugnant...

Des deux côtés de la route les larges ailes d'une énorme forêt se rapprochaient des voyageurs. La nuit tombait lorsque la britchka atteignit sa lisière. La route plongeait dans sa profondeur noire, se perdait complètement comme si elle y avait trouvé sa fin. La forêt au sol sablonneux était sèche. Les maigres et misérables sapins se voyaient à peine dans la vague obscurité qui envahissait doucement tout alentour. Une légère fumée bleuâtre semblait emplir l'espace, cachant les arbres à la vue. La désolation flottait au-dessus de cette route qui disparais-

sait au loin. Tous se sentirent envahis par un malaise. Le cocher chuchota quelque chose à l'oreille du valet. Cedro s'étira et s'enveloppa plus étroitement dans son manteau. Le calme régnait ici, quoique l'on pût voir, d'après les cimes des arbres qui se balançaient, que là-haut il y avait du vent. Au fond du bois régnait le silence, comme si l'on se trouvait sous un toit et entouré de murs. On entendait le sifflement continu des cigales tardives des champs.

Rafal sentait son cœur se serrer et s'engourdir. C'était pour la première fois depuis longtemps que la destinée cessait de lui porter des coups. Ce doux et impatient chant des cigales semblait le suivre, s'accrochant aux roues agiles de la britchka, aux fers des chevaux, et crier après le fuyard...

Le retour.

Quelques jours plus tard, à minuit passé, les deux amis approchaient d'Olszyny. Ils s'étaient arrêtés pour un jour à Tarnow, où Rafal s'était transformé en un jeune homme élégant ; ensuite, vers la fin de la journée, en changeant deux fois de chevaux, ils se rapprochèrent du terme de leur voyage. Près d'une heure ils suivirent le bord d'une rivière, coulant le long d'une vallée étroite, comblée de cailloux, de gravier et de sable. Ce ne fut que vers le soir que la voiture descendit des hauts plateaux, des collines dénudées, jusqu'à la vallée creuse de la Wisloka. Rafal huma le souffle de la terre, imprégnée d'eau, boisée, couverte d'osier. Ses yeux ne pouvaient distinguer dans les contours gris la rive opposée du fleuve... Chaque détail leur était bien connu. Ils passaient par de grands villages, aisés, aux nombreuses maisons, où des treillis d'osier entouraient chaque petit coin, chaque sentier. Ils galopaient par des allées de saules et de bouleaux, qui étaient si forts, si hauts et si branchus, qu'ils paraissaient des créations de songe, ou des visions. Les lanternes de la voiture lançaient des rayons de lumière sur les haies, les cours et les jardins. On voyait les énormes boucliers des tournesols, pareils à des figures de rustauds qui regardaient bouches bées par-dessus la palissade... Des mauves élancées à longues tiges et des dahlias multicolores rappelaient à Rafal

les villages de l'autre rive... Ici, aussi bien que là-bas, les pruniers se courbaient en deux sous le poids de leurs fruits et, étayées par des perches, les branches s'inclinaient vers le chemin hors des jardins innombrables. Des poires, pareilles à des cruches, et de lourdes pommes luisaient dans l'ombre. Les feuilles sèches voltigeaient partout au-dessus des arbres et remplissaient le cœur de Rafal d'un désir ardent de revoir la maison paternelle, de sollicitude pour les siens.

Christophe racontait à son ami les légendes les plus curieuses, les anciennes traditions et les faits se rapportant à ces localités ; dans l'esprit de son auditeur se tissait une sorte de voile, couvrant de mystère ces villages à peine visibles, ces collines, ces prés marécageux, ces forêts, ces croix au bord des routes...

Dans la nuit un vent aigre souffla de la Wisloka et les allées séculaires laissèrent échapper de leurs profondeurs des voix anciennes et puissantes. Rafal tendit sa figure vers ce souffle venant de la rivière. Son cœur battit fortement dans sa poitrine, mais aussitôt il fut étouffé par les souvenirs... De nouveau il se renferma en lui-même.

En approchant d'Olszyny, Cedro ne pouvait plus tenir en place. Il se levait debout dans la britchka, se penchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, interrogeait le cocher... Parfois il sautait à bas de la voiture et descendait à pied les collines, sifflant et fredonnant gaiement. De l'une des collines ils aperçurent au loin de la lumière.

— Ils veillent ! s'écria Christophe d'une voix aiguë d'enfant.

Il eut aussitôt honte de sa sensibilité et ajouta d'un ton artificiellement froid et railleur :

— Tu devras assister, mon cher, à une scène sentimentale de famille...

La voiture descendit une pente et s'arrêta devant une porte cochère. Mais avant que le valet eût eu le temps de sauter à bas du siège elle fut ouverte avec fracas.

On entendit les aboiements furieux des chiens, le vacarme et les cris des gens portant des lanternes.

Bientôt les deux voyageurs se trouvèrent sur les marches d'un large vestibule. Christophe se jeta dans les bras de quelqu'un qui se tenait dans l'ombre. Il murmurait les noms les plus cares-

sants, l'embrassait de la manière la plus tendre. Rafal embarrassé restait immobile à côté. Il était confus et furieux contre son ami cause de ces manifestations de tendresse.

— La démonstration a commencé... se disait-il avec rage.

Christophe le saisit par les épaules et le traîna vers la porte. Là il le présenta à son père, en disant :

— Voici, papa, tu as devant toi celui qui m'a sauvé des flots de la Vistule. Rafal Olbromski en personne !

— Entrez, entrez.. Soyez le bienvenu ! dit aimablement le vieux monsieur que Rafal avait devant lui.

— Je l'ai emmené de force, en route...

— Entrez, entrez donc dans la maison, il fait froid dehors. Où vous êtes-vous donc rencontrés ? C'est fort heureux que tu sois venu, Rafal... J'en suis doublement heureux, car nous sommes aussi cousins, quoique éloignés. Je me souviens du père de Rafal dès l'année... attendez...

Rafal voyait parfaitement quel grand effort il en coûtait au vieillard de s'occuper de lui avec tant de courtoisie, au moment où toutes ses pensées étaient concentrées sur son fils, au point qu'il trébuchait sur les seuils, se cognait aux portes et se heurtait aux coins des tables. C'était un vieillard mince, d'une soixantaine d'années, à la figure émaciée par la maladie, délicate, fine et encore belle. Sa tête était couverte d'une perruque unie sans poudre et sa lèvre supérieure ornée d'une petite moustache noircie et partiellement rasée. Il portait un habit de soie à la française, des bas et des souliers plats. Son jabot et sa cravate, ses manchettes de dentelle, ses mains et ses ongles soignés, la manière dont il les tenait sur la table, même au moment où il caressait son fils de ses regards et de ses paroles, laissaient reconnaître dans le père de son ami un homme du meilleur monde. Ses yeux étaient voilés d'une buée de larmes heureuses, lorsqu'il contemplait son fils, mais même à ce moment ils gardaient une expression pénétrante et pleine de force. Au milieu des paroles les plus tendres et des embrassements les plus affectueux, il n'oubliait pas de donner des ordres, que les domestiques qui tournaient autour des tables exécutaient promptement.

Quand ils s'assirent à souper dans une pièce étroite contiguë au grand vestibule, d'une petite porte cachée derrière le

buffet accourut une fillette de quatorze à quinze ans, en robe de chambre. Elle se jeta au cou de son frère.

— Mary ! s'écria le jeune Cedro avec joie.

La fillette leva la tête et le regarda avec un sourire joyeux. Puis elle chuchota :

— L'as-tu apporté ?

— Mais bien sûr ! Maintenant regarde par ici, petite étourdie.

— Que je suis heureuse !

— Tu es mise comme la bergère Phyllis et cependant... Je te présente notre cousin Rafal Olbromski...

— Cousin... murmura-t-elle avec le plus grand étonnement, rejetant ses boucles en arrière et fixant Rafal avec des yeux grands ouverts, comme si on lui présentait un ours blanc ou un jaguar.

— Tu dois le respecter, l'honorer, lui obéir et, comme de raison, l'aimer, car il a sauvé des flots de la Vistule ton frère, le chambellan de Sa Majesté Impériale, c'est-à-dire chambellan *in spe*, et en outre c'est un représentant de la société de Varsovie, qui décrète la mode de tes coiffures. Mais où donc est Kurtiwronka ?

— Elle dort... chuchota sa sœur, sans cesser d'examiner Rafal. Elle dort bien fort, les mains croisées... Et elle montra, avec une mine enjouée, comment Kurtiwronka tenait ses petites mains croisées sur son sein de vieille fille sexagénaire.

— Combien de fois a-t-elle bâillé avant de s'endormir ?

— Dix-sept fois franchement et trois fois en cachette.

— A table ! cria le père. Demain vous aurez assez de temps pour vos commérages de Vienne et d'Olszyny. Vois donc, Krzys, ce qu'on te sert...

L'aîné des domestiques souriait d'un large sourire, comme si c'était son propre fils qu'il accueillait sous le toit paternel, et versait soigneusement dans l'assiette de Christophe une soupe aux fruits assaisonnée de crème. En la voyant le jeune Cedro leva les bras au ciel et s'écria :

— Un « garus » ! Enfin, enfin... Oh, Allemands, si jamais je vous pardonne de n'avoir pas mangé ce mets si délectable depuis voici plus d'un an !.. Oh, Allemands, peuple de philosophes et de mauvais généraux ! Plains-moi, Jupiter tonnant, ôte-moi

l'espoir de recevoir la clef de chambellan, arrache-moi de la poitrine mon cœur de comte...

— Krzys, encore une fois... étourdi... murmura son père, en levant le doigt.

— Je me tais, papa, car j'ai été et je suis le modèle des fils obéissants... Et y a-t-il des pommes de terre au lard ?

— Avec du lard fumé le plus frais ! lui murmura à l'oreille le domestique.

Quelques-uns des plus jeunes valets regardaient attentivement et avec un plaisir visible comment le jeune maître avalait la soupe populaire.

— Et si le chambellan présomptif... Pardon, petit père !... murmura Christophe, si votre jeune maître et propriétaire, arrivant de la lointaine Allemagne... voulait encore manger de la « pedzirzybie ? » Qu'en diriez-vous ?

— La voici... sourit le laquais, en plaçant devant lui un nouveau plat.

Un instant après Christophe, les yeux brillants, coupait en quatre le pain de gibier, tout en faisant signe à Rafal de ne pas perdre de temps. Le père et la sœur le regardaient ravis et en silence. Mary détachait parfois de lui son regard et le reportait curieusement sur Rafal.

— Papa, as-tu vu sa coiffure ! dit-elle en éclatant de rire et en montrant les cheveux coupés de son frère et la mèche frisée au sommet de sa tête.

— Ne te moque pas des petits-maîtres de Vienne, sinon tu risques de rester vieille fille et tu auras alors à bâiller avant de te coucher dix-sept fois ouvertement et trois fois en cachette.

— Rafus ! pourquoi ne manges-tu pas ? s'écriait-il en se jetant, armé de son couteau et de sa fourchette, sur son plat favori. Aie pitié, dépêche-toi, je ne réponds de rien. Je suis en état de tout dévorer.S'il y avait encore des pommes de terre cuites...

— Les voici...

— Je croyais que tu perdrais enfin à Vienne tes goûts de cocher... raillait sa sœur.

— Encore quelques pommes de terre cuites ! *Herr Je !* Quelles pommes de terre !... Ce n'est qu'en Pologne, c'est-à-

dire en Galicie Occidentale, qu'on trouve cette orpheline américaine... Les Allemands, si jamais ils mangent...

— Plus tard tu médiras des Allemands, maintenant tu dois tout raconter. Tu as déjà pu assouvir ta faim, à présent commence. Je te préviens, si tu ne racontes pas des choses intéressantes, tu n'auras pas les petits gâteaux de tante Matynia.

— Je raconterai tout pourvu qu'on me donne beaucoup de gâteaux de tante Matynia, beaucoup, comme à un malade ! Rafal, tu ne connais pas encore la vie, si tu ne connais pas les gâteaux de...

— A propos... où ces messieurs se sont-ils rencontrés ? demanda le vieillard.

— A Tarnow, répondit Christophe promptement. Rafal revenait de Bardyjow, où il passait le temps avec des amis, cherchant... dois-je le dire ?

— C'est un secret... sourit le vieux.

— Mais il n'a rien trouvé. Des Allemandes, des Tchèques, des Hongroises... Ce n'est pas pour nous. Il voulait déjà revenir de Tarnow chez lui à Sandomierz, quand je le persuadai au lieu d'aller croupir de fainéantise chez les siens, de venir chez moi pour faire connaissance de Trepka, l'original. Je lui ai promis, pour le tenter, que papa lui trouverait quelque belle carrière... ajouta-t-il, sans hésiter, voyant fort bien comment son père fit une grimace et haussa les épaules.

— Raconte... insistait Mary, examinant toujours Rafal comme un objet bizarre.

— Tout à l'heure, tout à l'heure... Cela ne se fait pas si vite, mademoiselle... Mais puisque tout le monde est si impatient, *incipiam*. Par où commencerai-je ? Mais certes... Du moment où le *comte* Christophe Cedro arrive dans sa maison paternelle...

Les joues du vieillard rougirent lentement et la joie brilla dans ses yeux.

— Du moment que le comte Christophe Cedro apparaît dans sa maison paternelle, par où commencera-t-il son épopée viennoise ? Assurément par les recherches dans les archives. Il se trouve que Marcin Cedro...

— Mais oui, oui, interrompit le père avec un dédain feint, nous savons fort bien qui fut Marcin Cedro...

— Mais j'ai trouvé des détails fort intéressants sur sa mission. Il avait été envoyé par Michal Korybut en mission secrète.

— Qui donc fait attention à pareille chose à l'heure présente, fit le vieillard sententieusement. Aujourd'hui notre maxime doit être la même que celle de la République : égalité de la noblesse. Le « szlachcic » sur sa haie est l'égal du voivode. Ecoute un peu ce qu'en dit Trepka. N'est-ce pas cousin ?

Rafal murmura quelque chose de vague. Mais il sentait son visage brûler tout autant d'une foule d'impressions que du vent qui l'avait fouetté en route.

— Rusé petit père... murmura Christophe, se penchant vers son père et baisant sa main.

Après un instant il dit à haute voix, se tournant vers les domestiques :

— Dès aujourd'hui, « sbires », vous aurez à appeler monsieur pas autrement que monsieur le comte, mademoiselle — comtesse, et moi... Moi, pour l'instant rien du tout... Du moment qu'il y a égalité, qu'égalité il y ait. Ainsi serai-je un noble sur ma haie, et en conséquence l'égal de ce... comte et de cette petite comtesse...

Le vieillard ajusta ses manchettes, sourit, mais fit en même temps un geste d'impatience.

— Tu es comtesse par ma faveur... dit Christophe se tournant vers sa sœur Apporte-moi en revanche encore des gâteaux. Sans moi tu serais encore assise parmi les linottes de la paroisse, l'égale de la première venue sur la haie. Aha ! Ordonne à Kurtiwronka de ne pas te nommer autrement que comtesse.

— Maintenant, Krzys, parle-moi de Vienne... implorait sa sœur, se pendant à son cou.

Rafal contemplait avec un sentiment de vraie aversion cette jeune fille, qui, les yeux brillants, prenait part à la conversation. Ses cheveux en boucles, son front blanc, ses joues roses, toute sa jolie figure lui rappelaient le drame du passé et remplissaient sa tête d'un vague tourment, sa poitrine de sanglots qu'il pouvait à peine maîtriser au milieu de la conversation animée. Surtout lorsqu'elle se penchait avec un murmure fervent vers son frère, quand elle le regardait dans les yeux, Rafal tressaillait et frémissait de tout son corps. Il sentait à cet

instant comme des griffes invisibles s'enfonçant en lui pour le déchirer.

Par bonheur, après le souper, tout le monde passa aux salons de réception, qui se trouvaient à la droite de l'entrée. On voyait que dans l'attente de la majorité de Mary on les avait restaurés dans le goût anglais. Tous les meubles étaient en acajou, très droits, sans aucun ornement. Les murs étaient couverts d'arabesques ou de paysages aux tons pâles. Deux petits cabinets surtout étaient arrangés à la nouvelle mode simple : ils étaient peints de couleurs claires, paraissant passées et ornés de petits tableaux de l'école italienne. Mais dans les profondeurs de la maison il y avait encore de vieilles petites pièces, non renouvelées, oubliées, des petits salons sans apparat, où s'étaient conservés des tapisseries démodées, en mauvais état, des brocarts, d'anciens meubles français en forme d'S, sur des pieds recourbés, ornés de fleurs et de bouquets sculptés. Des petites tables chinoises branlantes, des petites armoires aux incrustations effacées, des bibelots rêvaient à leurs triomphes passés. Ayant perdu leur droit à la mode et à la présence au salon, ils paraissaient vouloir cacher leur misère dans les coins les moins en vue. En passant devant un grand miroir dans le premier salon, Rafal y jeta un regard et s'arrêta à la vue de sa propre personne. Malgré ses vêtements convenables et même élégants, il avait l'aspect d'un malfaiteur déguisé. Sa figure bouffie était couverte à cet instant de taches bleues et rouges, ses cheveux rares étaient collés à son front sillonné de rides et ses yeux avaient le regard sauvage d'un brigand brutal. Il passa vite au petit salon voisin.

Le vieux propriétaire ressentait un plaisir évident à montrer à un parent éloigné et inconnu l'installation moderne de sa maison. Le salon était vaste et bien meublé, mais il ne produisit pas une grande impression sur Rafal. Les valets allumèrent les chandelles dans les candélabres fixés aux murs et dans des chandeliers de tous genres. Christophe se dirigea vers le clavecin, placé dans un angle, et se mit à jouer la chanson favorite de la maison :

La nuit tombait dans la prairie,
L'Echo dormait dans le vallon,
Au ruisseau chantait Amélie...

Le père s'était assis dans un fauteuil, avait fermé les yeux et

jouissait de cette mélodie avec une expression de ravissement et de bonheur muet. Ses pieds chaussés de souliers plats et de bas reposaient sans mouvement sur le divan ; ses mains jointes avaient l'air de serrer sur son cœur les têtes de ses enfants, assis à distance.

Mademoiselle Mary, appuyée sur l'épaule de son frère, commença à fredonner d'abord timidement et sans paroles, ensuite plus distinctement et avec une jolie expression. Sa tête entourée d'un nuage de boucles, penchée d'abord vers son frère, se tourna vers son père et puis vers Rafal, vers l'hôte. De la poitrine de la jeune fille s'élevait de plus en plus haut, plus belle et plus expressive, la mélodie vive. On entendait maintenant les paroles :

Au matin dans les prés de Flore
La rose à l'instant de s'ouvrir
Attend que la vermeille Aurore
Sur son char amène Zéphir..

Mais Christophe changea soudain de romance. Sa sœur ne put d'abord le suivre. Il cria alors, sans s'arrêter de jouer :

— Air : « Dans un bois solitaire et sombre »...

— Aha, je sais !...

Elle se mit à chanter :

Auprès d'une féconde source
D'où coulent cent petits ruisseaux
L'amour fatigué de sa course
Dormait sur un lit de roseaux...

Le vieillard ne laissait pas s'éteindre le sourire qui flottait sur ses lèvres. Il ne voulait peut-être pas effaroucher cet instant de bonheur complet et profond, qui remplissait doucement jusqu'aux bords la vieille maison de campagne...

Un original.

Les jeunes gens ne passèrent que quelques jours à Olszyny. Christophe avait envie de revoir ses Stoklosy, une métairie située à près de cinq verstes d'Olszyny. Quoiqu'il se sentît on ne peut plus heureux dans sa maison paternelle, il voulait

néanmoins faire voir à Rafal sa petite propriété et le délivrer en même temps de la vie trop cérémonieuse d'Olszyny.

Enfin ils partirent. La métairie était située dans un bois, entre deux plateaux, dans la vallée d'une petite rivière, affluent de la Wisloka. Il serait difficile de se représenter quelque chose de plus beau que cette forêt. Chaque ravin était un parc, plein de hêtres, de chênes, de bouleaux, de charmes, d'érables.Chaque coteau en était un autre. Maintenant, en automne, ces collines et ces ravins flambaient de couleurs jaunes et rouges. Celui qui les voyait pour la première fois sentait son cœur battre d'émotion. Il semblait que des tourbillons de flammes et de fumée jaillissaient des hauteurs et des vallées. Dans les profondeurs se cachaient de petites clairières d'un vert d'autant plus vif qu'il contrastait plus fortement avec le rouge ardent des branches pendantes qui les entouraient. La maison des Stoklosy était située au milieu d'un bois sur la rive escarpée du fleuve. Le toit, passablement vermoulu, était rapiécé en maints endroits avec des bardeaux neufs, çà et là se montrant au dehors. Les murs en bois de mélèze s'enfonçaient profondément dans la terre. Tout autour s'étendait un jardin qui se confondait avec la forêt environnante. Tout près, sous les fenêtres, fleurissaient, comme chez les paysans, des mauves claires, élancées, des dahlias brunâtres, des soucis blonds et des buissons flamboyants d'éperonnières. Au moment où la britchka s'arrêta devant le perron, un homme sortit de la maison pour accueillir les nouveaux arrivants. Il était de taille moyenne, les traits flétris, d'un âge difficile à définir, entre quarante et soixante ans. Une figure sombre et basanée. Sa chevelure épaisse était relevée à l'allemande en un nœud sur la nuque. Un nez fin et saillant s'élevait au-dessus des lèvres si fines qu'elles semblaient ne former qu'un seul trait. Ses yeux sous de larges et noirs sourcils avaient l'air de deux fentes.

Son costume était assez bizarre : une jaquette, jadis élégante, de coupe française avec des revers et un gilet de soie, de grosses bottes, dont les tiges étaient fortement enduites de suif pour les préserver de l'humidité. Au lieu du jabot, indispensable à une redingote française, il portait un petit châle de laine qui entourait le col d'une chemise de la coupe la plus sarmate.

— Je salue jusqu'à terre monsieur le comte !... s'écria-t-il

en descendant les marches du perron sans trop de hâte. Enfin monsieur le comte a daigné se souvenir de son patrimoine... ha... ha... ! J'étais sûr que monsieur...

— Le comte... acheva Cedro.

— Que monsieur... ha, ha ! ne reviendrait plus chez nous. On voyait qu'il appuyait exprès sur ces titres et que c'était cela qui le faisait rire si gaiement. A l'étonnement de Rafal, Cedro se mit à rire aussi quoique à contre-cœur et sans sincérité.

— Je salue moi aussi, monsieur le député, mon bienfaiteur, mon mentor... Comment va sa précieuse santé ?... s'écria-t-il en sautant à bas de la britchka.

— Monsieur le comte daigne répandre sa bienveillance, comme le soleil ses rayons. Il m'est doux de me réchauffer à leur éclat.

— Monsieur le député commence à grisonner pour de bon...

— Grâce aux soucis que me donnent les biens de monsieur... ha... ha. Oserai-je demander comment va sa santé, quoiqu'on voie du premier coup d'œil que monsieur a pris de l'embonpoint...

— Est-ce possible ?

— Parole ! Un vrai bœuf.

— Ha, ha !... riait Christophe, les mains sur les hanches.

— J'en suis enchanté !

— Monsieur le député me permettra-t-il de lui présenter mon camarade et mon ami le plus intime, mon condisciple du lycée, auquel je le prie d'accorder l'hospitalité des Stoklosy. C'est monsieur Rafal Olbromski. Rafal, voici monsieur Stéfan Nekanda-Trepka, ci-devant maître d'une grande fortune, qu'il a dépensée pour des intérêts politiques, député à la diète, grand voyageur, voltairien, encyclopédiste, ainsi que grand railleur de tout, si j'ose le dire...

— Je suis enchanté de faire la connaissance de l'ami de monsieur le comte et de lui offrir mes humbles services. Je proteste toutefois contre la dignité conférée : je n'ai jamais été à la diète.

— Mais tu aurais pu y aller. Tu as été élu... Mais voyez-vous l'obstination... ensuite... les circonstances...

— Une trop haute dignité, à mon avis de pauvre diable. *Nec sutor*... Quant à l'obstination, c'est peut-être vrai. Notre

terre de Lublin met au monde des têtes dures et des corps rudes. Entrez s'il vous plaît...

Ils entrèrent dans une pièce blanchie à la chaux ; les fenêtres avaient des châssis rouges, de grosses poutres soutenaient le plafond. Les meubles de bois gris, les rosiers-nains très anciens, les tables, les bancs, les armoires, tout était dans un parfait état. Christophe Cedro laissa tomber son manteau et étreignit Trepka cordialement et avec émotion. Ils riaient tous les deux aux éclats en se tenant embrassés.

— Monsieur le comte pense-t-il séjourner longtemps dans ce trou ?

— Oh, longtemps, mon vieil adepte du diable, bien longtemps. Nous nous pendrons à tes épaules, tous deux, Rafal et moi. Nous nous occuperons de culture. Nous deviendrons agriculteurs !

— Monsieur le comte aussi ?

— Tu crois peut-être, cher Stéfan, que toi seul es capable de t'occuper d'agriculture, après avoir dissipé tout ton bien d'un cœur léger ?

— Il s'agit bien de ce que je crois ! L'ami de monsieur le comte pourrait finalement s'imaginer que j'ai sacrifié au diable Dieu sait quelle fortune. Nullement ! C'était une fortune médiocre, une fortune moyenne de petit noble ! Des phénomènes climatiques et autres ont rétréci ses dimensions et l'entêtement de ma race a lancé par delà le fleuve hostile du Cocyte les restes de ma propriété de Wolka. Aujourd'hui il ne me reste rien d'elle que le désir que son propriétaire actuel soit étouffé par ses revenus. Voilà tout !

— Ce n'est pas tout. Raconte les faits dans leur suite historique.

— Cela n'en vaut pas la peine. Mais je m'incline du moment que Monsieur le comte l'ordonne. J'errais par des pays étrangers, lorsque j'appris qu'il ne me restait de mon héritage qu'un *quantum* d'écrits, ayant trait à la guérison de quelque chose qui était déjà complètement pourri dans sa tombe. C'est à ce moment que ce compatriote que voici, M. Christophe Cedro, m'ayant rencontré me promenant sur les « rings » de Vienne, d'humeur la plus sombre, m'invita ici en voisin : « Viens, vieux vagabond, habiter les Stoklosy ». J'y arrivai *volens nolens*. Au

surplus j'envoyai des valets d'écurie à Wolka et je leur fis me rapporter du vieux garde-meuble deux paniers pleins de livres et d'écrits à ce Tusculum. Etant allé là-bas *personaliter* pour faire mes adieux aux *paterna rura* et versant des larmes...

— Toi, railleur, verser des larmes !...

— Mais voyant le chardonneret installé dans le nid de mes aïeux je réclamai mes livres et reçus avec eux l'hospitalité...

— Hospitalité ! entendez-vous cela ! Il se mit, mon cher Rafal, à disposer de tout ici comme des choux de son jardin ! Il gouverne dans ces terres, se mêle des affaires de toute la région, nous traite comme le fisc, nous assigne nos revenus comme un grand-père avare ! Je lui envoyais lettre sur lettre de Vienne pour qu'il me fît tenir ne fut-ce qu'une paire de florins. Quant aux intendants, ils les a fait courir à un tel point, que pas un n'a pu le supporter...

— Exagération !

— Dans son ardeur à exciter les paysans contre les propriétaires fonciers il a surpassé même les employés du Kreisamt. Il leur construit des chaumières avec des fenêtres dignes d'un palais, il leur envoie des médecins lorsqu'ils s'ensanglantent la figure au cabaret, il leur réduit leur corvée *usque ad absurdum*..

Trepka fit la moue.

— Mais ce qui est le plus drôle... ha, ha !... il veut bâtir une école ici, à Stoklosy. Dis-moi, Rafal, peut-on permettre un pareil gaspillage de sa fortune. Je vais maintenant surveiller moi-même tous tes mauvais tours !

— Il aurait fallu auparavant que monsieur vît quelques échantillons de ces tours. Mais on ne les trouve pas à Vienne.

— Où faudrait-il donc aller pour les voir ? A Paris peut-être ?

— Non, sur l'honneur ; seulement à Pulawa, à Wlostowice, Pozoga, Konskowolia, Celejowo... ha, ha ! riait Trepka.

— Qu'aurais-je donc vu à Konskowolia ?

— Une vraie culture. Sur mon père ! La vraie culture polonaise ! Le métier y a atteint son entier développement et le tour est achevé. Mais il faut aussi être un grand seigneur. Le petit seigneur polonais cherche ce qu'il n'a pas perdu par tout l'univers, et s'il trouve quelque chose c'est...

— Un titre dé comte... dit Cedro à Rafal.

— Et monsieur, vient-il aussi de Vienne dans ce pays ? demanda-t-il à Rafal.

— Non, il ne vient pas de Vienne, seulement de Varsovie.

— J'ai affaire aux représentants de deux capitales. *Eheu me miserum !* Et comment, si j'ose le demander, monsieur le comte a-t-il l'intention de s'occuper d'agriculture ?

— Des mains, mon vieux, des pieds et des mains.

— Quelques nouvelles convulsions de la mode viennoise ?

— Ainsi soit-il...

— Sans doute quelque Turn und Taxis s'est-il enfoui dans ses terres, et la mode en est devenue générale ?

— Tu l'as deviné ! Tu aurais dû fréquenter les kermesses et recueillir des zwanziger pour tes prophéties.

— Quand donc retournez-vous à la capitale du Danube ?

— Je n'en sais rien. Oh ! Nekanda, Nekanda, si tu savais...

— Diable !... Quoi donc ?

— Si tu savais comme j'en suis las ! Dis-moi, les chiens sont-ils déjà allés aux champs ?

— Ah ! voilà ce que c'est !...

— Dis-moi !

— Ils y sont allés.

— Lotka ?

— Et Lotka, et Doskocz !

— Avec qui ?

— Avec moi, sans m'en vanter, et Grzesik.

— Dis-moi, quel cheval montais-tu ?

— Le noir.

— Mon cher noir ! Comment court-il ?

— Pas mal !

— Que crois-tu, je ne tomberai pas du premier coup, avec mes yeux myopes ?

— Le cheval est sage et prudent... Le reste dépend du cavalier.

— Et de quel côté avez-vous couru ?

— Du pré de Jalowcy vers Biely.

— Un beau champ ! Rafal, nous allons nous en donner, comme on dit. Dis-moi : que penses-tu de mes levrons ?

— Les levrons ! s'écria Trepka les yeux brillants, les levrons sont légers comme des ombres !

— Eh bien, monsieur le député, qu'étudies-tu maintenant, de quelles recherches t'occupes-tu ? Dis-nous la vérité.

— Monsieur le comte arrive d'une des capitales du monde et c'est moi qu'il interroge pour apprendre les nouvelles ? Que puis-je savoir de nouveau ?

— Tu sais très bien que je ne suis pas un rat de bibliothèque ; pourquoi donc me taquines-tu ? Si tu veux des nouvelles, j'en ai une pour toi : je t'ai apporté un cadeau, une carabine damasquinée comme tes yeux n'en ont encore jamais vu dans cette vallée de larmes. Maintenant c'est ton tour. Dis-moi, que lis-tu ?

— Une carabine... murmura Trepka en clignant de l'œil, cela pourrait être curieux. Mais où est-elle ? Qu'elle réjouisse mon œil sur cette triste terre ! Quant à moi, je lis à tour de rôle... un jour, je lis un chapitre de la « Cité mystique » de Marie-Agréda de Jésus, et le lendemain un sermon de l'abbé Luskin... Voilà tout.

— Toi, voltairien, tu lis l'abbé Luskin ! Celui qui ne te connaît pas te croirait. Un jour le diable t'emportera dans la nuit et il ne restera de toi dans cette maison qu'une flaque de goudron.

— Trêve de railleries, monsieur le comte...

— Cesse, je t'en prie, de m'appeler comte !

— Parce que ?

— Trepka, prends garde que je ne te casse la figure !...

— Peut-être monsieur me permettra-t-il alors de le qualifier de comte souabe, allemand, autrichien, car il faut avoir un titre. Un noble ayant deux villages en Galicie Occidentale ne peut pas se passer de titre, à plus forte raison le propriétaire de tant de domaines !

— Je ne suis ni comte allemand, ni aucun autre. Je ne suis même pas du tout comte ! s'écria Cedro, rougissant comme une jeune fille. Tu sais très bien que c'est mon père qui voulait avoir ce titre... alors, tu comprends que je devais... Tu as ce que tu désirais.

Trepka baissa la tête et contempla Christophe d'un regard ironique. Une plaisanterie mordante guettait au coin de ses lèvres fermées comme par un cadenas.

— Qu'as-tu à me regarder ainsi ? s'écria Cedro.

— Je te regarde, rien de plus.

— Je ne te conseille pas de le faire trop longtemps !

— J'ai résolu, moi aussi, de m'acheter un titre autrichien. Que diable ! On sait que les Trepka, Nekanda, Toporczyk et Grzegorzewic sont les noms les plus anciens de la Pologne !

— Tu ne sais pas peut-être, Rafal, que la Rzepicha était née Trepka ?

— Vraiment ?

— Ils ont aussi battu Saint Stanislas avec le Roi Téméraire.

— Mensonge !

— Et c'est pourquoi ils sont tous voltairiens... Qu'as-tu à me regarder ?

— Je regarde par où la sagesse allemande va t'échapper.

— Crois-tu, gentilhomme de village, que je vais me laisser faire ?... Tu crois que je vais danser à ta musique... Je vais m'occuper de toi maintenant.

— Ça se peut.

— Je vais faire ton éducation politique.

— Tout ce que tu veux hormis la politique. Détrompe-toi. Je vois maintenant que dès ma naissance je n'ai été qu'un sot en politique. Je n'ai pas d'oreille pour cette mélodie. Planter des pommes de terre, labourer, moissonner, soigner des chevaux et même des moutons, voilà ma sphère.

— Je ne dis pas non. Pourquoi donc te mêles-tu de mes affaires ! Je m'occupe de politique...

— Vraiment, j'avoue, que je ne le savais pas.

— Vois-tu, nous devons vivre. Le comprends-tu ?

— Je comprends.

— Il ne suffit pas pour cela de planter et de bêcher des pommes de terre.

— Je le comprends aussi.

— Si tout le monde s'enfermait dans les bois, les champs, se cachait entre les tas de fumier et les monceaux de seigle, c'en serait fait de nous.

— Tu as raison, tu dois te traîner chez les Allemands.

— Ah ! c'est ainsi ! Et toi-même, tu ne t'y es pas traîné ? Tu n'as pas erré par la France, l'Italie, l'Allemagne ?

— Je m'y suis traîné pour obéir aux ordres de mes aînés, j'ai mendié. Ne me rappelle pas ces voyages, que le diable les emporte ! Misère, haillons, taudis et gémissements, voilà !

— Moi... dit Cedro à travers ses mâchoires serrées, je ne mendie, ni ne m'amuse de mon propre gré. L'ordre de mon père est pour moi chose sainte. Cependant, c'est mon avis que nous devons connaître le monde, comprendre la vie européenne. Nous devons aller chez les Allemands ! Chez eux, dans leurs maisons, observer leur existence, connaître leur force. Autrement comment donc pourrions-nous détourner leurs coups ? Il faut nouer des relations, ou les rechercher. Si tu savais comme j'ai été souvent malheureux... Je ne le dis pas pour me vanter, mais je l'avoue comme à un frère pour que tu le saches. Je mordais quelquefois mes doigts jusqu'au sang, attendant dans des antichambres, faisant des visites, allant, marchant, priant, attendant encore...

Trepka faisait des grimaces bizarres. Il rit railleusement.

— Je ne plains nullement votre seigneurie... dit-il d'une voix traînante, les yeux à demi fermés. Après tout, c'est une fatigue superflue.

— Une fatigue superflue !

— Tout à fait !

— C'est bon... le singea Christophe, marchant à pas rapides par la pièce. S'enfermer dans sa maison, barricader sa grange, et que tout s'écroule ! Est-ce mon affaire ?... cela a commencé avant moi et durera après moi !

— Si votre honneur savait que tout en se moquant irrévérencieusement, elle touche à la vérité ? Tourner le dos et s'occuper de son travail, voilà tout. Jamais, à tout jamais, aucun accommodement, aucun adoucissement. Tu as dit un mot superbe : cela a commencé avant nous et cela nous survivra ! Faire sa besogne ! Bah ! Labourer avant tout... Tant de friches que la charrue n'a pas encore touchées. La vie est trop courte pour cette tâche, et votre Honneur dépense son temps, ses forces, son âme et sa raison à stationner dans des antichambres. On a assez d'honneur pour se procurer un titre étranger pour de l'argent, et on n'en a pas suffisamment pour réveiller sa fierté.

— Si tu veux dire, que ce n'est que pour...

— Je ne dis pas que c'est pour cela seulement... Mais je connais la nature de l'homme. Cette nature est, ce qu'on appelle, une garce. Je le sais par moi-même et par ce que j'ai observé de par le monde. J'ai vu des âmes pures qui se sont transformées

en vil limon, celui-là même qu'elles prétendaient mépriser. Dans le courant d'un petit nombre d'années le milieu devient lui-même but, surtout sous la pression d'une main douce de femme.

— Aha ! voilà que tu recommences !

— Certes... car chaque fois que votre Honneur revient du Danube bleu, je regarde avec effroi si tu ne traînes pas à ta suite des lits de plumes et des berceaux.

— Ah ! Je ne veux plus causer avec toi. Rafal, viens, je te montrerai la cachette de ce rat.

— Quelle idée !

— Oui, je veux te montrer dans toute ta nudité.

Ce disant, le jeune Cedro ouvrit la porte de la chambre voisine et y introduisit Rafal. Les murs, on le voyait, n'avaient pas été peints depuis longtemps, car de solides poutres brunes de bois de mélèze se voyaient à travers la chaux. Au fond, tout un mur était occupé par d'énormes rayons, solide et simple travail de charpentier, sur lesquels étaient disposés en désordre et pêle-mêle des livres. Des amas de manuscrits et de journaux s'amoncelaient sur une large table au milieu de la pièce. Çà et là pendaient sur les murs des cartes géographiques, de vieilles gravures et des caricatures. Dans un angle sombre se voyait un lit en bois de sapin à literie misérable. Au-dessus du lit étaient suspendues des armes : des pistolets, des carabines et des engins de chasse.

— C'est ici qu'il ourdit ses vastes plans.

— Pour guérir les maladies des museaux et des sabots, la peste bovine et le tournis.

A la vue de ces livres Rafal fut saisi d'un profond dégoût, inhérent à sa nature depuis toujours. Il sentit qu'il étouffait comme on étouffe en rêve. Trepka, un fin observateur, ne permit pas à cette impression d'envahir son hôte. Il s'occupa de lui avec la sollicitude d'un homme bien portant qui voit tout et est maître de ses nerfs. Il se mit à montrer à Rafal des fusils, des courroies, pour détourner son attention des livres peu attrayants pour l'œil d'un gentilhomme.

— Toutes ces paperasses ne traitent-elles que de glandes et de fontanelles ? continuait Cedro pour agacer son vieil ami.

— Oui, ainsi que du tournis.

— Pas pour un denier de politique ?

— Peut-être les ai-je achetés pour un denier, mais le vendeur lui-même ne pourrait pas conseiller d'acheter une marchandise si misérable.

— Tu es tellement rebuté maintenant par cette misère, qui t'a occupé tant d'années ?

— C'est vrai..., Un seul champ à labourer, un fossé à creuser pour assainir et frayer un passage aux eaux marécageuses ont plus de prix pour moi que cent brochures sur le gouvernement des peuples.

— Aveuglement ! Je le répéterai cent fois ; aveuglement ! criait Cedro approchant sa figure de celle de son ami et le fixant de ses yeux myopes.

— Non ! je sais ce que j'affirme !

— Tu ne sais rien ! Tu ne connais pas les Allemands ! C'est à dire, pas le peuple, mais tout bonnement la terrible loi, organisée avec sagesse et sans pudeur pour nous exterminer, toi et moi, et nos pareils, agriculteurs, rêveurs aux yeux ouverts ? Après Laba, Weltawa ! Ecoute !...

— J'ai vu tout cela. Je me moque de l'Allemand, tant que je suis sur une terre, la mienne ou celle d'un autre. Et à quoi me servirait-il d'avoir lu cent fois leurs statuts, si je n'ai pas créé les miens propres ? Crois-tu que notre âme slave se transformera en âme allemande, rien qu'à regarder et étudier celle-ci ? Jamais ! Nous sommes autres, différents.Saisis-toi de ce qui est ta nature, ta force, de la puissance de la terre que tu tiens inutilement dans ta main. Si tu arrives à en extraire tout ce dont tu as besoin, toutes les lois des Allemands se casseront les dents sur toi, tout seul.

— Je ne comprends pas ce que tu dis. J'étouffe de douleur, en voyant ce qui se passe, en entendant les discours pleins d'intentions d'extermination, d'anéantissement. Ils causent avec moi en diplomates, s'amusent avec politesse, et en même temps ils jettent des coups de sonde...

— Extermination ! riait Trepka, anéantissement... Qui m'exterminera ici, aux Stoklosy ? Eh bien qu'ils viennent avec leurs plans et leurs desseins. Les gars à qui j'ai appris à travailler, à vivre, à penser... dit-il en saisissant les mains de Cedro.

— Je te dis que tu te trompes terriblement ! J'ai vu au fond

de leurs âmes ; en faisant l'imbécile, j'ai découvert leurs secrets. Au milieu du bruissement de la soie dans les salons, au milieu des bals de la cour j'ai épié leurs projets. Ce sont des gens qui ne reculeront devant rien. Qu'en sais-tu ? s'écria-t-il pâle et ému, ces gens peuvent faire en sorte que tes gars se glisseront une nuit dans la maison, te traîneront hors de ton lit et te fendront le crâne avec une hache !... leur politique porte ses vues bien loin...

Trepka se mit à rire.

L'ALCYON.

Rafal passa plusieurs longues semaines à Stoklosy dans une oisiveté complète. Il était malade. Trepka, qui se piquait entre autres d'avoir des connaissances en médecine, ne pouvait deviner ce qu'il avait. Il ne lui donna aucun remède. Il fit porter sous les pins un lit de camp où Rafal passait toute la journée, étendu, les yeux tournés vers le ciel. Il ne pouvait deviner lui-même quelle était sa maladie. Il ne ressentait aucune douleur et n'éprouvait aucun désir. La seule chose qu'il sentît le matin en s'éveillant et le soir en se couchant était le désir paresseux : ne pas vivre...

Tout ce qui l'entourait, choses proches et lointaines, n'avait pour lui littéralement aucune valeur. Les magnifiques chevaux, qu'il aimait depuis si longtemps, les chiens courants, les armes de chasse, le vacarme, les récits des aventures de Christophe et de Trepka, lorsqu'ils revenaient le soir avec les levrons, tout cela le faisait souffrir et se renfermer de plus en plus en lui-même. Il se contraignait de toutes ses forces à sourire, à causer, à avoir le ton et les manières des gens solides et bien portants. Par bonheur personne ne l'interrogeait sur le secret de sa vie.

L'automne était merveilleux. Chaque matin, lorsqu'on ouvrait les volets, l'air froid, trempé d'or, faisait irruption dans les pièces blanches. Les branches des pins regardaient par les fenêtres, se balançaient en rêvant et murmuraient d'une voix délicieuse qui apaisait la pensée et demandait la soumission à sa volonté bienfaisante. Du côté du soleil levant les troncs des pins

étaient comme recouverts de plaques dorées. Les pies caquetaient sur leurs branches, les écureuils sautillaient jusqu'aux fenêtres, les pinsons et les petites poules de bruyère sifflaient sur le toit recouvert d'une mousse épaisse. Tout le sol dans la forêt était couvert d'aiguilles sur lesquelles le pied glissait comme sur du parquet. L'odeur des champignons et de la résine, qui coulait des pins, remplissait l'air.

Rafal se réveillait beaucoup plus tôt que tous les autres. Il entendait le premier chant des coqs ; sans ouvrir les yeux, les fenêtres fermées, il savait quand se levait le soleil. Il le sentait par le bruit croissant des arbres, par le changement des voix de la nature. Il entendait chaque son, chaque aboiement de chien dans le village, le croassement des corbeaux, le souffle du vent. Tout cela se heurtait à lui comme à un roc. Quelquefois un soupir soulevait sa poitrine, et c'était tout. Une pierre pesait sur son cœur. Mais sous ce poids, le cœur n'était pas mort. Dans les profondeurs du silence nocturne, lorsque les derniers bruits s'étaient tus, lui seul entendait l'écho de pas mal assurés, timides qui mesuraient le vide des heures. L'écho des cris du fond des montagnes se faisait entendre dans l'obscurité. Alors le cœur repoussait la pierre et écoutait, sans espoir de l'entendre de nouveau, Rafal regardait les ténèbres d'un œil plein de sang sans rien voir et sanglotait de longues heures sans s'apaiser. Car tel était son terrible destin que plus il pleurait et gémissait, plus la douleur augmentait.

Un matin vers la fin de septembre, ne pouvant trouver de remède et n'étant pas en état de rester plus longtemps sur son lit, il se leva avant l'aube et sortit. Il faisait froid. Le vent faisait murmurer les pins et ruisselait en courants froids par le corps.

Rafal, sans savoir pourquoi, longea la rivière qui à quelques dizaines de pas de la maison coulait très en contre-bas du plateau sablonneux. Il n'avait jamais été en cet endroit jusqu'à ce jour. La rivière large et peu profonde roulait sans le moindre bruit de petites vagues menues, scintillantes et rapides parmi de longues bandes de sable qui coupaient son lit çà et là. L'horizon était complètement obstrué par des buissons d'aulnes épais, qui bientôt se transformeraient en arbres. La rivière glissait à leur ombre comme se cachant du monde. On voyait comme

elle tournait et se perdait sous les branches pendantes semblables à une grotte verte, en laissant derrière elle comme souvenir une bande argentée. Il y avait là déjà de grands arbres : des bouleaux élancés aux branches pendantes, d'énormes peupliers et des saules baignant leurs rameaux dans l'eau coulante. De leur milieu se dressait dans l'espace la cime orgueilleuse et fourchue d'un pin centenaire.

Le soleil tombait déjà en dards dorés sur la rivière, perçant l'épais taillis. L'eau s'alluma, devint couleur de feu. Les ombres, là où le soleil ne les atteignait pas, devinrent encore plus sombres. Les aulnes se dressaient en mur impénétrable. L'odeur des feuilles mortes emplissait l'air.

Le souvenir de quelque chose de lointain, Wygnanka, Wyrwy ou Tarniny, ou plutôt, non pas un souvenir, mais le bonheur des années d'enfance écoulées entoura son cou comme avec les bras d'une sœur. Il se laissa aller pour un moment à ce sentiment. La torpeur de son cœur s'attendrit et ses yeux se remplirent de larmes de soulagement.

Avec les délices qu'il éprouvait toujours à la contemplation de nouveaux lieux, avec ces délices inassouvies qui ressemblaient à une souffrance,il fixa son regard noyé de larmes sur ces méandres du fleuve et les massifs sauvages des aulnes. Il remplissait sa poitrine du parfum humide et écoutait pour la première fois depuis bien longtemps le bruissement des feuilles. De loin, des champs, soufflait un petit vent frais.

Rafal s'arrêta sur place comme foudroyé et pour la première fois depuis si longtemps, sourit du fond du cœur à une pensée soudaine, inconnue, étrange comme un monde nouveau.

Il songeait qu'il faisait bon vivre... Que le monde était beau, que la vie était un miracle béni, de quelle merveilleuse manière les heures de souffrance se transformaient en un trésor de bonheur centuplé !...

A ce même instant, au-dessus de l'eau, le long des branches, à travers tout le fouillis des bouleaux, des aulnes, des pins, des saules, un alcyon volait en criant de sa voix aiguë, tumultueuse et forte. On pouvait à peine suivre de l'œil sa fuite, tant il fendait l'air rapidement. Il semblait que ce trait de saphir n'était qu'un cri radieux de joie qui enveloppait et attachait ce bouquet terrestre. Ce cri perça l'âme de Rafal. Le silence était déjà

complet, mais la voix résonna encore longtemps dans son âme et y demeura à jamais.

Tôt, un matin.

Rafal habita Stoklosy toute une année, rapide comme un coup de fouet. Il passa l'automne en qualité d'hôte, à chasser, dansa pendant l'hiver et au printemps il se mit à s'occuper d'agriculture avec Trepka et parfois avec Christophe. La santé et la bonne humeur ne l'abandonnèrent pas pendant tout ce temps. Surtout en hiver il se sentit comme en paradis. Pas une semaine ne se passa sans qu'on n'organisât dans les environs quelque divertissement qui d'habitude durait jusqu'à l'aube. On s'arrachait Rafal en sa qualité de bon danseur, de galant cavalier, de Varsovien civilisé. Il pensait quelquefois à se marier, cherchant une belle dot. Il choisissait, réfléchissait et en même temps s'amusait comme il ne l'avait jamais encore fait.

Trepka le prit en grande affection. Au printemps, en été et vers l'automne, graduellement, il lui transmit toute la gérance de Stoklosy, se plongeant lui-même de plus en plus dans ses livres.

La chasse, les soins aux paysans et au bétail et ses pérégrinations d'une chaumière à une autre constituaient ses divertissements. Le jeune Cedro passa l'hiver avec son père et sa sœur à Lwow, où Mary fit son entrée dans le monde.

Trepka fit maintes plaisanteries sur ce carnaval de Lwow, mais au fond il était content que son jeune ami ne fût pas parti pour Vienne. Cependant vers l'automne de 1805 Christophe, obéissant à la volonté de son père, repartit de nouveau pour la capitale du Danube. Trepka et Olbromski passèrent cet automne à cheval avec les levrons ; le soir on jouait aux échecs, on lisait.

Trepka exerçait une grande influence sur son compagnon. Ses entretiens, ses rires, ses plaisanteries, ses sarcasmes étaient pleins de dards acérés. Pour ne pas être sensible à ces piqûres Rafal se mit à approfondir les pensées du vieil original et plus il s'en pénétrait, plus il y trouvait de satisfaction. Trepka était un compagnon agréable, toujours intéressant. On pouvait cau-

ser avec lui de tout ; des choses les plus abstraites, jusqu'aux obscénités les plus grossières. Il était passé maître en tout. Il savait même jeter des lueurs si pénétrantes sur les affaires de l'autre monde, qu'elles apparaissaient sous un jour tout nouveau et son esprit était si riche en saillies, que même après un long commerce journalier on n'arrivait pas à les connaître toutes.

Après de longs jours pluvieux, vers la fin d'octobre, le temps s'éclaircit en une belle journée chaude. Une brume d'automne couvrait les champs et les feuilles déjà fanées des arbres. Les routes étaient devenues si boueuses que ce n'était qu'à cheval et même seulement sur un bon cheval, qu'on pouvait passer à travers les marécages. Tous les deux, chaussés de grosses bottes, couverts de boue jusqu'aux casquettes, ils allaient à cheval tôt le matin, avec l'intention de lancer les levrons, s'il se trouvait que sur les plateaux les champs fussent déjà secs. Ils voulaient atteindre la grande route, qui s'étendait dans la direction de Tarnow, et de là, par un petit chemin boisé de traverse, arriver aux champs par des forêts de hêtres. Le sentier au sol argileux était plus ferme dans la forêt, mais glissant comme de la glace.

Une petite herbe d'hiver piteuse verdissait sous les arbres sombres. Les feuilles des hêtres, des chênes et des érables étaient déjà foncées, mouillées, imprégnées d'humidité moisie. Elles s'inclinaient vers la terre sans force, avec une impuissance paresseuse. Lorsque le vent soufflait des champs, il emportait à son gré ces feuilles malades, les unes déjà atteintes de la couleur jaune de la mort, d'autres à peine touchées par la grise chlorose. Par terre, sous les sabots des chevaux bruissaient celles qui étaient déjà tombées depuis longtemps. Toute la forêt était pleine d'un pressentiment fait de crainte de la séparation, du départ, de la douleur.

Trepka allait en avant et fredonnait sa romance favorite, la seule qu'il connût !

« Lorsque je rencontre ton regard
Avant de m'apercevoir, ou de me remarquer
Déjà tes yeux errent de côté
Et flottent sur les murs morts...
Alors au fond de mon âme
Surgit une douleur cuisante »...

Le triste silence des bois, le calme des plaines couvertes des brumes d'automne, cette journée triste, paraissaient appeler cette triste chanson. Et Rafal l'écoutait volontiers... Si Trepka avait cessé de la chanter, il aurait commencé à la fredonner lui-même...

Ils débouchèrent du sentier forestier dans la plaine et se dirigèrent du côté de la grand'route. Les levrons, courant seuls, s'élancèrent comme un trait et volèrent vers la descente. Ils les suivaient dans le brouillard des champs. Soudain ils s'arrêtèrent comme cloués sur place. Dans ce brouillard, sur toute l'étendue visible de la grande route se détachait une masse serrée d'hommes, miroitant de mille couleurs.

— Une armée... murmura Trepka, en retenant sa monture.

Après un instant de contemplation attentive, il ajouta :

— Mais ce ne sont pas des Autrichiens !...

Ses narines frémissaient nerveusement et ses yeux à demi clos brillaient sauvagement dans leurs orbites. Les deux cavaliers se rapprochaient pas à pas de la grand' route. Les levrons, tendus comme des cordes, couraient tous dans la même direction, mais s'arrêtèrent soudain comme s'ils avaient pris racine dans le sol. Les oreilles dressées et les cous tendus, sans mouvement, ils flairaient.

Délaissant la grand'route boueuse, des compagnies de grenadiers aux lourdes carabines, le havresac aux épaules, marchaient à côté d'elle par les champs, en colonnes irrégulières et étendues. D'énormes plumets bicolores à leurs shakos, semblables à des seaux renversés, ils se balançaient comme une forêt. Des jambes blanches guêtrées de drap plongeaient en cadence jusqu'aux genoux dans l'argile liquide. Derrière les grenadiers avançaient lentement des régiments de chasseurs avec des shakos et des plumets pareils, mais plus petits, et chargés de grands havresacs, de cartouchières, de bidons et de sabres. Leurs baïonnettes paraissaient un lac mouvant, qui s'étendait à l'infini au milieu des brumes et des nuages, balançant ses vagues d'acier dans le calme et le silence.

Çà et là les vagues du lac formaient un demi-cercle, se serraient dans un endroit, tourbillonnaient autour d'un centre. On pouvait deviner que sans doute ils entouraient des canons, qui s'étaient embourbés... Quand leurs yeux se furent accoutumés

à cette vue, ils distinguèrent toute une rangée de canons, enfoncés dans le marais. Autour d'eux apparurent des artilleurs vêtus d'une espèce de frac court et foncé ; leurs guêtres s'empêtraient dans le bourbier jusqu'aux genoux. De larges buffleteries blanches, croisées sur leur poitrine, plongeaient dans la boue et leurs grands bonnets balayaient la terre lorsqu'à l'aide de leviers ils soulevaient hors des ornières les roues, les affûts, les avant-trains, les caissons. Au loin, derrière l'infanterie et l'artillerie, on voyait la cavalerie qui les suivait sur les côtés. Des dragons aux panaches élancés, des lanciers aux chapskas carrées, étincelants dans leurs élégants uniformes, finalement des régiments de cuirassiers blancs sur d'énormes chevaux. Leurs grands casques aux cimiers chevelus brillaient. On eût dit des légions de guerriers romains qui sortaient en flots ininterrompus de l'épaisse obscurité de la nuit.

A LA GUERRE LOINTAINE.

Le jour s'éteignait au-dessus des champs décolorés. Çà et là rougeoyaient déjà les blés d'automne, mais en général, on ne voyait alentour que le désert des jachères d'arrière-saison. Dans les pâturages le gazon luisait encore de son vert éclatant et dans les prés ras étincelait uniformément le regain. Autour des arbres qui environnaient la vieille maison à Stoklosy s'étendait une petite brume transparente. Une foule innombrable de moineaux étaient perchés sur les branches nues des tilleuls, gazouillant sans trêve. Des corneilles avec des croassements et des battements d'ailes, se poussant l'une l'autre, s'installaient sur les sommets les plus hauts des saules italiens. Des monceaux de feuilles sèches recouvraient l'humidité du cimetière. Et de loin, du midi, soufflait un vent doux et tiède.

Les trois amis, Trepka, Cedro et Olbromski étaient assis sur le balcon de la cour, jouissant en silence de cette dernière journée chaude de fin novembre. Chacun d'eux était plongé dans ses réflexions au milieu de la gent ailée importune qui voletait au-dessus de leurs têtes. Les champs découverts entraînaient les yeux des hommes vers de lointains horizons. Le chemin sablonneux de l'allée des tilleuls, qui menait à la cour, aplani

par les pluies récentes, et maintenant séché et durci, était doucement plongé dans l'ombre épaisse et triste des troncs nus.

— Sentez-vous, messieurs, avec quelle tendresse Favonius nous fait ses adieux ?... dit Trepka.

— C'est vraiment comme un baiser... murmura Cedro.

— Ce sont naturellement des baisers qui viennent avant tout à l'esprit de monsieur le comte...

— C'est parce que je ne suis pas encore un vieux décrépit.

— Olbromski est tout autre ! Je parie qu'il pense à son repas.

— C'est vrai. Les méditations et la contemplation n'assouvissent pas l'estomac.

— Chère brise ! Je vous donne ma parole que jamais, dans toutes les Florence du monde, vous ne verrez une pareille journée avec un vent si doux, même si vous l'attendiez d'année en année.

— Personne n'a jamais essayé d'attendre pendant des années du vent à Florence.

A cet instant les chiens qui sommeillaient sur le sable, devant le balcon, soulevèrent leurs têtes et dressèrent les oreilles. L'un d'eux jappa, un autre se leva promptement et, comme au commandement, ils s'élancèrent tous furieusement vers l'allée. Les têtes des trois amis se tournèrent paresseusement dans cette direction et attendirent. Les chiens se turent soudain et, les queues levées, jappant avec inquiétude, s'arrêtèrent dans la cour. De la demi-obscurité de l'allée apparut, marchant lentement vers la clarté, un mendiant déguenillé à jambe de bois. Boitant lourdement il s'approchait de la porte cochère ouverte. Arrivé là il s'arrêta. Le soleil disparaissait déjà et les derniers rayons s'inclinaient au-dessus de la terre. Pour se garer de l'éclat rouge, qui lui tombait droit dans les yeux, Trepka plaça sa main au front et dit :

— Un mendiant.

Le jeune Cedro prit de sa bourse un zwanziger et le donnant au garçon de cuisine, lui montra le vieux mendiant de la main.

— Donnez-lui à la cuisine une assiettée de quelque chose à manger, ajouta Trepka. Que le vieux mange et qu'ensuite il continue son chemin, car les chiens ici sont méchants et n'aiment pas les mendiants.

Le marmiton courut vers la porte et parut se disputer long-

temps avec le vieux. On fut étonné de le voir revenir en rapportant la pièce d'argent sur sa main. De loin déjà il dit en riant :

— Monsieur, ce vieux ne veut pas prendre l'argent. Il m'a demandé si, par hasard, ces messieurs étaient des Allemands... Il n'ose pas entrer dans la maison.

— Le vieil impertinent !

— Il ne prend pas de groszy et examine la qualité des propriétaires.

— Il dit qu'il voulait prier qu'on le laissât passer la nuit ici.

— Il ne manquait plus que ça !

Le jeune Cedro, toujours impulsif, s'élança vers le mendiant. Trepka, pour rompre la monotonie du désœuvrement, le suivit, Rafal, machinalement, fit de même. Arrivés à la porte de la cour, ils virent un homme déguenillé, entre deux âges, l'air simple, deux besaces pendues en croix sur sa poitrine. Sa figure était rasée et hâlée comme celle d'un moissonneur qui a passé tout l'été dehors. Des cheveux blonds, que la pluie et le soleil avaient déteints ; sous le vieux bonnet apparaissaient des traits étranges ; son long vêtement et la botte de son pied unique étaient recouverts de poussière. Des yeux gris regardaient en face, hardis jusqu'à la témérité, mais purs comme l'air. Il ne saluait pas à la manière des mendiants, ne bavardait pas, ni ne geignait. Campé droit, il attendait. Ses yeux clairs passaient d'une figure à l'autre, les scrutant à fond. Finalement ils s'arrêtèrent sur Trepka.

— Pourquoi donc, vieux, nous examines-tu si attentivement ?

— Je voulais vous demander, dit le gueux dans la langue sonore de la Lithuanie ou du Podlassié, si quelqu'un de vous, messieurs, n'a pas été militaire ?

— Pourquoi veux-tu le savoir ?

— Un militaire accueillerait un camarade d'armes chez lui, là où un étranger ne le ferait pas. Je cherche où coucher. Je suis bien fatigué à marcher ainsi clopin-clopant...

— D'où viens-tu, mon homme, que tu es si las ?

— Je viens de loin, tout boiteux que je suis, frères compatriotes, de bien loin.

Tous les trois se turent et contemplèrent avec un sentiment étrange et pénible ces yeux sincères, austères et purs.

— C'est bien... dit lentement Trepka d'une voix douce et bienveillante, s'il s'agit de trouver un gîte pour la nuit, tu peux coucher dans cette maison, frère compatriote.

— Dieu vous récompensera de ne pas avoir renvoyé de votre seuil un gueux vagabond. Mais si tel est votre bon vouloir, congédiez vos domestiques, pour qu'ils ne racontent pas que vous m'avez recueilli. Cela pourrait ne pas être bon pour vous, ni pour moi non plus...

— Sois tranquille, on ne touchera pas à un cheveu de ta tête dans cette demeure... dit Cedro à voix basse.

Ils entrèrent dans la cour. Le soleil s'était couché derrière les collines et l'ombre des pins sombres et des hauts tilleuls était déjà si épaisse, qu'il semblait faire nuit. On fit servir à souper au mendiant. Les maîtres prirent leur repas rapidement. Trepka ordonna aux domestiques d'aller se coucher. Les amis fermèrent eux-mêmes les volets. Le vieux vagabond s'assit dans un coin de la chambre de Trepka et se débarrassa de ses besaces. Sous son long vêtement grossier apparurent les vestiges d'un uniforme.

— Où allez-vous à présent ? d'où venez-vous ? demandèrent les trois amis, faisant cercle autour de lui.

— Je rentre chez moi, dans mon foyer ; je viens d'un endroit qu'on nomme Austerlitz, où nous avons gagné une victoire inouïe, et moi, j'ai perdu une jambe.

— Mais cette bataille a eu lieu en décembre de l'année passée !

— Tu dis vrai, mon frère, mais j'ai passé tout ce pénible hiver dans les hôpitaux. Et depuis le printemps je me traîne de ville en ville, de village en village... Je rentre maintenant dans mon pays. J'aurais voulu voir ma maison paternelle, et tout en marchant je pense que probablement je ne retrouverai ni la maison, ni mon frère, ni ma sœur. J'ai déjà oublié ce que c'est qu'un foyer, qu'un frère, qu'une sœur. C'est à ces tristes choses que je pense en marchant, mes amis.

— Petit frère ! lui dit Christophe avec vivacité, les lèvres tremblantes, quel que soit le seuil que tu fouleras, tu y trouveras toujours ouverte ta maison paternelle.

— Que Dieu vous récompense pour ces bonnes paroles...

— Raconte-nous donc ta vie ; ce que tu as vu et ce que tu as

souffert, insistait Trepka, car ici, au milieu des champs, on entend à peine quelques nouvelles, des ouï-dire, des rumeurs.

— C'est bon. Je vous raconterai tout du commencement jusqu'à la fin. Je vais rassembler mes souvenirs. Ha, écoutez... Je me rappelle les scènes de Radoszyc... Il y a bien des choses avec lesquelles je me suis familiarisé depuis la guerre, mais lorsque ce jour-là me revient à la mémoire, je sens de nouveau mon sang qui bout ! Si c'est ainsi aujourd'hui, qu'était-ce alors ? Un sang jeune coulait dans mes veines et l'honneur bouillonnait dans mon cœur. Il y en avait beaucoup dans nos rangs qui se disaient : rentrer chez soi, marcher dans le sillon, semer tranquillement le sarrasin, se chamailler pour une gerbe avec son voisin... Une telle fin et un tel but ? Et l'aventure ? Lorsque je m'en souviens maintenant, mes frères, et que je fais mon compte, quand j'y songe... Tous les jours on se rassemblait dans les fermes, c'était un brouhaha jour et nuit, cris, discussions amicales. Tantôt l'un discourait, tantôt l'autre...

— C'étaient d'heureux jours... sourit le soldat en secouant la tête. Remarquez, mes frères, que nous causions entre nous, derrière nos murs. Et voilà qu'une nuit, des troupes envahirent tous les environs et nous saisirent, nous, la petite noblesse. Ceux qui avaient crié le plus fort furent enrôlés comme soldats. A Siedlce, à Lukow, on nous divisa en détachements, on nous fit mettre des guêtres et on nous mena en marches forcées en Autriche. Je n'avais pas été l'un des moins forts en gueule et en moins de rien je me trouvai enrôlé dans le régiment du comte Kœnigsegg-Rothenfels, troisième bataillon et... en route. Nous ne reprîmes haleine qu'à Pilsen, une ville de Bohème. On me vêtit tout de blanc : demi-frac, culotte et guêtres. Sans les souliers et le chapeau, plats et noirs, manchettes, col et parement amaranthes, on aurait dit un ange.

Carabine, cartouchière, ceinturon blanc, et en avant à l'exercice ! Ah, les coquins ! Que de punitions avant d'arriver à comprendre ce que grommelle le caporal, ce que marmotte chaque petit officier !

Avant la fin de l'année on nous emmenait déjà dans les montagnes du Tyrol combattre les Français et défendre le Pape. Mais pas le Saint-Père lui-même. La tête nous tournait lorsqu'on se mettait à énumérer devant le front, en polonais et en

hongrois, tous ceux qui comptaient sur notre courage. Nous l'apprenions comme une oraison. Je me souviens qu'il y avait un Charles Emmanuel IV, roi de Sardaigne, auquel ce pendard de Buonaparte avait arraché un certain Piémont, ensuite un prince de Parme, aussi nommé Charles IV, quoique pas Emmanuel, ainsi qu'un prince Hercule de Modène et une reine Caroline de Naples. Nos pieds ont foulé pas mal de terres, les miens et ceux de mes camarades, en défendant ces personnages-là. Lorsque je me rappelle, mes frères, et que je calcule aujourd'hui — je suppose que nous avons fait plus de trois cents lieues sans reprendre haleine. Nous marchions par les terres allemandes verdoyantes, les bois, les champs, par de beaux villages, nous passions de bruyants fleuves et des torrents... Mon Dieu ! Par les vallées entre ces hauteurs, toujours plus haut, parmi les rochers jusqu'aux neiges blanches... Nous nous imaginions que nous allions défendre la sainte personne de notre Saint-Père. Il n'y avait personne pour nous expliquer de quoi il s'agissait, personne en qui avoir confiance. Nous avions été rassemblés des quatre coins du monde.On se regardait en dessous comme des loups, la canaille épiait l'officier, et l'officier, à son tour, montrait les dents aux subordonnés. Au surplus on ne laissait pas les gens de la même race ensemble. Si le caporal apercevait que deux soldats se parlaient à voix basse dans la nuit, ou se rapprochaient l'un de l'autre pendant la bataille, ou même se faisaient signe de loin avec les yeux, la première fois on les faisait passer par les verges, et la seconde, on les fusillait. Cela nous apprit à avoir la bouche close et à cacher l'œil sous la paupière.

Le 26 mars, dès l'aube, les divisions françaises nous attaquèrent. De jeunes soldats, garnements à peine sortis du maillot, couraient au devant du danger,vous saisissaient à la gorge comme des écoliers. La division Grenier ! Toutefois les impériaux, vieux soldats, formés dans des centaines de batailles, ne se laissaient pas faire. Ça chauffait ! Les deux armées confondues, entrelacées, se dévoraient l'une l'autre. En avant, frappons ! Les baïonnettes s'entrechoquent, les regards se croisent. Ce n'est pas chose facile que d'arracher l'arme des mains d'un vieux brave, même si l'animal la saisit avec de jeunes dents. Mais il y avait là encore quelqu'un qui n'y allait

pas de main-morte. A la tête marchait un bataillon qui n'était pas semblable aux autres. Il marchait comme un mur vivant. Ils emboîtaient le pas, l'épaule touchant l'épaule, un bouclier de baïonnettes par devant...

Mes frères ! je regardais ces hommes d'un œil rouge de sang, harassé par la bataille... Il me semblait que mon esprit s'égarait, l'arme me tomba des mains, les cheveux se dressèrent sur ma tête ! Jésus, Marie ! C'étaient nos couleurs et notre drapeau. Dieu vivant ! j'entendis notre commandement ! Ce fut la première fois que je les regardais l'œil dans l'œil. Sans mot dire, je sanglotais déjà au milieu de leurs rangs. Sans mot dire, je dépouillai le cadavre d'un de mes frères de son uniforme et l'endossai. Tout autour des compatriotes ! J'entends le commandement. Je me dis : « Seigneur Jésus, Toi qui m'as trouvé digne de vivre jusqu'à ce jour et qui as laissé rayonner Ta miséricorde sur ma destinée, je vais me montrer digne de Toi ! » Avec ces mêmes armes autrichiennes je me lançai en avant ! Dans les rangs de mes frères, de concert avec eux, je me mis à tailler le bataillon de Kœnigsegg-Rothenfels ! A la mort ! Je vis tomber le chef du bataillon Lipczynski. Darewski, vieillard de soixante-dix ans, ancien colonel et maintenant simple soldat, volontaire, finit vaillamment ses jours dans le même rang de grenadiers que moi. De même, les deux frères Zader périrent sur les remparts, ainsi que les sous-lieutenants Borys et Majewicz sur l'Adige, avec 150 soldats et sous-officiers. Mais les divisions de Delmas et de Grenier saisirent dans leurs serres les remparts avec tous les canons, en chassèrent mes Autrichiens, les poursuivirent jusqu'à la rive gauche, prirent d'assaut les deux ponts et ne les laissèrent pas détruire. Il y avait dans la division Victor un autre bataillon, commandé par le général Rymkiewicz, qui était arrivé la veille de loin, de Constantinople, disait-on.

Ce bataillon étonna les Français eux-mêmes par son intrépidité. Nous poursuivîmes les blancs jusque sous les murs de Vérone.

Cette bataille coûta 750 morts à la légion polonaise. C'est ainsi que je devins légionnaire... On m'enrôla dans la troisième, qui était un reste, un débris.

Le général Scherer se mit à battre en retraite. Les deux pre-

miers bataillons des divisions, le troisième avec une demi-brigade française et deux canons, sous le commandement de Kosinski, formèrent à la Rolta-Vecchia une arrière-garde pour couvrir la retraite des divisions Victor et Grenier, de Marengo à Castelletto.

L'armée française ne pouvant pas rester plus longtemps dans cette position, de crainte d'être cernée, les « Bartek » français décidèrent qu'il fallait se retirer. Le général Scherer, que le diable l'emporte ! ordonna à nos deux cents nouvelles recrues, tandis que nos forces principales marcheraient vers Mantoue, de nous enfermer dans le fort milanais, qui pouvait à peine se défendre pendant quelques jours. Nous observions les Autrichiens monter autour de nous comme une mer et nous savions que lorsque nous serions forcés de nous rendre, ils nous tordraient le cou. Par bonheur le bouillant Scherer quitta le commandement. Le général Moreau annula cet ordre barbare. Il nous prit avec lui lorsqu'il passa au delà du Tessin. La légion de Wielhorski fut enfermée dans Mantoue et toute communication avec elle fut coupée. Nous marchâmes avec l'armée italienne et prîmes part au combat de Valence... Notre ancienne valeur se ranima,nous nous ressouvînmes de nos exploits d'antan. Bientôt le général Macdonald, se retirant de Naples par les grandes montagnes d'Italie, arriva pour son malheur à la Trebbia et y livra une terrible bataille. Il s'y réunit ensuite avec l'armée italienne et se plaça sous le commandement du général Joubert. La bataille de Terzo et Medesima ! Le brave Joubert y périt en soldat valeureux au premier rang en marchant à l'aube au combat !...

Ce jour nous combattîmes dès l'aube jusqu'à la nuit. Nous étions trente mille contre les quatre-vingt mille des alliés. Le général Colli avec un bataillon de polonais de Mazovie et deux cents des nôtres qu'on nommait la *troisième légion*, couvrait la retraite. Joubert fut remplacé par le général Championnet, et lorsque celui-ci mourut, par Masséna. La première légion commandée par Dombrowski atteignit, à demi anéantie, les monts de Gênes. C'est là que nous nous rencontrâmes. Notre espoir se ranima. La nouvelle du retour du « Bartek en chef », comme nos vieux braves appelaient alors le grand Capitaine de la campagne d'Egypte, se répandit dans nos rangs.

Nos mains serraient nos armes quand s'allumait en nous l'espoir qu'à chaque moment il pouvait apparaître sur notre front et nous ordonner de marcher sur Vienne consternée. Nous voyions déjà surgir devant nous les montagnes des Carpathes, le marché de Cracovie...

Dans nos chansons nous traversions déjà des terres lointaines... Au cours de ces journées pleines de rêves vaillants, nous pénétrâmes dans la ville de Gênes et ses portes se refermèrent brusquement derrière nous. Du côté du continent, de toutes les vallées et des montagnes nous fûmes entourés par le général Ott, tandis que les vaisseaux anglais de lord Keith nous fermaient l'issue de la mer. L'arrivage du ravitaillement fut suspendu. Pas un grain de blé ne pénétra jusqu'à nous dès ce jour. On nous distribua d'abord des demi-rations, puis des quarts et finalement nous eûmes deux demi-onces de viande pourrie par homme et un petit morceau de pain. La misère atteignit son comble, non seulement dans l'armée, mais dans toute la ville. Les gens se mirent à mourir comme des mouches et on les emportait en masse à leur beau *Campo santo*.

Finalement nos « Bartek », Masséna et Soult, furent forcés de capituler. Les restes des légions quittèrent la ville, se dirigeant vers Marseille.

Le voyageur soupira et se tut.

— Que vous arriva-t-il plus tard ? murmura Cedro tout bas.

— La détresse fut grande à notre arrivée à Marseille. Le Directoire ne s'intéressait pas à nous. Les officiers, de leurs propres maigres deniers, fournirent du linge et des uniformes aux nouveaux venus et les rangèrent sous leur ancien drapeau.

Des officiers qui avaient été fait prisonniers à Mantoue en l'an 7, ayant été enfermés durant onze mois dans un monastère abandonné à Loeben, se réunirent à Marseille après leur délivrance, ainsi que des soldats qui à l'heure de la capitulation s'étaient dispersés et, ayant traversé le mont Cenis, avaient erré par la France. Il ne se passait pas un jour qu'un ou deux de nos camarades ne se joignît à nous. Ils avaient été faits prisonniers, mis aux fers, distribués dans divers régiments autrichiens, et maintenant s'étaient échappés de nouveau des rangs autrichiens et avaient parcouru des centaines de lieues pour

retrouver leur détachement dans la légion. Le général Kralewski fut nommé notre chef et après lui Karwowski. Tardivement, bien tardivement on nous lut le décret du premier Consul qui annonçait que nous serions dorénavant à la solde de la République Française. Nous fûmes divisés en deux légions. La première légion — sept bataillons d'infanterie et un d'artillerie — se trouva sous le commandement de notre lieutenant-général et fut jointe à l'armée d'Italie, et la seconde, composée de quatre bataillons d'infanterie, d'un régiment de cavalerie et de deux compagnies d'artillerie à cheval, commandée par Kniaziéwicz, rejoignit l'armée du Rhin. Bientôt notre première légion compta six mille hommes. Nous partîmes de Marseille pour Mantoue, pour nous mettre sous les ordres du vieux Masséna.

Que de batailles, de campagnes, d'escarmouches, que de combats mortels ! Du premier jour jusqu'au dernier...

Je tombai malade de la fièvre et restai bien des jours entre la vie et la mort. Finalement j'en réchappai. Je ne sais ce qui advint de mes frères. Mon cœur s'était endurci et était devenu pareil à une lame d'épée dont coulait le sang. Je réussis enfin avec quelques-uns de mes camarades à obtenir un congé et nous rentrâmes en France. On nous assigna Châlons-sur-Marne comme domicile et on nous accorda la demi-solde. Mais à peine fus-je complètement rétabli que je me sentis à nouveau attiré dans les rangs. On annonça une nouvelle campagne. Nous fûmes incorporés dans les rangs français et de nouveau, en avant! en avant! Mon cœur battait bien fort car nous marchions sur Vienne. Et nous entrâmes par ses portes ouvertes. Austerlitz ! Je revis de nouveau ces montagnes de Bohème et de Moravie, où j'étais passé comme fantassin autrichien. Au loin se détachaient en bleu nos hautes montagnes. Mais le sort n'a pas voulu que mon pied foulât ma terre natale. A son seuil même je dus m'agenouiller et attendre : la jambe me fut arrachée, on coupa...

— Tu dis vrai... dit Trepka avec force : vos pieds n'étaient pas dignes de fouler cette terre. Dieu châtie des actes pareils aux vôtres.

— La vengeance m'appartient, a dit le Seigneur... répliqua le soldat d'une voix sourde.

— Sur le signe d'un usurpateur, grâce aux intrigues de ses

charlatans de confrères, piétiner des hommes libres, étouffer des races... fit Trepka.

— La vengeance m'appartient, a dit le Seigneur. Que votre Honneur ne juge pas les voies de la Providence ! Voyez plutôt ce qui en est advenu... Pendant douze ans nous avons versé notre sang dans tous les coins du monde. Mes frères jusqu'au dernier ont tous péri, un désespoir sourd au cœur. Et à présent... La puissance de l'Autriche s'est désagrégée comme un monceau de cadavres. Il a frappé un coup à Iéna, à Auerstädt, et l'Etat prussien est tombé ! Usurpateur ! Ce même usurpateur est maître à Berlin et maître à Vienne. Vous ne savez pas, votre Honneur, ce dont vous parlez... Vive l'empereur ! Qu'il vive cent fois ! Qu'il vive mille fois ! Gloire éternelle à lui ! Entendez-vous, votre Honneur, je viens de recevoir une nouvelle : il se dirige vers la Poznanie, la Mazovie... vers Varsovie ! Par Dieu vivant, cela se fera ! Des armées marchent par les plaines de mon pays, là où gouvernait le Prussien. Des campagnes, des villages, des villes s'éveillent de leur sommeil. C'est maintenant qu'on va donner un coup d'épaule ! Il n'y a là plus un seul Allemand ! Je suis le seul qui, ayant fait le tour du monde en attendant ce moment, ne pourra pas marcher avec eux. Mais avant que le sable recouvre mes yeux, ce sera un fait accompli. Vive l'empereur !

En disant cela, le soldat enfonça sa tête dans ses épaules, en se voûtant, comme s'il voulait cacher en lui-même le reste de ses pensées.

La lueur matinale commençait à se glisser à travers les fentes des volets. Les chandelles s'étaient consumées depuis longtemps. Trepka poussa une fenêtre et puis l'autre. La fraîcheur sombre d'un matin d'automne embaumé de réséda fit irruption dans la pièce étouffante.

A la lueur matinale, le jeune Cedro semblait être devenu un tout autre homme. Il était assis à la même place, les mains jointes appuyées sur les bras du fauteuil. Sa figure était pâle et singulièrement allongée. Ses cheveux étaient soulevés au-dessus de son front comme par un ouragan. De dessous ses paupières à demi abaissées ses yeux sérieux et pleins de pensée ne quittaient pas le visage du soldat.

Soudain il soupira et se secoua violemment. Un sourire froid passa sur sa figure.

— Rafal ! appela-t-il à haute voix, cherchant son ami des yeux.

Celui-ci était assis sur une chaise basse, la tête enfouie dans les mains. Il releva paresseusement son front et dit avec une expression de dédain étrange :

— Je sais, je sais...

Tous deux se sourirent comme à une nouvelle pensée, une pensée inconnue.

— Que le diable vous emporte ! grogna Trepka, sortant de la pièce, en faisant claquer la porte.

Le coup de l'étrier.

La rivière Pilica, à laquelle échut, en 1806, l'honneur de devenir la frontière entre le royaume de Galicie et les six départements prussiens, était si strictement gardée par les *Grenzregimenter*, qu'il ne pouvait être question de la traverser. Les régiments postés le long de la frontière ne laissaient passer personne, pas même la poste, tirant sans discernement sur tous ceux qui s'approchaient de la rivière. Le conseil de Galicie avait décrété le châtiment suprême, c'est-à-dire la potence, pour le téméraire qui oserait se glisser « chez les Polonais ». Ce décret paralysa l'exécution du projet de Cedro et de Rafal. A plusieurs reprises Trepka s'aventura çà et là dans sa britchka, cherchant avec diplomatie à trouver un endroit praticable. Il rentrait transi, mouillé, affamé, bourru et lançant des imprécations. Trois semaines s'écoulèrent en préparatifs et en espionnage. Enfin, vers la mi-décembre ils reçurent un avis secret que la frontière de Nadwisla, du côté de la Silésie, était moins surveillée et surtout que le cordon dans cet endroit n'était pas si serré que sur les rives de la Pilica. On résolut de profiter de cette circonstance et de ne plus perdre de temps. Pour ne pas éveiller de soupçons on décida de se mettre en route comme pour la chasse, à cheval et accompagnés de la meute. Ce n'est qu'à Tarnow qu'ils devaient prendre la diligence, en jeunes étourdis, allant à Cracovie pour le carnaval. Trepka

restait à la maison. Il disait qu'il était trop vieux pour ce genre d'expédition, — ajoutant pour se justifier certaines choses fort savantes, que ses jeunes amis ne voulurent pas écouter.

Les dernières dispositions prises, on passa à l'exécution du plan. Les chevaux sellés étaient attachés aux mangeoires. Le chasseur Walek avec la meute était parti la veille chez l'un de ses amis, chasseur près de Tarnow. Le jour vint, froid et plein de vent... De la pluie avec de la neige, des nuées passagères couvrirent la route de mares et de flaques glissantes comme de la glace. La clarté du jour ne pouvait pas s'arracher des bras de la nuit, quoique le matin fût déjà là. Il semblait que le jour ne viendrait jamais... Un feu fumait à contre-cœur dans l'âtre.

Les deux conspirateurs allaient et venaient affairés par les pièces de la vieille maison, achevant leurs derniers préparatifs. Ils étaient vêtus de vestes de chasse, chaussés de grosses bottes, des fouets de piqueurs en main, des coutelas à la ceinture. Chacun cachait un pistolet sous ses vêtements.

Trepka était de mauvaise humeur, exaspéré, importun. Il se disait malade et au moindre prétexte s'emportait contre les domestiques. Assis dans l'angle d'un canapé, il se dressait à chaque instant sur ses pieds, comme pour divulguer un grand secret. Mais il n'arrivait qu'à se répandre en imprécations, confondant en un chaos inexprimable des expressions énergiques en polonais, français, hongrois et même en turc.

On apporta un bouillon au vin et les amis se mirent à table pour la dernière fois. Trepka repoussa le gobelet, alla dans sa chambre et en rapporta une vieille petite bouteille. Il la fit ouvrir par le domestique et remplit trois verres. Il leva le sien, voulant porter un toast. Mais ses lèvres laissaient échapper les expressions les plus diverses et il se borna à des imprécations en français et en hongrois. Son agitation se communiqua à Christophe. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent longuement avant de boire ce toast.

— Nekanda ! s'écria Cedro.

— Attends ! Voilà... à notre vieille raison d'être au monde !... Mille tonnerre !... je dis des sottises... Que cent millions de misères !... Vous n'ajoutiez pas une nouvelle honte...

— Ecoute, je t'en conjure ! s'écriait Christophe de son côté,

dès que nous serons partis, prends ta britchka et vole à Olszyny pour informer mon père...

— C'est bon, c'est bon...

— Tu feras cela pour moi. Il s'agit de le faire fléchir, de lui présenter l'affaire sous un jour favorable. Tu lui raconteras tout, n'est-ce pas ? tu lui diras que je savais qu'en partant j'agissais mal envers lui.

— Je le lui dirai, je dirai mille...

— Stéfan, comprends-tu quelle mission je te confie ? Je sais que vous ne vous accordez pas bien avec mon père, que tous les deux vous ne pouvez pas changer d'idées, mais à un pareil moment, lorsque je m'en vais secrètement...

— Et que tu crains ton cher papa... Ne me faites pas la leçon, monsieur le comte, sur ce que je dois faire ! A un pareil moment !... A chaque instant de ma vie je sais ce que je dois faire ! J'irai à Olszyny et je t'innocenterai. Je t'ai dit que j'irais. J'aurai assez de diplomatie et tu ne seras ni déshérité, ni privé de ton titre héréditaire.

— Même à un pareil moment tu ne peux oublier ces petites faiblesses !

— Si je puis ou non oublier des petites faiblesses ? Il vaudrait mieux... Mon Rafal, sois juge... que moi...

— Fais avancer les chevaux, mon vieux, fit tranquillement Rafal, je vois que tu commences à t'énerver.

— Tu es fou ! Il faut que le soleil se lève ! Tu risques de te casser la figure et d'estropier le cheval du comte. Il faut attendre que le temps s'éclaircisse.

— Assez lambiné !

— Le gars mange encore. Mille tonnerres ! Laissez donc les gens manger. Si vous avez festoyé et si vous vous êtes soûlés de vin chaud, ce n'est pas une raison pour que les gens soient gelés à jeun.

— Il vaudrait mieux que le moins de gens possible nous vissent partir.

— Ne faites pas de grands gestes à propos de choses puériles ! Je suis sûr que vous tournerez bride à mi-chemin ! Au troisième relais vous serez saisis d'épouvante comme des lièvres et vous vous en retournerez sous ce balcon en tenant vos chevaux par la bride,

— Trepka, je t'en supplie !

— Guerriers valeureux !

— Qu'on amène les chevaux ! grogna Cedro.

Le gars courut à l'écurie et on entendit bientôt le pas mesuré de huit sabots sur le sol. Les trois amis levèrent de nouveau en silence leurs verres pleins de vieux vin de Hongrie. Leurs regards se croisèrent comme les épées de ceux qui prêtent serment. Ils enfoncèrent leurs bonnets de fourrure sur leurs têtes et sautèrent en selle. Trepka les suivit quelque temps du regard, la tête découverte, par la cour, mais les chevaux s'étaient élancés d'un bond et disparurent bientôt derrière les granges.

Le temps était détestable. Des tourbillons de neige tantôt répandaient des torrents de grésil, tantôt se changeaient brusquement en pluie froide. Trepka s'arrêta pour un instant et prêta l'oreille au vent qui sifflait à chaque angle de la maison, rôdait en gémissant sous les arbres du jardin, volait par les champs glissants, en froissant les herbes sèches.

Il entendit dans son sifflement rapide comme un son de voix humaines, comme une parole inarticulée, qu'une force impitoyable aurait à jamais étouffée. Cette voix lui fendit le cœur ! Ses yeux se fermèrent pour ne pas voir la solitude qui l'entourait. Il sentit soudain sa vieillesse et son abandon. L'ancien amour, qui lui avait déjà causé tant de déceptions, cet amour coupable naquit de nouveau dans son cœur, comme le phénix des cendres. Les remords se rallumèrent.

— Comme alors, comme alors... murmurait-il, rentrant à la maison à grands pas.

Ses lèvres tremblèrent et des paroles sans suite, ineptes, des mots-symboles, témoins d'anciens tourments et d'anciennes méditations, des soupirs, plutôt que des paroles, furent arrachés de ses lèvres par le tourbillon.

— Ma pauvre race... Ma race malheureuse...

Pendant ce temps les deux jeunes gens allaient grand train par le chemin désert qui menait à la grand'route. Au loin se détachait une sombre forêt et à ses pieds un petit village. Des lumières brillaient déjà çà et là dans les petites fenêtres basses des chaumières. A droite et à gauche s'étendaient au loin des champs couverts de chaume noirci et pourri. Dans les sillons

des bandes d'eau tremblaient et se ridaient de froid. Les yeux de Christophe tombèrent sur un tas de pierres caché par des orties fanées. La dernière feuille noire et rouillée se débattait comme un lambeau autour de la tige, au souffle du vent tourbillonnant.

— Adieu, toi aussi... murmurèrent ses lèvres.

Il aperçut dans les ténèbres un petit poirier des champs, solitaire, aux petits rameaux tordus et épineux. Il s'en souvenait dès sa plus tendre enfance, il le voyait de la fenêtre de sa chambrette, lorsqu'il était encore le petit Krzys. Il se rappela un jour lointain, quand ses yeux, baignés de larmes, s'arrachant à un songe mélancolique, l'aperçurent de loin et saluèrent en lui un signe de vie et un retour au bonheur. A présent les rameaux tordus tremblaient, les branches nues larmoyaient et les sanglots sourds du vieux poirier retentissaient au milieu du pré.

Ils furent étouffés par le bruit hardi et résolu des sabots des chevaux, galopant sur le terrain glissant. Ils atteignirent un carrefour d'où les routes partaient aux quatre points cardinaux. Il y avait là un vieux poteau vermoulu, qui avait été jadis peint en noir. Une petite image sur une feuille de métal y était fixée à l'aide de quatre clous et des yeux pleins d'amour, voilés de pleurs, ternis à force de larmes et de douleur, y contemplaient la sombre caverne de la nuit, qui fuyait au delà des bois, des forêts, des déserts, des jachères, des routes endormies. Christophe tira sur la bride de son cheval et l'arrêta en face du poteau. Découvrant la tête il leva les yeux vers l'image sainte. Il soupira... Une courte prière monta du plus profond de son âme. Non pas pour lui-même, pour la préservation de sa vie, ni pour son père ou sa sœur, ou l'âme de sa mère, mais pour ces prés bas et humides, pour ce pays malheureux et harassé...

Bientôt ils volèrent par les champs, le vent sifflant à leurs oreilles et au-dessus de leurs têtes. D'un bond ils dépassèrent la route qui menait à Olszyny.La maison paternelle fut laissée au loin de côté. Christophe ne jeta sur elle qu'un seul regard oblique. Au milieu de la brume matinale se détachaient obscurément les granges avec leurs colonnes en briques, leurs larges toits et au-dessus d'eux les grands arbres nus, dont les cimes se balançaient au vent. Du fond du jardin s'élevaient

les deux cheminées blanches de la maison, d'où montait déjà de la fumée, se dissipant parmi les nuages.

Christophe se dressa sur ses étriers, retomba sur la selle et cingla le cheval de son fouet. Ils n'avaient plus qu'à traverser le bois de bouleaux pour atteindre la grand'route, ils approchaient de la lisière...

A ce moment Rafal arrêta son cheval avec un cri d'effroi.

Du milieu des arbres denses apparut le vieux Cedro, marchant dans la boue, droit sur les cavaliers. Ses joues étaient émaciées, les yeux enfoncés dans leurs orbites, les cheveux blancs en désordre tombaient en touffes de dessous son chapeau. Ses vêtements avaient été mis à la hâte, de travers. Marchant sans s'arrêter, le vieillard se traîna jusqu'au cou du cheval, jusqu'à l'étrier, où était le pied de son fils. Christophe le vit. La vieille main délicate, blanche et belle, glissa sans force sur l'étrivère sale, sur la tige éclaboussée de la botte. Sa tête se souleva avec effort et ses yeux pleins de larmes et de douleur cherchèrent à voir le visage de son enfant. Les lèvres, ces lèvres toujours souriantes, jamais altérées par la douleur, étaient à ce moment pleines de sanglots et d'un bredouillement édenté :

— Krzys, Krzys...

Ses épaules tressaillaient, ses mains tremblaient, comme si on les brûlait avec un fer ardent.

— Krzys, Krzys...

Ses pieds trépignaient sur place, se heurtant l'un contre l'autre. On voyait que bientôt il ne pourrait plus se tenir sur ses jambes, qu'il tomberait à terre comme brisé par le vent. Ses mains, avec des mouvements inconscients, s'efforçaient d'attirer son fils sur la route, se crispaient sur ses manches, ses poches...

— Je ferai appeler les valets... je te lierai... je t'enfermerai... balbutiaient ses lèvres.

Christophe laissa échapper de ses mains la bride d'un geste lent et comme égaré. Une pâleur mortelle couvrit son visage.

Les yeux à demi fermés, la bouche opiniâtre, il se pencha lentement, saisit les mains de son père, comme s'il voulait lier ces mains douloureuses et les serrer à jamais. Il les souleva toutes les deux et les appuya contre son cœur en gémissant. Leurs têtes se rapprochèrent, leurs souffles se mêlèrent et

leurs corps sans force s'attirèrent avec une violence silencieuse.

Il sembla à Rafal que cet instant n'aurait jamais de fin. Il était sûr que tout était perdu.

Mais soudain Christophe revint à lui et tressaillit. Ses yeux s'ouvrirent tout grands et une expression effrayante de résolution transforma sa figure en un masque de fer. D'un mouvement décidé il repoussa les bras ouverts de son père, soupira, cingla son cheval d'un coup terrible. Les deux coursiers se cabrèrent, bondirent sur place et s'élancèrent en avant.

Christophe ne cessait de frapper son cheval. Ils volaient en avant avec un bruit de sabots sourd et pesant, penchés sur leurs selles, cherchant à devancer le vent. Des tourbillons de neige s'engouffraient dans leurs gorges pleines de sanglots... Ils allaient toujours plus vite... plus vite... Ils se plongeaient dans la brume lointaine, dans le brouillard sans limites, dans le vent sifflant.

Jaz.

De vieux amis et des parents de Stéfan Trepka aidèrent Cedro ainsi que son ami à obtenir des passeports pour Vienne, où ils allaient soi-disant pour le carnaval. Les visites fréquentes de Christophe à la capitale du Danube, marquées par les visas de ses anciens passeports, le loyalisme connu de son père et d'autres circonstances encore, facilitèrent cette tâche. Il y eut plus de difficultés pour le passeport d'Olbromski, mais elles furent également surmontées grâce, à dire vrai, à une substitution. Rafal portait maintenant un autre nom. Les amis se procurèrent des habits de drap vert, car ils savaient qu'ils n'en trouveraient pas dans le « pays Polonais », sur l'autre rive de la Vistule et de la Pilica. Ils louèrent un traîneau jusqu'au premier relais qui, selon le plan secret fixé d'avance, devait se trouver sur la Vistule, dans une propriété nommée Jaz et, l'avant-veille de Noël, ils se mirent en route.

Les personnes qui s'étaient occupées d'eux avaient choisi plusieurs points où le passage de la frontière paraissait être le plus praticable. Le premier endroit indiqué dans cette liste était Jaz, la propriété du chambellan Olowski. Le choix de

l'endroit aurait été parfaitement indifférent aux conspirateurs, si Rafal n'avait appris d'un certain petit-maître, cousin de Trepka, que la femme de cet Olowski était une sœur du prince Jean Gintult de Grudno. Cela l'émut quelque peu. Machinalement, sans intention consciente de suivre cette piste, il fit en sorte qu'ils se dirigèrent en premier lieu vers Jaz pour y essayer d'abord de franchir la frontière. Cela l'intéressait de voir une figure qu'il n'avait pas vue depuis si longtemps, mais la pensée de rencontrer l'une ou l'autre des petites princesses ne l'émouvait guère... Les deux jeunes gens avaient l'air fort élégants dans leurs fracs viennois des plus à la mode et leurs pantalons collants, auxquels il ne manquait que des galons et des passe-poils pour les transformer en uniformes d'artilleurs.

C'étaient des uniformes précieux ! Des rouleaux de ducats avaient été habilement cousus dans chacun d'eux. Des stylets et de petits pistolets étaient cachés dans leur sein. En revanche, leurs chapeaux et leurs fourrures élégantes leur donnaient l'aspect de jeunes mondains légers, joyeux et débauchés, cherchant à s'amuser.

A la veille de Noël, vers le soir, ils arrivèrent à Jaz. Ils descendirent dans une auberge sur la grand'route. Un château de pierre, ou plutôt une grande maison sans ornements, récemment bâtie, se voyait sur une colline, entourée d'arbres, à une distance assez considérable de la Vistule. Olbromski examina en détail les environs et la nature du terrain sous prétexte de sollicitude pour les chevaux. Cedro, faisant semblant de vouloir passer la nuit à l'auberge, se mit, en qualité de voyageur venu de loin, à interroger l'aubergiste : qui habitait le château ? quel était son nom ? y avait-il des enfants ?... Il s'agissait d'endormir les soupçons. Cet entretien leur apprit la fâcheuse nouvelle qu'on venait d'envoyer à Jaz un détachement de dragons autrichiens avec un officier pour surveiller étroitement les rives de la Vistule. Les soldats, racontait l'aubergiste, avaient été logés dans le village situé au bord du fleuve même ; l'officier habitait aussi une chaumière de paysan et non pas au château. La patrouille était en liaison avec celle du village avoisinant. La nuit elle faisait brûler des feux tout le long de la frontière et veillait avec vigilance. Si quelqu'un s'appro-

chait du fleuve, de l'une ou de l'autre rive, on lui envoyait une balle sans autre avertissement. On pouvait en conclure que la Vistule qui séparait la Silésie, déjà occupée par les Français, de la Galicie, était sérieusement surveillée. Cedro, sans perdre sa mine tranquille, pleine d'indifférence superbe et de bonne humeur, comme si ces détails ne l'intéressaient guère, se mit à interroger l'aubergiste sur les propriétaires du château.

Il apprit que le seigneur lui-même s'amusait à ce moment à Vienne, mais qu'on l'attendait pour les fêtes ; que madame donnait un grand bal où s'assemblerait toute la société des environs et où était même invité l'officier commandant le détachement de dragons. Les amis débattirent à haute voix devant l'aubergiste et ses domestiques s'il ne leur fallait pas, à l'occasion de cette grande fête, rendre visite à la châtelaine et demander son hospitalité au moins pour le premier jour de Noël, du moment que leur voyage à Vienne coïncidait avec un jour pareil. Après de longues réflexions et considérations, ils décidèrent de se rendre sur-le-champ au château. Ils s'y dirigèrent à pied. Le jour tombait déjà lorsqu'ils pénétrèrent dans le parc.

Rafal se sentit soudain envahi par un sentiment d'inquiétude. Tout un monde évanoui, englouti, définitivement brisé au milieu des luttes de sa jeunesse se trouvait de nouveau à sa portée. Il n'aurait pas été plus ému si ç'avait été la petite princesse Elsbeth elle-même. Mais voir quelqu'un qui avait appartenu à cette époque merveilleuse de son adolescence lui donnait l'impression de se réveiller en hiver et de se voir soudain en pleine journée printanière. Sa curiosité montait de plus en plus... Après un temps, l'inquiétude, qui était presque du dégoût, se calma et il se sentit poussé en avant. Tantôt il désirait seulement s'assurer et fuir ensuite les souvenirs, tantôt il voulait persuader Christophe de ne pas entrer du tout... Toutefois, s'il avait dû réellement s'en retourner immédiatement, cela lui aurait porté un coup jusqu'au plus profond du cœur, comme si on lui eût arraché une jouissance promise.

Tandis qu'ils marchaient sans se presser entre des rangs d'arbres dénudés qui bruissaient au souffle du vent hivernal, Rafal demanda à son ami de sa voix la plus indifférente :

— Saurais-tu, par hasard, le prénom de Madame Olowska ?

— Le prénom ? Non. D'où aurais-je pu le savoir... Non, je ne le connais pas.

— Peut-être est-ce sa fête demain ?

— La Saint-Stéphane ? Je doute fort qu'une dame puisse être l'homonyme de notre Trepka.

— Ah, c'est vrai, c'est la Saint-Stéphane...

— Il me paraît, pour autant que je te connais, que tu es quelque peu troublé... Est-ce peut-être, comme Trepka l'avait prévu, la peur, apportée des quatre coins du monde, qui s'empare de toi ? Peut-être veux-tu t'en retourner ?

— Pour aucun trésor au monde... répliqua Rafal s'étirant paresseusement.

— Mais attends, je crois que je connais le nom de cette dame. Il faut de toute manière le savoir, cela peut nous servir. Il faut même que je prenne pour maxime de faire attention à tout, même aux détails les plus infimes.

— Choisis toutes les maximes qui te plaisent, mais dis-moi d'abord quel est le nom ?...

— Mais bien sûr... J'ai même pour elle un billet de recommandation de la part de ce petit-maître de cousin de Trepka.

— Montre-le moi.

Cedro tira d'un compartiment de son portefeuille un petit billet de papier jaune, plié d'une façon mystérieuse. Il essaya de lire l'adresse à la clarté tombante du jour. Tous les deux s'étaient penchés sur la lettre et Rafal fut le premier à déchiffrer : Madame, Madame Elisabeth d'Olowska.

Un frémissement glacial parcourut ses veines... Puis il se remit et reprit une apparence de tranquillité et de gaieté. Il leva les yeux vers le château, où des lumières commençaient à briller. L'entrée principale ornée d'un portique, dont ils s'étaient approchés, était hermétiquement close. Les marches du balcon étaient gelées et recouvertes de neige fraîchement tombée... Rafal se sentait maintenant calmé, plein d'une gaieté curieuse, presque de désenchantement. Il se laissait aller à la sensation mystique et attrayante que c'était le destin qui le conduisait, que cela devait être ainsi. Il était prévu qu'il viendrait ici, il lui semblait qu'il était un être fragile sur les épaules duquel s'appuyait une main glacée... Un trouble délicieux l'envahissait rapidement, lui coupant la respiration. Ils

contournèrent l'angle du château, cherchant une entrée et découvrirent enfin une porte latérale, ouverte à deux battants et conduisant à une antichambre obscure. Jetant des regards à droite et à gauche, ils aperçurent un vieux laquais sans livrée, qui sommeillait dans un coin. Celui-ci réveillé et ayant appris que les nouveaux-venus étaient de Cracovie et voulaient voir sa maîtresse, se mit à se trémousser, à s'excuser et les conduisit dans un petit salon, bien chauffé, dont les meubles pouvaient à peine être distingués à la lumière crépusculaire. Dans un coin, sur une petite armoire basse, de style moderne, tintait joyeusement une pendule, qui semblait n'être là que pour mesurer la durée des heures charmantes et pleines d'agrément de la vie. Le valet alluma quelques chandelles de cire, prit les deux cartes de visite portant les noms des visiteurs, ornées de merveilleuses vignettes gravées à la dernière mode par un artiste de Cracovie, et s'éloigna. Les flammes des chandelles, faibles d'abord, s'allongèrent, s'élargirent et remplirent le salon d'une lueur dorée.

Il semblait à Rafal qu'il était à Varsovie... Qu'il attendait Hélène de With, que... Voici qu'elle allait entrer, voici que... Est-ce possible ? Hélène de With... Le trouble de l'attente lui faisait perdre sa présence d'esprit et il murmurait à travers ses dents serrées, se parlant à lui-même du fond de son être :

— Tais-toi, tais-toi... Calme-toi...

Derrière les carreaux, que la gelée avait recouverts de petites plantes cristallines, bruissaient sourdement et sans trêve les branches des arbres. Christophe était assis pensif, la tête appuyée sur sa main et les yeux plongés dans la flamme des chandelles. Après quelque temps, l'attente se prolongeant par trop longtemps, il dit, en levant la tête :

— Que diable ! Personne ne vient...

Rafal tressaillit au son de la voix de son ami, qui le rappelait à la réalité, d'un autre monde où errait son âme. Machinalement il prit un album, relié en cuir, aux coins et au dos ornés de dorures élégantes. Il l'ouvrit et dès les premières pages il aperçut à l'aquarelle des vues de Grudno. Il tourna quelques feuillets et trouva « son allée ». L'artiste avait essayé de saisir et de fixer sur le papier l'éclat d'un vert vif passant jusqu'aux tons les plus sombres et de transmettre le charme indicible de sa mélancolie. Mais il n'avait évoqué que les lignes et

les couleurs et, quoique peintre de talent, son effort était resté impuissant et insuffisant. Mais pour un des spectateurs, cette vue réveilla le sentiment de la réalité, le souvenir vivant d'une époque disparue, d'un moment de jeunesse mort à jamais. Ce spectateur était Olbromski. Il oublia où il se trouvait. Son regard s'était noyé dans le dessin. Il revivait les jours merveilleux, lorsqu'après la mort de son frère il se sentait seul au monde, chassé de sa famille, lorsqu'au milieu de gens qui lui étaient complètement étrangers et nouveaux, il cherchait son propre chemin, se frayait une large route pour son âme.

— L'allée... murmurait-il, mon allée...

Au fond, dans le lointain brumeux du dessin, on voyait l'ouverture de la haie. C'est par là qu'il avait quitté le monde des merveilles pour entrer dans celui des réalités... Un sourire amer effleura ses lèvres. Christophe lui disait quelque chose. Il ne pouvait et ne voulait pas entendre ce qu'il disait. Il voulait recueillir de cette aquarelle, qu'il avait sous les yeux, tout ce qui se trouvait caché derrière le rideau des couleurs. Il était là comme un homme écoutant une mélodie favorite, qui éveille et tourmente son âme, qui remue et ranime son cœur pétrifié. Que n'aurait-il donné pour que ce dessin sans prix lui appartînt !

Christophe avait aussi trouvé sur la table quelque chose qui l'intéressait. Il y avait là plusieurs livres. Il ouvrit l'un d'eux à la page où était placé un signet brodé et se mit à lire, levant le livre à la hauteur de son nez, comme il en avait l'habitude. Le contenu lui parut si intéressant, que cherchant à voir plus clair, il se leva de sa place et penché sur la flamme de la chandelle, qui mettait en relief son profil, se plongea dans la lecture oubliant tout ce qui l'entourait. De temps à autre il se tournait vers Rafal pour lui faire part de ses propres pensées, qui passaient sur son front en un éclair subit.

A ce moment près des portières du salon se fit entendre un bruissement de soie. Le parquet craqua légèrement. Les amis n'y firent pas attention. Le bruissement se tut et le silence régna de nouveau. Seule, la petite pendule de marbre comptait gaiement les heures heureuses.

Bientôt Christophe n'y tint plus et s'écria :

— Ecoute ! écoute ! C'est phénoménal ! Je l'ai pensé mille fois... que dis-je !... cent mille fois...

— Quoi ? qu'as-tu pensé ? Ne crie pas !

— C'est ce que je pensais toujours !

— Mais quoi donc ?

— Ce sont mes propres pensées ! Rafal ! Si je pouvais trouver des paroles pour t'exprimer tout le bonheur et tout le tourment délicieux qu'on éprouve à entendre ses propres pensées confirmées, éclairées, tirées des ténèbres !

— Quelles sont donc ces pensées phénoménales ?

— On s'y retrouve soi-même. Il me semblait toujours que j'étais un sot de rêver à de pareilles choses, et il se trouve que lui l'a déjà dit depuis longtemps, que sa raison puissante a déjà embrassé toutes ces idées ! Comme il s'exprime ! Ecoute.. Oh, Rousseau, Rousseau !... Ecoute donc...

Il leva les yeux sur Rafal et abaissa brusquement le livre. Il tressaillit et, s'inclinant avec élégance, fit deux pas en arrière. Rafal, voyant sa confusion, se leva et se retourna.

La petite princesse Elsbeth était devant lui.

Non, non, ce n'était pas la petite princesse de naguère. Madame Olowska était une femme deux fois, trois fois, dix fois plus belle, mais ce n'était pas la petite princesse Elsbeth. C'était une beauté de vingt-cinq ans, magnifique et épanouie, comme la plus belle fleur de la fin d'un printemps.

Rafal ne pouvait pas se remettre, ne pouvait pas rassasier sa vue d'un tel changement, d'une telle transformation d'une beauté enivrante en une autre encore plus enivrante. Madame Olowska était vêtue d'une tunique élégante, couleur brique, qui n'atteignait pas jusqu'à ses genoux et d'une courte robe blanche. Elle avait jeté sur son cou et ses épaules découvertes un châle vert richement brodé.

Sa coiffure était changée : des boucles ombrageaient sa figure et un lourd chignon était tordu sur sa nuque.

Avant de répondre au salut des visiteurs, elle les mesura d'un regard quelque peu hautain quoique plein de finesse.

Puis, se tournant aimablement vers Christophe, elle le salua en disant :

— Je suis heureuse de vous souhaiter la bienvenue, monsieur...

Le salut qu'elle accorda à Rafal fut autre, mais également différent de celui de Grudno.

Elle se souvint en quelques mots qu'elle avait eu le plaisir de rencontrer le jeune homme avant. En écoutant cette voix et en regardant cette charmante figure, Olbromski comptait les instants qui les séparaient encore du départ. Il se consolait, se disant qu'il n'en restait plus beaucoup. Un poids inaccoutumé lui pesait sur le cœur. Il baissa les yeux et pendant que Christophe amusait la maîtresse de maison par sa conversation enjouée, il s'enfonça dans de sombres réflexions. Dans ce triste chaos une pensée lui apporta soudain quelque consolation.

— J'irai à la guerre, et ce sera fini ! Je deviendrai un vrai soldat ! Je m'en moque. Le lancier est son propre maître et sa lance est la plus belle des armes !

Il leva les yeux avec son ancienne arrogance de Grudno et rencontra le regard de Madame Olowska.

Ce regard n'était pas celui de jadis. Les beaux yeux calmes et hardis, qui le regardèrent longuement, étaient les mêmes et pourtant différents. Ils n'étaient pas assombris, ne cachaient pas dans un nuage le feu de l'âme, ne se voilaient pas non plus de la brume de la réserve pour dissimuler les sentiments qui l'envahissaient. Non ! aujourd'hui leur regard était pénétrant et agressif. Parfois un éclat sauvage et menaçant les traversait comme un éclair dans un nuage. Les sourires pour Cedro semblaient inépuisables et des paroles aimables et pleines de bonté tombaient des lèvres.

— J'ai été prévenue, disait-elle, de votre projet, messieurs, et tout s'arrangeait à merveille, mais voici qu'un obstacle inattendu s'est présenté... Quel dommage... fit-elle machinalement en lisant le billet du cousin de Trepka. Il y a des troupes au village. Il y en a aussi dans le village voisin. Il y en a tant, de véritables hordes... Elles sont si près l'une de l'autre qu'elles pourraient se toucher du doigt. Ils allument des feux toute la nuit durant et crient si fort qu'ils vous empêchent de dormir.

— Oui, nous avons entendu parler de leur arrivée en venant ici... dit Cedro, en s'inclinant.

— Et cela ne vous détourne pas, messieurs, de votre dangereux projet ?

— Pas le moins du monde !

— En vérité... c'est chevaleresque. Votre courage... me ravit.

A ces mots elle jeta à Rafal un regard moqueur et provocant.. Après un moment elle dit :

— Si c'est ainsi, il faut aller de l'avant...

— Madame...

— Chose promise, chose due. Mais je vous préviens qu'à présent l'affaire est périlleuse. Les autorités ne badinent pas avec les transfuges. J'ai entendu dire aux personnes les plus dignes de foi, qu'on leur met tout simplement une corde au cou et qu'on les pend à une poutre dans la première grange venue.

— Nous avons eu l'occasion d'observer les procédés autrichiens, fit Rafal avec un salut inconscient.

— Des pendus à un soliveau dans une grange ?

— Non, les gibets.

— Pour comble de malheur mon mari n'est pas rentré de Vienne... Il aurait dû déjà être ici... Quoiqu'il ne nous eût été d'aucune utilité dans cette entreprise, car cela ne s'accorderait pas avec ses principes.

— Jusqu'à présent il n'a pas reconnu Napoléon pour empereur... ajouta-t-elle avec un sourire ironique à peine visible. Non, mais en cas de quelque contretemps on aurait pu tirer profit de quelques-unes de ses nombreuses relations et de son influence, que moi...

— Que madame daigne être parfaitement sincère avec nous... fit Cedro. Si notre passage ici peut lui causer le moindre désagrément...

— Oh non, non. J'aime lutter avec des difficultés et j'aime ce genre de désagréments. Il faut bien au moins une fois, à Noël, éprouver quelque émotion. Sans ce remède notre vie s'éteindrait, et notre sang s'arrêterait de couler.

— Est-il si rare ici d'éprouver quelque émotion ?

— Il est toujours difficile aux femmes, non seulement dans ce pays, mais partout ailleurs, de ressentir les troubles qui ébranlent le monde entier. J'ai déjà fait maintes recommandations et indications au mandataire de mon mari, qui s'est chargé de mener cette affaire à bonne fin. Voici le plan qu'on a élaboré : pour la Saint-Stéphane on a arrangé ici une réception et un bal. Vous, messieurs, en qualité de voyageurs, vous vous amuserez ici aux fêtes et danserez avec entrain. Mais dans

la nuit, sortis doucement, sans un instant d'hésitation ou de retard, vous suivrez le guide et traverserez la nuit, en bateau, la Vistule... Cela vous convient-il ?

— Oh, Madame... s'écria Cedro, en se levant du fauteuil.

— N'en parlons pas, tant que l'affaire n'est pas faite. La Vistule n'est pas large en cet endroit, mais on ne peut pas la franchir d'un seul bond.

— Pour nous c'est comme si nous étions déjà sur l'autre rive. Demain matin la guerre va commencer ! s'écria-t-il, en se penchant vers Rafal avec son sourire enthousiaste, large et enfantin.

— Est-ce vous, monsieur, qui, comme je l'ai entendu dire, avez joué un tout autre rôle à Vienne, et qui vous lancez sur le champ glissant de la perfide Bellone ! Sans pitié ni scrupule abandonner un empereur pour un autre...

— Madame ! je suis bien étonné que vous ayez entendu parler de moi à Vienne... Il y a là plus d'exagération que de vérité et en ce qui concerne l'empereur, je n'en adore qu'un seul. Vive l'empereur !

— J'ai entendu parler de vos succès viennois par mon mari, qui sait tout ce qui se passe à Vienne, ce que disent les grincements des serrures, le bruissement des fracs, le frôlement d'une pantoufle. Peut-être est-ce le camarade de monsieur qui l'a entraîné sur-le-champ de la gloire ? demanda-t-elle après un moment d'attente.

— Vraiment je ne sais pas. Il me semble que la même étincelle nous a allumés tous deux. Au delà de la Pilica tout le pays s'est mis en selle !

— Oui, je l'ai entendu dire. Lorsqu'il s'agit de monter à cheval, monsieur est toujours le premier ? dit la belle dame, se tournant vers Rafal.

— Oui... répondit celui-ci d'une voix ferme et étrange : il me semble que j'ai été créé pour le cheval.

Il éprouva une satisfaction profonde à prononcer ces paroles et à entendre le son sévère de sa voix. Il prit plaisir pour un moment à se plonger dans la contemplation de sa force. Il lui semblait que son âme grandissait et se développait. Il n'était plus un jeune gars de petite noblesse qu'on regardait de haut en bas. Il leva les yeux avec hardiesse, ne transigeant avec sa

raideur et son arrogance soldatesque qu'autant qu'il fallait pour respecter les usages des salons, mais sans une ombre de son ancienne timidité.

Par une sorte d'étrange intuition Madame Olowska parut pénétrer l'état de son âme. Elle se sentait vaincue. Dans ses gestes, sa manière de parler, l'inclination de sa tête lorsqu'elle se tournait vers lui pour écouter ce qu'il disait, perçait quelque chose comme du respect, une tendance à réparer une injustice. Cette manière d'être lui communiquait un charme inexprimable, quelque chose d'attirant, de beau, de naturel, sans la moindre contrainte, ni calcul. Ses yeux avaient une douceur indicible.

Rafal s'y abandonna tant qu'il était permis. Imperceptiblement il succomba à l'empire dangereux de ces yeux, qui paraissaient soumis et timides. Les instants durant lesquels il n'était pas en état d'arracher son regard des arcs de ces paupières, ombragées par la noirceur bleuâtre des beaux cils, de ces yeux où se voyait tout le charme du ciel matinal et du printemps fleuri, ces instants se prolongeaient de plus en plus.

La belle jeune femme, qui à plusieurs reprises attacha sur lui un long regard, dut remarquer combien l'expression de sa figure s'était altérée.

Le valet entra et tira les lourds rideaux des fenêtres. De derrière les carreaux et les portières le grondement du vent parvenait plus étouffé, doux comme une invitation, un souffle, un léger applaudissement. L'éclat des chandelles emplit le petit salon d'une délicieuse clarté dorée. Un autre valet entra et fit savoir à sa maîtresse que l'intendant était là. Elle ordonna de le faire entrer. Bientôt apparut un homme de haute taille, en costume polonais, avec des moustaches blondes comme de la paille. Il avait une figure opiniâtre, grasse, rougie par le vent, des yeux saillants et pleins de feu. Il respirait bruyamment, sans grand égard pour son entourage, comme s'il était aux champs.

— Monsieur Kalwicki, notre cher protecteur, dit madame Olowska. Et ceux-ci sont deux traîtres. Dois-je dire leurs noms ?

— Il suffit qu'ils soient Polonais ; ils n'ont pas mauvaise mine... A quoi bon savoir leurs noms ? fit l'homme aux moustaches en reprenant haleine. Si on me met à la torture, il

me sera plus agréable de ne pas pouvoir trahir leurs noms et de donner ma parole d'honneur en toute sincérité.

— Nous sommes heureux de faire votre connaissance, monsieur, dit Cedro. Grâce à votre aide et protection...

— Ah bah ! mon aide ! On s'engourdit ici. Je suis fort heureux... de faire connaissance... J'y ai réfléchi déjà depuis hier soir lorsque madame m'a fait savoir, ha ! qu'elle voulait vous venir en aide, messieurs. Car il n'est pas facile d'avoir affaire à madame. Elle vous harasse, elle vous harcèle... Et ensuite fais comme bon te semble !... Obstin...

— Monsieur Kalwicki, monsieur Kalwicki, plus de discipline, s'il vous plaît !

— Je me tais. Je garderai ma langue captive derrière mes moustaches !

— Cachez-la encore plus loin, car je peux les couper et cela vous fera mal.

— Si madame n'y fait pas attention, nous pouvons être menacés de la corde. Nous pouvons nous empêtrer si profondément que non seulement nos bottes, mais nos pieds y resteront.

— Il n'y aura pas de mal, surtout si ce sont... ces bottes-là !

— Je voulais vous dire encore quelque chose...

— Je n'écoute plus rien...

— Je dois tout de même vous prier d'inviter ce petit officier à votre bal de la Saint-Stéphane.

— C'est une bonne idée. Je vous en félicite.

— Je crois aussi que c'est une bonne idée.

— Quoi encore, mon cher monsieur ? Mais brièvement, sans éloquence !

— Tout de suite, princesse ! Je dois encore ajouter qu'il faudra distribuer aux dragons quelques tonneaux de bière.

— Que monsieur les régale de bière...

— Les cheveux se dressent sur ma tête, madame, à la pensée que si monsieur arrive... que sera-ce alors ?

Tandis qu'ils échangeaient des propos à voix basse, madame Olowska s'éloigna d'eux. Elle remit machinalement à sa place un joli écran à la Psyché et soudain se trouva en face de Rafal. Ses yeux étaient baissés, un sourire merveilleux effleurait ses lèvres.

Elle leva doucement ses yeux bleus et les arrêta sur la figure

de son hôte. Le sourire ne quittait pas ses lèvres, mais devenait de plus en plus lumineux, plus spiritualisé. Ses narines frémissaient. Lorsque Cedro prit le vieux gentilhomme sous le bras et se mit à marcher avec lui de long en large par le petit salon, tout en causant avec animation, madame Olowska s'approcha encore d'un pas et, ne quittant pas Rafal des yeux, murmura entre ses dents serrées, de manière que lui seul pût l'entendre :

— Je cherche... la trace... de ma cravache...

Olbromski resta immobile, quoiqu'il tressaillît en entendant ces mots. Une flamme lui envahit la figure, le cou, le front. Ces paroles sonnèrent dans ses oreilles comme le sifflement d'une baguette d'acier. Le sang reflua vers son cœur.

Au moment où les deux causeurs s'approchaient de la table, madame Olowska ouvrit en souriant l'album de dessins et montrant à Rafal un paysage après l'autre, elle laissa tomber avec une indifférence aimable :

— Grudno.

Lorsqu'elle ouvrit la page avec la vue de l'allée, Rafal la retint plus longtemps et demanda :

— Peut-on savoir qui a fait ce dessin ?

— On le peut.

— Qui donc ?

— Celui-là même qui a peint tout l'album ; on voit...

— Qui donc ?

— C'est moi-même.

— Peut-on demander pour quelle raison a été choisie cette allée ? Il y avait des endroits beaucoup plus beaux à Grudno.

— Parce que c'était mon coin favori. Je m'y promenais le plus souvent.

— Ah !...

Au souper qui fut servi dans une des pièces voisines, Rafal se trouva à côté du vieil intendant et dut se laisser aller avec lui à de longs discours *de omni re scibili*. Pendant ce temps la maîtresse de maison causait avec Christophe avec vivacité et enjouement comme s'ils étaient amis de longue date. Rafal entendait tout cet entretien. Il étouffa sa jalousie rageuse avec une volonté impitoyable, il la chassa jusqu'aux profondeurs de son être. Une seule fois la pensée le transperça, froide

comme le fer : « J'étoufferai ce blanc-bec ! » Ensuite il put causer plus librement. Pas pour une minute, pas pour un seul instant cette tête de reine, couronnée de la splendeur de ses tresses, ne se tourna vers lui. Pas une fois son regard ne tomba sur lui. Il sentit maintenant pour la première fois que c'était toujours la même petite princesse Elsbeth, qui l'avait abreuvé de tourments innombrables et dont il s'était néanmoins délivré.

La même. Elle le voit et elle ne le voit pas, elle l'écoute et elle ne l'écoute pas, elle sait qu'il est là et elle ne le sait pas... Le voilà de nouveau revenu à son point de départ, après avoir parcouru un si long chemin. Il s'étonnait, en y songeant, de la suite inévitable des événements, des lois qui régissent les ténèbres. L'avidité inassouvie de ses tourments de naguère s'éveillait dans son cœur comme un orage grondant. Il les appelait, il les attirait volontairement à lui. Comme naguère il épiait de dessous ses paupières, à l'ombre de ses cils, le charme de cette figure et le mystère de ce sein merveilleux. Ses yeux s'en revenaient de ces espionnages presque avec désespoir, s'étant assurés que cette beauté loin de s'atténuer s'etait accrue et était devenue parfaite. Pour comble de malheur elle connaissait maintenant son pouvoir et s'en servait comme un guerrier de son épée.

Tout ceci plongea son esprit dans une confusion si grande, qu'il pouvait à peine répondre avec quelque précision aux questions de l'intendant. Lorsqu'il regardait cette femme, le feu intérieur qui le brûlait et qu'aucun effort ne pouvait éteindre lui jaillissait des yeux. L'indifférence de Madame Olowska le rendait fou. Il fut heureux de se lever de table et de pouvoir quelque temps après se retirer. Il suivit d'un air égaré le laquais par les escaliers, les salons et se trouva enfin dans une petite chambre bien chauffée. La chambre voisine fut assignée à Christophe. Rafal se dévêtit et se jeta sur son lit. Il s'endormit immédiatement. S'éveillant tard dans la nuit, il se leva sur son séant.

Une guirlande de pensées embaumées l'environna. Il songeait qu'il était dans la même maison que la princesse Elsbeth, qu'après tant d'années il la voyait cent fois plus belle qu'elle ne l'avait été, mais plus redoutable encore dans sa beauté. Cette pensée rôdait autour de son chevet comme Satan, à pas de loup.

Variée, multiforme, il ne pouvait l'embrasser d'un seul coup d'œil. A chaque instant elle changeait d'aspect, faisant miroiter sa surface de mille facettes. Elle était en même temps une tentation enchanteresse, suggérant des images si vivantes, qu'il voyait devant ses lèvres enflammées la beauté immortelle de ces yeux, approchait sa bouche de la sienne et effleurait de ses mains avides ces belles épaules nues.

Il entendit la respiration de Christophe endormi et fut secoué à nouveau d'une fièvre de haine. Il se souvint du rire joyeux de son ami, de ses regards enivrés, qu'il avait observés quelques heures auparavant. Elle lui avait montré de la faveur. Cette soirée-là avait été le moment de son triomphe. Qui sait s'il ne triompherait pas demain, après-demain ? Si cela était !... Une pensée soudaine le poussa hors du lit... Qu'y avait-il là de difficile ? Rien de plus opportun. Ils sortiront dans la nuit. Ils se lanceront dans les détours près du fleuve. Une balle droit dans l'oreille de ce sot, le cadavre jeté à l'eau disparaîtrait sous la glace. Ensuite, revenir... Oh, même à l'instant, il n'y aurait aucune difficulté à saisir ce blanc-bec à la gorge, à lui faire perdre le souffle à jamais. Au prix d'une seule étreinte, d'un seul instant à deux, que n'aurait-il pas fait ! Au prix d'un seul de ces sourires dont Christophe avait été comblé aujourd'hui !

Il se mit doucement à gratter le gel nocturne sur le carreau et jeta un coup d'œil dehors. La lune apparaissait graduellement de derrière les nuages qui fuyaient rapidement. Au loin, derrière les cimes nues des arbres du parc, le fleuve tantôt scintillait de toutes les couleurs au clair de la lune, tantôt s'éteignait dans l'ombre. Sur ses rives brillaient çà et là des feux mourants ; de longues bandes de lumière s'étendaient à la surface de l'eau. Rafal ricana en voyant ces feux. C'est là qu'il irait... Parmi ces feux... Mille fusils viseront celui qui voudra retourner à cette maison. Il le fera exprès pour ne plus pouvoir retourner. Jamais plus ! Il rit de nouveau. Le plus pauvre gars a le droit de vivre près de cet endroit de délices, chaque chien peut poser sa tête sur ce seuil, excepté lui, qui aurait payé ce droit de la moitié de sa vie, non, en vérité, de toute sa vie !

Plongé dans le tourbillon et la folie de l'amour, aveuglé par

son éclat, son épouvante et ses élans indomptés, il se mit à marcher par sa chambre à pas silencieux, désordonnés et fous.

La nuit et la matinée.

L'orchestre installé dans la galerie accordait ses instruments. Du fond du vestibule paraissaient d'instant en instant de nouveaux personnages qui montaient lentement par l'escalier de marbre. Des bruissements de soie, des parfums s'élevaient d'en bas. La rumeur des conversations...

Des milliers de chandelles de cire faisaient étinceler les colonnes de marbre foncé, qui soutenaient le plafond du magnifique vestibule. Près d'une de ces colonnes se tenait Monsieur Olowski, un homme jeune encore, à la figure belle, délicate et fine. Ses yeux bleus étaient enfoncés sous un front pâle et son sourire forcé glissait de dessus son visage comme un masque aux courts instants de répit entre deux compliments, entre les mots d'accueil à un nouveau-venu.

Près d'une autre colonne se tenait Kalwicki dans le plus beau de ses kontusz ; plus bas, sur le palier un laquais saluait chaque couple qui entrait et d'un geste pompeux lui indiquait le maître de la maison. Kalwicki attendait l'officier qu'il avait amené lui-même et conduit dans une chambre pour qu'il pût s'y reposer et s'habiller. Enfin il apparut. Il monta vite dans son demi-frac étincelant d'épaulettes et d'ornements, enflant fièrement ses lèvres. Le laquais s'inclina devant lui deux fois plus bas et, en se rangeant de côté, le précéda de quelques marches pour que l'Allemand ne pût se tromper en saluant le maître de la maison. Kalwicki moitié en polonais, moitié en latin, et Olowski, en excellent allemand, lui souhaitèrent la bienvenue avec force égards et compliments et le conduisirent au salon.

Des canapés et des fauteuils placés le long des murs étaient déjà occupés par les plus jolies femmes des environs. Près des portes des salons voisins se pressaient des foules de danseurs. Le milieu de la salle était vide. Non loin de l'entrée Madame Olowska accueillait les nouveaux-venus.

Ses cheveux, coiffés, ce jour-là, d'une manière ravissante, étaient entourés de deux rameaux de laurier. Son cou et ses épaules se détachaient entre ses manches bouffantes. Une robe légère et superbe de gaze rayée de satin couleur d'onde, le devant garni de roses, descendait jusqu'aux chevilles et était entourée en bas d'une guirlande de feuilles de camélias. De longs gants recouvraient ses bras jusqu'au coude. Un bouquet de violettes de Parme frémissait comme vivant dans sa ceinture sous sa gorge découverte. Le lieutenant, en entrant, s'inclina devant elle avec l'élégance d'unViennois ; elle le reçut tout aussi aimablement que son mari. Prenant son bras, elle se dirigea avec lui par le milieu du salon vers un groupe d'invités importants et le leur présenta.

Un moment après ses souliers de satin glissèrent vers l'entrée principale, ouverte à deux battants.

Près de la porte du salon d'en face, dans un groupe de jeunes gens se trouvaient Cedro et Olbromski. Apercevant l'Allemand, ils comprirent que le drame avait commencé. Cette vue produisit sur Cedro l'effet d'un stimulant, sur Rafal celui d'un coup de poignard.

Il fallait se décider promptement. Dans le courant de ces deux jours la figure de Rafal avait maigri et ses yeux flambaient d'un éclat dangereux. De moment en moment son amour passionné, fou et avide grandissait, poussé à outrance par la crainte de le perdre. Il ne ressentait ni joie, ni ravissement à contempler la belle maîtresse de la maison, mais uniquement un désespoir douloureux et écrasant. Il allait mettre tout son enjeu sur une seule carte. Il fallait décider d'une manière ou d'une autre de tout son avenir. Il ne dormait pas la nuit et dans la journée il cherchait, cherchait... cherchait une rencontre. Le château était continuellement plein de monde, de nouveaux arrivés, de voisins, qu'il aurait tous déchirés et écartelés avec-joie,comme ses plus mortels ennemis. Il devait continuellement causer, saluer, faire ses adieux, cacher son espionnage et ce qui était pis, il fallait rire. Il riait quelquefois d'une manière si étrange que ses interlocuteurs en avaient froid dans le dos. Quelquefois il la voyait de loin, dans la foule. Alors ses lèvres murmuraient presque à haute voix des paroles d'adoration, de ravissement et de tendresse, ou bien de sourds et terribles jurons qui étaient

restés dans ses oreilles et dans son cœur depuis le donjon du château d'Orawa. Souvent dans sa folie, inconsciemment, il se frayait un passage jusqu'à elle pour savoir enfin où il en était... Mais lorsqu'il s'approchait d'elle, et l'entendait causer gaiement, délicieusement, avec coquetterie, il s'éloignait le cœur transpercé par son rire.

C'est ainsi qu'il avait passé ces deux jours de fête.

Il était là maintenant dans la foule, habillé à la dernière mode et ne quittant pas des yeux son idole.

Qu'elle était belle !

Sa tête était pareille à un camée, gravé de la main d'un Grec dans de l'onyx blanc. Ses cheveux pris dans deux rameaux de laurier retombaient en boucles dorées. Ses sourcils noirs se rapprochant l'un de l'autre, semblaient vouloir s'unir dans un baiser. La rougeur tendre de ses joues était pareille à l'éclat des cimes neigeuses illuminées par l'aube matinale. Jamais bouche ne s'entr'ouvrit plus délicieusement.

A cet instant Rafal sentit qu'il ne partirait pas pour la campagne projetée au delà de la Vistule. Il en éprouva un grand soulagement. Un poids lui tomba du cœur. Il n'avait que quelques heures encore à la voir, et ensuite la perdre à jamais ? Quelle sottise sans bornes ! Jamais ! Il resterait ici à tout prix. Il exécuterait maintenant ce qui lui était venu alors à l'esprit dans la nuit. Il feindrait d'avoir la fièvre, d'être malade, mourant. Après les fêtes il retournerait à Cracovie. De là il reviendrait ici. Il inventerait quelque prétexte pour Kalwicki, pour Olowski, il affermerait une métairie. Il errerait ici par les champs. Il y viendrait en revenant de la chasse, pour voir l'intendant. Des champs on apercevait le château. Il voyait son avenir, ses jours et ses nuits, ses espionnages et ses aventures, comme sur la paume de sa main.

Mais comment s'entendre avec Christophe ? Qui sait s'il ne resterait pas aussi ? On expliquerait à Trepka tous les obstacles... N'était-ce pas en vérité une folie que d'aller mettre sa tête droit dans un nœud coulant ? N'était-il pas mieux de travailler dans les champs, comme Dieu l'avait ordonné, au lieu de chercher l'aventure et une mort certaine. Certes il y aurait un peu de honte, de chuchotements et de railleries, on jaserait et on les montrerait du doigt... mais on oublierait bientôt,

C'en est toujours ainsi. Ceux qui vous montrent du doigt auraient été les premiers à faire le plongeon.

Mais comment entamer la conversation avec ce sot de Christophe ? Comment prononcer les premiers mots après ces jours et ces nuits d'éloignement et de rage ? Il frémit et cacha un bâillement nerveux. Il étendit sa main aux doigts rigides pour attirer à lui Christophe... Cedro se tenait tout droit, examinant de ses yeux myopes l'officier autrichien. La main de Rafal se posa sur l'épaule de son camarade et sa bouche grimaçante laissa tomber :

— Krzys... as-tu peur ?

Celui-ci frissonna comme si un glaçon avait effleuré son corps nu.

— Je n'ai pas peur ! dit-il tout comme un enfant surpris en flagrant délit de mensonge.

— Et moi...

— Qu'as-tu ?

— Je croyais que tu avais peur.

— Il aurait mieux valu prier Dieu pour le succès de cette nuit au lieu de me tourmenter et de m'affaiblir.

— Sot... lui murmura Rafal à l'oreille.

— Il faut attendre, pensa-t-il, j'ai encore le temps.

Un éclair de génie traversa son esprit. Au moment du départ il se cacherait dans le château et laisserait passer le moment favorable. Il ferait semblant d'avoir été gris. Un homme ivre n'est pas responsable de ses actions et n'en perd pas son honneur. Il sortirait de sa cachette lorsqu'il serait déjà trop tard, à l'aube. Si Christophe en a envie, il peut partir seul. Qu'il aille, qu'il passe heureusement la Vistule grâce à ses prières,ou qu'il crève, percé de la balle d'un dragon ! Qu'il aille à tous les diables !... ha, ha !... Il a assez eu à supporter de sourires moqueurs et de demi-mots.

Il éprouva de nouveau une profonde satisfaction. Il sentit sur son front le souffle d'un avenir plein de délices. Une suite de jours riants s'étendait devant lui.

A ce moment l'orchestre se mit à jouer la polonaise. Ses sons hautains et majestueux emportèrent sur leurs ailes les nouvelles décisions de Rafal. Il flottait dans un monde de bonheur recouvré, de clarté éblouissante. Comme dans un rêve, il voyait les couples défiler dans une marche élégante et grave,

faisant le tour de la salle. Un vieux seigneur marchait en tête avec Madame Olowska, tantôt apparaissant, tantôt disparaissant dans les salles voisines. Des épaules et des gorges découvertes, des chevelures ornées de perles et de rubans, d'étincelantes pierreries, le bruissement et le miroitement du satin, l'éclat des diamants, les parfums, le charme des regards et des sourires et la musique, passaient devant lui en flots enchanteurs. Un couple après l'autre défilait sous ses yeux...Voici une jeune fille avec un oiseau de paradis dans les cheveux... ensuite le bruissement d'une robe garnie de fourrure de Moscovie, des dames coiffées de toques de gaze argentée, de turbans à pointe mameluck, des châles du Levant et de l'Egypte.

La polonaise à peine finie, une valse mélodieuse emporta dans son tourbillon toute la jeunesse. Rafal désirait ardemment danser avec Madame Elsbeth, mais cette heureuse chance ne lui fut pas accordée par le sort. Ou il y avait toujours quelqu'un d'autre qui dansait avec elle, ou bien elle disparaissait pour accomplir quelque devoir de maîtresse de maison. Il dansait alors avec n'importe quelle dame, la plus proche, pour ne pas rester seul. Une seule fois il réussit à traverser la salle son trésor entre ses bras. A cet instant aucune parole, aucune pensée ne surgit dans son cerveau. Malgré tous ses efforts, pas un seul mot ne put franchir ses lèvres. Il se taisait, les dents serrées.

Minuit sonna et Christophe se mit à chercher de plus en plus souvent son compagnon des yeux. Les coups de l'horloge résonnèrent dans le cœur, la tête, la moelle de Rafal. Le jeune homme qui dirigeait les danses annonça la nouvelle *country dance*, à laquelle presque toute la société prit part. Malgré tous ses efforts Rafal ne put avoir madame Elsbeth pour partenaire. L'heureux destin le lui accorda à la danse suivante, aux « lanciers ». Il connaissait cette danse déjà depuis Varsovie et savait qu'en dansant vis-à-vis d'elle, il pourrait avoir l'occasion de la tenir dans ses bras. Fermant les yeux, il rêva à ce moment.

Oh ! s'il avait pu lui confesser les tourments de son âme ! Partir, et partir sans mot dire ! Il causait avec sa danseuse, déversant sur elle un torrent de paroles gaies, charmantes, railleuses, irréfléchies. Il l'amusait en étourdi joyeux, se moquant d'elle en même temps, avec des yeux pleins d'aversion et de mépris, et l'accablant à part soi des noms les plus injurieux. Au

milieu des torrents de phrases adressées à sa danseuse, il rêvait à l'autre, fille du jour et de la nuit. La danse commença. A la première figure, lorsqu'ils restèrent seuls, Madame Olowska et lui, elle lui dit tout bas :

— Dans une heure ou deux...

— Plaît-il, princesse ? murmura-t-il, les lèvres blanches.

— C'est inhospitalier ce que je vais dire... Dans quelques moments vous aurez à partir.

— Je préférerais mourir ici.

La danse gracieuse et grave les sépara. Elle s'éloigna en s'inclinant, un sourire éclairant sa figure divine ! Seulement une légère rougeur... Bientôt la danse la lui rendit. Alors du fond d'un cœur qui se tordait dans ses liens, il murmura :

— Princesse...

— Plaît-il ?...

— Princesse...

— Je ne suis plus la petite princesse, monsieur. Il y a longtemps que ces temps sont passés...

— Les temps sont passés, mais mon tourment...

— Qu'avez-vous, monsieur ?

— Je vous aime... Mortellement, à en perdre mon âme ! Je meurs de douleur à cause de vous... petite princesse !

Elle lui fit un salut gracieux, une révérence pleine de charme, comme l'exigeait la danse et le laissa là avec la danseuse qu'il s'était choisie. Il dansait d'un pas glissant, un sourire sur ses lèvres comprimées. Un nuage lui couvrait les yeux, le sang se glaçait dans ses veines. Il lui semblait que l'instant où il pourrait de nouveau toucher sa main n'arriverait jamais. Les lumières semblaient s'éteindre, la musique s'assourdir, les autres danseurs paraissaient immobiles tout autour. La minute d'attente s'écoula. Elle avait contenu des centaines de siècles. Sa danseuse lui dit quelque chose, et il lui répondit gaiement.

Enfin...

Il la reconnut au nuage bleuâtre dont pour lui elle était toujours environnée. Il la reconnut au parfum de ses cheveux, au bruissement de sa robe. Il voyait ses pieds chaussés de satin blanc avec des rubans blancs croisés... Voilà qu'il tient sa main dans la sienne, immobile, douce, timide et fine, comme un bouquet de réséda. Ses yeux ne peuvent pas encore embras-

ser tout son aspect en entier. Ce n'est que son âme qui s'en imprègne, comme une fleur de l'humidité de la nuit.

La voilà qui lui dit si doucement, plus doucement que le bruissement de la soie :

— Je n'aurais pas dû...

— Plaît-il, princesse ?

— Je n'aurais pas dû permettre que vous passiez ne fût-ce qu'un instant sous ce toit. Seules des considérations supérieures...

— Encore une heure ou deux... Ensuite je disparaîtrai et pour toujours.

— Ainsi soit-il.

— Et pas un mot de pitié...

— Il ose parler de pitié, l'insolent qui...

— Madame, madame... Je vous aimais au-dessus de tout dans ma vie... C'est pour cela... Je voulais seulement dire...

— C'est déjà fait.

Elle s'éloigna de nouveau. Le son de ces paroles lui troubla les sens comme une fumée odorante. « C'est déjà fait ». Que pouvaient signifier ces paroles ? Que voulait-elle dire ! Il déploya toutes les forces de sa raison pour comprendre. Mais avant qu'il se l'eût quelque peu expliqué, elle s'était déjà de nouveau rapprochée de lui dans le va-et-vient de la danse. A l'instant où ils furent de nouveau seuls, elle dit :

— Jamais monsieur vous ne reviendrez plus ici ? Vous l'avez promis vous-même ?

— Oui, je l'ai promis.

— Vous le garantissez sur votre honneur ?

— Au plus vite, au plus vite je m'en vais !

— Jamais vous ne ferez rien pour me voir ?

Il garda le silence.

— Dites donc quelque chose...

— Je ne puis pas le garantir. Si je reste en vie, je ferai tout mon possible pour revoir en secret ces lieux. Mais personne n'en saura jamais rien.

— Jurez-moi, monsieur, que vous ne le ferez pas, et peut-être alors entendrez-vous quelque chose, qui...

— Je jure sur ma vie, sur mon honneur, sur ma réputation, que je ne le peux pas... Je vous aime...

— Taisez-vous...

Après un instant elle parla de nouveau :

— Ecoutez ce que je vais dire. J'aurais voulu pouvoir toujours me souvenir de mon allée de Grudno comme je l'ai fait jusqu'à présent. J'aurais voulu toujours de même... Je l'aime d'une passion singulière. J'y marchais le soir, méprisant jusqu'à la folie votre agression de brigand. J'y allais le soir contempler les ténèbres et y voir comme vivants tes yeux de loup fixés sur moi comme des crocs, tes lèvres avec leur sourire mourant, entendre mon cœur battre dans ma poitrine... comme maintenant...

— Encore un mot...

— J'allais seule soupirer dans l'obscurité déserte pour te voir essayer encore une fois de m'approcher, pour pouvoir te tuer non pas d'un coup de cravache, mais te tuer d'un seul coup de stylet dans ton cœur sauvage. Je l'avais toujours tout prêt.

— Oh ! sur-le-champ !... D'un coup !...

— A présent je ne le veux plus. C'est passé...

— Si vous me l'ordonnez, je me laisserai tuer ce matin, à l'aube, mais écoutez tout ce que j'ai à vous dire.

— Parlez plus doucement, monsieur. On nous regarde...

Un salut profond.

De nouveau il ne voit et n'entend rien. Il revient à lui, voyant qu'il faut danser une nouvelle figure. Il lui semblait depuis un instant qu'il était un tout autre homme. Il regardait tout autour avec un regard clair et serein et gardait dans son cœur une petite flamme de doux bonheur. Ils ne se rapprochèrent pas pendant les dernières figures. Seulement dans la dernière, lorsqu'ils restèrent un moment seuls, elle lui dit :

— Il y aura une gavotte. Vous la dansez ?

— Oui.

— Bien ?

— Bien.

— Très bien ?

— Je le crois.

— Invitez-moi à la danser avec vous.

— Princesse, accordez-moi un seul instant, avant que je parte d'ici, une seule minute de solitude, de vous à moi.

— Taisez-vous.

La danse se termina et il y eut un moment de repos. Rafal se retira dans une des salles voisines et se cacha dans la niche d'une fenêtre. Il était exténué comme si tous ses os avaient été brisés. Tout lui était indifférent, même ce qui venait de se passer un moment auparavant. Il savait seulement que les minutes qui s'écoulaient étaient les plus délicieuses de sa vie. Il ne revint à lui qu'au moment où il aperçut madame Olowska entourée de plusieurs personnes, hommes et femmes. Tous paraissaient solliciter d'elle quelque chose, et elle s'en défendait en riant de son rire argentin. Rafal s'approcha aussi et entendit qu'on la priait de danser avec un tambourin. Elle ne le voulait à aucun prix. Cela dura assez longtemps. Enfin Rafal se souvint de ce qu'elle lui avait recommandé. Il se fraya doucement un passage à travers la foule, s'inclina devant la maîtresse de la maison et la pria de danser plutôt avec lui une gavotte.

— Ah ! ceux-ci veulent que je danse avec un châle, ceux-là avec un tambourin et voilà monsieur qui veut... une gavotte. Non... trouvez-vous une autre danseuse.

— Malgré mes prières réitérées ?

— Je ne puis pas, et tout est dit.

Rafal n'en démordit pas, pria, insista.

Après de longues hésitations, que ne purent même pas en apparence vaincre les prières de monsieur Olowski, elle consentit enfin à danser une gavotte. La musique se mit à jouer.

Décrivant légèrement des lignes et des courbes incertaines comme si elle planait dans le pays des visions, faisant des révérences imprévues, pleines de la plus gracieuse dignité, et qui semblaient être le symbole de la pudeur et de la modestie, la danseuse pouvait être comparée à un luth, ou à une harpe créatrice d'une musique noble et belle. Il semblait véritablement qu'elle créait, qu'elle dansait pour la première fois de sa vie. Ses mouvements devenaient à chaque instant de plus en plus gracieux, comme de la musique qui aurait été silencieuse durant des siècles et qui maintenant arrachée du néant, faisait valoir devant tous la splendeur et la puissance de la beauté. D'après les règles de la danse ils pouvaient impunément et sans entraves s'unir dans des sourires d'amour, se plonger réciproquement les yeux dans les yeux. Chaque inclination

et chaque ondoiement des corps avait plus de signification, déclarait et manifestait plus d'amour qu'un sonnet dont les mots cachent des désirs.

Rafal avait à peine fait quelques élégantes glissades entre deux rapprochements, lorsqu'il entendit ces mots :

— Allez...

— Oh, madame...

D'un mouvement adorable elle parcourut tout le salon et revint vers lui, tenant des doigts la gaze de sa jupe. Un murmure...

— J'ai peur de vous...

— Je vous aime...

Un salut et un murmure :

— Allez...

Nouveau murmure :

— Par l'enfilade des salons...

Il devait maintenant s'éloigner d'elle et revenir, reculer et revenir de nouveau. Il écoutait, écoutait de toute son âme. Elle était près de lui et gardait le silence. Rien... excepté le battement de son propre cœur... Elle passa près de lui en silence. Enfin au moment où il s'y attendait le moins, où en proie à la folie il allait perdre son dernier espoir, il entendit de nouveau les paroles qui passaient à peine par les lèvres immobiles.

— Allez... chez vous...

Après un instant :

— De là vous irez...

Une série de révérences lentes et gracieuses au rythme de la musique et un doux murmure qui pénétrait cependant jusqu'à la moelle de ses os :

— Descendez par l'escalier... qui est... au bout du couloir.

— Ensuite ?

La musique change de caractère. La danse s'anime. Un sourire. Des yeux à demi clos. A travers les dents que l'émotion fait légèrement claquer :

— Il y aura une porte à demi ouverte...

Elle ne dit plus rien jusqu'à la fin. Les pupilles disparaissent derrière l'ombre des cils. La bouche a une expression douloureuse. Les cheveux dérangés par la danse forment autour de sa figure pâlie une orageuse auréole.

Rafal se faufila dans un groupe d'hommes et se posta près de l'entrée de la salle voisine. Il appuya sa nuque contre le chambranle lisse d'acajou et regarda au loin, les yeux grands ouverts. Christophe s'approcha de lui et dit :

— Sois prêt.

Rafal le regarda et sourit avec bonhomie. Il dit d'une voix calme et douce :

— Tu me plais beaucoup aujourd'hui.

— Toi, tu ne serais pas un mauvais maître de danse.

— Tu crois ?

— Oh, crois-moi. Tu aurais dû depuis longtemps entrer au ballet de Cracovie. Tu n'aurais pas eu à errer par les grand'routes.

— Tant que je m'en souviens, tu as été toujours méchant, monsieur Cedro. J'aime les traits d'esprit, et sans méchanceté il n'y a pas d'esprit. Je crains pour tes jours ce matin à l'aube. Sais-tu ce que je vais te dire : va au salon voisin et écris ton testament selon les règles de la procédure autrichienne. Tu peux, si cela te plaît, me nommer ton héritier principal.

— Je t'y inscrirai, mais pas aussi largement que ça... répliqua Cedro avec un sourire méchant. Le plus que je pourrais faire pour toi dans mon testament serait de te léguer ce frac que tu portes et dans lequel tu as fait preuve d'un art magistral dans la pirouette. Les souliers et les bas aussi...

— C'est drôle de voir un homme dont la jalousie a fêlé le cerveau !

— Oh, toi... murmura Cedro les dents serrées ; mais Rafal le repoussa d'un geste doux et débonnaire. De l'autre côté de la salle dans un fauteuil placé à l'écart était assise sa petite princesse, la tête appuyée contre la cheminée de marbre. Ils se regardèrent longuement, les yeux dans les yeux, dans un enchantement silencieux. Ils n'auraient pas pu dire combien de temps se passa de la sorte, ni ce qui se passait dans le reste du monde entier, ni au fond de leurs propres âmes. Ils ne savaient même pas que les minutes qui s'écoulaient emportaient dans leurs flots les plus délicieuses illusions du bonheur.

La musique se mit à jouer plus doucement et une jeune et jolie femme, s'avançant au milieu de la salle, se mit à danser la danse du châle. Elle voltigeait par la pièce, tenant étendu au-dessus de sa tête un châle bleu clair de cachemire. S'il lui arri-

vait en dansant de se placer sur le sentier doré de leurs regards fous d'amour, ils abaissaient pour un moment leurs paupières.

Enfin, lorsque la jeune beauté eut terminé sa danse, Rafal leva la tête. D'un pas libre, gracieux et souple, il traversa la salle sans faire attention à personne. Il passa par le couloir indiqué, l'escalier, le vestibule, un autre escalier.

Tout était désert et tranquille. Le bruit lointain assourdissait le son de ses pas. Il poussa une porte à demi ouverte et entra dans un boudoir. Il y régnait une complète obscurité. Dans la cheminée rougeoyait un amas de charbons de hêtre, déjà recouvert de cendres d'un mauve perlé. De loin, à travers une dizaine de murs arrivaient les sons assourdis et entraînants de la musique. Olbromski referma la porte et s'assit devant le feu.

Bientôt un rayon de lumière brilla sur le mur d'en face. Madame Olowska franchit le seuil. Elle referma la porte. Il se leva du fauteuil, elle s'y assit et resta un instant immobile, les mains inertes reposant sur les bras du siège.

Il aperçut à la faible lueur du feu sa figure, son cou, ses mains. Son âme était face à face avec la sienne. Lorsqu'elle leva sur lui ses yeux et qu'il put de nouveau se plonger dans ses regards, comme avant, au salon, il s'agenouilla devant elle, embrassa ses genoux et permit aux larmes d'un bonheur inapaisé de couler.

Elle ne le repoussa pas et resta immobile.

Plus tard, beaucoup plus tard, quand son cœur se fut calmé et que les larmes eurent séché sur ses paupières, elle toucha son front de sa main.

Il leva la tête.

— J'ai accompli tout ce que tu voulais ?

— Oui.

— Adieu.

— Adieu, madame.

— Je vous ai apporté la vue de l'allée de Grudno. C'est moi-même qui l'ai dessinée un jour... Pendant mes jours heureux, dans la maison de mes rêves vivants. Emportez-la et portez-la sur votre cœur. Pas une balle ne la transpercera.

— Vous ne voulez pas que je meure aujourd'hui ?

— Non.

— Ne pourrai-je jamais plus vous voir ?

— J'entends dans cette question... Je ne veux pas dire... Je m'en vais...

— Princesse !

— Qu'y a-t-il encore ?

— C'est toi seule que j'ai aimée toute ma vie ! Ecoute-moi !

— Que veux-tu que je fasse encore ?

— Je mourrai ce matin si tu veux... Je me laisserai prendre par les dragons. La tombe recouvrira le secret... Pour toujours, pour toujours...

— Jamais !

— Vous en aimez un autre ?

— Je ne le dirai pas !

— Dites-le pour l'amour de Dieu !

— Tu le sais bien toi-même.

— Je ne sais rien.

— Tu as été et tu es le seul. Tu le seras toujours.

Elle se leva et se dirigea vers la porte par laquelle elle était entrée. Mais avant qu'elle l'eût atteinte il poussa un cri étouffé de désespoir. Elle s'arrêta sur le seuil. Elle hésita... Puis elle revint en gémissant doucement et en déchirant son mouchoir des dents...

Après quelque temps ils entendirent dans l'appartement au-dessus des pas rapides et sonores et du vacarme. Rafal savait ce que c'était. On le cherchait. Il y pensait en souriant, sans s'éveiller de son rêve, sans arracher ses lèvres de la coupe de son bonheur. Tout lui était indifférent. Mourir immédiatement ou vivre encore, ça ne valait même pas un sourire. Mais une voix lui dit qu'il devait partir avec Christophe. Il s'enfuit en hâte et se retrouva dans sa chambre. On l'avait cherché de tous côtés. Kalwicki s'exhalait en jurons. Christophe était déjà prêt.

— Où as-tu été jusqu'à présent, fou que tu es, s'écria-t-il d'une voix exaspérée.

— Comment ? Ne le sais-tu pas ? J'étais au bal.

— Dans quelques heures il fera déjà jour ! A cause de toi, lambin, nous risquons de périr tous !

— Laissez-moi tranquille. Tu ne périras pas. Le diable n'emporte pas le méchant aussi volontiers que tu le crois. Qui va à

la guerre, mon chevalier sanguinaire, doit avoir du courage dans ses veines, dans sa moelle. Veux-tu, allons en plein jour. Qu'est-ce que cela me fait ?

— Va-t-en au diable. Au moment le plus favorable, le voilà qui disparaît !

— Pour moi tous les instants du jour ou de la nuit sont pareils.

— Que monsieur fanfaronne et perde son temps, mais à un autre moment ! s'irritait Kalwicki.

— Malheur à moi !

— J'ai déjà enivré l'officier jusqu'au dernier degré, il est étendu dans l'antichambre comme une bûche d'aulne... les chevaux attendent... Ah, si j'étais votre père, monsieur, je vous en aurais fait voir !

— Mais non... Dieu m'en a gardé.

— Si pendant le temps qu'il faut pour dire deux pater nous ne sommes pas partis, il faut abandonner l'entreprise, je n'y vais pas. Que le diable vous emporte !... Je suis vieux, j'ai des enfants et des petits-enfants !

Rafal hocha la tête. Il arracha d'un trait son habit de bal. Avant de le jeter au loin il saisit et couvrit de baisers le jabot, les manches, les dévorant des lèvres, en aspirant le parfum.

Pour la dernière fois il s'enivrait du parfum qui ne s'était pas encore envolé, de la chaleur des soupirs délicieux qui n'étaient pas encore refroidis. Il enfouit le tout dans la valise ouverte comme dans un cercueil, la referma et dans quelques minutes il avait déjà revêtu son habit de voyage étroit,qui n'avait besoin que de revers pour devenir un uniforme d'artilleur. Il prit la feuille de papier avec le paysage et le serra comme on le lui avait recommandé, passa à sa ceinture une paire de pistolets, un poignard. Il était prêt. Ils endossèrent leurs petites pelisses courtes, enfoncèrent leurs casquettes sur leurs têtes et sortirent sans bruit par un escalier latéral.

La musique jouait toujours et le château bourdonnait du bruit des danses. Le bal battait son plein.

Il faisait encore nuit, mais le jour allait poindre. Une neige volante tombait. Le gel la faisait craquer sous les pieds.

Kalwicki disparut et une seconde après fit avancer un traîneau, attelé d'une paire de chevaux, des diables incarnés, qui

faisaient claquer leurs sabots sur le sol gelé. Ainsi qu'il avait été concerté entre eux, Rafal prit place sur le siège du cocher et saisit les guides. Christophe se plaça à l'arrière, à la place du laquais. Kalwicki retourna au château. Ils attendirent quelques instants. Les chevaux piétinaient et se cabraient. Ils étaient tout fumants. Rafal les distinguait à peine dans les rayons de lumière qui tombaient des fentes des volets.

Tout son corps était encore plongé dans le rêve, sa tête était dans les nuages, dans un ciel de délices. De doux murmures flottaient sur ses lèvres et enlaçaient comme des fils de soie tous ses sens. Des baisers immortels embrasaient sa bouche et toute son âme n'était qu'un encens parfumé.

La porte s'ouvrit. Kalwicki conduisait ou plutôt portait l'officier enveloppé dans sa fourrure. Il le soutint jusqu'au traîneau, l'assit à la place d'honneur, lui recouvrit soigneusement les genoux et cria :

— En route !

Rafal lâcha les chevaux. Ils s'élancèrent au galop. Kalwicki indiquait la route à suivre par des ordres brefs. L'officier complètement gris interrogeait sans cesse l'intendant :

— *Bin doch ganz knall... Sacra ! Wer bist du eigentlich ?*

— Mais oui... *jawohl*... mon lieutenant.

— *Sind Sie vielleicht Olowski's Freund ?*

— *Freund ?* Mais oui ! certainement ! Va, lambin ! Fouette les chevaux !

Rafal cingla les chevaux de son fouet.

— Que mon lieutenant ne craigne rien, criait Kalwicki à l'oreille de l'Allemand, notre cocher est un gaillard à toute épreuve, le laquais n'est pas mal non plus, quoiqu'il soit un peu niais. Nous arriverons avec tous les honneurs !

— *Frau Olowski ist ja... Sind Sie vielleicht ein sogenannter Kalwicki ? Frau Olowski ist aber schœn...*

— Oh ! tout le monde le sait !

Les chevaux couraient entre deux haies qui menaient au village et galopaient par la neige profonde. Une faible lueur commençait à poindre à l'orient. Un vent matinal s'élevait des champs.

— A toute vitesse ! cria Kalwicki d'une voix si impérieuse que Rafal suivit son injonction sans mot dire.

Ils allaient maintenant par la rue du village, des granges des deux côtés. Près d'une heure ils volèrent au galop le plus rapide par la route frayée. Bientôt l'intendant fit tourner à gauche par un chemin étroit, piétiné par le bétail qui menait vers la rive du fleuve. Il se tenait debout dans le traîneau et excitait les chevaux. La maison où habitait l'officier était beaucoup plus loin, à l'extrémité du village. Au bout de la route qu'ils suivirent se voyait un feu et près de lui une sentinelle à cheval. Lorsqu'ils commencèrent à se rapprocher de ce feu, le cavalier se mit à galoper vers eux en criant de toutes ses forces :

— *Wer da ! Wer da ?*

Il s'arrêta devant eux resplendissant et reluisant de ses buffleteries polies et d'acier astiqué...

Kalwicki se tenait debout dans le traîneau et criait :

— *Herr Offizier ! Herr Offizier !*

Il entr'ouvrit le col de la fourrure, découvrant le chapeau et la figure de l'officier endormi, qui lui retomba sur les bras. Le dragon se leva sur ses étriers, se pencha et examina longuement et attentivement. Ensuite il salua son chef, mais ne bougea pas de sa place.

— Où est la maison du commandant ? vociférait Kalwicki dans un allemand exécrable.

Le dragon indiqua de son sabre la direction et la maison lointaine.

— Reconduis-nous ! Le commandant s'est senti indisposé. Il vient du bal. Nous le ramenons à la maison ! Montre le chemin !

Le dragon hésita, examina encore une fois le chapeau de l'officier, puis éperonna son cheval, s'élançant par le chemin entre les haies ou peut-être pour informer l'autre poste. Dès qu'il eut tourné le dos au traîneau, Rafal et Christophe se glissèrent de leurs places et courbés, pliés en deux, bondirent au delà du feu. Il n'y avait que quelques pas jusqu'au barrage sur la rive. Ils le franchirent d'une seule enjambée. De l'autre côté du barrage croissaient des osiers. Tout ce versant était couvert de débris de glace que le fleuve débordé avait laissé, en se retirant, sur les broussailles. Ils se faufilèrent comme des renards parmi ces glaçons, plus bas, vers la rive. Ils sifflèrent

doucement d'une façon particulière, selon les instructions reçues. Lorsqu'ils avaient déjà parcouru la moitié de la distance d'un feu jusqu'à l'autre, ils entendirent le galop d'un cheval derrière le barrage. Ils s'accroupirent. Le cheval les dépassa.

— C'est de l'autre poste... chuchota Rafal. Il va prévenir celui-ci.

Le sifflement d'un courlis répété par trois fois retentit au-dessous d'eux. Ils écartèrent les roseaux et aperçurent tout près, sous une large souche de saule penchée au-dessus du fleuve, une petite barque. Un gars en fourrure de mouton les saisit par la main et les attira dans le bateau. Il murmura avec colère :

— Il se fait tard ! Le jour point...

Il leur ordonna de se cacher au fond du bateau, tandis que lui-même, assis à l'avant, poussa la barque d'un puissant coup de rame et la mit aussitôt en mouvement. Il plongea encore une fois les rames dans les flots.Encore un grand coup, encore un autre... Des cris venant de différents côtés se firent entendre sur la rive. Tout cela se passa en un clin d'œil. Au moment où les transfuges voulurent regarder en arrière, un éclair brilla à leurs yeux... Des balles sifflèrent de tous côtés.

Une d'elles tomba dans l'eau près du bord de l'embarcation. Une autre gémit doucement et douloureusement. L'intrépide passeur silésien se dressa alors debout. Les rames sonnèrent et jouèrent dans ses mains puissantes. Ils virent devant eux son énorme stature enveloppée dans une longue pelisse. Le bateau avançait en aval, coupant le coude du fleuve.

Ils volaient avec une rapidité croissante. Mais sur la rive qu'ils avaient quittée retentissaient de nouvelles fusillades,troublant le silence de la nuit.

Soudain leur guide s'affaissa brusquement sur son siège et une toux rauque et effrayante le secoua. Les rames lui tombèrent des mains. Aux yeux étonnés des transfuges il se balança un instant, s'inclinant tantôt en avant, tantôt en arrière, crachant et happant l'air et tomba enfin au fond du bateau, battant l'eau des longues manches de sa pelisse.

Le bateau lancé avec force dès le début traversa le tourbillon à l'endroit le plus profond et, ayant dépassé le tournant,

continua à voguer sans l'aide des rames. Rafal se pencha et en attrapa une. Le batelier étendu occupait toute la place. Fort incommodés pour manier la rame, ils atteignaient tantôt les blocs de glace de l'autre rive, tantôt ils s'en éloignaient jusqu'au milieu du fleuve. La couche de glace de l'autre rive s'étendait presque jusqu'au milieu du fleuve et ne permettait pas d'atterrir. Rafal au désespoir voulut la briser d'un coup de rame, mais la glace ne fit que résonner comme un glas. Ils voguèrent encore en silence, rapidement, toujours plus rapidement... Les tourbillons les entraînaient loin du rivage... Soudain ils aperçurent une brèche au milieu des blocs de glace. Le bateau heurta un bas-fond ; alors appuyant de toute leur force la rame qui leur restait contre le banc de sable sous l'eau, ils abordèrent. L'aube colorait déjà l'eau tourbillonnante d'une légère teinte jaunâtre. On commençait à voir de plus en plus distinctement le fleuve et le firmament. Sur la rive galicienne se voyait un rassemblement de soldats... Rafal réussit à enfoncer le bateau dans le sable et l'y fixa suffisamment pour pouvoir en descendre en prenant pied. Ayant ordonné à Christophe d'entrer dans l'eau et de se diriger vers le rivage, il saisit la chaîne du bateau et le tira dans le petit port entre les blocs de glace. Lorsqu'ils atteignirent les roseaux de l'autre rive, retentirent quelques dizaines de coups de fusil. Les balles sifflaient comme des guêpes, craquaient avec un bruit sec en brisant la glace et l'éparpillant de tous côtés.Rassemblant toutes leürs forces ils retournèrent le corps du batelier la face vers le ciel. Il avait la figure brunie et de ses lèvres entr'ouvertes coulait un flot de sang noir. Ses yeux déjà vitreux les contemplaient d'un regard de l'autre monde. Voyant l'expression de souffrance indicible de ce visage, raidi au milieu de la vie, de l'action et de l'effort, Christophe chancela. Ses jambes s'enfoncèrent jusqu'aux genoux dans la neige. Tordant ses bras avec une expression de désespoir infini, cent fois plus violent qu'au moment où il disait adieu à son père, il regardait le cadavre sans pouvoir en détacher ses yeux. Soudain il se mit à trembler et à sangloter comme un enfant. Sa tête retomba sur les pieds du mort, il embrassa spasmodiquement les bottes humides et usées. Dans sa douleur il se mit à gémir et à crier :

— C'est moi... C'est ma faute... C'est moi qui t'ai tué !...

Te voilà étendu là parce que j'ai voulu aller à la guerre. Mon Dieu, mon Dieu ! Que ferai-je maintenant ? que ferai-je, malheureux que je suis ! Grand Dieu de miséricorde !...

Levant ses yeux égarés sur Rafal il l'interrogeait avec des gémissements incohérents :

— Que faire ! Aie pitié de moi ! Que ferai-je de lui à présent ?

— Sais-tu ce que je te dirai, dit Rafal, en se débarrassant de ses bottes mouillées, ton caractère convient on ne peut plus au métier de soldat. Tu t'es choisi une bien belle carrière. Vrai ! Si tu vas chanter des vigiles sur tous les cadavres de cette guerre, tu deviendras le plus brave officier de l'armée. Les généraux de Napoléon te proposeront comme le plus valeureux soldat, pour une récompense convenable.

Christophe l'écoutait attentivement. Les yeux écarquillés il regardait Rafal déchirer sa chemise, en faire des bandes dont il s'emmaillota les pieds et remettre ensuite ses bottes.

— Que ferons-nous ? murmura-t-il plus bas...

— Avant tout retire tes bottes, arrache un lambeau à ta chemise et fais-en des bandes sèches pour envelopper tes pieds.

Christophe fit ainsi aussi promptement que possible, assis derrière un batardeau, comme si ç'avait été une réponse à sa question. Lorsqu'ils furent chaussés,Rafal lui ordonna de tirer la barque encore plus avant sur la rive et noua lui-même la chaîne autour d'une souche de saule. Otant sa casquette il se tourna vers le mort et fit une courte prière silencieuse.

Le jour se levait. Ils sortirent du taillis et gravirent à grands pas les hauteurs de la rive. A peine s'y furent-ils montrés que de nouveau des balles tombèrent autour d'eux en grondant et en pétillant. Rafal éclata de rire. Christophe le regardait sans force avec des yeux d'où coulaient encore des larmes.

— Allemands ! cria Olbromski, en approchant les mains de sa bouche, Autrichiens ! Canailles ! Tirez si vous voulez, mais visez le but ! Visez d'abord et touchez au moins une fois dans votre vie !... Je vous pendrai encore, guerriers autrichiens ! Visez donc ! Imbéciles !

Six ou sept balles sifflèrent alentour. Ils gravirent tous les deux une colline de sable blanc. Parvenus là, Rafal se campa les jambes écartées et s'écria :

— Vive l'empereur ! Je viendrai encore vous voir, chiens boiteux !

Il continua son chemin à grands pas, sifflant à tue-tête. Bientôt il se tourna vers Christophe :

— Pleures-tu encore ?

— Ecoute, laisse-moi tranquille...

— Si tu veux pleurer, va-t-en tout seul, car les gens croiront que c'est moi qui te traîne par l'oreille à l'armée.

Christophe s'était déjà calmé. Il marchait du même pas que son mentor. Ils traversèrent en silence la plaine et se mirent à grimper sur les collines qui marquaient en un long rempart la vallée de la Vistule.

— Krzys, dit Rafal d'une voix gaie, sais-tu, frère, que nous avons déjà été dans un combat ? Ecoute, lambin ! Les balles sifflaient à nos oreilles comme à celles de véritables soldats. As-tu entendu comme elle sifflaient ?

— Je l'ai entendu.

— Ne dors pas, réponds d'une manière intelligente.

— Je t'ai déjà dit de me laisser tranquille.

— C'est bon, tendre Galicien, nous te laisserons tranquille. Où donc diable est cette cabane ? Kalwicki nous a enjoint de nous y adresser. Il disait qu'elle était sur la colline... Montons encore plus haut...

Ils gravirent la plus haute dune, à peine recouverte maintenant de frimas et de neige. Un sable noir et gelé cédait sous leurs pas... Ils regardèrent alentour. Au loin, au delà de la Vistule, au milieu du taillis noir et des brumes bleuâtres, se détachait le château de Jaz. Son toit recouvert de tuiles sombres coupait d'une tache noire le bleu du ciel. Rafal s'arrêta et resta immobile. Il contemplait ce spectacle lointain d'un regard plein de tristesse. Saisi de torpeur et muet, il lui paraissait que ce moment était tout aussi éloigné que son enfance. Ce que ses yeux contemplaient à cet instant, cela existait-il ? Ce qui l'avait absorbé hier, cette nuit ? Il ressentit au fond de son être un vide, un manque, un cachot noir. Ce château qui dominait au loin le paysage existait-il en réalité ? Avait-il vécu ce moment de bonheur, dont ce château était le signe visible ? L'aube rosée éclaira d'une splendeur multicolore cette étendue bleuâtre de terre. Le fleuve étincelait, coulant rapidement

parmi les diamants de glace. Il se détourna brusquement de cette vue et se dirigea vers la maisonnette qui s'élevait non loin de là. Sur une colline nue saillait une cabane de pêcheur. Au reste d'un ancien mur d'auberge ou d'un asile pour la misère, l'habitant de cette demeure avait ajouté une cabane faite de débris de bois, d'osier, de limon, de bâches, apportés par les flots. Au-dessus d'une partie de cette construction un toit qui jadis avait été haut et pointu retombait en morceaux pourris et pendait en lambeaux troués. La porte basse était garnie de paille tressée, les murs de mousse et de fumier. Une petite lucarne à un carreau. De la fumée s'élevait déjà entre les bardeaux noirs et gluants.

Ils frappèrent des poings contre la porte. Elle ne s'ouvrit pas tout de suite ; sur le seuil parut une femme desséchée, brune, ébouriffée. Derrière elle se voyaient des têtes d'enfants.

Rafal ouvrit la porte complètement et malgré la fumée malodorante, pénétra à l'intérieur. Il regarda tout autour de lui et eut un sourire sauvage. Le souvenir de Baska et de l'autre nuit...

— C'est votre homme qui est passeur sur la Vistule ?

— Je ne sais pas s'il est passeur ou non... murmura-t-elle à contre-cœur.

— Mais il l'est, puisqu'il nous a fait passer.

— Je ne sais pas ce que l'on dit. Mon homme est pêcheur. Qui sait s'il fait passer des gens ? Il y a des troupes ici à présent qui tirent des coups de fusils. Je ne sais rien du tout.

— Mais nous avons eu affaire à lui.

— Je ne sais pas quand il reviendra.

— Il vous fait dire, mère... dit Rafal regardant les enfants d'un air accablé, qu'il... qu'il ne viendra que vers le soir. Qu'il ne viendra pas à présent. Comprends-tu ?

— Qu'y a-t-il à comprendre ?

— Voilà !... Il nous a dit de vous donner ce que nous lui devons pour nous avoir fait passer, ainsi que le pourboire... Voici...

Il tira de sa poche une poignée d'argent, compta quelques ducats et les lui mit dans la main.

— Tiens-le bien, ce n'est pas du cuivre, c'est de l'or ! lui cria-t-il.

Se redressant il se hâta vers la porte.

Il s'en retourna cependant pour demander où était le village le plus proche, où on pourrait trouver quelque carriole, et aperçut Christophe en train de découdre avec un couteau qu'il avait saisi sur la table le bord de son habit et d'en retirer des pièces d'or.

— Que fais-tu, fou, que fais-tu ! lui cria-t-il. Avec quel argent t'achèteras-tu un cheval, un uniforme et prendras-tu une ordonnance ?

L'autre ne lui répondit pas un mot. Il défaisait la doublure et à mesure qu'il en tirait l'or il le mettait sur la table jusqu'au dernier ducat. La femme, bouche bée, le regardait faire, tournant la tête de droite à gauche. Lorsque finalement Christophe eut tiré de ses poches tout ce qu'il avait, jusqu'à son poignard et son pistolet, Rafal saisit sa main.

— Je te demande, que vas-tu faire ?

Christophe ne répondit rien. Tout son corps frémissait d'une émotion intérieure, ses mâchoires étaient serrées, ses yeux cachés sous ses paupières.

— Prends cet argent de la table et cache-le, entends-tu ! lui ordonna Rafal à voix basse. Si tu lui donnes cinq ducats, ça la rendra riche. Entends-tu ce que je te dis ?

Il le saisit par l'épaule. Mais Christophe le repoussa soudain d'un geste si inattendu et lui jeta un regard si expressif, que Rafal s'écarta sans mot dire. Ils quittèrent la cabane.

Ils marchèrent en silence par la neige gelée, vers le village qui se voyait au loin. Le soleil montait au-dessus des bois, du terrain onduleux, et dissipait de ses rayons les ombres bleuâtres de la nuit.

En route.

Ils passèrent inaperçus par le taillis de genièvre jusqu'au village. De joyeuses fumées striaient en bandes grises l'espace rose. Rafal devança son camarade et entra dans la première maison du village en demandant si on pouvait y louer des chevaux pour les mener à Myslowice. Lorsque Christophe l'eut rejoint, on l'engagea aimablement à entrer. La spacieuse habitation, entourée du côté des champs par une palissade et abritée

du côté de la route par un jardin touffu, se baignait dans les rayons du soleil matinal. Les arbres étaient recouverts de neige depuis la racine jusqu'à la plus haute petite branche et donnaient l'illusion d'avoir un triple nombre de branches blanches et enchevêtrées. La maison était en briques, recouverte de bardeaux. Un feu pétillait dans la cheminée et semblait inviter à entrer par la porte entr'ouverte du vestibule. Un vigoureux paysan discutait à voix basse avec Rafal, arrêté sur le seuil de la porte.

— D'un trait à Myslowice, sans s'arrêter pour la nuit ?... Un bon bout de chemin ! Tout près de la frontière polonaise...

— Ah ! avec de bons chevaux, le traîneau volerait comme une hirondelle ! insistait Rafal.

— Mes bais vont vite, mais nous sommes aux fêtes...

— Voyez-vous, patron, c'est une bonne coutume que d'observer les fêtes, mais le profit non plus n'est pas à dédaigner.

— Vous avez raison. Combien donc me donnerez-vous ?

— Trente pièces d'or.

— Aurai-je un pourboire ?

— Oui.

— Si vous me payez en espèces sonnantes, pas en papier, si vous me promettez un pourboire...

— Je vous paierai en thalers hollandais.

— Oh-ho... Entrez donc...

Ils entrèrent dans une vaste pièce et saluèrent la maîtresse de la maison qui tournait autour de la cheminée. Le patron était un homme jeune, gai, alerte et futé. Il examinait ses hôtes de dessous ses cils, mais sans leur demander qui ils étaient et où ils allaient. Il tira d'une armoire peinte de l'eau-de-vie douce dans une carafe colorée, un beau pain, du beurre, un gâteau de Noël, du fromage silésien et, du garde-manger, une dame-jeanne de vin de contrebande. Il fumait une petite pipe en terre et les pressait de manger :

— Ne faites pas de façons... mangez, je vous en prie, comme si c'était pour votre propre argent.

Rafal ne se fit pas prier et se mit à manger avec appétit. Christophe but quelques verres d'eau-de-vie et mâcha en silence un morceau de pain avec du sel.

— Eh bien, vos Allemands, comment se conduisent-ils

avec vous ? demanda Rafal, lorsque le maître de la maison revint de l'écurie pour s'habiller.

— Les Allemands ? nos Allemands ? Quels Allemands...

— Sans doute maintenant tous passent par ici : Allemands. Français... chacun son goût...

— Oui... il y a de tout... Comme vous le dites : chacun son goût...

— Et qui donc, mordieu, est maintenant maître dans votre Silésie ?

Le propriétaire regarda autour de lui d'un air malin, tirant sur sa pipe et dit gaiement :

— Qui le sait ? Est maître qui veut, mais c'est comme s'il n'y en avait aucun.

— Vous n'avez pas entendu parler d'une bataille ?

— On entend parler de tout. Ils se poursuivent d'un endroit à l'autre.

— Qui donc poursuit ?

— C'est difficile à savoir. Mais il nous semble que nos Allemands préfèrent ne pas rester dans leurs terres. Ils s'en vont dans les villes, et surtout là où il y a des forts et des garnisons.

— Voyez-vous cela !

— J'ai été hier à l'église, à Tarnowskie Gory. En sortant après la grand'messe, nous entendîmes un tumulte, on tirait au delà de la ville, si fort que les vitres tremblaient dans l'église. Qui? Quoi ? Les gens dirent que c'était la noblesse polonaise qui se battait avec les Prussiens.

— Eh bien, qu'arriva-t-il ?

— On courut voir dans les rues de Cracovie, de Lublin, de Gliwice, mais on n'aperçut pas grand'chose. On ne voyait que la fumée qui flottait par la route jusqu'à la rivière, la Malapanewa. Le soir un citadin nous raconta que les Prussiens avaient battu les Polonais et s'étaient enfuis ensuite eux-mêmes.

— Ce n'est pas mal comme combat !

— Ha, ha ! vous avez raison !

Bientôt les bais furent attelés avec soin à un léger traîneau, un tapis étendu sur le siège et les deux amis se virent fuir par les champs. Le cocher fouettait les chevaux, se dirigeant au galop vers la forêt. Ce ne fut que lorsqu'ils furent entrés dans le

taillis qu'il ralentit un peu son allure et, se tournant vers eux, dit :

— Il me semble que vous préférez ne pas vous rencontrer avec les Prussiens...

— Cela nous est égal... répondit Rafal hypocritement, mais il vaut tout de même mieux ne pas les rencontrer.

— Moi aussi je préférerais ne pas les voir. Nous irons par la forêt.

— A qui sont ces forêts ?

— Au comte Furt.

La route étroite, couverte de neige molle, que pas un sabot de cheval ni un traîneau n'avait encore foulée, fuyait au milieu de la forêt. Quelques heures s'étaient déjà écoulées et on approchait de midi, lorsque le cocher leur déclara qu'ils n'étaient pas loin de la grande route de Tarnow à Siewerz qui passait par Niezdora et qu'il y avait là une auberge où il faudrait laisser souffler les chevaux et aussi se réconforter eux-mêmes. La forêt devint moins épaisse et ils aperçurent une maison en pierre. Le Silésien fit d'abord prudemment le tour de l'auberge par la forêt, comme un renard, avant de déboucher sur la grande route et, arrivé là, il regarda longuement de tous les côtés de ses yeux alertes. Il n'y avait personne sur la route, ni devant l'auberge. Des volées de moineaux grattaient le foin et les restes de fourrage devant la porte. Son fouet à la main, le cocher entra dans l'auberge et du seuil examina attentivement l'intérieur. Il ne fit entrer ses chevaux dans la cour que lorsqu'il se fut assuré qu'il n'y avait rien de suspect. Lorsque les voyageurs entrèrent dans la pièce, ils ne virent derrière le comptoir qu'un juif à paillès, environné de tonnelets et de tonneaux et plongé dans une si profonde méditation qu'il fit à peine attention à eux. Cependant fronçant ses sourcils il fixa ses yeux à contre-cœur et avec dégoût sur les figures des jeunes gens, sur leurs habits... Ils demandèrent de l'eau-de-vie. Il l'apporta avec empressement et servit en silence tout ce qu'on lui demanda. Ils mangèrent du pain avec du fromage et de la viande, dont s'était approvisionné leur cocher. Cedro était d'humeur revêche et répondait avec brusquerie aux questions pleines de sollicitude de Rafal, disant qu'il se sentait indisposé. Après avoir pris encore quelques verres d'eau-de-vie, il laissa

tomber sa tête sur ses bras, s'appuya de tout son corps sur la table et sommeilla ou fit semblant de dormir. Olbromski s'étendit sur un long banc placé le long du mur et contempla le plafond sans penser à rien. Le petit juif, d'un pas lent et mélancolique, ne voulant évidemment pas déranger ses hôtes par sa présence, se retira derrière son buffet. Après quelques instants il revint encore plus doucement. Les chevaux introduits sous le toit à l'écurie qui formait comme un vestibule devant l'auberge s'ébrouaient en mâchant le fourrage.

Ce repos durait depuis assez longtemps lorsqu'on entendit le bruit de coups frappés avec force contre la porte de l'écurie. A cet instant le cocher, pâle comme la mort, ouvrit la porte de la pièce en s'écriant :

— Les chasseurs !

Rafal se leva brusquement et resta un moment ahuri, ne sachant qu'entreprendre. Le Silésien lui cria comme à un valet :

— Barricadez la porte !

Ils s'élancèrent tous deux vers l'écurie et se mirent à en barricader l'entrée avec des roues, des perches, des échelles, des mangeoires, des bennes, avec tout ce qui leur tombait sous la main. On entendait dans la cour un vacarme joyeux,le cliquetis des armes et le trépignement des chevaux sur le sol. Bientôt on heurta la porte. Des cris, des coups, des ordres retentirent. Le cocher s'élança dans la maison, cherchant le juif. L'aubergiste était assis tranquillement à l'ombre des tonneaux. Ses yeux étincelaient comme ceux d'un chat.

— As-tu des armes ?

— Moi... des armes ?

— Donne ce que tu as, des cartouches, vite !

— Comment aurais-je des cartouches ?

Le gars le saisit à la gorge et le secoua une, deux, trois fois. Lorsque l'israélite put de nouveau respirer, il indiqua des yeux un madrier dans le coin. Ils soulevèrent les planches et retirèrent de dessous avec effort des fusils chargés et des sabres rouillés. Pendant qu'ils les préparaient on frappait déjà à la porte de l'auberge des coups de sabre et on allait la prendre d'assaut. Le poing d'un Prussien asséna un coup à la fenêtre gelée et brisa le carreau. Un tourbillon de vapeur blanche s'élança dehors. Une énorme patte gantée se glissa

par la vitre brisée et saisit le châssis de la fenêtre. Le Silésien, qui veillait, frappa le bras de toute sa force d'un coup de sabre. Les cris et le tumulte remplirent toute la cour. Plusieurs canons de fusils apparurent dans l'ouverture de la vitre et des coups, suivis de fumée, craquèrent dans différentes directions. Olbromski fourra dans une des mains de Christophe, qui restait là assis, hébété et inactif, un pistolet et dans l'autre un sabre, et le plaça près de la fenêtre. Il dit au gars de se tenir avec une barre près de la porte et, saisissant le juif par les cheveux, le traîna après lui, en lui ordonnant de lui indiquer où se trouvait l'entrée du grenier.

En un clin d'œil il y monta par l'échelle et, se cachant derrière l'ouverture par laquelle on faisait monter la paille, il compta des yeux les chasseurs verts. Il y en avait sept, du corps des gardes-frontières. Trois étaient encore à cheval et quatre démolissaient la porte et s'approchaient de la fenêtre de l'auberge. Lorsque Rafal regarda dehors, les trois cavaliers examinaient le bras de leur camarade. Cela dura quelque temps, car ils avaient abaissé leurs carabines de dessus leurs épaules, versaient de la poudre sur le bassinet et se préparaient à tirer de nouveau, tous ensemble, par la fenêtre. Ils se massèrent. Rafal les visa et tira dans le groupe. Les coups de fusils éclatèrent soudain et retentirent dans la forêt comme des roulements de tonnerre. Un des soldats tomba à terre. Les trois qui étaient encore à cheval s'élancèrent vers lui. Les autres se ruèrent avec leurs sabres vers la fenêtre. Rafal visa de nouveau et tira. Un nouveau gémissement. Ils coururent vaillamment vers le trou de la fenêtre. Là, Cedro, les voyant devant lui, tira à bout portant. Rafal, ayant accompli ce qu'il avait voulu là-haut courut en toute hâte à l'aide de Cedro. Il tirait le juif derrière lui par ses paillès, craignant la trahison. Ils se placèrent tous les trois devant la fenêtre. Le Silésien asséna par l'ouverture un coup formidable avec sa barre et deux des chasseurs tombèrent sur la route. Soudain Cedro s'élança par la fenêtre brisée et il était déjà à moitié dehors, quand Olbromski le saisit en criant :

— Que fais-tu ?

— Laisse-moi ! Je m'en vais à tous les diables !

S'arrachant des mains de son ami, il déchargea inutilement la dernière balle qu'ils avaient dans le groupe des soldats. Rafal

et le guide le saisirent de force et le traînèrent au milieu de l'auberge. Le juif, sous menace de mort, chargeait les fusils, pendant que Rafal se plaçait en épiant, sous la fenêtre, sabre en main, et que le Silésien apprêtait sa barre pour un nouveau coup.

On n'entendait plus rien dehors. Lorsqu'ils regardèrent avec précaution par les fentes de la porte, ils aperçurent avec joie que les chasseurs se remettaient en selle emportant avec eux les blessés ou les morts. Après s'être éloignés à quelque distance, ils chargèrent leurs fusils et tirèrent cinq coups, visant les fenêtres et les portes. Puis ils s'en furent au galop vers Tarnow. Selon le conseil du Silésien, dès que les chevaux furent attelés, ils quittèrent l'auberge.

Ils allaient pataugeant dans la neige, évitant la grand'route, dans la crainte de rencontrer une nouvelle patrouille. Le cocher ne connaissait pas ces chemins. Bientôt ils atteignirent la grand'route et, regardant attentivement en avant et en arrière, ils filèrent à toute vitesse. Les arbres de la forêt fuyaient devant eux. Le gars avait enfoncé sa casquette sur ses oreilles, il sifflait et fouettait les chevaux. Après quelque temps il dit gaiement :

— Ç'a été une vraie bataille, comme celle de Tarnowskie Gory. Nous avons battu les Prussiens et maintenant nous fuyons à perdre haleine !

— C'est bon, frère ! Dieu te récompensera. Sans toi, nous aurions dû pourrir dans des donjons ou servir de pâture aux corbeaux sur un gibet.

— Non, non... Si seulement ce juif ne me trahit pas, tout ira bien.

— Et comment feras-tu pour revenir, frère ?

— Je reviendrai par la forêt. Pourvu que le juif... Il a de vilains yeux, le chien maudit, ouch ! Il faudra le prier qu'il ne me dénonce pas...

— Tu le prieras ?

— Si je le prie, il ne piaulera pas.

— Fais comme tu voudras... murmura Rafal.

Christophe était engourdi et silencieux comme au début de la journée. L'eau-de-vie qu'il avait bue le faisait sommeiller et ballotter de droite à gauche dans le traîneau. Au milieu de

son sommeil il tressaillait et murmurait des mots inintelligibles. Lorsqu'il ouvrait les yeux, il les promenait avec étonnement par la forêt et sa figure avait une expression d'enfant malheureux.

Ils n'arrivèrent à Myslowice que le soir.

Là ils n'avaient plus rien à craindre, car dans la petite ville ainsi que dans la propriété du comte Meraszewski était cantonné un détachement de chasseurs français.

Dès leur arrivée, ils aperçurent des soldats en uniformes verts avec d'énormes bonnets à poil, aux plumets rouges et aux tresses dorées.

Christophe, qui parlait français beaucoup mieux que Rafal, était maintenant le personnage principal. Le Silésien, payé beaucoup plus largement qu'il n'avait été convenu, leur fit ses adieux comme un frère et disparut gaiement dans une ruelle. Les voyageurs se dirigèrent vers la maison occupée par le commandant de la place. Le commandant qui avait l'aspect d'un aventurier et d'un ivrogne les reçut d'abord avec sévérité et méfiance, mais bientôt se radoucit. Non seulement il leur donna une feuille de route pour Siewerz et Czenstochowa, mais il leur assigna même de son propre mouvement une chambrette pour la nuit dans sa maison.

Avant le coucher du soleil ils sortirent tous les deux pour jeter un coup d'œil sur les environs. Debout sur la colline ils voyaient devant eux au delà de la petite rivière, la Przemsza, des plaines boisées, coupées par des chaînes de montagnes qui se perdaient dans un lointain bleuâtre. Le soleil se couchait déjà et ses rayons rouges et dorés inondaient les plaines de genévriers. Les deux jeunes gens s'abandonnèrent à la rêverie en contemplant ce pays qu'ils voyaient pour la première fois et qu'ils devaient traverser en y laissant des traces sanglantes. Des pressentiments vagues et confus résonnaient en eux comme le son mystérieux d'un coquillage approché de l'oreille...

Au crépuscule ils visitèrent une forge allemande récemment établie et rentrèrent lentement à leur chambrette.

Le lendemain, à la pointe du jour, ils se mirent en route pour Siewerz avec des chevaux de louage. Arrivés dans cette petite ville, ils se mirent à chercher, selon les recommandations du commandant de la place de Myslowice, le domicile du com-

mandant de Siewerz, le capitaine Jarzymski. Ce nom n'était pas inconnu à Rafal. Il espérait retrouver son ancien camarade de lycée. Au domicile du commandant on leur fit savoir qu'on ne pouvait trouver le capitaine chez lui que vers midi, quand ce personnage était d'habitude plongé dans la sieste. Bon gré mal gré ils durent aller faire un tour par la ville. Ils visitèrent l'ancien palais des archevêques de Cracovie, qui tombait en ruines... Non loin de ces ruines ils entendirent un tumulte et grimpant sur une hauteur ils aperçurent des cavaliers en train d'exécuter des exercices militaires. Ils y coururent à toutes jambes. Ce ne fut qu'alors que Christophe se ranima. C'était un escadron de la levée en masse, lieutenant en tête, incomplet. Une cinquantaine de gars étaient montés sur d'assez bons chevaux. Ils portaient des vestes grenat et des pantalons de la même couleur à liseré rouge, les couleurs du palatinat de Cracovie, des bonnets bordés de drap noir avec des panaches de crin, de plusieurs pouces de hauteur. Quelques-uns avaient des pantalons gris, d'autres au lieu d'uniformes étaient vêtus de vestes d'étoupe à longues manches. Les uns étaient armés de sabres, de pistolets, de carabines et de cartouchières, les autres, qui s'exerçaient en un groupe séparé, n'avaient que des lances de bois de six coudées de longueur, à pointe de fer.

Cette troupe ne produisait pas une bonne impression, ses manœuvres dans la plaine étaient encore maladroites, mais à sa vue nos spectateurs se sentirent trembler d'émotion. Les mains noueuses serraient avec force le bois des lances et brandissaient avec fougue des sabres de longueur et de provenance des plus variées.

Midi allait bientôt sonner. Les volontaires se souvinrent que l'heure de réception du commandant de la place était proche et se dirigèrent vers la ville. Ils eurent à attendre assez longtemps sur le perron, puis on les introduisit dans l'entrée où ils attendirent encore près d'une heure. Finalement le soldat de garde leur fit savoir que monsieur le capitaine prenait déjà son café et sortirait bientôt. La porte s'ouvrit et l'air important, dans un uniforme étincelant de passementeries, apparut Jarzymski.

Apercevant son condisciple, qu'il n'avait pas vu depuis si longtemps, métamorphosé en capitaine, Rafal resta interdit,

indécis sur l'attitude à prendre. Il était évident que Jarzymski avait éprouvé le même sentiment, car il ne trouva pas immédiatement sa voix. Se remettant, il s'approcha de Christophe, les sourcils froncés, et demanda :

— Votre nom monsieur ?

— Cedro.

— Toi, tu es Olbromski, je le sais. Nous avons été ensemble au lycée. Comment puis-je vous servir, messieurs ?

Ils lui présentèrent leurs feuilles de route et lui expliquèrent respectueusement qu'ils se rendaient à Czenstochowa pour entrer dans l'armée. Le capitaine caressait sa moustache de la main et écoutait en souriant, jetant de temps en temps un regard en dessous à son camarade. Lorsque tout fut expliqué, il réfléchit un instant et dit enfin :

— Pourquoi donc allez-vous à Czenstochowa ?

— On nous l'a conseillé !

— Conseillé... Ha ! Car vous auriez pu aussi bien trouver une situation ici. Nous irons certainement tous sous Lowicz. Nous avons ici assez de ce que sa Majesté l'Empereur nomme : « la pospolité ». On ne manquera pas d'occasions de se battre.

— Nous aurions voulu prendre du service dans l'artillerie, dit Cedro.

— L'artillerie, ah ! c'est différent. Je dois vous prévenir, toutefois, que dans ce cas il faut avoir de l'argent. Il faut avoir pour l'équipement d'un soldat, même le plus modeste, au moins 73 écus, sans compter le linge et les accessoires. Que sera-ce donc pour celui d'un officier !

— Mon ami a de la fortune, observa Rafal.

— Alors c'est différent. Toutes mes excuses. Je ne le savais pas. Je vais immédiatement vous faire donner des feuilles de route. Il y a en tout à Czenstochowa six cents des nôtres, qui y sont installés et forment la garnison. Mais après tout, Olbromski, je te conseillerais de rester ici. Tu y recevrais immédiatement le grade d'officier et aurais l'avancement assuré. Monsieur aussi. Nous avons ici une foule de jeunes gens de bonne famille, riches... Regardez-moi plutôt, camarades ! Il n'y a que trois mois que l'insurrection a commencé et je suis déjà capitaine et commandant de la place.

— Oui... Vous avez eu de la chance...

— Naturellement, j'ai eu de la chance... J'ai ici des parents, c'est mon pays, alors...

— Cela t'a facilité... murmura Olbromski.

— A vrai dire... expliqua Jarzymski avec une mine recueillie et importante, si on a vraiment envie de quelque chose,mon cher, on l'atteint toujours, pourvu qu'on ne ménage pas les efforts. On pourrait croire que je me suis nommé moi-même, mais on se tromperait, car je fus nommé par le capitaine Mecinski, le chef des levées du palatinat de Cracovie. C'est le moment des actions promptes et décisives. Le pays a besoin d'hommes et ils font complètement défaut. Il a fallu se défaire de tout orgueil, abandonner ses vêtements confortables, prendre du service, tirer la charrue...

— Quant à moi... Je ne sais pas ce que Rafal a décidé... dit soudain Cedro, tout rouge et les yeux baissés, j'ai... résolu de commencer par être simple canonnier.

— Ah !

— Je ne sais rien, comment donc pourrais-je être officier ? encore moins prétendre à un grade supérieur...

— Si monsieur ne sait rien... répliqua Jarzymski, c'est différent. Je croyais... Si on ne sait rien, il est évidemment difficile de débuter autrement que comme canonnier.

— Oui. J'ai résolu que j'obéirais aux ordres, rien de plus.

— Fort bien... dit Jarzymski.

Rafal avait envie de rire, mais en même temps Christophe le faisait enrager. Cette rencontre avait éveillé en lui des sentiments déplaisants. Comme si un cadavre s'était montré de dessous terre...

— Cela doit tout de même être une grande satisfaction de s'être élevé si promptement à un pareil grade... dit-il en regardant Jarzymski droit dans les yeux.

— Je crois bien. Je me le dis à moi-même ! répliqua le capitaine sans perdre contenance, se redressant tout au contraire d'un air fier. Chaque centurie de chevaux a droit à trois officiers, comme dans la République. Il faut que parmi les officiers quelqu'un soit l'aîné, les autres, les cadets.

Il se secoua, se redressant d'un air martial et, les regardant de ses yeux effrontés, il dit d'une voix traînante avec une expression bénigne et pleine d'indulgence :

— Certes, certes, c'est fort estimable de chercher à parvenir aux grades supérieurs en commençant par celui de simple canonnier. L'intention est fort louable. J'aurai même l'œil sur vous, jeunes gens ! Nous avons besoin, grandement besoin d'hommes dévoués, de caractères forts, qui prendront du service non en vue d'une carrière, non pour le bel uniforme ou le titre sonnant, mais pour servir ! C'est pourquoi aussi le prince Joseph, naguère premier chef, est entré dans les rangs en simple soldat...Ce sont là choses connues. La noblesse de vos sentiments est fort louable ! Fort louable !

Il se sentit tout de même un peu confus voyant les deux amis qui restaient là silencieux, le regardant droit dans les yeux. Changeant quelque peu de ton, il dit :

— Je regrette de ne pas avoir dans ce trou de soldat même de quoi régaler des camarades. Mais... il y a ici le casino du grec Pescary, veuillez m'accompagner pour une collation. Toi, Rafal, en souvenir de notre ancienne amitié, et vous, monsieur, par égard pour notre ami commun.

Malgré lui, l'ancienne amitié cachée au fond de son âme se réveilla dans le souvenir de Rafal. Que d'années s'étaient écoulées depuis les bancs du lycée et les débauches de Varsovie ! Se tournant vers Cedro, avec un regard qui le priait de consentir, il dit :

— Que si, pourquoi pas... D'autant plus, que toi, capitaine...

— Non, non, pas de titre, s'il te plaît, nous qui sommes de vieux ripailleurs de Varsovie... lui murmura-t-il à l'oreille. D'où arrives-tu, mordieu ? Tu me gâtes mes effets, tu ruines ma dignité...

— C'est pourquoi je pars !

— Enrôle-toi comme lieutenant, te dis-je ! Je te donnerai une cinquantaine de vagabonds que tu feras courir par la plaine. J'en trouverai un qui te cèdera son grade, et même son cheval et son uniforme pour une somme pas trop forte. Alors... haussa-t-il la voix, soyez aimables, amis, mon domestique vous conduira, je vous rejoins dans un instant.

A peine eurent-ils entr'ouvert la porte de la confiserie, qu'ils furent plongés dans une atmosphère étouffante, pleine de vacarme. Toutes les places étaient occupées et les petites

pièces étroites étaient envahies par des nuages de fumée. Au fond, dans une pièce obscure on entendait des conversations bruyantes, des chansons en chœur, on jouait aux dominos, aux dés, aux dames. Les nouveaux arrivés se sentirent mal à l'aise. Ils étaient entourés d'officiers. Leurs uniformes étaient tout flambants neufs et les galons paraissaient venir droit des mains du passementier. C'étaient des vestes couleur grenat avec des parements aux couleurs du palatinat, des pantalons de cavaliers avec passe-poils et collets blancs, des bonnets de la même couleur garnis d'astrakan noir et de plumets blancs. Il y avait là des sous-lieutenants, des enseignes, des lieutenants, une jeunesse vigoureuse, solide, exubérante et saine. On voyait qu'ils venaient tous des environs, car ils s'apostrophaient par leurs noms et prénoms. Cherchant dans cette foule quelque table non occupée, Rafal et Christophe se trouvèrent dans un coin devant deux jeunes gens blessés. L'un d'eux s'appuyait sur des béquilles fraîchement coupées et avait la tête bandée, l'autre avait le bras en écharpe. Tous deux restaient là oubliés et n'avaient même rien devant eux à boire, ni à manger. Cedro, s'inclinant timidement, leur demanda la permission de s'asseoir à leur table avec son ami. Les blessés se soulevèrent, l'air assez gauche. Bientôt une conversation s'engagea. C'étaient, comme ils apprirent, après s'être nommés eux-mêmes, deux voisins, fils de pauvres hobereaux, possédant de petites métairies dans les environs de Kurzelow, en Galicie, au delà de la Pilica. A la convocation du palatin Radzyminski, ils montèrent à cheval et arrivèrent à l'endroit indiqué.

— Nous ne sommes pas des gens riches, dit l'aîné, nos chevaux ne sont pas des chevaux de race, mais ce sont de bons chevaux. Nous avions pris ce qu'on nous avait enjoint de prendre : un bon cheval vigoureux, nous l'avions ; bride, étrille, brosse, couverture nous les avions. Mais tout cela n'est qu'un équipement de soldat, pas celui d'un officier. Nous ne sommes pas d'ici, nous venons de loin. De notre vie nous n'avions passé la Pilica. Au delà des confins de notre district ou de la province nous n'avions pas de parenté. Arrivés ici, nous trouvâmes toutes les places déjà prises, tous les postes d'officiers distribués. Que faire ? Nous nous inscrivîmes à l'escadron comme simples cavaliers. Nous dépensâmes notre dernier argent pour nos uni-

formes et maintenant... nous attendons. Nous sommes dix cavaliers dans notre escadron sur cinquante ordonnances.

— Alors vous venez de Galicie, messieurs, tout comme nous !

— Ah, bien ! Nous sommes des environs de Kurzelow. Cela n'a pas été facile de nous échapper de là. Nous avons fait mine d'aller au marché de Secemin par la grand'route de Szczekocin. De la route nous nous enfonçâmes dans les forêts de Chrzastow et nous arrivâmes en les suivant jusqu'à Koniecpol. C'est là que nous quittâmes la forêt et aperçûmes devant nous la terrible Pilica ! Nous attendîmes la nuit et traversâmes le fleuve à cheval, dans l'obscurité. C'est ainsi que nous avons passé la frontière. Ensuite à la clarté du jour, Dieu seul sait comment, nous arrivâmes jusqu'à ce Siewerz en passant par Lelow, Irzadze, Mrzyglod.

— Mais on voit, camarades, que vous avez déjà été dans des combats.

— Eh bien, sans vantardise nous pouvons dire que nous avons déjà quelque peu maltraité les Allemands.

— Comment cela s'est-il passé ?

— Nous étions ici à Siewerz presque depuis quinze jours, nous exerçant dans la plaine. Soudain messieurs les chefs (il indiqua d'un mouvement de la tête le groupe de jeunes gens bruyants) reçurent la nouvelle qu'un bataillon de Prussiens avait été envoyé de Wraclaw pour renforcer la garnison de Koziol. Sur le coup on nous rassembla ; nous étions une centaine, avec nos ordonnances, et nous nous mîmes en marche dans la nuit. Nous pénétrâmes par la forêt jusqu'à Tarnowskie Gory. Naturellement ce fut une marche forcée.

Dans un défilé, tout près de la ville de Tarnowskie Gory, nous nous ruâmes sur eux de notre embuscade. Lances, sabres, carabines, on se battait à qui mieux mieux en foule. J'ai même abattu de mon cheval avec mon sabre un fantassin, le faisant culbuter les pieds en l'air. Mais ce ne fut pas tout ! Dès que leur commandant eut aperçu que nous n'étions que des insurgés, il se mit à interpeller ses soldats à sa façon ! Ceux-là, on le voyait, avaient été dressés comme des caniches... Ils formèrent immédiatement un carré dans la plaine, se serrèrent comme un hérisson. Ils nous massacrèrent en écorcheurs ! A tous les diables ! C'était une douleur atroce lorsqu'ils vous

atteignaient à la main ! Cela nous fit enrager... Oh, ces pantalons bouffants ! Sans vantardise, lorsque nous nous ruâmes sur eux, tous ensemble, avec Paul, que voici, mon voisin de Kurzelow, lorsque nous nous mîmes à les tailler en face, cela chauffa. Nous ne fûmes pas les seuls. Ceux qui avaient de bons chevaux leur donnaient de l'éperon et s'élançaient en avant. Je me souviens que j'ai abattu bon nombre d'Allemands et que j'en ai aussi reçu des horions. Il y en a quatorze qui sont étendus blessés chez des citadins, ici, à Siewerz. Huit sont restés sur le terrain. Grâce à Dieu nous n'avons pas eu trop de mal. Ceux qui avaient de bons chevaux et ne s'étaient pas attardés sont revenus sains et saufs...

Il fit de nouveau un mouvement pour indiquer les officiers.

La porte s'ouvrit et Jarzymski entra, l'air martial, fringant et quelque peu hautain. Il fut immédiatement entouré. Les cris augmentèrent. Un officier, la figure fortement balafrée, mais pas par des coups de sabre, sortit de la pièce voisine en s'écriant :

— Monsieur le commandant, c'est ton devoir de nous procurer un autre billard, n'est-ce pas scandaleux ?

— Je n'ai pas de billard, répondit Jarzymski avec dignité, mais j'ai un conseil à donner à ceux qui voudraient jouer, mais n'ont pas où jouer. Qu'ils enlèvent leurs uniformes, détachent leurs plumets, recouvrent leurs bonnets de drap au lieu d'astrakan et entrent dans les rangs comme simples soldats. Ils perdront alors aussi le droit de venir au casino occuper toutes les places.

— Il a raison ! cria quelqu'un de la foule ! Il nous manque même des ordonnances pour panser nos chevaux d'officiers.

— Donne-nous l'exemple toi-même et panse-moi mon cheval... répliqua l'autre.

— Pourquoi pas, s'il s'agit de prouver que tu n'es qu'un va-nu-pieds, puisque tu n'as pas même les moyens d'avoir un serviteur.

— Doucement, doucement, messieurs les officiers !... les adjurait Jarzymski. Il n'y a pas de quoi s'échauffer ! Il arrive maintenant souvent que les soldats se distinguent plus que les officiers. Rappelez-vous seulement Wosinski à Czenstochowa.

— Bah ! On n'a pas toujours la chance d'avoir affaire à un

Allemand aussi poltron que ce commandant de Czenstochowa. Rappelez-vous plutôt Tarnowskie Gory !

— Ha, ha ! Il a raison ! cria-t-on alentour.

— Ecoutez, dit Jarzymski, levant la main d'un air solennel. J'ai des nouvelles. Mais avant... Donnez-moi un verre, Pescary. Je veux boire au vieux Wosinski.

— Vivat ! cria toute la foule.

— Il nous en faut de ce modèle-là !

— A bas les Allemands !

— Le plus difficile est de les faire se montrer dans la plaine, mais s'il s'agit de les battre... criait le premier interlocuteur.

— Les faire descendre dans la plaine, monsieur le philosophe ! Il faut les battre, voilà tout. Les réduire en poudre, les pantalons bouffants !

— Un moment, je n'ai pas encore fini, dit Jarzymski avec sang-froid, se versant un nouveau verre. Je veux vider ce second verre à la santé de Trembecki.

— Vivat !

Il tira de sa poche un papier et moitié lisant, moitié parlant de mémoire, il articula :

— Le capitaine Mecinski, commandant les levées dans cette partie du palatinat de Cracovie, me fait savoir qu'une compagnie de cent gentilhommes sous le commandement de Trembecki...

— Notre compagnie...

— Que la troupe, à laquelle certains de vous ont l'honneur d'appartenir, a pris pendant l'escarmouche de Tarnowskie Gory le comte Henkl, landrat de Tarnowice, en otage, en échange de MM. Mieroszewski et Siémenski et l'a envoyé au fort de Czenstochowa. Parmi les documents de ce landrat fut trouvée une proclamation adressée aux Silésiens, publiée par le comte Gotz, aide de camp du roi de Prusse, les engageant à s'unir à l'armée prussienne et à lui procurer des chevaux et des vivres. Mais le plus important est que ce même Trembecki leur a enlevé 118 chevaux destinés à la cavalerie prussienne et, ce qui est mieux encore, le trésor du roi.

— Fameux ! Excellent ! Vive Trembecki !

— Le troisième toast que je veux boire, dit Jarzymski lentement, sera à la santé de deux jeunes gens de Galicie...

— Deux jeunes gens ? Quel insipide bavardage...
— Qui ? Qui vient de Galicie ?
— Messieurs Cedro et Olbromski...
Christophe, rouge comme une betterave, se leva de son fauteuil. Rafal suivit son exemple.
— Camarades ! s'écria le commandant, ces jeunes gens sont parvenus jusqu'à nous en traversant la Vistule ! Ces jeunes gens ont quitté leurs foyers, ont exposé leur vie dans leur désir de parvenir à Czenstochowa pour entrer dans les rangs des artilleurs. Ces jeunes gens ont repoussé mes propositions de faire leur carrière parmi nous et ont décidé... écoutez, écoutez... de commencer par être simples canonniers ! Je bois à leur santé !
— Vivat ! cria toute la compagnie.
Il régna un moment de silence. Christophe leva la tête et parla hardiment :
— Ne vous étonnez pas, messieurs, de nous voir confus. Nous ne nous attendions pas à ce toast. Nous ne nous sommes arrêtés ici qu'en cours de route, voilà tout. Nous vous remercions, mon camarade et moi, de votre courtoisie. Je voudrais vous rendre la pareille en portant un toast, ou plutôt... Déjà maintenant nos palatinats de Pomorze, Malborze, Inowroclawek, Gniezno et Posnan, de Kalisz et Sierads, le pays de Wiélonie, de Rawa et de Lenczyca, sont délivrés de notre ennemi, du traître prussien. Je lève mon verre en l'honneur de notre mère à tous, la Petite Pologne. Honneur et gloire...
— Voyez-vous ça ! Un vaillant gaillard !
— Notre mère, la Petite Pologne !
— Il parle bien !
— Il est éloquent comme s'il était né près de Slomnoki...
— Chère créature, je vous assure que je sens mon cœur fondre.
— Il parle du fond du cœur, pas seulement pour faire de l'effet...
— Mais, continua Christophe, avant que je vide ce verre à la Galicie...
— Qu'est-ce que la Galicie ?
— Il n'y a pas de Galicie !
— Qu'est-ce qu'il radote ?...

— Elle est là, elle existe encore, mes frères, par Dieu vivant ! s'écria Christophe d'une voix ferme, ne souffrant pas de contradiction. Avant de vider mon verre en l'honneur de la Galicie, je dois boire à celui que vous venez d'honorer, à Wosinski. Evidemment qu'il l'a mérité du moment qu'une si bonne compagnie a bu le toast avec tant d'ensemble. Nous, qui venons d'Autriche, ne savons même pas de quoi il s'agit...

— Le voilà de nouveau avec son Autriche...

— Daignez nous éclairer sur cette action...

— Qui de nous a la langue la mieux pendue ? Konczewski, tu viens de Wielonie... Déploie ton talent !...

On poussa en avant un lieutenant trapu, l'air obstiné. Celui-ci réfléchit quelques instants, en ébouriffant de ses deux mains son toupet hérissé et finalement laissa libre cours à sa faconde naturelle :

— Pour être concis... voici comment se passa l'affaire. La nuit du 17 au 18 novembre un détachement de cavalerie française d'une centaine d'hommes sous le commandement de Deschamps arriva au pied de la montagne de Jasna Gora. Est-ce ainsi, messieurs ?

— Qui sait ! Continue toujours !...

— Il faut vous dire, qu'il y avait dans la forteresse cinq cents vauriens complètement équipés sous tous les rapports, tandis que les Français n'avaient pas un seul canon. Comment dans ces conditions s'emparer d'une forteresse ? Ça prêtait à rire...

— Ou à pleurer !

— Silence ! ne l'embrouille pas ; il pourrait se tromper et nous raconter autre chose.

— Voilà où l'ingéniosité s'est fait jour ! Les sarmates ont encore des têtes sur leurs épaules ! Un ancien capitaine de chasseurs, le vieux Stanislas Wosinski, qui était à la tête d'une poignée de Polonais de Wielonie, sans faire de grands mots, rassembla tous les paysans des environs sous les murs de la forteresse, leur fit allumer un grand nombre de feux et se grouper autour pour produire l'impression que plusieurs régiments d'infanterie assiégeaient Czenstochowa. Deschamps de son côté distribua aux chasseurs les épaulettes et les insignes des grenadiers et en envoya un détachement à l'Allemand pour l'engager à se rendre sans retard ou réflexion ; au cas contraire

ils les prendraient d'assaut et massacreraient toute la garnison. Ils n'avaient pas l'intention, disaient-ils, de rester là en hiver à claquer des dents. C'est bon. La commission faite, ils s'en furent. L'Allemand, le commandant Kune, en eut une telle frayeur, qu'il se rendit le même soir. Ce n'est que le matin, lorsque toute la garnison désarmée se tint sur le glacis, ayant rendu les armes, et que les Français avec les nôtres entrèrent par la porte et prirent possession de Jasna Gora, que le malheureux s'aperçut qu'il avait rendu la forteresse avec trente canons, les dépôts et le trésor à un ennemi qui était cinq fois moins nombreux que lui et n'avait pas un seul canon. La forteresse allemande tomba aux mains des Français. Vous aurez l'occasion de faire connaissance du valeureux capitaine Wosinski du moment que vous allez à Chenstochowa, car c'est lui qui est maintenant le commandant de la forteresse. *Dixi.*

— Buvons à sa santé ! dit Christophe.

— Du moment que nous portons des toasts, s'écria soudain Olbromski, je me permets de vous prier, messieurs, de boire à la santé de ceux qui ont flairé la poudre à Tarnowskie Gory et surtout à ceux qui ont déjà reçu des blessures !

— Vivat ! cria-t-on.

— Portons-les en triomphe. De vaillants gars !

— Et l'autre encore, de Wloszowa !

Quelqu'un criait de l'autre pièce :

— On boit à la santé et on oublie ceux de Sieradz. A leur santé !... Ils ont été les premiers à accourir comme un seul homme. De chaque vingt feux, en comptant chaque cheminée, on a eu un conscrit, volontaire ou désigné par le sort. Cela fit une infanterie solide comme un mur ! Chaque gentilhomme propriétaire envoyait un homme. Ils ont des chevaux. Si tu ne veux pas aller *personaliter*, si tu es vieux ou malade, ou, avec votre permission,poltron, paye le prix de l'équipement et la solde mensuelle ! Aussitôt il se forma une compagnie de chasseurs.

— A la santé de ceux de Leczyca !

— A ceux qui sous Lowicz, côte à côte avec les Français, ont réduit l'ennemi en poudre !

— Avez-vous entendu ? On a déjà fusillé le bourgmestre

allemand à Golanczy et un autre, Differt, d'Obrzyck pour avoir livré des gens aux Prussiens.

— Aux morts...

— Sous Lowicz !

— A toute la cavalerie, Vivat !

— L'Invincible !

— Jan Henryk !... Le grand Napoléon ! le grand Napoléon ! Napoléon !

Le tumulte devint si grand qu'il semblait qu'il allait faire éclater les murs du casino du grec Pescary...

L'ANNÉE NOUVELLE.

Cedro et Olbromski, « les Galiciens », ne réussirent pas à parvenir à Czenstochowa et à l'artillerie si ardemment désirée. Christophe n'avait plus le sou, ayant abandonné tout son argent dans la cabane du pêcheur. L'autre moitié de son capital, cousue dans la veste de Rafal, après avoir été soigneusement comptée, fut trouvée insuffisante pour couvrir les frais d'un équipement d'artilleur pour les deux. Finalement Jarzymski se mêla de l'affaire et réussit à persuader Rafal à rester à Siewerz. Pour sauver les apparences, on dit que les Galiciens avaient eu trop de retard en route pour pouvoir maintenant réaliser leur projet. Le temps volait, et chaque moment changeait l'aspect des choses. Deux jours après les fêtes, le détachement de la levée qui s'exerçait à Siewerz quitta la région de Cracovie, se dirigeant vers Lowicz. Par nécessité et aussi sur l'instance de toute la société des officiers, ils se joignirent à la cavalerie cracovienne. Jarzymski leur vendit deux chevaux de sa propre écurie, si précieux, à ce qu'il disait, qu'ils eurent à payer pour eux presque tous les écus retirés des coutures de l'habit de Rafal. En plus il fit en sorte qu'un de ses voisins, qui préférait rester chez lui, leur céda « deux uniformes », c'est-à-dire deux gars, en qualité d'ordonnances. Ce fut ainsi que les deux volontaires entrèrent dans le régiment, dont les rangs s'étaient éclaircis depuis l'affaire de Tarnowskie Gory. Une partie considérable de ce détachement, sous le commandement de Trembicki, errait encore par la Silésie, entre Nisa, Koziol, Gliwice et Bytom.

Le commandant de ce détachement détruisait avec acharnement, partout où il pouvait, des pelotons de Prussiens, occupait des villes et des villages. Il marcha de là vers Kalisz du côté de Torun pour se placer sous le commandement du général Zajonczek.

La petite armée de Siewerz, composée seulement de cavalerie, se mit en marche en bon ordre, avec le capitaine du palatinat Mecinski en tête, allant vers Czenstochowa, Balchetow, Brzeziny.

En route ils rencontraient des petits détachements — fantassins et cavaliers, venant de Stokow, de Lipsk, de Kalisz. Vers le soir du 31 décembre ils pénétrèrent dans la vallée de la Bzura. De loin, à une distance de deux lieues, ils aperçurent les deux tours du collège de Lowicz. Ayant traversé le fleuve, le régiment de Cracovie entra dans la ville, mais là, près du vieil Hôtel de Ville, où était le grand état-major, le rassemblement était si nombreux que les modestes cavaliers durent se retirer et chercher un refuge dans le faubourg de Bratkowice. A peine les cavaliers transis eurent-ils installé leurs chevaux dans les écuries indiquées et les eurent-ils pansés, qu'ils tombèrent dans les bras de Morphée.

Le lendemain dès l'aube ils firent leurs préparatifs pour se mettre en campagne. On avait fixé comme lieu de rassemblement le Champ de Mars, au milieu des plaines de Lowicz. Dès dix heures les régiments, chacun avec sa musique, commencèrent à s'y réunir. Le titre glorieux de premier régiment fut octroyé à la cavalerie, commandée par le colonel Jan Dombrowski (fils), récemment nommé, et qui avait été organisé par le général Némojewski à Gniezno et Rogozno. Aussitôt après arrivèrent, au milieu des cris de la population, les forces rassemblées par Valentin Skorzewski et Biernacki. Les armes de ces troupes n'étaient pas belles. Elles provenaient en grande partie de l'arsenal de Czenstochowa. Les carabines n'étaient pas chargées, les balles manquaient, ainsi que les cartouches et les pierres à fusil. En revanche il y avait des sabres et des lances en abondance. Mais l'ordre et la discipline dans leurs évolutions, la belle vigueur et la force pittoresque qui se dégageaient de leur maintien excitaient le ravissement des spectateurs. Vers dix heures la cavalerie au nombre de six mille hommes, presque

trois régiments de six escadrons de deux pelotons chacun, forma un carré serré. Sur une de ses faces on voyait un pavillon ouvert avec un autel de campagne.

Du côté de la ville retentirent les cris de la foule.

Tous les cavaliers, comme un seul homme, tournèrent la tête dans cette direction. Cedro et Olbromski, debout l'un près de l'autre sur leurs étriers, les yeux fixés sur ce point, sentirent leur cœur s'arrêter, comme tous ceux qui étaient dans cette foule.

Entouré de généraux et d'aides de camp, Jan Henryk Dombrowski s'avança sur la plaine entre des murs vivants. Le cheval bai marchait lourdement sous son énorme poids. Le général laissait errer ses yeux sur les troupes alignées, une joie profonde brilla en éclair dans ses yeux.

En silence, lourdement, il descendit de cheval et se dirigea vers le pavillon. A ce même instant dans un autre endroit les rangs s'ouvrirent et deux officiers en sortirent : c'étaient Roman Matuzewicz, aide de camp, major de cavalerie, et Joseph Lubienicki, capitaine. Le premier portait sur un coussin ponceau le sabre du roi Jan Sobieski, que les légions polonaises avaient rapporté de Loretto, l'autre, sur un second coussin, le bâton de commandement du hetman Czarniecki.

Le chef était suivi de son état-major, récemment nommé par Napoléon, Maurice Hauke, colonel, ancien vice-directeur des travaux de terrassement à Mantoue, derrière lui Tremo, lieutenant-colonel et aide de camp, plus loin Pakosz, Weyssenhoff, Godebski et Cedrowski, lieutenants-colonels aides de camp, ensuite les sous-lieutenants aides de camp : Joseph Hauke, André Stoss, Lettow, Jankowski, Bergonzoni, Stanislaw et Joseph Denhof.

La messe commença. Toute l'armée l'écouta en silence. A la fin tous les généraux et officiers supérieurs se hâtèrent vers le pavillon. Oubliant la discipline, la cavalerie se tenait debout sur ses étriers. Le chef se tourna vers elle.

Il dit :

— Soldats ! Je compte ce jour qui me réunit à vous après une séparation de douze années pour le plus heureux de ma vie, vous, mes compatriotes, qui me laissez voir le doux fruit de mon labeur à l'étranger, tendant à relever l'esprit valeu-

reux des Polonais. Le Ciel me récompense abondamment s'il vous a enfin convaincus que je ne nourrissais pas mes compatriotes d'espérances stériles. Cette année 1807 est celle dans laquelle chacun de vous commence sa vie...

Cedro serra de toutes ses forces la main de son ami et la garda ainsi jusqu'au bout du discours. Puis ils virent tous les deux comme les généraux, par ordre d'ancienneté, s'approchaient pour prêter serment. Levant trois doigts de la main droite et posant la main gauche sur le bâton de Czarniecki, ils répétèrent les paroles solennelles.

Sur un signal donné, l'armée leva ses armes vers le ciel...

Le 18 janvier les troupes de Lowicz reçurent l'ordre de se mettre en campagne. Un détachement devait marcher sur Bydgoszcz, l'autre sur Torun. Les régiments reçurent cette nouvelle avec joie.

— Au delà du fleuve ! Au delà de la Vistule ! Contre les Prussiens !

A Lowicz les routes de Rafal et de Christophe se séparèrent. Cedro resta dans les rangs, à la place qu'il avait occupée dès le premier jour. Rafal ne voulut pour rien au monde servir parmi la foule bigarrée de la cavalerie cracovienne, composée en majeure partie de pauvres diables. Il noua des relations, des connaissances, fréquenta le cercle des officiers et fut enfin inscrit au détachement de Dziwanowski, qui avait déjà été dans l'avant-garde de Jan Henryk. Au début de la campagne les deux détachements quittèrent Lowicz en même temps et les Galiciens, quoique dans différents pelotons, marchaient encore ensemble. On ordonna aux troupes de laisser de côté Varsovie. Ils obéirent à cet ordre avec chagrin. Ils aperçurent tout de même de loin ses fumées grises au clair de lune. C'est là qu'était le chef des chefs, Napoléon l'invincible...

TROISIÈME PARTIE

La voie impériale.

La division du général Zajonczek, dite la Légion du Nord, fut partagée en trois brigades. La première, sous le commandement du général Fiszer, se composait d'un régiment d'infanterie, emprunté à la troisième division, du premier régiment de cavalerie de Cracovie et de quatre canons de six livres. Une partie de ce détachement, sous le commandement direct du général Fiszer, se porta en février au secours du général Dombrowski et prit part à l'expédition de Tczew ; plus tard,en mars, elle traversa la Vistule et retourna à son détachement. La deuxième brigade de la Légion du Nord était sous les ordres du général Isidore Krasinski, ci-devant chef de toute la cavalerie de la noblesse. Elle était composée du troisième régiment de cavalerie de Cracovie avec deux canons de quatre livres. Le général Wolodkiewicz commandait la troisième brigade et avait sous ses ordres le quatrième régiment d'infanterie, le deuxième de cavalerie et deux canons de quatre livres. Toute l'artillerie de cette division était sous le commandement du chef d'escadron Chopin.

Christophe Cedro n'avait pas quitté les rangs ; à la nouvelle organisation il se trouva dans la deuxième brigade du général Krasinski. Ces régiments restèrent à Torun jusqu'au 27 février 1807. Ayant quitté cette place ils allèrent à Pokrzywno (Engelsberg) et Niborg (Neydenbourg) où le général Zajonczek resta jusqu'au 26 mai, prenant une part insignifiante aux opérations. Aux environs de Niborg, et tout autour, étaient avancés des bataillons d'infanterie et des pelotons de cavalerie. A Malga se tenaient un bataillon d'infanterie, cinquante cavaliers et un canon. Dembowec était gardé par le deuxième bataillon d'infanterie et quarante cavaliers ; dans la région dite Kot il y avait cinquante cavaliers et un autre canon hessois ; à Przy-

dowo vingt cavaliers, à Omule dix, et enfin douze cavaliers étaient placés entre Omule et Orlowo. La cavalerie formait une chaîne qui entourait le poste principal et gardait tous les chemins.

A peine eut-on cantonné l'armée dans les cabanes, les maisons et en général sous un toit quelconque et aménagé des écuries pour les chevaux dans les granges et dans les remises, que commencèrent les attaques de la cavalerie légère de l'ennemi et en même temps des reconnaissances, en guise de représailles, du côté des Polonais. Christophe Cedro se trouvait au commencement de mars à Kot. Le maréchal des logis chef Gajkos avait trouvé un bon logis pour le cheval et un paillasson, pas mauvais du tout, sur un grabat dans la chambrette d'un paysan. Tout alla d'abord comme autrefois : l'exercice, la gymnastique. Mais au bout de deux semaines on entra dans une période plus agitée. La cavalerie ennemie faisait irruption dans le village, la nuit, à l'aube, le soir, à midi, pendant le déjeuner, galopait par les rues avec des cris et des sifflements et disparaissait dans la bourrasque hivernale. Gajkos aimait tout particulièrement ce genre d'amusement.

Le 25 mars, à l'aube, eut lieu justement une de ces escarmouches. Pas moins de quatre cents cavaliers ennemis pénétrèrent dans le village et tentèrent de l'incendier aux quatre coins. Le lieutenant-colonel Skalski fit sonner le boute-selle et en un clin d'œil toutes les forces du poste se ruèrent sur les attaquants. L'attaque fut repoussée aussi vite qu'elle avait commencé.

Une semaine ne s'était pas encore écoulée depuis cet incident, que la division eut une nouvelle alarme. Bardzki, chef d'escadron de la cavalerie de Kalisz-Sieradz-Wielun, qui se tenait sur la route de Saymanowo, reçut du maréchal Masséna l'ordre subit de marcher, sans retard, au trot vers Szczytno. On entendait de là des coups de feu et le bruit d'un combat. L'escadron, formé en bataille, galopa et, placé d'abord à côté des dragons français, se déploya et attaqua par la gauche. Des engagements se succédèrent toute la nuit, sans relâche, sans qu'on pût reprendre haleine ni donner à manger aux chevaux. A sept heures du matin Bardzki attaqua la cavalerie ennemie, pour couvrir la retraite de la division française vers Szczytno;

Vers midi l'ennemi, au nombre de trois mille cavaliers environ, attaqua, redoublant d'efforts, les troupes de Kalisz. Les attelages prirent immédiatement la fuite et l'escadron faillit être débordé. Le commandant de la division envoya l'ordre de se retirer, ce qui fut effectué avec promptitude et précision sous le couvert de la forêt et la protection de plusieurs groupes de fantassins français qui y étaient cachés.

Huit jours après, conformément au plan élaboré par le général Fiszer, fut effectuée, sous le commandement des généraux Fiszer, Krasinski et Menczinski, une attaque du train de l'ennemi.

Jusqu'au 12 mai la division n'avait reçu aucun ordre. Aussi sa vie se bornait-elle à de petites escarmouches et reconnaissances.

Le 12 mai se répandit parmi les postes, avec la vitesse d'un éclair, la nouvelle que près de Malga la garnison avait été entièrement anéantie. Les soldats coururent aux armes, mais la consigne les retenait sur place. D'ailleurs de plus amples informations arrivèrent avec le détachement du général Fiszer qui était allé au secours des attaqués. C'est alors qu'on apprit que le moulin près de Malga, où se trouvait un détachement d'infanterie de trente soldats, avait été attaqué par un détachement important de cavalerie ennemie. Le lieutenant-colonel Krukowiecki, qui commandait à Malga, se porta au secours des attaqués avec un détachement de cent quarante fantassins. Lorsqu'il s'approchait déjà du moulin, il fut entouré de toutes parts par l'ennemi, deux mille hommes environ. Krukowiecki resserra sa colonne, forma un carré, plaça au front, de tous les côtés, les soldats les plus braves et se mit à se défendre avec acharnement. A toutes les attaques et aux propositions de se rendre, il répondait par des salves et par les baïonnettes. Il lutta ainsi durant une heure et demie.

Il fut sauvé de cette situation désespérée par le général Fiszer dont la cavalerie attaqua l'ennemi et le dispersa.

L'envie et un sentiment d'amertume se répandaient dans les rangs à la nouvelle que la troisième légion, sous les ordres de Gielgud qui la commandait, remplaçant le chef blessé sur la place du marché de Tczew, se distinguait admirablement près de Dantzig, que l'infanterie du premier régiment s'était même

avancée presqu'au bord de la mer, près de Kolobrzeg... Enfin, le 26 mai fut lue à la légion la nouvelle de la reddition de Dantzig ; la légion de Dombrowski devait aller vers l'est, dans la direction du Niemen, pour joindre l'empereur.

La légion du Nord bougea finalement aussi. Le 6 juin elle fut cantonnée à Ostrada, eut une escarmouche à Ruda et Waly (Wallendorf) ; le jour suivant elle marcha sur Loki ; le 18 elle atteignit Dobre Miasto (Gutstadt). Ici, pendant la marche entre Gutsdadt et Oelsee, fut reçue du ministre de la guerre, major de la Grande Armée, prince de Neufchâtel, une nouvelle extraordinaire.

C'était une journée très chaude. Dans la poussière de la route apparut, venant à la rencontre des colonnes, un officier français avec une ordonnance. Tous les deux ne faisaient attention à personne. Ils se dirigèrent droit vers le général de division et c'est à lui seulement qu'ils confièrent un papier secret.

Mais le mystère ne dura qu'un instant. Les officiers supérieurs entrèrent à cheval dans les rangs et lurent la dépêche annonçant la grande victoire de Friedland. Les troupes restaient silencieuses, comme mortes ! Christophe Cedro écouta cette déclaration comme une fable. Il lui semblait qu'il entendait éveillé le récit du vieux soldat de Stoklosy. Tout était arrivé comme l'autre l'avait prédit en son langage simple. Tout s'était accompli à la lettre. Il fit part de son impression à Gajkos, mais celui-ci ne fit qu'ébouriffer sa moustache.

— Comment pouvait-il en être autrement ! Un soldat n'aurait-il pas compris un soldat... Un caporal n'aurait-il pas compris l'empereur ! Chacun le comprend comme sa propre âme. Ce sont nos mains qui le font avancer et le portent, tant qu'elles le veulent, et son âme c'est notre âme.

Puis arrivèrent des nouvelles verbales. On parlait des actes de bravoure de la troisième division, de la prise par elle de deux canons, de la bravoure de la cavalerie et du sang-froid de l'infanterie et finalement de ce que le lieutenant général avait de nouveau reçu une blessure sur le champ de Friedland.

Maintenant la division de Zajonczek avançait à marches forcées vers Rastenbourg pour poursuivre l'ennemi et joindre la troisième légion.

La cavalerie de Gracovie et de Poznan, de formation récente,

était continuellement sur la ligne de feu de l'ennemi, aux champs, à l'avant-garde. Christophe Cedro se trouva à la fin de juin à Oleck ; le 13 juillet il était cantonné à Holynec, près de Spockiny, déjà dans la région de Grodno. Ici, par ordre de l'empereur des Français, Mencinski, chef de la force armée de Cracovie, fut nommé colonel du quatrième régiment de cavalerie et la milice de Cracovie fut jointe à ce quatrième régiment.

Vers le 10 juillet fut lue aux troupes la nouvelle de la paix de Tilsitt. La division de Zajonczek reçut l'ordre de se rendre à Varsovie. Elle y fut cantonnée le 15 août. Ce même jour arriva l'ordre du général de division déclarant que toute l'armée irait pour un séjour prolongé à Kalisz.

C'était la paix et la fin de l'aventure...

Ainsi pensait le jeune Cedro. Il devait être cantonné à Kalisz ou plutôt habiter cette ville comme soldat ou finalement comme officier fainéant du temps de paix. Il prévoyait que les jours se passeraient pour lui à jouer aux cartes, au billard ou aux dominos, à ne rien faire, à se livrer à la débauche ou à s'ennuyer dans un certain casino de Pescari en compagnie des camarades, qu'il avait vus là-bas. Cette vie ne le tentait guère.

Avoir quitté son vieux père pour un pareil idéal ? Piétiner pour cela ses espérances et ses illusions ? Avoir vécu pour cela ce jour mémorable de novembre ? Non, jamais ! Alors retourner à la maison ? Retourner comme un chevalier qui a seulement senti la poudre de loin ? qui a fait à cheval une assez grande excursion à travers le pays ?... C'était également impossible.

Il avait déjà vu de loin la guerre et la passion d'un grand et formidable exploit s'était enracinée en lui, pareille à un arbre implanté dans la terre par ses fortes racines. Retourner aux paisibles travaux agricoles, en compagnie de Trepka, graver laborieusement son empreinte civilisatrice dans des blocs de roche rebelle, pendant qu'au delà des forêts du district voisin s'accomplissaient des exploits, se brisaient et se fendaient les tables de pierre des lois écrites, s'effondraient les anciens édifices ainsi que les mystérieux projets des édifices nouveaux créés avec une ingéniosité satanique par les cerveaux traîtres des fonctionnaires qu'il avait connus dans les antichambres de Vienne ?

Il quitta Varsovie pour Kalisz dans un état d'âme morne et amer. Varsovie était alors pareille à une ruche pleine, lorsque

les abeilles essaimées y sont retournées au travail ; là toutes les forces des hommes se tendaient comme les muscles dans un poing fermé. Les nuits d'avant l'automne étaient chaudes et douces. Pendant que les colonnes marchaient lentement avec insouciance, du crépuscule jusqu'au matin, sur la grand'route et que la compagnie d'élite de la cavalerie de Cracovie suivait son chef, le vieux maréchal des logis Gajkos, qui conduisait cette compagnie, s'approcha du jeune homme et lui dit à l'oreille à voix basse :

— On a fait la paix pour toujours et tout est dit.

— Certainement, on l'a lu.

— Nous serons cantonnés dans ce Kalisz ?

— Tel est l'ordre.

— Nous avons joliment fait la guerre, il n'y a rien à dire !

— Que le Bon Dieu nous donne du temps... Encore et encore... Ce n'est qu'un petit commencement, comme un nid d'alouettes.

— Cent paires de diables ! Je serai donc obligé d'aller faire l'exercice à Grodno. Moi, qui connais le métier, je voudrais mieux faire couler le pus de dessous la peau des Juifs... Ou trouver une femme pour qu'elle vous arrache les yeux et vous frappe le front avec une cuiller.

— Silence, maréchal des logis !

— Mon jeune monsieur ! J'ai vu quelqu'un à Varsovie.

— Vraiment ?

— Je l'ai rencontré encore près de Kniaziewicz. Nous sommes venus tous les deux de Naples, moi d'abord, car je suis plus bête et je m'ennuyais à mort, et l'autre, le finaud, était ferme comme un mur. Ils arrivèrent en Silésie. Le major Swiderski les a amenés.

— Quelle arme était-ce ?

— La légion de la Vistule. C'étaient des camarades des temps anciens. Où n'ont-ils pas été !... Toutes les batailles avec les Autrichiens. Hohenlinden, la grand'route par la Suisse, avec Sokolnicki. Et après, au service de la Cisalpine. Ils sont devenus finalement sujets du roi Joseph et moi je me suis sauvé dans mon pays.

— Et maintenant que deviennent-ils ?

— Le camarade me l'a dit : on organise à nouveau notre

vieille légion napolitaine. Un certain prince Jérôme les a pris en affection.

— Quel est ce prince Jerôme ?

— Le diable le sait. Il a dit : le prince Jérôme, c'est tout ce que je sais. Ça doit être le frère ou le beau-frère de l'empereur.

— Et pourquoi ce Jérôme les a-t-il pris tellement en affection ?

— Pourquoi ? Pour la raison que je vais dire. Le camarade m'a tout raconté d'une manière suivie et je vais vous le raconter de la même manière. Ils allaient, mes lanciers, d'Italie en Pologne et étaient arrivés dans leur Silésie à Lignica. Ils marchaient, six cents chevaux, par la route, pendant les nuits, en mai... C'est seulement alors, après tant d'années, que la terre leur parut sentir bon. Il existe, comme l'a raconté le camarade, une grande montagne dans ces parages ; c'est de là qu'ils aperçurent pour la première fois la patrie lointaine. Le garçon ne pouvait pas parler, lorsqu'il s'en souvenait, quoiqu'il soit lui-même un rude compagnon. C'est bon. Ils marchent, ils marchent sur la grand'route, pas à pas, la nuit est silencieuse, puis c'est l'aube. A la tête venait le détachement du capitaine Fijaklowski. Et voilà que sur le chemin galope, droit à leur rencontre, un officier de haute taille avec son état-major. Il entra brusquement dans les rangs, regarda avec de grands yeux les visages ; il était tout échauffé.

— Quels sont ces gens ? demanda-t-il, d'où viennent-ils ?

Le capitaine Fijalkowski lui répondit tranquillement qu'ils étaient des cavaliers polonais qui revenaient directement de Naples à Lignica. C'est alors que le général se nomma et dit qu'il n'était autre que Lefebvre-Desnouettes en personne. Par Dieu tout-puissant, vous m'êtes, dit-il, envoyés pour me sauver. Je me bats avec les Prussiens près de Kunt. On m'a laissé ici seul avec les Saxons et les Bavarois. Les Saxons m'ont trahi lâchement, ils ne veulent pas se battre avec les Prussiens, et les Bavarois ont beau se défendre, ils ne parviennent pas à se tirer d'affaire. Les Prussiens pourraient s'emparer, dit-il, de Wraclawie où se trouve le prince Jérôme. Défendez-moi, Polonais ! Fijalkowski lui répond : C'est bon ! Nous sommes toujours prêts à battre les Prussiens !

Le régiment devait être cantonné à Lignica, eh bien, il irait ailleurs. On sonna : à cheval ! On pensait que le feu était dans la ville ou autre chose, que diable ! car on n'avait pas entendu parler d'ennemi dans ces parages. Toutefois en sept minutes le régiment avait le pied à l'étrier, pareil à une vieille et forte forêt de chênes. Ils partirent au trot par le chemin, vers une localité qui s'appelait Jauer et de là au carrefour où se croisent les chemins de Wroclawie et de Lignica. Les Prussiens s'approchaient justement de cet endroit en grand nombre, en poursuivant. Ils avaient environ trois mille hommes d'infanterie d'élite, une douzaine de canons et en outre un escadron de leurs hussards, couleur de tabac, et un escadron de lanciers montés de Bosnie.

Il commençait à faire jour. Le général Lefebvre se plaça au premier rang des lanciers. Devant lui avançait le capitaine Fortunat Skarzynski et il s'y trouvait aussi d'anciennes connaissances : il y avait Hupet, Szulc jeune et les lieutenants Rybaltowski, Blonski, Dziurkewicz, Ledochowski, il y avait le maréchal des logis, le vieux finaud Pruski, et l'autre, Skarzynski. Le premier et le troisième escadrons polonais raccourcirent les brides. Les armes à l'attaque ! Ils se ruèrent sur les Prussiens ventre à terre, à la polonaise. A coups de lances les frères de chien... *Durch !*... Leur général plaça ses douze canons sur un monticule et commença à tirer sur les deuxième et quatrième escadrons qui voulaient les tourner de côté par le champ.

Trop tard ! En un clin d'œil la cavalerie prussienne, dragons, hussards, bosniaques, fut mise en pièces ! Les Polonais se pressèrent tant que leurs propres chevaux se cabrèrent, ils criblèrent de coups de lance l'infanterie, arrachèrent les douze canons du milieu de la bataille et les placèrent à l'arrière, derrière leurs lignes : douze caissons eurent le même sort ; ils firent quatre mille prisonniers et s'emparèrent de tous leurs bagages. Le chef des Prussiens, un certain Anhalt, se sauva alors à cheval à toute vitesse. Il n'eut pas le temps de faire deux prières que la bataille était finie. L'infanterie forma les faisceaux, les cavaliers mirent pied à terre, les mains sur les hanches. Lorsqu'il faisait déjà grand jour, les lanciers montèrent à cheval pour aller dormir à Lignica. C'est alors que de toutes les poitrines partit notre chanson ! C'est

pour tout cela que ce Jérôme les a pris en affection. Maintenant ils iront par les grand'routes...

— Où ça ?

— Par les grand'routes, en suivant l'empereur.

— Mais où ?

— Pour se battre et c'est tout.

— Gajkos ! Mais ici...

— Eh bien, ça sent mauvais ici, parmi tous ces, ne vous en déplaise, capitaines, lieutenants et même colonels. Que Dieu me pardonne ! Colonels... Rien que des colonels, l'un sur l'autre, et derrière eux des rustres venant du fumier. J'en ai vu justement de mes propres yeux un qui voulait rabattre le chien d'une carabine avec son poing et qui opéra si brutalement qu'il l'arracha. Son supérieur lui demande d'une manière délicate pourquoi il ne tire pas. Et comment, répond l'autre, pourrai-je tirer une fois que le chien est arraché ? C'est seulement pendant la bataille qu'on lui apprit qu'il ne fallait pas s'y prendre de cette façon, qu'il suffisait de presser légèrement la détente et que ça tirait de soi-même, élégamment. Il s'étonna et s'effraya tellement qu'il en resta bouche bée. Voilà comment elle est cette excellente armée.

— Ne médis pas, ne médis pas, vieux vagabond !

— Mais j'irai vraiment chez les nôtres. Qu'est-ce qui m'oblige ici à bâiller d'ennui ! Chacun de nous a cent batailles dans sa mémoire. Tel est aussi Pawlikowski ! Il sert dans leur troisième compagnie commandée par Fijalkowski. Le coquin a fait, tout seul, cinquante-sept Allemands prisonniers. C'est alors que les troupes ont été étonnées et ont crevé de rire d'un bout à l'autre de la ligne. Le général en chef Moreau voulut le nommer officier sur-le-champ. Il lui dit aussitôt de mettre les épaulettes, de ceindre un sabre d'officier. En réponse Pawlikowski haussa les épaules et dit : *Ne se lir, ne se krir, ne pe ofisir*... Comment le récompenser dans ces conditions-là ! On lui envoya une carabine avec des ferrures d'argent, avec de longues inscriptions, comme quoi il était chevalier entre tous les chevaliers... Et il n'est pas le seul ! Chacun d'eux a vu de ses propres yeux le vaste monde, la terre d'Italie, la terre de France, l'Allemagne, des mers, de grands héros et de terribles exploits militaires. A quoi ça peut-il me servir que je sois sous les ordres d'un blanc-

bec qui n'a pas encore honnêtement éternué à l'odeur de la poudre !

— Telle est la discipline !

— Aussitôt que nous serons arrivés à Kalisz j'irai chez le chef avec mon rapport. Ils ont, paraît-il, leur dépôt aussi à Kalisz. Tant que je suis instructeur, eh bien, j'instruis les hommes tous les jours. Mais maintenant j'en ai assez ! La compagnie d'élite, c'est pour rire ! Si je leur avais montré une compagnie d'élite, ils se seraient cachés de honte dans des trous de souris. Que les enseigne celui qui veut. Quant à moi je ne suis pas un magister. Nous sommes des guerriers. Sans guerre je suis comme un cheval sans selle. Il ne me manquerait plus que de devenir ivrogne ou, Dieu m'en préserve, de m'efféminer.

Puis il murmura encore plus bas :

— Mon jeune monsieur ! Partons tous les deux... Vous ferez un beau cavalier. D'ailleurs je connais votre manière de monter à cheval et votre constitution. Dès votre plus tendre enfance vous mettiez le pied à l'étrier. Ces gouverneurs vous feront dépérir ici.

— Pas de danger.

— Lorsque je regardais l'uniforme de ce camarade, sa prestance, son sabre, Sainte Vierge !

— Vraiment ?

— Ils ont ces mêmes couleurs que nous avons reçues déjà en 1802 à Vigevano, bleu, grenat et jaune. Sur la tête un haut bonnet bleu, en drap peigné, à cordons blancs. Un panache ! Grand comme ça ! Sur le front un demi-soleil avec une aigle.

— Quelle aigle ?

— Les diables le savent, quelle aigle !

— Une aigle française, ce n'est donc pas un régiment polonais.

— Sans doute une aigle française, car ils recevront dix sous par jour de solde sur le trésor de l'empereur. Je dis une aigle et au-dessus deux lances en sautoir.

Les bavardages persévérants du vieux maréchal des logis furent pour Cedro le poids de la grenaille qui fait pencher le plateau d'une balance. L'invincible aversion pour l'hypocrisie de la vie de Vienne le poussait vers le pays des simples rêves du soldat.

A Kalisz tous les deux, Gajkos et lui-même, donnèrent leur

démission de la cavalerie et demandèrent leur transfert aux lanciers. On tâcha longtemps de les dissuader de cette démarche ; survinrent toutes sortes de retards officiels, mais finalement, en octobre, ils se présentèrent à la forteresse de Koziol, où se trouvait un escadron de lanciers, composé de vieux et braves anciens légionnaires. C'était une foule d'hommes à grandes moustaches, de sabreurs basanés, cyniques et chercheurs de toutes sortes d'aventures.

Cedro fut obligé de payer cher son droit d'admission et dut subir différentes brimades avant d'être reçu. Les vieux vagabonds admettaient de mauvaise grâce dans leur compagnie les blancs-becs, surtout les « vertueux » et les enthousiastes. Par contre on trouva vite une place libre pour Gajkos avec un prompt avancement en perspective.

Au commencement de l'hiver arriva l'ordre de quitter la Silésie et de marcher sur Osnabruck où était le quartier du colonel de ce régiment, Jan Konopka. De là on avança en Westphalie. A Erfurt les compagnies arrivées de toutes parts reçurent le même uniforme et passèrent l'hiver dans cette ville. Là se trouvaient des officiers supérieurs et subalternes, rassemblés de différents régiments, des jeunes et des vieux, provenant de l'ancienne cavalerie, voire même de l'infanterie.

Au printemps de l'année 1808, le régiment organisé entreprit une grande marche, jusqu'à Bayonne. Il passa par Gotha, Eisenach, Fulda, Hanau, Mayence, puis Mézières-Charleville, Paris, Le Mans, Alençon, Bordeaux, Dax...

Après la traversée, vers la fin de juin, des larges bras de la Garonne près de Langon, des vastes plaines sablonneuses du pays de Guyenne et de Gascogne, des forêts de chêne-liège près de Roquefort et des bois de châtaigniers près de Mont-de-Marsan, ils entrèrent dans le département des Landes, dans de tristes champs sablonneux et endormis. L'infanterie descendit dans des barques et sur des radeaux l'Adour qui roule ses ondes à gauche de l'antique route menant à Dax.

La cavalerie suivait lentement cette même route. C'était un chemin triste qu'aucun paysage agréable ne venait égayer.

Durant ces longues marches de cavalerie, des bords du Niémen jusqu'aux bords de la Garonne, Christophe Cedro brunit, forcit, rentra en lui-même, se fortifia en son âme. Il disparut,

en tant que personnalité, dans la foule rude et grossière des soldats, se renferma en lui-même et se tut. D'ailleurs il était toujours sans souci, gai, bien disposé, occupé aux besognes du soldat. Mais il vivait dans une solitude absolue. Les marches étaient faites la nuit. Christophe commençait à vivre, lorsqu'à la tombée du jour on entendait le boute-selle, lorsque les escadrons montaient à cheval et que le régiment se rassemblait, formait une colonne et se mettait en route.

Les détachements fatigués durant la journée par le pansage, les inspections, les répartitions de vivres, le ferrage des chevaux, dormaient profondément en selle. Les hommes dormaient enveloppés dans leurs manteaux pour se préserver du froid de la nuit printanière et les chevaux dormaient en marchant. Pas à pas le régiment avançait somnolent par les allées de peupliers de la douce France.

Aux premiers jours de mai la cavalerie de la légion de la Vistule s'arrêta à Bayonne. L'empereur était ici, au château de Marrac, et avait près de lui les rois d'Espagne, Charles IV et Ferdinand VII. Il y avait là beaucoup de troupes, mais le pays était désert. Les braves gascons retenaient le ravitaillement sous l'œil même de l'empereur. On manquait surtout de fourrage pour les chevaux dans les environs ainsi que sur la Nive et sur l'Adour.

Aussi, lorsque près de mille chevaux de lanciers entrèrent dans la ville, les intendants perdirent-ils la tête. Immédiatement, le matin du jour suivant, on envoya une compagnie de lanciers pour trouver du fourrage, au delà même de Saint-Jean-de-Luz, au pied des montagnes, dans le département des Basses-Pyrénées, à la frontière même d'Espagne. Il devait y avoir là de l'herbe en abondance. Christophe Cedro fut envoyé avec cette compagnie de fourrageurs, comme connaissant parfaitement la langue française.

Ils partirent, s'étant à peine débarbouillés après la marche, sans avoir vu la ville. Ils avancèrent par la vieille route, dans la direction d'Irun. A leur droite ils avaient encore des dunes, des monticules de sable qui voilaient la vue, de tristes rochers arrondis, des falaises qui çà et là étaient couvertes de maigres arbrisseaux de tamaris. Le détachement fatigué se souvint en avançant du genévrier du pays natal. Au delà de Saint-Jean-

de-Luz des chaînes de montagnes se montraient déjà sur la gauche, vers Ustaritz. Le soir tombait, lorsque le détachement parvint au premier tournant élevé du chemin. Le froid des montagnes proches se fit sentir.

A la lumière crépusculaire ils aperçurent toute la chaîne des Pyrénées neigeuses. Devant eux se dressait au nord un mur immense interrompu çà et là par des précipices escarpés, comme si la foudre avait fendu les rochers en deux. A l'Est s'étendait la ligne infinie des monts Cantabres.

Christophe arrêta son cheval. Il ne pouvait pas bouger, ébloui par la vue majestueuse des montagnes. Le crépuscule descendait lentement sur les sommets. Cedro poussa son cheval de l'éperon et rejoignit le détachement. Il atteignit, en montant encore, un tournant du chemin. Il s'y trouvait un petit village de quelques dizaines de maisons de briques. Les soldats étaient déjà descendus de cheval et attisaient le feu en apportant de toutes parts du bois et du fumier d'âne. Christophe plaça son cheval près d'une mangeoire, dans une petite écurie vide, et alla hors du village pour jouir encore de la vue. Il s'approcha des rochers qui bornaient un petit champ et s'arrêta soudain, frappé d'étonnement. Devant lui descendait un mur vertical au pied duquel s'étendait, à l'infini, l'océan...

AU DELA DES MONTAGNES.

A la fin de mai, après un repos de trois semaines à Bayonne, le régiment des lanciers de Konopka s'enfonça dans les montagnes. Il n'alla pas par le chemin d'Irun, mais par un autre plus court qui conduisait droit en Aragon, par l'antique route de Charlemagne, vers les défilés de Roncevaux.

Ils étaient mille chevaux sous le commandement du colonel Konopka et des chefs d'escadron Kostanecki, Klicki et Routier. Immédiatement après Bayonne ils prirent par une vallée qui se dirigeait à gauche. Ils marchaient entre deux chaînes de montagnes dans la direction du nord-est.

A Jax ils s'arrêtèrent pour la nuit.

La route tournait là brusquement et conduisait en montant jusqu'à Saint-Jean-Pied-de-Port. Déjà le lendemain ils avan-

cèrent par Vercarlos sur les hauteurs vertigineuses des rocheuses Pyrénées. Les chemins étaient si étroits, si escarpés et si glissants le matin à cause des neiges fondantes, qu'ils furent obligés de faire toute cette traversée à pied, les chevaux en main.

Il faisait tellement froid que les lanciers se couvraient de tous les vêtements dont ils disposaient. Ainsi chaque soldat endossait l'uniforme ordinaire par dessus le grand uniforme et enfilait dessus la veste d'écurie de treillis, un pantalon de travail qu'on mettait pour le pansage des chevaux et qu'on boutonnait avec dix-huit boutons le long de la jambe. Ils posaient sur leurs chapskas de lanciers les housses noires en toile cirée, les nouaient sous le menton pour préserver les oreilles et le cou des vents et courants d'air des montagnes. C'était seulement par dessus tout cela qu'ils mettaient les manteaux et s'en enveloppaient. Les officiers gelaient, empêchés qu'ils étaient par la mode et la fanfaronnade de placer les housses en toile cirée jaune sur leurs chapskas. C'était pour cela qu'on allumait souvent des feux.

Les soldats marchaient du côté du précipice en poussant vers le rocher leurs coursiers de Mazovie qui s'agitaient, tremblaient de froid et d'effroi à la vue du gouffre. Plusieurs fois se montrèrent aux tournants des chemins des montagnards aragonais armés de fusils. Ils tiraient de loin et, sans attendre, disparaissaient dans les crevasses, noires comme eux-mêmes. Kostanecki qui marchait en tête avec son escadron leur envoyait des salves de balles des fusils que les officiers, sous-officiers et flanqueurs avaient reçus à Bayonne, et c'est ainsi que l'escarmouche prenait fin.

Les hommes du nord étaient plus intéressés par le paysage des montagnes que par ces épisodes. Tout ce sur quoi ils jetaient le regard les frappait d'étonnement, les parois à pic des précipices, les torrents qui roulaient sur les rochers nus, les sapins et les pins sur les versants inférieurs, les énormes taillis d'arbrisseaux touffus de romarin qui couvraient des vallées entières comme un tapis. Souvent au-dessus de la vaste vallée où ils étaient arrivés après avoir dépassé le plus haut défilé, apparaissait un aigle, faisant d'énormes cercles dans son vol, dont l'œil ne pouvait saisir la vitesse. Lorsqu'ils sortirent des

passages escarpés, à leurs yeux se découvrit un sol tourmenté, couvert de rochers ronds, onduleux, un pays en pente, aride, boisé qui s'étendait vers le nord sur un espace de six milles environ.

Cedro claquait des dents de froid en marchant près de son cheval, mais brûlait en même temps d'admiration. Il était heureux à la pensée qu'il passait le défilé de Roncevaux. Il lui semblait qu'en ce moment il gagnait les éperons de chevalier.

Les deux jours suivants le régiment des lanciers descendit paresseusement et prudemment par les chemins de montagne. Ils traversaient rarement des villages de pâtres où le plus souvent les portes étaient fermées et les maisons désertes. Ils se reposèrent seulement à Pampelune, forteresse déjà occupée par une garnison française sous le commandement du général Lefebvre-Desnouettes, vieil ami des Polonais. Ayant quitté la Pampelune de Pompée dans l'avant-garde du petit corps du général Lefebvre et s'étant dirigé vers le nord, le régiment des lanciers rencontra le 6 juin pour la première fois une foule de gens armés. Cette horde se dispersa à l'approche des cavaliers. Ils marchèrent de là par Taffala, Olite, Caparoso, dans la direction de Valtierra, localité située sur les bords de l'Ebre. De là le chemin tournait vers Tudela, suivant le bord du fleuve dans la vallée. C'est seulement à Tudela qu'on rencontrerait un pont, de ce côté du fleuve, au delà de Tudela, il n'y avait plus trace de chemin. Dans ces parages on entra dans un village dévasté. Les hommes étaient affamés, les chevaux éreintés ; c'est pourquoi, après que les postes avancés furent placés, on se dispersa par le village à la recherche de fourrage et de nourriture. L'un des pilleurs trouva à l'église, derrière le maître-autel, du froment caché.On en versa abondamment dans les mangeoires vides. Pendant que les hommes s'occupaient à préparer leur nourriture, les chevaux éreintés croquaient avec avidité le froment espagnol. Le lendemain on entendit les coups de feu des postes avancés. Le régiment se prépara en hâte. Lorsqu'on se mit à seller les chevaux, on s'aperçut qu'ils n'étaient pas en état de se lever. Les uns, encouragés, se levèrent avec difficulté mais ne purent se tenir debout. Leurs sabots étaient chauds, comme pleins de feu.

Malgré différents remèdes, frictions, saignées, rabotage des

sabots, douze chevaux crevèrent le même jour sur place. Les autres furent à peine en état de quitter le village. La petite armée de Lefebvre qui suivait l'avant-garde rejoignit les lanciers et avança vite vers l'est par la rive gauche de l'Ebre, pour occuper Tudela. Christophe fut obligé de conduire son cheval par la bride et de marcher près de lui à pied. Il y avait autour de lui une quinzaine de camarades ; les uns le devancèrent, allant à cheval, pas à pas ; les autres marchaient comme lui-même près de leurs montures. Vers midi une pluie battante se mit à tomber sans discontinuer. Les chevaux devinrent encore plus faibles et se balancèrent sur leurs jambes malades. Vers le soir Cedro, à bout de forces, s'aperçut qu'il était seul sur la route. Il ne voyait plus personne près de lui. Son cheval tremblait de fièvre, se dressait sur ses sabots, se balançait et hennissait sourdement. Le cavalier déchira sa chemise, en fit des bandes et entoura les sabots de terre glaise. Ce fut vers le coucher du soleil que le coursier chancela et tomba au bord du ravin. Il mordait la terre et lançait par les naseaux une haleine de feu. Il s'agita plusieurs fois, un profond tremblement le secoua, sa belle tête tomba sans bruit sur la terre molle. Le souffle de feu cessa...

Notre cavalier restait près de lui plein d'un regret profond, les yeux fixés sur les pupilles assombries, sur l'étrange rictus des lèvres paraissant le narguer, mais en même temps infiniment douloureux.

Cet incident inattendu lui porta un coup au cœur et le réveilla de ses orgueilleuses rêveries chevaleresques. Ce fidèle et cher camarade l'avait conduit par tant de pays réels et par tant de visions, il devait le porter jusqu'au champ de gloire... Maintenant il se moquait de tout cela du rire amer de la mort.

S'étant aperçu qu'il n'y avait plus de camarades sur la route et que la nuit approchait, Christophe défit la chabraque, les sangles de la selle, ôta la bride, la poitrinière...

Il hissa sur son dos la couverture, la selle avec la chabraque et la bride, saisit la lance à pleine main et avança sur la grand' route.

Il marcha à toute vitesse, pour rejoindre son régiment. Il regardait de tous les côtés et n'apercevant nulle part âme qui vive, il se mit à descendre à pas mesurés la montagne. La pluie

tombait toujours plus fort. Le paysage était toujours le même : montagneux au nord et hérissé de rochers escarpés au sud, coupé par la vallée de l'Ebre. Christophe mangea une tranche de pain qu'il avait conservée depuis la veille dans son sac de cuir à côté des fontes. Mais la tranche était petite et, représentant son petit déjeuner et son dîner, ne pouvait le rassasier. Il but de l'eau d'une source qu'il trouva en route et continua à examiner les environs. D'une hauteur peu élevée il aperçut une route qui se tortillait comme un ruban dans la vallée. De l'endroit où il était, descendait à gauche vers la rivière un chemin plus étroit qui paraissait couper, comme la corde d'un arc, toute la vallée. Il parut à Christophe qu'il arriverait par ce chemin. Il le prit donc sans hésitation.

Le chemin pierreux et creusé par les pluies qu'il suivait était bordé des deux côtés par des rochers bas et sauvages. Ces rocs empêchèrent le voyageur de s'écarter beaucoup. Plusieurs fois déjà il s'était engagé tantôt à gauche, tantôt à droite. S'arrêtant sur une élévation il comprit d'après la force du vent qu'il était sur la cime du mont, fit encore quelques pas, et tout à coup ses yeux aperçurent des lumières non loin de là. Ayant trouvé en tâtonnant un fossé, il s'assit et se posa cent fois la question : qui peut faire ces feux ? L'ennemi ou quelqu'un des nôtres ? On entendait l'aboiement d'un chien... Ni les Français, ni les Polonais n'ont de chien avec eux... Un cheval hennit au loin... A qui est ce cheval ? De nouveau le silence... Il fut interrompu par une sonorité magnifique comme la musique d'un orgue.

Christophe s'était déjà reposé et avait repris haleine. Il avança vers la lumière lentement, pareil à une chauve-souris nocturne. Descendant la montagne, il entendit dans une autre direction les cris éloignés des sentinelles :

Qui vive !

Son cœur battit comme un marteau.

Le chemin bifurquait ici dans différentes directions. Il était coupé par de grandes marches de pierre. A l'un des tournants il vit subitement sur le côté un feu si près qu'il s'arrêta ébloui. Il ne pouvait pas bouger de place. Ce n'était pas une fenêtre éclairée, ni une porte ouverte, mais quelque chose comme une gueule carrée qui conduisait dans un intérieur enflammé.

Il perçut un bruit confus de voix d'hommes.

Ayant prêté l'oreille, il entendit à sa grande joie des paroles françaises, des chansons légères de camp, des cris, des disputes... Il courut par les vignes humides, escaladant les murs des jardins et tombant dans des fossés pleins d'eau. Bientôt une sentinelle pointa une carabine contre sa poitrine. Le nouveau-venu put à peine balbutier le mot de passe tant il était éreinté. On l'examina de tous les côtés à la lumière d'une lanterne et, tandis que l'eau coulait de ses vêtements, on le laissa approcher du feu avec sa selle et sa lance. C'est ainsi qu'en décida débonnairement le caporal qui fut appelé. Christophe descendit plusieurs marches et se trouva sur le seuil d'une grande église. Plusieurs feux brûlaient sous la voûte principale et dans les chapelles latérales, séparées par des colonnes de la grande nef. Sur les autels brûlaient des cierges, ainsi que dans différents coins. Deux mille soldats environ campaient là avec bruit et chants. Les uns ronflaient déjà, couchés côte à côte sur les tapis de l'église, sous le chœur, entre les colonnes, autour des autels et sur les autels-mêmes. D'autres rôtissaient sur le feu des tranches de viande, des cochons de lait, des dindes, des coqs, d'autres encore abattaient de la volaille et la plumaient. Cedro ressentit une joie inexprimable. Il n'était plus menacé d'une attaque par derrière et d'une mort horrible, il n'était plus entouré de solitude dans des champs noirs, un torrent de pluie ne coulait plus sur ses épaules. Du feu, de la lumière, des dalles sèches ! Des cris d'hommes !

Tout autour la force et la gaieté de gens sains !

Au premier moment, il ne put comprendre ce qui se passait ici, à quoi s'amusaient les joyeux camarades. Il chercha des yeux une place libre près d'un mur latéral, l'occupa d'autorité et étendit avec délices ses jambes engourdies. Immédiatement autour de lui se forma une mare d'eau, découlant de son manteau et de ses vêtements. La fumée des bûches remplissait la profondeur des voûtes et roulait vers la porte. La pluie pénétrait par les vitres brisées. Un froid humide venu du dehors se répandait sur le plancher.

Dans l'ondoiement de la fumée, à la lumière de quelques cierges fixés à la corniche de pierre, se montrait à tout instant

un grenadier français, qui, ayant endossé par dessus son uniforme un surplis et passé au cou une étole, prononçait un sermon. Il illustrait ce sermon d'une manière très drôle en plumant un grand coq et en éparpillant à tout instant sur les auditeurs, avec des gestes éloquents, les plumes arrachées. Il savait en même temps chanter et imiter d'une manière vraiment plaisante le caquetage des poules effrayées. Cedro riait fort, d'un rire mécanique, bien qu'il ressentît en même temps un sentiment de dégoût. Tout autour on brisait les confessionnaux, on hachait les stalles sculptées et les bancs, les baldaquins, les escaliers, les échelles, les chandeliers, les antiques objets de bois qui par leur vétusté étaient plutôt des symboles de l'éternité que des choses réelles. On les jetait dans les bûchers avec les bannières, les missels aux reliures anciennes, les images noircies aux cadres grossiers, et les feux flambaient plus vivement.

Christophe regardait avec des yeux alourdis les taches blanches restées sur les murs.

Il avait sous la main la lance et les courroies de la selle, les pistolets étaient à sa ceinture. Il trouva encore son bonnet de police et le mit sous sa joue pour que au moins sa tête fût couchée sur quelque chose de sec. Affamé, comme un chien sans maître, il ferma les yeux et appuya la tête entre le pommeau et le troussequin de la selle, pour dormir et ne pas voir ce qui se passait.

« Siempre eroica ».

Cedro vécut près de six semaines en selle, la courroie de la lance sur la main et l'éperon dans le flanc du coursier. Il avait maintenant un cheval d'Ibérie, prompt comme le vent. Il le reçut déjà à Tudela, lorsqu'il y arriva à pied avec sa selle. Il ne connut plus un moment de repos à partir du passage du régiment de cavalerie sur la rive droite de l'Ebre et dans la vallée de ce fleuve, gai après la solitude des montagnes. Il prit part aux charges incomparables des lanciers du premier régiment près de Mallen et le quatorze juin près d'Alagon sur le

Xalon, affluent magnifique, rapide et sauvage de l'Ebre, venant du Nord. Il marchait dans l'avant-garde de l'armée, lorsque le seize juin on s'approcha de Saragosse. Il parcourut l'un des premiers dans toutes les directions ce jardin laborieusement cultivé, irrigué par de nombreux canaux, visita chaque maison dans les villages suburbains, la Joyosa, Marlofa, Las Lasetas, Utebo, Monzalbarba et enfin parvint le premier au cloître de San Lamberto à Molviedro. De là il n'y avait que trois lieues jusqu'à la capitale de l'Aragon. Molviedro devint dès ce moment en quelque sorte le quartier du régiment. Là on se reposa après les expéditions, dans les couloirs froids du cloître, là on put s'abriter parfois contre les excès de la chaleur et du froid nocturne.

Christophe avait déjà oublié le nombre des rencontres, escarmouches, poursuites sur les routes de chaux unies plantées d'eucalyptus et de platanes de la vallée de l'Ebre. Il passait maintenant la vie sur les hauteurs brûlées par le soleil de la route de Madrid.

Comme la peu nombreuse armée du général Verdier qui avait pour but de s'emparer de Saragosse manquait entièrement de dépôts, les lanciers de la Vistule devaient procurer pour toute l'armée des provisions de vivres et de fourrage. Aussi tous les jours, dès le grand matin, partaient-ils pour les montagnes, divisés en petits détachements. La riche vallée était tout à fait déserte. Une partie des habitants avait fui à Saragosse, l'autre dans les montagnes, emmenant le bétail. Il fallait chercher les troupeaux de moutons, de vaches et de chèvres dans leurs cachettes inaccessibles. Les lanciers exercèrent durant ces six semaines leurs instincts de trappeurs et de brigands. Cedro découvrit en lui l'âme d'un ancêtre quelconque des temps de Macek Borkowic. Il était déjà fait aux désagréments de cette carrière. Il y trouva même un certain charme particulier, un orgueil effronté, la volupté de la tyrannie.

Un homme rencontré dans les montagnes, c'était un ennemi qui visait le cœur avec son couteau. Derrière chaque buisson guettait le canon d'un fusil, le coup partait et la balle sifflait de chaque pierre, et chaque ombre qui passait annonçait la mort. Mais justement dans tout cela la jeune âme se trouvait dans son élément.

Il avait plusieurs fois déjà fait le tour de la vieille *Caesaraugusta* durant ces opérations de six semaines. Il l'avait vue du côté de l'élévation de Castellar, de la hauteur du plateau de Placence, du côté du nord, de la Toricella et de l'est, du plateau de Val de Osera. Des tours innombrables se dessinaient devant ses yeux.

Cette triste ville les attirait et les charmait. Ce n'était pas une forteresse, car elle n'était entourée que d'un mur bas, haut de dix pieds, et muni de mauvaises portes. Ils virent la première attaque de Saragosse du 15 juin et l'attaque du 2 juillet, la prise de la hauteur suburbaine de Monte-Torrero et du cloître des capucins. Ils assistèrent à l'assaut acharné, à la défense et à l'incendie du cloître de Saint-Joseph.

Ils connurent ici un courage jamais vu, une résistance d'acier. Ils comprirent déjà alors qu'ils avaient devant eux non pas des officiers et des soldats, non pas des hommes fougueux se dispersant à l'approche d'un bataillon exercé, mais des hommes changés en armée par la force du fanatisme.

Le plus fort, le plus habile, le plus enragé devenait chef par ordre unanime de la masse. S'il avait mal réfléchi, s'il n'avait pas obtenu de résultats, s'il avait mal accompli, mal organisé, avait faiblement attaqué, n'avait pas lutté à mort comme c'était la volonté générale, on rendait incontinent un jugement, on le mettait contre le mur et la foule qui était sous ses ordres lui perçait le cœur de balles. C'est ainsi que périt le colonel d'artillerie Pesino, ainsi que périt le commandant du château de Cincovillas et d'autres. Les masses qui luttaient n'étaient pas divisées en détachements réguliers. C'étaient des cohortes qu'avait attirées et réunies le génie du chef. Plus grande était la force de ce génie, plus nombreux était le détachement. Le chef d'un détachement donné ne dépendait pas du chef suprême : il exécutait les ordres donnés d'en haut pour autant qu'il les reconnaissait conformes au but. Et pourtant cette fois-ci tous étaient comme un seul homme, obéissants au chef, lequel, par la volonté du peuple, était Don José Palafox.

Lorsqu'on eut décidé de faire venir de Pampelune quarante-six canons de siège, obusiers et mortiers dans le but d'entreprendre un siège régulier, le régiment de lanciers défendit ce transport contre les attaques des guérillas durant le flottage

par le canal d'Aragon. Dans cette opération il n'y eut de repos ni nuit, ni jour. Ils traversaient continuellement le canal à la nage tantôt d'un bord, tantôt de l'autre. Ils barraient le passage aux bandes qui descendaient des monts et les harcelaient dans les embuscades, dans les brèches des rochers et dans les vallées. Finalement on amena cette artillerie sous Saragosse et on organisa le siège.

Vers la fin de juillet Christophe, grâce à sa connaissance de la langue française, fut nommé à la compagnie de génie et d'artillerie que le capitaine des lanciers Hupet formait des plus capables lanciers et fantassins. Le nombre d'artilleurs était si insignifiant dans l'armée que le général Lacoste qui devait diriger les travaux de siège avait à sa disposition seulement quelques officiers. La batterie sous les ordres du capitaine Hupet restait près de Monte Torrero.

Christophe abandonna son cheval et ses excursions, mais ne changea pas d'uniforme et continua à appartenir à son régiment. Il se tenait maintenant près des canaux et dirigeait un détachement de paysans d'Aragon qui lui étaient subordonnés et qui, sous peine de mort, devaient construire des instruments de mort contre leurs compatriotes. A tout instant la baïonnette à la main, on refoulait les attaques des habitants de la ville, ou on réprimait les soulèvements des travailleurs qui éclataient dans les tranchées, pareils à des mines de poudre. Des murs et des tours des cloîtres tombaient sans discontinuer des balles, des boulets, des morceaux de fer et des pierres. Pendant la nuit on s'occupait à placer une batterie, à construire un parapet, à pratiquer des embrasures, à construire les plates-formes des canons, à placer des chevilles et des arcs-boutants. Les assiégés reçurent alors un renfort de deux mille hommes de la garde espagnole, mais les Français furent aussi renforcés par deux régiments de ligne qui arrivèrent de France. Les batteries furent placées sur chantiers ; les derniers clous furent enfoncés ; les parapets furent recouverts de fascines. A la demande de rendre la place, Palafox répondit par ces paroles : « La lutte au couteau ! »

Le trois août tous les canons tonnèrent. Le quatre on tira dès le grand matin sur le château d'Aliaferia, l'ancienne prison de l'inquisition, sur la porte Carmen et la porte Engracia.

En même temps les chasseurs polonais avancèrent sur l'autre rive du fleuve vers le faubourg Arcabal.

Christophe Cedro se tenait à la batterie face au cloître Engracia. Comme on pensait que la porte devait être recouverte de sacs de sable, on tira pour faire des brèches à côté, à droite et à gauche, dans les murs du cloître. Ses énormes bâtiments se dressaient sur une élévation insignifiante et formaient un tout isolé. Un bataillon du soixante-dixième régiment et le premier régiment d'infanterie polonais restaient dans les fossés, attendant le signal convenu. Cedro avec ses camarades artilleurs avait reçu l'ordre de prendre part à l'assaut, la carabine à la main, tandis qu'un escadron de cavalerie arrivait pour couvrir les canons.

Les hommes avaient soif de lutte, de femmes, de pillage. Ils tremblaient du désir de se battre. Vers onze heures du matin les murs du cloître commencèrent à tomber et devinrent des monceaux de poussière. Le capitaine Bal se jeta immédiatement dans la première brèche, à droite de la porte. Une poignée de lanciers et d'artilleurs le suivit par le pont de l'Ebre. Ils arrivèrent à la brèche par une chaleur atroce, parmi les coups de feu qui retentissaient comme le tonnerre,partant des embrasures pratiquées dans le mur du cloître. Là ils virent face à face les défenseurs. Ils se jetèrent les uns sur les autres, comme des bêtes enragées. Le sang jaillit des poitrines blessées. Un monceau de cadavres barra l'entrée. Les murs du cloître s'écroulaient avec fracas. Les plafonds s'effondraient et des étages tombaient au fond des caves des troupes de paysans. Les poutres les écrasaient et les cheminées et les murs démolis les recouvraient immédiatement. Christophe se trouva au bord d'une de ces crevasses. Il perdit l'usage de la parole. Il vit, dans la fumée et les tourbillons de poussière de brique, dans les décombres mobiles sous ses pieds, le grouillement de cette chair hachée expirante. Des têtes enveloppées de mouchoirs rouges, à la manière des jours de fête, de longs cheveux enduits de graisse, des manteaux de drap à rayures blanches et bleues... Des mains qui serraient de longs couteaux se dressaient encore.

Des brèches faites dans les murs crevés sortaient continuellement de nouvelles rangées de gens endimanchés ; ils se jetaient sur les attaquants avec un courage aveugle. On les tuait

à coups de baïonnette et on les descendait dans la tombe commune avec les autres. L'infanterie polonaise pénétra dans les brèches du cloître. Piétinant les blessés et les mourants, courant par les corniches, près des caves pleines d'expirants, couverts de sang, en vêtements déchirés, les fusils gluants et dégouttants de sang, ils pénétrèrent finalement dans la première cour.

Engracia !

Ils étaient enfin entrés de force dans cette ville horrible !

La place était déserte. Lorsqu'ils furent au centre, des balles se mirent à tomber sur eux comme une grêle, des pierres volèrent. On avait depuis longtemps pratiqué, à l'aide de pics, des ouvertures étroites dans les murs de derrière, sans fenêtres et comme morts. De chacune d'elles sortait une fumée bleuâtre. Les rues étroites conduisant à la ville, de vraies fentes entre des rangées de hautes maisons de pierre, étaient fraîchement murées ou comblées avec des sacs de sable. Les fenêtres de rez-de-chaussée des appartements, les portes des boutiques étaient également condamnées et changées en meurtrières invisibles. Pas de débouchés! Pas âme qui vive ! L'ennemi paraissait absent !

Une nouvelle salve de coups de fusils... La fumée jaillit des murs morts et se répandit en longues bandes... Plusieurs dizaines de cadavres tombèrent sur le pavé. Les officiers rappelèrent les hommes et se jetèrent en arrière à la hâte, le long des murs, vers la porte Engracia.

Ici on se cacha derrière les ruines du cloître démoli. Ils trouvèrent la porte comblée par une quantité énorme de sacs de terre. Un bataillon du deuxième régiment d'infanterie polonais reçut l'ordre de retirer ces sacs de derrière la porte. Ils coururent au travail, contents de n'avoir pas, au moins durant un moment, à attaquer les murs aveugles et fumants. Cedro y travailla aussi parmi les autres. Après avoir coltiné d'énormes sacs de terre une bonne heure durant, il était vraiment à bout de forces. Il était entièrement couvert de sueur, sale et avait presque perdu la vue à cause de la fumée et de la poussière. Il s'assit sur un sac et étendit les jambes, en respirant difficilement. Pas une seule pensée... Où est-il et que fait-il ? Quels sont ces sacs et pourquoi sont-ils là ? Le grondement effrayant des canons lui assène continuellement des coups au

front, au sommet de la tête. D'épouvantables gémissements de mort... Où est-il ?

La barricade de sacs fut bientôt défaite ; on démolit avec des marteaux la poutre transversale et on ouvrit la porte toute grande. Le quarante-quatrième régiment fit alors irruption dans la rue, sur la place et dans la cour du cloître. Tous ceux qui n'avaient pas encore péri sous le poids des murs mouraient à présent sous les baïonnettes. On quitta les bâtiments du cloître de Sainte Engracia seulement lorsqu'ils n'abritèrent plus de défenseurs vivants.

Alors toutes les forces françaises se rassemblèrent en une colonne pour pénétrer jusqu'au milieu de la ville et arriver au pont.

Les troupes devaient marcher droit par la rue Engracia. On fit venir les sapeurs et on se jeta en masse sur le mur qui barrait une brèche étroite.

Lorsque les outils frappèrent avec bruit les barricades de pierre, un vrai enfer s'abattit sur les attaquants. Des pavés, des morceaux de fer volèrent des toits, des façades, des fenêtres nombreuses, des meurtrières de chaque étage, presque de chaque bloc de pierre ; on versa des cuves d'huile et d'eau bouillante. La fumée des carabines jaillissait de toute part, même du sol, des fenêtres des caves.

Les Français et les détachements polonais frappaient le mur de leurs baïonnettes, y pratiquaient des brèches, y enfonçaient les ongles et les pieds, se hissaient à l'aide de carabines enfoncées dans la paroi et servant d'échelons. Bientôt on démolit par le haut le mur de traverse ; on s'attaqua aux pierres séparées et on les arracha avec les mains nues, parmi le feu et la fumée, parmi les décombres croulants.

Les Espagnols étaient parvenus à tuer les premiers assaillants, mais la barricade était déjà démolie avec les baïonnettes et n'était qu'un amas de briques et de chaux.

Le groupe furieux des conquérants fit irruption dans l'étroite fente de la rue, pareil à une explosion, à un projectile lancé par une force infernale. La vengeance les jetait en avant. Une rage furibonde les excitait de son fouet de fer.

Mais dès qu'ils furent arrivés au sommet des décombres de la barricade et dans la rue, du fond de ce passage retentirent

des coups de canons. Les bâtiments énormes, noirs et sans fenêtres, les murs des monastères, les clochers et les tours des églises tressaillirent et répétèrent cent fois le grondement. La mitraille déchira en pièces les premières têtes et les premières poitrines. Un sang clair coula à flots sur les briques dans les ruisseaux plats de la rue. Elle était dans toute sa longueur barrée de parapets. Le pavé arraché, les dalles de marbre et de porphyre, la terre soulevée des profondeurs formaient une espèce d'énorme escalier.

Les endroits qui n'étaient pas occupés par les barricades étaient coupés par des fossés. Après la première batterie on voyait plus bas une deuxième et plus loin une troisième. Toutes les rues latérales étaient barricadées par un mur nu dépassant le premier étage. Toutes les portes, toutes les fenêtres étaient condamnées par des pierres.

Les soldats furent saisis de stupeur et en même temps d'admiration. Ils devaient pénétrer dans cette gueule étroite et menaçante. Cette rue avait l'air d'une fente insignifiante entre des murs qui escaladaient le ciel. Les vainqueurs napoléoniens n'avaient encore vu rien de pareil sur la vaste terre. Grinçant des dents, serrant dans leurs mains les canons des fusils, ils attendirent le signal du commandement. D'un bond ils sautèrent vers les gueules béantes des canons placés sur la hauteur. Ils les atteignirent en courant. Ils aperçurent des hommes vivants dans ces murs vivants. Ils aperçurent des canonniers impassibles qui chargeaient les canons à nouveau. Ces artilleurs ne se retirèrent pas. Ils se défendaient avec un dédain silencieux, pâles et vaillants. Ils répondaient à la demande de se rendre en marmottant des prières et en assénant des coups mortels. S'efforçant d'enfoncer la baïonnette dans quelque poitrine, ils déchiraient des dents les mains et les visages, pareils à des chiens fous lorsqu'ils défendent la maison attaquée. Leurs cadavres ensanglantés, percés et déchirés par les baïonnettes, pendirent à la renverse après le passage de la cohorte française victorieuse, les bras étendus sur les affûts des canons comme les lambeaux déchiquetés d'un drapeau.

Le premier régiment d'infanterie de la Vistule et un bataillon du soixante-dixième régiment, sous le commandement des généraux Verdier et Lacoste, traversèrent le premier rempart

et se jetèrent sur la seconde batterie. A peine eurent-ils, couvrant la rue de cadavres, dépassé l'une des traverses, qu'une foule d'Espagnols se jeta sur eux de derrière la barricade. Ils furent obligés de lutter dans toutes les directions tout en étant frappés sans trêve d'en haut.

Christophe Cedro se trouvait dans la rue Engracia sous le commandement direct du général Lacoste. Bientôt pourtant les péripéties de la lutte le jetèrent parmi d'autres groupes. Affolé, assourdi par les détonations, il courait en avant avec les autres, comme dans un sommeil profond, se serrant contre les murs des énormes maisons. Il passa les fossés et les parapets vivants de la première batterie et se trouva tout à coup à l'entrée percée dans la troisième ruelle qui tournait de la rue Engracia à gauche. Les voltigeurs du premier régiment luttaient encore là avec les Espagnols. Il se jeta aussi dans la foule. Les défenseurs, blessés et transpercés, se dispersèrent et seulement des fenêtres supérieures partirent des coups de feu. Un vieux soldat conseilla de s'abriter sous les murs et d'avancer imperceptiblement derrière la brèche vers le tournant de la ruelle. Christophe fit ainsi, comme les autres. Les épaules collées au mur, il avançait pas à pas, le doigt sur la détente, écarquillant les yeux pour voir d'où partirait le coup. Dans tout ce passage les fenêtres du bas étaient à moitié murées ; c'est pourquoi on pouvait attendre un coup de partout où se montrait un bonnet, le bout d'un fusil, où brillaient des yeux noirs.

Ils supposaient qu'ils parviendraient à la barricade et la contourneraient par derrière. Il faisait sombre et tout à fait désert. Ils marchaient doucement, sans encombre, se faufilant sur la pointe des pieds comme des renards, des deux côtés de la ruelle, frôlant les murs de leurs épaules. Ils parvinrent à l'angle sans pertes et sans accrocs. Ils aperçurent un groupe d'Espagnols qui luttaient du haut d'un mur.

Derrière le mur étaient entassés des pianos, des canapés, des chariots, des meubles et des sacs de sable.

C'est sur ces sacs que guettaient des hommes, blessés en majeure partie, et tirant sans discontinuer. Les femmes chargeaient les fusils, les enfants les présentaient aux défenseurs. Sur le faîte se tenaient plusieurs jeunes soldats valides. Ils

défendaient l'accès de cette place avec des carabines. Les voltigeurs comptèrent des yeux ce petit groupe... Puis ils sortirent de derrière l'angle de la rue et se ruèrent, avec des cris, sur la barricade. Les défenseurs les aperçurent et les saluèrent de coups de fusil jusqu'à ce qu'ils fussent au pied de la barricade. En même temps la rue se réveilla. A toutes les fenêtres, en haut, en bas, apparurent des têtes et des canons de fusil. Des coups retentirent et la rue se remplit de fumée. Les défenseurs de la barricade sautèrent à bas en quelques bonds et en vinrent aux mains avec les voltigeurs.

Les soldats polonais formèrent un petit carré hérissé de baïonnettes. Le voltigeur qui était au milieu poussa la porte près de laquelle il se tenait. Les battants fermés s'ouvrirent avec fracas. Ils aperçurent une entrée sombre et un escalier de briques. Ils pénétrèrent en carré dans cette entrée et dirigèrent toutes les baïonnettes vers la rue. Deux hommes chargeaient les fusils. Cedro et cinq autres voltigeurs tiraient sans discontinuer.

Près de cette entrée se forma des deux côtés un groupe compact d'hommes. Cedro était au front du carré, se tenant sur le seuil, et protégeait le détachement. Tout près, du côté de la rue Engracia et de la barricade, encore non conquise, s'avançait dans la ruelle une grande maison noire. A tous les étages de cette saillie il y avait de petites fenêtres, l'une au-dessus de l'autre. Il y avait aussi une fenêtre en bas, murée jusqu'à mi-hauteur. Une tête apparaissait de temps en temps dans l'ouverture supérieure, à une distance de deux canons de carabine tout au plus. Une fumée jaillissait de là. Cedro visa avec attention cette fenêtre, ayant pris une carabine chargée par un camarade. Au même moment parut de nouveau le visage blanc. Il s'arrangea pour mieux tirer... Et voilà qu'il devint immobile, la crosse contre la mâchoire, sous les balles de l'ennemi. Il ne pouvait pas appuyer sur la détente. Du crépuscule de cette ouverture le regardaient dans les yeux des yeux pareils à ceux d'un ange inspiré, effrayants et magnifiques, larges ouverts d'extase. Une onde noire de cheveux audessus d'un visage pâle que le courage et la sauvagerie guerrière avaient changé en masque d'effroi.....

— Que tu es belle !... pensa Cedro, plein d'une joie et

d'un ravissement ardents, visant entre les yeux qui le fixaient.

Le coup partit. Un jet de fumée lui noircit le visage et l'aveugla pour un instant. Lorsque la fumée se dissipa le lancier regarda l'ouverture de la fenêtre avec des yeux impuissants. Voilà que du châssis se montre doucement le front blanc et les yeux du spectre examinent l'agresseur. Le bonheur effleura son visage.

Une foule toujours plus grande accourait vers les assaillis. Voyant cette horde devant eux, les soldats lancèrent encore une salve et puis, ne pensant pas du tout à ce qui allait arriver, fermèrent la porte de l'entrée derrière eux et la barrèrent à l'intérieur avec une énorme barre de fer. Ils ne savaient pas où ils se trouvaient. Une obscurité complète les entourait maintenant. N'ayant rien à perdre, ils avancèrent dans le vestibule. Ils y trouvèrent l'escalier de briques. Lorsque Cedro monta le premier les marches étroites, tortueuses et usées, devant lui, dans l'obscurité, s'ouvrit une petite porte. Quelqu'un poussa un cri à quelques pas de lui. Un soldat porta un coup en cet endroit avec la baïonnette, mais ne frappa qu'un mur ébréché. Cedro montait, sur ses gardes, concentrant ses pensées sur la reconnaissance des lieux. Ses camarades se faufilaient sans bruit derrière lui. Ils palpaient les murs sombres et froids, cherchant les portes des logements. L'escalier tournant aboutit au premier étage à une petite plate-forme. La porte donnait sur une cour fermée entourée d'une galerie de bois. Ils regardèrent penchés dans la cour. Personne...

Trois poules se promenaient très tranquillement en bas en gloussant et picotant de petits grains invisibles. Sur le balcon un perroquet vert se balançait dans une haute cage ronde faite de baguettes rouges. La lumière du soleil faisait une tache jaune sur l'un des murs et une partie de la petite cour. Pénétrer sur ce balcon de bois ne paraissait pas chose sûre. Ils montèrent plus haut, au deuxième étage, par un escalier également tournant, par des marches de briques usées. Lorsqu'ils furent à mi-hauteur de cet autre étage, ils entendirent au-dessus un bruit léger. Ils s'arrêtèrent.

Le silence régnait. Mais bientôt le premier des soldats se trouva dans la sphère d'une lumière qui tombait en biais et d'en haut. Un coup de feu fut tiré sur eux. Le guide gémit et

sans mot dire s'affaissa impuissant, comme un sac de sable. Immédiatement le suivant sauta par dessus lui et s'élança en haut. Les autres le suivirent. On entendit un autre coup de feu qui presque en même temps fut suivi d'un troisième. Ils aperçurent plusieurs hommes armés. C'étaient des prêtres. Des pistolets fumaient encore dans les mains de ces serviteurs de l'autel. Un instant après trois vieillards gisaient dans leur sang, râlant et déchirant de leurs ongles les pieds des soldats. Le quatrième et le cinquième s'enfuirent par la porte à droite. Cedro rejoignit l'un d'eux. Le prêtre se retourna subitement et se plaça d'un saut près du lancier. C'était un homme dans la force de l'âge, à la face gris-bleue, aux cheveux ras et gris. Dans sa main glissa l'éclat bleu d'un poignard. Lorsqu'ils se trouvèrent ainsi l'un contre l'autre, les bras levés pour frapper, Cedro aperçut ses yeux noirs, effrayants, écarquillés et immobiles, ses dents blanches comme du lait et ses narines gonflées de fureur. Il le frappa d'en bas avec sa carabine. Le prêtre se plia en deux et tomba doucement à la renverse. Alors tout à fait inconscient Cedro saisit la carabine, fit un moulinet, la crosse au plafond, et frappa la poitrine gémissante. La baïonnette perça le corps et s'enfonça dans le plancher. Le lancier l'arracha avec difficulté et suivit les autres par la porte découverte, secouant ses bottes et son pantalon éclaboussés du sang qui jaillissait dans toutes les directions.

— Des femmes ! cria le voltigeur qui marchait le premier.

Lorsqu'ils jetèrent un coup d'œil dans la pièce, ils y virent une vingtaine de femmes de différents âges, vieilles et jeunes.

Elles restaient dans un coin obscur du salon, entassées l'une contre l'autre. Elles regardaient la porte avec des yeux morts. Immédiatement le groupe fut déchiré, partagé, examiné à la lumière de la fenêtre. Les vieilles furent jetées à coups de crosses et de genoux dans la pièce voisine. On garda sept des plus jeunes. Parmi elles Cedro remarqua le visage entrevu à la fenêtre de la grande maison noire. Il comprit que c'était elle qui avait couru devant lui dans l'escalier. C'était elle qui avait prévenu les prêtres.

Il sauta vers elle, la prit par les épaules, la saisit avec une main de fer. Personne ne la défendait. Maintenant, au milieu d'un silence horrible, on entendait seulement les gémissements,

les soupirs et les pleurs des agonisantes. Les soldats fermèrent les deux portes. Ils les barricadèrent avec un empressement enragé avec des tables, des tabourets, avec tout ce qui leur tombait sous la main. Puis on entendit des prières, des murmures implorant la miséricorde et la grâce, des conjurations et des sanglots. Tout cela se tut lorsque les poignes mazoviennes pressèrent les gorges délicates des aragonaises. Les faibles corps ne purent résister. Les vêtements furent arrachés en un clin d'œil.

Cedro restait devant son élue et la regardait, pâle comme un cadavre. Il regarda tout autour de lui, observant si tous ses camarades étaient déjà sans forces. Alors il put la regarder de nouveau sans frayeur. Il vit les mêmes yeux brillants, noirs, mais transparents comme une eau claire, non troublée. Elle n'avait pas plus de seize ans. Elle était svelte, dans sa robe presque transparente. Ses yeux étaient pétrifiés par le tableau effrayant qui se déployait devant elle.

Christophe la saisit vite par l'épaule et la traîna avec force. Il la traîna jusqu'à la porte, comme un petit chien qui lui mordait les mains. Il ouvrit la porte d'un coup de pied et la referma en toute hâte. Là il lâcha la jeune fille. Il redevint immédiatement un cavalier des salons viennois. Il lui fit l'un de ses plus beaux saluts et d'un geste poli lui fit comprendre que, si telle était sa volonté, elle pouvait quitter cet endroit pour aller où elle voudrait. Il manquait d'haleine. Il parvint à peine à dire :

— Mademoiselle...

Elle restait devant lui pâle, blanche comme la neige. Sa bouche tremblait. Sans mot dire elle lui fit un salut de jeune fille, une révérence de salon. Elle se retourna, alla au fond de la pièce et disparut derrière une porte. Il fit quelques pas pour la suivre, ne comprenant pas ce qui lui arrivait. En ce moment il n'était pas un homme, il était le désir incarné, assoiffé de beauté idéale.

La belle *doncella* ne s'était pas retournée en passant par la porte qu'elle laissa ouverte.

Il oublia qu'il n'avait pas d'arme, qu'il avait laissé sa carabine dans la chambre des six dames prisonnières. Savoir seulement où elle avait disparu. La contempler encore un instant. Ces

yeux, image de la vie éternelle, brilleraient encore une fois, peut-être...

Il passa par la porte et fit encore quelques pas. Il lui parut subitement qu'il défaillait, qu'il perdait connaissance. Il eut un éblouissement. Il entendit derrière lui le claquement d'une porte qu'on fermait. Des ongles comme des griffes, s'enfoncèrent dans sa gorge. Une vingtaine de mains saisirent ses épaules, ses jambes, ses hanches et ses genoux. On lui donna un croc-en-jambe, on le saisit par le collet et les aiguillettes. Attaqué à l'improviste il perdit l'équilibre et tomba à la renverse de tout son long.

Avec lui se jeta à terre cherchant à l'étrangler un groupe de femmes plus ou moins âgées, celles qui avaient été jetées dehors.

Elles se passaient quelque chose de main en main et se l'arrachaient avec des râles. Il aperçut un poignard. Un moment de silence. Elles reprirent haleine, couchées sur lui, avec un sifflement bruyant. Voilà qu'une main se faufile d'en bas vers sa poitrine. Elle cherche, hésite... Elle s'est arrêtée sur le cœur.

La pointe s'enfonce légèrement dans son uniforme cherchant la pulsation. Il ouvrit des yeux épouvantés... Son sang se refroidit. Il vit des yeux magnifiques... La pupille le regarde dans la pupille. La bouche entr'ouverte respire difficilement, meurtrière... C'est seulement là qu'il la reconnut... C'était elle qui était penchée sur lui.

— Oh, que je t'aime... murmura-t-il, haletant...

Au même instant, oubliant tout, il souleva la tête, rassembla toutes ses forces et colla sa bouche sur les lèvres brûlantes...

Mais à ce moment se fit entendre le fracas de la porte enfoncée. Un piétinement ! Un cri horrible... En un clin d'œil le sang jaillit sur les tapis. Les soldats firent irruption l'un après l'autre. Voyant leur camarade à terre et le croyant assassiné, ils n'épargnèrent pas les femmes. Pour ne pas perdre de temps, ils saisirent les vieilles sorcières à deux, par la tête et par les pieds, avant qu'elles fussent parvenues à se lever du sol, et les jetèrent directement du seuil de la porte par dessus la balustrade du balcon, du second étage, dans la cour.

Cedro resta encore assez longtemps étendu. Enfin il se leva, comme un homme ivre. Son esprit se troublait et de petites flammes dansaient devant ses yeux. Il se ressaisit avec difficulté,

se redressa, étendit les bras, mit sa chapska. Aussitôt qu'il put se tenir debout et jeter un coup d'œil alentour, il courut vite chercher sa carabine qu'il avait laissée dans la pièce voisine. Lorsqu'il rejoignit, l'arme en main, ses camarades, il aperçut la belle jeune fille dans les bras d'un des hommes.

Il s'approcha vivement du soldat et lui cria :

— Frère, je t'en supplie, lâche-la !

L'autre ne pensa pas à abandonner sa proie, mais fit seulement malicieusement signe à ses camarades d'emmener le lancier. Mais Cedro lui mit la main sur l'épaule et lui dit, le regardant dans les yeux :

— Je te le dis encore une fois, lâche-la !

— Eh bien, et moi je te dis, vieux bonnet, que je ne la lâcherai pas !

— Je te le répète : « Frère, je t'en supplie »...

— Comédien de théâtre... Tu avais le temps... Et maintenant c'est mon tour ! Krzos emmène ce flandrin !

Cedro tirant de sa ceinture un pistolet et l'appuyant en une seconde entre les yeux du soldat, lui lança :

— Eh bien !

— Je t'ai délivré d'une mort honteuse, j'ai dispersé avec ma baïonnette six femmes couchées sur toi, et tu défends contre moi une fille !

— Je la défends ! Il serait plus vrai d'affirmer que je n'ai pas un seul camarade au régiment que de dire que tu vivras jusqu'à ce soir...

— Tu la lâcheras, frère de chien ?

— Il n'y a pas de justice au monde, si cela n'a pas de suite pour toi ! Et vous autres, camarades ?

L'Espagnole glissa des bras du soldat. Elle s'éloigna en s'accrochant de ses mains tremblantes aux murs, aux fenêtres, à la porte. Les hommes se regardaient avec des yeux effrayants. Ils se taisaient.

— Allons nous en... dit enfin l'un d'eux.

— Allons... répéta un autre.

Ils arrachèrent la barre de fer de la porte d'entrée qui donnait sur la rue Engracia. Elle résonna, en tombant sur les dalles comme le glaive du bourreau.

Ils ouvrirent avec fracas les battants.

— Vive l'empereur ! crièrent-ils, comme un seul homme, se précipitant dans la foule.

— A la baïonnette !

Ils se ruèrent sur les défenseurs de la barricade et fendirent la foule, comme une bombe qui éclate. Lorsque les revers jaunes se montrèrent à l'arrière de la barricade un cri de terreur se répandit. Ils parvinrent aux premiers sacs et matériaux qui formaient les échelons d'un rempart, puis par bonds ils montèrent, avec des coups foudroyants de baïonnettes et de crosses. Ils se frayaient un passage, en faisant des moulinets, frappant de la pointe, se courbant,bondissant,frappant en avant et en arrière, en haut et en bas. Maintenant chacun luttait pour soi-même, pour tous les camarades et pour l'armée entière.

Avant que les Espagnols eussent eu le temps de les compter, ils parvinrent de force au sommet de la position, culbutant les défenseurs, courant et bondissant sur la crête du rempart, sur les roues et les affûts des canons.

Les bataillons de la Vistule, ayant aperçu les leurs au but, se jetèrent dans la lutte sur la barricade, écrasant les ennemis.

A l'endroit conquis la rue Engracia était une fente étroite. A droite se dressaient les murs de l'hôpital, à gauche les énormes murs noirs du monastère des Franciscains. La tour paraissait être suspendue sur le sombre défilé. Le détachement espagnol qui devait défendre la barricade ne s'était pas encore retiré dans ce passage, mais partagé en deux tronçons il occupa en un clin d'œil le cloître des Dames de Jérusalem et celui des Franciscains. Cedro attaqua avec la foule de ses camarades le premier de ces couvents. Les portillons et les portes cochères étaient barricadés, mais furent démolis sur-le-champ. Les Espagnols furent exterminés à la baïonnette à l'entrée de l'église, dans ses porches et dans ses nefs, dans le vestibule et les couloirs du cloître.

Lorsque Cedro pénétra dans le bâtiment principal qui était l'habitation des religieuses, on était déjà maître de cet endroit. Les immenses couloirs tortueux, donnant accès à droite et à gauche aux cellules, étaient déjà tout à fait déserts. Une obscurité et un silence pénibles y régnaient. Le bruit des pas résonnait comme dans un puits. Christophe était extrêmement fatigué.

Il désirait à tout prix dormir, ne fût-ce qu'un instant. Il pensait se coucher sous le mur dans un trou et faire le mort, lorsque à quelques pas de lui il entendit le cri :

— Qui vive ?

Il donna le mot de passe.

Un officier, l'épée nue à la main, apparut de l'obscurité profonde, dans la lumière d'une fenêtre ovale aux vieilles vitres. Cedro se pencha sur lui et le reconnut immédiatement.

— Ah, c'est ce Wyganowski... ce cousin... pensa-t-il avec dégoût.

Le capitaine le regardait avec un sourire ironique, l'examinait des pieds à la tête. Il dit enfin :

— J'ai vu monsieur sur la barricade.

— C'est fort possible.

Ils montèrent un escalier fait de grandes dalles plates, marchèrent longtemps par un couloir tout à fait sombre, sur un plancher de bois, tournèrent dans un autre couloir. Un grand bruit de tambour, marquant une cadence inconnue, parvint aux oreilles de Christophe. Ils s'arrêtèrent bientôt près de la porte de chêne d'un grand réfectoire. Plusieurs grenadiers y montaient la garde. Ils ouvrirent la porte devant le capitaine en riant malicieusement. Wyganowski marchait en tête, frayant un chemin au lancier. Lorsqu'ils se faufilèrent à travers la foule qui formait cercle, Christophe aperçut plusieurs dizaines de femmes nues qui dansaient à l'accompagnement de coups de tisonnier sur des casseroles de cuivre et des cuvettes. Elles sautaient sous la menace des coups de crosses et de baïonnettes.

— Des nonnes... murmura Wyganowski, claquant de la langue. Pas toutes, mais la majeure partie. Je ne dirai pas que cela ne leur soit pas désagréable, car en ce moment elles n'ont pas besoin d'habits monacaux, mais d'un autre côté je ne vois pas en elles la résistance ridicule des vierges Numantines. Il y a certainement des exceptions, mais ceci à plus tard...

Sa mâchoire inférieure était tendue en avant et ses narines tremblaient.

— Vous resterez sans doute ici, monsieur ? dit-il d'une voix caressante, regardant Christophe dans les yeux, car moi-même je suis de service : je commande, *sit venia verbo*, ce... cloître.

J'aurais voulu employer une autre expression, mais je crains d'effaroucher votre oreille.

— Je ne resterai pas ici, dit Cedro avec une hauteur exagérée.

— Pas possible ? Mais quelle en est la raison, s'il vous plaît ?

— Je désirerais dormir, mon capitaine.

— Dormir... pendant une telle fête ! Oh, c'est triste...

— Il y a longtemps que je n'ai pas dormi.

— Mais c'est vraiment une chose triste... Eh bien, dormez, monsieur !

— Le puis-je quelque part dans le couloir.

— Vous le pouvez.

Cedro le salua militairement.

— Attendez, je vous reconduirai et vous indiquerai une place.

— Couche-toi donc là et dors... dit-il en indiquant un lit de camp.

— Dormez aussi... grogna Cedro.

— Non, je m'assiérai ici. Je vous attendrai. Je vous réveillerai un quart d'heure avant de quitter cette maison avec ma compagnie.

A peine Cedro eut-il effleuré de sa tête la couche qu'il se mit à ronfler.

Il lui parut qu'il venait de fermer les yeux lorsqu'on se mit à frapper à la porte, à la heurter avec les crosses et à appeler le capitaine Wyganowski. Cedro se réveilla aussi subitement qu'il s'était endormi. Il écouta un instant le bruit des coups de feu, le vacarme de la bataille... Le capitaine restait toujours dans la même position, tourné vers la fenêtre. Il semblait ne pas entendre les cris qui l'appelaient.

Cedro se secoua, se leva de sa couche plus fort et plus sain d'âme.

— Vous en avez assez ? lui demanda Wyganowski sans tourner la tête.

— J'en ai assez.

— Alors, allons.

— Je suis prêt.

Des colonnes prêtes à de nouveaux combats se tenaient devant le cloître, dans ses jardins piétinés ; on ouvrit la porte cochère. La troupe entra d'un pas ferme dans la rue Engracia.

Ils aperçurent leurs camarades près du bâtiment d'angle à droite, enfonçant une porte. Personne ne savait quel était cet édifice. Il avait de fortes portes, comme un château, garnies de fers, avec d'énormes verrous, des murs épais, de fortes grilles aux fenêtres. Les nouveaux arrivés prêtèrent une aide efficace aux assiégeants. On amena un des canons pris à l'ennemi et on plaça sa bouche à une quinzaine de pas de la porte d'entrée. Le coup tonna une, deux, trois fois. Les encadrements des battants éclatèrent, s'enfoncèrent en dedans et finalement s'écroulèrent avec la porte. Les assaillants se jetèrent sur les marches du seuil et pénétrèrent par la brèche dans l'intérieur obscur. Ils virent un énorme vestibule avec de larges marches de marbre dans le fond. La moitié du vestibule était encombrée par des sacs de terre. Ils s'y faufilèrent un à un et se mirent à écarter de leur chemin cet obstacle. Personne ne vint les gêner dans l'accomplissement de leur tâche. Ils pensèrent alors que cette maison ne serait pas du tout défendue. Mais lorsqu'un groupe plus important de voltigeurs pénétra jusqu'au porche et s'approcha de l'escalier, parmi eux tombèrent des grenades à main, lancées de derrière la balustrade de l'étage suivant, des bombes lancées d'en haut éclatèrent contre le bord de l'escalier. Leur éclat déchira la demi-obscurité. Le fracas couvrit tout. Sur les marches blanches de marbre de Carrare s'agitaient des corps tressaillant en des spasmes mortels. Le sang coulait en ruisseaux, serpentant sur les marches comme un reptile rouge.

Ceux qui entraient par la cour avaient ce spectacle devant les yeux. Ils montèrent promptement l'escalier, d'un saut furibond, en sautant par dessus les blessés. Là les attendait déjà une longue rangée de canons de fusils avancés du fond d'un long couloir.

Le couloir du premier étage fut pris. Il fut pris, mais on le paya cher. Les soldats couvrirent de leurs corps l'escalier et le plancher, les blessés expiraient sous les talons qui les piétinaient.

Enfin les attaquants furieux parvinrent jusqu'aux portes des cellules, situées à droite et à gauche. Les défenseurs s'enfuirent au deuxième étage. On crut qu'on était dans un cloître. On ouvrit plusieurs dizaines de cellules à l'aide de marteaux et

de barres de fer. Les hommes qui y étaient enfermés sortirent en un clin d'œil dans le couloir. Des cris effrayants remplirent l'intérieur du bâtiment.

Certains des libérés étaient nus, d'autres avaient des fers aux mains, d'autres encore étaient vêtus de lambeaux, de draps, de haillons. Tous avaient la tête rasée.

Les Espagnols voulant évidemment former un nouvel obstacle entre eux et les attaquants ouvrirent au deuxième étage les cellules des femmes folles. Dans l'ouverture noire se montra une foule dense de monstres. A leur tête marchait une mégère aux cheveux gris et rares, les yeux écarquillés, qui criait sans discontinuer à la vue des jeunes soldats. Les doigts tendus de ses mains osseuses effleuraient les murs. Sa bouche édentée était ouverte ; ses seins horribles se soulevaient rapidement. La foule derrière elle bouillonnait. Des murmures, des battements de mains, des sauts, des hennissements, des aboiements pareils à ceux des chiens, des chants de joie, des cris perçants, puis un rire dans cette foule, un rire qui faisait dresser les cheveux sur la tête, plus horrible que le spectre de la mort.

Les soldats eurent peur et s'enfuirent. Ils occupèrent une position défensive au premier étage et attendirent. Les femmes descendirent doucement, en se dissimulant. Les unes bondirent comme des hyènes vers la sortie de l'hôpital en criant, les autres se jetèrent dans le couloir du premier étage. Repoussées par les baïonnettes des soldats, elles invitaient les fous au plaisir.

Le capitaine Wyganowski profita du moment de la descente de cette horde de l'escalier supérieur et se jeta de nouveau en haut avec sa compagnie. Une lutte acharnée s'engagea dans le couloir du deuxième étage. Les Espagnols s'étaient enfermés dans les cellules des femmes, dans les chambres des folles libérées. Par les ouvertures des portes garnies de fer et bien fermées ils tiraient sur les assaillants des coups de feu sans les manquer. Ils se tenaient comme dans une forteresse. Il semblait que les soldats français montés pour aider les Polonais allaient dévorer le mur dans leur rage impuissante. C'est inutilement qu'ils tiraient par les ouvertures des portes le soldat espagnol se cachait là-même sous la porte. Il chargeait tranquillement sa carabine, sortait le canon et visait sans être vu. On apporta d'en bas des barres et des traverses de fer. On se mit à frapper

les portes inconquises avec ces béliers. Les portes gémissaient, partaient en éclats et en copeaux, mais derrière elles continuaient à claquer des coups de feu. Les Espagnols assaillis furent pris finalement vivants, un à un. On se les arrachait et on se les passait de main en main. Ils furent percés, assommés avec les crosses.

Leurs cadavres furent déchirés à coups de baïonnettes, leurs visages broyés et leurs poitrines brisées à coups de talons. On les attacha par la gorge avec leurs propres ceintures.

On courut par les escaliers latéraux au grenier de l'hôpital. On y mit le feu. On alluma des bottes de paille dans l'escalier qui y conduisait. Lorsque le feu commença à se répandre, le reste des Espagnols sauta du feu sur les baïonnettes ou trouva la mort dans les flammes.

S'étant ainsi emparés de la partie supérieure du bâtiment on éteignit le feu, et la troupe se dirigea vers la sortie. On rassembla les fous et les folles les plus soumis, pour les chasser de la ville et les enfermer dans les bâtiments de Monte-Torrero. Cette horde se dispersa dans toutes les directions. Les uns ne voulaient pas quitter leurs cellules, les autres luttaient avec les soldats, comme de braves guerriers. Une lutte monstrueuse avec des femmes enragées poussait au désespoir les soldats de l'escorte. Au milieu de cette bagarre, au milieu de ces scènes atroces, au milieu de cette tuerie et de cette infamie, Cedro, descendant l'escalier, se frayait un passage à travers la foule déchaînée. Il s'arrêta finalement près de la porte inférieure et regarda en haut. Il cherchait des yeux le capitaine Wyganowski.

Celui-ci descendit enfin. Lorsqu'ils se rencontrèrent près de la porte, Cedro le prit par la main. Il le serra contre sa poitrine, inconsciemment. Le capitaine le regarda en dessous, avec méfiance, mi-moqueur, comme d'habitude. Subitement il sanglota sans larmes, brièvement et à la dérobée. Il dissimula son émotion par une toux artificielle et outrée. Ça lui arrivait, évidemment, souvent, car il se maîtrisa immédiatement. Il tint cavalièrement quelques propos salaces.

On porta les cadavres et les blessés dans le préau du cloître et la colonne quitta l'hôpital. Elle se dirigea ensuite vers la sortie de la rue Engracia, dans la direction de la Calle del Cosso. On voyait déjà de loin que cet endroit était plein d'obstacles.

Mais les hommes étaient maintenant reposés. Se battre dehors ! Avancer et se battre avec des soldats ! Les défenseurs étaient aux aguets derrière les fossés et devant les parapets de pavés, de terre et de sacs. On voyait leurs chapeaux ronds et rouges, ressemblant à un cône tronqué. Au milieu de la place était une batterie de pièces de siège, placée sur une hauteur, les bouches dirigées vers le débouché de la rue.

Le premier régiment polonais, commandé par Chlopicki, forma une colonne compacte et se mit en marche d'un pas ferme. Le quatorzième régiment français, commandé par le colonel Henriot, le suivait. Ces deux béliers s'enfoncèrent dans la rue del Cosso. Ils attaquèrent la batterie élevée et exterminèrent ses canonniers. La batterie se tut. Mais en même temps des projectiles volèrent sur eux de toutes parts, de toutes les fenêtres et des ouvertures imperceptibles des énormes maisons de la longue place.

Le colonel Chlopicki forma sa colonne décimée sous les coups de feu de toute la rue Cosso et, trompé par la situation de la rue Arco de Cineja, s'y jeta au lieu de prendre la rue Saint-Gil. Dans ce cul-de-sac les maisons étaient transformées, comme dans toute la ville, en forteresses inaccessibles. Des soldats périrent au carrefour de Cosso, à l'entrée de la ruelle et dans sa profondeur obscure. Chlopicki lui-même grièvement blessé tomba sur la place. Les soldats l'emportèrent hors du combat.

Cependant la nuit descendait sur la ville bouillonnante.

Le cloître des Franciscains, pris d'assaut par le détachement polonais, à l'exception de la tour, d'où les Espagnols qui s'y étaient portés continuaient à lancer des grenades sur les troupes qui passaient, devait servir de point de ralliement, d'hôpital et de lieu de repos. Dans la rue occupée de Santa Engracia on tenait des feux, l'un près de l'autre, depuis le crépuscule. De nombreuses sentinelles gardaient les endroits conquis. Cedro se trouva sous la colonnade du cloître qui donnait sur les jardins. De longs et larges bancs de pierre de taille se trouvaient ici sous les murs. Les soldats s'y étendirent.

Au bout de la galerie, près de la sortie du jardin, brûlait un brasier. De longues bandes de feu vacillant jetaient sur le jardin des éclats vagues. Le ronflement des hommes couchés dans

la galerie entière, sur l'espace de quelques dizaines de pas, était insupportable. Il semblait à Christophe, aussitôt qu'il s'éloignait en pensée de cet endroit, que des agonisants râlaient près de lui. Il tremblait et s'enveloppait furieux dans son manteau. Mais il avait beau couvrir ses yeux, il ne parvenait pas à écarter le flot des pensées...

L'ESCARMOUCHE.

Dans la nuit du 14 au 15 août le général Verdier leva le siège de Saragosse. Il n'avait pas réussi à la prendre d'assaut.

Christophe Cedro se trouvait dès le 6 août à Monte-Torrero. Il avait été blessé à la cuisse le 5 août dans la rue Cosso d'un éclat d'obus et il ne put prendre part aux engagements qui suivirent. Il resta à l'hôpital jusqu'au moment du retrait des troupes françaises vers les hauteurs de l'Ebre du côté de Tudela. Vers la fin de sa convalescence il prit part toutefois aux travaux plus faciles de la pose des mines.

Le 23 novembre eut lieu la grande et glorieuse bataille de Tudela. Dans cette bataille les deux bataillons d'infanterie de la légion, le premier commandé par le colonel Kasinowski et le second où combattait le capitaine Wyganowski, se couvrirent de gloire, inondèrent la terre de sang et défirent complètement les Espagnols. La charge de cavalerie à laquelle Christophe prit part lui valut son grade d'officier. On lui compta son service dans les tranchées sous Hupet comme premier avancement au grade de brigadier et de maréchal des logis. Il fut nommé lieutenant en second dans son escadron. Il dut payer son admission au mess, se procurer chez ses camarades une garniture d'argent pour la visière de sa chapska, une chaînette pour l'agrafer, des épaulettes et des galons, une housse, passer ses aiguillettes sur son épaule droite, doubler toutes les courroies de maroquin...

Il éprouvait une grande satisfaction de cette promotion. Les officiers l'accueillirent avec bienveillance, car ils le connaissaient bien et avaient vu la manière dont il se conduisait sur le champ de bataille. D'aucuns, d'origine modeste, étaient même

flattés d'avoir pour camarade ce « comte » autrichien. Le « comte » se trouva entouré d'amis. Ils étaient prêts à donner pour lui leur vie...

La pluie tombait continuellement et des bourrasques se déchaînèrent quand l'armée française avança par les routes montagneuses de l'Aragon dans la direction de Calatayud. Le soldat polonais se distinguait par sa santé vigoureuse et son endurance au froid. Tandis que l'infanterie française était menée en fourgons, la cavalerie des bords de la Vistule se portait à merveille et marchait au premier rang. Deux jours après la victoire de Tudela les corps d'observation des lanciers s'approchaient de Calatayud. L'armée était assez loin. Au milieu de la pluie et des nuages de neige volante on voyait les sentinelles de l'avant-garde espagnole. Lorsque le troisième escadron s'approcha de la taverne nommée Buzviedro et arriva sur le plateau élevé qui entoure cet endroit, on entendit des coups de canon retentir dans les montagnes environnantes.

L'escadron s'arrêta sur la route, se forma en colonnes, en attendant l'arrivée des forces principales. Il pleuvait à verse. Lorsque l'orage se calma quelque peu, la colonne se mit en marche dans la direction où l'on voyait l'ennemi.

Cedro portait un manteau couleur grenat avec un collet blanc, mais il ne l'attachait pas à son cou et ne s'en enveloppait pas. Un vaillant lancier ne devait pas sentir le froid.

Soudain, comme un coup de feu, retentit le commandement :

— Aux armes !

Tous les manteaux rejetés sur l'épaule droite se déployèrent comme une seule aile. Une masse noire, pareille à un nuage rampant à terre, apparut dans la brume.

— Sabre au clair !

Christophe tira son sabre. De ses genoux, de la main gauche, des éperons, il guidait le cheval. Les fanions frémirent sur une note perçante, pareille au cri d'un vautour...

— En avant !

— Escadron, chargez !

— Pelotons, en avant !

— En avant, marche !

Sans hâte, au trot cadencé, l'escadron franchit la plaine jus-

qu'au moment où il aperçut la cavalerie ennemie. Alors Cedro cria avec transport en même temps que les autres :

— Raccourcir les brides !

Le peloton des grenadiers s'élança au galop en rangs serrés. La cavalerie espagnole avançait d'un pas rythmé. Ayant laissé approcher l'ennemi à portée de fusil, les Espagnols tirèrent et ensuite, se partageant brusquement en deux ailes, ils s'enfuirent par la plaine à droite et à gauche.

Les chevaux des Polonais filaient à toute vitesse. Cedro, voyant la cavalerie ennemie disparaître à sa droite, commanda :

— Au galop !

A cet instant même les cavaliers aperçurent comme un éclair qui volait au ras de terre. C'étaient les fantassins embusqués dans les fossés qui avaient fait feu à l'apparition de la cavalerie. Çà et là derrière Christophe et à ses côtés un homme gémissait. Avec un cri et un cliquetis d'armes il tombait à terre. Les chevaux abandonnés reniflaient de frayeur. Quelques-uns galopaient sans leurs cavaliers dans les rangs, d'autres couraient seuls par la plaine pierreuse en hennissant.

— Tue, tue ! cria le chef d'escadron, plein de l'assurance de pouvoir massacrer et mettre en fuite les fantassins quel que fût leur nombre.

Les chevaux coururent ventre à terre.

— Tue, tue ! cria Christophe, heureux d'être à la tête de son escadron. Il serrait dans sa main son sabre, son beau sabre, son sabre puissant, plus puissant que l'éclair de mille carabines traîtresses. Il se sentait voler comme un ange vengeur, semant l'épouvante, étreignant les foudres dans sa main.

De nouveau un éclat doré. Un éclair prolongé, scintillant, courant en zigzag de flamme... L'allégresse, la force de ses sensations, lui coupe la respiration. Il étouffe ! Voici, voici les carabiniers ! A cent pas ! On voit leurs figures renfrognées, leurs chapeaux... Ils chargent rapidement leurs fusils... La respiration lui manque ! Des taches dans les yeux... Des taches sanglantes et noires. De la fumée... Dieu Puissant ! Où est son sabre ? où est-il ? Le sabre étincelant est tombé de sa main sans force... Où donc tombe sa tête comme un bloc de pierre... Qu'est-ce qui heurte sa poitrine ? Qu'est-ce qui s'y est brisé et bouillonne ? Il ne peut plus respirer !

Dieu Puissant, qu'est-ce donc ? Devant ses yeux une terre tout en feu, un terrain pierreux, foulé, tout labouré par les sabots des chevaux... Il a de la terre plein la bouche, des flots de sang lui coulent des lèvres...

Sa tête se heurte contre des pierres et des mottes de terre mouillée. De ses mains qui les saisissent convulsivement s'échappent les cactus épineux et les pruniers bas... Une pensée d'épouvante le traverse :

— Mon pied est resté dans l'étrier. Je suis traîné par le cheval emporté...

...Ensuite le calme, la sérénité, la béatitude. Tout autour de lui le sol humide. Une obscurité profonde. Des chevaux courent alentour. Ils hennissent et poussent de petits cris aigus. Les ventres des chevaux sont tachés d'écume, des mottes de terre volent de dessous leurs sabots. La terre retentit d'un grondement sourd. Quels sont ces chevaux qui hennissent ? Le haras de Stoklosy ? Qui a effrayé les poulains ?

— Mon jeune monsieur ! rugit Gajkos. Il sanglote. Il soulève de ses grandes mains avec précaution la tête évanouie. Il porte Cedro sur son cœur sanglotant, sur son cœur qui bat à coups répétés.

— On nous a tué notre jeune monsieur ! rugit-il à se faire entendre dans tout l'escadron.

— On l'a tué ! Au diable notre victoire ! Que la foudre vous frappe...

Un souffle tombe des lèvres :

— Mon sabre, mon beau sabre !.........

Visions.

La nuit était froide.

Un vent pénétrant soufflait par les vallées du côté des grandes parois de Guadarrama et Somosierra, qui s'étendaient en ceinture sombre et désolée au nord. Canons, fourgons, caissons bourdonnaient et grondaient en traînant par la route. Christophe était couché sur le dos, les yeux rivés au ciel sombre. Il entendait le claquement du fouet, les bizarres cris et sifflements du muletier, la sonnerie monotone des

grelots, le cliquetis de la ferraille de l'attelage, le craquement mesuré des roues... Le matelas suspendu sur des crochets de fer se balançait en cadence avec un grincement plutôt mélodieux, pareil à celui des volets de la maison de Stoklosy.

Christophe entendait le grincement des crochets, mais il ne savait pas au juste où il se trouvait. Une obscurité hostile, malsaine, l'entourait et l'oppressait.

Qu'y avait-il alentour ?

Ses narines humaient le parfum des plates-bandes fleuries devant la maison d'Olszyna.

Oh ! le doux et indicible bonheur d'être entouré de fleurs au moment de sa mort !

— Tu es ici près de moi, murmuraient ses lèvres, ma sœur, fleur de réséda ? Tu es venue ici sur mon lit de mort ? Dieu te le rendra... Tu es le parfum de ma jeunesse... C'est cette odeur qu'avait le bonheur de mon enfance. Parfum, cher parfum entoure-moi et attire-moi vers la vie... Arrache-moi de l'embrassement des pierres et de l'aigle...

Devant ses yeux s'ouvrait un groupe merveilleux d'œillets bombés et frisés... Des giroflées pâles gisaient sur son sein couvert de sang et leur parfum doux et frais pénétrait dans les cavernes de ses blessures...

La respiration lui manque. Le cœur se rompt et bat des ailes comme un aigle sauvage pris dans un filet. La tête sans force se balance de droite à gauche sur le matelas mouvant, les doigts se crispent et s'égarent.

Le cerveau se consume comme une flamme vivante. Des éclairs de pensées le traversent. Les lèvres noircies murmurent :

— Trepka... Stefan... donne-moi à boire, donne-moi donc à boire... Aujourd'hui nous ne sortirons pas de cette terrible forêt... Le cerf saint à la croix entre ses bois nous a rencontrés dans la forêt... Rafal a tiré sur lui... Stéfan... donne-moi donc à boire...

Une voix persistante s'attache à son corps à demi-mort :

— Mon lieutenant, mon lieutenant...

— Qui est là ? répond-il avec effort.

— C'est moi...

— Qui donc ?

— Moi... l'adjudant Pruski.
— Je ne connais pas.
— Vous ne me reconnaissez pas, mon lieutenant ?
— Je ne sais rien du tout.
— Regardez-moi.
— Je regarde.
— Nous avons été tous deux blessés à Burviedro. J'ai eu les jambes arrachées et vous avez été transpercé de part en part. On nous a emmenés ensemble. Vous souvenez-vous de Gajkos ?
— Bien sûr !
— Je lui ai juré que je prendrais soin de vous. Comprenez-vous ?
— Où sommes-nous ?
— Avalez ce bouillon, buvez-le d'un trait. C'est Hupka lui-même qui l'a fait. Buvez tout votre soûl, il est bon !
— Où sommes-nous maintenant ?
— Nous avons déjà dépassé la ville.
— Comment s'appelait-elle ?
— Alcala de Henarez. Nous avons tourné vers le couchant. Le vent ne souffle plus. On dit que nous pourrons voir bientôt la grande capitale, Madrid, si la journée est belle. Il y a moins de trois lieues jusqu'à cette capitale. Dès que l'empereur la prendra on nous y installera dans un hôpital... Coquin de froid.. Il est tombé de la grêle avec de la pluie, à présent il fait meilleur.

Cedro pencha le pot vers sa bouche, y plongea les lèvres et but avidement, insatiablement. Puis il s'endormit sur l'instant avant que Pruski lui eût retiré ses doigts crispés de l'anse du pot.

Il ne se réveilla que tard dans la journée. Un soleil d'or massif, éclatant, aveuglant, brillait. Il sentit que des hommes le portaient sur son matelas mouvant, le portaient dans un champ, un espace uni et sans arbres. Il se balançait sur sa couche, ne pouvant saisir la cadence de leurs pas. Il fermait ses paupières devant la lumière éclatante et pensait confusément :

— Que veut-on faire de moi ? Où me porte-t-on ?

On posa son lit à terre. Christophe regarda de tous côtés et comprit qu'il était dans les rangs des blessés, couchés l'un près de l'autre, les uns sur des matelas, d'autres sur des lits de

camp, des manteaux, des couvertures de laine. Il les contemplait d'un regard indifférent et somnolent. Il pensait en bâillant avec indolence que sans doute ils allaient tous mourir de froid sur cette terre humide et gelée.

L'idée de s'endormir pour toujours ne l'effrayait pas. Pourvu que le sommeil soit profond ! Qu'il n'ait plus à se mouvoir, à trembler, à frissonner !... Dormir profondément sans jamais être réveillé par quelque fâcheux... Si seulement on pouvait être seul ! Pourrir au milieu des cadavres de soldats inconnus dans une fosse commune, puante, populacière... Soudain une musique lointaine... Les sons angéliques pénètrent dans l'âme comme un ruisseau parfumé...

Une clameur immense, un cri uniforme et puissant sortant des poitrines viriles des soldats, résonne comme le grondement sonore de cent canons :

— Vive l'empereur !

Un instant après de nouveau :

— Vive l'empereur !

Un moment de silence... Voilà qu'éclate de nouveau l'ouragan de joie folle, l'hymne enthousiaste, toute la rumeur de l'océan renfermée en un seul cri :

— Vive l'empereur !

Tout son corps frissonna. Mais le frisson passé, le sens de ce cri puissant s'effaça de son esprit.

Tout était silencieux.

Dans le passage laissé entre les rangs des blessés apparut un officier de haute taille et il se mit à lire la proclamation de l'empereur d'une voix puissante et expressive. La proclamation annonçait à tous, aux soldats valides et mourants, aux travailleurs et aux riches, aux laïques et au clergé, aux Français et aux Espagnols, à tous ceux qui habitaient la péninsule d'Ibérie que l'Empereur des Français abolissait et anéantissait à tout jamais la sainte inquisition, mettait en liberté ses prisonniers, annulait les procès, diminuait les revenus des ordres et des cloîtres de deux tiers, privait la noblesse de ses droits féodaux et abolissait tous les privilèges.

Cedro écoutait tout cela attentivement et en comprenait le sens.

— Maintenant tu sais, mon petit Stéfan, murmurait-il en

souriant, pourquoi nous avons lutté contre la vieille Saragosse, le Château d'Aliaferia avec ses donjons, pourquoi nous avons trempé nos lances sous Tudela dans le sang de la plèbe obscure. C'est avec notre sang qu'on a écrit ta constitution, prisonnier espagnol !...

Il tourna la tête de côté et contempla l'espace ensoleillé. Il regarda le sol pierreux près de sa couche, l'argile mouillée durant la nuit, sillonnée de traces de bottes. Il sentait un sommeil fiévreux lui fermer les yeux, ses paupières semblaient pleines de sable. Encore un regard alentour...

Qui est-ce qui s'approche ? Qui vient vers lui ? Il connaît cet homme. Par Dieu il l'a déjà vu ! Une figure pâle et mystérieuse, la lune disparaissant derrière des nuages. Des yeux qui brillent soudain et puis s'éclipsent dans l'ombre pour y guetter comme des lions en embuscade...

Des litières, des paillasses, des matelas, des couvertures, de la terre nue se soulèvent des débris d'humanité, des têtes fracassées, des corps transpercés, sans force, s'appuyant sur les coudes ; les gorges desséchées jettent un cri de joie :

— Vive l'empereur !

Christophe se souleva. Ce mouvement sembla rompre quelque chose dans ses entrailles. Il s'assit sur sa couche, terriblement pâle, ruisselant de sueur, la bouche pleine de sang. Ses yeux se fixèrent comme des griffes sur celui qui approchait. Ils l'arrêtèrent sur place.

— Sire ! articula Cedro.

Les yeux sombres du chef se plongèrent dans ceux de Christophe. Sa figure calme, comme forgée d'un métal inconnu, resta tournée vers lui, l'air sévère et attentif.

— Que désires-tu ? demanda-t-il d'une voix sourde et froide.

— Si je meurs... dit Cedro en français d'une voix calme, le regardant dans les yeux avec une fierté intrépide.

— A quelle arme appartiens-tu ? l'interrompit-il.

— Lancier polonais.

— De sous Tudela ?

— Oui.

— Ton nom ?

— J'ai quitté ma maison paternelle... croyant que c'était pour ma patrie... Maintenant... en terre étrangère... Dites que

ce n'est pas en vain... que c'est pour ma patrie... Sire ! Sire !

Les yeux froids et silencieux se plongèrent dans le regard ardent, plein d'amour douloureux. Immobile, pensif, Napoléon songeait. Qui sait ? Peut-être aperçut-il dans ces yeux inspirés l'âme de sa propre jeunesse. Peut-être les neiges rosées de Monte Oro, les pins du promotoire de Monte Rotondo, la rive rocailleuse de l'île baignée de l'écume de la mer agitée apparurent-ils à ce moment à ses yeux. Peut-être pesait-il dans la balance son amour corse de la liberté contre la couronne de souverain de peuples étrangers et le sceptre de Charlemagne. Peut-être soupirait-il du regret de ce qui s'était envolé de son âme, avait été détruit et dispersé par les tourmentes comme des fleurs mortes et desséchées, peut-être pleurait-il sa jeune âme fière et droite, tourmentée par les malheurs de sa patrie.

— Vive la Pologne ! voulut crier Cedro tombant sans force sur sa couche, mais il ne le cria pas, ces paroles tombèrent en gémissement de ses lèvres inondées par une vague de sang qui jaillit de sa bouche.

L'empereur resta encore un long moment à le contempler d'un regard de pierre. Enfin, portant la main à son chapeau, il fit :

— Soit.

Il s'éloigna d'un pas lent, mesuré et froid, suivi d'une foule nombreuse de généraux. Il disparut parmi les colonnes des fantassins, les escadrons de cavalerie...

Sur les bords de la Rawka.

La deuxième compagnie du premier escadron des lanciers du régiment du colonel Dzewanowski se mit en marche dès le grand matin en qualité de patrouille principale. La pluie avait tombé toute la nuit. Elle ne cessa que vers l'aube. Des nuages pendant bas venaient des plaines de Mazovie. Au loin, à l'horizon, se dessinaient des forêts.

La compagnie reçut l'ordre de traverser les marais de la Rawka en aval des étangs de Michalowice et de l'aile droite où se tenait la dernière vedette, de s'enfoncer dans les forêts, les traverser dans différentes directions et rejoindre le sixième

régiment et la brigade de cavalerie de Bieganski. Cent soixante-dix cavaliers avec leur capitaine, un lieutenant et deux sous-lieutenants s'éloignaient rapidement de la grand' route de Varsovie. D'abord, ayant fait quelques centaines de pas, ils cherchèrent des endroits où l'on pût traverser la rivière, mais partout en vain.

Après le dégel printanier et les pluies, la plaine basse de la Rawka restait inondée jusqu'aux champs. Immédiatement après Puchaly commençaient des terrains tourbeux où les chevaux s'enfonçaient jusqu'au ventre.

Entre la route et Pencicy se trouvait un méchant marécage très profond, couvert d'eau et large presque d'une verste. De longues flaques d'eau roussâtre s'étendaient jusqu'aux villages de Tworki et Pruszkow. Un parc énorme, des arbres sauvages formant une forêt sur les bords des étangs de Pencicy disparaissaient encore dans le brouillard brun.

Des cris gais et le vol joyeux des vanneaux traversaient continuellement l'air.

Les soldats imitaient doucement leurs voix pures et quelques-uns si bien que toute la compagnie riait comme un seul homme. Même le martial et farouche capitaine Franciszek Katerla qui recevait souvent de l'avancement, comme étant le meilleur cavalier de l'armée, ne pouvait contenir un sourire sous sa moustache touffue. Il grognait sévèrement et se retournait comme une bête prête à bondir, mais les hommes voyaient bien qu'il y avait dans son âme le même printemps que dans la leur.

Le sous-lieutenant Rafal Olbromski était gai ce matin-là. Son cheval éclatait de santé et le portait avec grâce. Chaque cri de vanneau rappelait quelque chose d'agréable, une ancienne joie déjà connue, qu'on pouvait croire devenue étrangère et oubliée pour toujours.

La compagnie atteignit un terrain plus ferme et marcha par des friches. Les sabots des chevaux s'enfonçaient jusqu'aux paturons et, arrachés de la terre vigoureuse, claquaient en cadence. Près du village de Pruszkow on passa à gué l'Ustrata et on marcha par les sables dans la direction du nord, vers les forêts de Komorowo et de Helenowo. Immédiatement après le passage de la petite rivière, le capitaine Katerla arrêta le détache-

ment et lança des patrouilles. Il forma une avant-garde de vingt-cinq chevaux sous le commandement d'un lieutenant. Dix devaient patrouiller et quinze marcher ensemble à deux mille pas devant le détachement principal. Il fit placer à l'arrière-garde, à deux mille pas derrière le détachement principal, vingt cavaliers avec le premier sous-lieutenant. Et c'est dans cet ordre qu'on s'enfonça dans les forêts.

Les bois secs, à moitié composés d'arbres à feuilles caduques, étaient paisibles et muets. Le soleil brillait. Des lueurs d'un jaune pâle s'égaraient dans la forêt. Elles se posaient sur les bouleaux dépouillés, tristes et charmants, pareils à de belles femmes déshonorées, aux vêtements arrachés par une force brutale... Les lueurs se reposaient, s'assombrissaient, s'envolaient. Elles entraient dans les taillis verdoyants des pins, fouillaient sous les feuilles pourries et les épines sèches.

Bientôt brilla devant les yeux troubles de rêveries une éclaircie bleuâtre et apparut un champ qui s'étendait à des milles dans la direction du nord. Au loin, dans les sables, grisaillaient les granges de Nadarzyn et brillait le grand toit de cuivre de l'église et son clocher peu élevé.

Rafal regardait nonchalamment les friches sablonneuses, suivant des yeux les ornières à peine perceptibles du chemin déjà sec, lorsqu'il entendit subitement la voix rauque et étouffée du capitaine :

— Halte !

Les chevaux s'arrêtèrent à cette voix, comme cloués sur place, avant que la main des cavaliers eût raccourci les brides. Leurs robes claires se couvrirent de taches sombres. Ils fumaient tous. Sur certains d'entre eux la sueur s'était déjà changée en écume.

— Fixe !

Olbromski rejeta avec une sensation de joie physique les brides sur le côté droit, entortilla la crinière autour des doigts de la main gauche et dégagea légèrement le pied droit de l'étrier. Appuyant la main gauche sur le pommeau, il continuait à rêver :

Les champs verdoyent déjà chez nous. Les brumes flottent le matin sur les jachères...

— A terre ! lança le capitaine.

Lui-même, modèle inimitable, fit passer d'une manière magistrale son pied droit, la pointe tendue en bas et l'éperon en haut, par dessus son magnifique cheval hongre.

Le peloton demeura en position, comme un seul homme, jusqu'au commandement :

— Repos !

Rafal laissa sans garde son bratek bien dressé, la bride rejetée sur la selle, et sortit des rangs pour détendre ses genoux. Mais le capitaine ne s'était pas arrêté pour se reposer. Il devança l'avant-garde en murmurant des expressions peu faites pour un salon, choisit l'un des soldats de Mazovie, en qualité d'éclaireur, et lui fit signe de la tête d'approcher. Il en choisit un second et lui fit également signe. Il leur ordonna de déboucler leurs sabres, de coucher à terre leurs lances, d'ôter leurs chapskas et de grimper avec précaution sur les plus hauts pins qui se dressaient à la lisière du bois.

Tous les deux s'élancèrent et, pareils à des écureuils, atteignirent le sommet en grimpant, conformément à l'ordre, du côté nord des troncs, d'une branche à l'autre.

— Que voyez-vous ? demanda le capitaine doucement.

Ils se taisaient.

— Regardez tous les deux, idiots ! Vois-tu la grand'route qui mène de la forêt à Nadarzyn ?

— Je la vois, mon capitaine !

— Voit-on encore la route au delà de Nadarzyn, ou non.

— On la voit, mon capitaine.

— Examine tous les champs, tout autour... Tu regardes ?

— Je regarde, mon capitaine.

— Ils sont déserts ?

— Dés...

Subitement les deux soldats se mirent à dégringoler des arbres, comme sur un commandement, faisant résonner les éperons et détachant promptement les aiguillettes des branches.

— Qu'est-ce qu'il y a ? grogna le capitaine.

— De la cavalerie !

Le capitaine se jeta dans la direction qu'ils avaient indiquée. D'abord il n'aperçut rien. Les champs étaient coupés de taillis de bouleaux et de pins. Du côté de la grande forêt,

appelée Dembiak, arrivait par les terres un bruit mesuré, strident et sonore. Le cœur de Rafal battit fortement et s'apaisa lentement.

— Douk, douk, douk, douk...

— Des chevreuils viennent de la Lysica, n'est-ce pas ?

— Fixe ! commanda le capitaine doucement.

— A cheval !

Rafal les yeux fixés au loin monta à cheval, prit une bonne assiette, se ressaisit, s'incrusta dans la selle et resta immobile, comme cloué.

Le bratek reniflait et remuait les oreilles. Une musique lointaine de sabots de chevaux avançant sur la terre humide et molle arrivait sourdement par les champs. Les yeux des officiers, des maréchaux des logis, des brigadiers, des trompettes, des soldats, pareils à une corde d'arc tendue à l'extrême, regardaient dans la direction d'où arrivait le bruit mesuré, lointain. Et voilà qu'à la distance d'une verste au moins, de derrière la petite forêt, apparut un détachement de hussards impériaux, marchant lentement, gracieusement et flamboyant au soleil de couleurs vives. Le capitaine se tenait sur son cheval tout à fait pétrifié. Son visage paraissait être ciselé dans du marbre. Il était tout entier dans ses yeux.

La patrouille autrichienne se dirigeait vers la route de Nadarzyn, revenant évidemment d'une reconnaissance. Elle devait traverser en biais le champ devant le détachement polonais. Lorsqu'elle apparut tout entière, on put apprécier sa force qui était bien plus importante que celle des Polonais, et de la bouche du capitaine tomba, comme un coup de feu, le commandement :

— Pointez lances ! Chargez !

Le capitaine se raffermit sur sa selle, mit la main sur la poignée de son sabre. Les officiers firent de même. Un grand soupir dans la poitrine...

Les sabres des officiers, tirés de leurs fourreaux d'un seul mouvement, sifflèrent.

— Raccourcir les brides !

Le capitaine promena son regard de fer sur ses hommes.

— En avant !

— Galop de charge !

Les éperons s'enfoncèrent dans les flancs des chevaux. Le détachement tressaillit et bondit de derrière les arbres.

La reconnaissance avait été depuis longtemps remarquée par le demi-escadron des hussards impériaux, l'un des six de l'avant-garde du feld-maréchal von Schauroth. La patrouille en ordre de bataille galopait à la rencontre ventre à terre. Les officiers galopaient avec des cris, aux ailes, des cavaliers indiquaient de leurs sabres tendus la direction de l'attaque. Le détachement autrichien, s'approchant à angle aigu, se heurta au détachement polonais au moment où les premiers rangs de la compagnie polonaise étaient serrés les uns contre les autres. Les lanciers s'enfoncèrent dans le demi-escadron comme un projectile. Le premier rang brisé se dispersa dans toutes les directions. Une quinzaine d'hommes désarçonnés par les lances gémissaient sous les sabots des chevaux.

Mais le deuxième et le troisième rangs se jetèrent immédiatement à la suite et distribuèrent des coups de sabre. Le sous-lieutenant Olbromski s'enfonça dans cette foule serrée de soldats. Parmi le sifflement des sabres, il se mit à les frapper avec rage et délices. Autour de lui des yeux à demi ouverts, des sourcils froncés, des narines gonflées. Des dents blanches luisent. Les lames sifflent et résonnent en se heurtant. Des coups de feu et des cris sauvages retentissent un peu partout.

Rafal se sentait plein de force et parait tous les coups avec assurance. Son sabre s'agitait avec la rapidité d'un éclair, frappait autour de lui et battait du feu. Tout à coup il pencha de côté sous un coup formidable.

— Il m'a touché à l'épaule... eut-il le temps de penser.

Le sabre lui tomba de la main et des doigts engourdis... Il le saisit encore une fois de toute sa force, de toute son âme et souleva son bras raidi et lourd, mais ne put plus porter le coup. Un fourmillement dans la main, dans le coude et dans l'épaule...

Le hussard se rabattit sur sa selle et lui porta un coup de pointe à la poitrine. La pointe glissa sur l'os et pénétra dans le flanc. Le cavalier autrichien se jeta en arrière et tomba de cheval sur le côté, frappé d'un coup de sabre par le maréchal des logis de file.

Un groupe de lanciers en désordre l'entoura et le poussa vers

le centre. Il entendait dans cette foule le cri continuel du capitaine, du lieutenant et de son collègue, le sous-lieutenant :

— En place ! alignez-vous...

Ils se retiraient vers la forêt, repoussant de toutes leurs forces l'attaque des hussards. Des cavaliers solitaires galopaient encore çà et là par le champ. La patrouille qui finalement commença à se rallier près du bois ramenait une quinzaine de prisonniers.

Rafal ne comprenait plus bien ce qui se passait. Une sensation désagréable : il se sentait faible et mal à l'aise. Il s'est laissé sabrer, comme un poltron... Lorsque le bruit de la bataille et le cliquetis des sabres commencèrent à se calmer, des lanciers éparpillés arrivèrent de tous côtés au galop. Ils étaient échauffés, leurs chevaux étaient effarés, et en nage. Celui-ci amenait un coursier hongrois, un autre traînait un hussard contusionné ou blessé.

On finit par s'apercevoir que le sous-lieutenant Olbromski était couvert de sang.

Il résistait et faisait le brave. Mais on le traîna de cheval. Lorsque le maréchal des logis chef déboutonna, sur l'ordre du capitaine, son uniforme déchiré, le sang jaillit de son sein. Son linge était ensanglanté, son uniforme en était imprégné tout entier. On le déposa par terre, on lui retira ses vêtements et on examina à la hâte sa blessure. Elle était à la poitrine et au côté, atteignant l'aisselle. Le capitaine lui-même se mit à le tâter de ses doigts rudes, cherchant la balle. Lorsque le blessé l'eut assuré que la blessure ne provenait pas d'un coup de feu, on lava la déchirure avec de l'eau-de-vie et on la banda avec des lanières. Emmailloté comme dans un corset et placé sur son cheval, il s'enfonça dans la selle comme dans une chaise. Le peloton, ayant au milieu les blessés et les prisonniers, avança lentement par la lisière des forêts de Komorowo dans la direction de la grand'route. Au loin, près de Nadarzyn, s'agitaient comme des vagues les troupes autrichiennes. La cavalerie se portait en avant. Un bruit lointain et vibrant d'airain se faisait entendre.

Il restait encore un bout de chemin jusqu'à la grand'route, lorsque apparut dans la direction de la forêt une ligne égale et large de cavalerie autrichienne qui marchait le long de la route

d'un trot toujours plus accéléré. Le capitaine ayant remarqué ce mouvement fit rentrer sa compagnie dans la forêt et lui-même, avec les officiers, observa d'un endroit découvert.

A la rencontre des hussards sortit de la forêt le second régiment de lanciers commandé par Tadeusz Tyszkiewicz. Il n'y avait pas une seule parcelle de poussière dans l'air, après les pluies. D'abord le régiment marcha d'un trot égal assez accéléré. Mais voilà qu'il commença à se serrer, à se rassembler, comme s'il se retirait en dedans. Les chevaux se confondirent avec d'autres chevaux, les hommes avec les hommes. Voilà qu'ils marchèrent ventre à terre....

Le capitaine Katerla n'y tint plus. Il tira son cheval, tourna avec lui sur place et se tenant devant son détachement donna des ordres rapides. Le maréchal des logis chef avec trente soldats devait conduire les prisonniers et les blessés à travers la forêt, droit aux postes avancés près de Senkocin et au quartier général. Le reste, à la bataille.

Immédiatement on forma l'escorte et le demi-escadron diminué sortit de la forêt. Il se forma sur le champ labouré et partit ventre à terre pour la bataille. Ces cent cavaliers environ, galopant par un terrain en pente vers la route, soutinrent admirablement la charge principale et contribuèrent à briser les rangs autrichiens et à faire saisir deux centaines de prisonniers. Rafal ne vit pas ce succès. Entouré de ses soldats, il avançait par le chemin de la forêt.

Il était déjà midi passé lorsqu'ils sortirent de la forêt et se dirigèrent vers Senkocin. Là, ils tombèrent dans le tourbillon de l'armée.

On finit par trouver un chirurgien qui s'occupa de Rafal d'une manière particulière : c'était le premier officier blessé dans cette affaire. Il le conduisit à deux verstes au delà de Raszyn, à Opaczy, dans la direction de Varsovie.

Cependant le maréchal des logis rassembla les prisonniers et les conduisit chez le commandant de son régiment pour faire son rapport au général et recevoir des ordres.

Olbromski las, sans doute à cause de la grande perte de sang, regardait avec indifférence la maison d'Opaczy que le chirurgien lui avait indiquée et écoutait, insouciant, l'assurance qu'il serait cent fois mieux ici que dans le lazaret mobile organisé

dans l'auberge de Raszyn. La maison d'Opaczy était située dans un petit jardin désert. Elle était entourée du côté du chemin de Varsovie par une palissade à demi démolie et qui, çà et là, était pourrie et écroulée. Rafal remarqua cette palissade et en même temps le petit pré... Il se sentait mieux et plus gai en regardant la maison blanche. Devant ses yeux se dressait quelque chose qui rappelait le nid natal. Des rideaux de mousseline pendaient aux fenêtres les plus éloignées où était sans doute le salon, rarement ouvert. Dans la cour se dressait un pigeonnier. On voyait au fond une grange, des bâtiments délabrés et des tas de fumier, fraîchement entassés et fumant comme un feu de sapin. L'entrée de la maison était fermée.

Des groupes du train des équipages se traînaient et des chariots de munitions roulaient avec fracas sur la route. Le chirurgien descendit le blessé de cheval, courut dans la cour et appela, cherchant quelqu'un. En attendant, Rafal s'était assis sur le perron et rêvait. Par les champs passaient des colonnes de troupes. Les lignes mouvantes des bataillons marchant sous le commandement de Jan Kamienski se dessinaient dans la brume printanière au loin, près de Jaworowo, du côté de Piasieczno.

Enfin la clé grinça dans la serrure et le blessé fut introduit dans l'entrée. Le chirurgien gronda à haute voix un bonhomme, intendant ou aide de starost, qui regardait Rafal en dessous avec dégoût, en claquant continuellement des lèvres. Lorsqu'on lui ordonna d'ouvrir la porte de la meilleure chambre, il tarda si longtemps à obéir que le chirurgien le prit par le collet.

Dans le petit salon étrangement vide, comme si on venait d'en emporter les meubles, l'air était très lourd. Après la première pièce venait une chambrette tout ouverte et arrangée plus commodément. Il s'y trouvait un lit avec une literie tout à fait propre, une couverture de satin, des édredons moelleux et une pile d'oreillers brodés.

— C'est justement ce qu'il nous faut, dit le médecin. Ici le sous-lieutenant se sentira mieux.

Bientôt Rafal fut examiné par le chirurgien. Il souffrit beaucoup pendant qu'on sonda et lava la blessure, aussi se réjouit-il lorsque le médecin l'assura que la pointe de l'arme

du hussard n'avait coupé que très peu de ligaments. Elle avait pour ainsi dire glissé sur les os et n'avait déchiré que peu de chair au côté et sous l'aisselle. Le lancier pansé et tranquillisé se coucha dans le duvet. Le chirurgien prescrivit le repos et promit sa visite pour le lendemain matin.

Le jour s'éteignit lentement et se fondit dans la nuit. Personne ne vint pour apporter de la lumière. Rafal n'en fut pas fâché, il se reposait véritablement dans cette alcôve paisible.

Il se sentait bien sous tous les rapports. Des pensées agréables et gaies descendaient vers lui et demeuraient à son chevet, pareilles à des hôtes distingués, à des formes aimées, aux parfums des fleurs du pays natal, familières depuis des années.

Il fut arraché à ses rêveries par un bruit étrange.

Quelqu'un marchait dans l'entrée avec de la lumière, jurait à haute voix, parlait et finalement entra dans la pièce voisine. L'individu remuait les meubles, les bousculait et les poussait par la pièce en ronchonnant. Il s'approcha à grands pas du lit. Rafal considéra l'importun avec rage et était sur le point de le chasser de la chambre lorsque son regard tomba sur son uniforme et il se tut. L'officier était vêtu d'un petit frac court de lancier, couleur grenat, avec des galons de général et un long pantalon amaranthe. Il avait ôté son bonnet carré à haut plumet noir, richement galonné, et le tenait à la main. Soulevant au-dessus de sa tête une chandelle de suif dans un chandelier de fer-blanc, il se pencha en soufflant bruyamment au-dessus du lit.

— Quel diable t'a conduit ici... murmura-t-il entre ses dents.

Il avait une longue figure rasée, couleur de grès roux. Des yeux à fleur de tête, froids comme de la glace sous les plissures des sourcils, avaient un regard dédaigneux et intelligent. Ses lèvres serrées, étroites et dures, semblaient retenir avec difficulté des expressions blessantes. Rafal avait déjà vu bien des fois cette tête au grand nez, sillonnée de rides qui lui tranchaient le visage en longueur, mais il l'examinait maintenant avec une curiosité redoublée. Le général resta quelque temps à le contempler d'un regard perçant. Puis se détournant brusquement il passa dans la pièce voisine. Là, déplaçant les tables et les escabeaux, il s'assit, déplia sur une des tables une grande carte et, appuyant la tête sur ses poings, il se plongea dans la contemplation ou dans des calculs. Par instants il murmurait

des mots inintelligibles ou notait quelque chose sur des feuillets pris dans son portefeuille.

Rafal ne songeait plus à dormir. Il avait devant les yeux un cercle de lumière flamboyante, la chevelure noire, bouclée et ébouriffée du général et l'énorme ombre de sa tête sur le mur opposé. Il était certain qu'il pouvait être jeté hors du lit à chaque instant. Cela ne le préoccupait pas car il était déjà reposé et dispos. Sa blessure ne lui causait pas trop de souffrance et il ne ressentait plus la pesanteur de naguère.

Le général étudia la carte durant plus d'une heure. Ayant apparemment terminé quelque calcul, il plia la carte, serra ses notes, posa ses bras sur la table et laissa tomber sa tête dessus... Il sommeilla ainsi près d'une heure : bientôt le désir de dormir l'envahit si fort qu'il se leva et se mit à chercher à pas lourds un endroit où il pourrait s'étendre.

Il n'en trouva pas, sinon à terre. Rapprochant deux petits fauteuils tortus il essaya de s'y étendre, mais n'y parvint pas. Brusquement il tourna la tête vers la chambrette obscure de Rafal et y entra. Saisissant le blessé à tâtons, il le repoussa vers le mur et s'étendit sur l'autre moitié du lit.

Rafal se blottit avec respect tout près du mur, et céda la couverture.

— Je n'en veux pas ! grogna Sokolnicki. Restez couché, si vous y êtes mieux. Le chirurgien m'a dit que vous étiez blessé. Où donc ?

— J'ai une blessure au côté.

— Je vous demande dans quelle bataille ? C'est au chirurgien de soigner votre blessure, pas à moi !

— Sous Nadarzyn. C'est-à-dire...

— Qu'y a-t-il à dire ?

— C'est-à-dire sous le bois de Helenow.

— Où donc à la fin ? Car Nadarzyn est une ville et un bois est un bois.

— Sous le bois, mon général.

— Votre nom, murmura-t-il à demi endormi.

Rafal se nomma.

— Il y avait un cadet Olbromski à l'école de cavalerie, il fut ensuite officier de la République.

— Mon frère aîné.

— Aha !... bâilla le général.

Au même instant il fit retentir toute la maison de son ronflement. Sa tête énorme, longue et bouclée, reposait sur le bord de l'oreiller. Olbromski ne le quittait pas des yeux, et il resta immobile dans cette position durant deux heures. La chandelle dans la pièce voisine brûla jusqu'au bout et s'éteignit.

La nuit était encore profonde lorsqu'on entendit le bruit sourd des sabots de plusieurs chevaux, des pas marchant impatiemment le long des murs de la maison et des conversations à haute voix. On frappait aux fenêtres, on cherchait la porte. Après quelque temps tout se calma et lorsque Rafal crut que tout s'était apaisé, la porte de la première pièce s'ouvrit et quelqu'un cria de toutes ses forces :

— Général Sokolnicki !

Le dormeur ne broncha pas. Olbromski se mit à le secouer d'abord doucement, ensuite de plus en plus fort jusqu'à ce que enfin Sokolnicki grognât :

— Qui ? Quoi ? Une attaque ?

— Général Sokolnicki ! criait la voix dans l'obscurité.

— Vite, vite !

Finalement le dormeur se dressa brusquement, chancela, s'étira de façon à faire craquer tous ses os et battit le briquet. Une nouvelle chandelle fut allumée et, à sa clarté vacillante, on put distinguer quelques personnes qui entraient dans la première pièce. C'étaient des officiers supérieurs, dont les manteaux étaient éclaboussés jusqu'aux épaules et les bottes crottées jusqu'aux genoux. On avança à l'un d'eux un fauteuil. Lorsqu'il fut assis près de la lumière, en face de Rafal, on déplia devant lui des cartes et la même voix qui avait appelé Sokolnicki se fit de nouveau entendre.

Le général, assis dans le fauteuil, tournait vers l'orateur un regard attentif et curieux. De temps à autre il bâillait à la dérobée. C'était un homme de haute taille, de 45 à 46 ans, à la figure pleine, arrondie et encore belle, quoique déjà épaissie et aux joues flasques. Ses yeux surtout étaient beaux : des yeux veloutés, pleins de feu, sous les larges arcs des sourcils. A chaque instant, désireux de cacher ses bâillements il lissait soigneusement sa petite moustache de sa main. Pelletier exposa au long son point de vue.

— Quant à moi, dit le prince Joseph, se tournant vers Sokolnicki, je ne cesse de regretter de ne pas avoir marché directement et de ne pas les avoir attaqués avec toutes nos forces quelque part au delà de Nadarzyn. Je ne cesse de le regretter ! Ce n'est qu'une attaque à la Chodkiewicz qui aurait pu nous donner une chance de victoire.

Sokolnicki s'assit à la table et se mit à écrire l'ordre du jour sous la dictée de Fiszer et de Pelletier. Le prince le signa et sortit promptement en saluant les assistants. Pelletier le suivit. Fiszer rassembla ses papiers, endossa son manteau et se dirigea vers la porte. Au seuil il se retourna vers le général de brigade avec les mots :

— Dieu vous garde !

— Plaise à Dieu ! répondit le général.

Les généraux partis, il s'en retourna au plus vite vers le lit, où Rafal était assis, tassé, écoutant tout ce qui se passait.

— Vous ne dormez pas ? grogna Sokolnicki.

— Je ne dors pas, mon général.

— Et vous n'avez pas l'intention de mourir ?

— Aucunement.

— Et votre blessure ?

— Ça ne va pas mal.

— Allez-vous dormir à présent ou non ?

— Je ne vais pas dormir, mon général.

— Bien vrai ?

— Parfaitement, mon général.

— Dans ce cas écoutez, mon ami. Le chef d'état-major donnera l'ordre de marche et moi, je vais encore dormir jusqu'à l'aube. Comprenez-vous ce que je dis ? Je dormirai jusqu'à l'aube. Dès que le jour commencera à poindre, vous me réveillerez. Compris ?

— Je vous réveillerai, mon général.

Sokolnicki se jeta sur le lit. Rafal résolut de profiter de l'occasion pour obtenir de l'avancement.

— Mon général, veuillez m'entendre.

— Parlez, mais vite !

— Permettez-moi d'être de cette expédition.

— En qualité de quoi ?

— En qualité... en qualité...

— Plus vite !

— En qualité... simplement de sous-lieutenant à la suite.

— Je n'en ai pas le droit et je ne connais pas de pareille fonction. Je ne suis qu'un général de brigade et vous un petit officier blessé ! Quand je serai le général en chef *in partibus infidelium*, je n'oublierai pas que nous avons dormi sous la même couverture.

— Je suis déjà remis et je ne sais pas où est maintenant mon escadron. Au delà de la Rawka. Permettez-moi, mon général, de rester près de vous pendant cette bataille, sans aucune fonction, jusqu'au moment où je retrouverai mon détachement.

— C'est bon. Réveillez-moi à l'aube et maintenant taisez-vous s'il vous plaît... et que tous les diables...

Un instant après il ronflait.

A peine la clarté naissante eut-elle fait apparaître les carreaux de la petite fenêtre dans la grande pièce que Rafal passa par dessus le général endormi d'un sommeil de pierre et endossa au plus vite, tant bien que mal, son uniforme. Il ne parvint pas à boutonner la tunique à cause des gros bandages qui emmaillotaient ses côtes. Puis il se mit à secouer le général par les épaules.

— Qui ? Quoi ? ragea le dormeur.

— Général, le jour commence à poindre !

— Allez-vous-en, ou je vous tue !

— Général je ne vous laisserai plus dormir un seul instant. L'aube est là !

Voyant que les paroles ne produisaient aucune impression, il usa de la force. Sokolnicki ouvrit ses énormes paupières et laissa échapper un torrent de jurons. Pas encore complètement éveillé, il demanda :

— Ils attaquent ?

— Oui, oui, ils attaquent !

Il s'éveilla enfin et s'assit sur le lit. Se secouant, il se leva sur ses jambes.

— Je rends grâce à Dieu, même pour cette miette de sommeil ! Que diable ! Je crois que jamais plus de ma vie je ne pourrai dormir tout mon soûl. Eh bien ! Allons-y !

— Mon général permettez que je vous accompagne.

— C'est ça ! Nous en avons causé avec vous... Que vais-je faire de vous ?

— Je serai près de vous...

— Il n'y a pas de spectateurs dans les batailles. Et je vous dirai *sub rosa*, que ce n'est pas à un bal paré que nous allons. Où est votre régiment ?

— Je ne le sais pas.

— Eh bien, informez-vous-en et voilà tout.

— Mon général !

— Attendez... Connaissez-vous l'allemand ?

— Oui, mon général.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Je le connais, mon général.

— C'est bon. Vous me serez utile comme interprète... au cas où nous prendrions un prisonnier, comprenez-vous ? Mais qu'avez-vous à rester là déboutonné comme une nourrice ?

— Le bandage.

— Le bandage... Montrez-vous. C'est le sixième régiment. De la première formation. Avez-vous été sous Tczew ?

— Oui, mon général.

— Sous Dantzig ?

— Oui, mon général.

— Comme « spectateur » ?

— A vrai dire...

— Je comprends ! Sachez que je ne vais pas vous soigner. Vous pouvez rester près de moi et faire ce qu'il vous plaît. Olbromski. Je me souviens de l'autre. C'était un bon officier quoique pleurnicheur et sentimental. Eh bien, en route !

Ils sortirent. Il faisait encore sombre dehors. Des bandes noires s'étendaient au levant et à l'occident. Du côté de Jaworowa, sur les eaux largement débordées, sur les étangs se voyait une faible lueur. Un froid pénétrant s'élevait des rives basses de la Rawka.

Rafal s'élança dans la cour et après quelques coups bruyants et redoublés fit lever les gens qui lui amenèrent promptement son bratek sellé. Le général fit atteler pour lui-même un cheval à une petite britchka et se mit en route vers Raszyn, mené par un gars malpropre. Olbromski le suivit à cheval.

De loin ils aperçurent sur la route et aux bords des retran-

chements la ligne droite de l'armée, en ordre de bataille. Sokolnicki descendit de la britchka. On lui amena un cheval. Il monta lourdement en selle. En silence il contempla longuement les rangs des bataillons. Ensuite, allant pas à pas, il s'approcha du bataillon commandé par le colonel Godebski et laissa tomber à demi-voix l'ordre :

— Par dessus la chaussée, en avant !

Puis lentement il s'éloigna et continua seul sa route. Devant lui, à droite et à gauche, se déroulaient l'étang de Raszyn et les marécages, derrière la chaussée. Le bruissement déplaisant des roseaux parvenait à ses oreilles. De dessous les paupières tombantes les yeux de pierre observaient.

A ce moment Rafal, donnant de l'éperon à son cheval, s'élança de la rive de Raszyn en avant, passant devant toute l'armée par delà la chaussée. Il s'approcha du commandant. Les yeux de Sokolnicki glissèrent sur lui en passant, et le chef, sans le regarder, lui donna l'ordre :

— Allez au village de Falenty Wielki, à une demi-verste au delà de la métairie, sur la route de Nadarzyn. Une compagnie d'infanterie marche vers cet endroit. Vous ordonnerez aux femmes et aux enfants de quitter le village sur-le-champ. Chacun peut emmener son bétail. Les gars doivent tous rester ici. Que pas un ne nous échappe. Avant quatre *pater* le village sera brûlé à ras de terre. Faites-le leur savoir. Tout cela doit être accompli sur-le-champ.

La compagnie de grenadiers en bonnets à poil et cordons blancs, aux épaulettes rouges, avait déjà contourné le château de Falenty par le chemin marécageux. Ils émergèrent des marais recouverts d'aulnes et se trouvèrent à l'entrée du village, Une vingtaine de chaumières bordaient l'ancienne route marécageuse, tracée le long des bois. Dans la brume on apercevait les arbres du village suivant, Janczewice.

Rafal lança son cheval au galop. En un clin d'œil il fut au milieu du village.

Les habitants de Falenty, troublés dans leur sommeil, sortaient des chaumières. C'étaient des demeures en bois mazoviennes, passées à la chaux, aux toits de chaume. Ayant eu l'autorisation à peu près deux ans auparavant « d'être inclus dans les limites du Duché de Varsovie, si bon leur semblait »,

les paysans de Falenty étaient restés sur place. Ils regardaient maintenant de derrière les haies, les recoins, les entrées obscures, l'armée en marche.

Olbromski se mit à appeler les paysans d'une voix tonnante. Ils s'approchaient craintivement, à contre-cœur, tirant la jambe.

Lorsqu'ils apprirent d'une manière claire et formelle que les femmes et les enfants devaient quitter le village en toute hâte, de tous côtés retentirent des cris d'épouvante, des pleurs, des gémissements. Des sorcières échevelées, sales, à demi vêtues, des enfants aux cheveux poisseux, des vieillards répugnants et malades, semblant sortir de terre, se pressaient à son étrier. Tous glapissaient à l'unisson :

— Ayez pitié !...

Il tira son sabre, les forçant à s'éloigner et leur indiqua les baïonnettes de la première compagnie.

— Ceux qui dans le délai de deux *pater* n'emmèneront pas le bétail, ne chasseront pas les volailles, les perdront à jamais. Dans quatre *pater* le village sera allumé aux quatre coins et s'en ira en fumée.

Tous se jetèrent vers les étables, les écuries, les porcheries. En un clin d'œil la rue regorgea de monde. Les vaches mugissaient, les chevaux hennissaient, les cochons grognaient, les poules gloussaient, les oies criaillaient.

Rafal fila encore une fois par tout le village, regardant de tous côtés et en un instant fut près du commandant. Sokolnicki, pendant ce temps, avait posté ses troupes.

— Evacué ? demanda le général de loin au lancier.

— Oui, mon général.

A la tête de quelques pelotons, Sokolnicki se dirigeait lui-même vers le village. Dès que l'infanterie entra dans la rue, elle reçut l'ordre de former les faisceaux et de se mettre à la besogne. Les soldats, sous la direction des officiers, et les paysans sous celle des soldats, se mirent à arracher en hâte les toits de chaume et à les emporter au loin au delà du village. Là on les coucha en rangées sur le sol pour les recouvrir de terre et former ainsi un rempart.

Il était déjà midi passé lorsque les préparatifs de la défense furent plus ou moins achevés. Les soldats, qui avaient trans-

porté de la terre, du fumier sur des brancards de paysans, des poutres, des pierres, étaient sales et crottés, mais surtout affamés. On donna le signal du repos et la permission de manger. Les soldats s'assirent à terre, défirent leurs sacs et leurs bidons, lorsque arriva au galop par les champs, par les sillons mous et profonds, un officier de la cavalerie de Rosniecki. Il fit promptement son rapport au chef et partit ventre à terre par Puchaly vers Michalowice. Sokolnicki se réconforta tranquillement d'une croûte de pain et d'une tranche de viande froide. Il trouva Olbromski et lui dit :

— Allez, monsieur, par la lisière du bois d'aulnes et les marais jusqu'à Puchaly. Vous y trouverez un chemin qui conduit au cimetière. Allez de l'autre côté du cimetière et avancez aussi loin que vous pourrez dans les champs sur les petits monticules devant Raszyn. Regardez de là avec attention dans toutes les directions, particulièrement dans la direction de Laski, Ianczewice et Lesznowola. Aussitôt que vous apercevrez quelque chose d'intéressant, revenez m'en informer.

Rafal partit dans la direction indiquée et dépassa bientôt le cimetière. Le terrain y était plus léger, sablonneux. Le champ n'était plus boueux, mais même un peu poussiéreux. Le cheval avançait au grand trot et dans le cœur du cavalier sonnait à grands coups le tocsin d'airain de la joie de vivre.

Près de l'auberge appelée Wygoda, sur le chemin de Ianczewice, se tenait, comme le jour précédent, la cavalerie de Rosniecki. On pouvait en apercevoir une partie près de la forêt de Nardzyn, au delà de Lekocin. Ne voyant aucun mouvement dans cette cavalerie et ayant attendu un certain temps, Rafal alla plus loin, pour mieux voir le plateau.

Au même instant, la cavalerie polonaise commença à se déployer très lentement par escadrons et à se retirer dans la direction de Sokolowo, Komorowo et Pencice. Les uniformes miroitaient au magnifique soleil d'avril, dans la fumée épaisse des champs qui séchaient. Subitement les colonnes fumantes tressaillirent, comme coupées en deux avec un couteau. Un énorme tourbillon bleuâtre monta au-dessus des escadrons qui s'éloignaient et en même temps un grondement merveilleusement sonore se répandit par les environs. Rafal rit joyeusement. Il cria presque avec délices :

— Ah ! Enfin !

Un second coup, un troisième. Puis deux ensemble.

— Encore, encore, cria Rafal, allez-y !

Un, deux, trois, quatre coups grondèrent en guise de riposte. Un instant de silence, puis de nouveau des coups de plus en plus rapides. Des colonnes de fumée bleuâtre du côté de Lesznowola. Les rangs de la cavalerie polonaise se brisaient brusquement, se rejoignaient et, se retirant sans cesse, se dirigeaient d'un pas rythmé vers Pecice.

Olbromski aperçut Wygoda abandonnée au centre dans la plaine rase. Il tendit son regard de ce côté et aperçut dans la fumée lointaine un nuage grisâtre mouvant, pareil à une forêt éloignée, qui se serait approchée par les prés.

— Ils arrivent... murmura-t-il.

Son cœur tressaillit à la vue des masses ennemies. Un susurrement de mots sans sens ni suite sonnait à ses oreilles. Ses yeux ne pouvaient s'arracher de ce spectacle. Ses jambes engourdies ne lui permettaient pas d'enfoncer ses éperons dans les flancs du cheval.

Il resta dans ce champ jusqu'au moment où la cavalerie de Rosniecki se fut éloignée et se fut aussi transformée en forêt errante. La canonnade s'était apaisée. La ligne de l'ennemi se dessinait de plus en plus nettement. Il distinguait déjà de plus en plus clairement, la ligne mouvante, les rangées des baïonnettes, les mouvements des jambes, les couleurs... La cavalerie se détacha en avant des colonnes. Bientôt on put distinguer la robe uniforme des chevaux, les couleurs des hussards du palatinat avec les compagnies de pandours, deux ailes de hussards impériaux, sous le commandement du général Schauroth et finalement la brigade du général Speth. Toute la cavalerie se dirigeait au grand galop vers Wygoda.

Rafal piqua des deux et fila à toute vitesse vers l'aulnaie. Ses yeux étonnés cherchaient les bataillons. Ce ne fut qu'arrivé devant le taillis qu'il distingua la ligne dispersée parmi les arbres... A Falenty il n'y avait personne. Tout le village était vide et paisible. Pas un homme... Un regret douloureux transperça le cœur du cavalier... Son cheval galopait par un chemin foulé, bouleversé et s'enfonçait dans la terre argileuse jusqu'aux genoux. Sur la route marécageuse au milieu des arbres,

près du château et de la réserve de Sierawski, se tenait Sokolnicki à cheval. Sa main serrait une lunette d'approche appliquée à ses yeux. Il ne prêta aucune attention à Olbromski qui avait arrêté son cheval devant lui avec une maîtrise et une force étonnantes. Le cheval avait la respiration sifflante et l'officier ruisselait de sueur. Il sentait que ses blessures sous l'aisselle et au côté saignaient et imprégnaient son pansement de sang. Il était si heureux ...

Près des canons de Soltyk, sur leur position avancée, étaient postés les canonniers et leurs assistants, la face tournée vers leurs pièces. Les chevaux des canons et des chariots immobiles, tournés dans la direction de Raszyn, remuaient les oreilles. La corde allumée de la mèche luisait dans les mains des canonniers en petit cône vivant.

— Avez-vous vu notre cavalerie ? demanda Sokolnicki d'une voix rude, qui coupa le silence de l'attente.

— Je l'ai vue, mon général.

— Où ?

— Près de l'auberge, au carrefour, plus tard dans la plaine, lorsqu'elle se retirait vers Sokolow...

— S'est-elle retirée en entier ?

— Oui, mon général.

Sokolnicki dirigea la lunette dans une autre direction. Il la tint quelque temps d'une main crispée, puis l'abaissa et la serra. Il avait la physionomie fermée, comme glacée. Il claqua des lèvres... Ses yeux parcouraient lentement la bizarre silhouette du petit village de Falenty, les ravins,les abatis d'arbres, les fosses à loups, creusées çà et là à la hâte et recouvertes de broussailles... Ils passèrent aux soldats du huitième régiment embusqués dans le petit bois, qui marchaient pour la première fois au combat, ils s'arrêtèrent sur les vieilles carabines prussiennes avec leurs pierres à fusil rompues...

Un coup de canon gronda dans le silence comme un coup de tonnerre. Dix autres le suivirent de près. Les arbres tremblèrent de tous leurs troncs jusqu'aux racines et leurs branches nues tressaillirent comme les mains d'un petit enfant effrayé. Du côté de Raszyn retentit en même temps la canonnade de tous les vingt canons saxons de Dyherr, de l'escadron

d'artillerie d'Antoine Ostrowski et de la compagnie de Wlodzimierz Potocki.

Sokolnicki regarda Rafal en haussant les sourcils et tous les deux s'élancèrent par le milieu de la route vers Falenty. Ils virent sur la ligne qui passait parmi les arbres, par la chaussée de Raszyn, les tirailleurs polonais qui guettaient au bord du marécage. La fumée de Raszyn se répandait déjà au-dessus de l'eau claire de l'étang et rampait lourdement parmi les roseaux.

— Ils essayeront maintenant d'aller droit par le marais vers Raszyn, par les champs... Ils ne connaissent pas les chemins,... dit Sokolnicki, nettoyant avec sa cravache des éclaboussures de boue sur son pantalon et ses bottes. S'étant rendu compte qu'ils n'y passeront pas, car c'est profond, ils se jetteront sur nous à Falenty. Que penses-tu faire dans ce cas, mon ami ? Ton rôle est déjà achevé...

Malgré le terrible fracas, Rafal entendait ces paroles ironiques. Ses jambes tremblaient sous lui, comme la veille, quand il s'était senti si faible dans le bois de Nadarzyn. Son cœur battait à se rompre... La respiration lui manquait... Les dents blanches du général brillèrent :

— Tu as peur quand on ne tire pas sur toi. Cela ne te plaît pas. Que sera-ce lorsqu'on tirera sur tes mollets ?

— Je n'ai pas peur, mon général, s'écria-t-il fièrement et résolument.

— Je le vois.

Le craquement des coups de fusils se distinguait au milieu du fracas des canons. Il s'approchait de plus en plus, s'accroissait dans la fumée. Sokolnicki se souleva sur ses étriers, se redressa...

Au même instant, au tournant de la route, apparut un aide de camp et, tout en saluant, il indiqua le champ devant le village.

Le général, sans attendre ce que l'envoyé avait à dire, commanda :

— En pelotons !

Rafal, voulant mieux voir ce qui se passait, donna de l'éperon à son cheval et s'approcha des canons.

Le capitaine commandant allait d'un pas lent d'un canon à l'autre. Les canons étaient placés à des intervalles de dix-huit

pas, les chefs de sections près des affûts entre deux pièces. Le vaguemestre et l'artificier attendaient le signe du capitaine. Les chevaux des canonniers et des chefs de sections étaient postés à une certaine distance.

Sokolnicki apparut à l'improviste de derrière les nuages de fumée. Trouvant des yeux Soltyk il lui donna l'ordre :

— Attention !

Soltyk cria d'une voix tonnante à ses soldats :

— Attention !

Les canonniers qui tenaient les mèches les frappèrent contre leur bras gauche pour en secouer le bout recouvert de cendre et le portèrent à bras tendu jusqu'à quatre pouces de la traînée de poudre...

— Feu !

Rafal tourna bride et se dirigea à droite, mais à peine eut-il fait quelque pas que son cheval se heurta à des hommes couchés à terre.

Olbromski se cacha, pour pouvoir observer à travers la fumée qui cela pouvait être, quand soudain son cheval sauta, tressaillit de tout son corps, comme effrayé par l'horreur de ce qu'il voyait. Il renifla comme une bête mourante, se dressa tout droit et tomba de haut sur ses genoux. Rafal arracha promptement ses pieds des étriers et sauta à terre. Le cheval tremblait de tout son corps. Sa croupe se contractait, la peau se tendait. Il creusait la terre de son museau et de sa langue il léchait l'air. Ce ne fut qu'alors que Rafal remarqua que les entrailles de l'animal s'échappaient et que son sang s'écoulait.

Il l'abandonna là et marcha devant lui sans savoir dans quelle direction il allait. Bientôt il se trouva dans les rangs des voltigeurs. Ses yeux tombèrent sur des couleurs connues : collets jaunes, épaulettes vert-jaune et plumets verts aux chapeaux.

Ils se tenaient dans le marécage, enfoncés presque jusqu'aux genoux, chargeaient leurs fusils sans commandement et tiraient. Rafal se heurtait à des arbrisseaux, des souches, des branches, grimpait sur des cadavres et, poussé par la curiosité, allait toujours de l'avant. Il ne distinguait pas un seul visage. Il atteignit de cette manière les pelotons qui se battaient presque face à face à quelques dizaines de pas de lui. La fumée ne permettait pas de voir quoi que ce fût. Derrière chaque arbre un peu gros

se cachait un homme, qui chargeait et tirait sans cesse.

Rafal saisit une carabine tombée à terre et se plaça dans les rangs.

— Alignez-vous ! criait continuellement un jeune officier, s'efforçant de former une colonne pour s'élancer en avant.

Ses efforts étaient futiles. Les hommes tombaient l'un après l'autre. Les balles tombaient comme de la grêle. Parmi les arbres apparurent des soldats aux figures pâles, aux yeux épouvantés. C'étaient les bataillons de Wukasowicz, sous le commandement du baron Pabelkoven. Ils avançaient en rangs serrés, autant que cela était possible parmi les arbres.

Rafal stupéfait contemplait leurs hauts bonnets et leurs buffleteries blanches croisées sur leurs poitrines.

— Que diable ! ce sont eux... eut-il le temps de penser.

A la vue de l'ennemi les soldats du bataillon de Godebski saisirent leurs armes et s'élancèrent en avant. Rafal transporté d'enthousiasme s'élança avec eux.

Ils tombèrent sur l'infanterie de Wukasowicz avec une furie de paysans. Ils frappaient, ignorants du maniement des armes, comme des rustres, avec les baïonnettes et les crosses.

Rafal qui ne savait pas non plus manier ces armes saisit son vieux fusil prussien et se mit à travailler de toute la force de ses épaules. Les autres suivirent son exemple. Voyant une foule autour de lui il se mit non pas à commander, mais à la diriger comme un gentilhomme dirige les paysans pendant l'incendie : Frappez donc ! Au diable les Allemands ! Ne vous laissez pas faire ! Ils s'enfonçaient dans les rangs hérissés de baïonnettes ensanglantées, se jetaient sur les canons de fusil ruisselants de sang. Leur sursaut d'énergie dura peu de temps. Bientôt ils furent obligés de reculer. Les soldats autrichiens marchaient sur eux, ils avançaient en colonne de trois mille hommes, serrée et puissante. C'étaient les bataillons de Weidenfeld, le bataillon de Dawidowicz et le régiment de Transylvanie et d'Italie.

Les voltigeurs se retiraient, pataugeant de plus en plus dans les marécages, repoussant l'ennemi, couvrant le champ de cadavres. Les Autrichiens pénétrèrent dans le petit bois d'aulnes et l'occupèrent tout entier. Les fusiliers polonais se retiraient dans un désordre toujours croissant. La panique s'emparait

d'eux lentement, pareille à une pluie abondante et toujours plus forte. C'est en vain que les officiers les conjuraient. C'est en vain que Godebski, l'épée au clair, les poussait de son cheval...

Rafal se trouva dans la cohue effarée, serrée en bloc, désordonnée. Ils pataugeaient jusqu'à la ceinture dans la bourbe, se dirigeant vers la chaussée de l'étang et se disputant déjà entre eux. Lorsqu'il parvint sur un terrain plus ferme, il se frotta les yeux et aperçut la route qui menait vers la chaussée et où il avait été peu avant avec le général. Maintenant c'était un bataillon démoralisé qui se pressait là. Les hommes comblèrent bientôt l'espace découvert, criant, serrés l'un contre l'autre. Les canons grondaient devant eux. Des balles volaient sur les eaux de l'étang et coupaient les roseaux jaunes.

Cependant du côté de Raszyn arrivait au galop un détachement de cavalerie. Le prince Joseph était à sa tête.

Pelletier et une quinzaine d'aides de camp le suivaient. Rafal les regarda sans se rendre compte de ce qu'il voyait. Il faisait seulement attention à ne pas être poussé dans l'étang.

— Anizetka, Szpilka, pensa-t-il ensuite après les avoir regardés de plus près.

Le prince examinait le bataillon défait avec des yeux flamboyants. Les soldats à sa vue commencèrent à se ressaisir, à s'organiser petit à petit et à retourner vers les bois d'aulnes. Le chef mit pied à terre et sans ôter de sa bouche un court brûle-gueule, se plaça au milieu des hommes. Il prit une carabine au premier soldat du rang et cria :

— Suivez-moi, frères !

Les soldats sortirent en masse du bourbier et s'élancèrent comme un seul homme. Ils tombèrent sur les fantassins autrichiens avec furie, avec rage, avec folie, si subitement qu'ils paraissaient sortir de dessous terre ou d'une embuscade. Le prince marchait dans les rangs, se battant comme un simple soldat. Jamais la furie de la bataille ne fit plus rage. Les premiers rangs autrichiens s'enfoncèrent dans les rangs suivants et les poussèrent dans le marécage. La bataille ne pouvait se déployer. Ceux qui s'y trouvaient devaient périr. Les officiers autrichiens furent obligés d'ordonner aux derniers rangs de la colonne de reculer pour faire de la place. En quelques instants le petit bois d'aulnes fut reconquis jusqu'au village. Là sévis-

sait aussi une lutte acharnée. Les Autrichiens attaquaient les chaumières retranchées, conquéraient chaque pouce de terrain, chaque fossé, chaque abatis d'arbres.Une grêle de balles tombait sur eux des combles, de derrière les planches et des angles, des trous, des fentes.

Mais de trois côtés, de la direction de Puchaly, du champ et du côté de Jaworowo, le village était déjà investi. Un autre régiment d'infanterie avançait en bon ordre de bataille.

On arrachait déjà les planches avec les mains, on démolissait les abatis, on retirait les madriers. Le prince Joseph envoya l'aide de camp Krasinski chercher le premier bataillon du deuxième régiment qui tirait en même temps que l'artillerie sans discontinuer, et attaqua avec douze compagnies les troupes qui assiégeaient le village. Au premier rang avançait le lieutenant Skrzynecki. En quelques minutes les assiégeants furent chassés à la baïonnette et rejetés derrière les champs. En même temps trois canons légers, amenés à Falenty de Raszyn, renforcèrent le feu de l'artillerie. Les fusiliers assiégés dans le village et commandés par Sokolnicki lui-même saluèrent le prince par des cris d'admiration.

Il monta à cheval et, entouré de son état-major, passa devant les rangs. Les réserves s'avancèrent alors et douze canons postés plus près du centre de Falenty se mirent à tirer sans merci.

Le prince se retira à son quartier général à Raszyn. Lorsqu'il traversa lentement la chaussée, les balles sifflèrent autour de lui comme de la grêle. Sokolnicki s'empressa de réparer sous le feu de l'ennemi les retranchements démolis de Falenty et forma de nouveau ses trois bataillons, désireux comme toujours d'épargner le soldat. Mais lorsqu'il eut fini et que l'infanterie autrichienne se fut retirée dans les champs, une grêle de bombes de six livres se mit à tomber sur son infanterie et son artillerie.

C'était un corps de l'armée autrichienne, sa première brigade commandée par le général von Civalard-et-Pflacher, qui s'approchait et renforçait l'avant-garde de Mohr. Vingt-quatre canons tiraient à présent et six bataillons joignirent leur feu à celui des autres cinq. Neuf canons leur répondaient seulement. Rafal se tenait dans leur voisinage.

Sokolnicki qui durant tout le combat tâchait de dissimuler les

soldats derrière de misérables remparts rassembla maintenant la moitié de ses forces dans le village barricadé. Il cacha les réserves entre le village et la maison seigneuriale et le bataillon de Godebski dans la forêt. Il maintenait l'artillerie sur la route et donnait toute son attention à la défense et à assurer le chemin de retraite par la chaussée. Toute l'attaque de l'artillerie autrichienne était dirigée à présent sur le village. Lorsque l'infanterie de Mohr pénétra de nouveau au sein du petit bois, repoussant à la baïonnette les fantassins de Godebski, les bouches des canons autrichiens placées derrière l'infanterie furent tournées vers l'est, perpendiculairement à Wielke Falenty, et se mirent à frapper les restes des habitations du village.

Un feu infernal commença. Des poutres, des chevrons, des planches craquaient et se brisaient, s'éparpillaient en copeaux et en éclats. Les murs s'inclinaient et s'écroulaient de tout leur long. Le fumier humide et la terre les préservaient de l'incendie... Il se formait un amas de ruines de bois couvertes de boue, la plupart des maisons étaient écroulées. Derrière se tenaient les soldats et ils frappaient encore l'ennemi qui était dans les champs et avançait toujours du nord et de l'est.

Rafal prit la carabine d'un grenadier tué, ceignit ses cartouchières et se dissimulant derrière un mur avancé se mit à charger le fusil et à tirer. Une passion sauvage le possédait, pareille à la charge dans le canon de son fusil échauffé. Il oublia où il était et ce qui lui arrivait. Il lui paraissait parfois qu'il frappait la tête du loup dans le ravin comblé de neige et que les griffes de la bête étaient enfoncées dans sa poitrine.

Il entendait la voix enrouée de Sokolnicki.

— Allez-y, frères, allez-y ! Ne gaspillez pas les cartouches ! Frappez fort ! Gare à vous, pantalons bouffants ! Que viens-tu faire ici, groin allemand ? Est-ce ta terre, voleur ? Frappez, mes frères, frappez sans merci !

Le fracas et les cris s'accroissaient tantôt ici, tantôt là. Des bombes de mortier flambantes se mirent à tomber sur le village, ou plutôt sur son squelette décharné. Elles lançaient du feu de tous côtés tout en volant ou à terre avant d'éclater.

Le feu gagnait les amas de bois, les uniformes des morts et des vivants. On l'arrosait, on l'étouffait avec du fumier, mais les bombes, remplies de fusées, tombaient de plus en plus

fréquemment comme une volée d'oiseaux de feu. Le village de Falenty s'allumait et s'éteignait dans cent endroits en même temps. De grandes vagues de flammes se voyaient à l'avant, à l'arrière, au-dessus des têtes, aux pieds des combattants. De lourds boulets démolissaient les restes des ruines.

Sokolnicki tira sa montre et regarda autour de lui. Il essuya du poing ses yeux pleins de sable, de fumée, de suie. Reprenant haleine du fond de la poitrine il secoua ses bras. Il était près de cinq heures. Il dit tout bas à l'oreille de l'officier le plus proche :

— Bataillon en arrière... par l'aile droite... En avant !...

Les voltigeurs apparurent de derrière les flammes et la fumée... Ils étaient enfumés, noirs, leurs uniformes brûlés en maints endroits. Ils se pressaient par la sortie du nord du village sur la route près du château. Les officiers formaient avec peine des sections et des compagnies de couverture près des canons.

Soltyk criait dans la fumée d'une voix enrouée :

— Attention ! Formez la réserve ! Par demi-batteries ! En avant !

Les caissons furent traînés sur la chaussée sous la protection de deux bataillons en formation serrée, repoussés de l'aulnaie. Ces bataillons n'avaient cessé de combattre l'ennemi. La première demi-batterie, formée de trois canons et d'un obusier, sortit de l'antre enfumé et, se heurtant aux blessés, passant par dessus les amas de morts, se retira à l'arrière, jusqu'à la ligne des caissons. Arrivée là, elle se prépara à faire feu. Une autre demi-batterie de trois canons (deux canons démontés et brisés étaient restés sur place) se hâtait de rejoindre la première.

Encore quelques coups grondèrent... On traînait les canons tour à tour sur la chaussée. Les soldats les tiraient par les essieux, la culasse, ensemble avec les chevaux blessés. La plupart des canonniers étaient tombés, frappés par les balles des ennemis, beaucoup plus nombreux qu'eux. Les aiguillettes écarlates jonchant la route de Falenty la faisaient rougeoyer. Les vestes vertes la recouvraient comme d'un gazon printanier. Il ne restait que la moitié à peine des chevaux.

Sokolnicki ayant appris que Fiszer avait été aussi blessé et emporté au delà de la chaussée, réorganisa le bataillon décimé de Godebski. Il se plaça dans les rangs et de sa poitrine inflexible barra le passage, couvrant la manœuvre des canons. Ses soldats passaient non seulement par la chaussée, mais encore à côté, par le marécage, s'y enfonçant jusqu'à la ceinture. L'ennemi les suivait pas à pas, passant par ce même marais. Ici, parmi les souches, les broussailles sèches, les monceaux de roseaux secs, s'engagea un combat à mort. Ceux qui marchaient par la chaussée portaient secours aux combattants. Les hommes étaient ensanglantés, mouillés et roussis de boue.

Rafal était parmi les défenseurs des canons. La terre se détachait en énormes mottes de la chaussée écrasée. Les arbres s'enfonçaient dans le marécage de la Rawka, là où les roues des canons avaient arraché leurs racines de la chaussée. Il fallait à chaque instant retirer les roues des crevasses, des fondrières, pousser et traîner les pièces tant qu'on avait de forces et de souffle.

Après bien des efforts on parvint enfin à les tirer sur un terrain dur, près de la forge de Raszyn.

De là les chevaux seuls traînèrent les canons plus loin. Repoussant les Autrichiens dans le marais, combattant avec eux œil pour œil, dent pour dent, l'infanterie arrivait à la terre ferme et se dirigeait vers la petite église. L'ennemi se frayait un passage par la même route. Mais maintenant il avait devant lui toutes les forces polonaises réunies. Vingt canons de la batterie saxonne, ceux de Wlodzimierz Potocki et la 13e compagnie d'artillerie à pied d'Ostrowski étaient assemblés sur le rempart derrière l'église, sur le champ du côté de Michalowice et au-dessus de l'étang de Jaworowo. Toutes les bouches des canons étaient dirigées vers la chaussée. Les soldats autrichiens devaient passer par cet étroit défilé. C'est ici que se déroula la lutte la plus acharnée.

Les canons de Mohr, Civalard et autres, placés dans la plaine de Falenty, au delà de la chaussée, ne pouvaient pas faire beaucoup de mal aux canons polonais, tandis que chaque projectile polonais lancé de la colline de Raszyn, le long de la chaussée, creusait de véritables cavernes dans les rangs serrés de l'infanterie en marche.

L'église entourée d'une enceinte carrée et les habitations de briques sur la place, offraient un abri excellent à l'infanterie polonaise. Sur la chaussée s'amoncelaient petit à petit des amas de cadavres, fauchés par les coups mortels.

Les chefs polonais se tenaient près des canons. Le prince Poniatowski passait affairé de l'un à l'autre,pointant savamment et avec sang-froid. A chaque instant il envoyait ses aides de camp du côté de Michalowice et de Jaworowo, lorsque les canons grondaient le plus fort sur ces points. Les nouvelles étaient toujours favorables, nulle part l'ennemi n'avait traversé les marais.

Le soir printanier descendait, lorsque l'infanterie de Wukasowicz, franchissant les cadavres amoncelés sur la chaussée, envahit la rive de Raszyn. Mais l'attaque impétueuse des bataillons de Sokolnicki, qui attendaient derrière l'église, les repoussa de nouveau de la chaussée et de la hauteur. Les canons se mirent à gronder avec une force redoublée, la fumée recouvrit l'eau de l'étang clair, la chaussée, les arbres et les pauvres demeures près de la route.

La nuit tombait, mais les bouches des canons brûlantes et hors d'haleine semaient encore la mort. Ce ne fut qu'à l'obscurité complète qu'ils cessèrent petit à petit d'aboyer.

La lune s'éteignait au-dessus des décombres de l'incendie de Falenty. Le vent du soir apportait des gémissements de la chaussée, du marais, du rivage. Un brouillard blanc rampant doucement par dessus les roseaux secs voila ces voix de la mort, comme un linceul miséricordieux.

Deux mille Autrichiens étaient tombés sur la chaussée et plus de mille des nôtres périrent dans l'aulnaie de Falenty.

La nuit était déjà profonde, lorsque Rafal parvint à sortir des rangs des combattants, l'uniforme déchiré, sans chapska, trempé jusqu'aux os. Il marchait à l'aveuglette par les champs, dans la direction d'Opaczy, croyant y trouver son gîte de la veille. Il n'y avait à Raszyn où poser le pied encore moins où s'étendre. Il avait vu en s'en allant qu'on portait les blessés à l'église et dans les habitations. Dans les champs près de la route on amoncelait les cadavres.

Olbromski se sentait tout en feu. Sa blessure de la veille le tiraillait. Ce n'était qu'à présent qu'il sentait la contusion d'un

coup de baïonnette. Ses yeux et sa tête étaient enflammés, mais en même temps il tremblait de froid. Il souffrait mortellement. Fermant les yeux il voyait devant lui le champ de bataille, il sentait sur ses épaules le poids des amas de cadavres amoncelés sur la chaussée...

A Varsovie.

Après une nuit passée dans une grange vide dans la banlieue juive de Varsovie, non loin du gibet de la ville, Rafal s'éveilla avant l'aube. La grange était à une certaine distance de la route, mais il entendit tout de même le vacarme et le cliquetis des canons, des chariots et de l'infanterie. Il se traîna hors de sa couche et apprit, en interrogeant les fantassins, que les Polonais se retiraient tout le long de la ligne. Il fut plongé dans une véritable torpeur. Lorsqu'il marchait la veille à la nuit dans la direction de Raszyn, toute l'armée était effervescente de l'orgueil de la victoire remportée. Et voilà qu'elle battait en retraite ! Que les coups de canons résonnaient lugubrement sur cette route nocturne ! Que le pas des soldats était lourd, exténué et funèbre !

— Les Saxons sont partis ! disait-on à Rafal du milieu des rangs.

— L'Allemand est frère de l'Allemand.

— Vils chiens de Saxons ! ils ont quitté les rangs en pleine bataille.

— Douze mille soldats, cent cinquante hussards, vingt canons, ils ont rassemblé tous leurs trois bataillons et ils sont partis.

Rafal se mêla aux soldats et marcha dans leurs rangs. Chemin faisant il les interrogea sur la brigade Sokolnicki. Ce n'est que vers le matin qu'il apprit que le général avait été nommé commandant de l'aile gauche et qu'il défendait la vallée de la Vistule du côté de Wilanowo, au delà des barrières de Czerniakow et Mokotow. Olbromski se traîna avec un petit détachement d'infanterie qui marchait seul derrière les tranchées dans cette direction.

A l'aube on entendit une fusillade lointaine de tirailleurs.

Un peloton de cavalerie passa comme un trait dans la brume matinale et disparut dans la vallée de Wilanowo. Sur la hauteur aux environs de Mokotow une sentinelle de la garde civique accosta Rafal et le mena après maintes formalités devant l'officier commandant. Ce vieux brave ne voulut rien répondre aux questions de Rafal sur le général Sokolnicki et lui ordonna d'attendre au camp de la garde, aux confins du parc de Lazienki. Il y trouva toute une petite ville. Avec des tables, des portes, des volets, des bancs, des escabeaux, les défenseurs de la ville avaient bâti des espèces de chaumières, des baraques, des pavillons et surtout des tentes. Ils passaient là la nuit avec leurs parents, qui étaient venus leur apporter des provisions. Au moment où Rafal arriva, la garde était levée, éveillée d'une manière fort brutale par le colonel Lubienski et son aide de camp Rokiecki.

Les chefs faisaient ranger les citadins, à peine éveillés, en ordre de bataille, lorsque du côté de Piaseczno se firent entendre, se rapprochant toujours, des coups de carabine. Rafal se glissa dans une des baraques, se tassa sous une porte qui avait été arrachée avec ses gonds et tomba dans un état de somnolence. Depuis la veille sa tête était pleine de bourdonnements. Il fut réveillé de son court sommeil par un officier qui le secouait rudement par l'épaule, en disant que le général l'attendait.

Sokolnicki se tenait à cheval, non loin de là. Il était couvert de mottes d'argile depuis ses galons jusqu'au panache de sa chapska. On ne voyait ni ses bottes, ni l'amaranthe de sa culotte sous l'épaisse couche de boue. Sa figure était noircie, ses traits tirés de fatigue. Son cheval était couvert d'écume et tout fumant.

Lorsque Rafal accourut au devant de lui en le saluant, le général l'apostropha ironique :

— Voilà comment tu fais ta besogne, monsieur l'aide de camp ! Il faut te chercher dans les baraquements de cette infanterie de femmelettes. Quelle chapska as-tu donc sur la tête ?

— Mon général, la mienne est tombée sur la chaussée lorsque nous soulevions les canons. J'ai relevé la première chapska que j'ai trouvée à terre dans la nuit. Mon cheval a été tué près de Falenty. Je suis malade...

— Ah, pauvre diable ! as-tu reçu quelque nouvelle estafilade ?

— Il me semble que oui, mais je ne sais pas encore quand et où...

— Que penses-tu faire ?

— Il faut que je cherche un gîte, car il m'est difficile de me tenir sur mes jambes.

— Eh bien, arrange-toi comme tu peux.

— Mon général...

— Qu'y a-t-il encore.

— Quand je serai remis, puis-je espérer servir sous vos ordres ?

Sokolnicki songea un instant, le parcourut du regard des pieds à la tête et dit :

— Tu pourras te présenter. Seulement pas à pied. Trouve un cheval et un plus bel uniforme. Il se peut qu'il y ait pour toi une place d'aide de camp.

Rafal le remercia d'un salut et d'un regard. Le général, entouré d'officiers, s'élança au galop dans la direction de Mokotow.

Olbromski apprit avec surprise qu'il était déjà midi passé. Dans les rangs de la garde on parlait d'armistice. Ne sachant que faire, le lancier exténué se dirigea droit par le parc de Lazienki vers la ville. Traînant un pied après l'autre, il passa par la longue allée, monta sur la hauteur et pataugea dans la boue à côté des petites maisons de bois. Il s'arrêtait souvent, s'appuyant aux arbres. Lorsqu'il parvint à la ville, il était si faible, que souvent il s'asseyait à terre. Il sentait tantôt la faim, tantôt la soif, mais surtout il avait tout le temps devant les yeux le champ de bataille de la veille. Il y avait déjà trois jours qu'il n'avait pas mangé.

Lorsqu'il se souleva pour la dernière fois de terre et leva les yeux, il aperçut devant lui la grille de fer d'un jardin où s'entrelaçaient des tiges fanées de vignes vierges et au fond du jardin le fronton d'un petit palais et un balcon. Il voyait en face de lui des portes fermées, des fenêtres aux rideaux baissés, des marches de pierre à gauche du balcon, des reines-marguerites sur les plates-bandes.

Appuyant sa poitrine et ses épaules sur les pointes émoussées

de la balustrade de fer il contempla solennellement cet endroit. C'est ici derrière les portes miroitantes que s'était fait entendre le bruissement de la robe d'Hélène de With. C'est ici qu'avait murmuré sous son soulier de satin un grain de sable apporté par le vent sur le sol de marbre, lorsqu'elle passait légère comme une ombre. Etait-il vrai, Dieu puissant, qu'elle ne fût plus ?... Son cœur frappait contre la grille de fer, où jadis il avait battu dans l'attente. La grille de fer était fortement rouillée. Les verrous du portillon étaient tirés, le sentier couvert de tiges et de feuilles sèches. Les vitres, les marches du balcon, les rideaux immobiles étaient plongés dans un silence impénétrable.

Le long des routes se traînaient des chariots de paysans amenant à Varsovie les blessés des batailles de Raszyn et de Piaseczno. Lorsque les hôpitaux furent combles, les habitants donnèrent asile dans leurs maisons aux malheureux délaissés.

Un détachement de la garde aperçut Rafal appuyé à la grille du jardin et l'emmena avec lui. Lorsqu'on le questionna s'il n'avait pas de parents, amis ou connaissance à Varsovie, il ne put d'abord rien répondre, tant il était anéanti par l'émotion de ses souvenirs. Finalement il se rappela la maison du prince Gintult et pria de l'y conduire.

La porte cochère du palais était ouverte et plusieurs charrettes de paysans se tenaient dans la cour. Les maigres chevaux croquaient le fourrage dans des sacoches et le foin dans des paniers sous les fenêtres mêmes du palais. L'entrée principale, qui jadis avait toujours été fermée, était maintenant ouverte à deux battants. Une variété d'indigents et de malheureux y entraient et en sortaient. Lorsque deux gardes amenèrent Rafal dans l'antichambre, le vieux valet de Grudno vint à leur rencontre. Il ne reconnut pas Rafal et s'occupa de lui avec un mécontentement à peine caché.

Dans les grands salons du rez-de-chaussée et la magnifique bibliothèque étaient disposés des lits, des lits innombrables. Les petits salons élégants étaient aménagés en salles d'opérations ; ils étaient inondés de flaques de sang, pleins de cris horribles d'hommes opérés sans anesthésiques, qui se tordaient convulsés sous les scies et les lancettes. Dans les autres salons s'éteignaient en gémissant les mourants. Plusieurs jeunes chirur-

giens en blouses ensanglantées s'empressaient autour des lits. Ils étaient suivis par le vieux André à demi aveugle, qui portait de l'eau dans une cuvette, des serviettes, des éponges, tout l'attirail des opérations. Rafal voyait tout cela comme en songe. Affaissé dans un fauteuil dans un des salons attenants, il appuya sa tête contre le mur et rêva les yeux ouverts à la maison vide d'Hélène de With.

Le soleil printanier flambait. Un torrent de lumière se déversait dans le jardin. La longue rue étroite séchait sous ces rayons éclatants et une vapeur s'élevait du sol.

— Il y a ici encore un blessé... murmura une voix près de la porte.

Rafal tourna sa tête alourdie ainsi que ses yeux dans la direction de la voix. Le prince Gintult se tenait près de la porte. Le blessé le reconnut bien plus par le frémissement de tout son corps, par le battement de son cœur, par le tremblement de ses mains et de ses jambes, plutôt qu'avec ses yeux, voilés par un brouillard. Le prince était presque méconnaissable. Sa figure d'un gris sombre était creusée de rides profondes, les yeux disparaissaient sous l'ombre des paupières. La plupart de ses dents étaient tombées et celles qui restaient encore saillaient de dessous sa lèvre.

Le prince Gintult s'approcha de Rafal et le considéra longuement avec une nuance d'étonnement

— Ce doit être Rafus Olbromski, dit-il à voix basse à son vieux domestique.

André resta un moment les yeux écarquillés et balbutia finalement :

— Mais, monsieur le prince !... Voyez, c'est un officier.

Rafal se leva de son siège et étendit les bras vers le prince.

— Rafus ! Dieu de miséricorde... Toi aussi tu es militaire ? Mais grâce à Dieu tu es en vie et tu es sous mon toit. André, vite, vite, donne-lui une chambre à part, celle où il a logé auparavant.

Le blessé se trouva bientôt étendu dans son ancien lit. Le chirurgien examina sa blessure, la lava, la nettoya, ordonna de nourrir le blessé et de le coucher.

Rafal ne s'éveilla que le lendemain tôt au matin. Les fenêtres

étaient déjà entr'ouvertes. Le vieux André dans ses pantoufles de cuir jaune faisait sans bruit la chambre.

Rafal se sentait beaucoup mieux, il avait, il est vrai, encore mal à la tête, mais plus aucune trace de son oppression de la veille. André le regardait avec des yeux attentifs et il courba son corps raidi dans un salut bienveillant. Bientôt arriva le prince avec le chirurgien. Pendant que celui-ci examinait la blessure, Gintult, assis au pied du lit, l'observait tranquillement. Le chirurgien sortit bientôt en disant que le malade pourrait se lever dans deux ou trois jours.

— Je suis heureux, dit Gintult, que tu ne sois pas plus malade, car autrement nous aurions dû nous séparer immédiatement.

Rafal ne comprit pas.

— Je suis forcé de quitter Varsovie, continua le prince, et j'aurais voulu t'avoir pour compagnon de voyage.

— Hélas ! je suis maintenant lié par mon service. Dès que je serai guéri, je devrai retrouver mon camp.

— J'y vais moi aussi.

— Monsieur le prince prend du service ?

— Mais oui !

— Que je suis heureux !

— Il n'y a pas de quoi... Je n'ai aucun désir de me battre avec les Autrichiens. Tu devrais me comprendre. Je vais accomplir mon devoir... Je ne sais pas si je puis encore parler avec toi comme jadis. Tu as agi envers moi d'une manière si étrange... tu es parti sans me prévenir d'un seul mot.

Olbromski se taisait accablé.

— Je ne suis pas venu pour te faire des reproches. Dieu est ton juge. Je suis heureux que tu ailles bien.

— Je ne puis vous dire à ce moment tout ce qui m'a contraint à un si brusque départ, je n'ai le droit de dire que...

— Ne t'en donne pas la peine...

— Mon père m'a fait venir...

Gintult sourit avec indulgence.

— Ton père m'a écrit après ton départ, s'informant où tu étais.

Rafal se tut. Le prince garda lui aussi le silence.

Après un instant il dit :

— Nous parlions souvent de toi avec le Vénérable.

— Le major de With est-il ici ? demanda Rafal effrontément.

Le prince leva sur lui ses yeux pâles et lui jeta un « non » dédaigneux.

— Où est-il ?

— Devant Dieu. Le Vénérable a péri.

— En combattant contre nous !

— Si tu le savais, pourquoi m'affliges-tu par un ignoble mensonge ?

— Dans quel dessein monsieur le prince se rend-il à l'armée ?

— Pour observer, comme j'en ai l'habitude, les allées et venues des hommes, leurs actions.

— Un but étrange... Au moment de la détresse du pays... dit Rafal, les yeux baissés.

— Tu le crois ?

— J'ai pris part hier à une bataille. J'ai vu qu'il n'y avait pas là de place pour des observateurs.

— Non ?

— On peut y apporter son âme, son corps et sa foi pour rendre la lutte efficace. Alors on est nécessaire. Celui qui irait pour contempler comment meurent les autres...

— Si ma mémoire ne me trompe pas, on peut trouver encore une autre place dans la bataille.

— Je ne comprends pas.

— Alors tu as été un mauvais disciple, tu étais opiniâtre et tu avais l'œil sensuel.

— Aujourd'hui je suis soldat et je considère et je professe que le courage inébranlable est la seule vertu.

— Tu parles comme un soldat.

— Aujourd'hui chaque homme dans le pays a le devoir d'être soldat. J'ai vu comme le général Sokolnicki s'est campé en soldat droit en face l'ennemi.

— Vois-tu, frère, je suis celui qui veut juger par lui-même de tout, ainsi que du courage de Sokolnicki, pour faire disparaître les doutes.

— Ce n'est pas le moment.

— Pour moi, c'est toujours le moment.

— Non ! A présent il faut aller sur les murs ! Tout homme qui vit doit faire ce qu'on lui ordonne !

Le prince s'assombrit. Il dit en se levant.

— Il n'est plus temps, mon chevalier, de faire ce que tu me recommandes d'une façon si cassante, car la convention est déjà signée ; on a cédé Varsovie aux Autrichiens.

— Qui a signé ? s'écria Rafal sautant hors de son lit.

— Reste couché !

— Pour venger tout le sang répandu par des milliers d'hommes sur la route de Raszyn, céder Varsovie !

— Reste tranquille. Notre armée marche déjà de l'avant.

— Alors je suis prisonnier ?

— Les blessés de la bataille de Raszyn ont le droit après leur guérison de rejoindre leurs brigades. Lorsque tu seras remis, nous partirons tous les deux. Chemin faisant nous parlerons encore toi et moi. Maintenant ta bouche est enfiévrée et c'est peut-être à cause de cela que tes paroles sont brutales. Moi, je ne le supporte pas.

— Que monsieur le prince daigne m'excuser...

— Je ne suis pas offensé, quoique j'aime à régler les disputes sans cris.

— Quand partons-nous d'ici ?

— Dès que toi et tes camarades, ou au moins un assez grand nombre d'entre eux, pourront se tenir sur leurs jambes.

— Monsieur le prince sait-il où est maintenant le général Sokolnicki ?

— Avec l'armée.

— Les Autrichiens sont-ils déjà dans la ville ?

— Non, pas encore. Ils y entreront sûrement un de ces jours. La convention est honorable et pour autant que mon faible entendement peut le saisir, fort avantageuse pour nous.

— Comment cela ?

— Une foule de soldats impériaux a été emmenée dans les capitales, tandis que les nôtres sont partis librement...

Le conseil.

Avant que le délai de l'armistice fût écoulé, le 23 avril,

tôt dans la matinée, le prince Gintult descendit avec Rafal des hauteurs de Dynasowo pour passer sur l'autre rive de la Vistule.

Les rues par lesquelles ils marchaient étaient désertes, les volets étaient fermés. Le pont de pontons en face de la rue Bednarska était déjà démonté et les barques elles-mêmes avaient été expédiées avec le matériel militaire le long du fleuve. Ils devaient traverser la Vistule en canot. Gintult s'arrêta au pied de la hauteur et laissa errer ses yeux le long de son palais, plein d'officiers et de soldats malades, qu'il abandonnait aux soins d'un gouvernement étranger et de quelques vieux valets. Il n'y avait là plus de place pour lui, car les blessés étaient déjà au nombre de trois cents.

— Il me semble, dit-il bas à Rafal, que je ne reverrai plus ma maison. Je suis né sous ce toit, j'ai là ma bibliothèque, mes collections, mes souvenirs... Adieu, ma vieille maison...

Rafal tenta de proférer quelques paroles consolatrices, mais le prince ne fit qu'un geste de la main. Ils descendirent vers le fleuve et suivirent par la rive, la rue Dobra, déserte jusqu'à l'angle de la Bednarska. Le canal maçonné qui s'étendait de la Vistule vers l'extrémité de la rue Dobra avait un aspect inaccoutumé sans les pontons. On y voyait une quantité de barques de passeurs, qui invitaient les voyageurs à grands cris. Le prince et Rafal en louèrent une et se trouvèrent bientôt sur l'autre rive. Les tranchées étaient pleines de troupes. On examina et vérifia l'identité des nouveaux-venus, on les mena rue Olszowa devant les autorités qui ne savaient elles-mêmes que faire et comment se comporter.

Ayant rempli les formalités, ils quittèrent les petites pièces étouffantes des baraques de bois, où les gens suffoquaient en attendant leur tour, et se mirent à chercher une issue hors des tranchées. Ils suivirent la rue Brukowana, perpendiculaire à la Vistule. Parvenus aux remparts de l'avant-pont, Gintult s'arrêta à l'intersection des routes et contempla les fortifications. Sa figure était sombre et somnolente, épuisée et figée dans la tristesse. Mais soudain son regard se ranima.

— Sais-tu, dit-il à voix basse, comme s'il craignait que quelqu'un ne l'entendît, que c'est vraiment un bon rempart. Par Dieu... Voici une pièce solide. A vrai dire elle est la seule, pauvre orpheline, qui soit tournée vers Varsovie. Qui aurait pu

croire, malheureuse, que ce serait ton destin d'ouvrir ton bec et tes griffes contre ta mère Varsovie...

Marchant à grands pas ils dépassèrent le monastère des Bernardines et débouchèrent dans la rue Szeroka. Il s'y pressait une multitude de fiacres, de charrettes de regrattiers, d'infanterie légère, de voltigeurs. Le prince prit un fiacre sans débattre le prix. Ils passèrent par la barrière de Goledzinow, et se dirigèrent vers le rempart. La route le longeait du côté droit, de sorte que le prince pouvait examiner à loisir les remblais, ainsi que les fosses profondes pleines d'eau, qui s'étendaient du rempart jusqu'à la Vistule.

— Un rempart solide... murmura-t-il. Pas mal... Je ne croyais pas qu'on eût fait ici de si belle besogne... Mon gars ! cria-t-il au cocher, va vite, dépêche-toi...

La voiturette roulait le long de la chaussée de Nowy Dwor. On voyait à droite devant la barrière de Zombki, dans la plaine, encore deux retranchements séparés, construits au milieu du cimetière juif. La brume s'étalait encore au-dessus des lieux bas, des flaques, s'élevait de l'eau, du terrain inondé, des bras du fleuve. La voiturette avançait rapidement derrière l'armée, dont l'avant-garde était sous le commandement de Sokolnicki. Il avait poussé les troupes en avant jusqu'à deux lieues de Praga, à mi-chemin entre Varsovie et Modlin. Les bagages marchaient en avant sous l'escorte de trois cents hommes. L'infanterie avait des provisions pour quatre jours. Les soldats avaient quitté Praga au milieu de la nuit. Marchant maintenant dans le triangle de la Narew, sans savoir où ils allaient et pourquoi, ils murmuraient presque à haute voix.

La brigade de Sokolnicki était composée de trois régiments : les 12ᵉ, 8ᵉ et 6ᵉ. Le général Kamieniecki, commandant les 1ᵉʳ, 2ᵉ et 3ᵉ régiments, formait l'arrière-garde. L'artillerie attachée à chaque bataillon marchait en ordre de bataille. L'avant et l'arrière-garde n'étaient distantes de la colonne que de cinq cents pas. Chaque quart d'heure on laissait les soldats se reposer un instant, pour avancer ensuite à marches forcées. Les gros bagages avaient reçu l'ordre de ne pas pénétrer dans les fortifications de Modlin, mais de passer du côté de Plock et d'y faire halte, se disposant sur une seule ligne. Le fiacre dans lequel était le prince Gintult se trouva parmi les vivandiers. Bientôt les

vivandiers, ainsi que les vivandières se mirent à se plaindre et à prier le vaguemestre de faire passer la nouvelle voiture au delà de la colonne des troupes. Toutefois en se faisant connaître, le prince et Rafal réussirent à rester dans la colonne et à entamer des conversations avec les officiers. Pas un ne comprenait l'objet de cette marche. Ils prévoyaient seulement qu'on aurait à s'enfermer dans la forteresse. Le mécontentement était général. Vers midi la tête de la colonne approcha de Modlin, mais la britchka du prince dut rester longtemps sur place.

Le général de brigade Bieganski détacha un bataillon de sa colonne pour la garde du pont, construit avec les pontons de Varsovie. Rafal apprit que Sokolnicki assignait aux brigades leurs places dans le camp. L'infanterie avait reçu l'ordre de camper en ordre de bataille, en prenant toutes les précautions militaires. Après un long arrêt la route s'ouvrit enfin et le prince Gintult fut renseigné sur le lieu de résidence de l'état-major. Il ordonna au cocher de l'y mener.

En approchant par la chaussée de Stary Modlin, ils rencontrèrent le général Niemojewski chevauchant au milieu d'un groupe d'officiers de grades divers. Le vieux légionnaire examina attentivement le prince et l'interrogea du haut de son cheval :

— De quel droit, prince, traversez-vous ma cour ?

— Votre haie enclôt-elle un si grand espace ? Jusqu'à Modlin ?

— Certes ! Vous venez de votre Galicie pour reprendre haleine dans notre Grande Pologne. Où allez-vous donc, prince ?

— J'ai affaire à quelqu'un des chefs.

— Peut-être même au général en chef lui-même ?

— Sûrement il faudra que j'arrive jusqu'à lui.

— Je ne sais si cela est faisable, car j'y vais moi-même pour un conseil de guerre.

— Ah, alors je n'ai pas à me hâter...

— Surtout si c'est pour affaire particulière.

— Pas particulière, mais tout de même personnelle. Je veux offrir ce que j'ai sur moi pour qu'on crée des hôpitaux de campagne, mieux outillés que ceux que j'ai vus à Varsovie après le combat de Razsyn. Et ensuite...

— Si je pouvais vous être utile…

Le général se rapprocha de la britchka. Rafal sauta à bas et le suivit par le sentier dominant le fossé. Le prince et le général continuèrent à mi-voix :

— J'ai en Galicie, au delà du Swider, fit le prince, quelques villages. Il serait aisé d'y former un bataillon et peut-être même un régiment, qui ne serait pas des pires. Il faudrait seulement que quelque détachement se glissât par delà le cordon et engageât les jeunes gens. J'aurais voulu demander conseil…

— Bravo, frère. Ha, ha… Allons vers le chef. Parlez-nous toujours sur ce ton, Galiciens !

— Il vous est facile de mener grand train en profitant de notre infortune, lorsque vous avez vos maisons et vos villages sous la main.

Bientôt ils atteignirent les haies du village et s'arrêtèrent devant une auberge de pierre. A peine Niemojewski eut-il ouvert la porte, qu'on entendit dans la pièce voisine le bruit d'une conversation animée. Le prince voulut rester dans la première pièce, mais Niemojewski le tira après lui et le présenta à l'assemblée. Peu de gens firent attention à lui. Du premier coup d'œil on voyait qu'une décision grave venait d'être prise. Toutes les figures reflétaient une tension, une inquiétude, une curiosité allant jusqu'à l'alarme. Le prince Poniatowski, enfoncé dans l'encoignure d'un petit canapé devant une table ronde, roulait et déroulait une feuille de papier. Près d'un haut lit se tenait Zajonczek debout, comme pour souligner sa dépendance. Dans un angle de la pièce marchait d'un mur à l'autre l'énorme Dombrowski.

Sa large figure au long nez charnu, en forme de massue, les lèvres rasées de sa grande bouche, chaque muscle, frémissaient et se tordaient sous le flux de ses émotions. Sa grande main ébouriffait impatiemment sa chevelure déjà passablement dérangée. Il respirait bruyamment, passait des yeux les assistants en revue et se mettait de nouveau à marcher de long en large. Près des murs se tenaient les bras croisés Sokolnicki, Bieganski, plus loin Kaminski, Kamieniecki, Fiszer, Piotrowski, Hebdowski, Grabowski, Woyczynski, Izydor Krasinski, Rozniecki, Hauke.

Lorsque Niemojewski entra avec Gintult dans la pièce, Dombrowski fixa des yeux le prince et dit à demi-voix :

— Où l'ai-je vu ?

Le prince le salua de loin. Le vieux général lui fit un signe de la tête et murmura à part soi :

— Aha, je sais... Nous avons vieilli, votre honneur, depuis les jours de Vérone, lorsque vous me parliez des chevaux d'Alexandre de Macédoine.

— Prince ! dit Niemojewski au général en chef, en venant ici, j'ai rencontré le prince Gintult. Il a l'intention de former exclusivement à ses frais un régiment de cavalerie. J'ai cru que Votre Excellence daignerait accepter...

— Je suis infiniment heureux de la générosité de monsieur. Mais il s'agit maintenant d'autre chose...

Après un instant, comme pour corriger ce qu'il venait de dire, il ajouta :

— Nous avons servi sous le même drapeau, n'est-ce pas ? Je me souviens...

Gintult salua de loin.

— Daignez, prince, prendre place. Nous avons à décider ici de ce que nous avons à faire. Peut-être nous aiderez-vous de votre avis...

Gintult resta près de la porte, contemplant ces hommes d'un regard profond, plein d'amour et de pitié.

— Alors, dit le général en chef, daignez, messieurs, émettre votre avis sur ce que nous avons à faire...

En disant ces mots il leva ses yeux inquiets en premier lieu sur Zajonczek. Une expression d'antipathie des plus fortes se peignait dans son regard. L'orgueil et le mépris frémissaient dans chaque syllabe :

— Je demande avant tout l'avis de messieurs les généraux de division.

Un silence.

— Ce que je vous ai proposé n'est pas mon propre avis, continua le prince Joseph. Personnellement je suis prêt à tout. J'ai ordonné à Hornowski de démolir avant tout ma maison si on décide le bombardement de Varsovie.

Une expression de raillerie pleine de fiel passa sur les lèvres minces de Zajonczek :

— Je crois, fit-il, qu'on pourra éviter une pareille calamité...

— Comme le bombardement de Varsovie, intercala Fiszer, désireux visiblement d'adoucir le sens de ces paroles.

— Comme la destruction du Palais « de la Plaque »... articula Zajonczek, se tournant vers Fiszer avec le même sourire plein de méchanceté fielleuse.

Le général en chef resta calme. Pâli par ses blessures, Fiszer continua :

— Croyez-vous vraiment, général, qu'on n'en viendra pas jusque là ?

— Je le crois. Le bombardement de Varsovie du côté de Praga mettrait les Autrichiens dans une situation non moins périlleuse que celle d'il y a quinze ans ; ils ne commenceront pas à bombarder Praga. Mais qu'est-ce que cela me fait que nous gardions ces forteresses et ce petit bout de terre ? Comment ravitaillerons-nous les soldats ? Les Prussiens sont sur notre dos, ceux-ci sont 30.000 hommes et plus, la ville est occupée, la panique y règne et l'Empereur est à une centaine de lieues. Nous sommes comme une flaque d'eau avant la marée.

— Nous le savons, mais quelle est votre conclusion ? dit sèchement le prince Poniatowski.

— Voici mon avis : rassembler toutes les forces en une seule troupe, passer la Vistule et, en avant à marches forcées pour la Silésie, jusqu'au royaume de Saxe. Se réunir à l'Empereur et faire ce qu'il ordonnera. Voilà tout.

— Nous n'avons pas le droit d'abandonner ainsi le duché ! s'écria Fiszer avec chaleur. Que penseront les habitants ? Après un seul combat, ayant abandonné Varsovie, nous fuyons le pays !...

— Personnellement il m'est parfaitement indifférent de savoir ce que pensent les habitants, répliqua Zajonczek, mon avis est un avis militaire. Je suis général de l'Empereur, je n'ai pas le droit de gaspiller l'armée qu'il m'a confiée ; et ici je ne pourrais que la perdre.

Un bourdonnement de mécontentement agita l'assemblée.

— Oui, oui, oui ! Je répète : je suis un général de l'Empereur et de lui seul...

— Et vous, général, que conseillez-vous ? fit le prince Jo-

seph, se tournant vers Fiszer, désireux visiblement d'arrêter le torrent des paroles de Zajonczek.

— J'aurais jugé bon de nous enfermer dans les forteresses et d'attendre. Il y a Modlin, Glogau, Dantzig, Kustrin. Dans chacun de ces forts il y a une poignée de nos soldats. Nous pouvons nous défendre des mois durant.

— Et la faim ? interrompit Zajonczek, en notant quelque chose sur son calepin.

— Je préférerais souffrir de la faim que de quitter le pays. Je sais ce que c'est que la faim, je sais de quoi je parle !

— Votre Honneur peut supporter la faim à son gré. Mais vous n'avez pas le droit de faire souffrir le soldat. Lorsque je parle de quitter le pays, c'est que je suis plein d'espoir d'y rentrer avec l'Empereur en tête. Je ne conseille pas la fuite, mais de sortir d'une souricière, une manœuvre militaire. Seuls ici, nous ne ferons rien. Nous ne ferons que perdre notre poignée de recrues, nos canons, et ce sera une fin honteuse.

— Nous avons tous vu ces recrues sur le champ de bataille... dit le prince Joseph.

— Du moment que le prince daigne louer ces conscrits, il ne reste qu'à exécuter mon plan.

Le prince était pâle comme la feuille qu'il tenait dans sa main. Les généraux se taisaient, mais on voyait que la plupart d'entre eux partageaient l'avis de Zajonczek. Après un long et lourd silence, Zajonczek dit, radouci :

— Je n'ai entendu, excepté mon opinion, que celle de Fiszer. Je voudrais bien en entendre d'autres.

— Je crois, commença le général Kamieniecki, que nous pourrons nous rapprocher des frontières de la Lithuanie et y attendre nos alliés.

— Nous avons entendu des habitants de la Galicie, qui sont prêts à former de nouveaux régiments... répliqua Sokolnicki.

— Ceci est une nouvelle fort plaisante. L'ennemi s'est installé dans notre capitale, et nous enrôlerons des régiments par delà ses murs ! Cela est parfaitement polonais ! railla Zajonczek.

— Evidemment c'est polonais ! retentit la grosse voix ronflante de Dombrowski. C'est ainsi que faisait le vieux Czarniecki. Toi, Rakoczy, tu viens chez moi, eh bien, moi,

Rakoczy, j'irai chez toi ! Et ici, votre Honneur, ce ne sera pas sur la terre d'autrui, mais sur la nôtre.

Tous se tournèrent vers le vieillard et fixèrent les yeux sur son visage.

— « Moi » cela veut dire le régiment qui n'est pas encore formé, par delà la frontière... Czarniecki !... grogna Zajonczek, sans regarder son antagoniste, lui tournant à demi le dos.

— « Moi » cela veut dire nous tous, les soldats qui sont ici !

— Cela me semble fort énigmatique !

— C'est clair comme le soleil. Votre Honneur voit ce plan depuis bientôt quatre jours, car seul un aveugle ne le verrait pas, mais, comme d'habitude, par orgueil, vous cherchez à troubler les têtes et les consciences...

— Monsieur ! cria Zajonczek, saisissant son épée.

— Pour que nous n'oubliions pas qui de nous a un rang plus élevé, continua Dombrowski. Nous nous en souvenons.

— Je suis l'aîné, il n'y a pas de doute. Mais ce n'est pas pour cette raison que j'ai conseillé la seule chose raisonnable et nécessaire au bien public. Que le prince Ferdinand aille en Prusse et excite les Allemands, que sera-ce ? Qui défendra alors le peuple dont l'opinion vous est si chère ? On le foulera aux pieds et on le transformera en un peuple étranger.

— Ils auraient pu faire la même chose sans aller en Allemagne, si selon votre conseil nous avions marché... sur les traces de Dyherr.

— J'ai tout dit. Maintenant, j'écoute.

Dombrowski garda un moment le silence. Puis faisant inconsciemment quelques pas, il se trouva au milieu de la pièce. Son uniforme pouvait à peine contenir son énorme corps. Il soupira profondément, parcourut de ses yeux flamboyants les traits des généraux et dit :

— Voici mon conseil : ne pas céder ! Pas un empan. Au contraire, attaquer !

— Un bon conseil... railla Zajonczek.

— Attaquer immédiatement, avant qu'ils ne passent la Vistule. Ils ne l'ont encore passée nulle part. Ils n'ont pas de pont. S'ils la passent maintenant, cela sera à gué, ou en chaloupes — c'est-à-dire en petits détachements. Les attaquer et les écraser. Avant qu'ils aient construit un pont, passer le Swider au com-

plet et s'emparer de la Galicie, le long de la rive droite de la Vistule, jusqu'à son centre. Chemin faisant nous pouvons rejoindre l'Empereur et prendre le prince Ferdinand de court. Faire appel à toute la Galicie et la soulever. C'est notre terre natale. Depuis des siècles... Au son de tes pas, chef, elle frémira toute jusqu'aux cimes des Carpathes. Avec le soldat qui a passé par les marécages de Raszyn... Dieu Puissant ! je vois enfin de ces vieux yeux, qui ont vu bien des choses... Va dans ce pays non pas comme officier, mais comme un avant-coureur !

— Il dit vrai ! s'écrièrent les généraux comme un seul homme.

Poniatowski se leva à ces mots et ses yeux se mouillèrent de larmes d'enthousiasme guerrier. Tout le monde se rapprocha de Dombrowski. Les visages étaient en feu.

— Une pareille parole vaut une victoire ! dit Sokolnicki d'une voix ferme.

— Tu iras avec nous, général ! dit le chef en étendant les mains vers lui.

— Non, répondit le créateur des légions. Je vous dirai sincèrement ce que j'ai sur le cœur : je suis vieux et il m'est pénible d'obéir à des ordres. Une âme carrée ! c'est ainsi que je suis fait ! Ce que je fais, je le fais tout seul et de toutes mes forces. Je suis fait ainsi, toute ma vie a été ainsi. Voilà, prince, donne-moi un ordre. Je l'écouterai. Dis-moi de m'asseoir dans ma britchka et d'aller en Poznanie. C'est ma terre natale. Avant que tu arrives à Cracovie, je t'amènerai de Gopl une armée de Mazures...

Dans le vieux chateau.

Aux premiers jours de juin Rafal Olbromski se trouva par hasard parmi la foule des officiers de l'état-major du prince Poniatowski. Il avait été envoyé par le général Sokolnicki avec un rapport détaillé du raid de cavalerie sous Rozki, des opérations dans les plaines au nord de Sandomierz près de la métairie de Krukow et Monkaszyn.

Le neuf juin eut lieu l'escarmouche près de Mielec. L'armée du prince Joseph dût s'arrêter en vue des forces supérieures des Autrichiens et franchir la Wisloka. Cette rivière, que Rafal

connaissait bien, était à ce moment complètement desséchée et ne pouvait être un obstacle au passage de l'ennemi. On s'éloigna au plus vite de cette longue bande de pierres et de sable.

C'était midi, par une journée grise, lorsque la foule des élégants de l'état-major, parmi lesquels se trouvait Rafal, déboucha des bois qui entouraient Stoklosy d'un demi-cercle. Les lointains paysages boisés bleuissaient déjà sous un ciel serein, quoique la lisière plus proche fût encore trempée dans un brouillard humide d'un bleu foncé. Toute la terre couverte de blés était mouillée et abreuvée d'eau. Les sillons luisants en étaient pleins. Les étroites routes champêtres, qui à d'autres moments pouvaient à peine être distinguées entre les champs de blé, étincelaient argentées sous les flaques d'eau. La pluie avait cessé. Des nuages gris pendant lourdement se traînaient vers l'horizon. L'herbe haute, multicolore et mouillée des prés s'était recouverte de fleurs nées après la pluie.

La troupe des officiers allait en devisant sur les événements de la journée. Rafal, qui en connaissait fort peu, n'avait pas pris part à l'action ; après avoir accompli sa mission il n'avait plus aucun titre précis et trottait indifférent au bord de la route. Il aperçut de loin Stoklosy... Comme il ne pouvait y aller, il observait l'état des semailles, les sommets des arbres, la couleur des toits et des haies. Au tournant de la route, sous la colline, il jeta par hasard un regard à droite et aperçut Stefan Trepka en personne. Le « député » suivait à cheval un sentier parmi les blés, se dirigeant vers la chaussée. Son cheval arrêté trépignait sur place, laissant croire que son cavalier ne restait pas là à contempler les passants, mais se dirigeait vers quelque but. Rafal connaissait à merveille l'expression de cette figure indifférente, mi-triste, mi-railleuse... Son cœur se mit à battre à la vue de cet homme voûté, en souquenille d'étoupe, chaussé de grosses bottes, à la figure grise, vieillie, austère. Il ne put se retenir. Il donna de l'éperon au cheval, sauta par dessus le large fossé, les jeunes blés, vers la colline. Tout en allant, il se mit à chanter d'une voix pénétrante, venant du cœur, un chant qu'il avait souvent chanté à Stoklosy.

Trepka, enfonçant sa tête encore davantage dans ses épaules, arrêta son cheval. Il regardait de dessous ses sourcils. Même après avoir reconnu dans l'officier son camarade, sa figure ne

changea pas d'expression. Il salua en soulevant son chapeau d'un air de courtoisie humble et subtile.

— Monsieur le député semble ne pas reconnaître ses vieux amis !...

— Comment donc... comment donc... murmura Trepka avec une flatterie aimable et humble.

— On le voit...

— Je suis myope, je ne puis reconnaître sur-le-champ...

— Monsieur le député est là pour faire une reconnaissance, il passe en revue de derrière ses blés les forces de la nation... Qui sait ?... Tu en tiens peut-être pour l'ennemi...

— Doucement, doucement, monsieur Olbromski... capitaine...

— Pourquoi donc le lieutenant Olbromski aurait-il à parler bas ?

— Tu crieras à pleine gorge, mon lieutenant, et tu t'éloigneras sur ton cheval rapide... Et moi, on pourra me pendre... Sur tes traces viendra à cette même lisière l'ennemi. Je ne pourrai pas m'enfuir sur mon cheval rapide. Je dois rester, vois-tu.

— Cet ennemi viendra chez toi, il viendra bientôt.

— Vois-tu, ha ! Il viendra...

— Néanmoins ils ne te dévoreront pas !

— Peut-être ne me dévoreront-ils pas, mais ils pourront faire s'en aller en fumée la cour, la grange, les chaumières.

— Tu crains toujours ce qui peut arriver...

— Je crains toujours...

— Tu es devenu un vrai peureux, monsieur le député !

— On a toujours cherché à me faire peur, depuis mon enfance, maintenant que je suis vieux je suis devenu craintif. J'ai vu bien des choses terribles durant ma vie, mon beau guerrier... A présent je suis un poltron.

— Et ceci ne te donne pas du courage ? Vois donc, vieil ami !

Du bois sortaient, pour ainsi dire d'entre tous les arbres, les troupes de réserve du prince. Les fantassins marchaient d'un pas rapide, en bon ordre, par les herbes des prés, par les bords des champs de blé. La cavalerie glissait en serpent étincelant par la large route. Les teintes multicolores, brillant au soleil, se confondant avec le coloris des champs, composaient

un tableau saisissant. Trepka sur son cheval contemplait du sommet de la colline cette multitude de couleurs merveilleuses. Rafal sous l'empire de ses anciennes habitudes n'osait pas interrompre sa rêverie. Il se souvenait comme en automne de l'année passée ils avaient contemplé une autre armée. Il voulait rappeler à son ami ce moment, ranimer son courage. Trepka sembla pressentir son intention. Il sourit amèrement, bien amèrement, hocha la tête et demanda soudain :

— Vous abandonnerez Sandomierz aussi, quoi ? comment ?

— Comment cela, l'abandonner, s'écria le jeune homme brusquement. Si des bâtons pleuvaient du ciel, si toute la ville allait tomber en ruines, Sokolnicki ne leur abandonnerait pas une seule brique ! Il ne le fera pas ! Il l'a saisie dans sa poigne et il l'y gardera !

— Sûrement qu'il aurait fallu la garder jusqu'au bout... C'est une ville riche.

Rafal éprouva un mouvement de colère rageuse. Il sentit à cet instant qu'il était un autre homme, qu'il s'était débarrassé des formules de libre penseur de cet homme bizarre. Il avait gagné une notion de la vie dans son ensemble, tandis que celui-ci s'occupait toujours de fragments. Les combats, dont il avait été témoin sous les murs de Sandomierz, l'assaut, le bombardement des vieilles églises, les travaux de terrassement après la prise de la ville, tout cela lui apparut soudain comme un trésor acquis à son âme. Il se tut et se lança au galop en même temps que Trepka en suivant le cortège des officiers qui se dirigeait vers Olszyny.

— Est-ce que nous allons à Olszyny ?

— Oui. J'ai rencontré ici, aux champs, un envoyé à cheval qui volait à la ville pour y faire des emplettes. Le prince-général en chef est descendu chez le vieux Cedro et y a établi son quartier général... Le vieux Cedro a préparé un dîner pour l'état-major. Si seulement entre le rôti et le dessert ces diables d'Autrichiens n'apparaissent pas sous sauce jaune et noire ! Tu devrais être de ce dîner, mon lieutenant. Le vieux se conduit en grand seigneur. Il veut faire bonne mine, quoiqu'il tremble dans sa peau, et que ce soit fort risqué...

— Tu y vas pourtant ?

— J'y vais comme familier de Cedro...

Il regarda Rafal de ses yeux moqueurs d'antan et éclata d'un rire rude :

— Par Dieu ! quel officier tu fais, Rafal Olbromski ! Quel cheval ! Quelle taille ! Quel éclat !... Tu n'étais pas auparavant aussi fringant... Tu iras loin ! C'est bien !

— Que pensiez-vous donc, monsieur ? Nous sommes devenus des hommes tous deux, Christophe et moi. Nous gouvernons le monde ! au lieu de gouverner ici avec vous au milieu de tas de fumier...

A peine eut-il prononcé le nom de Christophe que le vieux Trepka se rabougrit, se ratatina.En un instant il se transforma en un lourdaud sénile. Il était voûté sur sa selle, les bras pendants.

— Tu parles de Christophe ?...

Il coupa l'air de sa cravache une fois, deux fois et indiqua un point dans la plaine. Lorsqu'il se tourna vers son compagnon, sa figure avait une expression presqu'enfantine.

— Pas de Krzys... dit-il tout bas, comme s'il lui confiait un triste secret.

— Il n'est pas ici, mais il est sur terre. Il fait la guerre.

— Il fait la guerre...

— Avez-vous eu des nouvelles de lui ?

— Il a écrit une fois de Paris et ensuite plus rien, pas un mot. On nous a envoyé un journal français avec la nouvelle que son régiment était en Espagne. C'est tout ce que nous savons...

Ils pénétrèrent dans une large allée de bouleaux qui menait à la maison. Les vieux troncs noircis au bas, blancs comme la neige vers le sommet, rayés comme du marbre, se présentèrent à leurs regards comme les battants d'une porte hospitalièrement ouverte, ou comme un vestibule. Le murmure à peine perceptible des feuilles pendantes vous invitait à vous abandonner aux rêveries sur des choses que personne hormis l'allée ne pourrait révéler, des choses du passé. Ils suivirent cette allée en silence pendant quelques centaines de pas.

Rafal se retourna. Il avait eu l'illusion, la sensation confuse, que quelqu'un galopait loin derrière eux...

Il ne voulait pas s'avouer à lui-même qu'il songeait à Christophe. Il lui était pénible d'y penser. L'extrémité de l'allée, comme le haut d'une fenêtre ogivale, découvrait une étendue de champs. Le large tapis de froment mûrissant formait un

tableau incomparable. Ils se mirent, bon gré, mal gré, à causer des blés, des moissons, de la pluie et, devisant comme deux cultivateurs qui ne s'intéresseraient guère qu'aux semailles, ils arrivèrent dans la cour de la maison. Qu'elle était changée ! Elle était pleine de chevaux à selles militaires, des cris des soldats qui mangeaient hâtivement dans les coins. Les fenêtres de la demeure étaient grandes ouvertes, ainsi que les portes du perron. On entendait de la musique, des chants, des applaudissements. Les domestiques et les ordonnances entraient et sortaient.

Le dîner, servi en toute hâte au prince et à sa suite, était déjà terminé. Le chef avec quelques généraux était dans une tonnelle du jardin où ils conféraient sur quelque affaire. Les jeunes officiers emplissaient le grand salon et les pièces attenantes. Lorsque Trepka, tenant Rafal sous le bras, monta le perron, il avait repris son ton de vieillard railleur. Le député conduisit son compagnon vers le salon et lui-même sur la pointe des pieds passa par le vestibule sur la terrasse, de laquelle on descendait au jardin. S'éloignant en hâte, il montra d'un geste son costume par trop villageois et ses bottes couvertes de boue. Rafal pénétra au salon et parcourut l'assistance du regard.

Un des jeunes officiers jouait. Mademoiselle Mary se tenait près du piano. La même expression, la tête inclinée comme autrefois. Les yeux à demi clos ... Elle leva la tête et se mit à chanter.

Ce n'était plus le chant de la fillette de naguère, mais celui d'une jeune femme, sûre d'elle-même et pleine de vie. Elle laissa errer ses yeux ravissants par l'assemblée des jeunes gens. On y lisait le désir de vivre, la force du cœur et la soif du bonheur.

Pas un des assistants ne resta insensible à cette plainte charmante. Mais voilà que quelque chose fit trembler la mélodie ; la voix frémit dans une extase suprême... Rafal leva les yeux et aperçut les yeux de mademoiselle Mary fixés sur lui comme deux rayons de diamant. Il sentit avec délices que c'était à lui que la vieille chanson souhaitait la bienvenue dans son frémissement divin. Un sourire de joie était éclos sur les lèvres de la chanteuse.

Un moment après Rafal jeta un regard à droite. Là, au milieu des compagnons les plus élégants du prince était assis le vieux Cedro. Les années ne l'avaient pas changé. La même belle figure de vieillard ; les mêmes gestes recherchés, la même finesse des mains et des pieds. Assis dans un fauteuil avec l'élégance d'un dandy frivole, il souriait tendrement ou aimablement, gardant toujours son attitude un peu raide et bien élevée. Son regard indulgent et un peu hautain tombait des yeux d'un seigneur sur la jeunesse assemblée. Mais aux sons de la chanson, avec laquelle s'envolaient les soupirs de toute la jeunesse, les vieilles lèvres se détendirent, sa tête tomba sur la poitrine, les paupières s'abaissèrent et rougirent. Les mains posées avec grâce sur les bras du fauteuil ne tressaillirent pas, les pieds croisés ne bougèrent pas, mais de dessous les paupières se mirent à couler des larmes amères, grosses gouttes de tristesse. Personne ne le remarqua hormis Rafal. A la fin de la mélodie retentirent des applaudissements frénétiques et on insista pour une nouvelle chanson. Pendant que mademoiselle Mary refusait pour la forme et cherchait de la musique, le vieux Cedro se glissa hors de la pièce.

Il marchait à tâtons, souriant aimablement, sans voir personne. Il traversa la foule en saluant à droite et à gauche, sans savoir à qui s'adressaient ses saluts et descendit sur la terrasse du jardin. Là il s'assit sans forces sur un banc. Levant les yeux, il aperçut Trepka assis à l'autre bout.

— Ah, c'est monsieur !... siffla-t-il avec rage, avec une haine qui transperçait le cœur comme un poignard.

— C'est moi...

— Tu m'as pris mon enfant ! Tu as perdu mon fils avec ta philosophie !

— Calmez-vous, monsieur, calmez-vous !

— Il y en a tant qui sont venus ! Tant ! la maison en est pleine ! ... Jeunes, gais. Et lui n'y est pas ! Krzys n'y est pas !... J'ai ordonné de bien les recevoir tous en son honneur, mais qu'est-ce que cela me fait ?... Krzys n'y est pas...

— Il viendra à son tour.

Le vieillard leva ses yeux trempés de larmes. Une question humble, comme celle du plus humble des serfs, qui attend une

faveur, une réponse clémente d'un puissant seigneur, glissa de ses lèvres :

— Quand donc viendra-t-il ?

— L'heure viendra, le jour arrivera, le moment béni s'approche où il viendra inattendu, vigoureux et joyeux.

— D'où le sais-tu ?

— Il y en a tant qui s'en vont à la guerre et tant qui en retournent... Pourquoi donc lui, le meilleur entre tous, ne reviendrait-il pas ?

— C'est tout ce que tu sais ! Je me le suis dit mille et mille fois en y songeant la nuit, je me le suis persuadé des vingtaines de fois... J'attends... j'attends...

On entendit quelqu'un s'approchant du salon. Ils descendirent du balcon au jardin et marchèrent tous deux épaule contre épaule. Là, au delà de la palissade et de la haie de pruniers, s'agitait le champ de froment dans toute son étendue. Le vent y traçait des bandes foncées et soupirait mélancoliquement dans les branches des bouleaux. L'allée de terre glaise, rincée par les pluies, était solide et presque sèche. Arrivé au bout de la palissade, le vieux Cedro montra des yeux et de la main les champs, les arbres du jardin dont les branches se courbaient déjà sous le poids des jeunes fruits et se mit à se lamenter.

— Tout est à lui, il avait tout cela... c'est pour lui que croissent ces blés, c'est pour lui que mûrissent ces fruits, que ces fleurs parfument l'air... Cette terre, ce vent, ce bruissement, tout est à lui... Toute cette terre, la terre de ses aïeux, l'attend. Qu'avait-il besoin encore ? Qu'est-il allé chercher ?...

— Il est allé chercher, dit Trepka avec le sourire indulgent d'un pédagogue, une autre terre, ni la mienne, ni la tienne, mais la nôtre, la terre commune. La jeunesse rêve à cette grande terre, qui n'appartient à personne. Le vieux rêve à la petite qui n'appartient qu'à lui...Qu'elle soit la plus petite, mais qu'elle soit à lui seul... Jusqu'à ce qu'arrive le temps, dans la vie de l'homme, où plus rien ne le séduit.

— C'est toi qui l'as chassé de ma maison par tes sottises philosophiques ! C'est toi qui l'as incité à la révolte ! recommença à se lamenter le vieux Cedro.

— Ce n'est pas moi qui l'ai incité, c'est la force de la vie,

c'est le réveil ! C'est ma faute de ne pas l'avoir retenu, cela est vrai. J'avoue que je ne l'ai pas retenu.

— Je savais que c'était toi qui l'avais poussé ! Toi et personne d'autre ! Pourquoi ne l'as-tu pas lié avec des paroles, du moment que tu avais une telle influence sur lui. Si au moins il combattait ici, comme ceux-là qui ont rempli ma maison de gaîté... Mais où est-il ? Que fait-il ?

— Je ne l'ai pas arrêté, dit Trepka à voix basse, moitié à son auditeur, mais plutôt à lui-même, car je ne le pouvais pas. Ce qu'il y avait de meilleur dans le pays devait se réveiller et se jeter dans ce bain de sang. Pouvait-il dormir à la maison et s'occuper uniquement de ce lopin de terre ? Souviens-toi de son âme, à lui, Christophe ! Songes-y seulement... Christophe, **lui !**

Sandomierz.

Rafal Olbromski réussit à atteindre le 9 juin Nadbrzezié et, traversant le pont flottant, il passa à Sandomierz. Le lendemain matin le pont fut démonté et la batterie du rempart de l'avant-pont vers Trzesnia fut complètement détruite. En qualité de troisième aide de camp du général Sokolnicki, Rafal eut à parcourir toute la ville de Sandomierz et ses environs fortifiés dans toutes les directions. Vieux Sandomierz !... Il le connaissait déjà dès son enfance tout aussi bien, dans tous les détails, que le jardin et la grange de Tarniny. Il galopait tantôt vers les hauteurs de Pieprzowec où, en creusant les tranchées, on avait trouvé de vieilles urnes païennes d'un cimetière slave, tantôt vers les champs de la métairie du chapitre de Kamienie ; un instant plus tard il galopait à bride abattue porter des ordres du côté occidental vers les remparts du château, puis plus loin du côté de la métairie de Rajecki sur Krakowiec, à Chwalki et Strochcici, ensuite vers Lenarczyki et Kobierniki, et enfin, jetant sa bride à son ordonnance, il se dirigea à pied vers le bastion au-dessus de Rybitwy et vers les postes fortifiés derrière le monastère de Saint-Jacques, près des églises de Saint-Paul, Saint-Joseph et Saint-Michel. Le triangle que formaient ces trois églises, réunies à la ville par des ravins aux bords escarpés, constituait le point le mieux fortifié.

Le prince Gintult, sous les ordres du général en chef, travaillait à la fortification définitive de ces points. Il avait amené avec lui à Sandomierz un bataillon d'hommes enrôlés dans ses terres sur l'autre rive de la Vistule. Ces gens n'avaient jusqu'à présent ni armes, ni uniformes ; ils étaient venus comme on les avait trouvés, en vêtements de paysans. Ils étaient sous les ordres du prince en sa qualité d'ingénieur civil et de surveillant, car il n'était pas officier et n'avait pas pris du service. Le « bataillon » de Gintult se distingua particulièrement aux travaux de fortification de Sandomierz. Grâce à ses efforts et ses travaux ardus on éleva près de la ville des remparts qui formèrent l'avant-poste de la défense intérieure. Les églises et les monastères des faubourgs furent inclus dans cette ligne de fortifications, ainsi que leurs cimetières, clochers, donjons et murailles. De profonds ravins formaient un système incomparable de voies de communication couvertes avec les retranchements de Saint-Jacques. Tous les monastères à l'intérieur étaient transformés en forteresses. Dans la ville le général Sokolnicki surveillait lui-même les travaux. Il réparait sans trêve les vieux murs qui entouraient la ville et comblait les brèches irréparables par des palissades. Au delà du mur on construisit une autre palissade sur le versant et on y plaça des canons autrichiens.

Le prince Gintult s'occupa surtout de la fortification de l'un des monastères du faubourg, celui de Saint-Jacques avec son église.

Bien des fois Rafal trouva le prince assis là au pied des murs, sur quelque poutre saillante, à l'endroit où, au treizième siècle, avaient été les caves des Dominicains, contemplant la beauté du portail nord, les gracieuses ouvertures ogivales des fenêtres, le guillochis du fronton. Il ne cachait pas le soin qu'il prenait pour protéger le monastère tout autant des atteintes de l'ennemi que du bombardement possible de la ville. Les remparts de terre avaient été élevés le plus haut possible sur ces collines. Tout le travail se faisait sous le feu du bombardement.

A son retour d'au delà de la Vistule Rafal vit le prince plus rarement. Il était continuellement aux côtés du général.

Le 12 juin il observa de la coupole de l'église du Collège

la marche des combats sur la Dombrowa, à Wrzawy et sous Gorzycy.

Des nuits sans sommeil, des journées en selle sans nourriture et sans un moment de repos l'avaient épuisé. Dans la nuit du 15 juin, il résolut de faire un bon somme. Il trouva une chambrette dans la maison d'un prêtre, située au fond d'une cour. La maisonnette était fort vieille et à demi pourrie, c'est pourquoi elle avait été abandonnée. Olbromski se jeta sans se dévêtir sur le premier lit venu et se mit à ronfler. Mais vers minuit il fut réveillé par un fracas épouvantable. Par la fenêtre ouverte on voyait une multitude de boulets flamboyants lancés sur Sandomierz de Nadbrzezie, de Zarzykowcy et des remparts dévastés. Ces boulets éclataient comme des fusées du jour de l'an, lançant du feu de tous côtés. L'officier à demi éveillé entendit sonner le tocsin. Il fallait se lever. A ce moment un immense voile de feu brilla devant ses yeux. Un incendie dans la cour ! Une grange ou un garde-meuble brûlait à quelques pas de sa fenêtre.

— Le garde-meuble de Saniewski est en feu ! criaient des voix en démence.

Lorsque Rafal s'élança hors de la maison, le toit était déjà atteint. Le vent souffla et voilà que des langues de flammes effleurèrent les toits des maisons dans la rue de la Vierge Marie. Noircies, séchées, recourbées, de formes multiples, elles s'allumèrent doucement, résignées et solennelles. Tous leurs coins, fenêtres, cheminées et lucarnes apparaissaient maintenant comme la figure d'un mort aux traits tirés et saillants. Tant d'années elles avaient abrité de pauvres miséreux du vent et de la pluie ! Maintenant devenues en un instant la proie des flammes, elles succombaient à une mort subite et tout aussi terrible que celle des hommes. Le torrent de flamme s'élançait d'un toit à l'autre, d'un versant à un autre. Çà et là un homme effaré fuyait de la cour. On entendait des pleurs, qui soudain se taisaient, comme dévorés par la flamme ; des cris, et puis un silence de mort, plus terrible que le cri. On entendait le fracas de l'incendie tout puissant... le bruissement de la flamme, pareil au bruit des os brisés par la hache du bourreau, à l'arrêt de mort du tyran. Une douleur indicible serra le cœur de Rafal. Il avait passé son enfance et sa jeunesse

sous l'ombre de ces vieux toits noirs, joints en un seul, pareils à un col de montagne... Voilà que tout cela s'effondrait devant ses yeux. Il se découvrit et soupira amèrement comme un enfant. Soudain il tressaillit.

Une formidable vague de flammes avait pris son essor vers la maison de Saul Dzierdzij Grek. Rafal s'élança vers le marché. Il aperçut près de l'Hôtel de Ville une foule de soldats polonais qui traînaient une pompe à incendie. Une cohue de gens en chemise et pantalon, nu-pieds, couraient par le marché en se lamentant et s'arrachant les cheveux. En moins d'un instant Rafal les attela à la besogne. Il fit apporter des échelles et fit monter les soldats et les civils sur le toit de la maison du coin, connue sous le nom de Wojcikowszczyzna, leur ordonnant d'en arracher les bardeaux. On se mit à arroser les murs avec la pompe pour ne pas laisser le feu envahir le marché.

Toute la populace se mit à vociférer et à répéter :

— Ne laissez pas le feu pénétrer au marché !

— Arrosez les murs ! Il faut abattre toutes les porcheries et les écuries de Wojcikowszczyzna !

Les vieilles palissades, les toits et les solives craquèrent sous les coups des haches. Déjà toute une rangée de maisons sur la colline avec ses dépendances brûlait comme un bûcher. Il en tombait alentour une poussière pareille à de la neige. La chaleur était effroyable. Les boulets se mirent à tomber de plus en plus fréquemment dans la flamme. Le peuple, épouvanté par les cendres volantes et le fracas des obus, fut saisi de panique. Les habitants fuyaient de leurs maisons, de leurs portes, des bras des soldats, pour se cacher dans les caves et les églises de pierre. Délaissé de tous, Rafal renonça au sauvetage. Se dirigeant vers le collège, il entendit soudain au milieu du fracas et du vacarme un son étrange. Il s'arrêta, se demandant ce que cela pouvait être ?... Il comprit que c'était l'ancienne horloge précipitée par les boulets en même temps que le faîte de la tour du collège, et qui fendait l'air. Ses rouages éparpillés résonnèrent sur les toits de cuivre de l'église. Ses ressorts et ses poids brisés râlaient et cliquetaient en tombant dans le néant de cet effondrement général. Une fumée épaisse jaillit de la coupole du Collège, allumée par les boulets tombés dans la nef et sur le porche. Une large lueur s'étendit sur le presbytère de Saint-Paul incen-

dié, sur le faubourg de Cracovie où brûlaient des rangées de chaumières faubouriennes, sur la métairie du couvent des Bénédictines, sur les métairies de la ville, nouvellement construites.

Bientôt on entendit crier que la brasserie sur le Czwartak était en flammes, ainsi que toute la métairie du faubourg de Zawichost et le grand hangar de briques du chapitre.

Il faisait clair sur les hauteurs de Sandomierz comme au grand jour. Au loin, à la lueur de l'incendie, se dressaient les spectres noirs de l'église réformée, brûlée au temps du premier assaut, et se détachaient les décombres de Saint-Wojciech La fumée en tourbillons blancs voilait la ville et commençait à s'élever au-dessus des faîtes des églises. Les hommes avaient disparu des marchés, des rues, des maisons, de la surface de la terre. Les caves profondes, le donjon, ville souterraine pleine d'effroi, les avaient engloutis.

Il était déjà près d'une heure du matin lorsque les canons autrichiens se firent entendre sur la rive gauche de la Vistule, dans trois directions à la fois. Olbromski se dirigea du marché vers le ravin du nord. Il savait qu'il y trouverait son chef. En effet, Sokolnicki était là à donner des ordres. Au moment où Rafal s'approchait, de la direction du château et de la porte de Cracovie retentit le rugissement des canons enlevés aux Autrichiens et maintenant dirigés contre eux, qu'on amenait par la route des Jagellons sur la seconde et la troisième batterie ou sur le château et la porte. Rafal reçut l'ordre d'apporter des nouvelles de la quatrième batterie, c'est-à-dire de l'Eglise Saint-Paul.

A l'intersection des ravins il rencontra deux compagnies de grenadiers sous le commandement du colonel Weyssenhoff, qui allaient au pas de course vers les hauteurs de Saint-Paul. Il se joignit à eux et tomba dans le tourbillon d'un combat acharné. La colonne ennemie repoussée de la colline *Salve Regina* avait traversé le fossé de Piszelia sous le bastion du retranchement de Saint-Paul. Le chef de bataillon Bialkowski avec deux compagnies du 12e régiment repoussait l'attaque, se défendant avec acharnement. Du côté droit de la batterie, sur le rempart palissadé, tonnaient les canons dirigés par le lieutenant Bilski et le sous-lieutenant Tykel. Mais déjà un des obusiers avait été pris et encloué, les palissades du bastion tranchées par

des haches, les canonniers transpercés par les baïonnettes, tandis que la troisième et la quatrième colonnes autrichiennes pénétraient de force dans les retranchements. Les grenadiers de Weyssenhoff se rangèrent en colonne dans le cimetière de l'église, ouvrirent doucement la porte. Leur troupe serrée se plaça sous la brèche et attendit baïonnettes prêtes.

A peine les fantassins autrichiens eurent-ils jeté un coup d'œil dans l'intérieur du retranchement, que les grenadiers s'élancèrent sur eux avec un courage impétueux. Un combat meurtrier se déroula sur les remparts et dans les fossés. Localisé d'abord sur la brèche de la quatrième batterie,le combat s'étendit des deux côtés par delà l'église Saint-Jacques et le couvent des Bénédictines. Trois fortes colonnes autrichiennes, c'est-à-dire quelque cinq mille hommes, enivrés d'eau-de-vie, se ruèrent à plusieurs reprises sur ce dernier monastère et s'en emparèrent enfin, ainsi que de quatre canons.

Les métairies, les granges, les écuries, les chaumières flambant dans les faubourgs, un énorme incendie au centre de la ville, permettaient de voir comme en plein jour tout ce qui se faisait.

Rafal travailla d'accord avec les autres officiers près des canons de la quatrième batterie jusqu'au moment où l'assaut fut complètement repoussé.Voyant que pour l'instant la position était assurée, il se dirigea à grands pas vers le ravin de Saint-Jacques pour rendre compte au général des derniers événements. Lorsqu'il passa en courant près de l'église, quelqu'un l'appela par son nom. C'était le prince Gintult qui se tenait près du portail et lui faisait signe de la main. Les formidables flammes jaillissant de la ville illuminaient l'église. L'ombre de Gintult, longue, énorme et agitée, flottait par tout le grand mur, tombait sur le champ de jeune orge qui s'étendait au delà. Dans l'église les hommes de Gintult se tenaient l'oreille au guet, serrant dans leurs mains des armes autrichiennes chargées de balles autrichiennes qui avaient été prises à l'Hôtel de Ville.

— Où vas-tu ? cria le prince.

— Chez le général.

— Avec une bonne nouvelle ?

— Oui.

— Souviens-toi, dis-lui qu'il épargne Saint-Jacques !

— Que puis-je faire ?...

— Souviens-toi, souviens-toi !...

Rafal, ne l'écoutant plus, courut par le ravin, tourna à gauche et se dirigea vers les hauteurs parmi les jardins odorants, les petites maisonnettes accrochées aux collines, comme des nids d'hirondelles. Il trouva le général à la batterie principale. Sokolnicki venait justement de donner l'ordre :

— Tirer sur le couvent des Bénédictines, sur la brèche !

Les grands canons des remparts se mirent à envoyer des boulets sur le couvent, le jardin de l'église, les murs du cimetière et le clocher, qui venaient d'être pris par les Autrichiens. Au même instant accoururent des aides de camp avec des rapports que de fortes colonnes attaquaient la ville du côté de Zawichost, qu'elles montaient à l'assaut sur tout l'espace du couvent de Marie-Madeleine jusqu'au château, qu'elles avançaient en même temps le long de la berge de la Vistule ainsi que par les hauteurs de Pieprzowo.

A peine Rafal fut-il sorti du ravin que le général l'interrogea brusquement :

— La quatrième batterie ?

— Elle tient.

— Qu'y a-t-il là-bas ?

— Les officiers pointent et servent les canons, car tous les canonniers sont tués. Le colonel fait de même quoique sa figure soit brûlée par la poudre.

— Saint-Jacques ?

— Il est à nous.

— Est-il assiégé ?

— Pas encore en ce moment. Mais du côté est on peut s'attendre à chaque instant...

— Cours-y et encourage-les à tenir. C'est la clef de nos défilés. Tu m'informeras, mais uniquement au cas où il ne serait plus possible d'y tenir. Je ne puis leur venir en aide, je n'ai pas un seul homme à leur céder. Comprends-tu ?

— Je comprends.

— S'ils ne peuvent pas s'y maintenir d'aucune manière, qu'ils s'en aillent tous ensemble, je détruirai alors les masures complètement et ensevelirai les Autrichiens sous leurs ruines.

— Saint-Jacques ! s'écria Rafal, se souvenant de la commission du prince.

Mais le général ne l'écoutait plus.

Accouru à l'endroit indiqué, Rafal trouva les défenseurs dans la confusion. L'infanterie autrichienne, ayant escaladé les mamelons du côté de la Vistule et du vieux mur de pierre de Cracovie, s'efforçait de se saisir des retranchements, qui avaient été fortifiés encore par le général Egermann. La compagnie du 12e régiment, cachée derrière les remparts, se battait avec les agresseurs à la baïonnette. Les hommes de Gintult, sans expérience encore, avaient été placés aux fenêtres, dans les couloirs du cloître, aux greniers, aux lucarnes et tiraient à qui mieux mieux.

Le prince, sans armes, sa canne seule à la main, passait au milieu de la foule, donnant des conseils et des indications non seulement aux soldats, mais aux officiers. Ses mouvements étaient furieux, ses paroles violentes et inconsidérées. Il entrait dans les rangs, criait, ordonnait, gourmandait. Lorsque Olbromski parcourut le retranchement à la recherche du chef du détachement, auquel il devait communiquer l'ordre du général, un officier le tira par un pan de son habit et lui dit en indiquant le prince :

— Ne pourriez-vous pas, aide de camp, emmener avec vous ce Don Quichotte ?

— Vous pouvez tout aussi bien le faire, si vous en avez envie...

— Il se fourre partout et prend des dispositions comme un régisseur. Il se peut encore que quelqu'un lui envoie par mégarde une balle au front.

— Où l'emmènerai-je ?

— Enfermez-le dans la chapelle de Saint-Jacques.

— Que monsieur l'enferme lui-même.

Le bastion le plus avancé avait eu à essuyer les attaques les plus acharnées. Les soldats autrichiens y avaient déjà pénétré en masse, renversant les tonneaux vides et arrachant les pieux de la palissade. Une poignée de Polonais luttait avec eux de toutes ses forces, mais n'était pas en état de repousser leur masse.

Les officiers voyaient qu'il serait impossible de conserver cette position sans renfort.

A ce moment l'aide de camp du général leur apporta la nouvelle que l'on ne pouvait pas leur envoyer de secours. Le prince Gintult s'était élancé vers la brèche et incitait avec des cris les soldats à la résistance. Les poussant en avant de ses bras il barrait le chemin. Voyant que les soldats exténués n'étaient pas en état de garder la position, il saisit une carabine et avec quelques voltigeurs se rua vers l'angle fatal. Ils en vinrent aux baïonnettes avec les fantassins de Schockler. Pour un instant leurs bonds de loups arrêtèrent les Autrichiens, mais cela ne dura pas longtemps. Gintult glissa sur l'argile molle et tomba sur la figure dans le fossé devant le rempart. En un instant une dizaine d'hommes se ruèrent sur lui pour le prendre vivant. Mais il ne se laissa pas faire. A genoux dans le fossé il se mit à se battre avec ses mains nues contre la soldatesque ivre. Il appela au secours, voyant que quelques soldats qui couraient à son aide se défendaient sous les remblais. Mais ils furent eux aussi bientôt désarmés. Une rage meurtrière l'envahit. Il asséna au premier venu un coup entre les yeux, frappa un autre à la poitrine, s'arracha de la bande d'un violent effort. Mais il n'y avait rien à faire. Il retomba de nouveau au fond de la fosse marécageuse, sentant qu'il perdait ses forces, cracha à la figure du plus proche qui avait roulé contre lui de tout son corps, en lui criant :

— Tue donc plus vite, rustre !

Mais le soldat lui ferma la bouche avec sa paume, lui chuchota quelque chose à l'oreille, lui parla en secret.

— Comment ?... comment ?...

Le prince ouvrit les yeux. Il ne pouvait pas respirer...

— Doucement... doucement... votre Seigneurie... chuchota le soldat autrichien. Ne bougez pas !

Gintult ferma les yeux. Sa poitrine écrasée semblait vouloir éclater. Sa pensée volait en éclats cherchant l'endroit, l'heure, l'occasion où il avait vu ces lèvres, entendu cette voix. Enfin il se souvint.

— C'est... c'est le second de Piotr Olbromski, ha, ha !

Tout autour le cliquetis des carabines, le bruit, le trépignement des pieds... On marcha sur eux, couchés dans la fosse, on y tomba. Aux remparts des cris, des gémissements, des fusil-

lades, le craquement des tonneaux vides, des pierres volent, des ruines tombent.

— Qui es-tu ? gémit le prince.

— Chut !

Des minutes longues comme des siècles s'écoulèrent. A un certain moment, s'étant assuré que la masse principale des troupes avait fait irruption à l'intérieur des retranchements, Michcik se souleva de terre, et d'un tour de bras tira le prince du fossé. D'un pas alerte, sans avoir été remarqué par les soldats qui couraient vers les remparts, ils s'élancèrent tous deux par le ravin du nord jusqu'à l'extrémité des murs du cloître. Là ils furent saisis par les hommes de Gintult, embusqués dans le ravin de traverse. Gintult se fit reconnaître et courut avec Michcik sans s'attarder vers le fond du ravin. Déjà, dans le ravin, de toute l'enceinte des murs de Saint-Jacques, se précipitait une foule de soldats et de paysans sous la pression des Autrichiens. Enfin ils s'efforcèrent de pénétrer dans l'église. Le tourbillon de la masse d'hommes dispersés et poursuivis les repoussa au fond de la nef.

De là ils entendaient ce qui se passait... Voici qu'au milieu de la foule un officier supérieur, l'épée nue à la main, disposait les soldats en une colonne qui devait marcher en contournant la 4e batterie de Saint-Paul. Les jeunes officiers, conformément à l'ordre, se hâtaient de faire évacuer le cloître de Saint-Jacques. Le prince arrêta l'un d'eux et lui demanda d'un ton tranchant et provocant pourquoi au lieu d'envoyer les gens défendre le temple ancien il les chassait de là avec tant de vigueur ? L'officier le regarda de haut et grogna pour s'en défaire :

— Dans un instant pas une pierre ne restera de ces murs. Comment puis-je donc y laisser les hommes ?

— Pourquoi n'en demeurera-t-il pas pierre sur pierre ?

— Nos batteries vont les détruire. Les Autrichiens ont pris le cloître, mais ils vont y périr.

Le prince, sans rien écouter de plus, courut vers la hauteur. Michcik courait après lui. Au moment où Gintult s'élançait par les marches d'argile, il eut un moment l'impression que cela lui était déjà arrivé une fois, que la fatalité inexorable l'attendait au sommet de cette colline. Il savait qu'il avait tort, il ressentait une douleur amère de ce qu'il tentait... Mais la

colère ne lui permettait pas de faire autrement. Trempé de boue, sans chapeau, les cheveux en désordre,il passait devant les batteries. Les hommes postés en silence près de leurs canons se disaient que sans doute tout allait mal, que c'était l'avant-coureur du malheur. Le prince atteignit l'endroit où se tenait le général au moment où celui-ci venait de donner l'ordre de détruire la vieille église pour que pas un Autrichien ne pût en descendre dans le défilé.

Les canonniers pointèrent leurs pièces. Mèches allumées en mains ils attendaient l'ordre des artificiers. Sokolnicki immobile, la lunette aux yeux, examinait encore le cloître. L'église se dressait devant lui dans la lueur des flammes, vieille comme les temps, terrible comme un mausolée. Voilà qu'accourut l'aide de camp essoufflé, Rafal Olbromski, avec la nouvelle que toutes les troupes avaient quitté les murs de Saint-Jacques, qu'elles étaient déjà dans la batterie N° 4,que même ces forces suffiraient à peine à la défense, que l'ennemi avait envahi la place abandonnée, qu'il traînait les canons de l'autre côté du cloître pour tirer de là sur Sandomierz. Le général secoua la tête et abaissa la lunette. Gintult était devant lui.

— Qu'y a-t-il ? cria Sokolnicki.

— On va détruire Saint-Jacques ?

— Qui vous a envoyé ?

— Personne ne m'a envoyé.

— Alors ?

— Je viens demander...

— Feu !

Avant que l'ordre eût été répété, Gintult saisit les mains du général, ses épaules... Il implorait avec des cris :

— Vois ! Elle est tout ardente...

Le premier coup retentit.

— Révoque ton ordre, général ! Rassemble toutes tes forces, jette-toi sur ce point, tu le leur arracheras !

— Je n'ai pas d'hommes ...murmura le général abasourdi par cette attaque.

— Tu as cinq mille hommes !

— Va-t-en !

Un second et un troisième coup retentirent.

— Tu foules aux pieds les cendres saintes... Ne vois-tu pas ce que détruisent ces boulets ? Regarde !

— Je ne le vois pas moins bien que vous. Mais je détruis des cendres saintes pour sauver une ville vivante. Entendez-vous ?

— Tu ne les détruiras pas !

De nouveaux coups de canon retentirent ? Gintult saisit Sokolnicki à la poitrine, lui criant d'ordonner de cesser le feu. Les aides de camp le détachèrent de force et le repoussèrent. Alors dans un accès de pure folie il s'élança vers les canons, arracha au canonnier la mèche allumée et la jeta à terre. Le soldat consterné resta immobile. Le prince s'élança sur un autre. Alors le chef de section lui porta un coup d'épée à la poitrine. Les canons tonnèrent.

— Soldats ! criait Gintult, étendu à terre, n'écoutez pas cet ordre. Soldats, soldats...

Le fracas des canons fut la seule réponse. Alors le prince rassembla le reste de ses forces et s'écria de toute la puissance de son souffle et de son âme :

— A moi, les fils de la veuve !

Rafal Olbromski fut frappé de ce cri comme d'un coup de tonnerre. L'effroi lui souleva les cheveux sur la tête. Il perçut dans son âme la force de son serment et ressentit la magie de ses liens. La poitrine serrée, les yeux égarés il arracha son sabre du fourreau et s'élança vers le prince. Celui-ci le regarda de ses yeux à demi morts et ordonna :

— Arrache-leur les mèches et éteins-les ! N'abandonne pas les cendres saintes !

Rafal se rua sur un canonnier et lui arracha la mèche de la main ; ensuite sur un autre et fit de même. Lorsqu'il s'élança vers le troisième, il fut jeté à terre par des coups de sabre et de poing.

Revenant à lui après quelque temps il s'aperçut qu'il était étendu sous un mur dans une ruelle étroite, qui menait vers le marché de Sandomierz. Près de lui était étendu le prince ensanglanté. Quelques soldats passèrent en courant. On entendait la fusillade, le craquement de l'incendie lointain... Quelqu'un passa sa main sous la tête de Rafal, le souleva hâtivement de terre et l'assit sur une pierre. La figure d'un de ses camarades se pencha au-dessus de lui. Une voix murmura hâtivement :

— Fuis d'ici au plus vite ! Cache-toi. Si tu ne t'en vas pas, tu seras fusillé. On te cherche déjà. Fuis !

Rafal comprit le conseil. Il regarda alentour. Voici le prince Gintult... Un soldat autrichien se penche au-dessus de lui et lui essuie la figure avec de l'eau. Qu'est-ce que cela peut signifier ?... Le soldat hisse le prince sur ses épaules et tire Rafal par la manche... Ils vont, ils courent...

L'incendie est devant eux. Une énorme étendue est couverte d'une fumée blanche et de cendre volante... Ils marchent comme en rêve entre les maisons brûlées jusqu'aux solives, entre des monceaux de tisons fumants. Des hauteurs de Pieprzowa des canons tirent sur la ville, d'au delà de la Vistule tombent sans cesse des boulets ; des projectiles lancés des champs de Sandomierz sifflent dans l'air. Alentour pas un homme vivant... Rafal et derrière lui le soldat qui porte le prince, courent par bonds, regardant partout, examinant les lieux. Ils tournent dans une cour pavée ou un cimetière d'église qu'on ne peut reconnaître, car tout alentour est brûlé. Arrivés dans une enceinte ovale, un ossuaire au fond d'une longue cour, ils poussèrent une porte fermée à l'aide d'un loquet rouillé et descendirent par des marches à demi détruites vers le fond d'un souterrain noir. Ils aperçurent des gens rassemblés. Des femmes assises autour de berceaux les accueillirent avec des cris d'effroi, des enfants criaient dans les coins. Michcik leur fit un signe de la main pour les apaiser. Regardant autour de lui dans l'obscurité, il vit que le couloir souterrain allait encore plus loin. Ils le suivirent. Leur route était barrée par des tas de pierres tombées des murs. Ils allaient en se courbant par les couloirs étouffants, par de larges cavernes, par des portes et d'étroits corridors, dans une obscurité profonde. Soudain ils furent frappés par la lumière ! Un air pur et froid... Ils aperçurent au sommet de la voûte une fenêtre grillée. Le soldat exténué laissa glisser le prince à terre. Il ôta son manteau roulé et l'étendit sur le sol d'argile, se défaisant de ses armes. Il plaça Gintult sur le manteau et Rafal à côté. Lui-même s'assit dans un coin.

Le prince revenait à lui peu à peu. Il respirait péniblement, toussait et râlait. Olbromski jeta un regard alentour. D'abord il ne vit qu'une obscurité grise et opaque. De la fente de la fenêtre

tombait un rayon de demi-clarté qui en arrivant en bas se dispersait et s'anéantissait. Lorsque ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité, il distingua au fond un monceau grisâtre, comme un tertre incliné.

Il se leva de sa place et s'approcha plus près. Le fond de la grande caverne était plein d'ossements humains.

Rafal trembla : il lui sembla que le monceau d'ossements se riait de lui dans le silence...

La chambre d'angle.

Dans la nuit du 30 juin, lorsque Sandomierz fut définitivement abandonné par les Autrichiens, Rafal Olbromski, le prince Gintult et le soldat Michcik s'évadèrent secrètement de la ville. Elle devait être occupée par les cosaques qui traversaient la Vistule en bateaux. Michcik, vêtu de l'uniforme d'un lancier de Dziewanowski, se procura dans la ville une haridelle pour lui-même et un cheval un peu meilleur pour Rafal. Un manteau de lancier attaché aux deux selles servit de hamac pour transporter le prince gravement malade. Ils quittèrent la ville avant l'aube par la porte de Cracovie. Il faisait déjà assez clair pour que Rafal pût voir l'état dans lequel était la ville. Pas un vestige de palissade. Tout avait été rasé, aplani et brûlé sur des bûchers, les versants et les fossés comblés, bêchés, aucune trace de remparts ! Pour un instant il se sentit emporté par la colère à la vue de cet énorme travail réduit à néant. Mais il se réconforta par la pensée vivifiante :

— A présent à Tarniny !

Ils descendirent des hauteurs au galop. Dans une ville incendiée, désarmée, sans maître, personne ne leur demanda cette nuit-là le mot de passe. L'aube matinale s'étendant sur la vallée de la Vistule permettait de voir partout les décombres de l'incendie, la terre sillonnée par les canons, les blés piétinés. Ils s'élancèrent vers Samborzec à toute bride pour être au jour déjà dans les prés et les ravins. Le soleil se levait lorsqu'au delà de Goryczany ils tournèrent à droite dans un ravin et s'engagèrent dans un petit chemin étroit. Au loin, bien loin sur une colline, se voyait Tarniny. Le chemin était si étroit que les

chevaux se touchaient des côtes. Ils rattachèrent le manteau, hissant plus haut le malade. Sa figure était terreuse, les yeux vitreux. Des paroles décousues tombaient de ses lèvres noircies. Rafal rêvait comme à un bonheur inespéré de l'amener vivant à la maison. Il n'y avait pas où soigner un malade à Sandomierz. Les hôpitaux étaient pleins d'officiers et de soldats, dans les maisons des particuliers régnait le trouble et la misère. En outre à chaque pas qu'ils faisaient s'attachait un vague soupçon. Durant les terribles jours de la capitulation, de la sortie des troupes polonaises du côté de Zawichost et de la domination des Autrichiens dans la ville, Rafal avait eu le loisir d'examiner sa situation. Comment cela s'était-il fait, que d'un officier plein d'espérance, sur le chemin du succès, il s'était transformé presqu'en un traître, en un révolté qui de son propre mouvement avait contremandé les ordres de son général ? Comment cela pouvait-il se faire qu'au lieu de gagner la croix, il se fût rendu passible volontairement du conseil de guerre et probablement d'une mort ignomineuse ?... C'était sa faute, c'était prodigieux !... Voilà qu'il paraît au seuil paternel non en conquérant et en héros, comme il l'avait rêvé durant bien des années, mais radié de l'armée... C'était sa propre faute !... Il y songeait en contemplant les blés natals qui s'agitaient aussi loin que pouvait atteindre l'œil, les champs de froment de Sandomierz sombres et humides... Le chœur des alouettes résonnait sous le ciel... Les brumes matinales s'élevaient des ravins.

Ayant dépassé Chobrzany, ils tournèrent à gauche vers Koprzywnica. A droite et à gauche de la route les blés étaient froissés et piétinés par les régiments de cavalerie, qui marchaient vers Polaniec. Les cavaliers examinèrent avec un soin minutieux le petit bois de pins sur la colline, craignant d'y voir une patrouille autrichienne. Mais le bois était désert, il n'y avait qu'un parfum résineux, une brume bleuâtre et le sifflement des pinsons. A bride abattue ils descendirent dans la vallée de la Koprzywianka et s'approchèrent de la propriété. Le jardin de son enfance se découvrit aux regards de Rafal, plongé dans un épais brouillard... Au milieu, par le versant de la colline, descend dans la vallée une allée de cerisiers. Elle est toute couleur de rubis, grâce aux cerises innombrables qui la font miroiter de coloris d'une beauté éclatante. Les merles dorés

sifflent dans les fourrés des vieux cerisiers ; les pies et les corbeaux aux cimes des arbres dévorent assidûment dès le matin les fruits incomparables. Le jardin est encore plein d'ombre ; une vapeur faite de mille parfums de la nuit... l'obscurité sous les grands pommiers, les poiriers dont les branches alourdies par les fruits pendent jusqu'à terre... Le houblon sauvage exubérant, nouveau-venu aux yeux de Rafal, s'est étendu le long des pieux vermoulus de la clôture et entortille de ses fils les branches du sapin voisin. Les arbres sauvages ont grandi merveilleusement. Les jeunes mélèzes agitent leurs cimes dans l'azur du ciel, et les feuilles luisantes de l'érable, les sombres feuilles du noisetier, s'inclinent au vent matinal. Au fond, plus bas, des plates-bandes de fraises répandent leur parfum. Plus loin encore le fourré compact des framboises, puis le terrain stérile, le ravin et le faîte du vieil orme...

Ils montèrent rapidement la colline à côté de deux vieux saules et entrèrent dans la cour. Sur le perron le vieil Olbromski était assis dans un fauteuil de bois, vêtu de sa redingote usée et coiffé de son éternel bonnet. Apercevant soudain les cavaliers, il se dressa sur ses jambes dans l'intention évidente de battre en retraite. Mais il était trop tard. Il descendit les marches, les sourcils froncés, irrité et sévère, chiffonnant de la main son bonnet comme pour le soulever pour un salut. Il transperça les arrivants d'un regard. Soudain quelque chose brilla dans sa figure sénile, comme recouverte de moisissure... Un spasme serra sa bouche... Le vieillard sanglotait comme un enfant sur la poitrine de son fils...

Des cris s'élevèrent dans toute la maison. Des figures de femmes apparurent, les domestiques accoururent... Voici sa mère... Une vieille grand'mère, à peine si on peut la reconnaître... Une figure toute plissée et ridée, les yeux voient à peine ! Sophie ! Une femme énorme à demi vêtue, enceinte de huit mois.

A peine ses parents eurent-ils eu le temps de se calmer de leur émotion qu'ils durent entendre avec étonnement la nouvelle qu'ils auraient à héberger le prince Gintult blessé. Toute la maison fut en émoi ; on courait, on apportait un lit dans la chambre d'angle, qui avait été celle de Rafal, on appelait les domestiques ; c'était une confusion impossible à décrire. Dans

la cour Michcik restait devant le perron, vêtu de l'uniforme d'un lancier tué sur la place de Sandomierz, il avait l'air d'un vieux brave. Ses yeux parcouraient avec inquiétude les environs, les prés, les ravins. Le prince avait été porté dans la chambre et étendu sur un lit élevé, bien propre. Par les fenêtres ouvertes un parfum de roses pénétrait dans la pièce. Il était étendu, les yeux à demi clos fixés dans un coin, à peine conscient. Son front était constamment froncé comme si une seule et pénible pensée le troublait profondément. Une barbe grisonnante vieille de plusieurs jours recouvrait ses lèvres, ses joues, son menton, le transformant en vieillard.

Tout le monde sortit dans l'espoir que le malade s'endormirait. On voulait songer à préparer quelque nourriture fortifiante pour un hôte si illustre ; on voulait savoir des nouvelles de tout en même temps, mais surtout on voulait contempler Rafal sans empêchement. Les deux vieillards entourèrent leur fils, le firent approcher de la fenêtre. Essuyant leurs yeux pour mieux voir, tendant les oreilles sourdes, pour ne pas perdre un mot, ils piétinaient sur place, l'observaient...

Pendant ce temps Sophie revint doucement à la chambre du blessé par une entrée secrète. Elle entr'ouvrit la porte, glissa un regard par la fente. Il était couché comme avant, les sourcils froncés, se mordant la lèvre, plongé tout entier dans une seule pensée, enchaîné par elle. Sophie se glissa dans la chambre sans bruit, se plaça dans un coin près du poêle. Elle le regardait, ne pouvait se rassasier de sa contemplation... Il y avait un an qu'on l'avait mariée à un voisin, arrivé dernièrement ; c'était un parti... Elle y pensait maintenant. Elle avait été fiancée, on lui avait fait un trousseau, une fête bruyante, avec de la musique et des danses, la noce, la cérémonie du coiffer de la mariée, le déménagement. Tout comme un songe. Maintenant elle est enceinte... Et c'est à cet instant qu'apparaît « son prince »... Est-ce l'homme qu'elle a vu dans ses songes de jeune fille, dans ses imaginations radieuses ? Son rêve s'est-il réalisé ? Le prince est couché dans la chambre où tant de fois elle a rêvé de lui dans la nuit.

Pourquoi est-ce arrivé ainsi et pas autrement ?...

Sur le visage du prince les rides figées du front s'aplanirent, se dissipèrent comme des nuages emportés par un vent

doux. Un sourire pareil à l'étoile lointaine du matin éclaira ses lèvres et son visage. Seuls les yeux restèrent vitreux, sans rien voir. Tout son aspect refléta la douceur et l'apaisement, la consolation de l'onction suprême. Ses mains engourdies et sans force s'approchèrent l'une de l'autre, s'entrelacèrent. Respirant avec peine, il les serra contre son sein. Ses lèvres murmurèrent des paroles qui arrivèrent aux oreilles de Sophie claires, distinctes, fleuries.

Il répéta ses paroles une seconde fois et puis une fois encore :

« ad Rosam per Crucem,
ad Crucem per Rosam
In ea, in eis
gemmatus resurgam... »

Elle s'appuya au mur et se transforma en ombre qui ne savait rien, mais restait néanmoins fidèle jusqu'à la mort...

A ce moment un cri d'effroi retentit dehors. Sophie s'élança vers la porte. Rafal courait par la cour, enfonçant sa casquette sur sa tête, rattachant les courroies de sa ceinture. Michcik montrait du doigt au loin, de l'autre côté de la vallée de la Koprzywianka, la cavalerie et l'infanterie autrichiennes qui s'approchaient lentement. Ils sautèrent tous deux sur leurs chevaux. Mais les deux montures étaient complètement fourbues, leurs côtes se soulevaient et fumaient encore de leurs efforts récents. Le vieil Olbromski courait après son fils, le pressant de partir. Les regards du vieillard tombèrent sur les deux chevaux éreintés. Il se mit à crier quelque chose, courut vite vers l'écurie et ordonna :

— Michcik ! Michcik ! Amène les chevaux ici... Vite !

Rafal et Michcik coururent vers le vieillard. Il avait ouvert de ses mains tremblantes la porte de l'écurie avec l'air d'un homme s'arrachant les entrailles. Il cria :

— Le cheval bai pour le jeune maître ! Pour toi, prends le blanc ! Vite ! Dépêche-toi ! Tu as sauvé mon fils Piotr... Sangle la selle !... Vite !... On les voit déjà...

Michcik brida les magnifiques chevaux soignés sous l'œil du maître, en secret, élevés avec de l'avoine et du pain, et cacha les haridelles qui les avaient amenés au fond de l'écurie. Rafal

sanglait les sous-ventrières. En moins d'une minute ils étaient en selle. Ils enfoncèrent leurs éperons dans les côtes des coursiers :

— Michcik ! cria le vieillard ! Dieu te le revaudra... Veille sur mon enfant !...

Ils entendirent encore les sanglots du vieillard, virent ses bras étendus vers eux.

Ils s'élancèrent de la cour en bonds énormes dans un petit ravin près du cimetière, de là vers la plaine, dans les vastes champs verts et sereins. Vers Klimontow ! Au galop ! Ils volaient, comme la bourrasque matinale, emportés par leurs coursiers aux pieds ailés, fouettés par les cris lointains des Autrichiens... Atteindre seulement les montagnes boisées ! Atteindre la forêt !

Au pied de la Lysica.

Ayant perdu son poste d'aide de camp du général Sokolnicki après la scène de l'assaut de Sandomierz, Rafal confus dut retouner à son régiment. Ce ne fut que grâce à la rapidité avec laquelle se suivirent les événements, tels que la capitulation et le départ de la garnison de Sandomierz à Pulawy,qu'il put sortir indemne de cette affaire, sans conseil de guerre, dégradation ou pis encore.

Le quatre juillet, lorsque toutes les troupes polonaises quittèrent Radom pour poursuivre l'ennemi qui se retirait vers le Nord, Olbromski avec quelques dizaines de lanciers de son escadron alla à la tête de l'avant-garde de la cavalerie dans la direction de Sainte-Croix, venant de Kunowo. Il passa rapidement devant Bodzentyn, que venait de traverser un fort détachement d'Autrichiens et s'enfonça prudemment dans la forêt. Il tourna immédiatement à gauche par le village de Psary pour éviter la grand'route, où il aurait pu facilement rencontrer les maraudeurs de Mondet. Les paysans des environs l'informèrent que l'armée autrichienne avait suivi la grand'route et que s'il prenait le chemin de derrière la hauteur de Strawczana il pourrait facilement la rencontrer et être surpris dans la forêt. Il résolut alors de suivre le chemin vicinal par Wzorki et Sainte-Catherine.

La patrouille dépassa la verderie de Wzorki, un village du

même nom, bâti au creux de la grande forêt, patrie d'hommes solides comme des sapins et durs comme des hêtres. Le terrain à mesure qu'ils montaient devenait plus dur, formé de fragments de pierres rougeâtres. Sur le fond obscur des sapins apparurent la haute tour carrée du donjon du cloître et ses murs blancs. Tout près de là, derrière la forge et l'auberge du monastère,s'étendait la muraille élevée du jardin. Olbromski se cachant derrière le mur de l'auberge et de la forge, divisa son détachement. Il ordonna à une moitié à continuer sa route jusqu'à la petite église. Lui-même, à la tête de l'autre moitié résolut de faire une reconnaissance dans le cloître pour voir s'il n'y avait pas là d'Autrichiens. Il sauta à bas de son cheval, ainsi que ses soldats, excepté l'un d'eux, qui devait rester avec les chevaux derrière l'auberge et à la moindre alarme annoncée par le trompette, s'enfuir avec les bêtes vers une clairière indiquée d'avance. Rafal avec ses soldats sauta par dessus le haut mur et se trouva dans le jardin.

Là, tout désir d'épier, de chercher, de patrouiller l'abandonna... Il resta debout dans le tranquille berceau de verdure formé d'arbres sauvages au bout du jardin et laissa pour un instant flotter son âme au gré des souvenirs. Il rêva les yeux ouverts et revit son enfance. Tout petit il avait visité ce jardin et se souvenait parfaitement de tout, de tout... Le ruisseau de Saint-François, qui est le père de la Czarna Nida, laissait courir avec fracas par l'enclos son filet d'eau écumante et courroucée. Le voilà qui tombe en gerbe argentée de la gouttière en bois fixée dans le mur du jardin, voici qu'il résonne comme s'il se précipitait dans les profondeurs d'une grotte, là bruissant et susurrant il court par le verger sous de petits ponts blancs, parmi les racines des pruniers et des poiriers, qui boivent son eau douce. Arrivé au mur opposé il est de nouveau embrassé par une autre gouttière, creusée dans un billot de pin et s'enfuit enfin en liberté. Entre les allées d'arbres fruitiers on voit les murs blancs...

Les soldats franchirent le jardin en courant et atteignirent la vaste cour. Les écuries du cloître étaient vides, mais on voyait tout le long du mur des traces d'une halte de chevaux. Au milieu de la cour couvait sous la cendre un reste de feu de camp.

Ils trouvèrent dans l'écurie un gars qui leur raconta que dans la nuit, avant l'aube, des troupes allemandes, fantassins et cavaliers, avaient fait halte au couvent, que les officiers s'étaient fait servir à manger au réfectoire, qu'ensuite ils s'étaient tous dirigés vers Kielce et qu'on avait entendu des coups de fusil non loin de là sur la route.

L'ayant interrogé en détail, Rafal alla rejoindre l'autre moitié de son détachement, qui devait l'attendre près de l'église. Il passa par un petit préau entre l'enclos des champs et les murs de l'église. Il y croissait des poiriers, abrités du vent, se chauffant dans cette retraite tranquille. Un bouleau blanc frappait de ses branches, pareilles à de longues tresses, contre les barreaux de fer de la petite fenêtre de l'église... Elle était percée dans un mur d'une épaisseur incroyable, en plein cintre, la grille tout enchevêtrée de pruniers. Une vraie meurtrière...

Les soldats s'agenouillèrent au milieu de l'église ; l'officier s'assit sur un banc et se plongea dans des rêves et des souvenirs. Il leva les yeux et tressaillit. Il avait aperçu, à la large fenêtre vénitienne à laquelle aboutissait un long couloir secret, menant du cloître à l'église, trois ombres. Les têtes encadrées dans des voiles de religieuses, des cornettes blanches recouvertes de drap noir... Des figures douloureuses, vieilles, jaunes, comme des fantômes de l'autre monde...

Il se leva et sortit précipitamment de l'église. Le cliquetis de son sabre et de ses éperons, l'éclat de son uniforme le remplirent de contentement comparés aux vêtements gris et à la misère des religieuses. Il descendit promptement les larges marches entre les colonnes blanches qui soutenaient la tour, donna l'ordre de se mettre en selle et s'élança.

— A présent, songea-t-il, à Wyrwy... Une visite à l'oncle Nardzewski, et ensuite plus loin, vers le Nord...

Tout en galopant à toute bride, il répétait, les dents serrées, un seul mot, comme un mot d'ordre :

— Jaz ! Jaz !...

Ils débouchèrent au galop de la forêt de la Lysica sur la première colline. Mais à peine Rafal eut-il jeté un regard dans la vallée, qu'il arrêta son cheval et demeura pétrifié sur place. De Wyrwy montaient vers le ciel des colonnes de fumée noire ! On ne voyait pas la maison, elle n'existait plus, il n'y avait plus d'écu-

ries !... De temps en temps des flammes rougeoyaient sur le foyer de l'incendie entre les cimes noires des arbres. Le détachement s'élança par les pâturages, les champs, les haies, les ravins, à toute allure. Ils tombèrent en tourbillon sur le village, puis le long des haies, dans la cour. Tout était désert. Pas une âme, nulle part. Il ne restait de la maison et de ses dépendances qu'un amas de charbons, des solives carbonisées, de durs tisons de mélèze et les décombres noircis des poêles. Dans toute la cour ne subsistait que la grange de pierre. Les lanciers y pénétrèrent. On entendit leur cri. Rafal s'élança après eux. Il chancela comme ivre... Il aperçut Nardzewski à terre dans une flaque de sang, tailladé à coups de sabre d'une manière si effroyable, qu'à peine il en restait un vestige humain. La figure était déchiquetée ; les épaules, la poitrine, les mains coupées. Tout autour dans la grange vide, sur le plancher, devant le seuil et au delà séchaient de noirs ruisseaux de sang : le vieux gentilhomme avait vendu chèrement sa vie. Rafal se pencha sur lui en sanglotant. Il ordonna aux soldats de soulever le cadavre et de le porter dehors. Nardzewski était déjà refroidi, mais serrait encore dans sa main son beau pistolet damasquiné. Les soldats fouillèrent la grange. On y découvrit un homme accroupi. Tiré en bas, il fut amené devant l'officier. C'était le vieux chasseur de Nardzewski, Kasper. De dessous ses sourcils il examina longuement avec méfiance les soldats et l'officier. Il se taisait obstinément.

— Qu'est-il arrivé ici ? lui cria Olbromski.

— On a tué monsieur.

— Qui l'a tué ?

— Les Allemands.

— Quand ?

— De bonne heure, ce matin. Ils sont venus de Sainte-Catherine. Il y en avait plein la cour et la maison.

— Cavalerie ou infanterie ?

— Il y avait de la cavalerie, il y avait aussi des fantassins.

— Comment cela s'est-il passé ?

— Ils avaient ordonné à son Honneur d'ouvrir sur-le-champ le grenier, les écuries, de leur donner aussi les clefs du garde-manger. Je compris immédiatement que ça finirait mal. Monsieur me fit un signe du doigt et m'ordonna tout bas à travers ses dents serrées de courir au village chercher les paysans, de

faire venir tout le monde au secours avec des fourches, des haches, des fléaux. Je filai par la porte, quand j'entendis monsieur injurier ces officiers et exiger qu'ils quittassent immédiatement sa maison.

— Sont-ils partis ?

— Comment donc ! partis ! Lorsque j'arrivai d'un bond par le jardin du maire du village, ils s'avançaient déjà sur lui avec leur sabre. Son Honneur était tout à fait enragé. Il s'élança dans la petite pièce et ferma la porte derrière lui. Il saisit son pistolet, son fusil et courut par le jardin à la grange. Moi, il me dit de lui apporter les sacoches avec la poudre. Tous les officiers s'élancèrent après nous ! Nous barricadâmes la porte... Monsieur me dit : Monte à la lucarne et tire d'en haut ! J'y allai et j'en ai tué pas mal. Pendant ce temps ils démolirent la porte. Il n'a pas même eu le temps de se défendre...

— Pourquoi ne l'as-tu pas défendu, malheureux !

— Je l'ai défendu tant que je l'ai pu...

— Et alors ?

— Les paysans étaient accourus de leurs chaumières en foule, mais quand les Allemands alignés les couchèrent en joue, ils se cachèrent, les gredins, derrière les haies et ensuite se jetèrent à leurs genoux. J'aperçus de mon trou la fumée ! Les écuries, la maison brûlaient. Jésus, Marie... Ce n'est que cette grange qu'ils n'ont pas pu allumer. Lorsque monsieur ne bougea plus, ils traînèrent les cadavres de leurs camarades dehors, les enterrèrent et se dirigèrent vers Kielce.

— Où sont-ils enfouis ?

— Tous derrière la grange.

Machinalement Rafal fit quelques pas de côté. Il vit de la terre fraîchement remuée, un haut tertre arrondi.

La maison.

Au bureau des notaires de Kielce avait été déposé déjà depuis longtemps le testament de Nardzewski, gentilhomme. Il laissait sa propriété de Wyrwy, ses biens meubles et immeubles à son neveu Olbromski.

En 1809, la guerre terminée, le lancier dut s'en retourner de

Cracovie n'ayant que le modeste grade de lieutenant avec son régiment. Mais son camarade Jarzymski, qui administrait des biens à Kielce, l'ayant rencontré, lui fit part de l'heureuse nouvelle.

Rafal donna au plus vite sa démission de l'armée et se hâta vers Kielce. L'ouverture officielle du testament confirma toutes ses espérances. Il était propriétaire absolu de Wyrwy. Il savait, il est vrai, qu'il n'était resté de la métairie que la terre en friche et quelques haies, que les paysans affranchis de la corvée menaient une existence misérable... Malgré cela il s'y rendit en hâte... Du moment qu'il pénétra dans ces montagnes, il ne les quitta plus.

Sur ces entrefaites le mari de Sophie s'était installé à Tarniny et s'était emparé avidement de l'exploitation du bien, soi-disant provisoirement, sous l'apparence de venir en aide au vieillard. Rafal sentait bien qu'il n'aurait pu évincer ces nouveaux parents de Tarniny qu'au prix de cruelles luttes. Il s'efforça seulement d'en retirer tout ce qu'il put et ne se pressa pas de rentrer à la maison.

A Wyrwy il demeura d'abord dans une chaumière au delà du vivier, laissée intacte par l'incendie autrichien. Il s'y aménagea une chambrette et y passa tant bien que mal deux hivers. Il s'adonna à la chasse. Sa domesticité était composée du chasseur Kasper et de Michcik qu'il avait emmené avec lui du régiment : Kasper en sa qualité de chasseur et Michcik comme cuisinier, valet et conseiller. Une année après son établissement, Rafal s'était déjà construit des hangars avec des colonnes de pierre, des écuries, des étables et avait remis en état la grange. L'année suivante il construisit un nouveau barrage avec une écluse et restaura le moulin ; enfin au printemps de la troisième année il bâtit une maison.

La maison était en bois de mélèze et en gros sapin. Durant l'hiver il avait fait transporter des hauteurs de Lysica, Bukowa et Strawczana d'énormes troncs de mélèzes, de hêtres et de sapins.

On en fit des solives et des poutres qui séchèrent en été sous un auvent spécial. On apporta de solides bardeaux de Klonowa et à Bodzentyn le menuisier termina les fenêtres et les portes. Pendant tout l'été retentit le fracas des haches et

en juillet la charpente de la maison avec les joints des poutres, des solives et des chevrons se détachait en blanc sur le paysage. Rafal participa à la création de sa maison dès le premier moment. Pendant ses longues randonnées de chasseur il avait choisi chaque arbre dans les montagnes. Il avait dirigé leur coupe, il était là au moment où les paysans les traînaient des hauteurs sur leurs épaules, les transportaient sur des triqueballes jusque sous l'auvent. Il avait passé tout le printemps et le début de l'été parmi les scieurs et les charpentiers. Il était habitué à ce que ses pieds s'enchevêtrassent dans les doux et longs rubans des copeaux, à entendre la mélodie glissante du rabot, le son du ciseau dans la moelle du mélèze. Pas un soliveau qu'il n'eût examiné de l'œil et flatté de la main. Lorsque la maison se forma peu à peu de ces poutres énormes, il se réjouit comme un enfant. Il commençait une nouvelle vie, il posait le fondement de murs puissants sur une base de pierre, il resserrait la charpente par de solides poutres, il se créait un abri contre les vents et les tempêtes. Il découpa lui-même l'inscription de l'année sur le faîtage. Finalement le toit élevé, recouvert de bardeaux, couronna l'œuvre. Simultanément on déblayait la cour des décombres, des pierres, on arrachait à la hâte les genévriers et les mauvaises herbes.

L'été de 1812 était arrivé.

A cette époque Rafal, ayant moissonné les blés vers la fin de juillet, dirigeait tous ses efforts sur l'assouchement de nouveaux terrains. Çà et là se voyaient encore dans les champs des bandes jaunissantes d'avoine.

Rafal, assis sur une souche, fumait une petite pipe de terre et réfléchissait aux temps passés. La pluie menue avait légèrement mouillé son col et ses épaules et il se réchauffait avec sa pipe. La fumée des feux rôdait par les champs déjà essouchés et apportait un parfum de genièvre et de mottes de terre. Michcik, qui travaillait non loin avec les journaliers, cracha et se redressa... Il murmura quelques mots.

— Que dis-tu là ? demanda le lieutenant sans ôter sa pipe de la bouche.

— J'annonce...

— Qu'annonces-tu, vieil Autrichien ?

— J'a... annonce... qu'une visite... a... arrive.

— Tu es fou, je crois. Une visite, chez moi ?

— On voit que quelqu'un descend la colline...

— C'est vrai ! Quelqu'un arrive. Une britchka à trois chevaux...

— La britchka n'est pas d'ici... Elle est... comme on en voit à Cra... Cracovie...

— Tu as raison ? Une britchka de Cracovie... Des chevaux magnifiques...

On voyait descendre avec circonspection de la colline par les ornières, les inégalités et les pierres de la route un bel attelage. On apercevait de loin que la britchka était tout éclaboussée. Deux chevaux solides étaient attelés au timon, un cheval de renfort courait librement à côté. Un homme était dans la voiture, enveloppé d'un manteau. Rafal ne le quittait pas des yeux. Soudain il s'écria :

— Holà, Michcik, holà ! N'est-ce pas monsieur Cedro qui vient chez nous ?

— Je ne puis pas le savoir, car je n'ai jamais vu ce monsieur Cedro.

— Holà, Michcik !

La britchka se rapprochait. Rafal se tenait debout sur le billot. Le voyageur, l'ayant aperçu, mit ses verres sur son nez. Olbromski ne douta plus. Il lui cria de toutes ses forces :

— Christophe ! Christophe !

Il courut à sa rencontre et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Bientôt Rafal, assis à côté de son ami dans la britchka, se dirigeait vers la maison de Wyrwy. Il avait ordonné à Michcik de monter près du cocher. Il ne pouvait se rassasier de contempler Cedro qui d'un joli jeune homme s'était transformé en un homme musclé, à grandes moustaches aux bouts retroussés, aux mouvements brusques, soldatesques. A peine se furent-ils mis en marche, que Rafal se mit à l'interroger.

— D'où viens-tu donc, petit frère ?

— De la maison.

— Y a-t-il longtemps que tu es revenu ?

— Déjà au mois de mars notre régiment avait passé les Pyrénées. En France je l'ai dépassé en diligence...

— Quand es-tu arrivé à Olszyny ?

— Au mois de juin.
— Tout ce temps tu as été avec ton père ?
— Jusqu'à ce moment. A peine ai-je pu m'en arracher.
— Mille tonnerres ! mais c'est un beau cheval que tu as là ! Quel cheval ! ne put se retenir de s'écrier Rafal en contemplant le poulain qui galopait à côté.
— Un Ibère... on l'a élevé à Olszyny, dit Cedro modestement.
— Quel cheval !
— Je devais me fournir de beaux chevaux pour une si grande occasion.
— Quelle est donc cette nouvelle grande occasion ?
Christophe le regarda de côté et dit :
— La grande guerre...
— Ah oui, c'est ça, fit Rafal. Moi, je suis ici à l'écart...
— En vérité, tu t'es enfoui si loin, que j'ai eu de la peine à te trouver.
— Tu y vas de nouveau ?
— Te moques-tu de moi, frère ? Déjà à la fin de juin notre cinquième corps a passé la frontière.
— Je ne sais rien du tout. Je ne vois personne au fond de mes bois et de mes montagnes... d'où aurais-je pu l'apprendre ?
— C'est pourquoi je suis venu exprès pour te voir. J'ai fait un détour de la route de Radom.
— J'en suis fort... fort heureux... murmura Olbromski machinalement. Que penses-tu faire ? Où vas-tu et quand pars-tu ?
— Demain matin naturellement, dans la direction de Lublin par Pulawy. Notre armée, comme je l'ai appris à Kielce, marche par Serock, Pultusk, vers Lomza et Augustow sous Mir. Mais je ne sais pas encore où est notre septième régiment. Et toi, te mettras-tu en route aujourd'hui ?
— Moi ? s'écria Rafal. Es-tu fou ? Vois donc ce que j'ai à faire ici ? Nous construisons une maison !
— Tu construis une maison ! s'écria Cedro avec un rire si gai et si sonore, que Rafal sentit la colère l'envahir. Mais il en eut honte.
— Que crois-tu ! répliqua-t-il, je me suis mis à labourer la terre, je ne puis pas quitter ma besogne. Je dois pourtant me mettre enfin au travail !

— Tu penses au travail lorsque nous allons tous à la grande guerre ? Soixante-dix mille des nôtres se sont mis en marche...

Olbromski était prêt à pleurer. Un regret immense l'envahit de ces terres vierges, de ces champs, de ces haies... Il jeta un regard sur sa maison qui se détachait, blanche, à travers les arbres branchus.

— Quand veux-tu partir ? demanda-t-il.

— Dès que tu seras prêt. Demain même.

— Quand aurai-je le temps de faire mes préparatifs ?... Je n'ai pas...

— Que n'as-tu pas ?

— De chevaux... murmura-t-il, cherchant une excuse.

— On aurait pu prendre Samo... Samosilka... dit Michcik se mêlant à la conversation, en se retournant à demi sur son siège près du cocher.

— Tais-toi, sot ! Prends-la toi-même la Samosilka.

— A vos... à vos ordres.

— Qui est-ce ? ton palefrenier ? demanda Cedro.

— C'est Michcik, qui a encore été le domestique de mon frère Piotr.

— C'est Michcik... dit Cedro avec respect. J'ai entendu beaucoup de bien sur ton compte, frère, ajouta-t-il, en se tournant vers le soldat. Iras-tu, toi aussi, à la guerre ?

— Du moment que le jeune maître...

— Et qu'as-tu fait pendant ce temps ?

— Il a servi dans les rangs autrichiens contre nous ! interrompit Rafal dans son irritation contre Michcik.

— Diable ! murmura Cedro.

— N'en déplaise à mon lieutenant...se mit à balbutier le soldat, j'ai déser... déserté six fois...J'ai été bâtonné trois fois, enchaîné... au conseil de guerre... Je n'ai pu parvenir jusqu'aux miens.

— Il a passé du côté polonais sous Sandomierz, ajouta Olbromski. Maintenant il est mon intendant.

— Alors, Michcik, tu as abandonné ton pays pour ce maître...

— Il le fallait, car il y a ici beaucoup à faire et monsieur est jeune.

— Te plais-tu dans ces montagnes ?
— Pas mal. L'endroit est gai, mais...
— Mais quoi ?
— Mais il y a peu de sable, à ce que je vois.
— Peu de sable ?
— Beaucoup de pierres, mais à dire vrai peu de sable.
— Alors, vous allez à la grande guerre tous deux avec moi ! dit brusquement Cedro, changeant de sujet. Ce sera une grande guerre. La guerre des guerres !
— J'y vais du moment que mon lieutenant... Il m'a promis Samosilka comme monture...
Rafal gardait un sombre silence. Soudain il dit sans regarder son camarade :
— J'y vais aussi, que diable !
La maison était déjà proche. A peine descendus de la voiture, ils s'acheminèrent vers l'écurie pour passer en revue les chevaux et en choisir un pour Rafal.

La parole d'honneur.

Dans les environs d'Orsza, à la mi-août, le corps d'armée commandé par le prince Joseph Poniatowski rejoignit la Grande Armée.

Là eut lieu une revue générale. Cedro et Rafal Olbromski espéraient y voir l'empereur. Ils le virent en effet. Dans la brume matinale ils l'aperçurent au loin immobile sur une rive escarpée. Derrière lui étincelaient les uniformes de l'état-major et la garde se tenait raide sur ses chevaux. L'armée défilait en bas dans la vallée ; apercevant la capote grise et le bicorne sans ornements, elle poussait des cris uniformes, pareils à des salves de canons. Des régiments français, hollandais, italiens, allemands, polonais passaient... Tous les yeux étaient tournés vers la silhouette courte et trapue de l'homme gris aux hautes épaules. Christophe Cedro ne le quittait pas des yeux pour un instant. Il voyait se réaliser le grand rêve de sa vie. L'empereur avait tenu la parole donnée à Madrid au plus faible de ses soldats,au blessé agonisant sur le champ de bataille.Uniquement pour tenir cette parole il avait rassemblé ces régiments, il les

avait équipés, ravitaillés et fait marcher. Il avait réuni tous ces peuples divers...

L'état-major recula. On fit avancer un cheval arabe blanc. L'empereur monta en selle et descendit de la hauteur. La garde marchait devant lui, la suite, derrière, puis de nouveau la garde. Les régiments défilants s'arrêtaient dans la plaine, se formaient en carrés, en longues colonnes. Il allait lentement le long du front étendu, parcourant des yeux les rangs des hommes comme si c'étaient des remblais de terre morte, des palissades de bois, des fossés de pierre. Sa figure était froide et tristement indifférente, comme un fragment de rocher. Son regard allait d'une figure à une autre, passait sur ces milliers de regards, comme par une route déserte. Les yeux terribles, où les foules avaient l'habitude de lire la joie et le courroux, étaient à ce moment insignifiants, indifférents, voilés par la grandeur des pensées lointaines.

Sa main tira la bride de son cheval et un ordre tomba de ses lèvres. L'empereur s'arrêta, leva les yeux, regarda le régiment.

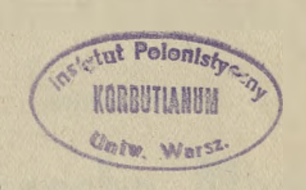
Il voit chaque figure, il les observe l'une après l'autre.

Il rencontra les yeux de Christophe Cedro fixés sur lui, des yeux pétrifiés dans leur dévouement de soldat, des yeux pleins de serments.

Pour une seconde quelque chose brilla dans les yeux durs de l'empereur, comme un éclair subit dans un nuage gris et informe. Le souvenir devint une vision claire de la réalité. Un sourire triste à demi effleura la figure de granit...

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE



Établissements André BRULLIARD, Saint-Dizier (Haute-Marne). — 1930.

IMP. [illegible]-RADENEZ, 11, RUE DE SÈVRES, PARIS. 36320 — 6-30

